

L'Homme de deux mondes

**Frank
Brian Herbert**

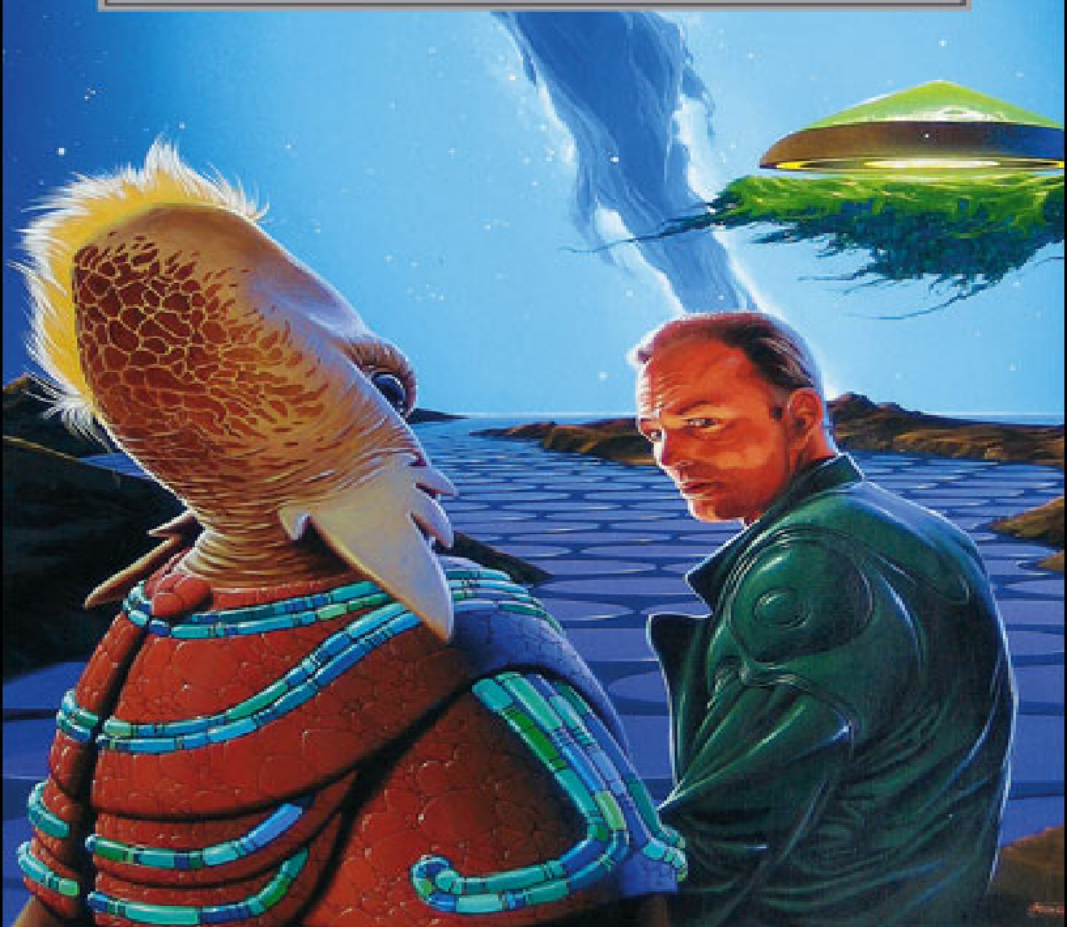
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SCIENCE FICTION



**FRANK ET BRIAN
HERBERT
L'HOMME DE
DEUX MONDES**





Hérétiques – créateurs de ebooks indépendants.

Paru dans La Livre de Poche :

Œuvres de Frank Herbert :

L'EFFET LAZARE
L'ÉTOILE ET LE FOUET
LA MORT BLANCHE

avec Bill Ransom :
LE FACTEUR ASCENSION

FRANK et BRIAN HERBERT

***L'homme
de deux mondes***

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR GUY ABADIA

Un ouvrage de Vargo Statten est paru sous le même titre, en 1957, dans la collection « Anticipation » aux Éditions du Fleuve Noir. Nous remercions l'éditeur de nous avoir autorisés à utiliser ce titre.

Titre original :
MAN OF TWO WORLDS

Ce livre est dédié, avec gratitude, à Hal Cook et Jeanne
Riggenberg.

Si tous les Drènes mouraient, l'univers s'écroulerait, car toute vie et toute matière existent uniquement à la faveur de l'idmagie drène.

Les Tablettes Tactiles
Programme de l'École des Drènes

Ryll ne ressentit aucune douleur en se réveillant. Il n'avait aucun souvenir de la collision. Son esprit cherchait avec difficulté à appréhender la réalité. Quelle était cette étrange surface qu'il sentait sous lui ?

Je suis sur le pont d'un Explorateur, se dit-il.

C'était une matière glissante, imbibée d'un liquide visqueux. Quelque chose qui imitait la gravité l'y retenait plaqué. Ses sens drènes suggéraient qu'il était pris dans un mouvement de rotation erratique, mais il n'y avait pas que cela. Les forces de gravitation d'une planète aussi, peut-être ; mais il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il reprenait conscience de cette manière-là, les yeux tournés sur leur pivot vers les ténèbres intérieures.

Je suis un Drène.

La pensée était suffisamment claire et suggérait des choses qui ne se trouvaient pas dans sa mémoire immédiate. Son cerveau était aussi douloureux que s'il se trouvait sous le contrecoup d'une biture au bazel. Une impression d'urgence le tirait vaguement, mais il refusait d'y faire face. Il préférait pour l'instant songer à ce qu'impliquait le fait d'être drène.

Était-ce une bonne chose que d'être un Drène ?

Je suis capable d'idmager.

Malgré ses pouvoirs de création drènes, il voyait pour le moment bien peu de motifs de réjouissance ou de satisfaction dans son aspect physique natal, et cette observation le frappa par son côté bizarre.

Les pouvoirs mentaux des Drènes étaient tout de même capables de donner naissance à la matière (y compris étoiles et planètes) aussi bien qu'à des formes de vies nouvelles. Il pouvait à volonté donner à son corps la forme de n'importe quelle créature et modifier entièrement aussi bien ses fonctions que son apparence.

Pour quelle raison, dans ce cas, se demandait Ryll, les Drènes

avaient-ils tous un aspect si semblable, avec leur corps en forme d'ovoïde rebondi, leurs quatre jambes presque invisibles et leurs deux bras dont les mains à six doigts ne sortaient que quand ils en avaient besoin ?

Même Habiba, Collectrice Suprême des Contributions de Drénor et doyenne en âge de tous les Drènes, était incapable d'expliquer cette particularité. Elle disait que l'origine de la forme et des pouvoirs présents des Drènes se perdait dans la nuit des temps préhistoriques. Les Drènes, disait Habiba, ne différaient pas des autres formes de vies quant à cette connaissance limitée qu'ils avaient d'eux-mêmes.

Une sonnerie et un cognement métallique intempestifs vinrent interrompre ces réflexions.

Drôles de bruits. Patricia qui travaille ?

Curieux nom, *Patricia*, pour un vaisseau spatial semi-sentient. Telle avait été sa première réaction. Ce n'était pas un mot aisé à prononcer pour un Drène, même après avoir créé le système vocal adéquat dans son corps malléable.

Patricia ?

Il se souvint du choc qu'il avait eu au départ devant l'étrange comportement du vaisseau.

— Je m'appelle Ryll.

Il avait prononcé ces mots sur un ton protecteur, celui qu'on lui avait appris à employer face à un vaisseau d'excursion ordinaire. La réponse avait été inattendue :

— Ne prenez pas ce ton-là avec moi !

Il se revoyait assis dans la salle de commande, choqué par l'intonation autoritaire de ce vaisseau. Soupçonnait-il qu'il était en pleine aventure ? Il préférait penser à ce qu'il faisait comme à une aventure plutôt qu'un acte répréhensible.

Je voulais échapper au mortel ennui de Drénor.

Ryll en avait plus qu'assez de tout ce que l'on disait sur ses dons et sur ses promesses. À quoi s'attendaient-ils donc de la part du fils de Jongleur, le Premier Diseur ? Il était sûr que les Aînés mentionneraient son acte comme une simple plaisanterie d'écolier, s'ils l'attrapaient.

D'accord, je me suis emparé du vaisseau. Mais je suis un Drène, et très loin de Drénor.

Il n'avait pas idée de la manière dont il savait ces choses ni des raisons pour lesquelles il était important qu'il se concentre sur le fait d'être un Drène.

Pourquoi n'ai-je pas envie de me considérer comme une créature pleine de grâce ?

Était-ce parce que, tout en étant capable de modifier du tout au tout son apparence, il ne pouvait effectuer des changements partiels ?

De chaque côté de son corps, les replis mous d'un cache-oreille de Drène flottaient comme de petites couvertures marron. Peu pratique, de même que le grand nez cornu qui, au-dessus du corps sans cou et sans épaules, dominait son visage, depuis la petite mèche rose de cheveux rebelles jusqu'à la bouche invisible qui ne se révélait que lorsqu'elle s'ouvrait pour manger ou émettre des sons.

Il eut la vision mémorielle d'autres Drènes comme lui en train de soulever un cache-oreille pour demander à leur interlocuteur de répéter ce qu'il venait de dire. Peu pratique, en vérité : petite bouche, cordes vocales insuffisantes, couverture sur les oreilles. En idmageant, il pouvait bien sûr transformer entièrement son aspect physique, mais la tradition interdisait que l'on agisse de cette manière quand on se trouvait sur Drénor. Les métamorphoses étaient réservées aux autres mondes. Drénor était un sanctuaire, un endroit de camaraderie réservé aux récits des Diseurs d'histoires.

Ryll aurait bien voulu être en ce moment sur Drénor, en train de participer à un récit de voyages lointains, d'aventures et de créations idmaginees.

C'est pour cela que j'ai défié mes Aînés en m'emparant du vaisseau. J'en avais assez de cette vie stupide d'écolier. Je voulais être le plus jeune des Casquettes jaunes juniors. Voilà pourquoi j'ai fait ça. Voilà pourquoi je me trouve sur ce pont glissant.

Pont glissant ?

Ses yeux demeuraient pivotés vers l'obscurité intérieure, mais de nouveaux détails commençaient à faire surface.

Ce vaisseau.

Nombreux étaient les bâtiments qui occupaient la Plaine couleur de boue de Drénor et qui arrivaient ou partaient avec leur Capitaine Diseur. C'étaient de gros engins en forme de bulbe, hérissés de senseurs qui s'agitaient comme des antennes d'insecte pour les guider à travers les Spirales de la Création au sein d'un espace enchevêtré.

Quelquefois, sans raison discernable, un vaisseau demeurerait inutilisé, en sommeil. Il attendait le bon capitaine. Et celui-ci s'était justement trouvé dans ce cas. Pour Ryll, il faisait partie du décor depuis sa plus tendre enfance, depuis qu'il avait quitté, à quelques mois près seulement, la germinerie.

Avant même d'être envoyé à l'école des enfants doués, il considérait déjà ce vaisseau comme le sien et il se créait des fantasmes à part dans les Spirales.

Il s'était souvent posé des questions sur sa personnalité réelle. Les différentes personnalités des Vaisseaux d'Excursion telles qu'on les enseignait à l'école le fascinaient. Les Vaisseaux étaient presque comme des gens. Mais celui-ci...

Vous m'appellerez Patricia.

Les recteurs qui s'occupaient de lui lui avaient expliqué que les voyages les plus intéressants dans les enchevêtrements de l'espace s'effectuaient à bord de bâtiments qui possédaient une personnalité compatible avec la vôtre. Il fallait donc savoir choisir avec soin son vaisseau.

Patricia ?

De nouvelles impressions sensorielles requéraient pour l'instant son attention immédiate. Quel était ce fluide visqueux qu'il sentait sous lui ? Pourquoi son corps était-il engourdi ? Il se passait quelque chose de curieusement anormal. *Patricia* était-elle victime d'un mauvais fonctionnement ? Impossible ! Les Vaisseaux d'Excursion étaient idmagés de manière à être parfaits. Mais dans ce cas, quel était ce mouvement de rotation erratique par lequel il se sentait cloué au plancher ?

Il essaya d'envisager la possibilité d'un mauvais fonctionnement de *Patricia* mais, au lieu de cela, forma mentalement l'image que le vaisseau offrait sur la Plaine de Drénor, celui d'un œuf doré aux antennes sensibles toutes luisantes. Il avait pris l'habitude, chaque fois qu'il passait devant la Plaine, de jeter un coup d'œil pour vérifier que « son » vaisseau n'avait pas été choisi par un adulte.

Surtout, attends-moi, beau vaisseau. Quand j'aurai mon diplôme, tu seras à moi.

Un jour, il avait vu un groupe de Drènes adultes travailler dessus, sous la direction de Mugly l'Aîné. Ils tenaient un conciliabule, en faisant pivoter leurs yeux vers l'intérieur pour idmager, sans doute afin de rendre l'appareil encore plus parfait.

Rien de fâcheux ne pouvait arriver à un vaisseau parfaitement idmagé.

C'était du moins ce qu'il voulait croire.

Un matin de bonne heure, avant l'école, il s'était glissé derrière le moniteur endormi et il était monté à bord pour s'emparer de quelques exemplaires de ses manuels de simulation de vol à la reliure écarlate.

Il se disait, pour rationaliser son acte, qu'on devait bien s'attendre à ce que les enfants doués se préparent pour le jour où ils deviendraient des Diseurs d'histoires chargés d'aller créer de nouveaux mondes. Mais cette préparation devait être nécessairement secrète, car apprendre à piloter à son âge un Vaisseau d'Excursion bouleversait quelque peu le rythme du lent programme d'études prévu par les adultes.

Personne ne se doutait qu'il était devenu capable de piloter « son » vaisseau et de le prendre sans permission pour disparaître dans les Spirales de la Création. Et qu'importe qu'il soit trop jeune pour avoir absorbé suffisamment de recommandations de prudence !

Je serai le plus jeune Drène à avoir jamais créé des mondes nouveaux.

Il se voyait déjà au sein de la division d'élite des jeunes Diseurs d'histoires, pépinière qui préparait directement au statut d'Aîné.

Idmager à sa guise !

Quelle gloire que d'utiliser ce don suprême des Drènes, rendre tangibles les fantasmes vivants de son esprit, créer de nouvelles formes de vies et retourner ensuite à Drénor pour faire le récit de ses efforts artistiques ! C'était uniquement pour cela qu'il s'était emparé de *Patricia*.

Dans ce cas, que faisait-il donc allongé sur ce pont avec ce fluide visqueux sous lui ? Il flottait en outre une drôle d'odeur, qui lui rappelait vaguement quelque chose. Mais quoi ?

Patricia ? murmura-t-il, sans trop de conviction.

Le vaisseau ne répondit pas.

Patricia ne lui avait pas résisté quand il s'était emparé des commandes, bien qu'elle eût qualifié ses intentions de « rêve intéressant issu de votre ennui et de votre immaturité, mais tout à fait conforme au sens de l'idmagie d'un Drène ».

Patricia se serait-elle donc autodétruite ?

Cette horrible pensée eut pour conséquence immédiate de faire résonner dans sa tête les échos irrités de la voix de *Patricia* quand elle lui avait dit : « Vous vous dirigez vers un endroit dangereux. Le Diseur d'histoires qui me commande y laissera probablement la vie. »

Par les glandes éternelles de Habiba ! Il se souvenait soudain des inquiétantes révélations que lui avait faites *son* vaisseau : « La Patrouille de Zone terrienne retient un certain nombre de Drènes en captivité. Cette information m'a été communiquée pour me faire comprendre la nécessité de m'auto-détruire plutôt que de laisser les Terriens entrer en possession des secrets que je détiens. »

Cela dépassait les bribes d'informations qu'il avait pu glaner ça et là, dans les conversations des adultes, sur les catastrophes qui pouvaient arriver aux Drènes :

« Les êtres qu'il a créés ont fini par l'adorer comme un dieu ! »

« Ses créatures n'ont pas pu évoluer. Elles se sont éteintes d'elles-mêmes. Mauvaise conception à la base. »

Les enfants entendaient ces phrases éparses et forgeaient là-dessus leurs propres mythes. Mais sa situation présente n'était certes pas un mythe que les adultes pouvaient considérer avec une tolérance amusée.

Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit avant ?

Patricia affirmait que les enfants étaient incapables de prendre part à de vraies histoires de désastres tant qu'ils n'étaient pas reconnus capables de manipuler des données brutales.

J'ai déjà eu à faire face à des données brutales.

Qu'est-il arrivé à mon parfait vaisseau ?

Une fois de plus, il cria le nom de *Patricia*, mais le vaisseau ne répondait toujours pas.

Il aurait même été heureux, se disait-il, de subir un de ses sermons acerbes, pourvu qu'elle se manifeste à lui d'une manière ou d'une autre. Il n'aimait pas l'idée qu'il se trouvait tout seul.

Mais où suis-je ?

Ryll fit pivoter ses yeux vers l'extérieur et les garda ainsi. Il distingua des ombres, puis de douloureux éclats de lumière le firent clignoter à plusieurs reprises. Plissant prudemment les paupières, il aperçut, juste au-dessus de lui, une cloison jaune-argent aux bords déchiquetés. C'était la salle de commande de *Patricia*. Sévèrement endommagée. Détruite, mais pas totalement.

Il gisait sur le dos et il ressentit une douleur subite quand il fit sortir un de ses bras pour toucher le pont. Ce n'était pas une sensation de froid ni de chaud qu'il avait, c'était... quelque chose de... poisseux.

D'autres souvenirs lui revinrent.

Il vit son vaisseau émerger des Spirales ; il éprouva de nouveau l'exultation qu'il avait ressentie alors, et qui avait été aussitôt suivie de... de la catastrophe !

Son espace d'émergence était occupé par un autre vaisseau !

Le résultat ne fut pas seulement celui d'une collision, mais celui d'une tentative globale, par deux objets massifs, d'occuper en même temps le même volume d'espace. Sa salle de commande s'écrasa au centre de l'autre vaisseau, dominant l'impact, ce qui signifiait que la masse de l'objet où il se trouvait était plus importante que l'autre.

Les premières secousses et commotions de la collision passées, il avait entendu de toutes parts des craquements, des sifflements et des martèlements sonores. Il avait vu les manipulateurs affolés essayer d'isoler la zone où il se trouvait pour maintenir l'atmosphère. Et les incendies ! Il se souvenait qu'il y avait des flammes partout. C'était le feu qui avait détruit le système sacré de propulsion drène.

Je suis pris au piège ici. Mais ici, où est-ce ?

Il entendait encore autour de lui des bruits indiquant que des réparations d'urgence étaient en train de s'effectuer. Cela lui redonna de l'espoir. Il fit rouler son corps légèrement sur la droite. Quelle douleur ! Il lui fallut un bon moment pour vaincre la réaction de défense instinctive de tous les Drènes, qui était de se mettre en boule devant le danger.

La curiosité et le besoin de savoir lui vinrent en aide. Quelles étaient ces deux masses étalées de part et d'autre de la cloison éclatée ? Il les scruta attentivement.

Protoplasme gravement endommagé. Appartenant aux occupants de l'autre vaisseau.

Des lambeaux d'étoffe vert et noir cachaient une partie des chairs

déchiquetées.

Il mit un temps interminable à faire sortir ses jambes pour se mouvoir péniblement vers les corps. Ses efforts indiquaient qu'il était victime de terribles blessures. Des organes vitaux avaient été broyés ou sectionnés. Les dommages étaient trop importants pour qu'il puisse les réparer en idmageant, mais la présence de ces deux corps au pied de la cloison éventrée lui offrait une solution de suivie.

Laborieusement, il atteignit le premier d'entre eux. Il reconnut sa conformation d'après les descriptions faites par les Diseurs d'histoires : un humain de la Terre. Il était mort.

Il se dirigea vers le second corps.

Du sang... partout du sang... Le sien, jaune et fluide, se mêlait à celui du Terrien, vermeil, et à un liquide plus clair qui suintait d'une déchirure de la cloison.

Le second humain respirait encore. La jambe antérieure gauche de Ryll écrasa des verres de lunettes déjà brisés. D'horribles crampes tordirent sa chair et, de nouveau, le réflexe de la boule faillit le dominer.

Je ne dois pas le permettre !

Ce n'était pas le moment de se retrouver immobilisé, sans défense.

La drôle d'odeur était toujours là, mais il n'entendait plus le sifflement de l'atmosphère qui s'échappait. Quelle était donc cette odeur ? Le souvenir du récit totalement assimilé d'un Diseur d'histoires répondit à sa question.

Ce liquide clair : du vol-tol !

Il s'agissait d'une histoire drène très artistique, expliquant la nature du vol-tol, ce combustible hautement explosif utilisé pour la propulsion des premiers vaisseaux spatiaux terriens.

Le vaisseau avec lequel il était entré en collision était d'origine terrienne ! L'un de ses occupants était mort et l'autre paraissait agonisant.

Mais le vol-tol exigeait des mesures immédiates. Il pouvait prendre feu d'un moment à l'autre et achever de détruire ce que la collision avait épargné, en particulier toute vie à bord.

Ryll savait que c'était à lui qu'il incombait de régler le problème. Patricia n'était plus en état de fonctionner.

Il faut faire vite !

Il toucha la tête et la nuque broyées du survivant humain.

Il va mourir.

Chaque mouvement que faisait Ryll lui causait une atroce douleur. L'idée le traversa soudain qu'il était peut-être lui aussi mortellement blessé. Il interrompit sa reptation pour se livrer à une évaluation interne.

Par le bras gauche béni de la Collectrice Suprême ! J'ai perdu près de

dix pour cent de ma masse !

Cette fois-ci, le réflexe de la boule ne lui posa pas de problème. Ses mains se transformèrent d'elles-mêmes en un éventail d'appendices filamenteux, réaction automatique contre laquelle chaque enfant drène était mis en garde dès son plus jeune âge. Il vit les filaments s'introduire dans le visage de l'humain mourant.

Une fusion !

Il savait qu'il fallait à tout prix empêcher cela. Les combinaisons entre formes de vies d'origines différentes avaient des conséquences imprévisibles et parfois dangereuses. C'était l'une des données brutales que l'on communiquait aux enfants.

Mais, si je ne retrouve pas ma masse immédiatement, je vais mourir.

Le regard de Ryll se posa sur la plaque d'identification audiovisuelle qui ornait un lambeau de la vareuse verte et noire du Terrien.

— Je m'appelle Lutt Hanson Junior, déclara-t-elle en anglais.

La faculté d'interprétation des langues que possédait Ryll comme conséquence de son éducation drène s'ajusta automatiquement au mode linguistique voulu.

Quels drôles de noms ces Terriens se choisissent !

En dépit de tous les avertissements, les impératifs de survie lui dictaient ce qu'il y avait à faire. Il ne disposait pas d'assez de temps pour idmager, et il était indispensable qu'il prélève des portions de cet organisme sur le point de mourir pour reconstituer sa masse drène.

Brusquement, il entendit quelque chose remuer à l'intérieur de l'épave. Une série de chocs métalliques. Puis... des voix !

Passant outre aux préliminaires, il laissa la chair du Terrien affluer pour se mêler à la sienne. C'était une sensation bizarrement agréable. Il sentit ses ressources drènes accaparer le protoplasme terrien, le répartir autour et à l'intérieur de ses cellules. Des bribes de conscience étrangère commencèrent à se manifester.

Fascinant ! Les cellules étaient porteuses d'informations terriennes. Il y en avait bien trop pour qu'il puisse les explorer d'un coup, mais le processus était comparable à l'assimilation d'un récit fait par un Diseur d'histoires drène.

Soudain, une voix sonore retentit derrière Ryll.

— Que tout le monde se prépare à évacuer immédiatement l'épave !

Ryll identifia les tonalités déformées d'un amplificateur artificiel.

Le choc causé par cette voix, ainsi que la fusion finale avec une partie essentielle de la masse de protoplasme terrien eurent sur lui un effet stimulant.

Il faut que je me cache.

En se servant des informations contenues dans les cellules

terriennes, Ryll prit les traits et le costume de Lutt Hanson Junior. Une copie de Terrien prit forme sur le pont éventré, complète jusqu'aux lunettes à monture cerclée mais aux verres neutres, car il n'était nullement indispensable d'imiter l'original sur ce point. C'étaient les yeux de Ryll, dotés d'une nouvelle couleur olive, qui regardaient de l'intérieur de cette chair modelée à la terrienne. Le visage, méticuleusement reproduit, était large et mou, avec sa chevelure clairsemée d'un brun tirant sur le roux, son front haut et sa veine saillante, comme une méduse minuscule, sur la tempe gauche. Avec la ruse du désespoir, il s'appropriä le ruban d'identification qui adhärait à la vareuse déchiquetée du Terrien et repoussa les restes de chair inutilisés à proximité du cadavre de son compagnon.

Les voix étaient maintenant beaucoup plus proches, et les claquements métalliques plus forts. La voix amplifiée résonna de nouveau :

— Fuite de combustible ! Tout le personnel, à l'exception des équipes de volontaires, doit évacuer immédiatement le secteur dangereux !

Une masse de métal s'écrasa avec fracas sur le pont non loin de Ryll derrière lui. Des pas pesants se rapprochèrent. Une main enveloppée d'un gantelet entra dans son champ de vision, et la visière marron d'un casque de scaphandre se pencha sur son visage.

— Hé ! Il y en a un qui vit encore !

— Transportez-le ! ordonna aussitôt la voix amplifiée.

Les souvenirs et les motivations de Lutt Hanson Junior commençaient à sourdre dans la conscience de Ryll, comme un épanchement filamenteux au travers de ses connexions nerveuses. Quelle drôle de créature que ce Terrien ! Il eut de brèves visions d'une puissante famille en proie aux intrigues et aux conflits intérieurs. Ce Lutt Junior débordait d'activité dans de multiples domaines. Il luttait, tramait et se démenait aux fins de satisfaire l'ambition qui lui servait d'unique moteur.

— Il y a un mort là-dedans !

C'était la voix de l'homme en scaphandre qui s'était penché sur Ryll.

— Il est en partie liquéfié ! Beuark !

— Laissez-le, ramenez le survivant ! Ce truc-là peut exploser d'une seconde à l'autre !

C'était de nouveau la voix amplifiée.

Ryll sentit qu'on glissait quelque chose sous lui. Une étoffe fine avec une armature. Deux Terriens en scaphandre le soulevèrent et l'emportèrent à travers le trou déchiqueté de la cloison.

Ryll ferma les yeux et ressentit un profond élan de gratitude envers ceux qui venaient de le sauver, même si ce n'étaient que des créatures

issues de l'idmagie drène. La survie dominait maintenant toutes ses réactions et il y avait un problème immédiat à régler.

Lutt Hanson Junior était en train de prendre conscience de la fusion.

Qui êtes-vous ? Comment avez-vous fait pour entrer dans ma tête ?

C'était une voix muette, mais qui retentissait comme une clameur dans l'esprit conscient de Ryll.

Qu'est-ce que vous fabriquez ? Sortez de là ! Fichez le camp !

Ryll essaya de donner forme à une pensée apaisante en réponse, mais fut incapable d'en extirper les résonances de panique.

Je ne peux pas sortir. Cela nous tuerait tous les deux.

L'humain réagit par un accès de panique accrue et essaya de prendre le contrôle de leur corps commun.

Ce corps est à moi et j'exige que vous le quittiez !

Il n'y a qu'une petite partie qui vous appartient. La plus grande est à moi et je fais tout ce que je peux pour nous sauver tous les deux.

Vous mentez !

Ryll fit surgir dans leur conscience commune l'image mémorielle des instants qui avaient précédé la fusion corporelle. Il contrôla soigneusement les informations partagées, tout en leur donnant l'apparence d'une scène non expurgée. Il fut le premier étonné de cette faculté de dissimulation qu'il se découvrait soudain.

La réaction de l'humain n'était guère difficile à prévoir.

Mon Dieu ! C'est moi, ça ? Oui... la nuque broyée ! Personne n'aurait pu survivre à cela. Je devais être mourant.

Nous étions tous les deux mourants. Il y avait assez de chair pour nous sauver l'un et l'autre, mais dans un seul corps.

Nous ne pouvons plus être séparés ?

Il existe peut-être un moyen, mais cela demandera du temps et certaines aptitudes que vous ne possédez pas encore.

Qui êtes-vous ?

Je suis un Explorateur drène.

C'était un mensonge, mais l'humain ne pouvait pas le savoir. Il ne pouvait accéder aux informations contenues dans le cerveau de Ryll que si celui-ci choisissait de les partager avec lui.

Qu'est-ce qu'un Drène ?

Je vous expliquerai ça plus tard. Dites-moi plutôt ce que faisait votre vaisseau dans mon espace d'émergence. C'est vous qui êtes responsable de l'accident.

Il n'y eut pas de réponse de la part du Terrien.

Ryll vit là un avantage qu'il décida aussitôt d'exploiter à fond.

Vous ne saviez donc pas que le Vaisseau d'Excursion d'un Explorateur pouvait surgir à tout moment à cet endroit ?

L'humain fit une tentative pour détourner la conversation en

demandant :

Quel est ce langage que nous parlons, et comment se fait-il que je le comprenne ?

C'est le langage de Drénor. Celui de Habiba. Quand nous avons fusionné, quelques-unes de mes capacités linguistiques vous ont été transmises.

Pourquoi dites-vous que je suis responsable de l'accident ?

Vous êtes entré dans l'espace d'émergence sans émettre d'avertissement.

Je testais mon nouveau vaisseau.

Il était nettement sur la défensive.

Le résultat est que votre compagnon est mort et que nous avons perdu nos deux vaisseaux dans cette catastrophe. Qui sont les gens qui nous ont recueillis ?

La Patrouille de Zone. Je n'avais pas l'autorisation d'évoluer dans leur secteur et ça risque de coûter cher. C'est la taule à tous les coups, malgré le nom que je porte.

Ryll pensa à part lui :

La Patrouille de Zone ! Ce sont eux qui détiennent des prisonniers drènes !

Il essaya de se montrer aussi persuasif qu'il en était capable.

J'ai une suggestion à vous faire, Lutt. Vous permettez que je vous appelle Lutt ?

Naturellement. Mais moi, comment dois-je vous appeler ?

Mon nom est Ryll. Je vous conseille de prendre le contrôle de notre corps pour répondre aux questions de la Patrouille de Zone. Il serait préférable que vous ne fassiez pas allusion à moi devant eux.

Il y eut quelques instants de silence, puis :

Ouais ! Ils me prendraient sûrement pour un cinglé, à moins que... Vous pourriez me dire à quoi nous ressemblons physiquement ?

Pas très différent de vous. Un peu plus grand que vous ne l'étiez avant l'accident. Plus massif.

Ryll sentit que l'on déposait la civière sur une surface plane et ouvrit les yeux. Il s'aperçut que Lutt faisait des efforts désespérés pour accaparer la suprématie de leur corps commun. Sa vision se brouilla. Il perçut de vagues mouvements de silhouettes en scaphandre, une cloison grise...

La visièrre d'un casque se rapprocha.

— Il reprend connaissance. Je lui fais une piqûre ?

— Pas maintenant. Ça va trembler sur ce pont, si ce combustible explose.

Comme si ces mots avaient été un signal, une brusque lueur rouge effaça toutes les ombres. Le choc assourdi d'une explosion se répercuta jusqu'à eux. Ryll se sentit soulevé par un souffle d'air chaud.

— Crémillon ! fit une voix à son oreille, tandis que le haut-parleur

retentissait de nouveau :

— Faites venir les sapeurs ici au triple galop, ou il n'y aura bientôt plus rien à récupérer de ce tas de ferraille !

Ryll perçut les mouvements de plusieurs humains en scaphandre mais ne dit rien, car une autre personne, sans scaphandre, était penchée sur lui. Il n'apercevait que sa tête, large et aux cheveux courts. D'après sa voix, elle était du sexe féminin, et d'une efficacité autoritaire.

— Nous lui ferons une radio, mais à première vue il n'a rien de cassé.

— Une sacrée veine de pendu, ou je ne m'y connais pas. Et juste à côté d'un mort !

C'était une voix masculine, également proche.

— D'après sa plaque, il s'appelle Lutt Hanson Junior, dit la voix féminine.

— Hanson ? répliqua vivement l'homme. C'est le fils du vieux L.H. ! Je vais les avertir immédiatement.

Ryll sentait toujours les tentatives maladroites de Lutt Junior pour prendre le contrôle. On eût dit un insecte qui cheminait d'une manière hésitante et laborieuse le long de ses trajets nerveux. L'humain manquait d'expérience drène pour pouvoir accepter mentalement la réalité de l'histoire.

On entendit un cliquetis accompagné d'un bourdonnement.

Ma nouvelle tête humaine pivote sur un cou bien souple, se dit Ryll. Il essaya de la faire tourner vers le bruit qu'il venait d'entendre, mais ne réussit pas à faire rentrer l'homme dans son champ visuel. Sa voix, cependant, lui parvenait avec netteté.

— Ici le sergent Renner, mon commandant. Nous sommes sur les lieux. Il y a un survivant dont la plaque d'identité porte le nom de Lutt Hanson Junior.

Un silence, puis :

— Non, mon commandant. Une partie du carburant s'est répandue et a fait explosion. Il n'y a aucun autre survivant.

Le regard de Ryll se posa sur le brassard que portait la femme penchée sur lui. Il fit surgir dans la mémoire commune le commentaire assimilé d'un Diseur drène.

La Patrouille de Zone. C'est la redoutable et universelle force de sécurité des États-Unis, née de la fusion de tous leurs organismes de sécurité militaire précédents.

— Le sergent Renner poursuivit :

— Nous n'avons retrouvé qu'un seul corps à part lui, mon commandant, et nous n'avons pas pu le ramener.

Nouveau silence, puis :

— Très bien, mon commandant. À vos ordres.

J'ai fait du beau travail, se dit Ryll.

Il ferma de nouveau les yeux et essaya de faire le tri des informations mémorielles qu'il venait d'acquérir.

Quelle pagaille ! Mais ce sont des renseignements précieux. Ainsi, le vaisseau terrien utilisait une forme primitive de propulseur drène. Nous sommes entrés en collision parce que leur dispositif rudimentaire s'est dirigé naturellement vers le signal émis par mon vaisseau sur le point d'émerger. C'est trop stupide !

Qu'est-il arrivé à Patricia ? Mon vaisseau si parfait détruit à jamais ? Pourquoi, pourquoi ai-je pris ce vaisseau ?

Lutt Junior reprit à ce moment-là le contrôle de leur corps et Ryll se plongea avec soulagement dans ses pensées privées.

À l'école, on leur avait appris que, dans ce genre d'amalgame, le partenaire drène ne pouvait jamais se retirer complètement, mais pouvait dominer à volonté en prenant le contrôle des muscles et du système nerveux. C'était plutôt rassurant.

Il sentit que la civière était soulevée pour être transportée ailleurs.

Patricia, qu'est-il en train de t'arriver ?

S'emparer du vaisseau avait été la chose la plus facile au monde. Un peu trop facile, même. Le moniteur en chef de la Plaine, durant la seizième année de Ryll après la germinerie, était une Éminence du nom de Prosik, affecté des tremblements caractéristiques de l'intoxication au bazel. Il n'avait d'ailleurs pas que ce défaut-là. Dans l'ensemble, cela expliquait pourquoi il n'avait jamais dépassé le statut d'Éminence, qui représentait le dix-neuvième degré à partir de la base dans la hiérarchie sociale de Habiba, qui en comportait cinquante-sept au total. Souvent, il s'endormait durant ses factions et, même quand il était éveillé, n'hésitait pas à accompagner lui-même l'enfant curieux à l'intérieur du vaisseau pour le faire jouer au Diseur d'histoires.

S'il n'avait pas été endormi, je n'aurais jamais pu me procurer les manuels de simulation de vol.

Malgré le gâchis qu'il avait provoqué, Ryll se sentait particulièrement fier de la manière dont il s'était emparé du vaisseau. Il avait fait pousser le bazel – qui était évidemment impossible à idmager – dans une petite serre expérimentale qui jouxtait sa chambre. Il avait caché la plante interdite derrière des végétaux à larges feuilles et ses parents, quand ils étaient venus admirer la serre, n'avaient rien vu du tout.

Ryll avait d'abord essayé le bazel sur lui-même. Il s'était réveillé, le lendemain matin, avec une horrible migraine et de vagues souvenirs de ses effets, principalement quelques vagues visions où il sortait ses quatre jambes en même temps et s'endormait à force de les compter et de les recompter.

Régulièrement, Ryll offrait à Prosik quelques petites tiges de bazel.

Et un jour, il donna à l'Éminence un bouquet entier, « pour vous remercier de me laisser jouer dans ce magnifique vaisseau ».

Peu après avoir consommé la plante, Prosik laissa son appendice cornu se rétracter dans la masse brune de son corps où il demeura presque enfoui, faisant du moniteur en chef quelque chose qui ressemblait plus à un bloc informe de protoplasme semi-comateux qu'à une créature vivante. Il ne bougea pas lorsque Ryll s'introduisit dans le vaisseau, les yeux brillants fixés sur l'éclat jaune irradiant de la salle de commande.

Enfin, il se trouvait dans le Saint des Saints d'un véritable Diseur d'histoires, avec, qui plus est, les connaissances permettant de piloter le Vaisseau d'Excursion !

Autour de lui s'étendait un espace ovoïde qui faisait plusieurs fois sa taille en hauteur et qui était si large que ses appendices les plus extensibles ne pouvaient en toucher le bout. Il caressa des doigts la première plaque de commande et une chatoyante clarté jaune-argent diffusa aussitôt partout son éclat doux et excitant.

Il contempla les commandes. Cette lumière signalait que les forces créatrices de vie étaient à sa disposition.

Ainsi, j'ai bien les pouvoirs nécessaires.

On ne pouvait jamais en être tout à fait sûr tant qu'on n'avait pas touché cette plaque dans la salle de commande, et les enfants n'avaient pas le droit d'y pénétrer.

L'espace d'un instant, il se sentit pris de panique à l'idée de toutes les trames vitales qui se trouvaient ici en puissance, et il mit un peu plus de temps que nécessaire à refermer les panneaux extérieurs.

Ses hésitations passées, il forma le pseudopode approprié, toucha les plaques appropriées dans l'ordre voulu et, exactement comme le décrivait le manuel de simulation, se retrouva avec le vaisseau au sein des Spirales infinies de l'espace enchevêtré.

Une immense exultation l'envahit.

J'ai réussi !

Ses capteurs lui montraient ce qu'il y avait à l'extérieur. La substance même de la création, baignée d'une lumière qui ressemblait beaucoup à celle du Saint des Saints des Diseurs d'histoires. Là dehors se trouvait le plus excitant de tous les mystères, la matière première à partir de laquelle l'idmagie drène fabriquait de nouveaux lieux et de nouvelles vies. Il avait effleuré cette plaque de commande et il s'était imprégné l'esprit de l'existence des Spirales. À présent... à présent, il pouvait idmager quelque chose d'important !

Aucun autre Drène ne pouvait plus maintenant retrouver sa trace. Seuls les systèmes de bord et sa mémoire détenaient les coordonnées nécessaires pour guider son retour. Drénor n'était pas perdue pour lui, mais il était perdu pour Drénor.

Installé dans le harnais du Diseur, au centre de toute décision, il se sentait véritablement le maître d'un rêve-réalité précurseur d'une merveilleuse idmagie. C'était ce moment-là que le vaisseau avait choisi pour lui causer un choc.

— Vous m'appellerez *Patricia*, au féminin.

Ryll avait littéralement bondi. Rien, dans tout l'enseignement qu'il avait reçu, ne l'avait préparé à la simplicité ni aux facultés d'adaptation que l'on pouvait déceler dans la voix de ce... de cet artefact. Jamais on ne lui avait parlé d'un vaisseau capable de prendre l'initiative du dialogue.

— Voilà qui est fort intéressant, avait-il réussi à répliquer. Et pourquoi ne vous appellerais-je pas Trissia ?

— *Patricia* ! avait-elle corrigé énergiquement. Vous m'appellerez Patricia parce que c'est mon nom, et que là où nous nous rendons il est couramment utilisé.

— Mais je veux seulement traverser les Spirales pour...

— Mes ordres sont d'atteindre une destination précise et je ne puis désobéir.

— Je m'appelle Ryll et je vous ordonne...

— Je constate que vous manquez de maturité et qu'une supervision attentive sera nécessaire. Il m'est difficile de computer les raisons qui vous ont fait désigner pour cette tâche. Peut-être ne vous juge-t-on pas irremplaçable. C'est la seule explication rationnelle dans le cadre de la mission qui m'est assignée.

— Répondez à ma question !

Un silence.

— Veuillez m'expliquer pourquoi vous avez une destination précise.

— Je suis un Vaisseau d'Inspection spécialement conçu pour procéder à l'effacement d'une idmage.

Le corps de Ryll se rétracta en une boule dure tandis que son appendice cornu se pointait dans la direction d'où provenait la voix du vaisseau, au-dessus de lui sur la paroi. Il savait ce que signifiait cette posture. Réflexe défensif.

Lentement, il redonna forme à son orifice vocal et fit la seule chose qu'il lui restait à faire. Il passa aux aveux.

— C'est très intéressant, murmura *Patricia*, mais je n'ai pas la possibilité de rebrousser chemin dans cette mission et vous êtes le seul Drène que j'aie sous la main pour prendre les décisions vitales.

— Pourquoi Prosik ne m'a-t-il donc pas prévenu que vous n'étiez pas un vaisseau comme les autres ?

— Prosik n'est qu'une Éminence. Il sera, bien entendu, sévèrement puni. Quant à vous, le sort qu'ils vous réserveront ne peut être pour le moment que matière à conjecture.

— Ils connaissent notre destination. Ils vont se lancer à ma poursuite, n'est-ce pas ?

C'était plus une affirmation qu'une question.

— Ils nous suivront, mais bien plus lentement. Je suis conçue en vue de l'effacement rapide d'une création quelconque pour le cas où un Diseur me l'ordonnerait d'urgence.

L'effacement !

Encore ce terme, qui faisait frémir Ryll quand il songeait à tout ce qu'il impliquait. Une planète entière, avec toute la vie qu'elle abritait, disparue à jamais. La preuve tangible de l'idmagie créatrice d'un Diseur d'histoires... réduite d'un seul coup à néant pour ne plus jamais exister. L'appendice cornu de Ryll ne cessait de rentrer et de sortir, témoignant sa détresse.

— Mais pourquoi... Je veux dire : du moment que...

Ryll ne pouvait se résoudre à exprimer une telle pensée, plus horrible que tout ce qu'il avait jamais envisagé jusque-là.

Données brutales, en vérité !

— Les créatures de ce monde constituent une menace potentielle envers toutes les créations idmagées que les Drènes ont jamais produites.

C'était encore plus terrible !

Ryll commençait à entrevoir les raisons extrêmes qui avaient poussé à la création de ce vaisseau. Et un autre aspect du problème lui vint à l'esprit.

— Vous voulez dire que... j'aurai peut-être à décider de... que c'est à moi qu'il incombera de donner l'ordre de...

Il était toujours incapable de dire le mot.

— Vous êtes un Drène. Vous aurez peut-être à ordonner cela. Et si vous l'ordonnez, j'obéirai.

Elle lui détailla alors les données brutales en sa possession.

Ryll se sentit brusquement accablé de solitude. Ni l'enseignement qu'il avait reçu à l'école ni les histoires des Diseurs qu'il avait assimilées ne l'avaient préparé à cela. Il était coupé de toutes ses attaches de sécurité, de toute réalité solide ou prévisible.

Peut-être ne pourrait-il plus jamais retourner sur Drénor, l'endroit où tous les Drènes élaboraient leurs récits et refaisaient le plein de leurs énergies.

Habiba appelait cela : « replonger ses racines dans le passé ».

Mais même s'il survivait à la... à cette...

Maudite Habiba !

« Revenez ou mourez », disait toujours Habiba.

Et elle avait pour l'appuyer toute la longue histoire des tragédies drènes.

Je dispose au maximum de neuf années drènes.

Passé cette limite, les Drènes qui n'étaient pas rentrés à temps avaient été retrouvés morts dans des endroits lointains. La tradition populaire affirmait que, pour survivre, tous les Drènes devaient mettre en commun leurs expériences narratives et que Drénor était un réservoir de régénération mystique qui leur permettait de vivre éternellement. Tout le monde croyait à cela malgré le nombre très peu élevé d'accidents mortels qui survenaient à des Drènes, aussi bien sur Drénor qu'en des lieux plus ou moins lointains.

Revenez ou mourez.

Ryll se disait qu'il préférerait peut-être mourir plutôt que de ramener ce genre d'histoire-là chez lui sur Drénor. Qui voudrait encore l'admettre parmi les Casquettes jaunes quand il aurait... quand il aurait... fait ce que *Patricia* disait ?

Ses craintes étaient peut-être inutiles, de toute manière. Même déguisé en Terrien, il n'était rien d'autre, pour le moment, qu'un prisonnier drène de plus entre les mains de la redoutable Patrouille de Zone.

Il y aura toujours des journaux, il y aura toujours un vieux croulant de rédacteur en chef, ou bien un jeune rédacteur en chef avec des idées vieillottes, qui refusera de lâcher prise sur le passé. J'ai beaucoup de respect pour le passé, pour les salles de rédaction enfumées, grouillantes d'activité et tout ça, mais je ne suis pas quelqu'un de sentimental. Nous nous créerons un avenir meilleur si nous demeurons en contact avec notre passé. Mais mon journal électronique me satisfait pleinement. C'est ma plate-forme de base et mon secteur de créativité. Je ne peux pas encore donner de détails, mais je suis sur le point d'accomplir dans ce domaine une percée technologique qui fera date. Et qui sera suivie, dans un très proche avenir, de conséquences directes encore plus surprenantes.

*Lutt Hanson Junior Interview accordée
à son journal le Seattle Enquirer*

Quelqu'un est en train de remuer mes bras, mes jambes et ma tête, et de diriger mon regard.

Ces pensées de panique traversaient l'esprit conscient de Ryll tandis que ses lunettes rondes lui offraient le spectacle flou de silhouettes humaines qui s'activaient autour de lui. Il entendit un bruit de clés et un claquement métallique. Sur sa gauche et sa droite, devant et derrière lui, il y avait des gens qui avançaient en même temps que lui.

Je suis tombé et quelque chose a pris possession de mon corps.

Une force qui lui était étrangère le maintenait debout et le faisait marcher sans trébucher.

Je m'appelle Ryll et je suis le fils de Jongleur, le Premier Diseur d'histoires.

Il entendait des voix dans sa tête. Il était fou.

Je me trouvais à bord de mon vaisseau, le Vortraveler, pensa Lutt. J'ai dit quelque chose à Drich Baker, mon ingénieur mécanicien et copilote. Qu'est-ce que je lui ai dit, déjà ?

Sa mémoire ne lui fournissait aucune réponse. Il savait qu'il y avait un trou. Une partie de ses souvenirs s'était effacée.

Il essaya une technique mentale qui lui était familière. Il se concentra sur les moments qui avaient précédé son embarquement à bord du *Vortraveler*.

Avec un peu de gymnastique mentale, si je revois tout ce qui est arrivé jusqu'au moment du trou, je me souviendrai peut-être.

Il se trouvait dans l'immeuble du *Seattle Enquirer* que possédait sa famille. Il s'en souvenait parfaitement. Derrière la façade grise, il y avait les seize étages qui abritaient les machines et la rédaction du journal électronique.

Simple prétexte à déductions fiscales pour mon père.

Le fait d'être à la tête du secteur Presse de l'empire familial donnait à Lutt l'impression que l'*Enquirer* était bien plus qu'un « vestige de technologie antique », comme se plaisait à l'appeler son père.

Il se remémora la conversation qu'il avait eue avec lui, ce matin-là, dans la salle de réunion du conseil d'administration. Mais c'était toujours son père qui avait le dernier mot dans ces cas-là.

— Cesse de perdre ton temps avec cette foutue connerie de spirale Vor ! Tu nous ridiculises à prédire à tort et à travers des « percées technologiques » et des « découvertes monumentales » qui ne se réaliseront jamais.

— Mais, Père, tu es persuadé que les choses n'arriveront jamais, simplement parce que tu ne voudrais pas qu'elles arrivent !

— Mon fils, tu ressembles de plus en plus, quand tu t'exprimes de cette manière, à ce farfelu que ta mère avait pour frère. Si tu continues dans cette voie, tu finiras comme ton oncle Dudley !

Les yeux de Lutt s'étaient agrandis d'étonnement en entendant ainsi parler son père. De nombreuses années durant, le nuage lourd d'une violente querelle entre les deux hommes était demeuré en suspens dans le ciel familial. Et voilà qu'aujourd'hui le vieux brisait sa propre règle en prononçant lui-même le nom de son beau-frère !

— Comment a fini mon oncle Dudley ? demanda Lutt, en s'étranglant presque au moment où il murmurait le nom interdit.

— J'espère que ce que l'on a dit est vrai, et qu'il a disparu sur Vénus ! Il a mille fois mérité de se faire roussir les fesses.

Percevant les signes d'une rage grandissante chez son père, Lutt s'était empressé de changer de sujet, mais cela n'avait fait que les ramener à leur vieille querelle sur le *Seattle Enquirer*, les spirales Vor et l'avenir de Lutt au sein de l'empire Hanson.

C'était entre eux un conflit perpétuel, et les réactions de chaque côté étaient depuis longtemps prévisibles.

Mais L.H. n'est pas au courant de ce que Drich et moi avons déjà accompli.

Drich !

La voix dans sa tête lui disait que Drich était mort. Et il y avait aussi ce bref souvenir... la vision de son propre corps, le crâne broyé.

Était-ce vraiment moi ?

Il rejeta ces pensées.

Hallucinations. Le docteur de la Patrouille de Zone m'a fait une injection. C'est pour cela que je me sens tout drôle.

La nouvelle technologie de communication par spirale Vor ! Cela mettrait une fois pour toutes un terme à sa controverse avec son père. La possibilité de transmettre des messages de manière quasi instantanée à travers des millions et des millions de kilomètres de vide spatial ! Un système de transmission plus rapide et plus sûr que tout ce qui avait jamais existé dans l'histoire !

Encore quelques tests et quelques améliorations techniques, un peu de publicité bien dosée, et la découverte deviendrait d'un intérêt crucial aussi bien pour les militaires que pour les professionnels de l'information.

Mais le vieux L.H. ne voulait pas l'écouter. Il refusait de s'écarter de ses habitudes rigides.

Nous l'appellerons l'Agence de Presse des Spirales Vor. L'A.P.S.V.

Il entrevoyait aussi la possibilité – et même la probabilité ! – d'un nouveau mode de transport rapide à travers les espaces interstellaires. D'après la théorie, il y avait des spirales Vor pour relier n'importe quel endroit de l'univers à n'importe quel autre. La vitesse de tels déplacements était encore à déterminer, mais il savait qu'elle serait extrêmement élevée.

Brusquement, il se souvint de ce qu'il avait dit à Drich Baker juste avant son trou de mémoire. Le souvenir lui revint si clairement et d'une manière si détaillée qu'il revécut littéralement la chaîne d'événements.

Il se trouvait dans la cabine du *Vortraveler*. L'après-midi était déjà avancé et le vaisseau attendait sur la piste de leur terrain d'essai secret, juste à la sortie est de Seattle. Il pleuvait. L'eau dégoulinait sur les hublots. Le panneau de bord émettait un scintillement vert. Les propulseurs faisaient entendre leur grondement rassurant. Drich était assis à côté de lui et ils s'efforçaient de placer le vaisseau sur une spirale Vor qui (selon la théorie) les relierait à un autre système solaire.

« Peut-être cette fois. » Voilà ce que je lui ai dit.

Lutt se souvenait de ces mots, mais de rien d'autre. Tout ce qui avait pu se produire juste après avait été englouti par... un gouffre.

Les souvenirs troublés de Lutt le ramenèrent à la matinée passée à l'*Enquêter*. C'était juste après le départ furieux de L.H. de la salle du conseil d'administration.

Je me suis alors rendu à la salle de conférences de rédaction du treizième étage.

Huit rédacteurs adjoints spécialisés avaient pris place en même temps que lui autour de la grande table jonchée de récepteurs de

journaux électroniques. Il se rappelait avoir défendu avec force le point de vue selon lequel l'*Enquirer* n'était pas assez dynamique ni compétitif dans sa manière de présenter les nouvelles.

Les récepteurs étaient là, à l'appui de sa démonstration, pour comparer l'*Enquirer* aux publications rivales.

— Il nous faut du sensationnel, des titres accrocheurs !

Il éparpilla les feuilles d'écrans à cristaux liquides, minces comme du papier, pour leur montrer les pages des autres journaux.

— Voyez ça ! dit-il en désignant du doigt un gros titre en première page du *Cincinnati Crier*.

CONCORDANCES TROUBLANTES DANS LES OBSERVATIONS D'OVNIS

— Voilà un article qui ne demande qu'à être lu, reprit-il. D'après son auteur, il existe un rapport secret de la Patrouille de Zone qui établit des corrélations entre un grand nombre d'observations crédibles. Voilà ce que j'appelle de l'information ! Les OVNIS auraient tous la forme d'un bulbe, hérissé d'antennes comme celles des insectes, avec des tiges flexibles qui oscillent comme si le vent soufflait dessus.

La rédactrice locale Anaya Nelson intervint, caustique comme à son habitude, pour déclarer :

— Ces types du *Crier*, ils inventent n'importe quoi !

Avec son visage étroit, aux yeux lourdement maquillés, encadré d'une chevelure blonde qui tombait sur ses épaules, Anaya n'avait pas totalement perdu la beauté de sa jeunesse, mais ses traits étaient à présent un peu trop marqués. Les autres personnes de la rédaction prétendaient qu'elle n'était capable d'afficher sur ce visage qu'une seule expression détendue, qui était la condescendance.

— Il y a des références aux pages et aux paragraphes du rapport en question, coupa Lutt. Et ils invoquent le Premier Amendement pour protéger leurs sources !

— Ce qui signifie seulement qu'ils ont fait piquer quelques élucubrations officielles de la P.Z. par un bidasse de seconde zone.

— Mais ça fait vendre de la copie, bon sang !

— Vous voulez donc vraiment faire du fric avec cette boîte ? Ce n'est plus la poubelle fiscale de notre chère parente les Entreprises Hanson ?

Lutt nota les efforts des autres rédacteurs pour dissimuler leur amusement devant cet accrochage pas du tout inhabituel avec Nelson, mais il choisit de les ignorer.

Anaya Nelson se mit à sourire, sachant que cela irritait Lutt.

La garce !

Il avait critiqué en maintes occasions son « attitude non

coopérative », mais sans grand résultat.

Que pouvait-il faire contre elle ? C'était une journaliste endurcie de l'ancienne école, que la rumeur disait avoir été longtemps la maîtresse du vieux L.H. Lutt n'avait aucune certitude à ce sujet, mais on racontait qu'elle était d'une extraordinaire beauté dans sa jeunesse, quand le vieux l'avait rencontrée pour la première fois. Ce que tout le monde ici savait avec certitude, en tout cas, c'était qu'elle avait encore l'oreille de L.H. et qu'elle ne pouvait pas être jetée dehors. Pas par Junior, tout au moins.

Au comble du courroux, Lutt éclata :

— Je croyais avoir mis les choses au point une fois pour toutes !

Ses narines palpaient, captant la légère odeur de peinture qui se dégageait des murs de la salle de conférences de rédaction. *Toujours en train de peindre et de repeindre, ici !* Il fit défiler une série de documents graphiques sur son écran, trouva ce qu'il cherchait et l'afficha à l'intention d'Anaya. C'était le nouvel encadré maison de l'*Enquirer*, qui indiquait en toutes lettres : « Propriétaire, L. W. Hanson. »

Nelson examina dédaigneusement la maquette.

Le directeur de publication Adrian Stuart (Ade pour les intimes) se pencha pour regarder par-dessus l'épaule de Nelson. Il était paraplégique et se déplaçait dans un fauteuil roulant électrique pour lequel on avait spécialement aménagé des passages dans la salle de rédaction des nouvelles locales. Légèrement obèse, le visage mou et rond sous une chevelure grise, Stuart surprenait souvent ceux qui ne le connaissaient pas encore par sa voix de baryton aux accents autoritaires. Certains disaient que cette voix était la principale qualité qui l'avait hissé à la position de pouvoir qu'il occupait à l'*Enquirer*. Très digne, il déclara :

— Il n'est pas précisé s'il s'agit de L.W. Senior ou bien Junior. Ne faudrait-il pas apporter une correction ?

— C'est exactement ainsi que je le voulais, lui dit Lutt.

Ils savent tous que le journal appartient encore à L.H. et que ma part s'élève à cinq actions symboliques. Elle va aller directement trouver Père avec ça, mais c'est quand même moi qui fais marcher cette boîte.

Suzanne Day, rédactrice à la tête de la section mode, se pencha à son tour en avant avec un beau sourire. Lutt avait entendu dire qu'elle s'exerçait devant son miroir à produire ce sourire en forme de brosse à reluire. Elle avait toutefois un certain charme naturel. Mince, brune, avec des traits fins qui, inévitablement, iraient en s'épaississant car elle avait un penchant trop marqué pour la boisson, elle se vantait de pouvoir « tenir tête à n'importe lequel de mes confrères du journal pour ce qui est de rouler sous la table ».

— Pourquoi ne mettrions-nous pas sur pied un service de télécopie ? demanda-t-elle. Le matériel pourrait être incorporé à

chaque feuille réceptrice. Il suffirait...

Nelson lui coupa la parole en imitant délibérément la voix de Lutt :

— Ce qu'il nous faut, ma petite, c'est une productivité accrue, une efficacité plus grande, un tirage supérieur et plus de revenus publicitaires.

— Nous voulons aussi exceller dans tous les domaines, dit Lutt.

Day n'avait pas besoin de plus d'encouragements que cela. Sans abandonner son sourire charmeur, elle reprit :

— C'est très faisable, je me suis renseignée. Si un abonné désire une copie d'un article quelconque, il touche l'écran une fois au-dessus du titre. S'il en veut plusieurs exemplaires, il le touche autant de fois que nécessaire.

— Ça s'est déjà fait, dit Nelson.

— *L'Albany Evening Bible*, je me souviens, fit Stuart. Mmmm... c'était il y a quatre ans. Il y a eu quelques problèmes.

— C'est parce qu'ils étaient les premiers, dit Suzanne Day. Ils ont eu des ennuis au niveau des premières estimations budgétaires, et quelques défaillances technologiques.

C'est comme pour mon Vortraveler, se dit Lutt.

Ses pensées se mirent à spiraler autour de son grand projet, qui ouvrirait la voie à un réseau de communications et de transports quasi instantanés à travers le système solaire et l'espace intersidéral. Mais L.H. ne lui fournirait jamais les capitaux indispensables à sa réalisation.

Ce qu'il veut, c'est que je dirige l'empire Hanson.

C'était également ce que voulait sa mère, Phoenicia, mais uniquement parce qu'elle le jugeait capable de faire fructifier leurs entreprises. Elle et son frère cadet Morey. Sans qu'ils cessent pour autant de tenir la barre.

Morey !

Il se souvint subitement d'un nouveau détail sur le jour qui avait précédé son trou de mémoire.

Je n'ai pas pu aller à mon rendez-vous avec Morey. Quel choc, mon cher frère, d'apprendre que quelqu'un a eu vent de tes petites imprudences financières !

Tout ça me vaudra plus tard pas mal d'argent sur son dos. Mais si je n'ai pas pu me rendre à ce rendez-vous, c'est à cause de l'accident et de...

Mais oui, c'est ça ! Le Vortraveler a été mêlé à un accident !

Bouclant le cercle, ce souvenir venait de ramener Lutt à sa situation présente, dans un couloir, entouré de gardes de la Patrouille de Zone. Et à son corps, qui continuait d'avancer par ses propres moyens !

Sa vision s'éclaircit légèrement, mais il n'avait toujours aucun contrôle sur la manière dont son attention était dirigée.

Ai-je été blessé gravement ?

Il se sentait en tout cas trop faible pour assumer le commandement de son propre corps. Et il avait la conviction que ses yeux ne se dirigeaient pas tout à fait au hasard. Son regard se posait avec trop de sûreté sur l'uniforme marron et bleu des gardes, sur les parois du long corridor et sur les portes de cellule renforcées d'une barre de fer qu'ils dépassaient de chaque côté. Il remarqua qu'on lui avait passé une tunique noire et verte de prisonnier en gorcord. Quelle humiliation !

La taule ! Je sais que j'ai dit cela, mais à qui ?

À ce moment précis, ce corps qu'il sentait étranger fit une chose terrifiante. Il parla indépendamment de sa volonté.

— J'exige que vous me disiez où vous m'emmenez !

C'était plutôt la voix d'un jeune garçon que celle, un peu rocailleuse, de Lutt.

Et il y avait en même temps dans sa tête des pensées curieuses, étrangères.

Comment osent-ils me traiter de cette manière ? Je suis Ryll, fils du Premier Diseur ! Mais je n'ai pas le droit d'en parler. Je suis censé être un Terrien. Ils me prennent pour Lutt Hanson Junior.

Lutt aurait voulu dire quelque chose, mais sa voix ne lui obéissait pas. Il pouvait cependant formuler des pensées.

Êtes-vous réel ? Y-a-t-il vraiment quelqu'un d'autre dans ma tête et... dans mon corps ?

Houlah ! J'ai oublié de protéger mes pensées !

Est-ce que je deviendrais fou ?

Vous n'êtes pas fou, Lutt. J'ai prêté attention à l'activité sporadique de votre esprit simpliste. Vos dernières pensées à propos de votre vaisseau et des Spirales confirment mes déductions antérieures. C'est le caractère primitif de ce vaisseau, ainsi que votre manque absolu de prudence qui sont responsables de la catastrophe.

Ryll ?

Aaah ! je constate que vous n'avez pas oublié mon nom.

Vous avez dit... vous avez dit que je pouvais reprendre le contrôle de... notre corps.

Vous vous êtes trop mal débrouillé. Ces gardes ne sont pas intelligents, mais quand même, on leur apprend à se montrer soupçonneux sur tout. La Patrouille de Zone a signalé la présence de deux corps seulement sur les lieux, et ils savent à présent qu'il y avait deux personnes à bord de votre vaisseau. Par conséquent, qui pilotait le deuxième appareil ? Ils finiront par en déduire que le troisième corps a été entièrement détruit par l'explosion et l'incendie, mais uniquement si nous n'éveillons pas leurs soupçons.

Les ténèbres se refermèrent sur Lutt, bien qu'il eût la sensation que ses yeux demeuraient ouverts.

Que se passe-t-il ? Il ne me laisse plus rien voir !

Les gardes et leur prisonnier arrivèrent devant une cellule inoccupée. L'un d'eux ouvrit la porte aux barreaux de fer et ils voulurent pousser Ryll à l'intérieur, mais il se débattit en hurlant.

— Je n'ai rien fait de mal ! Vous allez payer ça !

— Ces Hanson croient que tout l'univers leur appartient, railla l'un des gardes.

Ils jetèrent Ryll à l'intérieur de la cellule et refermèrent bruyamment la porte. Le bruit de la barre qui se mettait en place résonna longuement dans le corridor extérieur aux parois de métal.

— Écoute, mon gars, lui cria un garde. Nous savons qui tu es, mais tu devras quand même répondre à quelques questions. On t'interrogera demain matin et il n'y a rien que ton père ni aucun autre Hanson puisse faire pour empêcher cela !

Les pas des gardes qui s'éloignaient résonnèrent lourdement dans le corridor.

On entendit des rires et des cris venant d'autres prisonniers.

— C'est vrai qu'il y a quelqu'un de la tribu des Hanson avec nous ?

— Qu'est-ce qu'il a bien pu faire ? Voler sa maîtresse à un général ?

Toujours plongé dans les ténèbres, Lutt s'enhardit à protester.

Pourquoi ne me laissez-vous pas voir ce qui se passe ?

C'est inutile.

Mais je...

Tenez-vous tranquille ! Il faut que je réfléchisse à ce que je dois faire.

Une porte de métal se referma en claquant à l'autre bout du corridor. Les rires et les cris cessèrent petit à petit.

Ryll examina la cellule. Elle était minuscule, avec des murs sans fenêtre et de solides barreaux à la porte. Aucun éclairage intérieur. La lumière qui passait à travers les barreaux venait d'un petit panneau fluorescent fixé au plafond du couloir. Les ombres des barreaux se projetaient sur les murs et le sol. Il y avait dans un coin une crépine d'évacuation en métal par où montaient de répugnantes odeurs d'égout. Les parois grises et les murs gris semblaient ne jamais avoir connu la moindre couche de peinture. Il y avait partout des taches et des graffiti laissés par les précédents occupants. L'un d'eux disait : « Bienvenue en enfer. »

Une cuvette de W.-C. était scellée contre le mur du fond. Le long d'un autre mur, un lit étroit était fixé en porte-à-faux, avec un matelas fin comme du papier à cigarette et une seule couverture râpeuse. Il flottait en ces lieux des relents nauséabonds d'urine et d'excréments que les désinfectants massivement utilisés n'avaient pas réussi à chasser.

Ryll alla s'allonger sur la couchette pour réfléchir.

Cette aventure commençait à prendre des proportions inattendues.

Y avait-il quoi que ce soit d'utilisable dans les informations sur la Terre qu'il avait assimilées à partir des récits drènes ? Il en doutait sérieusement.

Jamais il n'a été question d'expériences terriennes sur les voyages à travers les Spirales.

Il est vrai qu'un vaisseau... d'effacement avait tout de même été prévu.

L'effacement total.

Il trouvait à présent le concept plus facile à considérer.

Ce monde était en vérité une création à part. La plus grande prudence s'imposait toujours dans le domaine des interférences idmagiques. Pouvait-on savoir ce que les Terriens étaient capables d'apprendre s'ils voyaient à l'œuvre les pouvoirs drènes ? Mais ils avaient osé enfermer un Drène dans un cachot puant ! Et *Patricia* lui avait même dit qu'ils avaient d'autres prisonniers drènes.

Dans mon cas, cependant, ils ne savent pas que je suis un Drène. Cela joue en ma faveur.

Le lit était inconfortable. Le sol ne l'attirait pas plus. Trop sale et trop puant. Ryll songea avec nostalgie au simple cadre de fibres végétales raidies qui se trouvait à Drénor dans sa chambre à coucher. Mais il y avait peut-être quelque chose à faire pour améliorer son confort présent. Il se leva et retira le matelas qu'il appuya debout contre la porte, mettant à nu le sommier fait de tubes métalliques scellés au mur. Il se sentit bien mieux quand il s'y étendit de nouveau. La couverture, quoique rugueuse, lui fournit un peu de chaleur et il se laissa sombrer doucement dans le sommeil. Oui, toutes ces dernières aventures avaient été épuisantes.

Toujours dans les ténèbres, Lutt prit faiblement conscience de l'inconfort du sommier sur lequel il était étendu. Il s'en plaignit.

Ryll prêta peu d'attention à ses protestations. Les profondeurs du sommeil drène exerçaient sur lui une plus grande attirance. Il se laissa flotter au sein d'un rêve mi-humain, mi-drène.

La partie humaine du rêve mixte s'orienta très vite vers une image de femelle idéale (pour Lutt) mais cauchemardesque (pour Ryll). L'évocation n'avait pas de visage précis, mais possédait un corps voluptueux d'où émanait une aura qui attirait irrésistiblement les dormeurs vers elle.

En rêve, Lutt lui fit l'amour à la manière répugnante des humains, qui avait tellement choqué Ryll quand il en avait eu pour la première fois connaissance sur Drénor, dans le récit d'un Diseur d'histoires. Comment un Drène avait-il pu idmager une chose pareille ? Et le présent rêve, avec son caractère beaucoup plus immédiat, était encore plus révoltant que ne l'avait été l'assimilation de l'histoire drène. En fait, Ryll en faisait partie d'une manière quasi physique.

À mesure que le cauchemar se poursuivait, Ryll percevait quelque

chose d'étrange qui émanait de cette rencontre en rêve. Cette femme que Lutt espérait rencontrer un jour éveillait dans son esprit drène des sentiments de tendresse presque authentiquement drènes. Lutt l'appelait Nini. D'après lui, elle était tout à fait différente des prostituées dont il avait eu jusqu'ici l'expérience.

Le cauchemar se poursuivait ainsi durant un temps qui parut interminable à Ryll. Nini ne disait pas un mot, elle ne montrait jamais son visage. Mais les pensées de Lutt dans son rêve racontaient son histoire. Nini avait perdu toute sa famille à l'occasion d'une guerre sur une planète autre que la Terre. Elle aimait Lutt, mais il avait un rival, dont il exigeait qu'elle lui dise le nom. « Je le tuerai ! » hurlait-il. Et le rival apparaissait à son tour dans le rêve, silhouette également sans visage au milieu des ombres lointaines. « Tu l'aimes aussi ! criait Lutt. Je sais que tu l'aimes aussi ! »

Dans son rêve, il se lançait alors à la poursuite du rival sans visage, qui s'enfonçait dans l'obscurité inquiétante et se cachait dans les impénétrables ténèbres.

Ryll ressentait les tourments et les frustrations de ce cauchemar comme s'ils étaient les siens, mais se trouvait incapable de répondre aux questions soulevées par le rêve.

Nini existait-elle vraiment ? Était-elle morte ? Était-ce une personne que Lutt rencontrerait un jour dans sa vie ?

Aux prises avec ces frustrations, Ryll se prit à rêver simultanément à l'école des enfants doués de Drénor. Le recteur Shanlis était en train de râler après lui parce qu'il ne prêtait pas assez attention à son cours.

— Les tests prouvent que vous êtes intelligent ! hurlait-il en menaçant l'enfant d'une baguette flexible. Ils disent que vous serez un jour capable d'idmager mieux que le commun des Drènes. Alors, pourquoi n'êtes-vous pas capable de suivre les leçons les plus élémentaires ?

Et le Shanlis du rêve faisait claquer la baguette sur le dos de Ryll en demandant :

— Pourquoi ? Pourquoi me faites-vous perdre mon temps et ma patience ? Pourquoi ?

Ryll sentait la morsure des coups de baguette, il voyait le sang jaune couler sur sa peau brune. Les zébrures sur son dos avaient la même forme que les tubes qui formaient le sommier de sa cellule et elles se superposaient aux barreaux de la porte.

Le cauchemar fut brusquement interrompu par le claquement de la porte en fer, qui résonnait au bout du couloir extérieur.

Ryll se réveilla. L'espace d'un instant, il ne savait plus où il se trouvait. Il sentait encore la morsure de la baguette, mêlée aux frustrations du cauchemar humain.

Quelque chose s'approchait de son visage. Encore un cauchemar ?

Non... c'était un insecte. Une grosse araignée qui descendait lentement vers lui au bout de son fil de soie. Ses pattes étaient gracieusement courbées, comme les stabilisateurs d'un aéronef. Ryll s'aperçut qu'elle avait l'intention de se poser sur son front, indifférente aux yeux grands ouverts qui l'observaient. Écartant la tête, Ryll la plaqua d'un grand mouvement de main au mur, où il vit un cafard qui agitait ses antennes vers lui.

Il s'assit alors au bord de la couchette, considérant la forme humaine qu'il avait revêtue et se disant : *Une prison ! Ils m'ont enfermé dans une prison ! Il faut que je m'échappe ! J'ai fui la prison de l'école pour me retrouver ici doublement prisonnier d'un corps humain et d'une prison humaine ! Que vais-je faire pour m'en sortir ?*

Lutt continuait, entre-temps, à rêver. Ryll saisissait des bribes d'images, curieusement parallèles à ses propres visions d'école. Lutt était assis sur un banc d'écolier et un Terrien le réprimandait sévèrement. Le visage du maître d'école était celui du vieux Hanson. Comme il était froid et impitoyable ! Il portait sur son visage un étrange attirail qui lui dissimulait les yeux. À la place de bons points, il distribuait de l'argent. Il agitait devant le jeune Lutt une coupure de cinq cent mille dollars tandis que ses lèvres articulaient des paroles inaudibles. Dans son rêve, Lutt Junior se disait : *Je sais lire sur tes lèvres ! Je comprends le langage de ton corps !* Mais aucune interprétation ne figurait dans son esprit.

Ryll se força à détourner son attention du rêve.

L'araignée étourdie avait récupéré ses moyens. Elle pendait au bout de son fil à l'extrémité du cadre de lit et descendait tranquillement vers le sol. Brusquement, Ryll s'avisa qu'il pouvait prendre la forme de cette créature et s'échapper ainsi de la cellule. Il se pencha vers l'araignée et forma un unique flagelle qu'il introduisit dans le corps de l'insecte au bout de son fil. C'était un organisme d'une simplicité remarquable et il se demandait pourquoi un grand Diseur d'histoires s'était donné la peine de le créer.

Sans se préoccuper outre mesure des subtilités de la polymorphose, Ryll assimila les principes essentiels de l'araignée, puisés à même ses cellules. Sûr de lui, il fit pivoter ses yeux en dedans pour se concentrer sur le processus de transformation en arthropode.

Le changement fut relativement aisé à opérer, mais il en émergea en s'avisant brusquement qu'il venait de commettre une erreur particulièrement dangereuse. Pas assez d'oxygène ! Il allait mourir par manque d'oxygène ! Trop tard, il se remémora une leçon qu'on lui avait enseignée à l'école drène.

« À l'issue d'une opération de polymorphose élémentaire, vous aurez approximativement la même masse dans le nouvel organisme que dans l'ancien. »

Il s'était transformé en araignée géante ! La tunique de gorcord s'était éclatée au milieu du ventre rebondi de l'insecte. Huit pattes filiformes avaient troué le tissu. Ses chaussures et ses chaussettes étaient tombées par terre, et les inutiles lunettes par-dessus.

Mais le plus grave, c'était que le système primitif d'absorption d'oxygène de l'insecte n'était pas capable d'alimenter cette masse !

Ryll sentait qu'il perdait peu à peu conscience.

Son corps d'insecte géant tomba lourdement au sol. Ses pattes raidies s'agitèrent inutilement. L'énergie le quittait rapidement.

Abandonnant toute idée de fuite, il se concentra sur les mesures à prendre pour survivre à son erreur ridicule.

Il doit me rester à peine assez d'énergie pour essayer une seule fois de réintégrer la forme humaine !

Avec la concentration du désespoir, il fit de nouveau pivoter ses yeux en dedans et dirigea ses pensées vers le corps de Lutt qu'il avait si inconsidérément abandonné.

Cela va-t-il marcher ?

Lentement, il prit conscience de se trouver allongé par terre, sur le ventre, le nez non loin de la crépine malodorante. Sa poitrine se soulevait à un rythme rapide et il se rendit compte qu'il avait de nouveau une forme terrienne.

Le vêtement de gorcord était dans un état qui requérait une idmagie immédiate s'il ne voulait pas que quelqu'un survienne et le voie ainsi. Quand il l'eut reconstitué, il remit les verres en place sur son nez, enfila ses chaussettes et ses chaussures, puis retourna s'allonger sur les tubes inconfortables de la couchette, dans un état de faiblesse proche de l'épuisement.

Commençant par le plus vital, il se força à repasser mentalement en revue les principes de l'idmagie et de la polymorphose drènes tels qu'ils lui avaient été enseignés à l'école.

Idmagie de base : la masse individuelle du Drène, renforcée par l'expérience de toute une vie, est le premier facteur à considérer lors de toute polymorphose. Réduire sa masse à la taille d'un insecte demandait un long entraînement et une concentration formidable que l'on n'enseignait qu'à des niveaux supérieurs auxquels il n'avait pas encore eu accès. De plus, la transformation produisait un résidu protoplasmique soumis à une dégradation rapide s'il n'était pas conservé par l'un des différents moyens indiqués, tous extrêmement dangereux au demeurant.

« Vous apprendrez à dominer votre peur par l'esprit », lui avait dit un recteur.

Je voudrais bien l'avoir déjà appris.

Une autre priorité physique fit irruption dans ses réflexions. La faim lui tenaillait l'estomac. Il avait dépensé de formidables quantités

d'énergie depuis le dernier repas qu'il avait pris à bord de *Patricia* – un repas idmagé à base de protéines supriniennes. Et cette faim ne le laissait plus penser à autre chose que la nourriture.

Que manger ? Sa forme terrienne actuelle et la proximité de la civilisation terrienne lui inspirèrent la pensée de l'une de ses friandises préférées. Il faudrait un peu d'énergie pour obtenir la masse requise, mais...

Quelque chose fut refoulé à ce moment-là dans un gargouillement creux par la crépine d'évacuation. Un rat noyé ! Une masse de protoplasme qui tombait vraiment à point. Les yeux de Ryll se tournèrent vers l'intérieur tandis qu'il évoquait une spécialité terrienne très appréciée sur Drénor. Le rat crevé disparut. À sa place se matérialisa sur le sol une glace à la fraise dans un petit pot blanc en plastique où était plantée une petite cuiller, également en plastique.

Ryll ne perdit pas de temps à admirer le contenu du pot. Faisant pivoter ses yeux vers l'extérieur, il s'assit en tailleur sur le sol et commença à manger.

Sur la cuiller, il remarqua, gravée, la mention familière : « Restaurants McDonald ». C'était une tradition sur Drénor, une manière très simple de rendre hommage au Drène qui avait créé la Grande Histoire d'où cette préparation culinaire était issue.

Et, tout en savourant chaque bouchée crémeuse et parfumée qui fondait sur sa langue, il avait une pensée reconnaissante pour ce valeureux Drène.

Abruptement, il sentit surgir dans son esprit conscient la présence de Lutt, qui réclamait sa part de contrôle du corps commun.

— Une glace ? demanda Lutt.

Leurs cordes vocales produisaient un son râpeux. Ryll en prit note et opéra les corrections nécessaires pour la prochaine fois qu'il aurait à se servir du circuit sonore.

— Pourquoi sommes-nous en train de manger une glace à la fraise ? insista Lutt. Je déteste ce parfum.

Quelqu'un, dans la cellule voisine, se mit à glousser :

— Hé, les gars, vous entendez ? Ce jeune Hanson croit qu'il mange une glace à la fraise !

Des rires et des cris résonnèrent le long du corridor.

— À sa place, je me paierais plutôt un bon steak !

— Non ! des cerises flambées au cognac !

— Pour moi, une sole aux amandes !

— Un gâteau au chocolat !

Une voix autoritaire leur cria alors de l'autre bout du couloir :

— Fermez vos gueules, ou tintin pour la soupe, ce soir !

Le silence se rétablit.

Ryll sentit une résistance au niveau du bras droit tandis qu'il

portait à sa bouche une nouvelle cuillerée de glace. Il préféra avoir encore recours à la pensée partagée, la parole n'ayant pas obtenu de très heureux résultats dans le corridor.

Ce n'est pas vous qui mangez cette glace, c'est moi.

Allez dire ça à nos papilles.

Les fraises sont un de mes mets préférés. Comme je peux idmager tout ce que j'ai envie de manger, à condition de disposer d'assez d'énergie pour transformer la masse de conversion, je mangerai des fraises chaque fois que cela me plaira. Et je vous signale que j'aime aussi les rammungis, les worsokels et les pli-plis amers. Mais vous ne pouvez pas connaître ces spécificités parce qu'elles viennent de planètes lointaines.

Votre glace à la fraise me rend malade !

Effectivement, quand il examina de plus près ses réactions internes, Ryll s'aperçut que les fraises étaient à l'origine d'une incompatibilité protéique qui allait rendre nécessaire une légère rectification de la partie spécifiquement Lutt de leur corps.

Avec un soupir, il posa le petit pot par terre, fit pivoter ses yeux en dedans et entreprit de déidmager aussi complètement que possible ce qu'il restait de la glace. Quand il posa de nouveau son regard sur le sol à proximité de la crépine, il vit des lambeaux de rat baignant dans une mousse rose.

Adieu la glace à la fraise, pensa-t-il à l'adresse de son corps partagé. Vous voyez que je fais tout pour que nos relations s'établissent sur un bon pied.

Qu'est-ce que vous venez de faire au juste, Ryll ?

Nous désignons cela sous le nom de grigner, ou idmager la grigne. La grigne, c'est... je pense que votre expression la plus voisine serait : « faire le vide ».

Une sorte d'effacement ?

Ne dites jamais ça !

Pourquoi ?

L'effacement est... un processus beaucoup plus complexe.

J'ai eu l'impression que mes yeux se tournaient vers l'intérieur.

C'est ce qu'ils ont fait.

Je n'aime pas du tout cette sensation.

Vous vous habituerez.

Et c'est cela que vous appelez idmager ?

Nous utilisons ce terme pour désigner la création d'objets vivants ou bien inanimés par transfert de masse, à partir d'une source de matière disponible. La plupart du temps, cette source est proche de nous ; mais il arrive qu'elle soit éloignée.

Je ne crois pas un mot de tout ça.

Je le vois dans vos pensées.

C'est complètement schizo. J'ai dû recevoir un sérieux coup sur la tête à

bord de mon vaisseau.

Votre vaisseau n'est plus qu'une épave.

Non, c'est moi qui suis devenu schizo à la suite d'un traumatisme.

La schizophrénie, sur les planètes où elle existe, est due à un déséquilibre chimique. Un coup sur la tête n'est guère un facteur probable.

Disons que, d'une manière ou d'une autre, j'ai perdu la boule.

Vous n'êtes pas plus fou que les autres créatures de votre race.

Vous voudriez que je croie que nous sommes deux à partager mon corps ?

C'est mon corps, pas le vôtre. Il ressemble peut-être au vôtre, mais n'oubliez pas que vous avez trouvé la mort à bord de votre vaisseau. Quant à mon corps à moi, il a été gravement endommagé dans l'accident et j'ai dû me servir d'une partie de votre protoplasme pour le réparer et assurer ainsi ma survie. C'est comme cela que nous avons fusionné. Votre conscience a été introduite en même temps que vos cellules.

Donc, je partage ce corps avec un... extraterrestre ?

De mon point de vue, c'est vous qui êtes une créature étrangère. Question de perspective.

Doucement, doucement. À supposer que tout cela soit réel, c'est vous l'extraterrestre et pas moi, hein ? Nous sommes ici dans le secteur Terre, sous la juridiction de la Patrouille de Zone. C'est ici la Terre, vous entendez ? Et pas ce... cette... je ne sais pas comment vous l'appeler.

Drénor. L'univers tout entier, voyez-vous, est le produit de l'idmage drène. Et nous préférons le considérer comme un tout plutôt que comme une série de mondes isolés, étrangers les uns aux autres.

Vous vous prenez pour une espèce de dieu, alors ? C'est bon. Maintenant, je sais que je suis complètement dingue.

Si vous préférez le prendre comme ça... Mais, croyez-moi, il faudra bien vous y faire, parce que nous partageons réellement ce corps.

Vous parlez d'un partage ! C'est vous qui contrôlez tout !

Servez-vous de nos yeux, si vous voulez. Nous sommes dans une prison de la Patrouille de Zone.

Ryll attendit patiemment que Lutt fasse ce qu'il disait. Leur vision embrassa la cellule avec ses barreaux, ses murs, le sol, le plafond...

Une hallucination !

Vous serez bien obligé d'y croire quand ils viendront nous chercher pour nous interroger.

Bien sûr ! Et je leur dirai même... Beurk ! Ce sont les restes d'un rat mort qu'il y a là par terre ?

C'est ce qu'il reste de la masse dont j'ai eu besoin pour idmager la glace à la fraise.

C'est pas vrai ! Je rêve, assurément.

Vous avez de la suite dans les idées, Lutt, je dois le reconnaître.

Si ce corps me ressemble, alors c'est que c'est moi.

J'ai fusionné nos chairs et pris votre aspect pour des raisons de sécurité évidentes. L'épave grouillait d'hommes de la P.Z. Vous imaginez ce qu'ils auraient pensé s'ils m'avaient vu sous ma forme originale ?

Ouais ! J'aimerais bien savoir à quoi vous ressemblez dans la réalité.

Une espèce de grosse poupée russe, pour emprunter à votre folklore terrien.

Alors, je joue à la poupée, maintenant. C'est exactement le genre de folie douce que j'avais toujours...

Écoutez ! Cessez de refuser stupidement de regarder les faits en face !

C'est à moi de décider quels faits je dois regarder !

Vous vous souvenez de la collision. Je le vois dans votre esprit. Vous en portez la responsabilité. Vous vous apprêtiez à pénétrer dans une Spirale sans avoir préalablement...

C'est peut-être ça ! Je suis entré dans une spirale Vor et ça m'a complètement tapé sur le système !

Une Spirale tout court. Ce sont des Spirales de Création, si vous voulez être plus précis. Et comme notre expérience est antérieure à la vôtre, la bienséance exige que vous utilisiez notre appellation.

Quelle foutue importance ?

Les Spirales de Création sont quelque chose de sacré pour nous.

Alors, mon Vortraveler vous a mis des bâtons dans les jambes ?

J'avais la priorité absolue, Lutt ! Vous auriez dû tenir compte de la lumière bleue qui indique l'approche d'un Vaisseau d'Excursion. Quand vous voyez cette lumière, vous êtes censé vous tenir à l'écart jusqu'à ce que le passage soit libre.

Disons que j'accepte ce truc insensé. Que faisiez-vous dans cette... Spirale tout court ?

Je cherchais l'aventure.

Mince ! Vous pouvez dire que vous l'avez trouvée ! Et qu'est-ce qui vous faisait croire que vous trouveriez l'aventure sur la Terre ?

Les histoires de mon peuple m'ont tout appris sur votre planète.

Peut-être pas vraiment tout.

Peut-être pas, en effet. Mais je me disais qu'il serait intéressant de voir une guerre humaine. La guerre n'existe pas chez les Drènes. Nous ne sommes pas violents.

Vous devez vous ennuyer.

Je suis obligé de le reconnaître.

Vous aimeriez taper sur quelqu'un ?

Oh non ! J'en serais bien incapable. Ce n'est pas dans la nature des Drènes. Mais ça ne me déplairait pas de regarder.

Si vous vous êtes vraiment servi de mon corps pour échapper à la mort, vous devez éprouver de la reconnaissance à mon égard ?

La reconnaissance est un sentiment que les Drènes n'apprécient pas. D'autre part, vous étiez promis à une mort certaine.

Et votre vie ne vaut pas un peu de gratitude ?

C'est un argument ridicule. Les Drènes ne connaissent pas la mort en temps ordinaire. Elle ne peut survenir qu'à la suite d'une erreur ou d'un accident. La maladie n'existe pas chez nous, et cela inclut la maladie que vous appelez « vieillesse ».

Vous passez toute l'éternité à vous raconter des histoires ?

D'une certaine manière, oui. Nous racontons des histoires sur les endroits et les formes de vies que nous avons idmagés.

Je continue à croire que tout ceci ne peut pas être réel. Je suis cinglé, mais ça m'intéresse ! Je ne me savais pas capable d'imaginer des choses aussi dingues.

Votre imagination n'est qu'un pâle reflet, comparée à l'idmagie drène. Mon peuple est un peuple de merveilleux Diseurs d'histoires.

Et c'est un de vos Drènes qui a créé la Terre ?

Bien sûr. Mais votre Terre, comme toutes les autres idmagies drènes, peut très bien s'autodétruire, ou bien tomber en décrépitude, ou bien être détruite par une autre création drène. C'est le propre de l'idmagie. La chose idmagée ne continue d'exister que tant que la force originale demeure en celui qui l'a créée ou bien en quelqu'un d'autre qui a pleinement assimilé la narration créatrice.

Si vous mourez tous, les endroits que vous avez créés meurent aussi ?

Le principe est que toute création est tributaire de ses créateurs.

Et vous prétendez que je ne suis pas zinzin ? Me voilà en pleine discussion métaphysique avec moi-même et vous osez prétendre...

Pas avec vous-même.

Mon vaisseau est entré en collision et je suis mort dans la catastrophe. Elle est bien bonne, votre plaisanterie cosmique.

Je vois qu'il faut que je vous apporte une preuve. Très bien.

Ryll sentit l'énergie du petit pot de glace courir dans son organisme. Il fit pivoter ses yeux en dedans et idmagea la redécoration complète de la cellule. Pour les besoins pratiques en énergie, il puisa dans les ordures qui flottaient au niveau de la crépine, ce qui eut pour effet immédiat d'améliorer les effluves ambiants. Une cabine de douche se matérialisa à côté des W.-C., sa tuyauterie reliée aux canalisations de l'immeuble. Il mit de la moquette verte au sol et revêtit les murs et le plafond d'une couche de peinture jaune au ton chaleureux. Un miroir en pied compléta le décor à côté des barreaux de la porte, ainsi que quelques gravures pastorales aux murs.

Pourquoi ne... grignez-vous pas simplement la porte ? demanda Lutt.

On dit : « Idmager la grigne », et je dois faire très attention aux effets secondaires que je pourrais introduire par mégarde dans la culture terrienne. Il existe une instruction spécifique pour déconseiller l'opération que vous suggérez. Cette instruction est incorporée à l'histoire originale.

Tout ce que j'ai senti, c'est cette drôle de torsion dans mes yeux.

Comment faites-vous ce truc ?

L'idmagie prend place dans un secteur privé de mes pensées auquel vous n'avez pas accès.

Et si vous idmaginez pour moi une belle nana ?

Je crois, Lutt, que nous devrions avoir une discussion sur le côté libidineux de votre nature qui vous vient de votre père. Pour les Drènes, la fornication est un concept tout à fait révoltant. Nous n'avons jamais de contacts physiques entre nous.

Ah oui ? Et comment vous reproduisez-vous ?

Habiba nous donne une graine. Nous la plaçons dans une germinerie. Vous pouvez vous représenter cela comme une petite serre. Ensuite, pendant trois jours et trois nuits, les deux parents doivent veiller de part et d'autre de la germinerie, en se concentrant simultanément sur l'idmagie de l'enfant qu'ils ont décidé d'un commun accord de mettre au monde.

Alors, vous n'avez jamais d'enfants moches ou...

Les idéaux drènes ont peu de chose à voir avec l'aspect physique. Les qualités recherchées sont généralement l'honnêteté, la fidélité, un caractère pacifique, une personnalité agréable, une entière loyauté envers Habiba, notre Collectrice Suprême des Contributions, et ainsi de suite.

Mince ! Vous n'êtes pas des rigolos, vous autres ! Et si c'est un Drène qui a inventé la Terre, il a dû vouloir la créer aussi ennuyeuse que lui.

Le processus n'est pas ennuyeux, mais lent. Chaque nuit, la germinerie doit être tenue au chaud sous une couverture et par la chaleur idmagée par les parents. Quand le bébé drène naît de la graine et de l'embryon, on le sort de la germinerie et les parents célèbrent l'apparition de cette vie nouvelle.

Sans jamais se toucher à aucun moment ?

Sans jamais se parler non plus pendant trois jours et trois nuits. Il est indispensable de réserver toute l'énergie disponible au délicat processus idmagique.

Ouais... mais moi, il me faut une femme de temps en temps.

Nous pouvons peut-être trouver un compromis. Si je m'abstiens de consommer des fraises sous quelque forme que ce soit, vous engagez-vous « ...

Pourquoi ne pas trouver plutôt le moyen de nous séparer et retourner sur votre foutue Drénor ?

J'aimerais bien, mais c'est impossible pour le moment.

À quoi ressemble cette Drénor ?

Il y a de nombreuses demeures ancestrales en pisé, en pierre ou en fibres raidies. Chacune est occupée par le couple marié le plus jeune de la famille et l'unique enfant qu'ils peuvent légalement avoir.

Un seul gosse par famille ? C'est tout ? Mais une seconde ! Si vous ne mourez que par accident, il doit y avoir une drôle de surpopulation chez vous ! Comment faites-vous pour régler ce problème ? Vous idmaginez

d'autres planètes drènes ?

Ryll trouva la question déroutante et médita avant de répondre.

En réalité, nos demeures ancestrales s'étendent très loin sous la surface de Drénor. Les niveaux inférieurs sont occupés par les plus vieux membres de la famille et l'âge décroît à mesure qu'on s'élève verticalement.

Quelle profondeur atteignent les premiers niveaux ?

Habiba dit que les profondeurs sont insondables.

Il faut bien qu'il y ait une limite.

Je... j'avoue n'y avoir jamais pensé. C'est peut-être une chose qui devrait nous préoccuper, mais on nous enseigne que la préoccupation est un processus de pensée négatif. De toute manière, les Drènes ne sont pas naturellement enclins à l'inquiétude. Particulièrement quand il s'agit de détails tels que la profondeur atteinte par nos demeures. Cela pourrait interférer gravement avec le caractère positif indispensable à notre mode de pensée.

Tout est pour le mieux chaque jour dans le meilleur des mondes drènes, c'est bien ça, hein ?

Puisque vous m'y faites penser, je me souviens maintenant que, d'après Habiba, nous sommes soumis au « principe d'amplitude », selon lequel Drénor sera toujours assez vaste pour héberger tous les Drènes. Malgré mon penchant naturel pour la révolte et mon inclination pour les choses interdites, je ne crois vraiment pas que ce problème soit digne de plus d'intérêt.

Ainsi, vous vous considérez aussi comme un rebelle.

C'est exact, mais cela ne m'empêche pas de vouloir vous expliquer tout le charme de la vie drène. Sur Drénor, chaque demeure familiale possède son puits d'air qui communique avec l'extérieur. Les Drènes ont une glande à hélium qui leur permet de monter et descendre le long de ces puits en se laissant flotter.

Vous voulez dire que nous pourrions sortir d'ici de cette manière ?

Malheureusement, les Drènes sont incapables d'accomplir une telle chose en dehors de Drénor. D'après Habiba, nous avons un blocage physique et mental, implanté en nous dès la naissance, qui nous en empêche.

Et tout ce que vous faites est soumis au contrôle de cette collectrice d'impôts ?

Nous payons nos contributions en histoires. Seuls les occupants du niveau de surface de chaque demeure familiale sont assujettis à l'impôt. On leur demande de raconter une ou plusieurs histoires à une Casquette bleue, qui les retransmet tout au long de la hiérarchie en tant que tribut à Habiba.

Il faut que ce soient de bonnes histoires, hein ?

C'est Habiba qui juge. La meilleure histoire se voit attribuer un crédit maximum de dix talents, qui représente l'impôt total annuel pour une maison. Mais il est prudent d'en avoir toujours quelques-unes en réserve,

car Habiba attribue rarement le maximum de talents à une histoire.

Les humains aussi racontent des histoires à leur percepteur au moment de payer leurs impôts.

Ce n'est pas tout à fait la même chose. Quoi qu'il en soit, l'aptitude à raconter des histoires doit faire tout naturellement partie de votre code génétique, puisque vous êtes, il ne faut pas l'oublier, un produit de l'idmagie drène.

Et il faut chaque fois de nouvelles histoires ?

Oh non ! Les vieilles histoires jouent également un rôle très important. Elles constituent l'héritage principal des Drènes, car si une seule histoire mourait parce qu'elle n'était plus partagée, tous les éléments physiques de cette histoire – les gens, les planètes, toutes les autres formes de vies concernées –, tout cela disparaîtrait d'un seul coup.

C'est quand même drôle, tout ça. Et ça sort tout droit de mon cerveau.

De notre cerveau.

Bien sûr, bien sûr.

Normalement, les contribuables doivent raconter deux ou trois histoires par an pour remplir leurs obligations. Ceux qui disposent d'un répertoire de qualité, leur permettant de s'acquitter de leur contribution, durant cinq années successives, à raison d'une seule histoire par an, sont invités à rejoindre les rangs des Jeunes Diseurs d'histoires, pour ceux dont l'âge est inférieur à cinq cents ans, ou bien des Vieux Diseurs d'histoires, pour tous ceux qui ont cinq cents ans ou plus. Les plus doués parmi les Vieux Diseurs sont sélectionnés pour faire partie de l'entourage de Habiba et reçoivent le titre de Diseurs d'Élite.

Cette Habiba, on dirait que c'est quelqu'un.

C'est notre doyenne d'âge. C'est elle qui nous apprend le plus de choses. Les autres Aînés remontent périodiquement des niveaux les plus profonds pour instruire les nouveaux jeunes contribuables dans l'art de raconter des histoires. Cela nous permet de maintenir vivaces les anciennes traditions.

Arrive-t-il que vous soyez dépossédés de vos biens par l'administration fiscale pour cause de non-paiement d'un impôt ?

On entend quelquefois parler de la mise sous séquestre de biens familiaux, mais il n'est jamais arrivé, à ma connaissance, qu'une famille se fasse, par exemple, expulser de chez elle. Par contre, Habiba peut très bien refuser d'accorder la graine pour ce motif. Une famille sans enfant s'expose à l'opprobre, et cela constitue pour nous le châtiment suprême.

Ryll se leva pour aller se regarder dans la glace.

Je viens de penser à une chose, Lutt. Il suffit, en fait, de bien regarder notre corps pour se persuader que tout ceci est vrai. Vous constaterez que notre aspect général est bien conforme à votre carrure médiocre, mais que nous sommes à présent devenu un peu plus athlétique, plus massif et que nous avons gagné plusieurs centimètres en hauteur.

Je vous ai déjà dit que j'acceptais cette hallucination parce que je la

trouve intéressante, mais je ne suis pas obligé d'y croire. Pourquoi ne pas reprendre votre ancienne forme, si vous voulez vraiment me donner une preuve ?

Il y a un problème d'interférence, quand je passe de votre forme à la mienne. Faites-moi plaisir, regardez dans la glace.

Lutt contempla l'image reflétée par le miroir.

D'accord, je suis un peu plus grand, mais c'est bien moi.

Ryll ne fit aucun commentaire. Il trouvait curieuse l'image que renvoyait la glace. Ce n'était pas celle d'un bel homme, ni selon les critères habituels des histoires drôles, ni dans l'esprit de Lutt.

Un visage mou et massif, des lunettes rondes, un front haut, une chevelure brun-roux assez peu fournie. Sur la tempe gauche, une veine saillait comme un serpent. Et l'un des sourcils couvrait en partie un petit grain de beauté noir.

Il rapprocha ses mains du miroir. C'étaient celles d'un philosophe, avec des doigts longs, effilés, presque pointus aux extrémités. Mais il y avait chez cet homme quelque chose qui évoquait nettement la cruauté et la brutalité. Ryll décida qu'il serait dangereux de lui laisser le contrôle du corps.

Qu'est-ce que vous regardez comme ça ? demanda Lutt.

J'aurais préféré un meilleur corps, mais je n'avais pas le choix.

Quelle importance, l'apparence qu'on peut avoir ? C'est le pouvoir qui compte dans cet univers-ci, mon vieux. Le principal, c'est d'avoir la poigne.

C'est une grossière erreur de point de vue, Lutt.

Je ne discuterai pas avec vous parce que les faits me donnent raison sans contestation possible. J'admets, cependant, que l'idée d'avoir quelques centimètres de plus me plaît bien. Dommage que ce ne soit qu'un rêve.

Ce n'en est pas un. Et peut-être serez-vous encore plus ravi d'apprendre que ce corps va continuer à grandir.

Comment ça ?

Sur le plan de la croissance, je suis à peu près l'équivalent d'un adolescent humain de seize ans. J'ai une quarantaine d'années drôles. Et ce gain de taille est à mettre sur le compte de l'accident. Une émission d'hormones incontrôlée.

Par contre, vous contrôlez notre corps. Méfiez-vous, pour le cas où tout ce pouvoir vous monterait à la tête !

Par courtoisie, je vous céderai le contrôle de temps à autre, pour vous permettre de vous conduire de manière naturelle. Je désire observer de près les comportements humains.

Et toujours pas de femmes ?

Je vous ai sauvé la vie, Lutt. Ce n'est pas suffisant ?

Brusquement, un claquement métallique se fit entendre à l'autre bout du corridor. Des pas lourds se rapprochèrent.

Houlah ! se dit Ryll. Il ne faut pas qu'ils voient tout ça.

Il roula les yeux en dedans et restitua à la cellule son aspect Spartiate. Puis il s'étendit sur la couchette inconmode, remonta sa couverture jusqu'au menton et regarda les barreaux de la porte à travers ses paupières serrées.

Une gardienne apparut de l'autre côté des barreaux. Elle avait un corps massif et un visage aux traits lourds.

— Je voulais juste m'assurer que tu ne manquais de rien, mon lapin, lui dit-elle. J'ai entendu dire que tu aimais bien les fraises. Dommage qu'on n'en ait pas pour en mettre quelques-unes dans ta soupe ce soir. Mais je vois que tu es un dur, hein ? ajouta-t-elle en montrant le matelas toujours appuyé au mur. Tu préfères dormir à même les tubes !

— C'est que je n'aime pas trop la compagnie de ses autres occupants, grogna Ryll dans une imitation acceptable de la voix de Lutt.

— Tu aimerais peut-être que je vienne avec toi te tenir chaud, roucoula-t-elle de sa voix rocailleuse. Mais ce sera pour plus tard, mon lapin.

Elle tourna les talons et s'éloigna dans le corridor de son pas pesant.

Lutt voulut s'asseoir, mais Ryll l'en empêcha et le résultat ne dépassa pas quelques tressaillements à peine perceptibles. Le Drène lui fit la morale.

Vous devez bien vous mettre dans la tête que c'est moi qui commande ce corps à ma guise. Je perçois chacune de vos pensées, mais vous ne pouvez pas partager les miennes sans ma permission.

Je commence à en avoir marre de ce foutu rêve.

Dans ce cas, nous allons dormir un peu.

Peut-être pour rêver d'une fille splendide avec qui je pourrai...

Nous nous contenterons de prendre un peu de repos sur ce cadre à la manière drène.

Ici, ce n'est pas Drénor, espèce de trou du cul ! Je croyais que vous vouliez apprendre à vivre à la terrienne. Vous exagérez en me forçant à adopter une position inconfortable.

Pour vous être agréable, j'accepte que vous preniez le matelas quelques instants.

Lutt, qui commençait à avoir des doutes sur la réalité du cauchemar qu'il se croyait en train de vivre, essaya de refouler le sentiment d'amertume qu'il éprouvait. Si Ryll lisait chacune de ses pensées, mieux valait éviter de le mécontenter.

Ryll se détendit et laissa Lutt refaire le lit à son gré. Quand ils voulurent s'allonger, ils eurent une brève discussion sur la position qu'ils préféreraient adopter. Sur le dos, ou bien à plat ventre. Ils s'entendirent sur un compromis. De côté, face au mur. Aucun des deux

n'avait opté pour cette solution en premier.

Lutt essaya de prendre le contrôle de leur voix. Il ne réussit tout d'abord à émettre qu'un chuchotement rauque.

— Supposons que je croie à cette histoire insensée, souffla-t-il. Vous êtes un simple gamin drène. Comment se fait-il qu'on vous ait laissé vous emparer d'un vaisseau ?

— Je... j'ai fourni de la drogue à un moniteur. J'ai pris le vaisseau sans permission.

— Les Drènes se droguent ?

— Il y a une substance qu'on appelle le bazel. Le moniteur était un adepte.

— De plus en plus dingue. Et tout ça pour une escapade.

— Je suppose que le meilleur est encore à venir.

Et, tandis qu'il disait ces mots, Ryll s'aperçut que son enthousiasme juvénile commençait à lui revenir.

S'il n'y a pas de bas, il ne peut pas non plus y avoir de haut.

Aphorismes du Raj Dud

La température, sur la côte de Floride mangée par les palétuviers, était descendue à six degrés Celsius pendant la nuit et Dudley resserra autour de lui sa couverture de grosse laine rouge pour regarder Osceola allumer son feu du matin. Avec ses tibias poilus qui ressortaient de dessous la couverture, il ressemblait à un étrange oiseau dépenaillé. Un visage tout en longueur, des cheveux blonds en fouillis clairsemé qui retombait tout autour de sa tête.

Il ne comprenait pas pourquoi Osceola s'obstinait à utiliser ce mode de cuisson primitif. Quelque chose dans son ascendance séminole, probablement. Il ne voyait pas d'autre raison. Elle aurait pu se payer la cuisine incorporée la plus moderne de tout le système solaire et les courbes de bénéfices de sa compagnie, le Consortium du verre Spirit, n'auraient pas dévié d'un millimètre.

Dudley regarda la végétation luxuriante qui l'entourait, puis la vieille cabane d'Osceola, l'endroit où ils se sentaient le plus chez eux sur la Terre. Il se tourna vers le ponton de bois à moitié croulant qui s'avavançait dans l'estuaire. C'était vrai que cet endroit leur garantissait la tranquillité à laquelle ils tenaient tellement tous les deux.

Selon tous les critères contemporains, Osceola était une vieille femme laide, mais elle convenait parfaitement à Dudley. Il y avait des moments, toutefois, où il aurait préféré ne pas la voir s'habiller de manière aussi criarde. Ce matin, elle portait un muu-muu rose orné de grosses taches imprimées jaune vif et vert pâle. Ses cheveux longs et noirs étaient nattés et retenus sur son front par un bandeau mauve.

Ses bracelets d'or tintaient à ses poignets tandis qu'elle préparait une omelette avec des œufs de tortue qu'un Séminole de leur voisinage avait déposés la nuit dernière. Il était venu et reparti sans être vu, tout au moins de Dudley. Les Séminoles craignaient et vénéraient Osceola, qui savait toujours dire qui, parmi leurs voisins, avait apporté telle ou telle offrande propitiatoire.

Elle déposa la poêle sur les braises orange pour chauffer l'huile et parla sans se retourner.

— Ton enfoiré de neveu s'est fourré dans un sacré merdier, cette fois-ci. Je t'avais bien dit que ça finirait comme ça.

— J'aimerais bien que tu cesses de l'espionner, Oscie.

— Je ne fais rien que tu ne fasses toi aussi.

— Moi, j'ai besoin de savoir où il en est.

— Je t'avais averti de l'arrêter quand il a commencé à fourrer son nez dans les Spirales.

— Je ne t'ai pas empêché de t'informer sur elles, n'est-ce pas !

— Je me demande comment tu aurais fait.

Elle versa les œufs battus dans l'huile frémissante.

— Je ne crois pas que j'aurais pu faire quoi que ce soit pour l'arrêter après sa découverte fortuite.

— Fortuite, mes fesses ! Tu l'as manipulé exactement comme tu l'avais fait avec moi. Et ne crois pas que je suis trop conne pour deviner tes raisons. Tu t'obstineras jusqu'à ce que le père du gosse jette l'éponge.

— Toi-même, tu ne t'es pas privée de causer un ulcère au vieux L.H. à l'occasion, Oscie, gloussa-t-il.

Elle secoua la poêle d'un expert mouvement de poignet et la posa sur le côté dans les cendres grises.

— Tu veux des céréales ou de la brioche avec tes œufs ?

— Pourquoi pas les deux ?

— Parce que ta brioche est en train de devenir démesurée par rapport à ta tête, voilà pourquoi. Lutt commence à se douter de quelque chose en ce qui te concerne, figure-toi. C'est à cause de ces noms farfelus que tu donnes aux gens que tu lui envoies pour l'aider. Samar Kand, on n'a vraiment pas idée, Dud. Il faudrait qu'il soit complètement taré pour ne pas se douter qu'il y a quelque chose de bizarre dans l'air. Alors, qu'est-ce que ce sera ? La brioche ou les céréales ?

— La brioche.

Elle déposa l'omelette dans une assiette chaude, plaça une bonne tranche de brioche dorée à côté et mit l'assiette par terre devant lui.

Dudley s'accroupit et commença à manger. Une chose était sûre : quand on voyait Osceola allumer le feu pour préparer le petit déjeuner, on avait largement le temps de se mettre en appétit.

Elle se tenait au-dessus de lui, les mains sur les hanches.

— Lutt aurait pu se faire tuer là-bas, Dud.

— Ça n'aurait pas fait une grande perte pour toi.

— Il est de ton sang ! Parfois, je me pose la question. Tu n'en voudrais pas au gosse simplement parce que tu hais son père ?

Dudley répondit la bouche pleine d'omelette.

— Le hais pas, Oscie. Essayé, autrefois, de le sauver malgré lui. Pas réussi. Peut-être que je réussirai avec son gamin.

— Ce n'est plus un gamin ! C'est un foutu fils de garce et ne l'oublie jamais !

— Mais il n'est pas surnois comme son frère. Il a quand même quelques qualités.

— Cite-m'en une.

— Il est capable d'aimer une femme.

— Tu parles de toutes ces putes qu'il fréquente ?

Dudley essuya les dernières traces d'omelette dans son assiette avec un bout de brioche qu'il mangea avant de répondre.

— C'est la faute à son père, Oscie. L.H. souille tout ce à quoi il touche. Ma sœur n'aurait jamais dû l'épouser.

— Tu n'as pas été beaucoup plus malin qu'elle quand tu t'es associé avec lui.

— Ce fut une erreur, je le reconnais. Mais j'étais jeune.

— Et aussi empoté que maintenant. Je t'assure, Dud, que ces Hanson ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux. Tu ferais mieux de les oublier.

— Mais Lutt est du même sang que moi, Oscie. Tu viens de le dire toi-même.

Elle se détourna pour préparer sa propre assiette et s'accroupit près du feu pour manger. Au bout de quelques secondes, elle demanda :

— Quand penses-tu retourner sur Vénus ?

— Quand ils seront assez nombreux à avoir besoin de moi là-haut.

— Besoin ! Tu n'es qu'un vieil emmerdeur, Dud. Je ne vois vraiment pas ce qui me fait rester avec toi.

— C'est que sans moi tu t'ennuierais à en crever, Oscie.

Elle lui fit un sourire qui dévoila ses grandes dents blanches.

— Tu as raison, et je ne cherche pas à le cacher. Mais nous devons être extrêmement prudents avec ces Drènes, tu m'entends ?

— Je t'entends.

— Cette Habiba pourrait nous donner plus de fil à retordre qu'une centaine de chats sauvages dans un enclos. Elle a peut-être l'air pacifique, mais je ne m'y fie pas du tout.

— Oscie ! Tu n'as pas essayé d'observer Drénor sans que je le sache, j'espère ?

— Je me mêle le moins possible de ce que font les Drènes. Mais il y en a maintenant un qui se promène en liberté dans nos laitues, si je puis m'exprimer ainsi. Et je ne te cache pas que je suis inquiète.

— Ce n'est qu'un gosse, Oscie.

— Mais il s'est mêlé d'approcher ton neveu ! Je t'assure, Dud, que ça pourrait dégénérer en de sérieux ennuis ! Il pourrait remonter jusqu'à toi !

— Nous veillerons, Oscie. Nous veillerons.

— Ce Drène pourrait rendre la situation si brûlante que même les

scaphandres en incéram de ta précieuse Vénus ne pourraient rien pour nous sauver.

— Je t'ai dit que je ferai attention.

— Comme quand tu as laissé le vieux L.H. te voler quelques-unes de tes plus belles inventions ?

— Il n'a pas eu le plus important, Oscie.

— Mais il en a eu suffisamment pour devenir l'homme le plus riche de cet univers.

— Il y a des choses qu'on ne peut pas acheter, Oscie. Ne l'oublie pas.

— J'espère que tu ne te trompes pas. Tiens, voilà mon assiette. C'est ton tour de faire la vaisselle.

C'est lors de la cérémonie de la Germinerie que s'établit le besoin vital, pour chaque Drène, de posséder sa masse dominante caractéristique. Chaque fois qu'il a recours, par la suite, à ses pouvoirs idmagiques, cette réalité se renforce. La polymorphose en une masse plus petite est perçue, par l'inconscient du Drène, comme une véritable menace envers son existence. Mais que la transformation s'opère dans le sens du plus grand ou du plus petit, le sujet doit de toute manière réintégrer sa masse dominante le plus rapidement possible. Plus il en demeure éloigné, plus il aura du mal à retrouver sa normalité drène.

L'Inconscient drène
Rapport de la Patrouille de Zone

Au commencement du mille milliard quatre-vingt-un millionième cycle du règne de Habiba, l'après-midi du deuxième jour de la semaine drène (qui varie de sept à dix-sept jours en fonction des saisons), Habiba prit mentalement note que c'était aujourd'hui officiellement le Jour de la Nouvelle Histoire.

La lumière solaire, teintée en vert par la coupole de visuplex en forme de chapeau de sorcière qui couronnait le Cône Suprême, la réchauffait sans toutefois parvenir à soulager le froid qu'elle ressentait au cœur de ses glandes germinatives. Le cône élevé, ancré au-dessus d'une île flottante au centre d'un océan ancien, la plaçait bien au-dessus des parois d'un volcan éteint. De cet endroit stratégique, Habiba était en train d'exercer le pouvoir secret et exclusif qu'elle avait de voir jusqu'à la limite de l'horizon de Drénor et jusque dans les profondeurs de la mer. À l'ouest, par-delà les Plaines lointaines, elle reconnut la casquette jaune de Mugly l'Aîné et les blouses vertes de ses apprentis. Ils se trouvaient à côté d'un bâtiment bas.

Un léger creux dans le sol, non loin de là, indiquait l'endroit où s'était dressé le Vaisseau d'Excursion volé.

Disparu ! se dit Habiba. Il a réellement disparu ! Jongleur a eu raison de me mettre immédiatement au courant de toute cette histoire avant que Mugly ne vienne se lamenter ici.

Habiba ne portait aucun vêtement sur elle. Ainsi, les Contribuables qui la verraient par hasard seraient rassurés par le spectacle de son

gros corps maternel à la peau marron dans le solarium du dôme. Sa chevelure d'un vert soyeux, qui hérissait le sommet de sa tête massive comme les herbes démesurées d'un jardin à l'abandon, retombait sur ses oreilles en un désordre calculé. Son large groin cornu faisait éminence entre ses globes oculaires marron en forme de bulbes. Sa bouche, dont les épulpeurs dendritiques étaient rétractés, formait un ovale étonné.

Est-ce ainsi que tout doit finir ? se demanda-t-elle.

Très loin au-dessous de son pinacle, visibles en un large éventail à partir du sommet de son Cône de Contrôle, les demeures ancestrales de son peuple étaient éparpillées comme des jouets d'enfant, copies couleur de pisé de sa propre coupole transparente.

Elle les trouvait assez pitoyables dans leur immobilité figée.

Un tourbillon de poussière volcanique tourna autour du cône sans retomber vers la mer qui occupait le cratère mort au-dessous d'elle. La surface de l'eau limpide luisait sous les rayons obliques du soleil.

Mugly l'Aîné et ses apprentis ne pouvaient pas la voir de si loin, mais ils se tournèrent tous à un moment pour regarder ensemble dans sa direction, puis reprirent leurs activités.

Mugly va croire que c'est moi qui ai incité l'enfant à s'emparer du vaisseau. Il ne m'accusera pas directement, mais il ne pourra pas s'empêcher de ressasser cette pensée. Pauvre Mugly. Il est tellement persuadé que son projet d'effacer la Terre est un secret pour tout le monde.

Malgré la distance considérable, elle identifia les sept personnes qui l'entouraient grâce à leurs mouvements. Deux retinrent particulièrement son attention.

Deni-Ra et Prosik sont bons pour passer un mauvais quart d'heure. Il faudra que je fasse un geste rassurant lors de l'évaluation de leur impôt. Parfois, Mugly va un peu trop loin.

Mugly se tourna dans la direction du volcan érodé, de l'autre côté de la Plaine. La surface verte brillante du cône de Habiba se détachait au-dessus du bord de l'ancien cratère. Il regarda Deni-Ra, une jeune femelle adulte de basse extraction. Ronde et courte, avec des rides profondes sous les yeux, Deni-Ra ne semblait présenter que des aptitudes assez limitées de Diseuse d'histoires. Elle était présentement accroupie sur ses quatre jambes, une main sortie pour relever son cache-oreille afin de mieux écouter ce qu'il leur disait.

— Vous êtes sûre que le vaisseau était opérationnel ? lui demanda Mugly.

— Avec un Capitaine Diseur aussi qualifié que vous aux commandes, *Patricia* aurait été pleinement opérationnelle, répondit Deni-Ra.

— C'est moi seul qui devais commander ce vaisseau, grogna Mugly.

Il rajusta sur sa tête sa casquette jaune flasque, signe de son appartenance au corps des Diseurs d'Élite. La petite broche d'argent qui y était épinglée, et qui indiquait son rang de troisième personnage après Habiba et Jongleur, lui piqua le doigt, et il réprima de justesse un glapissement d'indignation.

— Qui d'entre vous était de service quand mon vaisseau a été volé ? demanda-t-il en embrassant d'un regard furieux les sept Drènes qui formaient un demi-cercle autour de lui.

Six paires d'yeux se tournèrent furtivement vers Prosik, un grand mâle aux larges oreilles, mais Mugly fit semblant de ne s'apercevoir de rien.

C'était donc cet imbécile de Prosik !

Mugly posa son regard sur Luhan, le plus jeune du groupe et le plus doué après Deni-Ra malgré la malformation qui affectait son bras droit, sans toutefois l'empêcher de se rétracter normalement.

C'est peut-être pour compenser sa difformité qu'il a l'esprit vif.

Luhan demeura impassible. Il n'était donc pas impliqué dans cette affaire.

Mugly porta alors son attention sur Alade, accoutré d'une blouse vert sapin impeccablement ajustée, comme d'habitude, ses larges poches vides bien plaquées sur son corps drène à la morphologie idéale. C'était un conformiste qui respectait les ordres avec une morne constance et qui trouvait toujours le moyen d'échapper aux réprimandes. Il devait certainement avoir des excuses en béton armé pour le rôle qu'il avait joué dans cette malheureuse histoire. Cependant, il manifestait une certaine tension.

Oui, c'est vrai. Alade est celui qui a recommandé Prosik.

Mugly se tourna alors pour regarder Prosik en face.

À peine éveillé, faisant porter son poids sur ses deux jambes gauches, Prosik semblait lutter pour demeurer alerte. Ses paupières battaient désespérément.

Les effets du bazel ! Et Prosik fait sans doute partie de ceux qui m'appellent « Mugly le mou ».

Il attendit, laissant les tensions s'accumuler. Les apprentis le regardaient nerveusement. Mugly ne se faisait pas d'illusions sur ce qu'ils voyaient. Il y avait peu de sillons, censés indiquer les aptitudes des meilleurs Diseurs d'histoires, dans son visage au teint brun clair.

Je suis un grand Diseur malgré mon manque de rides !

Il n'y avait aucune fausse gloire pour lui à reconnaître qu'il était capable de captiver de larges auditoires par son humour et son charme.

Je vaux largement Jongleur !

Ses apprentis, cependant, connaissaient davantage les côtés moins agréables de sa personnalité, par exemple son humeur coléreuse et sa

tendance à tromper son entourage. Mugly était profondément irrité par les Drènes qui encourageaient la nature pacifique si souvent vantée de leur espèce.

— Prosik ! aboya-t-il. Regardez-moi ça ! Vous croyez que c'est une tenue pour mon moniteur en chef ? Que vous arrive-t-il donc ?

Les yeux de Prosik devinrent alertes comme ceux d'un oiseau, puis de nouveau mornes.

— Répondez, Prosik !

— Je... euh... Je suis...

— Le bazel, n'est-ce pas ?

Prosik baissa les yeux. C'était un aveu. Mais le moniteur en chef porta la rage de Mugly à son comble quand il déclara :

— J'ai déjà raconté toute l'histoire à Jongleur.

Il a osé passer au-dessus de ma tête ! Il a une forme d'intelligence perfide !

— Qu'avez-vous raconté exactement à Jongleur ?

Prosik regarda le sol, par-dessus l'arête de son appendice cornu.

— Ryll, le fils de Jongleur, cultive du bazel qu'il me fournit depuis un certain temps. Son intention, de toute évidence, était de me neutraliser pour pouvoir s'emparer du vaisseau.

— Vous voyez ? fit Mugly en jetant un regard circulaire aux autres apprentis. Vous qui êtes parmi les rares à savoir que les Terriens ont déjà capturé et emprisonné des Drènes, vous ne devez plus à présent avoir le moindre doute sur le péril mortel que représente pour nous cette planète !

Ils comprenaient très bien ce que Mugly voulait dire. Le bazel, cette terrible substance, seule drogue capable d'altérer le comportement des Drènes sans qu'on puisse lui opposer aucun antidote, était originaire de la Terre. En fait, il y avait un nombre croissant de faits insidieux rattachés à cette planète, naguère considérée comme le produit d'une Grande Histoire, création suprême de Wemply le Voyageur.

Mais le bazel !

Les Terriens, que cette drogue n'affectait aucunement, l'utilisaient comme condiment dans leurs préparations culinaires. Malgré les avertissements répétés, de nombreux Drènes s'obstinaient à en ramener de grandes quantités de la Terre. Des cultures clandestines avaient même été découvertes sur Drénor.

— Je veux tous les détails, demanda Mugly.

Ils écoutèrent tranquillement Prosik leur raconter sa lamentable histoire. Il faisait exprès de parler fort pour que Mugly n'ait pas à soulever son cache-oreille, ce qui avait immanquablement pour effet d'exaspérer l'Aîné encore davantage.

— Vous l'avez donc laissé monter à bord de *Patricia* à plusieurs

reprises ?

— C'était un élève doué, et de plus le fils de Jongleur. Je croyais qu'il ne venait là que pour se distraire. Il disait toujours que les cours l'ennuyaient.

— Un élève doué, vraiment ! Il ne lui a sans doute pas fallu longtemps pour apprendre à utiliser les commandes.

— Il m'avait solennellement promis de ne pas toucher aux commandes sans qu'il y ait un adulte à côté de lui pour le guider.

— Solennellement, voyez-vous ça ! Je suppose que cela rend toute l'affaire acceptable.

— Je m'étais dit que le fils de Jongleur ne pouvait que se conduire honorablement.

— Honorablement ? Quelqu'un de la famille de Jongleur ? Mais Jongleur lui-même ne fait-il pas partie de ceux qui s'opposent à l'effacement de la Terre ?

— Habiba elle-même s'y oppose, s'enhardit à faire remarquer Prosik.

— Mais pas moi ! Et dites-moi donc, Prosik, à qui devez-vous votre position d'Éminence ? C'est à moi que vous la devez ! N'avez-vous pas envisagé l'hypothèse selon laquelle le jeune Ryll aurait pu agir à l'instigation de son père afin de me couper l'herbe sous les pieds ?

Balançant le poids de son corps de ses jambes gauches à ses jambes droites et inversement, Prosik répliqua :

— Mais comment auraient-ils pu connaître la véritable affectation de ce vaisseau ?

— Le bazel vous a pourri la cervelle ! accusa Mugly. Vous ne voyez pas qu'ils ont choisi le moment parfait pour passer à l'attaque ? Juste quand le vaisseau était prêt à partir !

— Le bruit court que Ryll n'était pas en très bons termes avec son père, intervint Deni-Ra. On dit qu'il ne voulait pas aller à l'école des enfants doués.

— Suggérez-vous qu'il s'agissait d'une simple escapade d'écolier ?

— C'est une possibilité qu'on ne peut pas écarter.

Elle a raison, mais je ne vois pas ce que cela change à l'affaire. Qu'ils soient tous damnés ! Mon vaisseau était programmé pour une seule destination, la Terre ! L'effacement, c'est une autre histoire. Il n'y a que moi qui connaisse la séquence entière. J'aurais dû programmer aussi l'effacement automatique. Pourquoi n'ai-je pas tenu compte d'une telle éventualité ?

Mugly était bien forcé d'être honnête avec lui-même.

C'est parce que je voulais tirer une gloire personnelle de l'élimination de ce terrible danger. Voilà pourquoi. Par le sabot arrière crochu d'un démon intaxable ! Je me suis laissé avoir par mon orgueil !

— Il va pleuvoir, déclara Luhan à ce moment-là.

Mugly leva les yeux vers un ciel subitement couvert. *Je parie que c'est juste le jour où nous avons commandé de la pluie !* se dit-il.

— Nous devrions rentrer, fit Deni-Ra en lançant un regard appuyé dans la direction du Cône Suprême. Elle partageait les soupçons de Mugly selon lesquels Habiba était en mesure de les observer où qu'ils fussent.

Mugly lui donna raison. Une fois à l'intérieur du poste de garde, il s'appropriâ l'unique siège pour réfléchir tandis que les autres demeuraient debout dans un silence respectueux.

Et maintenant ? Mis à part le secret, quelles sont les ressources dont je dispose ?

Mugly était persuadé qu'il dissimulait entièrement ses pensées lors des Psycons hebdomadaires qui se tenaient en présence de la Collectrice Suprême. C'était en cette occasion que Habiba absorbait les histoires racontées par les personnes que Mugly lui-même avait sélectionnées. Ses apprentis se doutaient qu'il possédait ce don, mais ils se gardaient bien de l'interroger à ce sujet. Il avait découvert la technique tout à fait par hasard. Elle consistait à idmager la déconnexion des neurones porteurs des informations secrètes. Une suppression minutieuse et partielle que les Drènes avaient toujours considérée comme impossible à réaliser. Les effets duraient environ un jour et il demeurait quelque temps dans le cirage par la suite, privé d'une partie de ses moyens. Si les médecins avaient existé chez les Drènes, il aurait certainement fait appel à l'un d'entre eux.

Il se doutait que cette technique de dissimulation n'était pas sans danger.

Serait-il possible que j'altère ma personnalité en abusant de ces déconnexions ?

En tout cas, rien n'indique dans l'attitude de Habiba qu'elle a des soupçons sur moi.

Habiba s'était toujours montrée particulièrement intéressée par les histoires des Drènes les plus modestes. Celles des plus doués d'entre les jeunes Diseurs, celles des collecteurs d'impôts du gouvernement et ainsi de suite. Elle manifestait une attention proche de la fascination pour ces petites histoires qui constituaient la monnaie courante de Drénor. Mais, en même temps, elle avait accès à toutes les autres données, grandes et petites, présentes dans l'esprit de ceux que Mugly avait conviés à participer au conciliabule psychique.

Elle croit qu'elle est au courant de tout et que cela suffit à nous obliger à rester honnêtes. Mais dans l'intérêt même de notre univers, je dois mener ce complot à son terme.

Mugly ne savait pas s'il était le seul Drène capable de dissimuler ainsi ses pensées. Il n'osait évidemment pas aborder le sujet avec qui que ce fût, encore moins avec ceux qui étaient placés sous ses ordres.

Dès lors que deux personnes partagent un secret, ce n'est plus un secret.

Ce précieux concept leur venait lui aussi de la Terre.

C'est pour l'amour de Habiba que je fais tout cela, se disait Mugly.

Il adorait Habiba, comme tous les Drènes, mais s'élevait violemment contre elle quand elle disait que la non-violence était ancrée dans la nature des Drènes.

Mugly avait une vision différente des choses, qu'il appelait sa « vision globale ». Elle concernait, entre autres, une apocalypse totale, qui ne laisserait pas un seul Drène vivant. Drénor était peut-être une planète de paix et de tranquillité, un havre où les Diseurs fatigués pouvaient venir refaire leurs forces entre deux voyages dans l'univers créatif, mais cet univers n'en contenait pas moins des poches redoutables de péril suprême.

Je ne me soucie pas du reste, mais je veux que la Terre soit détruite !

C'était cette conviction qu'il enfouissait au cœur de ses pensées les plus profondes, prêt à opérer une déconnexion d'urgence au moindre signe qu'on l'épiait. À l'exception des Psycons, Mugly passait une grande partie de son temps, chaque jour, à ressasser ces idées.

Tant que c'est moi qui m'occuperai des invitations à ses Psycons, Habiba continuera de croire que je n'ai que des pensées pures et que mes prises de position en faveur de l'effacement de la Terre ne sont que des vœux intellectuels sans aucun plan pratique pour les exécuter. Et je ferai en sorte qu'elle ne puisse jamais partager les pensées de ceux qui font partie de mon entourage immédiat.

Toutefois, Mugly avait de bonnes raisons de s'inquiéter. Si seulement il avait pu concevoir et idmager Patricia tout seul ! Mais l'ampleur et la complexité de la tâche l'avaient forcé à recruter plusieurs collaborateurs, tous jeunes et relativement peu doués pour la narration. Sous sa férule, ils étaient devenus des idmageurs dynamiques. Et, point capital, ils étaient tous d'accord avec lui sur le fait que, pour préserver les générations futures des Drènes, la Terre devait être annihilée.

Il n'y a que moi, cependant, qui possède la clé des huit morceaux du puzzle de Patricia.

Et Patricia était indispensable, tout simplement parce que le Diseur qui avait autrefois idmagé la Terre avait ainsi lâché dans l'univers un vecteur de destruction.

C'est drôle que l'idmagie de la Terre par Wemply le Voyageur ait suscité un tel culte pour les imitations. Pourquoi est-elle si populaire ? La mort et la destruction sont tellement évidentes. Les Terriens ont une fascination morbide pour les armes et les agressions contre toutes les autres formes de vies. Je suis certain qu'ils nous agresseraient, même nous, s'ils apprenaient notre existence.

Mugly soupira. Que pouvait-il dire à ses assistants ?

— Peut-être que Ryll espérait devenir un héros, suggéra Deni-Ra. Est-il possible qu'il ait eu vent de la véritable mission de *Patricia* ? Il croyait peut-être pouvoir sauver l'univers et revenir triomphant à Drénor.

— Il est inconcevable qu'il ait été au courant, murmura Prosik.

— C'est vrai, reconnut Mugly. Il ne serait jamais parti, en fait, s'il avait découvert le secret. Il aurait appris en même temps que le pilote n'avait pratiquement aucune chance de survivre à l'effacement.

— Sans compter la mort des prisonniers drènes de la Patrouille de Zone, dont il aurait également porté la responsabilité, fit Luhan.

— N'y aurait-il pas un moyen de tourner politiquement tout cela à notre avantage ? demanda Prosik. Ne pourrait-on faire en sorte que Habiba soupçonne Jongleur d'avoir envoyé son fils voler votre vaisseau ?

Mugly tourna vers Prosik un regard où brillait une lueur d'intérêt nouveau. Malgré son assuétude au bazel, il faisait quelquefois preuve de véritables bribes d'intelligence.

— Les Psycons lui diront que Jongleur n'a rien à voir avec tout ça, fit remarquer Deni-Ra.

C'est vrai qu'il y a toujours ces maudits conciliabules pour compliquer les conspirations.

— Laissez-moi partir à la recherche de Ryll, proposa Prosik. Je m'occuperai d'activer le vaisseau d'effacement. Ainsi, j'aurai une chance de racheter ma faute.

Mugly écouta un instant la pluie qui crépitait sur le toit du poste de garde. Il réfléchissait.

Et si Jongleur, lui aussi, était capable de dissimuler ses pensées ?

— Vous seriez trop tenté par le bazel si vous alliez sur la Terre, dit-il enfin en s'adressant à Prosik.

— Je vous jure de ne pas y toucher. Je vous supplie de me faire confiance.

— J'avais songé à le poursuivre moi-même, fit Mugly. Mais je détiens des renseignements trop précieux pour les Terriens. Si j'étais capturé...

— Sans compter que nous avons besoin de vous au prochain Psycon, fit Deni-Ra.

— Quelle certitude pouvons-nous avoir que vous serez digne de notre confiance, Prosik ? demanda Mugly.

— Je me dédierai à ma mission.

De nouveau, Mugly écouta tomber la pluie. Son rythme commençait à se ralentir. Il étudia l'expression contrite de son apprenti. Oui, de tous ceux qui collaboraient avec lui, Prosik était celui dont il pouvait se passer le plus facilement.

— Très bien. Je vous communiquerai la procédure secrète

permettant d'activer *Patricia*. Vous partirez le plus tôt possible. Prenez mon vaisseau d'excursion personnel, le *Kalak-III*. Mais ne vous laissez capturer à aucun prix !

— Qu'allez-vous dire à Habiba ? demanda Luhan.

Celui-là, on peut lui faire confiance pour poser à chaque fois les questions les plus embarrassantes !

— Je lui dirai une partie de la vérité. Que mes assistants avaient pris sur eux de préparer un vaisseau pour le cas où elle aurait subitement accepté d'effacer la Terre. Mais Ryll, le fils de Jongleur, s'est emparé de ce vaisseau et les conséquences peuvent être à présent catastrophiques.

Les Drènes ne semblent capables de créer rien d'autre que des formes de vies bactériologiques et virales en tant qu'aspects de ce qu'ils appellent l'« idmagie ». Ces pouvoirs créateurs, associés à leurs dons de polymorphie, imposent leurs propres contraintes. Les formes de vies idmagées obéissent à des règles d'évolution inhérentes à leur nature et à leur environnement. Les Drènes font preuve d'une remarquable ignorance en ce qui concerne de nombreux aspects de leurs créations. Ils disent que ces connaissances échappent à l'analyse rationnelle.

Les Mystères drènes
Rapport de la Patrouille de Drène

Après le gruaud du matin, deux gardes de la Patrouille de Zone, en uniforme marron et bleu à galon doré indiquant leur appartenance à la Section Spéciale, vinrent chercher Lutt pour l'escorter dans le corridor sinistre et l'ascenseur qui donnait accès à l'étage supérieur.

Lutt se sentait l'esprit clair, en pleine possession de ses moyens après une nuit de sommeil réparateur que seul avait troublé un bref cauchemar dont la plupart des détails avaient disparu à son réveil. Quelque chose de dingue à propos de la décoration de sa cellule qu'il refaisait entièrement et défaisait ensuite.

Plus d'hallucinations, c'est fini ! se promit-il.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur une salle circulaire dont les parois de verre gris fumé changeaient de forme lorsqu'il essayait de concentrer son regard sur elles.

Du verre Spirit !

Ce produit, monopole des Industries Osceola, lui avait été présenté un jour dans un laboratoire de l'Entreprise Hanson, où les chercheurs de son père tentaient vainement de percer son secret.

« Une substance extrêmement dangereuse, lui avait expliqué un ingénieur. Capable de vous retourner l'esprit comme une vieille chaussette. »

Un chuchotement familier interrompit son examen nerveux de la salle vitrée.

— Le major Capitaine va venir vous parler dans un instant.

Voilà qui est fort intéressant, intervint Ryll.

Lutt s'immobilisa aussitôt entre ses deux gardes. Son corps s'était

mis à trembler de manière incontrôlable. Encore cette voix dans sa tête ! Mais elle n'avait rien à voir avec le chuchotement familier qui lui était parvenu au niveau de l'oreille gauche, comme s'il avait pris naissance exactement là.

Qui a chuchoté ainsi ? demanda Ryll.

C'était vous, n'est-ce pas ?

Je suis heureux que vous acceptiez finalement ma présence, mais je vous assure que ce n'était pas moi.

Je ne vous accepte pas, ni vous, ni rien de ce qui vous ressemble !

On aurait presque dit que cela venait des Spirales, médita Ryll.

Taisez-vous ! Sortez de ma tête !

Progressivement, Lutt réussit à maîtriser son tremblement. Il vit que les deux gardes souriaient, amusés par sa frousse apparente. S'ils en avaient seulement connu la cause !

Ce chuchotement était une pièce isolée du puzzle qui avait entouré Lutt presque toute sa vie. Les pièces flottaient dans son esprit conscient, s'entrechoquant de temps à autre sans aucun ordre discernable.

Le major Capitaine ! Encore un de ces noms complètement farfelus !

Souvent, des gens au nom bizarre s'étaient trouvés associés à ces étranges chuchotements. Toundra Farmer, par exemple, un camarade de classe de son enfance, fort comme un bœuf. Presque tout le monde l'appelait Toutoune. Il apparaissait comme par miracle dans la cour de récréation chaque fois que Lutt était sur le point de prendre une raclée dans une bagarre. L'étrange garçon faisait à Lutt un tel barrage de ses poings qu'au bout d'un moment sa simple vue mettait ses assaillants en fuite.

D'autres personnages au nom étrange étaient intervenus au cours de son adolescence et de sa vie d'adulte. Pipo Lito l'avait tiré d'un mauvais pas à ses examens de maths à l'université. Rita Baga l'avait convaincu de se spécialiser dans les domaines de l'industrie aérospatiale, de la communication solaire et de la brûlante planète Vénus.

Plus récemment, Samar Kand, ingénieur aérospatial, s'était présenté devant lui pour se voir confier la responsabilité des ateliers du *Vortraveler*.

Même ce terme, « spirale Vor », était arrivé jusqu'à lui par l'intermédiaire du chuchotement désincarné. Et il était accompagné d'un tel déluge d'informations techniques que Lutt avait dû se ruer sur l'enregistreur le plus proche afin de les sauvegarder pour pouvoir les exploiter plus tard à loisir.

Un jour, quand il avait prononcé l'expression « spirale Vor » en présence de sa mère, elle l'avait surpris en lui faisant remarquer :

— J'ai déjà entendu ton oncle Dudley dire cela. Qu'est-ce que ça

signifie ?

Cela se passait dans leur salon, à la fin de l'un de ces interminables thés de l'après-midi, et Lutt, barbé d'être obligé d'y assister, s'était senti d'un coup galvanisé.

— L'oncle Dudley ? Où et comment a-t-il fait allusion aux spirales Vor ? À quel moment ?

— Je ne m'en souviens vraiment pas, mon chéri. Mais ce mot Vor est très curieux. A-t-il une signification spéciale ?

— Je ne le sais pas très bien. Où est mon oncle Dudley ? J'ai besoin de lui parler.

— Tu n'ignores pas que ton père et lui sont brouillés, mon chéri. Tu ne dois pas contrarier ton père.

— Je veux seulement savoir où est l'oncle Dudley.

— Tout le monde le dit sur Vénus. Je suis sûre que tu es également au courant de ces bruits. Je me demande d'ailleurs ce qu'il pourrait bien y faire, avec toute cette violence qui se déchaîne là-bas. Il vaut mieux ne plus penser à mon pauvre frère, crois-moi, mon chéri. Il a toujours été un peu étrange.

C'était tout ce qu'elle avait accepté de dire sur l'oncle Dudley.

La brusque apparition de Samar Kand dans les bureaux d'études du *Vortraveler* n'avait pas été tout à fait une surprise pour Lutt, mais il se demandait toujours si l'oncle Dudley n'était pas derrière tous ces mystères, particulièrement depuis que les meilleurs détectives auxquels il avait fait appel s'étaient déclarés incapables de retrouver sa trace.

Ce major Capitaine faisait-il partie de ces personnes « providentielles » au nom saugrenu ? Face aux baies de verre Spirit, il commençait à se douter qu'il allait avoir besoin de toute l'aide qui se trouverait à sa portée.

Chacun le poussant par une épaule, les deux gardes de la P.Z. le firent avancer jusqu'au centre de la salle.

— Placez-vous dans le cercle du centre, grogna l'un d'eux.

Quel cercla du centre ? se demanda Lutt.

Tournant le dos au panneau qui dissimulait la cage de l'ascenseur, il vit un motif en spirale qui se dessinait par terre au centre de la salle. Il n'était pas là l'instant d'avant. On devait le projeter de quelque part, mais il fut incapable d'en déterminer la source.

Les spirales... encore une autre spirale.

Il regarda le verre Spirit à l'autre bout de la salle et eut, l'espace d'un instant, l'impression de distinguer les traits de l'oncle Dudley, tels qu'il se les rappelait, dans les profondeurs floues de l'image. Celle-ci disparut entièrement, puis se reforma pour montrer un oncle Dudley plus vieux, assis sur un ponton branlant. Il avait les yeux tournés vers une femme qui péchait avec une canne à l'autre bout du ponton.

Quand elle se retourna, Lutt reconnut Osceola, telle qu'il l'avait vue dans les plus récents bulletins d'information de cinq heures.

Le ponton, l'oncle Dudley et Osceola se fondirent bientôt dans les brumes grises.

Une hallucination ! Le verre Spirit prenait le contrôle de ses sens !

Mais les baies en verre Spirit étaient un produit exclusif des Industries Osceola. Pourquoi n'auraient-elles pas pu montrer son image ?

Lutt secoua la tête. Beth Osceola... Encore un obstacle aux rêves de suprématie de son père. Cette métisse séminole de soixante-douze ans dirigeait son consortium sans aucune considération pour les rêves de L.H. Elle refusait obstinément de vendre les Industries Osceola à son père. Elle n'acceptait même pas de répondre à ses appels vidcom.

« La Vieille Peau », c'était le nom que lui donnait Hanson Senior. Mais en secret Lutt admirait son indépendance.

Une voix sifflante sans source apparente lui ordonna soudain :

— Tenez-vous dans le cercle du centre !

Se sentant incapable de résister, Lutt s'avança à l'intérieur de la spirale mouvante. Le verre Spirit face à lui se mit à tourner, plein de lumières changeantes.

Ils vont me ratatouiller le cerveau !

Où était ce major Capitaine ? Où était n'importe quelle personne providentielle, maintenant qu'il en avait besoin ?

Il ferma les yeux, mais ses pensées étaient remplies par le souvenir du verre Spirit. Que pouvait-il faire pour résister ? Ce verre pouvait être brisé si on lui donnait un coup, mais il se comportait la plupart du temps comme un liquide plus que comme un solide. Il rouvrit les yeux et essaya de compter les baies qui entouraient la salle. Elles ondulaient d'une manière qui lui donnait la nausée.

Trente-cinq. Exactement mon âge.

Il les recompta et n'en trouva, cette fois, que seize.

C'est mon âge à moi, intervint Ryll. *Cessez de les compter.*

Vous n'existez pas. Alors, c'est à vous de cesser de me dire ce que je dois faire !

C'était bien plus qu'un interrogatoire qu'ils avaient l'intention de lui faire subir, réalisait Lutt. Et c'était extrêmement dangereux pour sa santé.

Évidemment, c'est dangereux pour notre santé ! fit Ryll.

Des voix dans ma tête, des hallucinations !

Lutt sentit la transpiration perler à son front. Il passa une paume moite sur sa bouche et sentit l'odeur de l'huile de machine.

L'huile de machine ? C'est l'odeur qu'il y avait à bord de mon Vortraveler. Où est mon vaisseau ? Qu'est-il arrivé à Drich Baker ?

Baker est mort. Je vous l'ai déjà dit. Et vous seriez mort, vous aussi, si

je ne vous avais pas sauvé. Maintenant, laissez-moi vous aider, ou ce verre Spirit nous perdra tous les deux !

Je ne crois pas à votre existence.

Ça suffit comme ça ! Dès que je vous laisse cinq minutes le contrôle de notre corps, vous retombez dans vos illusions ridicules !

C'est vous l'illusion !

Écoutez-moi, Lutt. Pour préserver les apparences, je vais vous laisser les commandes. Mais n'oubliez pas que je peux mettre fin à cela à n'importe quel moment !

C'est ça ! Finissons-en ! Cessez de m'embrouiller l'esprit !

Faites fonctionner un peu votre intelligence, Lutt. Ces gens de la Patrouille de Zone sont soupçonneux. Si je commettais une bévue par manque d'expérience humaine, ils s'en apercevraient tout de suite. Aimeriez-vous passer le restant de vos jours en prison ?

Si vous existez réellement, pourquoi ne pas faire, dans ce cas, une petite sieste en me laissant régler le problème à ma manière ?

J'ai besoin d'apprendre le plus possible sur vous, Lutt. Et de toute façon, nous autres Drènes donnons très peu. N'espérez donc pas profiter de mon sommeil. Nous menons des vies très actives.

Lutt ôta ses lunettes, trouva un mouchoir et essuya la buée causée par la transpiration sur les verres. En cherchant le mouchoir dans ses poches, il s'était aperçu que toutes ses autres possessions personnelles – ses clés, sa montre, son stylo et les bouts de papier sur lesquels il notait des minirenseignements – avaient disparu.

Confisqués par la P.Z. ?

Ils nous ont vidé les poches, confirma Ryll.

Encore cette voix dans sa tête.

Mais pourquoi la P.Z. voulait-elle l'interroger ?

Bien que muette, l'intervention mentale de Ryll eut un arrière-ton nettement protecteur :

C'est à cause de l'accident. Vous le saviez déjà. Mais avez-vous remarqué comme vous voyez bien sans vos lunettes ?

Lutt regarda les verres qu'il tenait à la main, puis le mouchoir, puis la salle qui l'entourait. Avec un choc, il se rendit compte que tous les détails lui apparaissaient avec netteté alors qu'il avait ses lunettes à la main.

Vous voyez bien parce que ce ne sont pas vos yeux, Lutt. Ce sont les miens que vous utilisez. J'ai idmagé des verres neutres dans vos lunettes. Pas mal réussi, n'est-ce pas ? C'est une technique qu'on m'a apprise à l'école et je me réjouis d'avoir pu la mettre sans problème en pratique. Êtes-vous convaincu, maintenant ?

Lutt replaça les verres sur son nez.

Il faut que je me concentre sur quelque chose si je veux garder ma raison.

Vous voulez dire vos illusions.

Il ne fit pas cas de cette remarque et regarda un panneau de verre Spirit qui, au lieu de carré, devint rond sous ses yeux, puis ovale, puis rectangulaire.

Les psychiatres et la police, disait-on, étaient les principaux acheteurs de verre Spirit. D'après les études qui avaient été réalisées, les sujets soumis pendant un certain temps à ces formes continuellement changeantes finissaient par avoir la cervelle en bouillie et par révéler leurs plus noires pensées. Les interrogateurs portaient des verres spéciaux pour se protéger de ces effets indésirables.

Un cliquètement sonore fit sursauter Lutt et il recula d'un pas, quittant la spirale centrale. Il tourna la tête dans la direction du bruit et vit une coupole marron émerger du sol non loin de lui. L'apparition de l'objet fut accompagnée d'un bourdonnement de moteur et d'un grincement de mécanisme. Une odeur prononcée d'huile de machine se répandit dans l'air.

Une voix de femme se répercuta dans la salle.

— Restez dans le cercle !

Il s'agit d'une sorte de spirale Vor complètement dingue, se dit Lutt.

Spirale ! Spirale tout court ! C'est une appellation déposée des Drènes.

Déposée, mon œil !

Quelque chose, cependant, forçait Lutt à se placer dans la spirale.

Où est ma personne providentielle ? se demanda-t-il.

Avec un bourdonnement de plus en plus fort, la coupole acheva d'émerger du sol, qui se remit en place autour d'elle. Le silence retomba sur la salle.

Lutt remarqua une coupure à la surface de la coupole. Un défaut, sans doute. Une faille dans le dispositif offensif de l'adversaire ?

Quel adversaire ? Il s'agit de la Patrouille de Zone de mon pays !

— De quel droit me retenez-vous prisonnier ? demanda-t-il.

Quelque chose à l'intérieur de la coupole fit entendre un « clang » sourd. Il entendit quelqu'un murmurer à voix basse :

— Oh, merde !

Il y eut un nouveau « clang » sourd.

Lentement, la coupole s'ouvrit, comme une fleur de métal qui laissa retomber huit pétales courbes autour d'elle. Au centre, derrière un bureau d'argent étincelant, était assise une femme officier à la peau claire, portant l'uniforme marron foncé de la Section Spéciale de la P.Z. Des mèches bleu-noir s'échappaient de sous son bonnet d'officier à filet d'or. Son revers s'ornait de caducées délimités par un ovale doré. Elle semblait pour le moment occupée à tourner un grand volant qui se trouvait à côté d'elle.

Un médecin militaire quelconque, se disait Lutt, mais il n'avait pas

assez d'expérience de l'armée pour pouvoir dire son grade ou sa spécialité. Elle portait des verres fumés qui jetaient des éclats quand elle les tournait dans sa direction.

Brusquement, elle lâcha le volant et se mit à rire, d'un rire sinistre et menaçant qui fit courir un frisson le long de l'échine de Lutt. Elle frappa alors le volant du poing et il disparut dans l'épaisseur du bureau.

— Pourquoi avez-vous besoin de ce truc-là ? s'enhardit à demander Lutt. Je croyais que les forces armées étaient entièrement automatisées.

— Taisez-vous ! C'est moi qui pose les questions ici !

Pas très gentille, cette dame !

Elle rajusta ses verres fumés sur son nez. « Je suis le major Paula Capitaine », dit-elle d'une voix nette et autoritaire.

Elle ne ressemblait pas aux personnes providentielles qu'il croisait périodiquement sur sa route. Son père lui avait toujours dit d'attaquer quand il avait un doute. Il prit une profonde inspiration.

— Avez-vous assez d'ancienneté pour qu'on ne vous appelle plus capitaine Capitaine ?

— Vos plaisanteries douteuses ne sont pas très amusantes, monsieur Hanson.

— Dans ce cas, je devrais peut-être publier une série d'articles sur l'usage abusif que font les militaires du plaqué or afin de procurer du travail à leurs officiers. Cela vous amuserait-il davantage ?

— C'est une menace ?

— Oh non ! madame le major Capitaine.

— J'ai déjà entendu tous les jeux de mots sur mon nom que votre cerveau débile est capable d'imaginer. En outre, je n'ai pas l'habitude de m'incliner devant les menaces. Est-ce clair ?

— Clair comme du verre Spirit, capitaine... je veux dire major.

Elle consulta un dossier sur son bureau.

— Vous comparez devant moi pour répondre d'une inculpation extrêmement sérieuse.

— Violation de territoire militaire, dit Lutt.

Elle se pencha vers lui.

— Nous aurions pu vous rayer de l'espace sans sommation, comprenez-vous cela ?

Lutt regardait, au-delà d'elle, un panneau de verre Spirit qui émettait des pulsations.

Lutt ! Cessez de regarder ce verre ! C'est exactement ce qu'elle veut que vous fassiez !

Encore cette voix dans sa tête ! Mais, réel ou non, l'avertissement était judicieux. Il reporta son attention sur le major Capitaine et se la représenta nue. C'était un exercice quelquefois précieux pour replacer

les personnes investies d'une autorité dans une perspective plus juste. Le menton ferme, le nez large, les seins menus. Ses jambes étaient dissimulées par la table.

L'éclairage de la salle se modifia soudain et les panneaux de verre Spirit devinrent des miroirs dont la surface reflétait de multiples aspects du major Capitaine. Tous se mirent à ondoyer en même temps, puis s'étirèrent, puis se raccourcirent.

— Vos gardes m'ont dit de me placer dans un cercle, mais c'est une spirale qu'il y a sous moi, dit Lutt. Je m'y connais en spirales.

— Peut-être avez-vous mis les pieds là où il ne faut pas, répliqua-t-elle sans l'ombre d'un sourire.

Elle veut que vous regardiez autour de vous. Ne faites pas ça.

De nouveau, la voix dans sa tête lui avait donné un bon conseil. Lutt esquissa un sourire qu'il espérait sarcastique.

Quelque chose sous la table du major fit « clic clic ». Elle donna un grand coup de poing sur le bureau et le bruit cessa.

Lutt concentrait son attention sur un point du verre Spirit situé derrière le major. Des silhouettes grises se mirent à y danser d'une manière suggestive.

Le verre est en résonance avec votre libido. Ne faites pas ça !

Il imagina des oreilles de lièvre qui se collèrent au reflet du major. Lutt gloussa de satisfaction.

Je vais la faire bouffer par mes lapins !

Deux gros lapins apparurent dans les miroirs et commencèrent à grignoter les images du major. L'illusion disparut bientôt dans un hoquet audible.

— Avez-vous entendu parler des Drènes ? demanda-t-elle.

Un réflexe de défense donna à Ryll le commandement de leur voix.

— Les reines ? Quelles reines ?

— J'ai dit les Drènes !

— Qu'est-ce que c'est encore que ces Drènes ?

Il recula imperceptiblement.

— Restez dans le cercle ! aboya-t-elle.

— Je comprends, dit Ryll, à la limite de la maîtrise vocale. Noir égale blanc, et mon cerveau est un yaourt à bien remuer avant de manger.

Elle se pencha en avant, un coude sur la table, le menton dans la main. Mais son expression ne changea pas.

Ryll sentit que Lutt paniquait de plus en plus.

Ça va ! Je vous rends les commandes, mais soyez prudent. Cette femme-là pourrait nous envoyer en taule pour le restant de nos jours.

Hésitant, Lutt reprit le contrôle. Il battit des paupières, essayant de gagner du temps pour remettre ses pensées en ordre. Il regarda autour de lui et voulut de nouveau compter les panneaux.

Cessez de compter. Vous trouverez chaque fois un résultat différent.

— Peut-être oubliez-vous quelque chose, dit-elle.

— Cette pièce est censée paraître occuper tout un étage de l'immeuble, dit Lutt, mais elle est trop petite. N'importe quel idiot est capable de voir ça. Même vous. C'est un truquage, une illusion. Ces artifices de carnaval ont cessé de m'impressionner quand j'avais dix ans.

Elle émit un rire aux résonances de nouveau méchantes.

— Je reconnais volontiers qu'il y a d'autres pièces à ce niveau. Savez-vous reconnaître les panneaux qui s'ouvrent sur les autres salles ?

Ne la quittez pas des yeux ! Ne regardez pas le verre Spirit !

En concentrant son regard sur elle, Lutt s'aperçut qu'elle n'était qu'une image de miroir. Il tourna la tête pour regarder ce qu'il pensait être la vraie major Capitaine assise à son bureau.

— Je sais ce que c'est que le verre Spirit, dit-il. Il est censé transformer mon cerveau en bouillie à l'usage des inquisiteurs de votre sorte.

— Compte tenu de la personnalité de votre père, il n'est pas étonnant que vous sachiez cela. Mais n'oubliez pas qu'il n'est pas à côté de vous pour vous défendre en ce moment.

— Il sera furieux comme une vipère mouillée quand il apprendra ça.

— Pourquoi ne me regardez-vous pas ? Allons !

Il s'aperçut que c'était encore vers un reflet qu'il s'était tourné. Il fit volte-face et vit le bureau derrière lequel était assise le major Capitaine. Elle lui adressa de nouveau son sourire glaçant.

— Maintenant, vous allez être un gentil garçon et m'aider à tirer tout cela au clair.

La manière dont elle disait « gentil garçon » lui rappelait vaguement sa mère. Cette major Capitaine était une chienne irritante !

Il vit l'image d'une chienne dans l'un des miroirs. Elle allaitait un chiot, mais retourna ses crocs contre lui et le dévora. Lutt eut envie de vomir.

— Lutt Hanson *Junior*, déclara le major, on dit que vous êtes un bon journaliste, mais vous n'avez jamais entendu parler des Drènes.

— Vous parlez par énigmes ! Vous essayez de me désorienter !

— Êtes-vous un bon journaliste ?

— Tiens ! Je possède un journal !

— Non, il est à papa. Il vous l'a donné pour faire joujou.

Tous les reflets du major se mirent à chanter dans sa tête : « Il est à papa ! Il est à papa ! Il est à papa ! »

Vous avez des hallucinations ! Arrêtez !

Lutt sentit son visage devenir cramoisi.

— Où est mon vaisseau ? tonna-t-il. Je vous conseille de me relâcher immédiatement et de me restituer mon vaisseau !

— Vous vous êtes livré à des recherches illégales sur les voyages dans l'espace.

— Qui a dit qu'elles étaient illégales ? Citez-moi cette loi !

Elle fit pivoter son écran dans une meilleure position, le consulta un instant, puis adressa à Lutt un sourire suave.

— Transmission par spirales, c'est bien ça. Et maintenant, vous cherchez à étendre ce principe aux transports spatiaux.

— Qui vous a dit cela ? Où avez-vous...

— C'est moi qui pose les questions et vous qui répondez.

— Vous croyez que c'est une manière de négocier avec moi l'usage de mes découvertes ? C'est ce que vous êtes en train de faire ?

— Qu'avez-vous découvert ?

— Ce ne sont pas vos foutus oignons !

— Ah oui ? Eh bien, nous le saurons quand vous déposerez un brevet.

— Je n'ai pas l'intention de demander un brevet. Je maintiendrai le secret sur ma découverte et je la protégerai par un dispositif autodestructeur.

— Vous voulez dire que votre vaisseau s'est auto-détruit ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je n'ai rien dit du tout.

— Et si je vous disais, moi, que votre vaisseau est entré en collision avec un croiseur de la Patrouille de Zone ?

— Je vous traiterais de menteuse.

— Étiez-vous drogué, ou bien ivre, monsieur Hanson ?

— Vos médecins vous ont déjà appris que ce n'était pas le cas. Je n'aime pas me bousiller l'esprit.

— Vous n'avez pas encore été radiographié après votre accident, mais les premiers examens indiquent que vous vous en êtes sorti remarquablement indemne, alors que votre copilote a été tué sur le coup. Comment expliquez-vous cela ?

Je vous avais bien dit que Drich était mort.

Ne vous mêlez pas de ça !

Détournez-la de cette direction, crétin ! Sinon, vous allez bientôt lui avouer que l'autre vaisseau était drène et nous serons dans la mélasse.

Vous savez bien que je ne crois pas à tout ça.

C'est vous qui nous avez mis dans le pétrin, Lutt, en voulant pénétrer maladroitement dans une Spirale. N'aggravez donc pas la situation.

Je ferai ce que je voudrai, et c'est comme ça.

Malgré son apparence humaine, notre corps est presque entièrement celui d'un Drène. Ne ressentez-vous donc aucune gratitude pour ce que j'ai fait afin de vous sauver ?

Les Drènes n'existent pas.

Mais, bon sang ! vous l'avez entendue comme moi !

Simple hallucination. Une de plus, une de moins...

Avec l'énergie du désespoir, Ryll essaya de nouveau de prendre la place de Ryll aux commandes de leur corps, mais se heurta à une résistance plus forte qu'il ne s'y attendait. Il voulut déplacer leur pied gauche et le sentit à peine tressaillir. Que se passait-il donc ? La veille, Lutt était faible et se laissait facilement gouverner. À présent, il était aux abois, furieux et plus vigoureux.

Lutt ! La Patrouille de Zone a des prisonniers drènes qui ne connaîtront peut-être plus jamais la liberté. Vous tenez donc tellement à les rejoindre ?

Je n'ai pas envie d'y croire.

Il faut y croire !

C'est le verre Spirit. Ils m'ont ratatouillé la cervelle.

Ryll hésitait. Il se rendait compte, avec un serrement de cœur, qu'il pouvait prendre le contrôle de leur corps par la force, mais que l'opération aurait pour résultat certain d'éveiller les soupçons de leurs interrogateurs.

Lutt émit à ce moment-là une pensée jubilante. *Je me sens bien mieux aujourd'hui. Je suis en pleine forme, à part cette voix irritante à l'intérieur de ma tête.*

Nouant ses mains au-dessus de sa tête, Lutt s'étira en faisant craquer ses phalanges.

L'urgence de la situation redonna à Ryll la maîtrise de leur voix et il s'écria :

— Ne faites pas ça !

Le major Capitaine se raidit.

— Qu'est-ce que vous ne voulez pas que je fasse ? demanda-t-elle.

À part lui, Ryll se dit : *J'ai commis une erreur. Par les glandes desséchées d'un collecteur d'impôt stérile, ai-je fait la fusion comme il faut ?*

Lutt sourit niaisement et reprit le contrôle de la voix.

— Je voulais juste vous tenir éveillée. J'avais l'impression que vous vous endormiez.

— Comment pourriez-vous le savoir ? Vous ne voyez pas mes yeux.

Lutt ferma les paupières en soupirant. Il essaya de se concentrer sur les sensations qu'éprouvait son corps. Était-il possible que cette créature qui se donnait le nom de Ryll existât réellement ? L'effort de concentration lui permit, l'espace d'un bref instant, d'approcher les impressions de l'introspection drène. Ce fut quelque chose de fugace, à la lisière de sa compréhension. Il en eut le vertige.

— C'est vous qui avez l'air endormi, lui dit le major Capitaine.

— J'ai la migraine, fit Lutt en rouvrant les yeux.

— Il ne tient qu'à vous d'expédier cette affaire en me parlant du

vaisseau drène que vous avez heurté.

— Encore vos énigmes !

Bravo, Lutt. Attaquez. Accusez-la !

Derrière le major, Lutt vit un panneau de verre prendre l'aspect d'un kangourou qui sauta dans le panneau voisin, puis dans un autre. Quand il se trouva face au reflet ondoyant et nu du major, le kangourou exhiba un énorme pénis.

Arrêtez, Lutt ! Ne faites pas ça ! C'est exactement ce qu'elle veut !

Le kangourou disparut, mais toute la surface de verre Spirit se mit à ondoyer de manière lascive. De multiples images du major se formèrent. Elle portait un déshabillé jaune très suggestif.

Lutt essaya de trouver le vrai major parmi toutes ces images.

Repérez celle qui est en uniforme, crétin !

Il l'aperçut alors, assise à son bureau, mais son col était orné de dentelle. Son regard paraissait dirigé vers lui.

— Que voyez-vous ? demanda-t-elle.

— Et vous ? riposta Lutt.

— Dites-moi ce que *vous* voyez !

— Je veux sortir d'ici. Je veux qu'on me rende mon vaisseau. Celui que j'ai heurté a surgi sans avertissement dans mon ciel. Je ne suis pas fautif.

— Votre ciel ? Au milieu de l'espace ?

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— Je regrette, mais j'aimerais que vous me l'expliquiez en détail.

— Je respecte ma patrie et je suis prêt à coopérer dans toute la mesure du possible. Mais je ne vais pas divulguer pour autant des secrets qui appartiennent à ma famille. Si vous voulez les acheter, il faudra y mettre le prix.

— Nous apprendrons tout ce que nous voudrons en examinant l'épave.

Ce n'est pas vrai ! pensa Ryll à son intention. *Mon propulseur drène s'est autodétruit pour ne pas tomber entre des mains étrangères.*

Lutt était tiraillé entre son refus d'accepter l'existence de cette voix et son désir désespéré de croire ce qu'elle venait de lui dire.

Vous en êtes sûr ?

Je l'ai vu de mes propres yeux. Patricia ne voulait pas se laisser capturer intacte par des Terriens.

Patricia ?

Le nom est étrange, c'est vrai.

Le major Capitaine s'éclaircit la voix.

— Insinuez-vous que vous êtes entré en collision avec un OVNI ?

— Bien sûr que non !

— Nous avons déjà entendu suffisamment d'absurdités de ce genre. Ces histoires ne sont bonnes qu'à engendrer la panique et l'hystérie.

Mentez ! Dites qu'il n'y avait pas d'autre vaisseau, que vous avez eu une avarie, que votre vaisseau a dévié de sa trajectoire et fait explosion.

Ce n'était pas une mauvaise idée. Lutt l'adopta et fit ce que la voix disait.

Le major Capitaine l'écouta sans l'interrompre. Elle semblait satisfaite. Quand il eut achevé son explication, elle toucha une commande sur son bureau. Le verre Spirit cessa d'ondoyer et prit une teinte stable, dans le gris terne. Le major ôta ses lunettes, découvrant ses yeux qui avaient presque le même ton gris que les panneaux de verre Spirit. Ses lèvres formèrent un sourire rigide. Lutt n'avait jamais vu auparavant une expression si glaçante.

C'était l'explication qu'elle attendait.

Maudite voix dans sa tête !

— J'aimerais que nous nous comprenions bien, monsieur Hanson, reprit le major. Techniquement, vous avez violé la loi en pénétrant dans une zone interdite. Que vouliez-vous y faire ?

— Je vous dis que j'ai eu une avarie. N'y a-t-il pas une convention non écrite selon laquelle « le premier port est le bon dans la tempête » ? La Patrouille de Zone n'a-t-elle pas des obligations envers les contribuables ?

— Ne vous énervez pas, jeune homme. Nous pourrions vous mettre au vert pendant un bon bout de temps. Mais l'examen de votre vaisseau nous avait déjà amenés aux conclusions que vous venez d'exprimer.

— Je vous ai dit la vérité !

— Je n'en doute pas. Mais vous avez d'abord essayé d'inventer une histoire que votre satané journal aurait pu exploiter.

— Je suis un homme d'affaires avant tout. Et mes recherches me coûtent cher.

— Nous sommes disposés à renoncer à toute action judiciaire, monsieur Hanson, mais à une condition seulement.

Ah ! ah ! Nous y voilà !

Sortez de ma tête !

Notre tête, Lutt. Notre tête. Eh bien, demandez-lui quelle est cette condition !

— Et quelle est cette condition ?

— Si vous mettez au point quelque chose qui intéresse la défense nationale, vous le céderez d'abord à la Patrouille de Zone.

— C'est du chantage !

— C'est une transaction honnête.

Profitant de la distraction de Lutt face à cette idée, Ryll s'empara soudain de leur voix pour dire :

— Merde !

— Inutile de vous mettre en colère, monsieur Hanson. Nous

paierons aussi bien que n'importe qui d'autre.

Mais la réaction de Ryll concernait quelque chose d'entièrement différent. Il venait de s'aviser qu'il aurait pu échapper à la cellule où la Patrouille de Zone l'avait enfermé en prenant simplement la forme d'un serpent très mince et assez long pour que sa masse soit égale à celle de son corps drène.

Mais ils auraient tout de suite compris que j'étais un Drène, dans ce cas.

Encore vibrant sous le choc, il restitua les commandes à Lutt.

— Vous êtes jeune, lui dit le major Capitaine. Vous deviendrez peut-être un peu plus raisonnable avec l'âge.

Elle ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en sortit une pochette de plastique transparent qu'elle lui tendit.

— Vos affaires personnelles, ajouta-t-elle.

Lutt les prit, tremblant à l'idée de ce que son corps indocile allait pouvoir encore faire. Pourquoi avait-il dit ça ?

— Vous avez vraiment de la chance d'avoir un père si influent, murmura le major Capitaine.

Ainsi, mon père est intervenu !

Enhardi par cette conclusion, Lutt déclara :

— Et j'exige qu'on me rende mon vaisseau le plus vite possible !

— Il est sérieusement endommagé, et il faut attendre l'enquête sur la mort de votre copilote.

— Drich a signé toutes les décharges d'usage pour les pilotes d'essai. Sa famille est couverte par de très lourdes assurances.

— Je n'en doute pas. Nous désirons seulement établir votre degré de culpabilité.

— Drich était aux commandes quand c'est arrivé.

Ils vont nous faire suivre et nous mettre sous surveillance.

Allez-vous cesser de me distraire ?

Le major Capitaine consulta son écran.

— En ce qui concerne votre vaisseau, dit-elle, vous pouvez le reprendre. Mais nous ne livrons pas à domicile. Voyez notre magasinier, secteur 154-C.

— Où se trouve ce secteur ?

— On vous l'indiquera quand vous signerez votre bon de sortie. Prenez l'ascenseur jusqu'à l'étage au-dessus et adressez-vous au garde. Surtout, ne dites rien à personne au sujet des Drènes.

— Ma petite dame, dès que je saurai de quoi vous parlez, je viendrai ici en discuter avec vous. Pour l'instant, je suis convaincu que vous êtes complètement zinzin.

— Nous verrons bien qui a l'esprit dérangé. Ah ! je vous signale qu'une voiture vous attend dehors.

Lutt sourit. Ainsi, la Patrouille de Zone le raccompagnait chez lui

en grande pompe. Il espérait voir l'ascenseur en se tournant. Il le vit. Mais le major n'en avait pas terminé avec lui.

— C'est un sacré carrosse que vous envoie votre père. Il a dû faire faire ces trucs-là pour un cirque chinois.

Zut, zut et zut ! C'est une voiture Hanson ! Un de ces fichus pousse-pousse ! Ils savent pourtant que je les ai en horreur ! Pourquoi viennent-ils me chercher avec ça ?

Les combinaisons entre formes de vies différentes ont depuis longtemps fait la preuve qu'elles créaient le chaos.

Mise en garde drène

Le Psycon de l'élite drène se tenait en séance plénière sous la coupole en visuplex qui surmontait le cône de Habiba. Irradiant un faible éclat jaune glacé, la Collectrice Suprême des Contributions trônait, dans sa robe blanche et dorée, au-dessus de la grande salle circulaire. Au-dessous d'elle, répartis le long d'une terrasse en spirale qui descendait jusqu'aux niveaux inférieurs de la hiérarchie, siégeaient les élus conviés par Mugly à cette assemblée.

Sous Habiba, à sa droite, le Premier diseur Jongleur se balançait lentement d'avant en arrière, à la limite de la transe Psycon. Mugly l'Aîné siégeait un demi-mètre plus bas sur la terrasse. Au-dessous d'eux se trouvaient trente-quatre membres de l'Élite, dont vingt-six Seniors et huit Juniors. Tous ceux qui se trouvaient sous Habiba portaient une robe noire aux poches très amples et un béret mou de couleur ocre. Celui des Seniors était mollement incliné sur la droite tandis que celui des Juniors penchait mollement à gauche.

Mugly se tortilla sur son siège. Il se sentait groggy et mal à l'aise. Il n'avait pas conscience d'avoir déconnecté ses pensées conspiratrices avant de pénétrer sous la coupole. Quelques instants auparavant, il avait ressenti un picotement dans son nez, son épine dorsale et la racine de ses cheveux, tandis que Habiba drainait l'énergie de son corps. Mais au bout de quelques secondes, il se sentit vaguement serein.

Habiba leur avait expliqué un jour que leur position à l'intérieur du cône spiralé favorisait la concentration et l'ascension des pensées, qu'elle recueillait instantanément dans son cerveau aussi ancien qu'éternel.

« C'est grâce à toutes ces informations combinées que je prends mes décisions de gouvernement. »

Mugly regarda l'île qui tournoyait au centre de la mer, au pied du cône.

L'Océan de Toutes Choses. Pourquoi l'appelons-nous ainsi ?

Habiba ne répondit pas à sa question muette.

Mugly.

L'Océan de Toutes Choses et l'île au milieu. Aucun Drène, disait Habiba, n'avait jamais idmagé cela. Un caprice de la nature avait créé l'île, simple radeau circulaire que faisaient flotter les poches d'air de la pierre ponce et que maintenait en place le tourbillon qui la faisait tourner continuellement au centre de la mer.

Mais qu'est-ce qui fait tourner le tourbillon ?

Habiba ne répondit pas davantage.

Le Cône de Contrôle de Habiba était monté sur roulements à billes de précision et tournait exactement de la même manière que le tourbillon, mais en sens inverse, ce qui lui permettait de demeurer stationnaire par rapport aux bords du cratère. Sous la coupole, on ne ressentait aucune impression de mouvement.

Émergeant de sa transe Psycon, Habiba aperçut les lumières, sur le pourtour du cratère, qui servaient à maintenir le cône dans son orientation unique. L'Océan de Toutes Choses était entouré de six cents hautes tours surmontées d'une lumière clignotante alternativement rouge et bleue. Lorsque le visuplex de la coupole était ouvert, elle entendait le léger « bip » de synchronisation des récepteurs du cône indiquant l'enregistrement de chaque signal lumineux.

Mais la coupole était pour le moment fermée en raison du Psycon.

Tendant l'oreille, Habiba ne perçut que la respiration profonde et régulière de ses sujets en transe.

« L'Océan de Toutes Choses », pensa-t-elle en forçant ces paroles puissantes à se répercuter dans l'esprit de ceux qui se trouvaient au-dessous d'elle.

Tous se tournèrent pour regarder la mer. L'eau était parfaitement claire, claire comme les pensées qu'elle voulait qu'ils émettent.

Malgré sa couleur, l'apparence peu profonde de cette mer était une illusion. Habiba savait qu'elle atteignait des profondeurs incommensurables, conformes à l'« ampleur » de Drénor elle-même. Comme pour toutes les eaux de Drénor, la surface de cet océan ne contenait pas la moindre impureté, pas la moindre algue ni particule en suspens. On savait cependant que des créatures vivaient dans ses profondeurs obscures, là où même l'extraordinaire vision amplifiée de Habiba ne pouvait pénétrer. Des créatures conçues par l'idmagie drène hantaient ces bas-fonds, et les jeunes Diseurs d'histoires rivalisaient pour peupler l'Océan de Toutes Choses de formes de vies idmagées qui ne ressemblaient à rien de connu.

Même Habiba, qui avait entendu raconter plus d'histoires que tout autre Drène, ne savait pas tout sur ce qui était hors d'atteinte de ses pouvoirs secrets. Il y avait des histoires qui couraient sur certaines

histoires. Une partie d'entre elles sonnaient vrai. De fait, Habiba ne pouvait pas connaître *toutes* les histoires. Donc, elle ne pouvait pas connaître tout ce qui existait. Sous cet aspect, la mer symbolisait le mystère de l'idmagie. Personne ne pouvait tout savoir et l'océan ne pouvait contenir toutes choses, excepté potentiellement. Par conséquent, en tant que symbole, il ne représentait que l'idéal de la connaissance parfaite et complète.

Quelques-unes de ces réflexions filtrèrent vers le bas de la spirale Psycon, reçues à chaque niveau en fonction des capacités de chaque Drène.

Seuls Habiba et Jongleur étaient censés rentrer et sortir de la transe durant le Partage. Jongleur apportait habituellement quelques raffinements ou suggestions. Mais il le faisait surtout après, en session privée. Aujourd'hui, toutefois, Mugly ne cessait d'interférer avec ses préoccupations concernant la Terre. Il ne faisait certes pas de doute que ses arguments avaient gagné du poids à la suite du vol de leur Vaisseau d'Excursion spécial.

Habiba était obligée de tenir compte de la menace.

Ryll n'est qu'un enfant. Il pourrait commettre de graves erreurs.

Qui l'aurait nié ? L'enfant avait déjà montré sa fâcheuse tendance à aboutir à des jugements erronés.

Nous aurions peut-être dû lui mettre un Redresseur.

Il n'était pas facile, cependant, de s'avouer que le premier-né de son premier-né pouvait être un enfant... aberrant, oui.

Mais que faire au sujet de la Te ire ?

Ses populations belliqueuses possédaient à présent des vaisseaux spatiaux capables de porter la guerre jusqu'aux autres planètes. Leur technologie actuelle ne constituait pas une menace sérieuse ; mais si les Terriens réussissaient à mettre au point un propulseur de type drène, ils pourraient utiliser les Spirales pour venir menacer Drénor elle-même.

Que se passerait-il si, à la suite d'un accident imprévisible, ils capturaient le vaisseau et l'enfant ?

C'était une horrible pensée et les paroles qu'elle avait prononcées elle-même revinrent la hanter. En plus d'une occasion, elle s'était adressée ainsi à Jongleur et aux autres :

« Nous ne possédons pas d'armes offensives ni défensives. Il est indispensable qu'il en soit ainsi L'histoire a prouvé que l'introduction d'armes, si petites soient-elles, dans une société quelconque, ne peut mener qu'à une irréversible violence et à la destruction totale de tout l'édifice social qui a rendu cette erreur possible. »

L'idmagie drène avait conduit des expériences sur de multiples formes dotées de Libre Arbitre, chaque fois avec les mêmes résultats désastreux. Mais les rapports récents en provenance de la Terre

rendaient ces considérations encore plus complexes.

Mugly s'immisça alors dans ses pensées avec l'un de ses avertissements coutumiers : « Le danger s'accroît. En ce moment même, des recherches sur les voyages à travers les Spirales sont effectuées sur la Terre. »

C'était la substance d'un rapport tout récent. Son contenu ne laissait subsister aucun doute. Un Terrien du nom de Lutt Hanson Junior avait réussi à diffuser des messages radio sous forme Spiralisée, à partir de vaisseaux spatiaux évoluant dans le système solaire terrien.

Comment ce Terrien était-il passé à côté du fait que les Spirales pouvaient constituer aussi un moyen de voyager dans l'espace ? Mais rien ne disait qu'il n'était pas tout près de la solution.

Les soldats terriens pourraient se retrouver très vite à nos portes avec leurs effroyables armes.

Les Diseurs d'Élite au-dessous d'elle avaient rapporté aujourd'hui des nouvelles encore plus alarmantes, un rapport de la dernière excursion terrienne.

Les nations de la Terre ont conclu un traité mutuellement contrôlable portant sur le gel et la limitation de leurs armes les plus terrifiantes.

Il devenait donc un peu moins probable qu'ils finiraient par s'exterminer entre eux. Ils n'étaient plus en aussi grand danger de périr de la même manière que les autres races qui avaient atteint avant eux ce niveau de guerre technologique.

« Notre problème est le problème de l'univers », décréta Habiba en laissant errer son regard sur l'Océan de Toutes Choses tandis que cette pensée tournoyait vers les niveaux inférieurs de la spirale. « Toute chose n'existe qu'en tant qu'idmagie résidant dans notre souvenir. Quand le dernier Drène mourra, l'univers mourra aussi. »

Cette déclaration n'appelait pas de réponse.

Jongleur rumina les paroles de la Collectrice Suprême des Contributions.

Pourquoi a-t-il fallu que ce soit mon fils qui précipite la crise ?

Habiba baissa le bras pour lui tapoter affectueusement la tête.

Jongleur leva les yeux vers elle avec amour. Ainsi illuminée par l'éclat du soleil, Habiba était une déesse verte et ses cheveux une salade de délices.

Il prit une profonde inspiration, ragaillardit à son contact, et regarda autour de lui sous la coupole. Une fois de plus, la tristesse l'envahit. Les encadrements des fenêtres perdaient des écailles noires et les fibres raidies brun-gris qui poussaient à la base de la coupole avaient besoin d'être lustrées. Habiba devait superviser les moindres détails d'entretien. En temps normal, ces tâches étaient efficacement assurées par une main-d'œuvre et une idmagie utilisées à bon escient, mais elle avait eu dernièrement d'autres soucis en tête et la coupole

avait un aspect négligé.

Peut-être sommes-nous trop curieux quant aux possibilités illimitées d'un univers illimité, déclara Jongleur.

Qui a dit qu'il était illimité ? demanda Mugly.

Il est vaste, fit Habiba.

Jongleur médita ces mots et songea alors à la curiosité des Drènes, une curiosité de touriste. Démesurée ! Les Drènes voulaient toujours visiter en personne les endroits où se trouvaient les merveilles et les créatures dont ils avaient entendu parler sous forme d'histoires. Beaucoup de ces histoires étaient en rapport avec la Terre, car les visiteurs drènes n'avaient pas cessé, au cours des millénaires, de leur apporter des changements idmagés.

Variations sur un même thème.

C'était un endroit extrêmement populaire pour les visiteurs, mais il avait toujours présenté le même problème du Libre Arbitre qu'aucun Drène ne semblait capable de modifier.

Une si belle planète, quand on sait se tenir à l'écart des endroits que leurs occupants ont contaminés et défigurés avec un manque de préoccupation constant pour les conséquences.

Pourquoi l'idmagie originelle n'incluait-elle pas une clause interdisant la souillure de leur propre nid ? aurait voulu savoir Mugly.

Parce que c'est contraire au Libre Arbitre, expliqua Jongleur.

Rien de tout cela n'aidait Habiba à découvrir une solution au problème de la Terre. Elle avait essayé de dépêcher des émissaires pour entrer ouvertement en contact avec la Terre, en se servant de différentes formes de vaisseaux spatiaux et de vies extraterrestres, mais les Terriens avaient toujours attaqué les premiers sans manifester d'intérêt apparent pour l'identité ou les motivations de leurs visiteurs.

« Je tire d'abord et je pose les questions ensuite. » C'était un cliché qui avait toujours eu la faveur des Terriens.

Nous devons y croire également, par conséquent, pensa Habiba.

C'est certainement ainsi qu'ils finiront par venir sur Drénor, si nous ne faisons rien pour les en empêcher. Avec des canons qui crachent le feu et des bombes volantes. Notre technologie avancée leur fera croire que nous maîtrisons les sciences de la guerre à un degré proportionnel. Ils nous craindront si bien qu'ils chercheront à nous exterminer. Comment faire pour leur expliquer que l'absence de moyens d'agression monstrueux est en réalité la marque d'une civilisation avancée ?

Quelques-uns des nôtres sont déjà leurs prisonniers, lui rappela Mugly.

Mais ils n'ont capturé aucun de nos vaisseaux et ignorent totalement où nous sommes, ajouta Jongleur.

Aaah ! Le pacifiste drène essaye de nous attendrir, ironisa Mugly.

Tous les Drènes sont pacifistes par nature, lui rappela Habiba.

Ne suis-je pas un Drène ? demanda Mugly.

Oui, et plus pacifique que vous ne voulez bien l'admettre. Vous possédez seulement une aptitude à vous mettre en colère qui n'apparaît pas souvent chez les nôtres.

Voulez-vous dire par là que je suis le produit d'une mauvaise graine ?

Mugly !

Pardonnez-moi, Habiba. J'ai pour vous le plus profond amour.

Mugly chéri, essayez de dominer vos fureurs.

Mais la Patrouille de Zone terrienne a dans ses prisons quatre-vingt-onze Drènes, et à chaque tentative de notre part pour les libérer, ce nombre s'accroît !

La Patrouille de Zone est rusée parce qu'elle a été idmagée ainsi, déclara Jongleur.

Mais ils séparent les prisonniers les uns des autres, les transfèrent continuellement d'une cellule à l'autre et les interrogent, semble-t-il, sans le moindre répit.

Ils n'ont peut-être pas encore découvert notre forme originale ni toute l'étendue de nos capacités idmagiques, fit Jongleur.

Et si cela changeait à cause de votre fils ?

Quoi qu'il arrive, il ne détient pas le moindre secret technologique. Pas plus que les autres prisonniers, d'ailleurs. Il n'y a que vous, Habiba et moi qui sommes les dépositaires de ces précieuses connaissances.

Pourquoi croyez-vous que je suis resté au lieu de me lancer à la poursuite de mon vaisseau ?

Vos apprentis ont pris beaucoup sur eux en idmageant un tel vaisseau, lui fit remarquer Habiba.

Je les ai sévèrement réprimandés. Pour les punir, j'ai décidé qu'aucun d'entre eux n'aurait jamais le droit de se trouver en votre précieuse présence au sein d'un Psycon.

Ayant déconnecté ses pensées les plus secrètes, Mugly croyait sincèrement à cette contre-vérité et, l'espace d'un moment, fut lui-même effrayé par la sévérité cruelle de sa propre réaction. Mais, pour une fois, Jongleur lui donna raison :

Vous avez sagement agi, Mugly. Votre geste se répercute comme un signal salubre dans tout Drénor.

Mais n'enseigne guère autre chose que la sévérité de ceux qui gouvernent, pensa Habiba. Et je doute qu'il dissuade qui que ce soit d'imiter à l'avenir ce genre d'initiative.

Jongleur leva la tête vers Habiba et, voyant l'intensité du regard que ses yeux ronds et bruns baissaient vers lui, se rendit compte qu'il était en train de la distraire de la solution qu'elle essayait d'apporter à cette crise. Les microneurones sensibles de la Collectrice Suprême des Contributions avaient besoin de calme et de sérénité pour fournir leur meilleur rendement. Jongleur fit pivoter ses yeux en dedans et se concentra sur l'émission de signaux de pensée sereins. Les autres

participants au Psycon alignèrent leur attitude sur la sienne et renforcèrent leur aura de sérénité. Seul Mugly l'Aîné continua de représenter un minuscule facteur d'interférence stridente, mais son signal était si faible que seule Habiba pouvait s'en rendre compte.

Elle se livra alors à une opération accessible à elle seule. Un œil tourné en dedans et l'autre en dehors. Cette posture avait pour effet de séparer le conscient de l'inconscient alors même qu'elle se laissait sombrer dans la transe Psycon. La transe proprement dite lui permettait d'assurer la liaison entre ses deux moitiés. Sous elle, trente-six autres volontés joignaient leurs efforts aux siens. L'énergie intense produite par cette concentration souleva le dôme du sommet du cône où il était fixé et le laissa tourner au rythme du tourbillon qui occupait le centre de la mer au-dessous d'eux.

De plus en plus haut, la coupole volait avec ses occupants, transperçant les nuages, ballottée par les vents, jusqu'à la stratosphère. Elle continua de grimper sans jamais cesser d'être alignée sur le cône tout en bas. Habiba savait qu'elle n'avait jamais jusqu'ici atteint de telles altitudes, mais c'était en proportion avec l'ampleur du problème auquel se heurtaient en ce moment les Drènes.

La Terre doit être le produit d'une idmagie défectueuse, se dit-elle.

À la fin, la coupole cessa de s'élever, mais elle était déjà bien au-dessus de l'atmosphère. Ses occupants respiraient un air idmagé par leurs volontés combinées et chauffé par l'énergie même de leur effort. Cette concentration les protégeait contre toute intrusion de pensées ou d'objets extérieurs.

Les perceptions libérées de Habiba, exemptes de toute distraction, purent parcourir toutes les histoires sur la Terre qu'elle avait Partagées. Chaque facette connue de l'existence terrienne que des Drènes avaient observée et racontée en paiement de l'impôt ou à l'occasion d'un autre Partage – le tout formant un tableau global où elle s'efforçait de découvrir les motivations des Terriens – absorbait la totalité de son attention.

La coupole, qu'elle ne retenait plus, s'écarta de la verticale de l'Océan de Toutes Choses, de plus en plus vite et de plus en plus loin. Au bout d'un laps de temps que personne n'aurait pu mesurer, une solution lui vint à l'esprit. Elle sortit de la transe et constata que le dôme s'était posé au milieu d'une prairie pleine de fleurs d'un jaune vif qui rappelait tout à fait la couleur glacée formant l'aura qui émanait du Psycon.

Et aussi celle de la première graine que j'ai rendue fertile, se dit-elle.

Mais ces fleurs n'étaient pas des fleurs germinales. Il y avait longtemps que toutes les plantes de cette espèce avaient disparu, cueillies de sa propre main, pour ne plus jamais refleurir sur Drénor à moins que l'éternité n'exige qu'elle les replante.

Avec un serrement de cœur, Habiba se remémora l'ancien parfum des germinales. Ne plus jamais retrouver leur beauté ? Il y avait quelque chose, dans ce « plus jamais », qui la troublait et l'effrayait à la fois. Elle voulait des créations permanentes ou, tout au moins, des cycles renouvelables. Connaîtrait-elle de nouveau les germinales ? Habiba aspirait de tout son cœur à savoir la réponse, ou bien à oublier la question.

L'Élite du Psycon demeurait en transe au-dessous d'elle, respirant profondément, drainée de ses énergies. Elle allait bientôt pouvoir être réveillée.

Et je serai toujours là. Habiba l'Éternelle.

C'était ainsi que la voyaient les siens. Collectrice Suprême des Contributions, Mère du Peuple, Première de Tous les Drènes. Aucune famille d'Anciens ne vivait au-dessous d'elle. Seule parmi les Drènes, elle n'avait pas besoin de compagnon. Les Drènes ne pouvaient concevoir qui que ce soit ni quoi que ce soit d'antérieur à elle. Elle avait toujours gouverné Drénor. Par conséquent, elle commandait l'univers. Et elle occuperait éternellement ce pinacle.

De telles réflexions troublaient toujours Habiba. Elle sentit cette discordance se répercuter jusqu'à la base de la hiérarchie assoupie du Psycon.

Il y avait un *premier souvenir* dans sa mémoire et elle essayait toujours de l'éviter, mais elle ne pouvait lui échapper en cet instant.

J'ai pris conscience et je me suis rappelé... un grand vide, le néant. J'étais une petite fille nue au milieu d'une grande prairie de fleurs jaunes. Mais comment savais-je qu'il fallait les cueillir pour conserver leurs graines ?

Elle se rappelait la douce chaleur qui enveloppait cette prairie du lointain passé où elle avait idmagé son premier abri en pisé pour y stocker les germinales, dans des récipients de pierre bien alignés.

D'innombrables rangées de jarres.

Elles étaient à peu près du même diamètre que son corps d'enfant drène. Il y en avait plus loin que ne pouvait porter son regard, et jamais les yeux d'aucun Drène n'avaient vu plus loin que ceux de Habiba.

Rien ne repoussait plus jamais à l'endroit où des germinales avaient fleuri.

J'ai rempli toutes les jarres. Une tâche sacrée. Mais comment ai-je su qu'elle était sacrée ?

Ces années de moisson n'avaient pas semblé longues à son sens chronologique immortel. Toute mesure du temps apparaît minuscule, comparée à l'éternité, se disait Habiba. Et elle appelait l'époque de la moisson le « Premier Jour ».

À l'aube du « Second Jour », autre période d'innombrables levers et

couchers de soleil, Habiba avait prononcé ses premières paroles :

« Voici les graines de mon peuple. »

À partir de soixante-dix graines rousses, elle avait donné vie aux premiers enfants – trente-cinq garçons et trente-cinq filles. Leur naissance marquait l'aube du « Troisième Jour », autre laps de temps incommensurable qui s'étendait jusqu'à la période actuelle de la Terre.

La Terre !

Le choc causé par cette réalité réveilla l'Élite.

— J'ai réfléchi à l'effacement de la Terre, déclara Habiba.

— La peine capitale à l'échelle d'une planète est inadmissible, protesta Jongleur.

Habiba n'avait pas besoin de baisser les yeux vers lui pour savoir qu'il était en train de la regarder avec une indignation effarée. Une familiarité de toujours lui permettait de prédire les moindres réactions physiques de son Premier Diseur.

Mon premier-né...

— Et j'ai écarté cette solution, reprit-elle. Mais pas parce que la peine capitale est inadmissible à cette échelle. Plutôt parce que la mort de la Terre causerait un malaise dans les histoires drênes. Je crains que notre esprit créateur si sensible ne supporte mal le contrecoup d'une brutale privation idmagique. Cela ne signifierait-il pas la mort de tous les Drènes ?

Jongleur hocha la tête. La sagesse de Habiba était si grande !

Elle changea légèrement de position sur son perchoir. Une ombre verticale fine, projetée par un montant du visuplex, s'installa sur sa joue droite.

Pour Jongleur, cette ombre était semblable aux rides profondes qui creusaient le visage adoré. Il constata que l'aura du Psycon, cette lumière jaune glacée visible à tous, plus forte et plus constante que l'aura d'aucun autre Drène, avait fortement diminué en intensité.

Mugly était incapable de garder plus longtemps le silence.

— Mais l'effacement apporterait une solution définitive au problème ! Chère Habiba, même si mes collaborateurs ont eu tort d'agir de leur propre chef, ils n'ont peut-être pas été mal inspirés.

— L'effacement, mon cher Mugly, ferait surgir d'autres difficultés, que nous ne serions peut-être pas en mesure de régler.

Mugly demeura figé. Des problèmes que l'idmagie drène serait incapable de résoudre ?

— Qu... quelles difficultés ? bredouilla-t-il.

— Je l'ignore en grande partie, Mugly. Mais les effets seraient dévastateurs.

— Si les Terriens capturaient l'un de nos vaisseaux intact, ce serait vraisemblablement notre fin à tous, déclara Jongleur. Je suggère donc que nous décrétions l'interdiction totale pour tous les Drènes de visiter

la Terre. Ce serait le meilleur moyen de...

— De frustrer nos Diseurs d'histoires, fit Habiba.

— Sans compter que nous ne pourrions plus avoir vent de leurs intentions, renchérit Mugly. D'ailleurs, ils connaissent déjà l'existence des Spirales.

— Nous pourrions idmager une barrière pour interdire l'accès aux Spirales, insista Jongleur.

— Vous me surprenez et je commence à m'inquiéter vraiment pour vous, Jongleur, lui dit Habiba. N'avez-vous donc pas entendu ce que je viens d'expliquer ? Vous voulez nous confiner à Drénor ? Supprimer tout exutoire à notre créativité ? Les Drènes deviendraient fous !

Jongleur rabattit en avant un pan de son béret et se cacha les yeux. Il n'osait plus regarder Habiba. Il cherchait désespérément quelque chose d'intelligent à dire.

— L'idmagie de la Terre a été un lamentable ratage ! fit Habiba. Jongleur agita légèrement son corps de haut en bas en signe d'assentiment, mais n'osa prononcer le nom du Drène qui avait idmagé la Terre. Il ne voulait pas la troubler davantage.

Wemply le Voyageur. Un Drène infortuné s'il en fut. Tué par des soldats de la Terre alors qu'il avait revêtu l'apparence d'un Terrien.

L'idée que Wemply était mort attristait le cœur de Jongleur.

— L'idée qu'un imbécile a pu idmager des créatures bactériennes dotées de Libre Arbitre et d'une tendance caractérisée à la violence me dépasse complètement, fit Habiba. Il aurait tout de même dû se douter qu'il allait peupler cette planète de prédateurs de toutes sortes !

— Il y a des Drènes qui ne sauront jamais tirer véritablement profit de vos conseils, déclara Jongleur en coulant un regard en direction de Mugly. Le puissant don d'idmager requiert la plus grande prudence et ne saurait s'accommoder en aucun cas de créations inconsidérées.

Jongleur osa alors lever les yeux vers Habiba. Il vit que son corps massif tremblait d'émotion.

— Que faisons-nous donc à propos de la Terre ? demanda-t-il.

— Il nous faut créer un bouclier idmagé autour de Drénor pour donner à notre planète un aspect hostile et inhabitable.

— Mais, fit Mugly, perplexe, vous disiez qu'il ne fallait pas empêcher les Drènes de...

— Je n'ai pas parlé de barrière ! C'est une idée qui m'est venue en pensant à une pratique terrienne. Ils fabriquent des maillots de bain opaques, mais qui laissent passer les ultraviolets solaires pour bronzer.

— Génial ! s'écria Jongleur.

— Le bouclier flottera au-dessus de nous, reprit Habiba. Les rayons solaires le traverseront, mais ceux qui passeront à proximité ne verront qu'une planète à la surface hostile.

Malgré elle, Habiba devait admettre que les Terriens trouvaient

parfois de merveilleuses idées créatrices. Peut-être était-ce là l'intention véritable de l'idmagie originelle.

— Quelle ironie, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle. Le Libre Arbitre des Terriens fait peser sur nous un péril, mais nous fournit en même temps le remède approprié. Cela dit, il nous faut envoyer sur place d'autres agents pour retrouver le fils mal inspiré de Jongleur. Sa présence là-bas est un danger sur nos têtes. Nous ignorons ce que Ryll sait au juste sur ce vaisseau d'effacement et ce que les Terriens pourraient tirer de lui en cas de capture.

Mugly se sentait de plus en plus mal à l'aise. Le ton que venait d'employer Habiba disait clairement qu'elle aussi était captivée par la Terre malgré tous les dangers qu'ils venaient d'évoquer. Cette idée de bouclier n'était-elle pas un peu trop facile ?

— Pour idmager ce bouclier, ne serions-nous pas obligés de modifier les Spirales de Création qui entourent Drénor ? demanda Jongleur.

— Rien d'autre que des modifications mineures, lui assura Habiba. Nous déplacerons légèrement les Spirales de manière que tout vaisseau qui passerait par là émerge bien au large de notre bouclier. Il nous suffira, pour franchir le bouclier, d'utiliser des moyens de propulsion plus primitifs avant de rejoindre la Spirale.

— Je suppose que Drénor elle-même est un produit de l'idmagie drène, intervint Mugly. Est-il prudent de bricoler...

— Il ne s'agit pas de bricolage, protesta Habiba. Mes sens m'affirment que Drénor est une idmagie extrêmement puissante. Mais ce bouclier est possible si nous unissons les énergies concertées de tous les Drènes.

Jongleur regarda Mugly, qui regarda Jongleur à son tour. Deux Drènes avec la même pensée en tête. C'est quand même du bricolage, et *c'est de notre nid qu'il s'agit*.

— Allons ! fit Habiba. Que tout le monde regagne la transe Psycon. Il s'agit maintenant de remettre la coupole en place.

Nous ignorons pour quelles raisons Hanson Junior est entré en collision avec un vaisseau drène. Il prétend tout ignorer des Drènes. Aucun élément utile n'est ressorti de l'examen de l'épave. Notre conclusion provisoire est qu'un Drène s'est autodétruit pour échapper à la capture. Hanson pourra reprendre son vaisseau et fera l'objet d'une surveillance de notre part.

*Rapport journalier de la Patrouille de Zone
XEN-50 / Major Capitaine*

Devant l'ascenseur, Lutt marcha par mégarde sur un mégot de cigare encore rougeoyant et chassa la fumée d'une main en s'étonnant que le système de climatisation ne l'ait pas dissipée. Il découvrit la réponse en lisant une affichette crasseuse apposée près de la porte : « Veuillez vous armer de patience pendant la durée des travaux de climatisation. »

L'affichette était datée de près de huit mois auparavant.

La porte de l'ascenseur se referma avec un gémissement sourd, cachant à sa vue le major Capitaine sur son drôle de perchoir. Elle était plongée dans l'examen d'un document sur son bureau.

Vous auriez dû ramasser le cigare, intervint Ryll. Il n'était qu'à moitié consumé. J'aime bien tirer une petite bouffée de temps en temps.

L'ascenseur entama sa montée lente et bruyante.

Si je suis dingue, autant m'en accommoder tout de suite, se dit Lutt. Alors, ne me proposez pas de mettre à la bouche les laissés-pour-compte de quelqu'un d'autre. C'est le meilleur moyen d'attraper un sale truc. Et d'ailleurs, je ne suis pas fumeur.

Mais moi, oui, et ramasser un mégot m'évite de me fatiguer à idmager.

La salive des autres est pleine de microbes !

Les Drènes ne sont vulnérables à aucune de vos maladies. Ce corps est fait de mon protoplasme à plus de quatre-vingt-dix pour cent et je suis convaincu que les cellules drènes y ont la majorité.

La vieillesse est une maladie. Sommes-nous immunisés contre elle, également ?

Les recteurs de mon école affirment qu'il n'y a pas deux fusions identiques, mais si nous évitons soigneusement la Patrouille de Zone et les autres périls, nous devrions pouvoir vivre assez longtemps pour que votre

question devienne purement académique.

Autrement dit, vous n'en savez rien ?

Je sais que j'aimerais bien qu'on me sépare de vous, Lutt.

Amen !

Vous commencez à croire en mon existence, n'est-ce pas ?

C'est vrai que cette salope a mentionné les Drènes... et que certaines paroles ont été prononcées par mes lèvres sans que...

Je suis navré d'avoir dû réquisitionner ainsi notre voix. Je m'efforcerai désormais de garder le silence en présence d'autres personnes, tout au moins jusqu'à ce que j'en sache davantage sur vos coutumes. Mettez cette impétuosité de ma part sur le compte de la jeunesse. Un Drène doit savoir être patient et observer attentivement avant de parler.

L'ascenseur s'arrêta avec un rebond et les portes s'ouvrirent dans un fracas alarmant. Lutt émergea dans un vestibule au sol revêtu de carrelage vert et au plafond haut où scintillaient de minuscules ampoules. Le centre du vestibule était occupé par la réplique d'un vaisseau ancien de la Patrouille de Zone aux ailerons brillants. Plusieurs groupes d'officiers discutaient autour. Ils ne prêtèrent que peu d'attention à Lutt. À travers les barreaux de la porte, celui-ci distingua une entrée couverte à colonnade et la rue avec sa circulation animée. Près de la porte, derrière une petite table, était assise une sergente débonnaire qui leva les yeux à l'approche de Lutt.

Il voulut dire quelque chose, mais la sergente le devança en poussant des papiers vers lui et en murmurant d'une voix blasée :

— Voilà un plan pour vous rendre au hangar. Signez ici pour attester que vous n'avez pas été maltraité et que vous aimez la Patrouille de Zone d'un amour filial.

— C'est vrai, dit Lutt. Je lui porte le même amour qu'à mon père.

C'était un peu surnois connue réponse, Lutt.

Et alors ? Vous n'avez pas fini de me distraire ?

Lutt signa à l'endroit indiqué et prit les indications pour se rendre au hangar. La sergente appuya sur un bouton du bureau devant elle.

La porte gémit, mais ne s'ouvrit pas.

— Foutu matériel ! s'écria la sergente.

Elle se leva, marcha jusqu'à la porte et lui donna un coup de pied. Elle s'entrebâilla par saccades.

Lutt s'empessa de se glisser dehors, craignant qu'elle ne se referme brusquement sur lui. Il s'arrêta dans l'entrée à colonnade et contempla la rue.

Lutt, vous devriez cesser de considérer ma présence comme un facteur de distraction. Je tiens à étudier votre espèce primitive dans les moindres détails. Des questions vont se poser et je compte sur vous pour fournir les réponses.

C'est comme si j'avais un moustique en train de bourdonner dans mon

oreille.

Tâchez de vous y faire, ou je vais commencer à vous appeler Flutt, comme votre frère.

Mon nom est Lutt, bon sang ! Et cessez d'épier mes pensées !

Je m'efforcerai de coopérer. Même si nous ne pouvons pas être bons amis, ça n'empêche pas de rester courtois.

C'est ça. Et moi, je suis la reine de Roumanie.

Lutt respira avec délice l'air glacé du matin. Une allée bétonnée s'enfonçait sur sa gauche entre deux hautes haies d'arbres, signalée par une pancarte indiquant : « Transports ».

J'essaierai d'être plus réservé, Lutt. Mais j'ai beaucoup à vous offrir et mon espèce a l'habitude de parler sans détour.

Vous parlez comme un moulin, oui !

Vous voudriez que je sois muet ?

Lutt s'enfonça sans répondre dans l'allée de béton. Elle serpentait entre les grands arbres sous lesquels, de place en place, il y avait un banc à côté d'une pancarte où était écrit : « Défense de s'attarder ».

Je vois que vous redoutez les situations embarrassantes, fit Ryll, revenant à la charge. Vous n'aimez pas vous montrer nerveux ni... hum... avoir le visage qui devient rouge. Vous voyez que vos réactions émotives ne nous sont pas inconnues.

Ce n'est pas bien de chercher à embarrasser les gens.

Les Terriens sont toujours gentils ?

Bien sûr que non !

Dans ce cas, je me comporterai comme un Terrien. Je serai gentil seulement une partie du temps. Cela me paraît honnête. Je ne tiens pas à créer des impairs dans le comportement de notre corps commun.

Pourquoi ne pas me laisser les rênes, hein ?

Je tiendrai mentalement le compte. Chaque fois que je verrai un Terrien se montrer poli, ou que j'entendrai parler de politesse, je ferai une marque. Nous autres Drènes excellons dans ce genre d'exercice.

Vous parlez trop !

Vous n'êtes pas poli, Lutt.

Je ne cherche pas à l'être. Je n'ai aucun désir d'être poli. Je veux seulement être débarrassé de vous !

Il est clair que vous ignorez tout des aptitudes mémorielles infinies d'un Drène. Nous n'oublions absolument rien. À condition d'avoir prêté attention, naturellement. Mon expérience et mon répertoire d'histoires sont limités par ma jeunesse et mon inattention passée, mais j'ai la possibilité d'enregistrer une histoire, ou n'importe quel détail observé, de manière à ne plus jamais les oublier par la suite.

L'allée débouchait sur un large escalier qui conduisait à un niveau supérieur planté d'arbustes et de buissons. Lutt entendit des bruits de véhicules qui se déplaçaient là-haut.

Je suis particulièrement doué quand je m'applique, insista Ryll.

Lutt se mit à grimper les marches quatre à quatre, à toute allure. En même temps, il poussait des glapissements destinés à couvrir les interventions vocales de Ryll et peut-être, espérait-il confusément, à secouer toute cette folie et à la laisser derrière lui. Un sansonnet s'éloigna de son chemin en sautillant, mais il ne rencontra personne jusqu'à ce qu'il soit parvenu au sommet, où deux femmes en uniforme de la Patrouille de Zone le regardèrent curieusement avant de descendre.

— Ne vous attardez pas dans l'allée ! leur cria Lutt avant d'éclater d'un rire hystérique.

Elles accélérèrent le pas en jetant derrière elles des regards craintifs.

Pour quelqu'un qui a peur d'être embarrassé, c'est un curieux comportement, Lutt.

Ah ! la ferme, vous !

Je vois qu'il faudra que je vous laisse encore un peu de temps pour vous adapter.

Lutt émergea sur une large plate-forme bordée d'une chaussée courbe où stationnaient toutes sortes de véhicules : camions, cars, conduites intérieures. Il n'eut aucun mal à trouver le pousse-pousse. Il était gigantesque, décoré de moulures voyantes, avec une cabine fermée lourdement blindée. Il ressemblait à une chaise à porteurs rouge géante, montée sur roues à amortisseurs. Le timon reposait à l'extérieur sur un pékinois pneumatique de couleur vert jade. De part et d'autre, six robots ventrus, peints et vêtus de brocart à fil d'or comme les anciens mandarins, tenaient à la main une carabine à boulettes qui avait l'aspect d'un fusil laser.

Les Services de Sécurité Hanson les avaient mis là comme protection contre les terroristes, mais la conception était cent pour cent L.H. « Quelque chose de différent pour la famille et les amis. » L.H. avait un jour déclaré à un journaliste qu'il ne créait jamais rien pour ses ennemis, « sauf quand il s'agit de les rendre jaloux ».

Tout en s'approchant du pousse-pousse, Lutt se demandait si ces engins avaient jamais provoqué une autre réaction que le rire. Sa mère professait de l'admiration pour eux parce que leur conception avait fait partie de ses « cadeaux de mariage ». Elle aimait surtout l'idée que cette escorte de robots représentait un somptueux étalage de richesse, mais elle disait que leur présence était « une dissuasion à la violence ».

Brusquement, l'une des portières électriques de la voiture s'ouvrit dans un bruit mou pour se transformer en rampe de débarquement. Phoenicia Hanson apparut, suivie de Morey, le frère cadet de Lutt. Cela suscita une intense activité de la part des robots. Deux d'entre eux se détachèrent du timon et vinrent encadrer la rampe. Leurs armes se

pointèrent sur Lutt.

— C'est moi, connards ! leur cria-t-il.

Les carabines étaient toujours braquées sur lui, mais les yeux des robots scrutaient d'autres secteurs autour d'eux.

Contemplant son frère et sa mère, Lutt se disait : *Quel contraste !* Phœnicia, toute petite dans sa robe à festons blancs qui lui descendait aux chevilles, avait des traits qui semblaient pâles et délicats sous son chignon roux. Morey la dépassait de plus d'une tête, patricien autoritaire aux pommettes saillantes, aux yeux bleu pâle profondément enfoncés et au nez aquilin qui, au dire de certains, avait le pouvoir de rayer le verre.

Contrastes dans les contrastes, s'immisça Ryll.

C'était précisément ce que pensait Lutt. Sous les apparences fragiles de Phœnicia se cachait une dureté qui l'avait fait surnommer « Magnolia de Fer » par ses amies d'enfance de l'Alabama. Quant à Morey, derrière son imposante présence, il dissimulait un caractère faible.

— Tu as couru, lui dit Phœnicia tandis que Lutt s'arrêtait à ses pieds. Tu ne t'es pas échappé ?

— J'avais besoin d'exercice, dit-il.

— Exercice ? ricana Morey. Ça ne te ressemble pas beaucoup, Flutt.

— Tu ne sais rien de ce qui me ressemble, mais tu vas connaître ta douleur si tu m'appelles encore comme ça ! l'avertit Lutt.

— Mes enfants ! soupira Phœnicia. J'aimerais que vous grandissiez un peu et que vous appreniez à vous comporter comme des gens civilisés.

Lutt gravit la rampe d'accès, déposa un léger baiser sur le front de sa mère et jeta un regard noir à Morey. Il fut surpris parce que celui-ci n'était pas aussi grand que dans son souvenir.

Morey avait également remarqué quelque chose.

— Tu n'aurais pas vraiment grandi depuis la dernière fois qu'on s'est vus, mon cher frère ?

Ignorant sa question, Lutt grogna :

— Rentrons dans la cabine. On fait une trop belle cible ici.

— On croirait entendre parler ton père, dit Phœnicia.

Mais elle recula à l'intérieur de la cabine, suivie par Morey, qui faisait exprès de marquer le pas pour impatienter Lutt.

Il a toujours l'espoir qu'un terroriste aura ma peau !

Se baissant pour entrer dans le pseudo-pousse-pousse, Lutt s'étonna de se sentir dans une telle forme physique après avoir couru. Sa vie sédentaire de directeur de journal et d'inventeur l'avait conduit à accepter un rythme plus lent... jusqu'à hier.

C'est ma vigueur que vous ressentez, pas la vôtre, lui dit Ryll. *Mais*

n'ayez pas peur que je vous gêne. Je désire étudier les membres de votre famille avant de leur adresser la parole en mon propre nom.

Ne faites surtout pas ça ! Vous m'entendez ?

Il m'est difficile de ne pas vous entendre alors que nous partageons le même corps.

La rampe se redressa et les enferma hermétiquement dans la cabine tandis que Lutt prenait place face à Morey et à sa mère, le dos tourné aux robots qui avaient repris leur poste le long du timon. Comme d'habitude, Lutt trouva la pénombre de la voiture écœurante avec ses velours vermeils, ses pompons, ses brocards, ses laques rouges et noires. Et les sièges étaient trop mous.

— Vous étiez obligés de venir me chercher avec ce cirque ambulante ? demanda-t-il. Combien de fois n'ai-je pas répété que je déteste ça !

— Moi, j'adore cet équipage, dit Morey. Et il rappelle de tendres souvenirs à maman... (Il se tourna vers Phœnicia avec un regard attendrissant.) N'est-ce pas, très chère mère ?

— Tu passes trop de pommade, mon chéri, lui dit Phœnicia.

— Je crois vraiment que ces véhicules ont été l'une des meilleures réussites de L.H., insista Morey.

Phœnicia tourna abruptement vers son fils cadet un regard acéré :

— Tais-toi donc ! Tu ne sais pas ce que tu dis.

Morey se réfugia dans un silence confus.

Morey la brosse à reluire, se dit Lutt. Il ne sait même pas à quel moment il risque de s'attirer des ennuis en défendant son père. Mais la réaction de Phœnicia avait quelque chose de surprenant. Y avait-il quelque chose que Lutt ignorait à propos de ces pousse-pousse ?

Phœnicia fit glisser un panneau brillant de laque noire à côté d'elle et se pencha pour parler dedans, s'adressant au système central qui dirigeait l'engin.

— Vous savez où il faut aller, Sou Pow Chou.

Son sens des nuances en alerte, Lutt perçut l'effort qu'avait fait sa mère pour prononcer le mot-clé sans lequel le pousse-pousse n'obéirait pas. Son père avait toujours dit que c'était le nom d'un de ses restaurants chinois préférés à Portland, Oregon, mais il se demandait maintenant s'il n'y avait pas un lien avec ses mystérieux personnages « providentiels ».

Le pousse-pousse se mit en branle et Lutt entendit le pas lourd des robots sur la chaussée, d'abord distinct, puis de plus en plus proche d'un vrombissement saccadé à mesure qu'ils prenaient de la vitesse. Il devait reconnaître une qualité à ces satanés pousse-pousse. Ils étaient capables de faire leurs soixante-dix kilomètres à l'heure sans trop forcer.

Lutt étudia son frère. Qu'allait-il faire à propos de Morey ? Je suis

au courant de toutes tes indécrotesses envers l'Entreprise Hanson, mon cher frère. *Et aussi de ce timbre-poste d'un million de dollars que tu caches dans ton talon gauche.*

Voir et Entendre, une agence de détectives dont Lutt avait loué les services, lui avait fourni ces renseignements compromettants sur Morey. C'était une tâche peu aisée à accomplir sous le nez des services de Sécurité de la famille Hanson ; mais V & E, qui avait appartenu à feu Ricardo Green, était à présent dirigé par son fils, Esteban Green, ancien co-terne de Lutt à l'université. Déjeuners privés, soupers en ville, fréquentations sexuelles soigneusement hygiénisées par Green père, tout cela avait établi un solide lien entre les deux jeunes hommes.

Obéissant aux instructions d'Esteban, Lutt avait placé en personne les micros autour de Morey. Esteban n'avait pas posé de questions, mais Lutt soupçonnait V & E de mettre ses propres micros sur table d'écoute. Quoi qu'il en soit, espionner les Hanson pouvait être une opération dangereuse et Esteban s'était acquis une réputation de prudence extrême après la mort mystérieuse de son père dans l'écroulement d'un immeuble que V & E tenait sous surveillance.

Mais maintenant je te tiens, mon cher frère. Finies les trahisons et les insultes.

Morey avait souvent laissé entendre qu'il pourrait rapporter à sa mère la manière dont Lutt frayait avec les plus viles prostituées. « Tu te rends compte, si elle savait... »

Mais toi, tu frayes avec des bandits, Morey. Tu voles ta famille. Tu favorises les trafics de drogue les plus ignobles et...

Il fut interrompu par Ryll.

Quelles passions féroces vous avez, vous autres les Terriens ! Et comme vous avez l'esprit mal tourné, Lutt !

Restez en dehors de ça, vous !

Espiègle, Ryll s'empara de leur voix et murmura gravement :

— Les ennuis t'attendent, Morey !

Lutt reprit vivement le contrôle et s'écria :

— Taisez-vous !

— Qu'as-tu dit ? demanda Phœnicia. Et pourquoi changes-tu ta voix de cette manière ?

Morey avait peur.

— Qu'est-ce que ça veut dire, les ennuis m'attendent ? demanda-t-il.

— Regarde bien où tu mets les pieds, frérot.

— Vous ne pourriez pas arrêter un peu de vous chamailler ? supplia Phœnicia.

Que se passerait-il si vous leur parliez de moi ? demanda Ryll.

Vous feriez mieux de réfléchir plutôt à l'usage que pourrait faire la

Patrouille de Zone d'un tel renseignement.

Votre propre famille... euh... cafarderait ?

Morey n'hésiterait pas.

C'est vrai. Vos souvenirs confirment cette pénible évidence.

Alors, cessez donc de m'empoisonner la vie avec vos interruptions !

Je peux faire plus que vous interrompre.

Ryll força leurs yeux à se fermer et les pivota en dedans.

Lutt s'étrangla et faillit défaillir.

Ryll repivota leurs yeux en position normale et les rouvrit.

— Tu te sens bien, mon chéri ? lui demanda Phœnicia. Qu'est-ce que ces horribles bonshommes de la Patrouille t'ont donc fait subir ?

— Ils m'ont enfermé dans une cellule et m'ont posé un tas de questions idiotes, répondit Lutt d'une voix faible. Ils vous ont dit que j'avais eu un accident à bord de mon *Vortraveler*, n'est-ce pas ?

— Ils n'ont rien dit, fit Morey. Père nous a informés ce matin de l'endroit où nous pourrions te trouver et nous a demandé d'aller te chercher.

— As-tu été blessé dans l'accident ? demanda Phœnicia.

— Oh ! à peine quelques égratignures.

Vous pourriez dire que je suis une hallucination consécutive à l'accident, suggéra Ryll. De cette manière, ils seraient au courant de mon existence sans que Morey puisse exploiter le renseignement.

Mais vous êtes une hallucination !

Parfait ! vous n'en paraîtrez que plus sincère !

Vous êtes complètement dingue !

Je ne saurais être à la fois hallucination et fou.

— Parle-nous de ton accident, mon chéri, demanda Phœnicia.

Respirant à fond, Lutt fit entrer dans ses narines l'odeur de neuf légèrement déplacée qui flottait à l'intérieur du pousse-pousse. Ce n'était pas une odeur naturelle. Cela venait d'une bombe, comme celles qu'il utilisait pour simuler les odeurs de salle de rédaction à l'*Enquérir*. Encore une façade. Phœnicia avait dû les essayer toutes.

— Cela aide de parler des dangers auxquels nous avons survécu, insista-t-elle.

Lutt regarda par la vitre blindée encadrée d'enjolivures de cuivre. Elle laissait voir une avenue bordée de peupliers que la perspective rendait minuscules et confondus avec la distance. Le pousse-pousse tourna à un carrefour et les arbres ne furent plus visibles. Un rayon de soleil toucha la vitre arrière, activant un écran vert sombre incorporé au verre.

— C'est quelque chose qui te fait honte ? demanda Morey.

Dites-le-leur, mais pas un mot sur les Drènes, demanda impérativement Ryll. *Faites-le, ou je me tourne en dedans.*

— C'est bon, dit Lutt.

Il se laissa aller en arrière sur les coussins de velours et leur fit un bref récit de l'accident et de ce qui s'était passé ensuite. Toujours poussé par Ryll, il conclut :

— Et j'ai eu l'impression qu'un extraterrestre entrait dans mon corps. Il y avait une voix dans ma tête.

— Tu entends des voix, maintenant ? demanda Morey.

Il semblait plutôt réjouï.

Vous faites un piètre diseur d'histoires, Lutt, intervint Ryll. *Je ne suis qu'un très jeune Drène, mais je ferais mieux que ça.*

— Et ce pauvre Drich Baker qui est mort ! se lamenta Phœnicia. Seigneur ! il va falloir que j'appelle sa famille !

— Mais Lutt entend des voix, Mère !

— Il n'a pas dit des voix, mon chéri, mais une voix. Son accident a été plus sérieux qu'il ne veut le faire croire. Nous devons faire appel à des spécialistes.

— N'est-ce pas aussi ce qui est arrivé à mon oncle Dudley ? demanda Morey.

— Mon frère n'a rien à voir avec tout ceci ! Ne prononce plus son nom, ou je serai obligée de le dire à ton père.

— Je me demandais seulement s'il n'y avait pas une tare dans la famille, fit Morey d'une voix plaintive.

Votre oncle Dudley m'a l'air d'un personnage fort intéressant, fit remarquer Ryll.

Je vous en prie, ne parlons pas de ça pour le moment, implora Lutt.

Tiens ! Vous êtes devenu presque poli avec moi.

Je vous supplie de m'écouter. Morey serait ravi de se servir de cette histoire pour me diminuer aux yeux de notre père. Et si jamais elle parvient aux oreilles de la Patrouille de Zone...

Entendu. Mais c'est bien parce que vous le demandez poliment. Je fais une marque en votre faveur.

— Tu n'aurais pas dû construire ce vaisseau sans l'accord de ton père, dit Phœnicia. Tu sais comme il s'y connaît pour tout ce qui touche aux inventions et aux choses de ce genre.

— Ce pousse-pousse, par exemple ? demanda Lutt.

Phœnicia fronça les sourcils, mais se contenta de tapoter le genou de son fils.

— Ne t'inquiète pas, mon chéri, lui dit-elle. Nos spécialistes sauront te soigner.

— Des voix dans sa tête, murmura Morey en hochant le menton.

Phœnicia coula vers lui un regard d'avertissement et se laissa aller en arrière sur les coussins. Plaçant deux doigts soigneusement manucurés sur le côté de sa chevelure, elle entreprit de rajuster son chignon.

Lutt nota la grâce mondaine du geste, le menton à demi dressé.

Une vie d'abondance avait inculqué à Phœnicia un sentiment de supériorité. Morey essayait de singer ses manières, mais le résultat était factice. Encore des façades. Il y avait chez lui quelque chose de foncièrement féroce, sinistre et surnois, particulièrement dans ses yeux d'un bleu périssable qu'il avait hérité de sa mère. Il était rare que Morey regarde quelqu'un en face.

Phœnicia, par contre, était capable de transpercer quelqu'un du regard. Le vieux L.H. et elle se ressemblaient aussi peu que possible pour un couple de gens mariés. Lui était un ancien docker spatial qui avait réussi à la dure. Elle représentait les vieilles fortunes et les vieilles manières du Sud. Mais à sa manière mondaine, elle était cent pour cent aussi coriace que son mari.

— Ton père aimerait te parler de tes récentes dépenses, Lutt, dit Phœnicia.

Morey ricana.

Lutt regarda par la vitre de son côté. *Sur la sellette !*

— Moi aussi, j'aurais quelques petites choses à lui dire, fit-il.

— Je suis sûr qu'il sera très intéressé par ces voix que tu entends dans ta tête, jubila Morey.

— De même que par certaines de tes récentes activités dont je pourrais le mettre au courant, riposta Lutt.

Les sourcils de Morey se rapprochèrent en un double pli creux.

— Tu ferais bien de tenir ta langue, dans ton intérêt, ajouta Lutt.

Phœnicia se tourna vers son fils cadet.

— Tu t'es encore attiré des ennuis, Morey ?

— Dis-lui où tu étais le week-end dernier, fit Lutt.

C'est vrai, demanda Ryll, que votre frère se trouvait en compagnie de truands le week-end dernier ?

V & E n'a pas pu me mentir.

Voyant que Morey ne répondait pas, Phœnicia soupira :

— Eh bien, vous allez bientôt vous trouver tous les deux en compagnie de votre père. J'espère qu'il saura vous convaincre de vous comporter davantage en frères affectionnés.

Lutt se redressa vivement.

— Nous allons à la Garenne ?

— Je t'ai dit qu'il voulait te parler, dit Phœnicia. Vous tâcherez de bien vous tenir, tous les deux. Nous allons bientôt y être.

Quand je serai grand, je serai président. Mais non ! Pas de la compagnie à papa ! Président du Système Solaire !

Lutt Hanson Junior à l'âge de dix ans

— Les Élités sont en train de se disperser avec votre message, annonça Jongleur en pénétrant dans les appartements privés de Habiba. Puis il ajouta : Bientôt votre projet sera un fait accompli.

— J'aimerais que vous cessiez d'utiliser ces clichés terriens ! lui dit Habiba sèchement. Je trouve que cette planète occupe déjà une trop grande place dans nos existences.

Voyant que Habiba était nerveuse, Jongleur se sentit tout d'abord coupable de l'avoir contrariée, puis sincèrement contrit.

Il faut lui laisser le temps de récupérer, se dit-il.

Il se concentra sur des thèmes d'apaisement et fit du regard le tour de la chambre où il se trouvait. L'endroit où vivait Habiba l'avait toujours surpris par son caractère modeste et rustique. C'était une bâtisse en pierre et en pisé qui ne comprenait que trois pièces et qui présentait de nombreux signes de décrépitude. Elle se trouvait à la base du cône, sous une voûte haute, cachée parmi de vieilles jarres et des piles de vieilles écorces de graines. Habiba y restait attachée pour des raisons sentimentales, disait-elle. C'était sa première demeure, celle qu'elle avait idmagée au milieu d'une prairie de fleurs germinales le Premier Jour de Drénor.

Cela faisait maintenant presque une heure qu'elle avait quitté le dernier Psycon et elle paraissait si bouleversée que son Premier Diseur se faisait du souci pour elle.

— Sortons un peu, dit-elle.

Jongleur cligna des yeux en signe d'assentiment mais attendit sans bouger. Elle disait souvent cela ; et tant qu'elle n'avait pas donné l'exemple, il ne savait jamais si elle voulait vraiment sortir au grand air, ou simplement dans la lumière artificielle de la base du cône, où l'on avait répandu du terreau sur le soubassement calcaire pour simuler un environnement naturel. Cela n'avait rien à voir avec un parc résidentiel, mais Habiba disait que cet endroit la mettait en communion avec son peuple, particulièrement avec les Aînés qui

vivaient à de grandes profondeurs sous la surface.

— Toucher la terre de Drénor m'empêche de me donner de grands airs et de me comporter à la manière vaniteuse des dirigeants de seconde zone de notre univers, déclara Habiba en s'arrêtant au milieu du jardin surmonté d'une coupole et en regardant autour d'elle dans la lumière jaune verdâtre.

Jongleur avait l'habitude de ces petites homélies. Elles renforçaient ses convictions selon lesquelles, d'une part, tous les Drènes devaient tendre vers une perfection absolue de l'existence et, d'autre part, l'observation régulière de l'évolution des mondes idmagés enseignait les faiblesses inhérentes aux autres créatures sentientes.

Jongleur n'osait pas exprimer ses propres craintes à ce sujet – que les créatures idmagées et leurs mondes ne soient, au contraire, le reflet des imperfections du caractère drène. Il le pensait, cependant, et Habiba avait donc pu connaître ses craintes à l'occasion du dernier Psycon.

— Avez-vous remarqué l'odeur de Mugly quand il se met en colère ? demanda-t-elle.

Jongleur frissonna. S'il l'avait remarquée ! Tous les Drènes savaient depuis leur tendre enfance que la colère produisait une odeur propre à vous distendre les narines et à vous écœurer de toute violence. Mais, avant Mugly, Jongleur n'avait jamais connu d'exemple de cette odeur naturelle.

— À son odeur, je sais que Mugly représente un retour atavique à une ancienne forme drène, reprit Habiba. Je me suis demandé plusieurs fois pourquoi un tel phénomène se produisait précisément maintenant.

Jongleur attendit qu'elle développe ce point fort intéressant, mais elle changea de sujet.

— Le Vaisseau d'Excursion dont votre fils s'est emparé était conçu pour se rendre uniquement sur la Terre. À votre avis, Mugly a-t-il été mêlé à sa création ?

Jongleur la regarda avec de grands yeux. *Quelle question !* Habiba n'avait-elle pas accès aux pensées de tous à l'occasion du Psycon ?

Elle augmenta sa confusion en murmurant ensuite :

— Je suis au courant de vos écarts en ce qui concerne le bazel, Jongleur. Je les tolère parce qu'ils ne sont pas excessifs.

— Beaucoup d'entre nous...

— Je sais.

Bien sûr qu'elle sait. Mais alors, pourquoi cette question sur Mugly ?

Comme si elle lisait encore dans ses pensées comme au Psycon, Habiba murmura :

— Nous sommes obligés de nous demander si ce retour atavique dont nous parlions à propos de Mugly ne cache pas d'autres traits

susceptibles de porter atteinte à la sérénité des Drènes.

Jongleur réprima de justesse son réflexe glandulaire de défense. Il aurait donné beaucoup pour pouvoir mâcher en cet instant un peu de bazel, juste assez pour calmer ses nerfs.

— Imaginez-vous ce qui se passerait si les Terriens capturaient ce vaisseau intact ? demanda Habiba. Ils seraient capables de venir jusqu'ici avec leurs horribles armes !

— Mais le bouclier que nous avons...

— Ne suffira peut-être pas à nous protéger indéfiniment.

Habiba se tourna soudain vers la double porte qui conduisait dans le couloir extérieur. À ce moment-là seulement, Jongleur entendit du bruit. Il s'émerveilla de la finesse des perceptions de Habiba. Quelqu'un arrivait.

La poignée de la double porte tourna en cliquetant et les vantaux s'ouvrirent vers l'intérieur, poussés par un jeune Diseur d'histoires qui s'approcha d'eux en courant, retenant d'une main sa casquette jaune flasque pour l'empêcher de s'envoler.

Des ennuis ! se dit Jongleur.

Personne n'aurait songé à interrompre un entretien entre Habiba et son Premier Diseur sans un motif grave.

Le Diseur Junior s'immobilisa au bord du jardin de Habiba et s'inclina très bas.

— Je vous demande pardon, dit-il, mais j'ai un message urgent à vous transmettre. Le vaisseau volé est entré en collision avec un appareil terrien et l'épave se trouve en ce moment entre les mains de la Patrouille de Zone.

— Des survivants ? demanda Jongleur d'une voix chevrotante.

— Nous cherchons à obtenir le plus de détails possible. Selon un rapport en provenance de la Terre, Lutt Hanson Junior se serait tiré indemne de l'explosion dans l'espace de son vaisseau expérimental.

— Et mon fils ?

— Aucune nouvelle pour le moment, mais il y a eu un incendie à bord.

— Ohhhh ! gémit Jongleur.

— Maîtrisez-vous, Jongleur ! ordonna Habiba. La situation est très grave.

— Oui... oui, bien sûr.

— Comment sait-on qu'il s'agit d'une collision ? demanda Habiba.

— Nos détecteurs dans les Spirales. Une enquête a été ordonnée sur le retard fâcheux dans les transmissions.

— Cela s'est passé... dans les Spirales ? demanda Jongleur.

— Au Premier Stade d'approche. Nous ignorons si le vaisseau terrien aurait été en mesure de franchir les Deuxième et Troisième Stades.

— Lutt Hanson Junior..., murmura Habiba. C'est le dangereux Terrien dont les expériences ont été la cause de la crise actuelle.

— Mon fils..., commença Jongleur.

— Pardonnez-moi d'être cruelle, Jongleur, fit Habiba, mais la mort serait sans doute préférable à la capture.

Le Diseur Junior n'avait cependant pas terminé.

— Mugly nous affirme que son Vaisseau d'Excursion était programmé pour s'autodétruire plutôt que se soumettre à l'examen des sondes terriennes, dit-il.

— Mais puisque c'était une collision ! fit Jongleur.

Tous trois se mirent à réfléchir sur les facteurs inconnus de l'accident. Habiba fut la première à reprendre ses esprits.

— Nous n'avons pas une seconde à perdre, dit-elle. Cette connaissance qu'ont les Terriens de notre utilisation des Spirales doit être absolument effacée. Peu nous importe de savoir si elle nous a été volée ou si elle est le fruit de recherches indépendantes.

Jongleur fut sidéré de la violence potentielle contenue dans cet ordre.

— Vous parlez sérieusement ? demanda-t-il.

— Qu'on envoie immédiatement des agents sur place. Ce fauteur de troubles, Hanson, doit être empêché de nuire. Qu'on l'enlève, si nécessaire, mais qu'on évite de répandre le sang si possible.

Jongleur ne trouvait plus sa voix pour parler. Répandre le sang ! Mais c'était une impossibilité quasi physique pour un Drène ! Le meurtre n'était accessible qu'à un petit nombre de formes de vies primitives idmagées par les Drènes, et encore à condition de disposer du Libre Arbitre.

— Le Libre Arbitre ! fit Habiba, comme en écho aux pensées de Jongleur.

Celui-ci comprenait très bien le désarroi qu'il devinait en elle. Le Libre Arbitre... Combien de fois Habiba ne les avait-elle pas mis en garde contre cette perpétuelle source d'ennuis... Mais elle ne faisait rien (le pouvait-elle seulement ?) pour y remédier. Pas plus que pour remédier au bazel.

— Eh bien ! Allez immédiatement vous occuper des détails, ordonna Habiba.

Profondément troublé, Jongleur prit congé de la Collectrice Suprême. Ses pensées ne pouvaient faire autrement que suggérer des limitations aux pouvoirs de Habiba, ces pouvoirs que Jongleur et les autres Drènes tenaient pour acquis depuis des générations et des générations.

Jongleur entendit derrière lui le pas rapide et traînant du jeune Diseur d'histoires au moment où il quittait la grande salle du cône au plafond en coupole.

Et moi qui rêvais qu'un jour prochain mou petit Ryll aurait sa casquette jaune ! Oh ! là ! là ! Qu'est-il donc arrivé à mon fils ? Oh ! là ! là Pourquoi n'ai-je pas suivi les avis de mes Aînés en lui mettant un Redresseur jaune ?

C'était la crainte du qu'en-dira-t-on, s'avisa-t-il, qui l'avait empêché de suivre ces conseils. Les Redresseurs étaient de petites créatures vivantes à fourrure, d'un contact infiniment doux, sans visage et sans appendices, qui projetaient des pensées rééquilibrantes dans le psychisme des personnes redressées. Mais cela se voyait toujours et les gens avaient tendance à éviter ceux qui étaient porteurs de Redresseurs. Nul ne tenait à laisser voir continuellement ses pensées. Et il se trouvait que les Redresseurs lisaient les pensées de tous ceux qui n'étaient pas trop loin d'eux.

« La Garenne » : appellation familière de la Gare Souterraine N° 1, le terminal où la navette rapide privée de Lutt Hanson Senior vient prendre les passagers à destination de ses ateliers et bureaux souterrains, construits sur le site d'un ancien silo à missiles M.X.

Atlas des Grands

Dès l'instant où il avait su qu'ils prenaient la direction de la Garenne, Lutt avait compris qu'il était bon pour une petite confrontation familiale. Encore les manigances de Morey ! *Jamais rassasié, n'est-ce pas, mon cher frère ?*

Le pousse-pousse infernal fit une embardée et Lutt accrocha le regard de Morey l'espace de quelques secondes, forçant aisément son cadet à détourner les yeux.

Rien dans le ventre !

— Cette hallucination sur la présence d'un extraterrestre dans ton corps ne devrait poser aucun problème à nos médecins spécialisés, déclara Phoenicia.

Lutt ne releva pas. Avec un peu de chance, Morey prendrait ce fait nouveau comme un simple signe de faiblesse, à exploiter du côté de L.H. Qu'ils croient tous qu'il souffrait d'un traumatisme, bon Dieu ! Cette journée ne s'annonçait pas très gaie.

Peut-être feriez-vous bien de renforcer l'impression d'instabilité mentale, suggéra Ryll. *Votre frère vous semble hostile. Je ne sais pas si j'ai bien fait d'insister pour que vous leur révéliez ma présence.*

D'accord. On va rigoler un peu.

Brusquement, Lutt se mit à crier :

— Râââh !

Il agita frénétiquement les bras et se pencha vers sa mère et son frère d'un air menaçant.

— Vous croyez que je suis dingue, hein ?

Phoenicia et Morey eurent un mouvement de recul. D'une voix fêlée, Phoenicia protesta :

— Mais bien sûr que non, mon chéri.

Lutt n'eut pas plus de mal que d'ordinaire à deviner ses pensées : *Il ressemble tellement à son père. Le pauvre amour. Une personnalité*

partagée.

Il avait entendu un jour la manière dont elle le décrivait à quelqu'un, au vidcom. « Il a la tête de quelqu'un qui est toujours plongé dans les livres. C'est en partie à cause de ses lunettes. Ses cheveux sont dans le roux comme lorsqu'il était enfant, mais commencent à seclaircir prématurément. »

C'est vrai, se dit Lutt. J'ai l'air d'un vrai rat de bibliothèque. Mais on ne me verra pas souvent parmi les rayons d'un de ces établissements poussiéreux. C'est dans la vie que je puise mes leçons.

Il se vantait, et il le savait, mais il aimait bien se faire passer devant les gens pour un journaliste qui ne lisait que rarement autre chose que les gros titres.

Morey était en train de l'observer d'un regard avide en même temps qu'apeuré.

Lutt aurait préféré se trouver ailleurs. Sa brève satisfaction devant la déconfiture de Morey avait disparu. Sa mère, remarqua-t-il, avait à ses pieds une petite valise de cuir marron. *Elle compte rester ?* Il se laissa aller en arrière sur les coussins, les jambes tendues.

Je me vautre, Mère.

Il savait ce qu'elle allait dire.

— Ne te vautre pas, mon chéri, dit Phœnicia.

Dans le mille à tous les coups. Et toujours mon chéri fais ceci, mon chéri ne fais pas cela. Toujours mon chéri.

— Mon nom est Lutt ! cria-t-il, et cette fois-ci ce n'était pas feint. Ne m'appelle pas « mon chéri » ! Ne m'appelle pas « Junior » ! Ne m'appelle pas « Flutt » ! J'ai un nom. Pourquoi ne t'en sers-tu pas ?

Phœnicia prit un air blessé.

— Je ne t'ai jamais appelé Flutt. J'appelle mes deux fils « mon chéri » parce que je les aime.

Lutt sentit la colère gonfler la veine serpentine à sa tempe et posa un doigt dessus.

Phœnicia secoua la tête. Les deux anneaux d'or qui lui servaient de boucles d'oreilles rebondirent plusieurs fois sur son cou lisse.

— Ton père se fait beaucoup de souci pour toi, Lutt, et moi aussi. Et tu devrais vraiment perdre l'habitude de te vautrer ainsi. C'est mauvais pour ta colonne vertébrale.

— J'ai trente-cinq ans, dit Lutt. Si je me tiens mal, c'est mon affaire. Et je n'ai pas à vous demander d'autorisation, ni à toi ni à Père, chaque fois que je fais quelque chose.

— Mais, mon chéri, tes tentatives d'inventions commencent à devenir dangereuses. Il y a déjà eu mort d'homme.

— Un simple accident ! Père veut m'empêcher de continuer parce qu'il a peur que j'invente quelque chose de supérieur à tout ce qu'il a jamais découvert. D'ailleurs, c'est déjà fait !

— Ton père s’y connaît en inventions, mon chéri. S’il dit que quelque chose ne va pas, tu devrais lui faire confiance. Après tout, c’est lui qui te finance.

Regardant par la vitre arrière, Lutt murmura :

— Ce fric, je l’ai bien gagné, avec tout ce qu’il a pu me faire chier.

Il remarqua l’involontaire hochement de tête approuvateur de Morey et sentit vibrer, l’espace d’un bref instant, la corde commune d’une souffrance rarement exprimée. Celle de deux fils négligés par un homme que son empire industriel consumait.

Le silence de Phœnicia indiquait qu’elle partageait ce ressentiment. Combien d’elle-même avait-elle dû investir, sur le plan sentimental, pour compenser cette absence de L.H. ? Était-ce cela qui l’avait poussée à fréquenter la haute société ? Possible. Mais, comme toujours, elle en avait trop fait.

Elle serait capable de n’importe quoi pour faire plaisir à ces hypocrites mielleux.

Morey choisit ce moment-là pour ajouter son grain de sel.

— J’ai remarqué quelque chose à ton propos, Flutt.

Phœnicia, prompt à sentir le vent tourner, lui lança :

— Tu sais que ce n’est pas bien d’appeler ton frère comme ça.

Haussant les épaules, Morey poursuivit en s’adressant à elle :

— Tu n’as pas remarqué qu’il ne s’affale de cette manière que quand il a des problèmes ou quand il souhaiterait se trouver ailleurs ?

— Nous avons tous nos petites manies, mon chéri.

— C’est sûr, grogna Lutt. Celle de Morey, par exemple, c’est de faire des tours de passe-passe avec l’argent qui lui est confié.

Morey devint blême, mais la satisfaction de Lutt fut douchée par la prise de conscience de sa propre réaction involontaire, quand il s’était redressé.

C’est que mes ennuis ne sont pas terminés, se dit-il.

Il poussa un bouton sur un tableau à sa gauche. Un vidcom ovale descendit du plafond au bout d’un flexible. Le minuscule œil robot du microphone le positionna devant Lutt et sa lumière verte clignota pour indiquer qu’il était prêt.

— Atelier N° 2, demanda Lutt.

Il imagina le timbre cristallin qui sonnait dans l’atelier de la banlieue de Seattle où il avait construit son vaisseau. C’était une région boisée, en grande partie inhabitée à présent. Autrefois, c’était un secteur résidentiel recherché, mais le vieux Hanson avait rasé toutes les habitations après les avoir achetées. Et l’opération avait été répétée onze fois autour de Seattle.

« Les Hanson tiennent à leur vie privée et à leurs terrains de chasse », disaient les commentateurs.

Une brève mélodie dans l’aigu signala l’enclenchement du système

de brouillage destiné à assurer le secret de la communication. Au bout de plusieurs secondes, un visage barbu apparut sur l'écran minuscule et une voix aux intonations graves se fit entendre :

— Salut, Lutt. Heureux de te voir en forme.

— Salut, Samar. Tu es au courant, je vois.

— C'est vrai que Drich est mort ?

— Et le vaisseau est parti en couille.

Phœnicia leva les yeux au ciel. Lutt, son fils chéri, était capable de se montrer si grossier ! Et ces fréquentations qu'il avait ! Cet assistant qu'il avait engagé, Samar Kand, était aussi mal élevé que les amis dont il s'entourait. Pas un pour racheter les autres.

— Y a-t-il quelque chose de récupérable ? demanda Samar.

— Je te le ferai savoir. En attendant, commence la fabrication d'un nouveau bloc. Mais prends note de ces modifications...

Lutt remarqua du coin de l'œil que le regard de Phœnicia devenait terne. Elle n'avait jamais aimé les détails techniques. Quant à Morey, il s'intéressait à une jeune passante bien roulée qui tenait un limier en laisse au bord du trottoir.

Le pousse-pousse freina brutalement, bloqué par un camion qui manœuvrait pour reculer dans l'entrée d'un hangar. Morey sourit et voulut attirer l'attention de la jeune femme, mais elle ne jeta même pas un coup d'œil au véhicule voyant.

Lutt suivait tous ces détails avec une partie de son attention. Tout le monde en ville connaissait leur pousse-pousse, évidemment.

Tandis que Lutt dictait ses instructions, Ryll enregistrait les mots pour examen ultérieur.

Quelque chose chez le chien au cou plat attira l'attention du Drène. Il lui rappelait un recteur qu'il détestait à l'école des enfants doués. Qu'est-ce que ce chien avait donc de spécial ?

Il y avait bien sûr des différences entre le chien et le recteur Shanlis, mais c'était surtout l'expression du visage, décida Ryll, qui faisait la ressemblance. Les joues pendantes, l'air morose, le nez large.

L'animal s'assit sur son train de derrière et se mit à japper.

Ryll, voyant le sosie du recteur Shanlis faire une chose aussi saugrenue, éclata de rire et entendit son rire résonner dans la voiture. Il ne s'était pas aperçu qu'il utilisait le système vocal de leur corps.

— Arrête, crétin ! s'écria Lutt.

Le visage de Samar, sur l'écran vidcom, prit un air surpris.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Pas toi, lui dit Lutt.

— Tu te sens bien, mon chéri ? demanda Phœnicia.

— Bien sûr que je me sens bien ! Tu as compris ce qu'il faut faire, Samar ?

— On va tâcher de démarrer ça. On se voit quand ?

— Je te rappelle. En attendant, je voudrais que tu envoies quatre turbo-hélicos avec des filets pour récupérer ce qu'il reste de notre vaisseau... (Il sortit de sa poche le papier de la Patrouille de Zone et lui lut les indications avant de conclure :) Tu es mon premier assistant, à présent, Samar. On va construire un *Vortraveler* encore meilleur.

Lutt remit le vidcom en place dans son logement escamotable et regarda Phœnicia. Elle était en train de sourire à Morey en réponse à une phrase que Lutt n'avait pas entendue.

Elle vient de dire qu'elle était contente que Morey ait des manières un peu plus raffinées que les vôtres, lui dit obligeamment Ryll.

Tu parles ! Morey le diplomate. Morey le lèche-cul. Même avec L.H., il arrive à s'entendre.

La route était de nouveau libre et la voiture redémarra.

— Qu'est-ce que tu comptes dire à Père ? lui demanda son frère, qui commençait à manifester de réels signes d'inquiétude.

— Seulement ce que les circonstances me forceront à lui dire, fit Lutt.

— Il est plutôt furieux, dit Morey d'un air réjoui.

— Je crois qu'il se fait du souci principalement pour ta sécurité, intervint Phœnicia. Et il ne veut pas non plus que tu gaspilles ton temps dans des entreprises stériles.

— Il ne te rognera peut-être même pas ton argent de poche, fit Morey.

— Je m'en fous ! s'écria Lutt. Ce que je veux, c'est *bien plus* d'argent ! Merde, je l'ai mérité, quoi ! (Il adressa un sourire sarcastique à Morey.) N'est-ce pas ainsi que doit se comporter un vrai Hanson, mon cher frère ?

Phœnicia tourna vers ses deux enfants un sourire chaudement approbateur.

— Là ! N'est-ce pas beaucoup mieux lorsque vous vous entendez comme de gentils garçons ?

Elle envoya un baiser à Lutt du bout des doigts.

— Tu verras, mon chéri, ajouta-t-elle. Nous allons bientôt te retaper entièrement. Dès que les médecins t'auront fait passer des radios et tous les examens nécessaires.

Surtout pas ! protesta aussitôt Ryll. Vous ne devez rien permettre qui puisse révéler des différences internes essentielles. Nos yeux pivotants, par exemple. Restez à l'écart des médecins. Ils poseraient trop de questions auxquelles nous ne saurions pas répondre. Dites-lui que vous préférez consulter vos propres spécialistes.

Jugeant que c'était raisonnable, Lutt obéit. Phœnicia sembla convaincue, mais toujours soucieuse.

— Choisis les meilleurs, mon chéri. Je suis sûre que ton père approuvera ce genre de dépense.

Elle se pencha soudain en avant pour regarder les lunettes de Lutt.

— Tu as de nouveaux verres ?

— C'est très perspicace de ta part, Mère.

— Je t'avais fait remarquer que les anciens étaient rayés. Ceux-ci sont tout neufs.

— Je les ai changés juste avant l'accident.

— Tu as eu une chance inouïe de ne pas les casser.

Espérant détourner son attention, il l'interrogea sur la valise de cuir marron.

— Oh ! fit-elle. Je ne pense pas passer la nuit à la Garenne, mon chéri. Cette valise contient la copie d'un vase byzantin. (Elle prononçait « byzaaantin ».)

— Que fais-tu avec une copie ?

— C'est une histoire assez désagréable, mon chéri. Je l'ai acheté il y a huit jours à une vente aux enchères, chez Mr. Shigg. Il m'a assuré lui-même qu'il s'agissait d'une pièce unique, un original très rare. Mais quand je suis rentrée à la maison, j'ai découvert que je possédais déjà l'original – ou ce que je prenais pour tel – acheté il y a quatre ans à Singapour. J'ai donc maintenant deux vases, accompagnés l'un et l'autre de leurs documents officiels d'authentification. Je voudrais que ton père examine un peu cette histoire.

— Il y a des têtes qui vont tomber, dit Lutt.

Phœnicia porta la main à sa bouche.

— Oh ! J'espère qu'il ne va pas...

Lutt et Morey échangèrent un regard entendu. Encore un point qui les rapprochait. Phœnicia ne répugnait pas à faire appel aux méthodes musclées de L.H. lorsque cela pouvait l'arranger. Lutt soupira. Il aurait bien aimé, lui aussi, avoir le temps de se consacrer aux collections d'œuvres d'art. Une activité fascinante. Et qui pouvait rapporter gros, aussi, quand on savait s'y prendre.

Mais j'ai trop de choses à faire qui passent avant.

On dirait en effet que vous vous occupez bien, intervint Ryll.

Cette voix dans sa tête avait mis dans le mille, cette fois-ci. Comme bien des gens qui étaient arrivés à quelque chose dans la vie, Lutt avait appris un secret. C'était l'art d'utiliser les moindres parcelles de temps.

Observant que le pousse-pousse était en train de s'engager sur l'autoroute du sud, Lutt calcula qu'ils arriveraient à la Garenne dans une quinzaine de minutes. Au moins, ce monstre ambulant était suffisamment équipé pour qu'il puisse employer utilement ces quinze minutes. Il se pencha en avant et releva une plaquette encastrée dans le plancher. Un coffret large et plat monta entre ses pieds. Un terminal de presse électronique sortit du coffret et grimpa à bonne hauteur devant lui.

— Regardez-moi ça ! ironisa Morey. Il ne peut pas se passer cinq minutes de son Éléna !

Lutt sourit. Au moins, Morey était au courant du jargon journalistique. Ces terminaux étaient couramment appelés dans la profession des lecteurs de nouvelles automatiques, et le sigle L.N.A. serait rapidement écrit sous la forme d'un prénom féminin familier. Devant Lutt se trouvait maintenant un cadre en titane avec une série d'écrans souples à cristaux liquides qui formaient les pages. Il tourna un bouton noir moleté d'un quart de tour et le premier écran s'alluma sur la page de titre de *l'Enquirer* et l'encadré maison qu'il avait commandé : « Propriétaire, L.W. Hanson. »

Le vieux n'avait donc pas encore fait opposition.

Il tourna rapidement les pages, parcourant les titres et les articles qui l'intéressaient. Un titre le choqua :

NOUVEAU BAIL ACCORDÉ AUX 5 000 MILES D'INDIANAPOLIS POUR SES RECORDS DE
VITESSE

Utilisant son code prioritaire, Lutt le changea en :

CONCESSION RENOUVELÉE AUX 5 000 MILES D'INDIANAPOLIS POUR LA VIE À FOND LA
CAISSE

— Même pas capables de composer un titre accrocheur, grommelait-il.

Soudain furieux, il tapa un mémo adressé à Anaya Nelson, sachant que la rédactrice locale obéirait à ses ordres, mais avec réticence. Elle saisisrait aussi le message contenu dans le fait qu'il passait au-dessus de la tête de Ade Stuart pour lui faire faire le sale boulot à elle. Le mémo était bref et direct :

« La personne qui a rédigé le titre dans la quatorzième édition d'aujourd'hui, en haut de la cinquième colonne : virez-la. »

— Tu es si énergique ! lui dit Phoenicia. Exactement comme ton père.

Remettant l'Éléna dans sa trappe, Lutt fit la grimace.

— Quel dommage que je ne veuille pas chausser ses godillots puants pour diriger son empire interplanétaire !

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est ce qu'il désire ? demanda Morey.

— Ça l'est, petit frère. Tu peux me faire confiance.

Morey retomba dans un silence morose.

Phoenicia lui tapota le bras et pencha la tête pour regarder les robots en livrée voyante qui tractaient la voiture. Lutt avait raison à propos de l'empire Hanson et de ce véhicule, naturellement. Ce pousse-pousse et ces robots étaient terriblement grotesques. Mais elle

les aimait quand même et pouvait aisément justifier cette faiblesse devant ses amis.

« C'est un cadeau de mariage de L.H. Il est très sentimental pour ces choses-là et l'équipage est magnifiquement entretenu. »

Le véhicule était en train de ralentir pour quitter l'autoroute. Elle vit des baraques branlantes, faites de tôles de récupération, de canon, fil de fer, plastique et planches pourries. On avait l'impression que la moindre brise les aurait démolies. Elles s'agglutinaient les unes contre les autres à la limite de la ville. On appelait ces quartiers des « cités rad-sol » partout où ils proliféraient sur la Terre et les autres planètes. Ras-de-sol à cause de la faible hauteur des toitures hétéroclites, mais aussi du statut des occupants.

Pauvres malheureux.

Prenant la route que Phœnicia préférait habituellement, la voiture longea la cité radsol. Elle contempla les femmes en haillons accroupies devant leur porte. Certaines allaitaient des bébés nus. Aucun des enfants qu'elle aperçut n'avait l'air en bonne santé.

Les femmes les regardaient passer. Elles regardaient toujours le pousse-pousse avec curiosité. Aucun homme n'était visible. On avait expliqué à Phœnicia que les hommes étaient tous occupés, le long de divers trottoirs, à ramasser des mégots ou à fouiller les poubelles et les terrains vagues à la recherche de quelque chose d'utilisable.

Aux yeux de Phœnicia, il ne faisait aucun doute qu'un grand nombre de ces gens étaient des déséquilibrés mentaux. D'après un article de l'*Enquirer*, ils souffraient de lésions cérébrales dues à la malnutrition ou à des tares génétiques. Pour elle, les regards de ces créatures désespérément démunies de tout étaient tous semblables : lamentables, ternes, sans espoir, presque sans vie.

Lutt regardait la cité radsol sans s'émouvoir à travers sa vitre blindée. Il considérait les gens qui vivaient là comme des figurants de l'existence. Des gens qui vivaient dans un monde lointain, sordide, au ralenti.

Phœnicia ouvrit la vitre de son côté, faisant pénétrer les clameurs et les odeurs ambiantes dans l'intimité parfumée du pousse-pousse.

Elle va le refaire, se dit Lutt. Quand donc finira-t-elle par apprendre ?

Phœnicia ouvrit un caisson réfrigéré sous son siège et en retira un sachet en plastique contenant de la nourriture. Elle le tint quelques instants en suspens dans l'ouverture sur l'extérieur, entre deux mondes. L'un de ses bracelets en platine heurta le rebord.

Lutt la regardait faire avec ce qu'il pensait être un détachement objectif. Il se considérait comme un journaliste en train de préparer un article sur le contraste entre la richesse extrême et la plus atroce pauvreté.

Docile, la voiture ralentit. Phœnicia tendit son sachet de plastique

au-dehors. Ses doigts fins et manucurés lâchèrent leur prise sur le trésor. Il tomba par terre.

— C'est toujours le plus fort et le plus rapide qui l'emporte, dit-elle sans rentrer la main, en désignant les enfants et les femmes qui couraient pour s'emparer du sachet.

Une fille de treize ou quatorze ans, vêtue d'un haillon trop court pour ses jambes grêles, ignore le paquet et rattrapa la voiture qui continuait au ralenti. Elle toussa une boule de mucus sur la main tendue de Phœnicia.

— Ahhh ! fit-elle en rentrant vivement le bras.

Puis elle grimaça en voyant le crachat jaune-vert qui adhérait à son poignet.

— Bouffe ! cria la fille, qui courait toujours.

La voiture reprit rapidement de la vitesse, laissant le groupe se disputer le sachet.

Phœnicia s'essuya le poignet avec un mouchoir en dentelle de France, puis elle se pulvérisa un désinfectant sur le bras avec une bombe qu'elle avait dans son sac.

Morey effleura un bouton et la vitre se referma avec un bruit sourd. Un ventilateur se mit en marche, purifiant l'air à l'intérieur du véhicule.

— Ils font ça de plus en plus souvent, fit remarquer Morey.

— Un jour, dit Lutt en hochant la tête, l'un d'entre eux va voler une arme et ce ne sera pas un crachat que tu recevras. C'est stupide d'ouvrir cette fenêtre.

Il se remémora les visages qu'il avait vus, les regards tournés vers eux. Il n'y avait pas de colère dans leurs yeux, rien d'autre que le désespoir. Mais il savait que la colère était là, également.

Ce « don » de nourriture était devenu un rite pour Phœnicia. Quel article cela ferait pour l'*Enquirer* : « *La dame du monde avec son ersatz de conscience ne fait pas son cinéma au bénéfice des pauvres. Elle le fait pour elle-même, afin d'avoir une occasion de se vanter de sa générosité devant ses amies et de pouvoir évoquer la déplorable conduite des bénéficiaires.* » Que dirait L.H. si je publiais un papier dans ce goût-là ? Pas pensable, évidemment. Il faut être solidaire des siens. Mais peut-être que nous devrions faire une nouvelle série d'articles sur les cités radsol. Les pauvres foulés aux pieds sont toujours parmi nous. Les malheureux infortunés essaient de se raccrocher aux ombres de nos existences.

Ryll absorbait tout cela en silence. L'aventure ne tournait pas du tout comme il l'avait imaginé. Les mérites de la patience et de l'attention aux cours commençaient à acquérir une stature nouvelle.

— L.H. sait ce que tu fais ? demanda Lutt à sa mère.

— Écoute, je ne voudrais pas que tu dises à ton père que j'ai ouvert la vitre, murmura Phœnicia. Il serait contrarié.

— Bien plus que contrarié ! fit Lutt. Il serait furieux, avec toutes les précautions qu'il prend pour notre sécurité.

— Il a peur qu'un méchant terroriste ne jette une bombe par la fenêtre ouverte, dit Phœnicia.

— Ou bien une poignée de ces pastilles d'orientation qui collent aux vêtements et dont on ne peut plus se débarrasser, renchérit Morey.

— Votre père est littéralement terrorisé à l'idée que quelqu'un pourrait nous suivre jusqu'à ses bureaux avec un pisteur électronique.

— On a déjà essayé, tu sais, fit sèchement Lutt.

— Il y a des moments où je ne le comprends pas. Ses bureaux sont mieux protégés par ses services de sécurité que sa propre maison.

— C'est une protection différente, Mère, fit Morey. Il a raison de dire que nous n'aimerions pas vivre sous terre. C'est déjà assez désagréable d'avoir à y travailler.

— Mais tous ces secrets... même pour sa propre famille, gémit Phœnicia. C'est comme les militaires et... et ce besoin qu'ils ont de savoir...

— Pourquoi ne fixerais-tu pas un tiroir réfrigérant à l'extérieur de la voiture ? demanda Morey. Tu n'aurais qu'à appuyer sur un bouton de l'intérieur et le tiroir déverserait la nourriture. Père a raison quand il dit qu'un Hanson n'est jamais trop prudent.

— Tu pourrais mettre au point un tel système, Lutt ? demanda Phœnicia.

— Bien sûr. Seulement, ce seront les robots qui feront la distribution. De cette manière, nous utiliserons le système de communication existant au lieu d'ajouter un nouveau bouton.

— Ce serait merveilleux ! dit Phœnicia.

Lutt secoua la tête en pensant avec consternation à toutes les choses qu'il ne pourrait pas dire. *Les coolies mécaniques de mon père jetant leur pitance aux paysans. Quel article, si j'osais l'imprimer ! Vous notez bien tout ça, Ryll ?*

Vous avez une drôle de famille, qui ne ressemble à rien dans mon expérience, Lutt. Ohhh ! pourquoi nous arrêtons-nous ?

Nous sommes arrivés à la Garenne.

Lutt entendit les grandes portes de l'enceinte de sécurité se refermer bruyamment derrière eux. Une lumière crue baignait l'aire de stationnement animée d'une intense activité humaine et mécanique.

Comme chaque fois qu'il venait ici, Lutt se sentit une boule à l'estomac.

Un groupe de gardes portant l'uniforme bleu des Hanson courut vers la voiture, l'arme au poing.

— J'espère que vous serez gentils avec votre père, tous les deux, dit Phœnicia. Je vous verrai plus tard.

— Tu n'entres pas avec nous ? demanda Lutt.

— Il faut que je retourne à la salle des ventes pour régler ce petit malentendu. Morey expliquera l'affaire à ton père. Il sait ce qu'il faut dire.

Ouais ! Morey sait toujours ce qu'il faut dire !

Ni la rapidité ni l'efficacité n'ont jamais fait partie du psychisme drène. Notre haute technologie se concentre sur les voyages à travers les Spirales, dans un univers perpétuellement en changement. Drénor l'ancienne, Drénor l'inaltérable, doit demeurer pour nous un nid de régénération. La devise drène : « Toute chose est possible » doit être en toute circonstance notre rempart de conservatisme.

« Mugly l'Ainé », Biographie critique

— Pourquoi ne nous a-t-elle pas prévenus que le bouclier allait transformer notre ciel ? se plaignit Mugly.

Il était en train de regarder par l'une des fenêtres de la demeure de Jongleur où le Premier Diseur l'avait fait venir. Un soleil de fin d'après-midi peignait des franges roses sur de gros nuages blancs bouffis. Mais, à peine quelques instants avant, un mince bouclier expérimental idmagé par Habiba s'était dissous. Et pendant l'essai, Mugly et Jongleur avaient contemplé un morne paysage de grisaille pas tout à fait crépusculaire, mais nettement différent.

— Elle procède à des essais parce que les germinales ont besoin d'un certain spectre de lumière solaire, expliqua Jongleur. La question est de savoir si le bouclier sera capable de laisser passer la lumière nécessaire. Assez curieusement, les rayons dont nous avons besoin sont les mêmes que ceux que les Terriens utilisent pour se foncer la peau.

— On dit « bronzer », fit Mugly.

— Je le sais parfaitement !

— Je suppose que nous pourrions ouvrir de temps en temps des fenêtres dans le bouclier, suggéra Mugly.

— Et comment assurerions-nous la garde de ces passages ? demanda Jongleur. En fabriquant des armes pour massacrer les intrus ?

— Nous avons bien le droit de nous défendre.

— Ce bouclier est une brillante trouvaille.

— Même si nous ne pouvons plus jamais avoir d'enfants, nous devons protéger ce que nous possédons maintenant, dit Mugly d'une voix grave.

— Et que possédons-nous ?

Mugly fit un large mouvement du bras qui embrassait tout Drénor.

— Tout ! Quelle étrange question, Jongleur ! Votre manière de penser est en train de devenir bizarre.

Jongleur était obligé de l'admettre. N'avait-il pas, ce matin même, fait part de ses angoisses à Habiba ?

— Je me demande ce que nous avons créé en idmageant la Terre.

— Nous ? avait demandé Habiba.

— Les Drènes n'ont pas cessé de tripoter la Terre depuis sa création, avait murmuré lugubrement Jongleur.

— Tripoter, Jongleur ? Quelle étrange manière de vous exprimer !

Habiba lui avait alors fait faire un petit tour à l'intérieur de son cône pour lui changer les idées. Cela faisait une drôle d'impression de parcourir ces étages colorés en sachant qu'ils étaient édifiés sur un volcan éteint. Le soubassement poreux du cône était un lieu spirituel, un endroit secret plein de chambres et de passages mystérieux où seule Habiba se rendait. Jongleur n'en connaissait que ce qu'elle lui avait raconté d'une voix tranquille.

— Exactement sous l'endroit où nous sommes se trouve une cheminée à fumerolles qui descend en spirale jusqu'à de très grandes profondeurs et qui, malgré cela, reste sèche.

Jongleur adorait ces promenades. Les étages et les couloirs du palais, incrustés des joyaux d'innombrables planètes que l'on avait rapportés à Habiba, avaient toujours été à ses yeux ce qu'il y avait de plus stable et de plus permanent dans l'univers.

Aujourd'hui, cependant, il était frappé par la fragilité de tout l'édifice. Si les Terriens déclenchaient une attaque catastrophique, tout ici pouvait être réduit en miettes.

N'importe quoi peut arriver. Ici, autrefois, c'était un volcan. Aujourd'hui c'est une île de pierre ponce qui tourne au milieu de la mer. Une mer éternelle ? Y a-t-il quoi que ce soit qui puisse être vraiment éternel ?

L'Océan de Toutes Choses incitait en temps ordinaire à des réflexions sur l'éternité, mais Jongleur trouvait à présent ces pensées troublantes.

Mugly le tira de sa méditation en posant une question brutale.

— Est-il vrai que le vaisseau d'effacement s'est écrasé ?

— L'épave est aux mains des Terriens.

— Une épave. Parfait.

— Mon fils était à bord. Et nous ignorons l'étendue des dommages. Si des composants sensibles ont survécu...

Jongleur laissa cette idée en suspens devant eux.

— *Patricia* est programmée pour s'autodétruire plutôt que laisser tomber ses secrets entre des mains étrangères, déclara Mugly.

— C'est un drôle de nom pour un vaisseau.

— Il est très courant chez les femmes de la Terre Et il a aussi une forme masculine, Patrice. C'était un saint, vous savez ?

— Vous insinuez que ce vaisseau avait une mission sacrée ?

— Je n'insinue rien du tout. Mes apprentis l'ont construit à mon insu et sans mon consentement. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici, Jongleur ?

— Habiba m'a donné l'ordre de m'assurer que nos secrets ne tomberont jamais entre les mains des Terriens. Et je viens d'apprendre que vous avez envoyé l'Éminence Prosik sur la Terre avec pour instructions de ramener ici ce... cette *Patricia*.

— Mes collaborateurs ont en partie créé le problème. À eux de le résoudre.

— Vous pensez que ce Prosik est un bon choix ?

— Le meilleur.

Tout au moins pour servir mes desseins, songea Mugly.

— J'ai essayé de raisonner selon votre point de vue, dit Jongleur. Tout le monde sait que vous préconisez toujours l'effacement de la Terre. N'auriez-vous pas donné d'autres instructions à Prosik ?

— Je lui ai demandé d'agir en fonction des circonstances. Vous devez admettre que si la Terre était effacée, les ordres de Habiba seraient entièrement respectés. Aucun Terrien ne représenterait jamais plus une menace pour nous.

— Vous laissez juge de cette question d'effacement une simple... Éminence ?

— C'était un excellent Diseur d'histoires en son temps, Jongleur.

— J'ai entendu dire qu'il s'adonne au bazel.

— Une petite faiblesse de temps à autre, rien de plus. Il n'est pas le seul dans son cas, ajouta Mugly en regardant Jongleur d'un air innocent.

Celui-ci s'empressa d'enchaîner :

— Vous m'avez coupé l'herbe sous le pied ! Je ne peux tout de même pas faire partir encore des vaisseaux pour ramener cette *Patricia* coûte que coûte. Chaque vaisseau que nous leur envoyons constitue un risque potentiel de faire tomber nos secrets entre leurs mains. Je suis obligé de me tourner vers de nouveaux agents et vers votre homme, Prosik !

— Je vous ai dit qu'il n'y avait pas mieux. Qu'avez-vous donc en tête ?

— Le vaisseau d'effacement est actuellement entre les mains de la Patrouille de Zone. Il faut que vous fassiez parvenir par les Spirales un message à Prosik pour le mettre au courant de la situation et lui ordonner de revêtir la forme d'un agent de la P.Z. C'est notre seul espoir de récupérer le vaisseau.

— C'est très bien. Je vais m'en occuper immédiatement.

— Dites-lui aussi de ne pas effacer la Terre.

— Ne pensez-vous pas que nous devrions le laisser décider ?

— Il n'en est absolument pas question ! C'est un problème beaucoup trop complexe. Votre vaisseau ne s'est pas seulement écrasé comme vous le pensez, Mugly. Il est entré en collision dans les Spirales avec un autre vaisseau construit par un Terrien du nom de Hanson !

Mugly fut sincèrement et profondément ébranlé par cette révélation.

— Dans les *Spirales* ?

— Vous commencez à comprendre, Mugly ? Vous nous avez mis dans de beaux draps.

— L'effacement de la Terre devient de plus en plus notre meilleure ligne de conduite.

— Au nom de Habiba, j'interdis cette solution ! Non ! Il faut absolument que Prosik retrouve ce Terrien, Lutt Hanson Junior. Et je veux qu'il enquête sur ce qui a pu arriver à mon fils.

— Vous mettez nos vies en danger pour des motifs personnels ?

— Bien sûr que non ! Je ne fais que suivre le plan suggéré par Habiba.

— Et peut-on savoir quel est ce plan ? demanda Mugly en soupirant.

— Nous voulons enlever Hanson – si toutefois il est encore en vie – ainsi que tous ses proches qui partagent sa connaissance des Spirales.

— Et comment saurez-vous quelles personnes sont au courant ?

— Il doit exister des documents. Nous saurons bien qui a eu connaissance des descriptions, des dessins...

— Les Terriens les appellent des « épures » et ce sont...

— Je sais comment les Terriens les appellent ! Vous n'êtes pas obligé de me donner sans cesse des explications sur la Terre, Mugly !

— Mais vous ne saurez jamais avec certitude qui a eu ces plans entre les mains. Quant aux personnes à qui Hanson a pu faire mention de ses projets au cours de...

— Nous n'avons pas le choix ! N'importe quelle solution est préférable à l'effacement !

— N'importe laquelle ?

— Je vous en prie, Mugly... Vous êtes le Drène le plus agressif que j'aie jamais connu. C'est effrayant. Pour l'amour de Habiba, essayez donc de refréner votre tempérament violent !

— Je me dois d'agir dans l'intérêt de tous, Jongleur. Mais je transmettrai vos recommandations à Prosik. Il est d'un naturel extrêmement pacifique.

Sauf quand il a absorbé juste la quantité qu'il faut de bazel.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, Mugly. Je vous laisse donc vous occuper de tout cela. Quant à moi, il faut que j'établisse des plans pour l'enlèvement.

À l'autopsie de ces sujets se révèlent de troublantes différences anatomiques. Les yeux sont attachés aux orbites, en haut et en bas, par des tiges à rotules qui leur permettent de pivoter à cent quatre-vingts degrés ! Dans certaines positions, ils présentent un aspect normal ; mais lorsqu'ils sont tournés vers l'intérieur, ils montrent une surface uniformément grise et lisse. Leur mouvement est contrôlé par des muscles pivots d'une grande élasticité. Nos recherches n'ont pas encore permis d'expliquer ces phénomènes. L'hypothèse d'une intervention chirurgicale ou médicale à des fins inconnues n'est pas écartée. Notre comité d'étude suggère que ces étranges modifications pourraient conférer des pouvoirs mystérieux aux sujets concernés.

*Rapport secret de la Patrouille
de Zone sur l'étude des Drènes*

Escortés par un détachement de gardes qui se tenaient hors de portée d'oreille, Lutt et Morey descendirent à pied la rampe qui menait à la Garenne. Juste avant de franchir le dernier poste de sécurité, Lutt se retourna.

Le pousse-pousse exotique était toujours sur le parking et les robots-coolies affalés par Terre tout autour, comme au dernier degré d'épuisement.

— Regarde-moi ça, dit Lutt. Ils recommencent leur cirque.

— Un des gags les plus marrants de Père, fit Morey.

— Maman sait bien que les robots ne peuvent pas ressentir de fatigue, dit Lutt. Je suis sûr qu'il les a programmés ainsi rien que pour l'embêter.

— Elle profitera de l'attente pour faire gonfler la note de vidcom longue distance, fit Morey en riant. Sur le compte de la Garenne, évidemment. Et il verra la facture, tu peux me croire.

— La guerre silencieuse, en quelque sorte.

Ils tournèrent à angle droit après le poste de contrôle et s'engagèrent dans un long tunnel bas aux parois et à la voûte revêtues de carrelage blanc, éclairé par une seule rampe lumineuse au-dessus de leurs têtes. L'aire de stationnement avait cessé d'être visible.

— Pas comme la nôtre, n'est-ce pas, mon cher frère ? demanda Morey.

— Nous discuterons de ça plus tard. En attendant, si j'étais toi, je tournerais sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler.

Le tunnel débouchait sur un large quai en béton où les bruits de machinerie étaient plus intenses. Devant eux couraient les rails luisants sur lesquels les navettes de la Garenne faisaient leur va-et-vient.

Couvrant le bruit des machines, ils entendirent le fracas grinçant d'une rame qui approchait. Une lumière jaune et froide illumina les rails, projetant des ombres au ras du quai.

Lutt avait toujours sur le dos la vareuse verte et noire que Ryll avait reconstituée par idmagie et il se sentit frissonner dans l'air glacé du quai. Il se demandait si Ryll aurait pu idmager quelque chose de plus chaud.

Vous commencez à croire en moi, Lutt ?

C'était juste pour vous mettre à l'épreuve.

Je pourrais vous donner une bonne parka fourrée, mais Morey s'en apercevrait.

Ils se trouvaient à présent en vue de la plateforme d'embarquement des passagers et Morey regardait Lutt d'une drôle de manière tout en marchant.

— Tu portes des chaussures rehaussantes, à présent ? lui demanda-t-il. Tu as l'air plus grand.

Lutt attendit qu'ils s'arrêtent avant de répondre :

— Tu n'as jamais entendu parler des injections de résine plutonienne ?

— Hé ! La résine plutonienne n'est pas encore approuvée par la W.D.A. Comment as-tu fait pour t'en procurer ?

— Peut-être que ce sont simplement des chaussures rehaussantes, Morey.

— Si tu peux avoir de la résine plutonienne, je sais où l'écouler avec un gros pourcentage.

— Combien pourrais-tu tirer de cette paire de chaussures ?

— À peu près autant que de ton histoire d'extraterrestre dans ta tête.

Lutt ! Est-ce que les Terriens ont aussi l'habitude de vendre leurs histoires ?

Pas de la manière qu'il suggère.

— Je t'ai fait marcher, hein, Morey ?

— Toujours tes vieilles blagues étudiantines, Lutt ? Elles coûtent une fortune à Père chaque fois qu'il doit te tirer d'affaire en payant la caution aux juges.

— C'est peu de chose à côté de ce qu'il aurait à payer pour toi si tu te faisais attraper.

— Si on décrétait une trêve, Lutt ? Je t'épaulerai dans ta demande

de financement pour construire ton vaisseau ou je ne sais pas quoi, et de ton côté tu seras un chic frère en faisant en sorte que je n'aie pas Père sur le dos.

— J'y réfléchirai. Voyons d'abord comment tu vas te comporter aujourd'hui. Tu sais, je n'ignore pas non plus comment Père a eu vent de certaines de mes farces estudiantines. Toi et ta grande gueule !

Morey leva les deux mains, paumes en avant.

— Je serai sage. C'est promis. D'ailleurs, je n'ai jamais dit à Père que tu avais obtenu tes diplômes en payant des types pour passer les examens et rédiger tes devoirs à ta place.

— C'est peut-être parce que nous savons tous les deux que c'est comme ça que tu t'en es tiré au Harvard Business Institute, hein, Morey ?

— D'accord, on s'est soûlés la gueule une fois ensemble et on a échangé des confidences. N'est-ce pas à ça que servent les frères ?

— J'ignore à quoi sert un frère, Morey. Peut-être que je le découvrirai un jour.

— Et ce vaisseau que tu es en train de bricoler, à quoi sert-il au juste ?

— Si L.H. veut bien cracher un tout petit peu plus de fric, les Hanson disposeront bientôt d'un vaisseau capable de traverser l'univers en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Demain, nous pourrions être dans le système de Citelli.

Morey se tirailla la lèvre supérieure.

Il vous croit ? demanda Ryll.

Il se pose la question. Vous pensez bien qu'il flaire la bonne affaire, pour le cas où j'aurais raison.

Qu'est-ce qui vous fait croire que les Drènes vous laisseront accéder aux Spirales ?

Nous apprendrons la signalisation, nous respecterons les priorités. Vous m'apprendrez tout ce qu'il faut savoir, n'est-ce pas, Ryll ?

Je ne sais pas tout.

Mais vous m'apprendrez ce que vous savez.

On dirait que vous croyez vraiment à mon existence, cette fois-ci !

Pour des enjeux pareils, je suis prêt à prendre le pari. Et maintenant, retirez-vous. Il y a une rame qui arrive.

À travers leur vision commune, Ryll observa avec intérêt l'endroit où ils se trouvaient. Le quai d'embarquement surplombait une plaque tournante à six voies, de forme circulaire. Au centre de cette roue était gravé, en vert et or, le blason des Hanson. Six tunnels en partaient. Celui qui était immédiatement à leur gauche brillait d'une lumière blanche indiquant l'approche d'un train maglev. La lumière s'intensifia et le convoi émergea. C'était une rame articulée, un gros ver mécanique et bourdonnant qui s'immobilisa à hauteur du blason des

Hanson.

Ryll savait, d'après les souvenirs de Lutt, que le train repartirait par un autre tunnel pour traverser un labyrinthe de voies souterraines. Tout cela, pour un Drène, était une parodie des demeures de Drénor, où les Aînés vivaient dans l'ampleur profonde de la planète.

Avec un grand fracas métallique, une partie du toit de la voiture s'ouvrit et une rampe cylindrique se forma, laissant voir un garde armé posté devant l'ouverture.

La rampe se souleva et s'allongea jusqu'à la plateforme où le garde hésita, son attention braquée sur Lutt.

— Il a remarqué que tu es plus grand, dit Morey.

Lutt leva la main droite pour laisser inspecter sa paume par un détecteur qui se trouvait à côté du garde en uniforme vert et or. S'adressant à ce dernier, qui avait été spécialement choisi par leur père, Morey déclara :

— Il a un truc pour se faire plus grand.

Le garde émit un grognement suspicieux :

— Je vois ça.

Il jeta un coup d'œil au détecteur, puis se tourna de nouveau vers Lutt.

— D'accord, c'est bien vous.

Lutt eut un sourire amusé. Passant devant le garde, il descendit, suivi par Morey, dans la cabine illuminée où ils se sanglèrent sur les premiers sièges qu'ils trouvèrent. À part le garde, qui prit position à côté des soufflets du couloir quand il se replia contre la cabine, il n'y avait aucun autre passager.

Dès que la porte extérieure se fut hermétiquement refermée, la voiture tourna avec la plateforme et se mit en route, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce que les projecteurs ne montrent plus les parois du tunnel que sous la forme d'un obscur reflet flou. Quelques instants plus tard, ils ralentirent et s'arrêtèrent sur une nouvelle plaque tournante qui les orienta vers un nouveau tunnel. La voiture reprit de la vitesse. Trois fois, l'opération se répéta. Finalement, ils aperçurent la paroi verte du tunnel central.

— Quatre changements de direction seulement, fit remarquer Lutt. D'habitude, il y en a plus.

— Père est intervenu sur l'ordinateur avec son code prioritaire, lui dit Morey. Il est impatient de nous voir.

Brusquement, la voiture s'immobilisa avec un cahot au milieu du tunnel vert, en les plaquant violemment contre leur harnais de sécurité. Ils virent un train de marchandises qui coupait la voie un peu plus loin devant eux. Les rames articulées grinçaient et gémissaient, indiquant une lourde charge.

— Je me demande ce qu'il peut bien transporter encore, fit Morey.

— Il nous le dira s'il juge utile que nous le sachions.

Lutt s'affala sur son siège, le harnais tendu au maximum sur sa poitrine et son abdomen. Morey se pencha en avant pour essayer de mieux voir.

— Je me demande quand je finirai par savoir de quel genre d'affaires il traite, dit Morey.

Pas avant que le vieux meure, pardi, pensa Lutt. *Tu es un crétin, mon frère.*

Même sans avoir fait beaucoup d'études dans le domaine de la gestion commerciale, Lutt savait qu'il pourrait prendre la tête de l'Entreprise Hanson à n'importe quel moment. C'était ce que désirait son père. L.H. l'avait nettement fait comprendre malgré ses récriminations concernant les autres activités de Lutt.

Cet imbécile de Lutt avec ses rêves fumeux de voyage spatial ultra-rapide ! Cela allait-il être encore le thème de la discussion d'aujourd'hui ? Les signes indiquant que le vieux Hanson commençait à perdre patience avec son fils numéro un étaient de plus en plus nombreux.

Morey se racla la gorge.

— Je t'ai attendu hier soir avant de me mettre à table.

— Tu m'en vois confus !

— Tu étais dans une prison de la Patrouille de Zone. Cela fait-il de toi un repris de justice ? Ce serait un beau titre à ajouter à ton palmarès.

— Prends garde, Morey. Je n'ai pas été inculpé de quoi que ce soit. C'est toi qui es bien placé pour décrocher le titre de malfaiteur.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? glapit Morey.

— Si on parlait plutôt de ta collection de timbres ?

— Quelle collection de timbres ?

— Celui que tu caches dans le talon de ta chaussure gauche, par exemple.

Le visage de Morey s'assombrit sous l'effet d'un soudain afflux de sang. Lutt découvrit ses canines en un sourire féroce.

— Je suis en mesure de prouver que tu as pioché dans la caisse des compagnies que tu diriges. Tu voles ta propre famille et tu t'achètes des timbres rares. Ils sont si légers à porter, n'est-ce pas, Morey ?

— Tu... Tu ne vas pas...

— Le dire à Père ? Non, si tu ne m'y obliges pas.

— Que veux-tu de moi ?

— Voilà qui est plus raisonnable, Morey. Tu sais être réaliste, quand il le faut. Ce timbre d'Anatolie de 1995 que tu caches dans ton talon, il irait chercher dans les combien à une vente aux enchères ?

— Tu crois que je vais te laisser me prendre tout ?

— Mais je ne veux pas tout. Je veux juste te modérer un peu,

comme fait Père avec Mère. Elle n'a jamais su résister aux objets d'ail très rares. Tu as la même tendance irrésistible à acheter les timbres les plus chers.

— Si tu ne veux pas tout... combien, alors ?

— La moitié, peut-être. Nous venons. J'ai besoin d'un million tout de suite. Cet anatolien devrait faire l'affaire, si mes renseignements sont bons.

— C'est pour quoi faire ?

— Père ne voudra pas me donner tout l'argent dont j'ai besoin pour reconstruire et améliorer mon *Vortraveler*.

— Ton *Vortraveler* ! Tu crois que je vais financer ton foutu machin ?

— Ce que Père ne me donnera pas, c'est toi qui le fourniras. Il me faut quarante mille par semaine après la mise de fonds initiale. Allons, frérot !

Lutt leva une main en signe d'avertissement tandis que Morey, blême et furieux, s'apprêtait à répondre.

— Fais comme si j'étais à ta charge. Tu peux bien casquer un peu pour une nouvelle personne à ta charge.

— Et si je refuse ?

— Ne fais pas l'idiot, Morey. Imagine comme ce serait pénible de te retrouver face à Père et à ses vérificateurs, si je lui faisais parvenir les documents compromettants.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu possèdes ces documents ?

— Tu te raccroches à des brins de paille, Morey. Tu penses bien que si je suis au courant pour cet anatolien...

— Mais où sont tes preuves ?

— C'est bon. Je t'enverrai des photocopies.

Morey poussa un très long soupir.

— C'est toujours toi qui finis par gagner !

— Cette fois-ci, nous gagnerons tous les deux. Tu ne comprends pas ? Je vais tirer des bénéfices énormes d'une branche de l'Entreprise Hanson, qui sera totalement indépendante de Père.

— Rien n'est indépendant de lui.

— Bien sûr. Il l'acceptera quand l'argent commencera à rentrer dans nos caisses. Tu n'as qu'à te considérer comme mon bailleur de fonds dans cette affaire.

— Mais sans droit de regard ?

— Tu auras le droit d'aller te faire voir, si tu n'es pas content. Et ton timbre d'Anatolie, tu peux te le coller où je pense et t'expédier sur Pluton en express. Tu saisis bien, Morey ? Finalement, tu l'as dans l'os, vieux frère !

Morey tira de sa poche un mouchoir blanc à monogramme et s'épongea le front.

— J'ai toujours su que tu avais une mentalité dégueulasse, Lutt. Comment as-tu fait pour savoir...

Il laissa la question en suspens.

— Pourquoi est-ce que je te le dirais ? Si tu étais à ma place, me dévoilerais-tu tes sources ?

Le silence de Morey fut amplement suffisant comme réponse. Ryll s'introduisit à ce moment-là dans les pensées de Lutt :

Comment pouvez-vous être si mauvais avec votre propre frère ?

Vous dites que vous avez accès à ma mémoire. Vous savez donc comment il est, et vous vous faites certainement une idée assez juste du caractère de Père. Ce ne sont pas des saints.

Vous non plus, Lutt.

J'ai appris à survivre. Je fais ce que j'ai à faire. N'oubliez pas que vous êtes à Rome, à présent, Drène ou pas Drène.

À Rome, fais comme les Romains. Oui, je saisis très bien l'allusion. Je connais aussi votre problème de la poule et de l'œuf. Lequel précède l'autre ?

Vous êtes en train d'apprendre à penser comme un humain de la Terre.

J'ai assimilé de très nombreuses histoires sur votre terrible planète.

Mais la réalité ne correspond pas à ce que vous attendiez ?

Ne commettez pas l'erreur de me traiter comme un enfant, Lutt. Je sais énormément de choses.

Un jour, je vous ferai raconter quelques-unes de vos histoires drènes.

Seulement si je veux bien. Mes pensées n'appartiennent qu'à moi.

C'est ce que vous dites.

Morey choisit ce moment-là pour chuchoter à l'oreille de Lutt :

— Il y a peut-être une limite à ce que tu peux m'extorquer. Je suis sûr que Père aimerait savoir comment tu t'y es pris pour obtenir ces renseignements.

— Tu t'imagines que je me suis branché sur le centre d'écoute de Père ? Ne sois pas ridicule. Si c'était le cas, il serait déjà au courant de tes activités.

Morey se laissa de nouveau aller en arrière, le regard sombre.

Les pensées de Lutt s'attardèrent un instant sur le « centre d'écoute » dont il venait de parler. C'était l'ultime secret de famille de L.H., qui ne devait être transmis qu'à ses descendants mâles. Un dossier rempli d'informations privées compromettantes destinées à prouver l'authenticité de la chose. Des électropastilles incorporées à certains produits Hanson servaient à espionner leurs acquéreurs, et les informations étaient emmagasinées et traitées par ordinateurs dans ce « centre d'écoute ». Morey et Lutt soupçonnaient leur père d'être à la tête d'une gigantesque opération de chantage, mais leur seule certitude était que L.H. avait le pouvoir d'exercer une influence spectaculaire sur certains personnages très haut placés. Ils avaient

également l'assurance qu'aucune pastille ne se trouvait sur les produits utilisés par les membres de la famille Hanson. Leurs services de sécurité y veillaient particulièrement.

Le dernier wagon de marchandises passé, leur rame se remit en mouvement et prit de la vitesse sur une section de la voie qui formait une courbe serrée vers la gauche. Les deux frères se trouvèrent pressés l'un contre l'autre à un bout de leur siège. Ils se séparèrent et la voiture s'immobilisa à l'entrée d'une énorme caverne.

Lutt défit son harnais et se mit debout. Il leva la tête pour contempler, à travers le toit transparent de la voiture, la grotte brillamment illuminée. La tour mobile qui abritait les bureaux de leur père se dressait au milieu de son abri démesuré, l'ancien site où se cachaient jadis des alignements de missiles M.X. Tel un écho du siècle dernier, la tour était montée sur ses propres rails et pouvait s'enfoncer encore bien plus profondément dans le labyrinthe souterrain où se dissimulait l'Entreprise Hanson. Pour Lutt, c'était là la plus belle réalisation issue du cerveau de son père. Une merveille de robotique et de technique industrielle. Tout comme son créateur, le siège de l'Entreprise Hanson voyageait vers des endroits secrets selon des itinéraires que personne d'autre ne pouvait suivre.

Morey semblait lui aussi absorbé dans ses méditations tandis qu'il rejoignait Lutt devant l'entrée du couloir de sortie en attendant qu'il se déploie. Il devait être troublé par le même genre de pensées que lui. Dans la tête du vieux Hanson, nombreux étaient les endroits secrets et ténébreux.

Debout à côté de son frère, Lutt constata que Morey ne le dépassait plus que de six centimètres. Avant l'accident, la différence représentait le double.

Le garde s'écarta tandis que la sortie s'ouvrait.

— Votre père est prêt à vous recevoir, dit-il.

— Il ne faut surtout pas le faire attendre, déclara Lutt en passant le premier.

— On croirait presque que tu es impatient, fit remarquer Morey en lui emboîtant le pas. Moi, je ne suis jamais pressé de me faire engueuler.

— Tu crois que c'est juste pour m'engueuler qu'il veut me voir ?

— Tu es peut-être son préféré, Lutt, mais j'occupe une petite place, moi aussi. Je ne sais pas si ça t'intéressera de savoir qu'il vient de me nommer vice-président aux affaires des planètes éloignées.

— Je le savais déjà, Morey. Je n'ignore rien de ce qui te concerne.

— Tu es aussi salaud que Père ! se plaignit Morey.

— Voyons, fréro ! C'est toute la reconnaissance que tu as envers ton papa qui vient de te promouvoir à un poste de haute responsabilité, avec haut salaire à la clé ? Ton ingratitude m'étonne !

— Je déteste que tu prennes ce ton protecteur avec moi !

— C'est toi qui me l'as appris, Morey. Allons, viens ! L.H. nous attend et tu sais qu'il n'aime pas cela.

Tandis que Lutt dirigeait son corps partagé par un Drène vers la sortie du couloir, Ryll ressassait des pensées maussades.

J'ai lié mon sort à celui d'une bête sauvage. Que faire pour l'appivoiser ? Est-il seulement possible d'introduire lui semblant de civilisation chez une créature pareille ?

Et qui est chargé d'espionner les espions ?

Mot de passe dans les Services de Sécurité Hanson

Lutt Hanson Senior éprouvait des sentiments divers tandis qu'il observait de sa fenêtre, du haut de sa tour secrète, le quai de débarquement de la grotte M.X. où ses deux fils venaient d'apparaître.

Mes fils... mes ennemis.

Pas un seul des mots que Lutt Junior et Morey avaient échangés en traversant le labyrinthe de tunnels pour arriver jusqu'ici ne lui avait échappé.

Comment rattraper les erreurs de toute une vie ?

Il se sentait à la fois coupable et heureux d'avoir pris les précautions qui lui permettaient d'espionner ses deux fils. Précautions ? Avait-il eu, d'une manière ou d'une autre, l'intuition de ce que deviendrait un jour Morey ? Ou Lutt Junior ?

Quelque chose, en tout cas, lui avait inspiré de programmer un robochirurgien pour implanter une minuscule micropastille émettrice dans la nuque du nouveau-né Morey, vingt-neuf ans auparavant, exactement comme il l'avait fait, quelques années plus tôt, pour Lutt Junior. Ces dispositifs d'écoute étaient ses propres inventions et leur fabrication avait été entièrement automatisée, comme pour tout ce qui touchait aux questions de sécurité de l'Entreprise Hanson. Personne n'était au courant de leur existence. Seulement, la pastille de Lutt Junior avait cessé d'émettre.

Elles étaient censées durer toute une vie, mais... quelque chose n'a pas marché. Qu'est-il arrivé à mon fils aîné ?

La pastille de Lutt était muette depuis l'accident du Vortraveler et il ne pouvait plus, désormais, entendre ce que disait son fils que quand il se trouvait en compagnie de son frère Morey.

Il lui est arrivé quelque chose quand il était dans l'espace !

Les indices à sa disposition demeuraient bien minces. Quelques allusions bizarres à la présence d'un extraterrestre dans son corps. Et certaines paroles qui laissaient entrevoir des possibilités fascinantes dans le domaine de la communication... s'il s'avérait qu'il y avait quelque chose dans cette idée d'Agence de Presse des Spirales.

Ployant sous le poids des années, L.H. se déplaça, aidé par ses béquilles automatiques, le long du mur-fenêtre à vision unidirectionnelle, son attention concentrée sur le poste de sécurité, tout en bas, par lequel passait obligatoirement tout nouvel arrivant. Comme les autres, ses deux fils devaient être fouillés et examinés par des gardes humains et des automates avant de pénétrer dans un nouveau labyrinthe qui les conduirait au sommet de la tour où il se trouvait.

Il ne lui était pas facile de marcher et de regarder en même temps, vers le bas, le poste et la plateforme de débarquement. Des verres moteurs grossissants, autre invention complexe de sa part, étaient directement en contact avec sa cornée et faisaient saillie à l'emplacement de ses yeux défectueux comme les antennes d'un insecte mécanique. Quand il les portait, il ne pouvait ni remuer ni cligner les yeux. Le dispositif assurait la lubrification de la surface de l'œil et contrôlait sa durée d'utilisation. Il devenait opaque et le forçait à retirer les verres au-delà d'un certain seuil de fatigue. Il était aussi obligé de tourner la tête chaque fois qu'il modifiait sa ligne de vision.

Aidé de ses béquilles automatiques, Hanson Senior continuait à faire les cent pas, à la fois impatient de recevoir ses deux fils et pourtant redoutant leur venue.

Les jeunes Hanson franchirent le poste de sécurité et disparurent à sa vue dans les étages inférieurs de la tour mobile.

Hanson Senior effleura un bouton sur l'une de ses béquilles et la tour se mit aussitôt en mouvement pour gagner les profondeurs labyrinthiennes de l'ancienne caverne à missiles M.X. Tournant la tête, il adapta sa vision à un hologramme multicolore projeté à partir du mur opposé. Il s'agissait d'un organigramme en trois dimensions décrivant les différentes branches de l'Entreprise Hanson et des sociétés qu'elle contrôlait entièrement.

Le plus grand foutu conglomérat de tout le système solaire !

Des actifs supérieurs à ceux de la plupart des nations ; une pieuvre dont les tentacules monopolistiques se glissaient, pour dominer le marché, dans des endroits où peu de gens auraient songé à soupçonner leur présence.

Et qui va hériter de tout cela à ma mort ?

Il fut secoué, à ce moment-là, par une quinte de toux qui lui abaissa encore le moral. Ces temps derniers, il se sentait nettement plus mal dans sa peau et n'hésitait pas à reconnaître son désir anxieux d'aller mieux ou d'être débarrassé de la vie.

Mais comment faire la passation des pouvoirs ?

Il se sentait singulièrement infortuné. Ses deux fils étaient d'indignes voleurs, qui s'opposaient à leur père selon des voies détournées.

À quel moment ai-je commis une erreur ?

Il savait qu'il était, en partie au moins, à blâmer pour la nature aberrante de ses fils, soit à cause de la transmission génétique, soit à cause de l'éducation qu'il leur avait donnée. Mais le cours de leur existence semblait à présent inaltérable et il trouvait cela particulièrement ironique. Depuis longtemps, il était habitué à refaçonner selon ses désirs personnels l'univers qui l'entourait. Il modelait la matière, animée ou inanimée, comme il en avait envie.

Et voilà que je suis incapable de changer mes fils.

Les dispositifs de sécurité du corridor extérieur lui annoncèrent l'arrivée imminente de Lutt Junior et de Morey.

Il est temps d'essayer une dernière fois de corriger mes erreurs passées. Et cette fois-ci, je saurai me montrer encore plus tordu qu'eux !

Essayez de tout contrôler et vous vous retrouverez. vite en train de jongler avec beaucoup trop de forces possédant chacune son inertie. C'est le problème de l'apprenti sorcier. Quand tout dégénère en chaos, on ne connaît plus la formule magique permettant de rétablir le contrôle.

Préceptes de Sagesse du Raj Dud

Osceola regarda, par la fenêtre en incéram, le paysage vénusien qui s'étendait à la lisière de la cité de Gorontium. Flammes pourpres, rivières de soufre en fusion, cascades de magma impétueux étincelant comme un feu d'artifice de fête nationale, lucioles orangées dansant à la crête des nuages empoisonnés.

Sa montre lui disait que la matinée venait à peine de commencer ici, mais les variations de lumière permettaient rarement de constater la moindre différence.

Elle entendait Dudley, dans le sas de leur antichambre, en train de passer son armure incéram. Quel maladroit ! On aurait dit un alligator mâle en train de se frotter contre un tronc d'arbre.

Leur appartement sur le toit, avec son quintuple revêtement isolant, offrait ce qu'il y avait de mieux comme protection contre la chaleur cuisante de la planète – entre quatre cent cinquante et six cents degrés Celsius –, mais elle s'était toujours sentie mal à l'aise quand elle était venue ici et il était rare qu'elle s'aventure à l'extérieur. Elle préférait arriver et repartir par Spirale.

Bien que spartiates, les pièces étaient assez confortables. Tout l'ameublement était en incéram de la même couleur terne.

Dudley s'approcha d'elle et opacifia la fenêtre.

— Inutile de te torturer, Oscie. Tu n'es pas obligée de regarder. Tu aurais dû rester en Floride, cette fois-ci.

— Je n'aime pas le secret dont tu entoures les choses. Il y a des moments où je crois sincèrement que tu aurais besoin d'être guidé. Qu'est-ce qu'il y avait de si foutrement important là-bas pour que tu prennes le risque de sortir dans cette armure ?

— Lutt a besoin d'une brave fille qui le fasse marcher droit.

— C'est sur la Terre qu'il se trouve, ton neveu. Pas sur Vénus !

— Mais il y a ici une bonne douzaine de femmes qui correspondent

exactement à ce qu'il lui faut.

— C'est ce que tu penses ! Et peut-on savoir comment tu t'y prendras pour lui faire rencontrer ces créatures de rêve mouillé ?

— Oh ! Cela se produira tout naturellement !

— Tout naturellement, mon œil ! Tu es encore intervenu !

— À peine. Disons que je lui ai soufflé à l'oreille, à travers les dimensions, que Vénus était l'endroit idéal pour sa démonstration avec une caméra Vor... et pour beaucoup d'autres choses.

— Tu as fait ça, hein ? Pourquoi ne pas lui donner carrément la clé du lupanar de la Légion ? Ça lui plairait sûrement, ça, à ton Lutt !

— Ce ne sont pas des femmes pour lui. Ce qu'il lui faut, c'est une épouse qui lui donne le bon exemple.

— Une épouse ? Il n'est pas du genre à se marier. Il te ressemble trop.

— C'est comme si nous étions mariés, toi et moi. Trente ans déjà...

— On dirait trente siècles ! Ah ! les hommes ! Vous vous figurez toujours qu'il suffit de trouver la femme idéale, et tout finit par sentir le magnolia.

— Ça vaut le coup d'essayer, Oscie. Ce n'est plus le même Lutt, avec ce gosse drène qui partage son corps.

— J'aimerais bien que tu laisses tomber, plutôt. Rien ne t'a réussi avec les Hanson depuis que tu as bloqué leur usine automatique de voitures pour qu'elle ne puisse plus fabriquer que des pousse-pousse.

— C'était un bon coup, n'est-ce pas ? S'il essaye de toucher à la programmation, c'est la fin de tout l'empire Hanson, et il le sait. Je lui ai lié les mains.

— En fait, c'est ta sœur que tu as voulu punir, hein ? Parce qu'elle l'a épousé.

— Ce n'est pas vrai, Oscie !

— Alors, pourquoi as-tu fait en sorte qu'elle soit obligée de dire : « Sou Pow Chou » pour que ce foutu truc puisse démarrer ?

— Certaines de ses amies mondaines trouvent cela amusant.

— Et L.H. aussi. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

— C'est une thérapie excellente pour ma sœur. Ça lui rappelle ses origines.

— Thérapie, mon cul ! Cette petite pimbêche ne doit même pas encore savoir exactement d'où sont sortis ses deux fils !

— Ça suffit comme ça, Oscie. Je sais que tu n'aimes pas ma sœur ni sa famille, mais il y a des limites, tout de même.

— Bon, d'accord. Tu vas faire du racolage pour ton neveu. Et après ?

— Je n'essaye pas vraiment de tout contrôler, Oscie. Je veux juste exercer une petite influence.

— Si Lutt applique ici, il risque d'y laisser sa peau.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Mais Vénus a un effet tonique. Ce garçon n'a jamais vu la mort de près. Ça lui fera du bien.

— Encore tes idées de thérapeutique. Parfois, j'ai l'impression que tu te prends pour un psy chargé de soigner toute la race humaine.

— Seulement ceux qui ont besoin de moi, Oscie.

— Par exemple moi, je suppose ?

— Ce n'est pas moi qui ai posé les questions au sage.

— Ça va ! J'ai compris. On rentre à la maison.

— Mais nous sommes chez nous, ici aussi.

Il fit un geste large qui englobait la petite chambre aux murs gris.

— Nous ne sommes pas chez nous ! Nous sommes dans un jeu que tu as inventé. On rentre à la maison, je te dis ! Chaque fois que tu viens ici, tu as la tête qui enfle comme une citrouille. Pour qui te prends-tu ? C'est pas moi qui pose les questions au sage !

— Je regrette, Oscie, mais j'ai besoin de rester un peu.

— Si c'est comme ça, je rentre seule ! Cet endroit me fout les boules. Et c'est encore pire quand je vois l'effet qu'il a sur toi.

— J'ai essayé de te convaincre de rester en Floride.

— Je rentre, mais ça ne m'empêchera pas de t'observer de loin, vieux connard ! Il y a des moments où tu mets vraiment ma patience à l'épreuve !

— Je suis heureux à l'idée que tu ne me quitteras pas des yeux, Oscie. Je sifflerai si j'ai besoin de ton aide.

— Je verrai bien si je dois te répondre.

Elle marcha jusqu'au panneau ovale qui se découpait dans le mur à côté du sas d'entrée. Elle plaça la paume de sa main contre une petite plaque sombre et son corps se fondit dans le panneau pour disparaître totalement, en ne laissant derrière lui qu'un tourbillon de lumière vive.

— Il serait peut-être temps que je prenne ma retraite, murmura Dudley entre ses dents.

Peut-être avons-nous le désir inconscient de pénétrer le Temps pour y disséminer nos graines. Cela pourrait expliquer l'existence des Latents. Autrement, comment pourrions-nous, nous les Drènes, abriter en notre sein des idmageurs au talent caché si imprévisible ?

Journal de Habiba

Au moment de pénétrer dans les bureaux de son père, Lutt s'arrêta par réflexe, faisant entrer Morey, qui le suivait de près, en collision avec lui. Cet arrêt était indispensable pour repérer les obstacles qui pouvaient se dresser sur son chemin. Le vieux L.H. avait la réputation de réaménager sans cesse les locaux où il travaillait et d'y semer des pièges destinés à surprendre les non-initiés. Lutt connaissait la plupart de ces pièges, mais son père les bricolait continuellement. Il avait prévenu les membres de sa famille de ne jamais entrer dans son bureau quand il n'y était pas.

« Cela pourrait vous être fatal », disait-il.

Et Lutt le croyait sans peine.

À ses yeux, l'endroit où il se trouvait en ce moment était une salle du trône à niveaux multiples. Le Seigneur Fondateur de l'Entreprise Hanson attendait, sur ses béquilles automatiques, près des fenêtres du fond, au sommet de plusieurs marches recouvertes d'un tapis rouge. Il n'y avait pas de trône sur son estrade, bien que n'importe qui se fût attendu à en trouver un. En réalité, le vieux s'asseyait rarement. Il émanait de lui, ces temps derniers, une aura d'activité forcée, celle d'un homme qui se bat contre la maladie en restant à tout prix en mouvement. La phlébite le faisait boiter et ralentissait ses mouvements, mais il s'obstinait à demeurer sur ses pieds, en braquant sur ses visiteurs, d'un geste sûr et mécanique, ses effrayants verres grossissants.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez pour entrer, tous les deux ? fit-il d'une voix légèrement éraillée. Il ne vous arrivera probablement rien.

Un rire caquetant secoua le corps du vieil homme.

Lutt s'avança le premier, conscient de la présence de Morey juste derrière lui. Marchant directement vers le tapis rouge des marches et

de l'estrade, juste sous les fenêtres, les deux fils traversèrent prudemment le centre de la pièce. Lutt s'efforçait de ne montrer aucune nervosité, mais il sentait transpirer Morey derrière lui.

Ne crains rien, petit frère. Reste bien derrière moi et tu survivras sans doute.

Le vieux demeurait silencieux, attentif. Il lui était déjà arrivé de leur crier des avertissements, du genre : « Ne marchez pas là ! Ne vous asseyez pas ici ! »

Une partie de l'attention de Lutt demeurait fixée sur les lèvres ridées de son père.

À mi-chemin, sur la droite, il y avait un bureau ordinaire, adossé à un mur marron et jaune couvert de graphiques et de statistiques sur les opérations en cours. Leur père l'utilisait rarement, car il préférait utiliser une table à dessin voisine, où il pouvait travailler debout. C'était là qu'il s'adonnait aux tâches qu'il restait à exécuter lorsque les ordinateurs avaient fini de danser au son de son biniou. Les pupitres d'ordinateurs occupaient tout un mur de métal sur la gauche. Ils se trouvaient à une distance qui le forçait à faire de fréquentes allées et venues.

En passant devant la table à dessin, Lutt jeta un coup d'œil aux graphiques muraux, notant quelques-unes des affaires auxquelles s'intéressait actuellement L.H. Compagnie Agricole du Vent Solaire ; Société de Gestion Immobilière ; Exploitations Minières de l'Espace et Cie ; Division des Produits de Consommation ; Manufactures d'Armement Militaire.

Le vieux se soucie plus de ses affaires que de sa famille, se dit Lutt. Tout ce qui sort de sa seule imagination est plus important que tout le reste !

Comme ces gadgets que L.H. inventait et exhibait dans tous les endroits importants de l'empire Hanson, où il pouvait les montrer du doigt en disant : « Vous voyez ? C'est à moi. »

Très jeune, Lutt avait décidé de ne jamais devenir l'un des trophées exhibés par son père. Morey, lui, risquait encore de tomber dans ce piège.

Au pied des marches, sur un signe de son père, Lutt s'immobilisa. Morey se cogna dans son dos, révélant ainsi que le petit frère était en train de regarder ailleurs.

— Ne mets pas le pied sur la troisième marche, lui dit L.H. Et reste au milieu, au moins à cinquante centimètres de chaque bord.

— Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci, Père ? demanda Lutt en enjambant la troisième marche. Des détonateurs ? Une trappe ? Un mécanisme d'éjection ?

— J'ai oublié, dit L.H. en souriant, et la réponse sembla sincère à Lutt.

Les béquilles automatiques du vieillard constituaient une autre merveille de technologie mortelle. Une série de boutons permettaient d'activer des armes et des dispositifs divers. Lutt craignait que son père, diminué comme il l'était dans ses mouvements, ne déclenche un jour accidentellement l'une de ces armes, au détriment de l'infortuné qui se trouverait en face de lui.

Une fois sur l'estrade, Lutt et Morey allèrent s'asseoir sur une banquette située à leur gauche. « La sellette des visiteurs. » Sa surface argentée était dure et lisse et elle n'avait pas de dossier, ce qui mettait mal à l'aise la plupart des visiteurs. Un jour, Lutt avait apporté un dossier adaptable, bien rembourré, qu'il avait conçu lui-même, et s'était fait devant son père un siège un peu plus confortable. Il s'agissait d'une plaisanterie, mais le vieux L.H. n'avait pas daigné manifester une quelconque réaction.

C'est pour me dire qu'il en faut plus que ça pour capter son attention.

Lutt avait laissé son gadget en partant, mais il ne l'avait pas retrouvé à sa visite suivante. Sans doute le puissant vieillard délabré l'avait-il jeté aux ordures.

Soutenu par ses béquilles, L.H. se tourna lentement en même temps que ses fils tandis qu'ils prenaient place, mais les yeux mécaniques demeurèrent fixés sur Lutt.

— Voilà, Père..., dit Morey.

— Tais-toi ! aboya L.H.

Morey retomba dans un silence penaud.

— Vous avez dû remarquer tous les deux, reprit leur père, que je n'ai affiché ici aucune entreprise de presse. La raison vous en a été expliquée plusieurs fois. Le *Seattle Enquirer* n'est qu'un prétexte à déductions fiscales.

La voix éraillée du vieux Hanson s'effilocha en une faible quinte de toux qui inquiéta Lutt. Quand l'accès fut passé, L.H. se lança, un ton plus bas, dans l'énumération des nombreux échecs de Lutt, dont le dernier en date était la perte du vaisseau expérimental.

Lutt le laissa terminer en silence. Puis il répondit :

— J'apprends grâce à mes erreurs comme tu l'as fait avec les tiennes. Quant à l'*Enquirer*...

— Une poubelle fiscale ! Et on me dit que tu as l'intention de le transformer en affaire rentable !

— Exact. J'ai engagé du personnel avec des salaires plus élevés, j'ai modernisé le matériel, rénové les locaux et insufflé un peu plus de tonus à toute l'équipe.

— Avec mon argent ! Tu dilapides mon argent pour des caprices !

— Ne t'ai-je pas entendu dire mille fois qu'il faut de l'argent pour faire de l'argent ?

— Il faut aussi un peu de bon sens !

— Père, j'ai fait certains choix qui...

— Qui sont inacceptables ! La presse écrite est un anachronisme. Tes caprices sont ridicules. Tu vas jusqu'à utiliser des parfums synthétiques pour recréer dans tes bureaux l'atmosphère rétro des anciennes imprimeries ! Bientôt, tu vas sans doute laisser tomber l'électronique pour sortir des journaux en papier !

— Ce serait idiot..., fit Lutt en se levant d'un bond tandis que Morey, sachant que son père préférerait cela quand il leur faisait un sermon, demeurait sagement assis... J'ai simplement recréé l'ambiance d'un ancien journal parce que c'est stimulant, intellectuellement, pour le travail en équipe. La concurrence m'imité, d'ailleurs.

— L'ambiance ! railla L.H.

— Je suis réaliste, Père. J'utilise à fond la technologie moderne. Je désire seulement allier les deux pour en tirer le meilleur profit.

— Mon fils, si tu te tournais vers les satellites de communication et les réseaux intersolaires, je te fournirais tous les capitaux que tu...

— Père, j'ai l'intention de dominer le marché. Mais à ma manière ! Et tu verras que je réussirai.

Au bout d'un long silence troublant, L.H. demanda :

— Comment ?

— En créant l'agence de presse la plus rapide et la plus sûre de toute l'histoire de l'humanité.

— Dans ce cas, pourquoi t'amuses-tu ainsi avec ton *Enquérir* ?

— Je me sens à l'aise avec l'*Enquérir*. C'est pour moi...

— À l'aise ? C'est bon pour les défaitistes, d'être à l'aise. On n'est jamais à l'aise quand on fonce. C'est pour cela que je ne m'assois jamais devant un bureau.

— Tant mieux pour toi, Père. Mais j'ai plus d'ambition que tu ne le soupçonnes.

— J'espérais qu'avec l'âge tu renoncerais à ces fantaisies insensées.

— L'*Enquérir* n'est pas une fantaisie insensée !

— Et en fait, ça s'aggrave. Ton journal est une feuille à scandale. C'est très gênant pour ta mère. On ne peut pas faire du sensationnel uniquement avec des histoires de meurtres, de viols et de guerres extra-planétaires.

— Pourquoi ? Parce qu'elles augmentent le tirage ? Tu n'apprécies pas les bénéfices ?

— Ce que je n'apprécie pas, c'est le ton de tes éditoriaux ! Comment oses-tu laisser Ade Stuart critiquer mes intérêts financiers ?

— Aaah ! C'est donc le papier de la semaine dernière sur le monopole de l'énergie solaire exercé par l'Entreprise Hanson.

— Mon propre fils devrait se montrer plus sensible aux réalités économiques et aux intérêts familiaux.

— Un journal vivant et indépendant se doit de respecter la liberté

d'opinion de ses éditorialistes. Es-tu en train de me menacer de me couper les vivres ?

— Tu te saborderais avec un somptueux chant du cygne à mon propos. Je te connais bien.

Lutt sourit et fut surpris de voir le pendant de son propre sourire sur les lèvres de son père. Enhardi, il reprit :

— *L'Enquirer* pourrait être bien plus qu'une poubelle fiscale. Il pourrait être la base de mon nouveau système de communication par Spirale, qui est pratiquement instantané...

— Ces prétendues spirales Vor dans lesquelles tu ne cesses d'engloutir de l'argent ?

— J'ai déjà expédié des messages hyperluminiques à la Terre à partir d'un vaisseau dans l'espace. Je pense que l'univers entier est parcouru par un réseau de Spirales qui nous permettront de...

— D'anéantir d'autres vaisseaux coûteux au milieu du vide spatial !

— Je sais ce qu'il faut faire, à présent, pour prévenir ce genre d'accident.

— Écoute bien, mon garçon. Je suis moi-même un inventeur. *Expérimenté*. Ce jouet qui t'occupe tant a des aspects amusants, mais...

De nouveau, L.H. fut interrompu par une quinte de toux. Lutt profita de l'occasion pour dire :

— Il y a de gros bénéfices à faire.

— Ton idée fantaisiste ne sera jamais rentable.

— Comment peux-tu affirmer cela ? Mon système fonctionne très bien. Et même sans transport rapide de matière, je pense qu'il s'agira d'une...

— Tu *penses* !

— Mais, Père ! Il y a en ce moment des conflits majeurs sur trois planètes. Le potentiel journalistique représenté uniquement par ces...

— L'Entreprise Hanson n'est pas concernée par ces guerres, sinon en qualité de fournisseur d'armements, et encore cela ne représente que des clopinettes en regard de notre chiffre d'affaires total.

— Mais un moyen de communication rapide pourrait aussi réduire nos pertes dans l'espace. Nous pourrions prendre des mesures instantanées dès que surgit un problème.

— Nos intérêts dans l'espace sont déjà protégés par des dispositifs de sécurité automatiques, ou sous la responsabilité du personnel sur place. Tu as bien vu ce que nous avons accompli sur Uranus. La concurrence est balayée quand elle devient menaçante. C'est la meilleure manière de traiter ces problèmes.

— Mais il suffirait d'un tout petit investissement supplémentaire...

— Ce que tu cherches, en réalité, c'est une énorme mise de fonds initiale qui pourrait, si tu as de la chance, commencer à rapporter quelques petits bénéfices dans deux ou trois ans. Mais ça ne durerait

pas. La concurrence aurait vite fait de prendre le train en marche.

— Je te dis que nous aurions le monopole !

— Ce qui compte, c'est le rapport, mon fils ! Et crois-moi, les bénéfices que tu pourrais tirer de ton idée farfelue ne sont rien à côté de ce que tu verrais si tu t'installais dans ce bureau.

Morey se racla bruyamment la gorge.

— Eh bien, qu'est-ce que tu veux ? lui demanda L.H.

— Père, je pourrais peut-être...

— Tu me laisseras décider pour toi, Morey. Sache faire preuve d'un sens un peu plus grand des responsabilités, et les choses changeront peut-être pour toi.

L.H. se tourna de nouveau vers son aîné.

— Tu perds du temps et beaucoup d'argent. Tu prends des risques inutiles.

Morey n'était pas décidé à se laisser museler.

— Toi aussi, tu as pris des risques pour arriver là où tu es, Père, dit-il.

— Voilà que tu prends le parti de Lutt ? fit L.H., à qui la chose semblait faire plaisir.

— Je crois qu'il mérite sa chance.

— Pour qu'il se casse la figure et que tu puisses ramasser les miettes, c'est ça ?

Comme Morey ne répondait pas, L.H. soupira et se tourna de nouveau vers Lutt.

— Je n'ai jamais compris pourquoi il fallait qu'un de mes fils ait tout le cran mais rien dans la tête, alors que l'autre a tout le bon sens mais rien dans le ventre.

Équilibrant son poids sur une béquille, il leva l'autre pour la pointer sur Lutt en ajoutant :

— Écoute bien ce que je te dis, mon garçon. Tu devrais faire un énorme bond en avant à partir de ce que j'ai bâti de mes mains. Prends appui sur mes épaules et fonce. Profite de la situation, mon garçon. Tu ne vois donc pas tout ce que je t'offre ?

— Cesse de m'appeler mon garçon ! Et l'empire Hanson est ton œuvre.

— Il pourrait être à toi.

— Je veux quelque chose qui m'appartienne réellement. Si les différentes parties de l'univers sont vraiment reliées entre elles par un réseau de Spirales, l'Entreprise Hanson ne représenterait qu'une minuscule partie de ce que nous pourrions gagner.

— C'est insensé. Ton vaisseau expérimental a failli te tuer.

— Mais j'ai survécu, et j'ai appris des choses.

— Moi aussi, j'ai appris des choses. Je me suis intéressé de près à tes recherches. Si je pensais qu'il y avait des possibilités dans ton

projet hyperluminique, j'aurais déjà mis l'une de mes divisions à travailler dessus.

— Ça signifie que tu ne financeras plus mes travaux ? demanda Lutt en notant, du coin de l'œil, avec quelle attention Morey regardait son père pour deviner sa réponse.

L.H., exaspéré, secoua la tête.

— Du gâteau dans l'espace !

— Peut-être un plus gros gâteau que tu ne l'imagines.

L.H. réprima un sourire sur la manière dont Lutt profitait de la moindre occasion pour attaquer.

Je le fais venir pour l'engueuler parce qu'il dépense trop dans ses recherches clandestines et il trouve le moyen de retourner la situation ! C'est une tête de bois, ça c'est sûr ! Voyons jusqu'où il est capable d'aller.

— Écoute, mon fils. Nous pourrions peut-être conclure un marché.

— Quel genre de marché ?

— La politique et les éditoriaux de *l'Enquêter* sont totalement incompatibles avec mes positions. Cette liberté d'expression, cela a beaucoup de valeur pour toi ?

Lutt sourit en voyant où le vieux voulait en venir. Il perçut également le début d'un sourire au coin des lèvres de son père.

— Tu dis toujours que la valeur des choses est relative.

— Dans ce cas, suis-moi..., dit L.H. d'une voix bourrue. (Puis il agita sa béquille en direction de Morey, qui voulait se lever comme son frère.) Pas toi, Morey. Tu restes ici. Et je te conseille de demeurer assis. Nous aurons plus de chances de te retrouver entier quand nous reviendrons.

Tournant le dos à Morey, le vieillard descendit les marches en chaloupant sur ses béquilles. Ils se dirigèrent vers les consoles informatiques. Là, le vieux Hanson pointa sa béquille en direction du mur nu à côté d'un pupitre et appuya sur un bouton.

Lutt priaït pour qu'il ne se trompe pas de commande. Il fut soulagé d'entendre un grincement de machinerie derrière le mur.

— Je me fais vieux ; je n'y vois plus très bien, lui dit L.H., comme en écho à ses pensées. Chaque fonction de mon corps semble défaillante, et même mes meilleurs robodocs n'y peuvent plus grand-chose. J'attendais depuis longtemps que tu te décides à venir vers moi.

La corde sensible, se dit Lutt. *Ça fait un bon moment qu'il n'a pas essayé ce truc-là sur moi.*

— Tu as Morey, répliqua-t-il. Et je sais qu'il y a d'autres personnes compétentes dans l'entreprise.

— Mais elles ne font pas partie de la famille, dit L.H. tandis qu'un panneau mural coulissait, dévoilant les premières marches d'un escalier mécanique immobile qui conduisait aux pièces secrètes du sommet de la tour.

Chaque contremarche portait un slogan du genre :

PRÉPAREZ-VOUS À MOURIR VOS CHANCES DE SURVIE SONT NULLES

C'était l'ultime avertissement de son père aux intrus qui seraient miraculeusement parvenus jusque-là.

Comme Lutt demeurait silencieux, son père reprit :

— Tu es potentiellement beaucoup plus capable, mon fils. Je l'ai senti dès le jour où tu es né. C'est pour cela que je t'ai donné mon propre prénom. Tu n'en ressens pas le poids ?

— J'en ressens le poids.

L.H. dessina un cercle dans l'air du bout de sa béquille et l'escalier roulant se mit à bourdonner. Il s'avança et agrippa la rampe. Le poids de son corps mit le système en mouvement. Lutt suivit, deux marches plus bas, tout en parlant.

— As-tu remarqué, Père, comme nos conversations varient peu ? Ce sont toujours les mêmes vieux arguments que nous ressasons.

— Comme les marches de cet escalier, hein ? Ça tourne, ça tourne, et ça recommence.

— La prochaine fois, nous pourrions utiliser un enregistrement, dit Lutt en secouant la tête. Ce sera une économie d'énergie pour tous les deux. Toi avec tes sermons et moi avec mes demandes d'approbation et de financement de mes projets.

Le rire subit du vieillard s'acheva en une quinte de toux rauque.

Arrivés au sommet de l'escalier mécanique, ils suivirent un étroit couloir et prirent un petit ascenseur qui les conduisit au Saint des Saints, une petite pièce bourrée d'équipements électroniques ésotériques. Le fameux Centre d'Écoute.

Sur une table en plastique près de l'entrée étaient posées deux enveloppes blanches, l'une intitulée « Lutt Junior » et l'autre « Morey ».

Sur un signe de L.H., Lutt prit son enveloppe et la foudra dans sa vareuse.

— Tu n'es pas curieux de savoir combien il y a ? demanda L.H.

— Je l'apprendrai bien assez tôt.

— Je n'en doute pas, je n'en doute pas. Tu donneras l'autre à Morey.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait monter ici ?

— Je voulais te parler seul à seul. Morey me préoccupe. Il a de mauvaises fréquentations.

— Que puis-je y faire ?

— Tu pourrais te souvenir qu'il s'agit de ton frère et le guider !

L.H. poussa la deuxième enveloppe vers Lutt, qui la prit dans sa main.

Un silence de plomb descendit entre les deux hommes.

Lutt sentit craquer l'enveloppe qui se trouvait dans sa vareuse. Son

contenu, de toute évidence, provenait des gains réalisés à partir de cette installation Hanson ultraconfidentielle. Curieuse façon de distribuer une rente, compte tenu des énormes ressources financières disponibles, mais son père en avait décidé ainsi et nul ne pouvait remettre la chose en question.

L.H. semblait attendre quelque chose.

Que je lui dise comment je pressure Morey ? Est-il possible qu'il soit au courant ? Oui... c'est bien possible.

Lutt laissa son regard inquiet errer dans ce Centre d'Écoute, qui était la pièce maîtresse des inventions les plus secrètes de son père. Un dispositif de compression codée capable de s'immiscer dans n'importe quel système de communication électronique, par ondes radio ou par rayons durs. C'était ici que les micropastilles dissimulées dans les produits Hanson renvoyaient leurs informations clandestines, qui étaient enregistrées, identifiées par leurs empreintes vocales, puis lues et classées automatiquement. « Ma banque », disait souvent le vieux Hanson quand il parlait de cet endroit.

« Je vends une partie de ces renseignements à des organismes de sécurité, en passant naturellement par des intermédiaires », avait expliqué un jour L.H., en laissant l'imagination de Lutt découvrir toute seule les autres usages que l'on pouvait en faire.

Lutt se souvenait de la crainte que lui inspirait cet endroit quand il était petit. Son père se vantait toujours d'être le seul à pouvoir maîtriser cette technologie. Aucun détecteur, disait-il, à part, naturellement, ceux de sa propre invention, n'était capable de repérer l'existence de cette chambre ni des pastilles qui y faisaient affluer les renseignements. Et lorsque Lutt s'était montré sceptique, il avait ajouté :

« Je pense d'une manière différente de tous ceux qui ont existé ou existeront jamais. Mes appareils sont d'une complexité extrême. Cependant, je suis prudent par nature. Le secret pourrait être volé et utilisé contre moi. C'est pourquoi je dois m'entourer de multiples précautions. »

Sur la nature de ces précautions, L.H. n'avait jamais été très explicite. Mais il y avait au milieu de la pièce deux coupoles transparentes, posées chacune sur un piédestal, avec à l'intérieur un dossier portant la mention : « Lutt Junior » et « Morey ».

Toujours dans un silence pesant, Lutt ruminait les instructions que L.H. avait données à ses deux fils. À sa mort, ils devaient monter au Centre d'Écoute, en se servant des signaux codés dissimulés dans les béquilles, et chacun devait retirer son propre dossier.

« Vous ne toucherez qu'à celui qui vous appartient. Si vous prenez l'autre, il vous tuera. »

Chaque dossier contenait un enregistrement et des connecteurs

destinés à être branchés directement sur la tête de l'intéressé. Les secrets de famille seraient alors transmis directement au cerveau des deux fils, « y compris la manière de transmettre à votre tour nos secrets à votre descendance mâle ».

Quelle mentalité macho ! songeait Lutt tandis que son attention revenait au moment présent.

Le vieux Hanson paraissait un peu dépité que Lutt garde ainsi le silence. Il prit un casier en plastique contenant quelques outils non ferreux et fit mine de tripoter l'une de ses micropastilles d'enregistrement, en remplaçant une puce et en la testant. Tout en travaillant, L.H. toussa.

— Est-ce que nous risquerions vraiment notre vie si nous parlions de cet endroit ? demanda Lutt.

— Je t'ai déjà averti une bonne fois pour toutes la première fois que je t'ai révélé son existence, mon fils. Ce serait idiot d'essayer.

— Tu as peur que Morey ne soit compromis par les truands qu'il fréquente ?

— Ce n'est que l'une de mes préoccupations, fit L.H. en prenant du recul pour mieux examiner son œuvre – un minuscule composant perdu au milieu d'une muraille étincelante de composants similaires, tous d'aspect identique (un rectangle argent et or de la taille d'un ongle), mais tous différents quand on les examinait de près.

Lutt avait plusieurs théories sur la manière dont fonctionnaient ces pastilles. Il jouait souvent avec son père à une sorte de jeu, où il essayait de deviner les secrets du Centre d'Écoute, malgré l'insistance du vieux Hanson à répéter qu'aucun autre esprit humain n'était capable de suivre les circonvolutions de son imagination créatrice. Tandis que L.H. finissait son travail, Lutt demanda :

— C'est un système de transmission moléculaire ?

Un gloussement secoua la poitrine du vieillard, mais son visage demeura de marbre.

— Il y a nécessairement un endroit, dans toute construction, par lequel l'air s'échappe vers l'extérieur, reprit Lutt.

Était-ce une lueur d'intérêt qu'il venait de voir briller dans son visage ?

— Des messages gravés dans les molécules atmosphériques..., fit-il.

Il attendit que la quinte de toux du vieil homme s'estompe, puis continua :

— Ces molécules gravées pourraient être lues à l'extérieur une fois que l'air s'est échappé dans...

— Quelle différence, grogna son père, que tes molécules mythiques soient dedans ou dehors ? Un récepteur digne de ce nom n'a pas besoin d'attendre que tes foutues molécules mettent leur nez ridicule à l'extérieur pour pouvoir les capter. Et d'ailleurs, il y a beaucoup

d'habitations et encore plus de véhicules qui sont totalement étanches.

Lutt croisa le regard inscrutable de son père derrière ses lunettes.

— Cela signifie que tes pastilles ne peuvent pas te transmettre de message quand elles se trouvent dans un lieu...

— Des conneries, tout ça ! Des molécules gravées ! Dedans ! Dehors !

— Alors, je fais fausse route ?

— Je n'ai pas dit ça.

C'était un nouveau tournant dans leur jeu, dont Lutt médita les implications. Le vieux cherchait-il à le guider vers une impasse ? Possible. Tout le temps qu'il le verrait perdre sur un projet impraticable de cette sorte constituerait certainement une source d'amusement pour lui.

— Tu n'as pas ouvert ton enveloppe, lui dit L.H.

— De toute manière, ce sera au-dessous de quatre-vingt mille, et j'ai besoin de bien plus.

— Au-dessous de quatre-vingt mille, hein ? Ça fait quand même pas mal, pour un mois.

— Je sais que tu places quatre-vingt-dix pour cent de cette rente sur un compte bloqué pour ma retraite, mais c'est maintenant que j'ai besoin d'argent, pas quand je serai trop vieux pour l'utiliser.

— Tu veux dire quand tu auras mon âge ?

— On peut l'interpréter comme ça.

— Combien te faut-il, cette fois-ci ? demanda L.H. en soupirant.

— Six millions.

— Six millions ! Et pour faire quoi ?

— J'ai construit mon système de communication par Spirales, et même mes vaisseaux expérimentaux, avec des pièces de récupération. Cette fois-ci, je veux faire les choses comme il faut. Émettre à partir des zones de conflits sur les autres planètes, démontrer les possibilités réelles de mon invention.

— Avec six millions ?

— Il faut deux millions pour mettre sur pied l'agence de presse, y compris le matériel, les frais de déplacement et les campagnes de promotion. Le reste ira à la construction du nouveau vaisseau.

— Quelle est la zone de conflits qui t'intéresse ?

— Vénus.

— J'ai visité cette planète. C'est un endroit torride, infernal. Pourquoi pas la guerre de Mars ? Il y fait plus froid au moins.

Lutt était sidéré. Allait-il obtenir la somme demandée ? C'était un chiffre extraordinaire, six fois plus élevé que tout ce qu'il avait jamais osé réclamer par le passé. La tradition voulait qu'ils se mettent à marchander, à présent, comme des camelots sur une planète en voie de développement.

— Vénus offre beaucoup plus d'intérêt au plan médiatique, d'une part parce qu'il s'agit de la Légion étrangère opposée aux Gardes rouges maoïstes, et d'autre part parce que le danger y est bien plus grand.

Lutt ne mentionna pas l'étrange voix invisible qui lui avait suggéré à l'oreille, pendant le sommeil de Ryll : « Viens sur Vénus, Lutt. Pour expérimenter la caméra Vor, mais aussi pour y trouver l'amour et bien d'autres choses. Pour y toucher du doigt ton passé et ton avenir. »

— Et tu comptes t'y rendre en personne ? demanda L.H.

— Oui, fit Lutt, retenant sa respiration. Quelle décision allait prendre son père ?

— Deux millions tout de suite, davantage s'il y a des résultats encourageants, fit L.H.

Lutt demeura muet. C'était dix fois ce que le vieux offrait d'habitude, en disant : « Deux cent mille, pour frais exceptionnels. » À quel jeu jouait-il ? Lutt éprouvait un mélange de sentiments complexes où dominaient l'amour, l'admiration, l'envie et la haine. Deux millions, après tout, ce n'était que le tiers de ce dont il avait réellement besoin !

Une quinte de toux convulsive secoua de nouveau L.H. Il se pencha en avant, la poitrine appuyée contre une béquille. Quand l'accès fut passé, Lutt murmura :

— Ne dis pas à Mère où je vais.

L.H. essuya une traînée de mucus au coin de sa bouche et hocha affirmativement la tête. Sa prothèse visuelle lança des reflets quand il se tourna. Sans ajouter un mot, il précéda son fils vers la sortie du Centre d'Écoute. Il n'attendait aucun remerciement et il n'en reçut aucun.

Pendant toute la durée de cet entretien familial, Ryll s'était contenté d'observer sans intervenir, en concentrant le maximum de son attention sur l'analyse de la substance émotionnelle complexe étalée devant lui, et en regrettant de n'avoir pas suivi avec plus de sérieux ses cours de psychologie exotique.

Dans le couloir, Ryll lança une sonde :

Pourquoi ne faut-il pas le dire à votre mère ?

Elle s'inquiéterait trop.

Votre père a cédé sans trop discuter.

Malgré nos conceptions différentes, il sait que je dois voler de mes propres ailes.

J'avoue que je ne comprends pas.

Le vieux respecte en réalité mon ardeur et mon indépendance.

Mais pas votre créativité ?

Cela aussi, je pense, mais il faut toujours que je l'entende dire par quelqu'un d'autre. Cela ne vient jamais directement de lui.

Ryll se replongea dans ses pensées privées. Quelles étranges créatures que ces Terriens. Cette famille était déchirée par des conflits internes. Aucune dévotion filiale. Le père était d'une froideur de glace. Il aurait pu causer la mort de ses propres enfants !

Pour la première fois depuis qu'il avait mêlé physiquement son sort à celui du Terrien, Ryll se sentit atrocement seul, à la dérive dans un environnement dangereux où il ne voyait pas un seul exemple de convivialité rassurante. Était-il seulement possible d'introduire de vrais liens d'amour et d'affection dans une telle société ? Ryll en doutait très sérieusement.

Quand j'étais jeune, on pouvait encore être soi-même – c'est-à-dire un individu. Et c'est pour en être un que je me suis battu toute ma vie.

Lutt Hanson Senior

Du haut de son appartement, au dixième et dernier étage de l'immeuble qui abritait ses ateliers de construction spatiale dans les environs de Seattle, Lutt observait l'épave de son *Vortraveler* sur l'aire de béton. Il ne restait plus du vaisseau qu'une carcasse tordue et calcinée. Tout autour, des ouvriers s'activaient comme des insectes à proximité d'une charogne. En ce début d'après-midi, l'ombre des bâtiments coupait l'extrémité éloignée de l'épave, au milieu de la zone de propulsion démantelée, selon une ligne onduleuse.

À l'abri dans son appartement, Lutt pouvait prendre la liberté de s'adresser à haute voix au cohabitant de son corps.

— Ainsi, vous ne retrouvez rien de votre vaisseau drène ?

Je n'ai rien pu identifier qui me soit familier.

— Ces salauds de la Patrouille de Zone ! Je me demande où ils veulent en venir.

Ils ouvrent l'œil. Et à la première erreur de notre part, hop ! ils nous mettront en prison, définitivement.

— Je suis obligé de penser que vous avez raison.

Pourquoi croyez-vous donc que je n'ai pas repris le contrôle de notre corps ? C'est que je ne suis pas encore sûr de pouvoir reproduire avec naturel toutes les réactions humaines.

— Puisque vous le dites.

C'est la vérité. Mais dites-moi, Lutt. Pourquoi traitez-vous votre propre frère de manière si odieuse ?

— Vous avez vu comme il s'est empressé de payer la première mensualité ?

Mais votre père vous a déjà tant donné.

— On est encore loin du compte ! Vous voyez ce vaisseau, en bas ? Je vais le reconstruire, et sans commettre d'erreur. Vous allez d'ailleurs m'aider.

Comment le pourrais-je ? Ce que vous voulez faire est extrêmement dangereux pour...

— Vous n'avez aucune idée de ce qu'est le danger. Mais vous allez l'apprendre bientôt si vous ne me dites pas tous les secrets du voyage par Spirales.

Je n'étais qu'un passager à bord d'un vaisseau automatique.

— Ne mentez pas !

Lutt ouvrit d'un coup sec la baie coulissante qui se trouvait devant lui. Avant que Ryll ait pu s'y opposer, il grimpa sur l'étroit rebord où il demeura en équilibre, se retenant d'une seule main au cadre de la fenêtre.

Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous croyez que vous pourriez nous idmager un corps tout neuf si je précipitais celui-ci en bas ?

Ryll éprouva une terreur soudaine et se remémora des bribes d'une leçon apprise à l'école. Que faire pour quitter en catastrophe, au moment de sa mort, un corps avec lequel on a fusionné ? Mais tout ce qu'il trouva à dire fut :

Vous n'oseriez pas.

Pour toute réponse, Lutt lâcha sa seule prise sur la fenêtre et demeura en suspens face au vent qui soufflait contre la façade.

Tout ce que je sais, c'est qu'il faut soixante-dix minutes drènes, par les Spirales, pour rejoindre la Terre à partir de Drénor.

Lutt reprit sa prise sur le cadre de la fenêtre.

— Je sais combien dure une heure vénusienne, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que peut-être une minute drène !

Environ deux virgule cinquante-sept minutes terriennes. Je vous en prie ! Rentrons !

Lutt se baissa pour repasser à l'intérieur, mais laissa la fenêtre ouverte.

Ryll n'osait essayer de prendre le contrôle de leur corps de peur que, dans la bagarre, Lutt ne réussisse à les faire passer par la fenêtre. Il se concentra sur le spectacle que regardait Lutt, une montagne lointaine à la cime enneigée. À part lui, il songea qu'il faudrait apprendre à mentir avec conviction s'il voulait cacher les connaissances dont tout Drène était le dépositaire au sujet des Spirales.

— Vous voyez cette montagne ? fit Lutt. Chaque fois que vous refuserez de m'aider ou de répondre à mes questions, j'irai faire du vol libre à partir du sommet.

Les souvenirs de Lutt montrèrent à Ryll qu'il ne plaisantait pas.

Vous n'allez pas faire ça ! protesta-t-il.

— Il y a des rafales descendantes extrêmement surnoises, là-haut, poursuivit Lutt. Elles peuvent vous rabattre au sol en un rien de temps, et c'est bien plus bas que du haut de cette fenêtre.

Vous êtes fou !

— Le vieux L.H. m'a appris ce qu'il faut faire pour obtenir ce que je veux. Et je vous signale que mon aile a été spécialement étudiée en fonction de ma taille et de mon poids normaux.

Mais nous avons grandi et pris du poids !

— On m'a bien averti de ne plus utiliser cette aile si je prenais plus de trois kilos. Trop dangereux. Je sens qu'il va y avoir du sport.

Pourquoi prendriez-vous de tels risques ?

— J'adore le danger. Vous le savez, puisque vous lisez mes pensées.

Mais vous n'étiez pas aussi fou avant l'accident.

— Disons que ce sont les effets du choc. Je suis un nouveau Lutt. L'accident m'a transformé.

Ryll ne savait plus que dire ni que faire. Il se trouvait dans une impasse et la situation empirait pour lui de minute en minute.

Voyant qu'il ne répondait pas, Lutt ajouta :

— Surtout, n'essayez plus de reprendre le contrôle, ou je saute à pieds joints par la fenêtre. Sinon, je trouverai bien quelque chose de pire à la première occasion.

Ryll sentit soudain la colère l'envahir.

Ingrat ! Je vous ai redonné la vie. C'est ainsi que vous me remerciez ?

— Vous ne sentez pas une drôle d'odeur ? demanda Lutt.

Une odeur ? Oh ! c'est celle de la fureur drène.

Au moment même où il laissait échapper cette révélation, Ryll comprit qu'il venait de commettre une erreur.

— On dirait le parfum d'une fleur, médita Lutt. Je ne l'oublierai pas. Si seulement Morey pouvait émettre de tels signaux. Vous avez vu comme il était fou de rage quand il m'a donné le fric ?

Il avait l'air assez furieux pour vous tuer.

— Morey ? Tuer quelqu'un ? Il est bien trop lâche pour ça !

On dit que les Terriens ne sont plus les mêmes quand ils sont acculés.

— C'est pareil chez les Drènes ?

Je ne peux pas le savoir.

— Voilà qui est intéressant. Savez-vous ce que j'apprécie dans notre petit arrangement, Ryll ? C'est que je ne me suis jamais senti dans une meilleure forme. Et en ce moment, par exemple, j'ai une faim de loup.

Vous me laisserez au moins participer au choix du menu ? Si ça devient trop pénible, je ne réponds pas de moi.

— Je saurai à quel moment vous avez atteint la limite grâce à cette merveilleuse odeur.

Merveilleuse ? Elle est atroce !

— Encore un exemple de ce qui nous sépare. Il doit y avoir des tas de choses que j'adore et que vous trouveriez répugnantes. Et... vice versa. Ce qui est bon pour l'oie est parfois du poison pour le jars.

Les pensées de Ryll se portèrent immédiatement sur le bazel.

— Je connais un endroit super pour déjeuner, dit Lutt.

Prenant juste le temps de passer sur ses épaules une cape bleu marine, il demanda qu'on lui amène une longue limousine, une Cadichev qu'il conduisit lui-même, beaucoup trop vite, au milieu de l'intense circulation pédestre et automobile qu'il y avait à cette heure-là dans les rues de la ville.

Ryll sonda la mémoire de Lutt pour se faire une idée de leur destination et reconnut l'endroit quand ils arrivèrent devant. Une enseigne de néon rouge sur toute la façade de l'immeuble à étages annonçait : « La Maison de la Santé ».

La pluie commença à tomber au moment où ils descendirent de voiture et grimpèrent un court perron en haut duquel s'ouvrit une porte de sécurité qui leur donna accès à un vestibule où dominaient le cristal et le velours rouge. Des éclats assourdis de musique, de rires et de conversations, mêlés à des tintements de vaisselle, parvenaient à leurs oreilles. Des odeurs de mets épicés flottaient dans l'air.

Un portier de carrure massive, vêtu d'une livrée noire et blanche à l'ancienne, prit la cape de Lutt.

— Heureux de vous accueillir de nouveau parmi nous, monsieur, dit-il.

Passant en revue quelques-unes des expériences de Lutt en ces lieux, Ryll se sentit écœuré. Quelle étrange mixture d'activités !

Une partie de ses émotions filtra jusqu'à la conscience de Lutt, qui émit une pensée réjouie :

C'est une affaire qui marche très fort. C'est pour cela, sans doute, que Morey y a investi ses capitaux.

Un mélange de restaurant, d'établissement de cure et de maison de prostitution ?

Pourquoi pas ? La santé n'est-elle pas composée de plusieurs facteurs ?

Mais ce genre de chose est illégal !

Les clients de marque qui fréquentent cette maison s'arrangent avec la police et tout fonctionne parfaitement. En privé, nous l'appelons : « la Maison des Plaisirs ».

Le portier s'effaça pour laisser entrer Lutt, par une double porte, dans une antichambre principalement occupée par un portique en métal bardé de lumières clignotantes et d'appendices palpeurs semblables à des vermicelles.

Lutt pénétra sous le portique avec un naturel qui dénotait une longue habitude et laissa les palpeurs lui toucher la tête et les mains. Il commença à lire à haute voix les indications qui s'affichaient devant lui, au-dessus de son front : « A.C.O. + 0,5 ».

— Alimentation du Cerveau en Oxygène, plus zéro virgule cinq ! Chouette ! C'est mon meilleur chiffre jusqu'à présent !

Vous devriez être prudent, Lutt. Et si cette machine était capable de détecter des cellules non terriennes ?

Elle ne fait qu'interpréter mon métabolisme. Elle indique à présent quels organes fournissent l'oxygène et les autres éléments dont j'ai besoin.

Mais ils vont comparer ces nouveaux paramètres à leurs relevés précédents.

Et alors ? L'appareil ne prend pas de radio.

À quoi sert tout cela ?

Il y a un distributeur, à la sortie de cette salle, où je peux acheter des « médicaments de choc » chargés de compenser mes insuffisances. Ils incorporeront aussi certaines substances aux plats que je commanderai.

Je vois que la nourriture n'est pas votre principale préoccupation ici.

Tu parles ! Ce bordel est le meilleur de toute la Terre.

Lutt, je vous supplie de ne pas faire ça.

Allons, allons ! Je serai généreux. Je vous laisserai choisir une partie des plats.

Une hôtesse athlétique, vêtue d'une épaisse combinaison verte qui laissait voir les bosses des armes qu'elle dissimulait, aida Lutt à ressortir du portique.

— Vous avez vu ? glapit Lutt. Le distributeur ne m'a rien proposé. Il me recommande seulement quelques sains exercices là-haut !

— Vous êtes dans une excellente condition physique, monsieur, lui dit l'hôtesse, qui avait une voix râpeuse. Mes compliments !

— Le repas d'abord, fit Lutt en se frottant les mains. Rien de tel que vos bons petits plats pour tonifier les gonades. Je veux un salon privé. Envoyez-moi Priscilla avec le menu.

— Vous ne voulez pas Toloma, votre préférée ?

— Peut-être plus tard.

Le salon privé correspondait aux renseignements que Ryll avait déjà puisés dans la mémoire de Lutt. Le Drène l'embrassa d'un seul regard : des miroirs partout, une petite table au dessus en verre, deux fauteuils grêles, un épais tapis blanc, des lumières tamisées à chaque coin du plafond.

Pourquoi ces miroirs au plafond ? demanda Ryll.

Vous ne lisez pas la réponse dans ma mémoire ?

J'ai trop peur de ce que j'y découvrirais.

Ces miroirs sont super. Attendez et vous verrez bien. Regardez ce panneau mural. Il s'ouvre pour former un lit. La table et les chaises pour les repas sont également escamotables. Elles sont dans ce renfoncement que vous voyez là-bas.

Comme le tapis est épais !

Ouais ! Parfois, on se passe même du lit.

Vous êtes vraiment dégoutant, Lutt.

Priscilla entra à ce moment-là par la porte qui se trouvait derrière

eux, interrompant leur conversation.

— Oh ! bonjour, Lutt ! minauda-t-elle.

Ryll vit une blonde au visage étroit et aux larges seins. Elle portait un bikini transparent et des chaussures à talons aiguilles.

Au moins cent dix de tour de poitrine ! jubila intérieurement Lutt.

Renvoyez-la, je vous en supplie !

Je croyais que vous vouliez étudier de près le comportement des humains.

Priscilla leur tendit un épais carton en disant :

— Voilà le menu. Je ne sais jamais ce que vous allez choisir.

Qu'elle s'en aille au moins pendant que nous mangeons, implora Ryll.

Vous êtes vraiment prudes, vous les Drènes.

Nous sommes seulement raffinés.

— Casse-toi, Prissie, fit Lutt.

Priscilla eut une moue déçue.

— Vous ne voulez pas écouter mes suggestions ?

— Une autre fois.

Elle s'éclipsa en disant :

— Je vous envoie Toloma.

Lutt ouvrit le menu.

— Hé ! s'écria-t-il. Ils ont dû trouver un nouveau fournisseur de basilic frais ! Ils ont remis le pistou à la génoise au menu.

Ryll se sentit soudain consterné. Du basilic ! Le nom terrien du bazel ! Oh ! là ! là ! Quelle tentation... mais aussi quel danger... beaucoup trop révélateur pour Lutt... Aucun Drène n'était capable de compenser par idmagie les effets de cette drogue.

Nous prendrons du pistou, ça c'est certain, jubila Lutt. Arrosé d'un bon vin rouge.

Je pourrai transformer votre pistou en rammungis, ou en worsokels.

De quoi diable parlez-vous ?

Avec les pli-plis amers, ils comptent parmi les mets préférés des Drènes, expliqua Ryll. Mais en privé il pensa : *Quoi que je fasse, le bazel restera.* Cette terrible drogue défiait l'idmagie. Des Drènes chuchotaient que les origines du bazel remontaient à une lointaine « dispersion » antérieure même à Habiba. Mais personne ne savait rien de précis à ce sujet.

Vous croyez que ça me plairait ? demanda Lutt.

Je ne sais pas. Vous n'êtes pas curieux ?

Ouais, un peu. Mais ne touchez pas à mon pistou. Je vous commanderai quelque chose d'autre... Il étudia le menu en détail... De l'anguille fumée ? Non... Je déteste ça. C'est trop fort.

Les Drènes adorent les plats très riches, particulièrement les entremets.

Je crois qu'on va s'en tenir à mes préférences.

Mais vous avez promis !

Il m'arrive de ne pas tenir nies promesses.

C'est quelque chose que je dois apprendre à faire, moi aussi ?

Je crois que vous l'avez déjà appris.

Vous autres Terriens êtes trop soupçonneux ! Vous avez l'esprit terne, sans imagination. C'est la même chose en ce qui concerne vos goûts alimentaires.

Écoutez-moi bien, mon ami drène. Bon gré, mal gré, nous sommes obligés de faire la route ensemble. J'admets que vous m'avez rendu service après l'accident, et que certaines conséquences ne sont pas faites pour me déplaire, mais...

Par exemple, le fait d'être encore en vie ?

Ou d'avoir gagné quelques centimètres et une superforme. Cette machine, en bas, ne ment pas.

Nos destins sont liés provisoirement, Lutt, mais je nous séparerai dès que j'en aurai l'occasion. La majeure partie de cette chair m'appartient !

Quand vous voudrez, mon gros. Mais pour l'instant, on se régale de pistou.

Même si je proteste vigoureusement ? Au nom de l'Amplitude, ne pourrions-nous pas adopter un compromis ?

De quel genre ?

Pour commencer, chacun de nous pourrait choisir une moitié du repas.

D'accord. Mais êtes-vous capable de séparer nos facultés gustatives ?

On nous a dit à l'école que c'était très difficile à réaliser.

Vous me direz quand vous serez prêt, hein ?

Ryll, tenté de pousser un soupir de satisfaction, préféra demeurer totalement à l'écart des commandes de leur corps. Pour une première tentative majeure de dissimulation, les choses ne s'étaient pas passées trop mal. Lutt avait besoin d'aide pour reconstruire son Vortraveler ? Très bien, dans la limite du possible. Ryll se souvenait vaguement qu'il existait un rapport entre les grands Vaisseaux d'Histoires et la technique permettant de rompre les liens de la fusion corporelle. En aidant Lutt à fabriquer son vaisseau, Ryll pensait pouvoir se libérer d'une manière ou d'une autre.

Si seulement je pouvais me rappeler ce qu'ils disaient à l'école quand je n'écoutais pas.

La vie terrienne a été idmagée selon un idéal de symétrie typiquement drène, mais également avec une asymétrie totalement discordante. La symétrie des deux yeux, des deux bras et des deux jambes s'oppose à l'asymétrie du reste : un côté du visage est différent de l'autre, un bras est plus long, un pied plus fort, et ainsi de suite. Cela ne peut être qu'une source de discordances supplémentaires, la vie cherchant par tous les moyens à découvrir la symétrie au sein de l'asymétrie.

Commentaire de *Habiba*

En sortant du bordel, tandis que Ryll était relégué dans les limbes cotonneux de la béatitude par les effets du bazel et de l'amour à la terrienne, Lutt demanda à un employé de la « Maison de la Santé » de s'installer au volant de la limousine pour reconduire leur corps partagé jusqu'à l'*Enquêter*.

Ryll se sentait tout racorni à l'intérieur de ce corps, épuisé et incapable de faire autre chose qu'enregistrer de vagues sensations physiques à travers les réactions de Lutt. Ces affreux miroirs ! Et pas seulement au plafond, mais aussi partout sur les murs. Tous ces efforts ahanants, geignants, moites... quelle dégoûtation ! Excepté tout à la fin, où la sensation avait été curieusement agréable.

Étroitement enveloppé dans sa cape, Lutt s'affala sur la large banquette arrière en grommelant :

— Faut qu'j'écrrive l'édi... l'édito d'demain. Sacrénom ! Jjj... j'devrais pas être si rond, avec le peu d'vin qu'j'ai bu au repas !

À peine maître de ses pensées conscientes, Ryll gardait le silence, redoutant les tours que son cerveau imbibé de bazel aurait pu lui jouer. Les lumières des immeubles devant lesquels ils passaient s'agitaient et dansaient au son d'une musique inaudible.

Sans se soucier de ce que le chauffeur pouvait entendre, Lutt demanda tout haut :

— Comment ça s'fait qu'on est bourré comme ça, mon gros Ryll ?

Comme il n'obtenait pas de réponse, Lutt s'énerva :

— Ç't'à toi qu'je parle, mon bébé !

Le chauffeur demanda, par-dessus son épaule :

— Pardon, monsieur ?

— J’veus ai ppp... pas parlé ! fit Lutt en se tapant sur la poitrine. Ç’t’à lui que j’causais !

Le chauffeur continuait de regarder devant lui et réprima son sourire jusqu’à ce qu’il fût sûr que Lutt ne s’en apercevrait pas.

— Ah, tu veux faire le malin, hein ? fit Lutt en tordant leur oreille gauche. Ouah ! Ça fait mal !

— Monsieur, vous voudriez peut-être que je m’arrête quelque part pour une désintox ? demanda le chauffeur.

— Contentez-vous de nous ccc... conduire à l’En... à l’Enquérir. Nom de nom, qu’est-ce qu’y avait dans ce foutu vin ?

À l’Enquérir, Lutt confia la voiture à un chauffeur d’une équipe de reportage en le chargeant de la garer et de renvoyer chez lui l’employé de la « Maison de la Santé » avec un généreux pourboire.

Ses employés s’efforcèrent de ne pas le regarder tandis qu’il titubait dans le grand hall en passant devant les plaques à l’ancienne, qui indiquaient : « Atelier de composition », « Imprimerie » et « Correcteurs ». Les bruits enregistrés d’une presse résonnaient à travers tout l’immeuble tandis que les odeurs synthétiques des ateliers de presse à l’ancienne flottaient partout dans l’air.

— J’adore cette vieille atmos... atmosphère, dit Lutt en s’adressant à Ryll. Tu sens ça ? C’est dans ttous les cccconduits de vventilation. L’odeur des encres, de la pppoussière de pppapier, des mmma-chines, du cccafé rrrrefroidi. Des vw... des wvieux ssssandwiches...

Il s’arrêta pour se pincer les deux joues, aux commissures des lèvres, afin de les forcer à prononcer clairement. « Une odeur de rrrassis, dit-il avant de laisser retomber ses mains. Voilà cccomment j’appelle ça, moi. »

Le dernier mot avait été prononcé comme un hoquet.

Il se lança en avant, dans la direction approximative de la porte de son bureau, qu’il réussit à ouvrir après s’être cogné d’innombrables fois aux murs du couloir et à d’autres portes.

Pour Ryll, le bureau de Lutt ressemblait à la salle de commandement d’un vaisseau spatial terrien primitif. De larges écrans affichaient des pages de journal à la demande. Un clavier sortait du mur, avec un siège moulant devant. Sur les bras du siège, il y avait des boutons de sélection de mode : modification, lecture, nouveau... Lutt se laissa tomber au creux du siège et demanda qu’on lui apporte du concentré à la caféine. Quand un garçon de courses vint lui donner la boisson, il l’avala d’un trait, éructa et se pencha vers le clavier.

Ryll, provisoirement relégué dans le rôle de simple observateur, vit les mots apparaître sur l’écran en même temps que les pensées de Lutt lui parvenaient par bribes. Malgré les objections du vieux Hanson, Lutt était visiblement décidé à faire sensation et à augmenter le tirage de l’Enquérir pour en tirer des bénéfices encore plus substantiels.

L'éditorial réclamait la création d'un Office du Logement municipo-régional chargé de mettre en œuvre différents moyens d'améliorer les conditions d'existence de « ces malheureux infortunés qui essayent de se raccrocher aux ombres de nos existences ».

Et maintenant, susciter des pressions pour que Mère fasse partie du comité ! jubila Lutt Mais je le ferai secrètement.

Fatigué de son rôle d'observateur, et recouvrant peu à peu ses forces, Ryll médita sur l'expérience du bordel. Cette Toloma, la favorite de Lutt, avait été une véritable surprise. Cinquante ans au moins, des cheveux d'un roux agressif, aux reflets de henné. Les souvenirs de Lutt lui apprirent qu'elle connaissait le vieux Hanson depuis plus de trente ans. Le jour où Lutt avait accompli ses quinze ans, il l'avait conduit chez elle en disant : « Dessale-le, Tolly. »

Quel être contourné et déconcertant vous faites, Lutt, intervint Ryll.

— Foutez-moi la paix quand j'écris un éditorial ! glapit Lutt.

Ne parlez pas si fort ! Quelqu'un pourrait nous entendre !

— Alors, fermez-la !

Ryll retomba dans un silence morose.

La plus grande surprise causée par Toloma, c'était peut-être cette réplique dans la bouche de Lutt :

— Tu es ma meilleure amie, Tolly.

Elle-même avait paru étonnée :

— Tu le penses sincèrement ?

— Bien sûr que je le pense.

Ryll trouvait moins désagréable de puiser dans les souvenirs de Lutt que de repenser aux contacts charnels dont il avait fait directement l'expérience. L'attitude du vieux Hanson le choquait profondément. Avant cette première visite chez Toloma, par exemple, il avait expliqué à son fils que les mâles de la famille Hanson devaient se serrer les coudes comme des compagnons de guerre.

— Quelle guerre ? avait demandé innocemment le jeune Lutt.

— La guerre contre les femmes, mon garçon ! Tu ne saisis donc pas ?

Une fois de plus, Ryll s'immisça dans la pensée consciente de Lutt.

Votre père est un homme malade et ce doit être contagieux, parce que vous avez attrapé sa maladie.

Lutt retira ses mains du clavier et se pencha en arrière dans son siège.

Écoutez-moi bien, espèce de Drène pudibond ! La prochaine fois que vous m'interrompez dans mon travail, je me lève et je sors dans le couloir en criant : « Il y a un Drène dans ma tête ! »

Vous n'en seriez pas capable !

Combien de temps faudrait-il, d'après vous, pour que cela parvienne aux oreilles de la Patrouille de Zone ?

Ils ont sûrement des espions ici.

Exact. Aussi, foutez-moi la paix !

Il se remit à écrire.

Contrit, Ryll retourna à ses méditations privées. Il se demandait si le Drène qui avait idmagé la Terre n'était pas un malade mental. Lutt avait le cerveau dérangé, cela ne faisait pas le moindre doute. Pendant qu'il faisait l'amour avec Toloma, il s'était plongé dans un rêve éveillé où il faisait comme si la femme qui se trouvait dans ses bras était sa « Nini » sans visage.

Il y avait, entre ce rêve éveillé de Lutt et les techniques de projection idmagique des Drènes, des ressemblances qui n'échappaient pas à Ryll. Ce fantasme nommé Nini recelait-il des éléments d'information utiles ? Qui était le mystérieux « autre homme » que Nini était censée aimer ? Pourquoi Lutt était-il incapable de voir le visage de Nini et d'identifier son rival ? Ce rêve éveillé était plutôt un cauchemar. Où s'arrêtait la raison et où commençait la folie ?

Les avertissements qu'on lui avait donnés à l'école à propos des fusions corporelles donnaient le frisson à Ryll. Certaines leçons suggéraient la possibilité d'effectuer une séparation en adaptant les équipements d'un vaisseau spiralier, mais aucune ne promettait le succès à coup sûr. Tous ceux qui avaient réussi la double opération de fusion et de séparation s'accordaient pour dire que « *la porte d'entrée est aussi la porte de sortie* ».

Et allez donc savoir ce qu'ils entendaient par là !

Jamais Ryll ne s'était senti aussi déprimé par sa situation. Prendre le contrôle du corps et risquer de se faire identifier comme drène ? Oserait-il courir ce risque ?

Lutt acheva son éditorial, fit apparaître un lit escamotable contre le mur opposé de la pièce, s'étira, baissa les lumières et se prépara à dormir.

Cet éditorial ne va pas faire plaisir à votre père, intervint Ryll.

Ni à ma mère, je pense. Mais laissez-moi dormir.

Ryll sentit le cohabitant de son corps sombrer dans le sommeil. Il appréhendait les rêves qu'il allait faire. Quel détestable personnage que ce Lutt. Pas la moindre gratitude envers celui qui lui avait sauvé la vie. Il ne s'intéressait à rien d'autre que ses propres désirs.

Si j'arrive à nous séparer, il mourra. Pourquoi n'a-t-il pas encore compris ?

Il se revit, en mémoire, sur le pont de son vaisseau spiralier, lorsqu'il avait repris connaissance après l'accident et procédé à la fusion des protoplastes. Il se souvint de l'afflux des cellules étrangères dans son corps mutilé.

La porte d'entrée est aussi la porte de sortie ?

Il se demandait maintenant s'il n'était pas possible d'idmager leur

corps beaucoup plus petit que dans son état actuel, en le réduisant exactement dans les proportions correspondant à la masse de chair apportée par Lutt.

Ryll fit pivoter ses yeux en dedans et s'apprêta à idmager un nouveau corps humain, mais se heurta immédiatement à une vive résistance. Il émanait de Lutt, même endormi, une puissante volonté de survie.

Il se protège inconsciemment en bloquant mes efforts d'idmagie !

Alors qu'il se préparait à effectuer une nouvelle tentative, Ryll sentit que Lutt se réveillait.

— Ainsi, vous n'avez pas tenu compte de mon avertissement ? D'accord, mon gros. Demain, on va faire du vol libre au sommet d'une montagne.

Lutt ! Non ! Je voulais seulement...

— Je sais ce que vous vouliez faire. Alors que je vous avais bien averti.

Ryll se retira au plus profond de sa conscience privée, bien résolu à fortifier ses pouvoirs idmagiques en passant mentalement en revue tous les cours dont il était capable de se souvenir.

Oh ! là ! là ! Pourquoi n'ai-je pas été plus attentif en classe ?

Et ce vol libre risque d'être fatal.

Ryll essaya, une fois de plus, de se rappeler la manière d'échapper à un corps fusionné quand celui-ci était sur le point de mourir. Quelques informations éparées lui étaient revenues dans des rêves éveillés où il se voyait commander son propre vaisseau dans les Spirales, mais il y avait des lacunes frustrantes. Les paroles de l'instructeur se mêlaient aux ordres que Ryll adressait lui-même, dans son rêve, au vaisseau imaginaire.

Soudain, il sentit monter en lui une vague de fureur contre Lutt.

Ce Terrien en prend bien à son aise avec mon corps !

— Je hume un parfum fort intéressant, murmura Lutt.

Ryll choisit de l'ignorer. La colère et la peur avaient réussi à combler quelques trous de mémoire irritants. L'instructeur, entre autres, avait parlé de la manière d'échapper à une forme de vie combinée au moment de sa mort, même si l'on en avait été prisonnier toute sa vie.

L'essentiel est de ne pas agir trop tôt ni trop tard, avait-il dit. Et ces mots, dans l'esprit de Ryll, étaient brûlants comme du feu.

Comment définir trop tôt ou trop tard ? Cela signifiait-il qu'il fallait préalablement recouvrer sa masse initiale, ou bien se transporter dans un autre corps de masse équivalente ?

La mémoire de Ryll n'offrait malheureusement aucune réponse à ces questions et il se sentait nargué par l'assurance jubilante de Lutt. À part lui, il pensa :

Il s'agit de mon corps, tout de même ! J'ai le droit d'en faire ce que je veux ! C'est lui qui est un intrus !

Il y a certaines choses que je sais de manière innée, sans être capable d'expliquer les sources de mes connaissances. Je sais par exemple qu'il est apparu, à l'occasion de la genèse de notre univers, un Drène qui pourrait être capable de découvrir le moyen de me dissimuler ses pensées. Je n'ai aucun moyen de savoir si ce don terrifiant pourrait se transmettre à sa descendance. Plusieurs Drènes seraient alors habités par des pensées secrètes.

Commentaire de *Habiba*

La brise du soir agitant l'herbe haute que frôlait le nouveau corps de Prosik. L'absence de membres lui était assez déplaisante, mais le corps idmagé possédait une souplesse incomparable, digne de l'original tel qu'il l'avait observé pour la première fois au zoo.

Après avoir dissimulé son vaisseau, le *Kalak-III*, au fond d'un marécage, il avait trouvé judicieux d'aller faire son choix parmi les animaux de type terrien dans le zoo le plus proche. Là, il avait découvert la créature parfaite pour se glisser n'importe où sans être vu : *un serpent géant* ! C'était un déguisement de très loin préférable au corps en uniforme d'un garde de la Patrouille de Zone, qui présentait beaucoup trop de facteurs inconnus qui auraient pu le trahir.

Par l'ouverture de l'énorme hangar qui se trouvait à une trentaine de mètres devant lui, Prosik apercevait les techniciens de la Patrouille de Zone en train de travailler avec précaution sur la carcasse d'un Vaisseau d'Histoires drène. Il en restait assez pour pouvoir identifier *Patricia*, le vaisseau qu'il avait aidé à construire pour effacer la Terre.

Il ne restait plus rien, par contre, du système de propulsion, à l'exception de quelques fragments épars de métal fondu au moment de la catastrophe.

Entre l'entrée du hangar et lui, il y avait une zone en ciment entièrement lisse et dégagée. Sa tête de serpent recouverte d'écaillés vertes, avec sa langue qui dardait et se rétractait de manière automatique, était dissimulée par l'herbe et par la bordure légèrement relevée de l'aire cimentée.

Il allait bientôt faire nuit et il envisageait de mettre l'obscurité à profit pour s'avancer à découvert et essayer d'examiner *Patricia* de

plus près. Le dispositif d'effacement était incorporé à des poutrelles qui formaient l'armature du poste de commande. On pouvait espérer qu'il avait en partie résisté au choc.

Tout en attendant la nuit, Prosik repassa mentalement la procédure d'effacement. *D'abord tourner cette plaque, et ensuite...*

Un énorme fracas fit soudain irruption dans ses pensées. Il s'amplifia avec une rapidité effrayante et fut bientôt accompagné d'un sifflement répété. Prosik leva légèrement la tête pour regarder dans la direction du bruit. Il eut juste le temps de voir une gigantesque tondeuse à gazon automatique en train de s'avancer vers lui sur sa droite. Avant qu'il eût pu bouger un seul muscle de sa queue, la chose était sur lui et les lames tranchantes entaillaient son corps de serpent idmagé. Une douleur atroce le parcourut tandis que la tondeuse mordait la partie centrale de son corps, faisant gicler le sang et les chairs déchirées sur l'herbe hachée. Il luttait pour conserver sa conscience dans la partie de corps qu'il lui restait derrière la tête, moins d'un tiers de sa masse originelle. Poussé par l'urgence de la situation, il propulsa la section encore intacte par-dessus les lambeaux de chair éparpillés, rassemblant ce qu'il pouvait, prenant ce dont il avait besoin là où il le trouvait, ramassant au passage deux malheureux rongeurs dont la masse lui était utile.

Quand ce fut terminé, il se tapit contre la bordure de ciment en regardant la tondeuse dévorer de nouvelles étendues d'herbe haute et faire disparaître, par la même occasion, le couvert sur lequel il avait compté.

Est-ce que quelqu'un m'a vu ?

Il attendit ainsi un long moment, sans bouger. Lorsque la tondeuse se fut assez éloignée pour qu'il pût discerner d'autres bruits, il décida que les sons en provenance du hangar n'avaient pas changé. Toujours les mêmes frottements de métal, les mêmes bruits de machines, les mêmes éclats de voix.

Tout en tendant l'oreille, il se disait qu'il avait eu beaucoup de chance d'échapper ainsi à la destruction.

Quel monde horrible ! C'est un véritable crime que Wemply le Voyageur a commis envers tous les Drènes en le créant. Je serai bien content quand la Terre n'existera plus !

Mais si c'est moi qui efface cette horrible planète, je n'existerai peut-être plus, moi non plus.

Prosik se sentait si apitoyé sur lui-même qu'il éprouvait le besoin d'absorber un peu de bazel pour soulager ses angoisses.

Tandis que les ombres du soir tombant commençaient à s'allonger, il perçut certains changements dans les bruits qui provenaient du hangar et risqua un œil au-dessus de la bordure de ciment. Oui... les ouvriers semblaient avoir terminé leur travail de la journée et se

préparaient à partir. Ils étaient en train de ranger leurs outils et un garde prenait sa faction. Plusieurs projecteurs s'éclairèrent, baignant l'entrée du hangar d'une lumière vive où même une mouche n'aurait pu passer inaperçue.

Prosik sentit son estomac se nouer. Comment traverser cette barrière de lumière sans se faire repérer ?

Il examina le bâtiment puis se rappela soudain que son nouveau corps avait des possibilités intéressantes. Les serpents étaient de bons grimpeurs. Il les avait vus au jardin zoologique. Il suffisait qu'il contourne le hangar pour s'en rapprocher dans l'ombre, qu'il grimpe le long de la gouttière et qu'il se laisse glisser d'en haut à l'intérieur du hangar, derrière la grande porte coulissante, là où le garde avait peu de chances de diriger son regard. Une fois de plus, Prosik se félicita d'avoir choisi cette apparence.

Avec impatience, il attendit la nuit pour agir, tout en remarquant que des lumières s'allumaient un peu partout autour des installations de la P.Z. De petits avions se mirent à décrire des cercles au-dessus du secteur et Prosik se douta qu'ils balayaient le sol avec des rayons invisibles. Il allait être obligé de traverser la zone à découvert le plus rapidement possible entre deux de ces balayages.

La nuit tomba enfin et les lumières des projecteurs devant la porte ouverte du hangar lui parurent encore plus vives.

Viens-moi en aide, Habiba, pria-t-il en rampant vers l'extrémité opposée de l'aire cimentée. Il attendit que l'un des petits appareils volants soit passé, puis gagna rapidement un coin d'ombre d'où il pouvait grimper au tuyau de gouttière. Celui-ci craqua sous son poids de manière alarmante, mais son corps de reptile se comportait encore mieux qu'il ne l'avait espéré, et il se trouva bientôt au sommet de la porte à glissière. Usant de toute la prudence possible, il se laissa alors glisser lentement, épiant le moindre signe pouvant indiquer qu'il avait été repéré.

Comme il l'avait vu d'en bas, la grande porte était suspendue sur d'épais galets qui glissaient au sommet d'un rail. Celui-ci constituait un excellent chemin pour traverser, mais les galets étaient lourdement enduits d'une graisse qui finit par recouvrir tout son corps de telle manière qu'il lui était difficile de ne pas glisser. De plus, les insectes attirés par la lumière ne cessaient de distraire son attention.

Soulagé d'atteindre l'autre extrémité du rail, Prosik jeta un coup d'œil à l'intérieur du hangar. Le garde était assis derrière une petite table dans un coin situé non loin de la porte, les pieds sur la table et la tête en arrière, un mouchoir bleu marine sur le visage. Sa respiration rythmée était clairement audible.

Brusquement, une sonnerie retentit et le garde se réveilla en sursaut, regarda autour de lui et activa une commande sur la table.

Les lumières vives s'éteignirent à l'extérieur et la porte au-dessous de Prosik commença à se refermer en glissant sur le rail et en l'entraînant avec elle.

Pris de panique, il s'efforça d'échapper aux galets tout en demeurant sur le rail. L'un des galets lui écrasa le bout de la queue et un petit morceau de son corps se détacha et tomba. Il happa quelques-uns des insectes qui volaient autour de lui pour compenser cette perte de masse, mais l'opération eut pour conséquence de le distraire encore plus et il se retrouva coincé à une extrémité quand la porte fut totalement fermée.

Il lui fallut plusieurs minutes pour se dégager. Entre-temps, un petit groupe d'humains était entré dans le hangar par une porte latérale. Prosik les observa à travers la fente que faisait la porte avec le mur extérieur. Sa vision était limitée, mais son puissant appareil auditif lui permettait de capter clairement tout ce qu'ils disaient.

Ils se rapprochèrent de l'épave du vaisseau drène tandis que le garde demeurait vigilant, près de la porte. Celui qui commandait le groupe était un homme grand et maigre, chauve, avec un nez en forme de bec d'oiseau.

— Il s'agit d'un vaisseau drène tout à fait typique, dit-il. Comme dans les cas précédents, le bloc de propulsion est si fondu qu'il ne faut pas espérer en tirer quoi que ce soit d'utile. Mais il se confirme qu'il était remarquablement compact.

— Quelle conclusion pouvons-nous en tirer ? demanda quelqu'un.

— Cela signifie que leur technologie est incomparablement avancée. Nous allons maintenant essayer de désassembler les supports des propulseurs. Comme vous pouvez le constater, leur structure est différente de celle des précédents vaisseaux que nous avons capturés.

— Ne risquons-nous pas de déclencher un mécanisme d'autodestruction analogue à celui qui a détruit le bloc de propulsion ? demanda une autre personne du groupe.

— Il existe toujours un tel risque, fit leur chef. Presque tous les accidents viennent de là... (Il se détourna de l'épave.) C'est tout pour le moment, messieurs. Je voulais simplement vous montrer ce qu'il reste de l'appareil. Nous allons maintenant retourner au laboratoire étudier les rapports et les photographies.

Tandis que le groupe s'éloignait, le chef s'arrêta devant le garde pour lui demander :

— Rien à signaler ?

— Rien du tout, monsieur.

— Je vois que nous avons appâté l'épave.

— C'est la procédure habituelle, monsieur.

Quand ils furent tous partis, Prosik attendit que le garde reprenne sa place, mais il paraissait nerveux. Il se rapprocha de l'épave pour

l'observer, puis il scruta les ombres autour de lui et enfin retourna à sa chaise derrière la table. Mais même alors, il ne cessa de regarder de tous les côtés.

Prosik n'osait faire le moindre mouvement de peur d'attirer l'attention du garde. Allaient-ils tous les deux demeurer ainsi jusqu'à ce que l'aube le surprenne au sommet de son rail, à moitié coincé dans la porte ? Cette pensée le faisait frémir.

Le temps passa. Le corps de reptile de Prosik fourmillait d'inaction.

Une sonnerie retentit de nouveau et une petite lumière rouge clignota sur le côté de la table. Il appuya sur un bouton et un casier s'ouvrit au milieu de la table, révélant un plateau contenant des aliments fumants.

Tandis que le garde se préparait à manger, Prosik reprit un peu espoir. Il était notoire que les Terriens se laissaient facilement distraire par la nourriture. En vérité, plus rien ne semblait à présent exister pour le garde.

Lentement, étirant son corps au maximum, Prosik descendit en se coulant entre la porte et le mur du hangar. Arrivé au sol, il contourna le coin de la porte et se colla le long du mur.

Enfin !

Il était à l'intérieur du hangar. Le garde ne prêtait aucune attention à la forme mince et sombre qui soulignait l'angle du mur et du sol. Mais même quand il fut derrière lui, Prosik n'osa pas relâcher sa vigilance. Il se déplaça cependant un peu plus vite, vers la partie du hangar où la carcasse du vaisseau le dissimulerait.

Avec une patience dont il ne se serait jamais cru capable, Prosik fit tout le tour du hangar jusqu'à ce qu'il eût atteint sa destination. Mais il s'avisa alors que, si l'épave le dissimulait aux yeux du garde, l'inverse était également vrai. Que faisait le Terrien en ce moment ? De faibles cliquetis et bourdonnements lui parvenaient de l'endroit où il était posté. Quelle était leur signification ? Et qu'avait voulu dire le chef du groupe qui était venu inspecter l'épave par « appâter » ?

L'espace libre entre le mur du hangar et le vaisseau lui apparaissait dangereusement dilaté par ses craintes. Il interrompit quelques instants sa reptation pour redonner à son corps de serpent sa souplesse musculeuse d'anaconda puis, adressant de nouveau une prière muette à Habiba, s'avança à découvert aussi rapidement qu'il put.

Arrivé à l'épave, il se glissa dessous par une étroite ouverture puis releva prudemment la tête jusqu'à ce qu'il pût apercevoir, sans risquer d'être vu, l'autre côté du hangar. Le garde était affalé sur sa chaise, la tête en arrière, les yeux à demi clos, apparemment en pleine torpeur digestive.

Excellent !

Il rentra la tête sous le tas de ferraille et commença à examiner

systématiquement l'épave. Comme l'avait dit le Terrien, le bloc de propulsion était fondu au point d'être totalement méconnaissable, mais le dispositif d'effacement était intact, de même que sa sécurité autodestructrice.

Aurai-je le temps d'activer le système et de mettre le processus d'effacement en route ?

Il jeta un nouveau coup d'œil dans la direction du garde et sentit soudain un élan de panique. La chaise était vide. Le garde n'était nulle part en vue ! Mais au moment même où Prosik envisageait de se lancer dans une fuite éperdue, il vit s'ouvrir une porte derrière la petite table et l'humain reparut. Prosik aperçut des installations sanitaires avant que la porte se referme et que le garde reprenne sa place avec un grognement soulagé.

Prosik baissa de nouveau la tête et reprit son examen des poutrelles qui dissimulaient le dispositif d'effacement. Deux d'entre elles avaient été sérieusement tordues, mais leur surface n'était rompue à aucun endroit. Les commandes étaient endommagées à des endroits critiques. Cependant, elles étaient systématiquement doublées et une grande latitude était prévue en cas de panne ou d'accident. Les éléments essentiels étaient protégés par des blindages. Prosik fit pivoter ses yeux en dedans et s'apprêta à idmager un bras manipulateur. Mais avant d'avoir pu accomplir cela, il fut frappé par une odeur familière.

Du bazel !

Il y avait un petit tas de la drogue merveilleuse sur une surface plane de l'épave, à seulement quelques centimètres de là.

Prosik tourna la tête vers le bazel et darda sa langue à la manière automatique de son corps de reptile. Puis la langue rentra, le bout chargé d'une généreuse portion de bazel en poudre. Prosik éprouva aussitôt la sensation de bien-être qu'il connaissait bien.

Aaaah !

Il s'accorda une nouvelle ration.

Juste un petit plaisir, se dit-il.

Ce n'est qu'au moment où la torpeur de la drogue commençait à le gagner qu'il se souvint de la remarque du Terrien à propos d'un appât. Un frottement derrière lui rompit confusément la béatitude de son esprit conscient. Dodelinant délicieusement de la tête, il se tourna vers le bruit qu'il venait d'entendre.

Horreur !

Le garde était là, pointant directement sur lui le long canon d'une arme.

— Voyons un peu ce que nous avons là, dit-il.

Prosik était incapable de bouger un muscle. Il aurait voulu se laisser sombrer dans les vapeurs du bazel, mais l'état de terreur dans

lequel il se trouvait ne le lui permettait pas.

Le canon menaçant de l'arme se rapprocha.

Prosik ne le quittait pas des yeux, totalement fasciné.

— Un serpent ? murmura le garde, visiblement incrédule.

Faisant appel à toutes ses réserves d'énergie, Prosik rentra la tête derrière une surface de métal déchiquetée et voulut s'enfouir au cœur de l'épave. Il savait qu'il lui était impossible de reculer sans arracher des écailles à son corps de serpent et cette perspective lui répugnait.

Soudain, une explosion assourdissante interrompit ses efforts frénétiques et une surface de métal s'abattit sur son dos. Il y eut immédiatement une nouvelle explosion, suivie du sifflement sinistre du dispositif d'autodestruction. Le métal en fusion brûla tout un côté de son corps de reptile et il réagit instinctivement en se glissant hors de l'épave de toute la vitesse dont il était capable.

Le garde gisait à terre, la tête à moitié arrachée par l'explosion qui avait amorcé le dispositif autodestructeur.

Sans avoir eu le temps de bien peser sa décision, Prosik sonda le garde mort en vue de réidmager son corps. Il opéra la fusion en conservant l'uniforme déchiqueté et quelques blessures sanglantes, mais mineures. L'opération fut accomplie en quelques secondes et Prosik se releva, sous sa nouvelle apparence, pour précipiter de nouveau le corps du garde dans le brasier infernal, au cœur de ce qui avait été l'un des dispositifs de mise en route des systèmes d'effacement du vaisseau.

Tandis qu'il se laissait choir à terre pour que les Terriens l'y découvrent un peu plus tard, il entendit au-dehors des bruits de pas qui se précipitaient vers la scène de l'explosion. Il n'ignorait pas qu'il venait d'ajouter une nouvelle dimension à son problème. Durant les brefs instants de sa transformation, il avait aperçu les poutrelles de soutien du bloc de propulsion, intactes sur le côté éloigné de l'épave. Si elles résistaient jusqu'au bout, il ne disposait plus à présent que d'une seule commande pour exécuter sa mission. Mais d'un autre côté, si son déguisement passait inaperçu, il aurait probablement un accès illimité aux restes du vaisseau d'effacement.

Les dirigeants ne devraient jamais donner le mauvais exemple à ceux qui les suivent. Mais les gens qui les entourent se doivent aussi de donner le bon exemple, aussi bien à leurs chefs qu'à leurs collègues. Autrement, le pacte social est voué à la destruction et la société tout entière plonge dans le chaos.

Aphorisme drène

Lutt se réveilla, dans le petit lit de son bureau, avec un mal de crâne mémorable. Ayant posé quelques questions internes, il fut vite convaincu que Ryll, le cohabitant de son corps, était tout aussi mal en point.

Nous allons avoir de plus en plus tendance à partager les sensations physiques, aussi bien agréables que désagréables, lui expliqua Ryll.

Mais je n'ai presque jamais la gueule de bois ! se plaignit Lutt.

C'est peut-être l'effet conjugué des aliments et de ce que nous avons bu, suggéra le Drène.

Il n'y avait rien que je n'aie déjà mangé... ou bu, sans problème !

Dans ces mêmes proportions ?

Euh... c'est sûr que nous avons quelque peu abusé du pistou.

En entendant le nom du plat qui avait contenu le bazel, Ryll sentit un frisson involontaire parcourir leur corps partagé.

J'ai eu l'impression que vous aimiez bien le pistou, lui dit Lutt en consultant sa montre. *Crémillon ! On m'attend à la conférence de rédaction ! Il faut que je me fasse apporter du café.*

Ryll trouva le café utile, mais il sentait que Lutt commençait à se douter de quelque chose à propos du pistou.

Lutt était justement en train de se demander si certains aliments terriens n'exerçaient pas des effets secondaires sur les Drènes et s'il n'y avait pas quelque avantage à en tirer. Une ligne de réflexion dangereuse, se disait Ryll, qui se sentait cependant incapable d'intervenir pour en dévier le cours. Toute tentative de ce genre n'aurait fait qu'accroître les soupçons de Lutt.

La conférence de rédaction ne ressemblait certainement pas à celles auxquelles Ryll avait précédemment assisté. Dès son entrée dans la salle, Lutt fit montre d'une assurance renouvelée et du sentiment très fort de son propre pouvoir.

Suzanne Day, qui avait visiblement remarqué son état, avait baissé les stores de la fenêtre qui donnait à l'est afin de diminuer la clarté du matin. Lutt lui en fut reconnaissant tandis qu'il s'asseyait à sa place en dévisageant ses six collaborateurs répartis autour de la grande table. Sa tête protestait toujours contre les mauvais traitements qu'elle avait subis et ses yeux lui piquaient.

La rédactrice locale Anaya Nelson, en train de consulter une épaisse liasse de notes, leva vers lui des yeux où se lisait un amusement qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

— On pourrait faire de l'encre rouge rien qu'en vous pressant les yeux, dit-elle. Vous avez dû en tenir une, hier soir.

Lutt l'ignora et concentra son attention sur Ade Stuart. Le fauteuil roulant électrique du directeur était tout contre la table de conférence, sur la droite de Lutt. Le visage rond et mou de Stuart se tenait dans une immobilité indéchiffrable.

— Je tirerai sur les fonds spéciaux, Ade, lui dit Lutt. Nous allons mettre à exécution mon projet d'agence de presse des Spirales et une partie de l'argent viendra de là.

Nelson, avec son expression de condescendance habituelle, émit un petit jappement de rire.

— Ainsi, ce ne sont pas les bénéfices qui nous intéressent, finalement !

Lutt s'absorba dans la contemplation de la surface vernissée de la table tout en comptant silencieusement jusqu'à dix. Puis il dirigea sur Anaya Nelson un regard noir. Elle passa la main dans ses cheveux dorés et grimaça un sourire tout en soutenant son regard.

— Je commence à en avoir assez de vous, Anaya, lui dit-il. Si j'entends encore une seule connerie de ce genre de votre part, nous irons tous les deux trouver mon père pour lui demander qui dirige ce journal. En attendant, j'exige votre entière collaboration dans ce que je vais entreprendre.

Il la vit pâlir sous son regard soutenu et s'humecter lentement les lèvres du bout de la langue. Il entendait presque les pensées affolées qui se bousculaient dans sa tête. Anaya devait savoir quels espoirs le vieux L.H. plaçait sur son fils numéro un. Et elle n'ignorait pas qu'en cas de litige majeur, il arbitrerait en faveur de son fils.

Lutt décida de profiter de son avantage.

— Si je relève le moindre signe que vous refusez de coopérer, l'un de nous devra quitter ce journal. Est-ce bien clair ?

Stuart, toujours diplomate et probablement inquiet pour ses précieux fonds spéciaux, s'insinua dans la brèche.

— Nous coopérerons tous, Lutt. Mais peut-on savoir ce que vous envisagez au juste, et combien vous voulez tirer sur les fonds spéciaux ?

Lutt reporta toute son attention sur Stuart, non sans avoir préalablement noté à quel point cette conversation semblait plaire à Suzanne Day. La rédactrice de mode étudiait Lutt d'un air doucement contemplateur tout en se demandant visiblement quels avantages personnels elle pouvait espérer gagner dans tout cela.

Les autres, y compris le vieux Mark Sorrell, responsable des pages d'économie « depuis l'arche de Noé », observaient attentivement Stuart. Les jeunes comme les vieux savaient que c'était lui qui négociait quand les intérêts du personnel étaient en jeu.

— J'ai besoin de la totalité, Ade.

Ils dressèrent la tête tous en même temps.

— La plus belle petite guéguerre que nous ayons en ce moment est celle que se font la France et la Chine sur Vénus continua Lutt.

Il observa un instant de silence tandis que Ryll, saisissant finalement la totalité de ses intentions, protestait : *Non, Lutt !*

Tenez-vous tranquille, Ryll ! Je suis très occupé.

— Que disiez-vous à propos de Vénus ? demanda Stuart.

— Je compte m'y rendre personnellement, lui dit Lutt. Je m'établirai à Pe-Duc ou à Berguun et je...

— Vous couvrirez cette guerre en personne ? demanda Nelson.

— En personne.

— Qui prendrez-vous avec vous ?

— Vous aimeriez peut-être m'accompagner ?

— Le sort m'en préserve ! Ils tuent tout le monde, là-bas !

— J'emploierai le personnel déjà sur place et j'en recruterai encore si nécessaire. Nous formerons une équipe que nous appellerons la « force Hanson ».

— Tout ça avec mes fonds spéciaux ? demanda Stuart.

— Exactement. Et ce n'est pas tout. Nous transmettrons la copie directement et instantanément depuis les zones de guerre par les Spirales.

— Vous ne les appelez plus les spirales Vor ? demanda Suzanne Day.

— Ça sonne mieux comme ça, lui dit Lutt. L'agence de presse s'appellera l'A.P.S. au lieu de l'A.P.S.V.

Merci pour cette petite concession, intervint Ryll.

— Nous aurons un énorme avantage de temps, certainement, déclara Stuart. Mais les fonds spéciaux sont...

— Ils devront également payer les frais d'une grande soirée d'inauguration à laquelle vous inviterez tous nos concurrents. Chacun de vous sera chargé de vendre les droits d'accès aux nouvelles de l'A.P.S.

Stuart était profondément choqué.

— Mais les fonds spéciaux ne sont pas prévus pour...

— Ils servent à nous aider à réaliser des bénéfices, coupa Lutt en rajustant ses lunettes. Quand les nouveaux abonnements afflueront, nous reconstituerons les fonds spéciaux.

— Pas bête ! dit Suzanne Day en hochant la tête. Ou nous nous débrouillons pour vendre de la copie, ou nous sommes privés de nos fonds spéciaux.

— Dites aux services commerciaux de fixer le montant des droits, ordonna Lutt. Je les veux aussi élevés que la conjoncture le permet.

Les rédacteurs échangèrent des regards.

Nelson se pencha en avant, les coudes sur la table.

— Votre matériel de transmission est-il sensible à la chaleur ? demanda-t-elle.

— Excellente question, fil Stuart. La température à la surface de Vénus est de plus de quatre cents degrés Celsius.

— Inutile d'enfoncer des portes ouvertes, Ade, le réprimanda Lutt. Mon labo a étudié les moyens d'adapter les matériaux incéram à nos besoins. Tout l'équipement que nous utiliserons sera protégé par un revêtement en incéram.

Il leur fallut quelques secondes pour absorber ce qu'il venait de dire. D'innombrables articles et histoires de guerre traitant de l'occupation humaine à la surface de Vénus avaient popularisé ce mot. Sans la porosité céramique des nouveaux matériaux isolants aux très hautes températures, les formes de vies adaptées à la Terre n'auraient jamais pu survivre sur Vénus.

— Vous allez juste vous occuper de couvrir la guerre ? demanda Stuart.

— C'est vrai, ça, intervint Suzanne Dav. Pourquoi ne pas terraformer sur Vénus les luttes et le rôle des femmes ?

— J'ai entendu dire que la Légion étrangère y entretient les meilleurs bordels de tout l'univers, renchérit Anaya Nelson. Ça ferait un papier du tonnerre, sous un angle un peu féministe.

Suzanne Day ne se laissa pas distraire. Souriant poliment, elle poursuivit :

— On dit aussi que votre père est persuadé de l'avenir potentiel de Vénus dans le domaine des ressources énergétiques.

Anaya Nelson tourna vers elle un regard différent, lourd de signification :

— Comment diable savez-vous ce qu'il y a dans la tête du vieux ?

— J'ai mes sources.

Nelson hocha la tête. Elle acceptait aisément cela.

— C'est très bien. L.H. est persuadé que Vénus pourrait rapporter gros à l'Entreprise Hanson... à partir du jour où elle sera terraformée, bien sûr. Il songe à utiliser les volcans pour compléter l'énergie solaire.

— Cette planète représente pour nous de multiples enjeux, déclara Lutt en se laissant aller en arrière pour leur donner le temps d'absorber cela.

Ryll saisit l'occasion pour réitérer ses objections :

Pourquoi tenez-vous tellement à nous faire courir ce danger ?

Vous ne savez pas ce que signifie réellement ce mot, mon petit Ryll. Mais Anaya a raison. On tue beaucoup de gens sur Vénus.

Renouant avec sa ligne de pensée précédente, Anaya Nelson demanda d'une voix songeuse :

— Pourquoi Pe-Duc ou Berguun en particulier ?

— C'est dans l'hémisphère Sud qu'il se passe le plus de choses.

Pour la première fois, Stuart dit quelque chose qui indiquait sans réserve son adhésion au projet de Lutt.

— C'est là qu'il se passe les choses les plus spectaculaires, en effet. La Légion étrangère contre les Gardes d'élite maoïstes. Cela joue encore sur le tirage, même sans la transmission instantanée.

— Très bien, fit Anaya en haussant les épaules. Nous ferions mieux, dans ce cas, d'alerter nos bureaux sur les autres planètes. Il y a d'autres secteurs du système solaire où la France et la Chine sont mobilisées de part et d'autre d'une frontière commune.

— Mais la guerre ne fait rage que sur Vénus, lui rappela Stuart.

— Jusqu'au moment où l'une des deux rompra le traité sur l'interdiction des armes atomiques.

Lutt décida de tendre à Anaya un rameau d'olivier.

— Elle a raison, dit-il. Le traité ne servira pas à empêcher un conflit nucléaire si l'un des deux pays se sent acculé.

Il se tourna vers Albert Li, leur chef des informations au visage sombre et saturnin, qui se tenait modestement à l'autre bout de la table, au-dessus de tout cela, et n'intervenait généralement à ces réunions que lorsqu'on lui adressait directement la parole.

— Vous notez tout cela, Albert ?

Li baissa légèrement le menton.

— Commencez à préparer les lecteurs, poursuivit Lutt. Publiez quelques éditoriaux sur la fragilité des traités en général, ressortez les négociations sur l'interdiction des armements nucléaires, faites sans cesse allusion aux autres colonies où la France et la Chine sont face à face, ce genre de chose.

Li leur accorda un nouveau hochement de tête presque imperceptible.

Le rédacteur des pages d'économie décida finalement de faire valoir lui aussi son point de vue d'expert. Sorrell était bien connu pour la manière soigneusement étudiée qu'il avait de s'adresser aux gens qui occupaient une position hiérarchique supérieure à la sienne, uniquement en fonction de leur proximité par rapport au trône. Il

tutoyait rarement ses collègues ; et jusqu'à maintenant il avait toujours appelé Lutt Monsieur Hanson.

— Il faut que vous sachiez, Lutt, lui dit-il, que votre seul voyage jusqu'à Vénus risque de dépasser les possibilités de nos fonds spéciaux. Le *National Security Council* est sur le point d'imposer de nouvelles mesures de restriction.

— Quelles mesures ?

— Les places pour Vénus vont être affectées d'un coefficient de priorité plus élevé : agents de la Patrouille de Zone, conseillers militaires, attachés présidentiels. La presse viendra en dernier.

— D'accord. Mais qu'est-ce qu'ils veulent, au juste ? demanda Lutt.

— Des pots-de-vin plus élevés pour quelques politiciens bien placés. Il en faut, des bakchichs, pour faire fonctionner une démocratie comme la nôtre. Le racketteur en chef est le sénateur Gilpertoon Woon, de la Commission des Transports Interplanétaires. Il a partie liée avec trois députés et un autre sénateur de la C.T.I.

— Pourrions-nous le prouver ?

— Il y a très peu de chances.

— Je vais vous dire ce que vous allez faire, Mark, fit Lutt, acceptant implicitement le nouveau statut que Sorrell venait de s'octroyer lui-même. Vous irez trouver Woon pour lui dire que nous préparons une campagne éditoriale contre la corruption au sein du gouvernement et que nous réclamerons une enquête officielle sur les activités de la C.T.I.

— Cela risque de le faire seulement sourire, et nous nous serons fait un ennemi, objecta Stuart.

— Pas quand Mark lui aura bien fait comprendre que nous n'avons aucune intention de secouer le cocotier s'il m'accorde un passage prioritaire pour Vénus à un prix raisonnable.

Sorrell hocha lentement la tête.

— Je vous suggère de voyager sous une fausse identité, dans ce cas, dit Sorrell.

— Avec de faux papiers ?

— Nous pouvons négocier cela en même temps avec Woon.

— Très bien. Faites le nécessaire.

Anaya Nelson se racla la gorge.

— Bon, si ces questions de haute stratégie sont résolues, nous pouvons peut-être passer aux nouvelles plus ordinaires que nous avons tout de même à publier. J'ai ici une dépêche selon laquelle quelqu'un aurait essayé hier soir de faire sauter un hangar de la Patrouille de Zone.

Lutt se leva en s'adressant à Stuart :

— Prenez la suite, Ade. Je donnerai à chacun d'entre vous un mémo sur le rôle qu'il doit jouer. Pour le moment, il faut que j'aille au

labo mettre tout en route.

Sans attendre de constater l'effet produit par ses paroles, Lutt marcha à grands pas vers la sortie. Un caprice de l'acoustique de cette grande salle lui fit entendre quelques mots chuchotés par Nelson à Stuart :

— À en juger par la gueule de bois qu'il se tient ce matin, c'est la Farce Hanson qu'il va mettre sur pied.

Et la réponse de Stuart lui parvint tout aussi clairement :

— Laissez tomber, Anaya. S'il y a des bénéfices dans cette histoire, le vieux L.H. donnera sa bénédiction. Et si c'est un ratage, il sera doublement ravi.

Lutt referma doucement la porte derrière lui et sourit sans desserrer les lèvres.

Dans le hall de l'immeuble, Ryll ressortit ses arguments :

Vous ne manquez pas de collaborateurs compétents que vous pourriez envoyer là-bas à notre place, Lutt. Pourquoi risquer inutilement nos vies ?

Quand on veut qu'une chose soit bien faite, il faut la faire soi-même.

Mais songez aux dangers !

Je sais ! Je les attends de pied ferme. Et avez-vous entendu ce qu'a dit Anaya sur les bordels de la Légion ?

C'est complètement insensé !

Peut-être ; mais ce qui est sûr, c'est qu'on va se marrer.

Ryll retomba dans ses réflexions privées. Il se demandait s'il aurait le courage de s'emparer du contrôle de leur corps. La vigueur nouvelle qu'il sentait en Lutt lui faisait peur et il était angoissé à l'idée d'échouer dans sa tentative.

Ils se trouvaient à présent dans l'ascenseur. Ils en sortirent bientôt pour se retrouver dans le garage souterrain. Lutt se dirigea d'un pas vif vers le secteur réservé aux voitures de la direction sans s'occuper des autres activités humaines à l'intérieur du garage : des gens qui allaient et venaient, des véhicules qui arrivaient ou partaient.

L'attention de Ryll, partiellement occupée à suivre ces activités, fut soudain attirée par l'aura caractéristique des Drènes – une pâle lumière jaune – qui entourait deux silhouettes humaines venant à leur rencontre. Il s'agissait en apparence de Terriens ordinaires, vêtus de costumes de ville sans le moindre signe particulier.

Ces deux hommes qui s'approchent de nous... Ce sont des Drènes ! fit-il pour alerter Lutt.

Comment pouvez-vous le savoir ?

Faites-moi confiance. Ils semblent s'intéresser beaucoup à vous.

Oui, c'est vrai. Et pourquoi ?

Il est évident qu'ils ont reconnu la nature drène de notre corps.

Avant que Lutt pût approfondir cette remarque, les deux hommes arrivèrent à sa hauteur et, sans avertissement, pivotèrent pour le

saisir, chacun de son côté, par un bras.

— Déclinez votre identité ! grogna l'un des deux.

Aidé par sa force musculaire humaine amplifiée par ses pouvoirs drènes, Lutt les rejeta violemment de côté et se mit à courir vers les voitures. Les deux individus récupérèrent rapidement et se lancèrent à sa poursuite. Lutt se baissa entre deux véhicules et ses poursuivants hésitèrent. À travers les vitres, il observa les deux faux Terriens.

Que me veulent-ils ? demanda-t-il à Ryll.

Je pense que c'est plutôt moi qu'ils veulent capturer. Ils savent probablement qui je suis.

Merde ! Il fallait que je me fasse coincer dans le même corps qu'un fugitif !

Lutt regarda prudemment à droite et à gauche. La brève poursuite ne semblait pas avoir attiré l'attention des autres personnes qui se trouvaient dans le garage. Il était livré à lui-même, à moins de se résoudre à appeler à l'aide.

Laissez-moi vous aider, proposa Ryll.

De quelle manière ?

Pour toute réponse, Ryll fit pivoter ses yeux en dedans et idmagea une barrière invisible autour de leurs poursuivants.

Ils se heurtèrent aussitôt à la barrière, mais réagirent en se servant de leurs propres pouvoirs drènes pour idmager une ouverture dans la barrière, ce qui leur permit de constater que Ryll en avait créé une deuxième tout autour, puis une troisième, et ainsi de suite...

Il apparut bientôt que les pouvoirs idmagiques de Ryll étaient supérieurs à ceux des deux autres et ils renoncèrent, battus.

Ryll jubilait. Face à deux Drènes adultes, lui, un simple étudiant, avait eu le dessus. Il eut la brève tentation d'aller vers eux pour savourer son triomphe, mais s'avisa que cette réaction n'était pas digne d'un Drène. Peut-être son côté terrien lui faisait-il subir une partie de son *hubris*. Il faudrait désormais qu'il surveille ce genre de faiblesse.

On peut y aller, maintenant, Ryll, lui dit Lutt.

Tandis que Lutt sortait la voiture du garage, Ryll fit disparaître les barrières qui emprisonnaient les deux Drènes. Il était cependant en train de se poser des questions. S'il s'était laissé capturer par eux, ne l'auraient-ils pas libéré définitivement de la présence encombrante de Lutt ? Une fois de plus, Ryll se lamenta amèrement de sa propre stupidité.

Lutt conduisait avec l'abandon joyeux qui le caractérisait généralement.

C'est pas trop mal, ce que vous venez de faire là, mon petit Ryll. Aussi, je vais vous faire plaisir. Vous avez dit un jour que vous aimeriez voir une guerre de près. Eh bien ! vous allez être servi !

Les sept jours de la semaine drène sont : le Jour de la vieille Histoire, le Jour de la Nouvelle Histoire, le Jour du voyage, le Jour de la Maison, le Jour du Repos, le Jour du Mariage et le Jour de la Naissance. Certains préfèrent suivre le même ordre dans leur propre vie, mais il n'est pas interdit de se livrer à une activité différente n'importe quel jour de la semaine.

Manuel de renseignement primaire drène

Bien qu'il fût partiel, le bouclier idmagé autour de Drénor faisait dans le ciel du matin une large tache grise. Habiba avait jugé approprié d'effectuer ce premier essai le Jour de la Maison, celui où la tradition voulait que tous les Diseurs d'histoires reviennent sur Drénor, une fois leur voyage achevé. Elle se tenait au sommet de sa coupole, avec Jongleur à quelques pas de là, attendant respectueusement qu'elle sorte de sa méditation pour lui annoncer, sans doute, quelque nouvel événement qui s'était produit sur cette maudite planète Terre.

Sur la plaine nue, de tous les côtés, les armées innombrables de ses sujets étaient agenouillées, unissant leurs efforts pour idmager ce bouclier expérimental.

Ils n'idmagent pas assez fort, se disait Habiba.

Elle connaissait leur problème. Certains étaient réticents malgré eux et ne donnaient pas le maximum dont ils étaient capables. Qui aurait pu leur en vouloir pour cela ? Le bouclier marquait la fin d'un élément familial et capital de leur existence. Tout le monde savait que d'autres changements importants s'ensuivraient nécessairement. Les naissances à venir allaient poser des problèmes. Il faudrait ménager des ouvertures temporaires pour laisser entrer le soleil dans les germineries.

Mais la menace de la Terre était réelle et incontrôlable.

Les derniers rapports disaient que les Terriens avaient déjà réussi à atteindre la dixième planète de leur système. Ils l'appelaient Kassina. C'était une géante noire et glacée, qui orbitait derrière celle qu'ils avaient nommée Pluton. Et même sans la technologie drène, les vaisseaux terriens n'allaient pas tarder à s'aventurer au-delà de Kassina.

Le visage de Jongleur avait reflété la peur quand il lui avait

annoncé cela : « Leurs vaisseaux sont beaucoup moins rapides que les nôtres, mais il suffirait de quelques modifications mineures pour qu'ils puissent arriver jusqu'à Drénor. »

Et quand ils arriveraient, ces vaisseaux seraient certainement munis d'armes terribles !

Il faut mettre le bouclier en place le plus vite possible.

Elle baissa les yeux vers Jongleur, qui attendait toujours patiemment :

— Exhorte la population à fournir le meilleur d'elle-même. Insistez sur la menace terrienne. Recherchez ceux d'entre nous qui ont su le mieux adapter leur métabolisme au manque de lumière solaire. Demandez-leur de faire un effort de concentration particulier. Il faut que ce bouclier soit idmagé.

— Ce sera fait, Habiba. Puis-je vous communiquer mon rapport, à présent ?

— Si c'est indispensable.

— Nous pensons avoir retrouvé Ryll. Il ne peut s'agir que de lui, car tous nos autres agents sur place ont été identifiés.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas ramené sur Drénor, dans ce cas ?

— Il a pris l'apparence de Lutt Hanson Junior, Habiba. Et il a résisté victorieusement à deux de nos agents en idmageant des barrières qu'ils n'ont pas pu défaire.

Jongleur était incapable de dissimuler sa fierté devant une telle prouesse, mais il y avait dans sa voix une pointe d'anxiété à l'idée que son fils était devenu un fuyard.

— Je suis heureuse d'apprendre que votre fils est toujours en vie, Jongleur. Mais parlez-moi du vaisseau d'effacement de Mugly. Est-ce que Prosik l'a retrouvé ?

— Prosik... oui, bien sûr. Mais il y a eu une explosion dans le hangar qui abritait le vaisseau, et il est possible que Prosik ait été tué ou capturé.

— Mugly n'avait envoyé que Prosik pour cette mission ?

— Il craignait, s'il envoyait plusieurs agents, d'attirer l'attention des Terriens sur nos problèmes et de leur faire renforcer leurs défenses. La Patrouille de Zone doit certainement surveiller de très près ce Hanson.

— Pourquoi n'avez-vous pas ordonné à Mugly d'envoyer quelqu'un d'autre ?

— Mais, Habiba, ce vaisseau est sous la responsabilité de Mugly !

— Et vous êtes le Premier Diseur.

— Vous connaissez la réaction de Mugly quand il est contrarié. Cette odeur de colère...

— Ne vous laissez pas intimider par Mugly. Il doit obéir à vos instructions. Mais je viens de songer à quelque chose, à propos de

votre fils sous sa forme terrienne.

— Vous craignez qu'il n'ait fusionné avec le Terrien ?

— Cela expliquerait son comportement. Vous êtes bien certain que la personne qui a été vue est un Drène, et qu'il s'agit de Ryll ?

— Quel autre Drène aurait résisté à nos agents ?

Habiba acquiesça à la manière des siens, c'est-à-dire en balançant d'avant en arrière toute la partie supérieure de son corps.

— La fusion provoque souvent des effets bizarres, et notamment diverses sortes de troubles mentaux. Trois des nôtres qui en ont fait l'expérience sont devenus suicidaires.

— Mais on n'y a généralement recours qu'en cas d'extrême urgence.

— Quand il s'agit de survivre à des blessures très graves, c'est exact. N'oublions pas que le vaisseau d'effacement a eu cet accident. Je pense que vous avez raison en ce qui concerne Ryll. C'était bien lui, et tout indique qu'il a fusionné avec le Terrien.

— À moins que mon fils ne soit parti faire une virée quelque part, et que ce Drène déguisé en Lutt Hanson Junior ne soit un prisonnier drène évadé, contaminé par son séjour prolongé sur la Terre.

— C'est peu probable. Aucun Drène d'âge adulte ne compromettrait sciemment la sécurité de Drénor.

— Il faudra que j'envoie de meilleurs idmageurs là-bas pour le capturer.

— Non ! J'ai décidé que nous avons besoin ici de nos meilleurs éléments pour mettre le bouclier en place. Nous ne pouvons nous passer de personne.

— Mais Prosik est bien parti à la recherche du vaisseau d'effacement !

— Vous utiliserez uniquement les agents qui sont déjà sur place. C'est un ordre, Jongleur.

— Oui, Habiba. Mais si nos agents réussissent à libérer des prisonniers drènes, m'autoriserez-vous à me servir d'eux ?

— Sauf s'il s'agit d'excellents idmageurs. Dans ce cas, ils devront rentrer d'urgence sur Drénor.

Prenant congé de la présence exaltée de Habiba, Jongleur se hâta de regagner ses quartiers en se disant :

Il eût mieux valu que mon fils fût mort. Un monstre fusionné est capable de faire n'importe quoi... absolument n'importe quoi !

La liste des questions que je ne comprends pas ne cesse de s'allonger. Elle est peut-être beaucoup plus complexe que celle de n'importe quel autre Drène. Il me faut sans cesse peser un grand nombre de décisions ayant trait à des domaines de plus en plus vastes. Ah ! comme je ressens le terrible poids de mon ignorance !

Journal de Habiba

Lutt occupa une partie de son voyage vers Vénus à étudier des informations concernant la planète et à se demander s'il allait y trouver l'oncle Dudley. Peut-être ses détectives n'avaient-ils pas été à la hauteur en faisant leur enquête. Il était si facile, de toute manière, de disparaître de la circulation sur Vénus.

L'Amita-Oho, le vaisseau de la C.T.I. à bord duquel il se trouvait, offrait à ses passagers un grand choix de publications vénusiennes, parmi lesquelles une brochure intitulée : « Comment survivre dans un enfer torride. » Il relut plusieurs fois le premier chapitre :

« L'atmosphère vénusienne retient prisonnières les radiations infrarouges. L'effet de serre ainsi créé contribue à maintenir à la surface de la planète une température supérieure à 450 °C. Vous venez le sol rougeoyer en a/rivant. Sous une pression atmosphérique égale à plus de quatre-vingt-dix fois celle de la Terre, des vents vénusiens de quelques nœuds à peine sont capables de projeter d'un seul coup le visiteur imprudent dans un monde meilleur.

Les combinaisons incéram aux normes U.L. suffisent à compenser normalement la chaleur et la pression atmosphérique, mais certaines circonstances exceptionnelles peuvent signifier la mort pour vous. Méfiez-vous en particulier du danger présenté par les "thermosources", relativement nombreuses sur Vénus. On appelle ainsi de petites concentrations rocheuses, à la surface de la planète, où la température peut atteindre des valeurs extrêmement élevées.

Ces zones ne se différencient pas, à l'œil nu, des endroits où le sol rougeoit de manière normale. Elles sont cependant si chaudes que même le tissu incéram, à leur contact, fond en quelques minutes. Le "pied brûlant de Vénus" n'est pas une plaisanterie. Quand vous marchez à la surface de Vénus, ne vous arrêtez jamais. Consultez fréquemment vos indicateurs de

température. Ne vous déplacez qu'en groupe. Ne sortez jamais sans votre pharmacie de secours, votre nécessaire de réparation incéram et un émetteur-récepteur en parfait état de fonctionnement. Soyez toujours muni d'un déflecteur de vent supplémentaire pour votre combinaison. »

Ryll, qui absorbait ces informations en même temps que Lutt, les trouvait effrayantes. Leur chair risquait d'être carbonisée avant même qu'il pût idmager une quelconque barrière. Il proposa à Lutt de créer plusieurs plaques de matériau incéram, pour parer à de telles éventualités.

Lutt fut enthousiasmé : *Vous pourriez faire ça ?*

Oui, mais il s'agit d'une matière complexe, et cela demande de l'entraînement. Je ne crois pas pouvoir le faire très rapidement.

Essayez à la première occasion, mais seulement quand personne ne pourra nous voir.

J'aurais dû y penser plus tôt, mais vous étiez tellement occupé, avec votre Agence de Presse des Spirales et la construction de votre nouveau vaisseau. Personnellement, je vous avoue que je ne serais pas tranquille de confier ce travail à cet assistant.

Samar connaît parfaitement son boulot.

Ryll eut la tentation de répondre par un reniflement sceptique, mais Lutt risquait de se méprendre et de croire qu'il voulait reprendre le contrôle de leur corps. Et ici, en plein espace, qui sait ce qu'il était capable d'inventer comme représsailles ? Quoi qu'il en soit, ce Samar Kand préoccupait sérieusement Ryll. Ces « personnes providentielles » aux noms farfelus devaient bien avoir un lien entre elles.

Lors de leur dernière visite au labo avant le voyage, Samar s'était montré plus intéressé par la coque du nouveau *Vortraveler* que par le matériel de transmission instantanée de l'agence de presse. C'était la fin de l'après-midi, la veille du départ pour Vénus, et l'assistant au teint sombre, toujours dans l'ombre de Lutt, maigre comme un clou, leur avait fait faire le tour des installations. Son nez crochu avait palpité des narines quand il s'était penché pour leur montrer deux ouvriers en train de fixer le revêtement métallique d'une porte étanche.

— Tant qu'il n'y a pas de problème de surchauffe dans l'espace spiralien, le plastacier tiendra bon. C'est lui qui a la structure la plus résistante pour son poids.

— Mais les équipements de transmission ? avait demandé Lutt en montrant les deux ouvriers. Ces deux-là ne faisaient-ils pas partie de l'équipe qui travaillait au montage des émetteurs-récepteurs ?

— Tout ce dont tu as besoin sera prêt avant ta grande soirée promotionnelle, Lutt. Ne t'en fais pas.

— Je veux que tout soit de première qualité, Samar.

— C'est justement pour ça que le chantier n'est pas plus avancé.

Certaines commandes de pièces ont dû être différées. Et ça nous revient cher ! Si tu avais un peu plus d'argent à investir, je pourrais mettre sur le chantier de nouveaux ouvriers, des robots. Cela accélérerait les choses !

Lutt, sachant qu'il avait déjà tiré de son frère et de ses autres sources autant qu'ils pouvaient donner, avait secoué négativement la tête.

— Dans ce cas, avait suggéré Samar, pourquoi ne pas retarder ce voyage sur Vénus ?

— Ne t'occupe pas de ça, Samar. Tu verras qu'à la fin ce sera Vénus qui nous permettra d'accélérer le chantier. Nous allons réaliser d'énormes profits.

— Puisque tu le dis, patron. Nous essayons de récupérer le maximum à partir de l'épave. Certaines structures internes n'ont pas été endommagées. Mais tu m'as bien dit de ne pas sacrifier la qualité.

— Agis pour le mieux, Samar. Et remets ces deux ouvriers sur les émetteurs-récepteurs. C'est notre chantier prioritaire, à présent.

Ryll n'avait pas jugé cet entretien satisfaisant. L'assistant de Lutt s'intéressait trop au vaisseau et pas assez aux équipements de transmission, ce qui était un bienfait mitigé du point de vue du Drène.

En cherchant à tirer de lui le plus grand nombre de renseignements possible pour perfectionner son vaisseau, Lutt avait paru lui offrir l'occasion rêvée de séparer enfin leurs chairs fusionnées. Mais malgré ses efforts désespérés, il n'arrivait pas à se souvenir du contenu des leçons dont il aurait eu besoin. Ses rêveries lui bloquaient la mémoire à chaque tournant.

Mais s'agissait-il bien d'un blocage dû à ses rêveries ? Il était évident que, si les Terriens acquéraient les moyens de se rendre sur Drénor, toute la drénité serait mise en péril. Or, Ryll venait de s'aviser qu'en influençant Lutt pour qu'il concentre ses efforts sur l'agence de presse au détriment de la construction du vaisseau il pouvait retarder celle-ci suffisamment pour donner aux Drènes le temps de trouver une solution au problème de cette planète maudite. Quelque chose de moins radical que (Habiba nous en préserve !) l'effacement total. Mais Lutt ne voyait dans cette agence de presse qu'un détournement provisoire de ses efforts, et tant mieux si cela pouvait rapporter de l'argent...

Ces Terriens étaient vraiment une création formidable : cupides, imprévisibles, faciles à corrompre. Le sénateur terrien qui avait facilité leur voyage lui avait paru dangereusement typique. Gilperton Woon et ses petits copains contrôlaient entièrement la C.T.I. Le sénateur avait paru amusé par le marchandage de Lutt, mais il y avait eu une certaine lueur dans son regard...

Un ennemi dangereux en puissance. Ade Stuart l'avait très bien

évalué. Cela ne faisait pour Ryll aucun doute, mais Lutt ne voulait jamais écouter ce genre d'avertissement.

L'utilisation de faux papiers pour se rendre sur Vénus pouvait d'autre part se retourner contre Lutt, même si ses justifications paraissaient raisonnables.

Lutt voyageait sous le nom de Peter Andriessen, une signature qu'il utilisait quelquefois dans son journal. Il pouvait toujours dire que les gens célèbres avaient besoin de préserver leur anonymat en public, mais si les autorités l'accusaient de falsification de papiers d'identité ?

Maintenant qu'ils étaient pour de bon en route vers Vénus, Ryll ne cessait de se tourmenter ! – l'esprit à propos des mille dangers qu'ils allaient courir. Pourquoi Lutt était-il si attiré par cette planète ? Elle n'avait rien de bien précieux, apparemment, en dehors de son potentiel géothermique, et encore cette source d'énergie était-elle beaucoup trop éloignée des planètes les plus industrialisées pour être d'une utilité pratique à plus ou moins brève échéance. Mais sur ce point Lutt avait les mêmes arguments que son père :

« L'histoire a toujours trouvé une utilité aux endroits les plus inhospitaliers. »

Et il citait des exemples qui s'appelaient : « la petite folie de Seward¹, ou bien « l'affaire des déserts de Pluton ? »

Au milieu de leur second jour dans l'espace solaire ; Lutt quitta sa cabine à bord de l'*Amita-Oho* pour rejoindre ses compagnons de voyage dans le grand salon. L'*Amita-Oho* était un vénérable paquebot aux cabines spartiates, mais à la salle à manger et au salon luxueux, quoique décorés d'un vert hideux à enjolivures noires.

Vénus était visible sur l'écran-hublot avant, sous la forme d'une perle brillante qui grossissait d'heure en heure à mesure que le vaisseau approchait de sa destination.

L'augmentation énorme du prix des billets pour Vénus, récemment annoncée par le gouvernement, avait produit l'effet logique escompté. Le vaisseau était plus qu'à moitié vide. Lutt se demandait si Woon et ses amis avaient atteint le point de rendement non proportionnel. Mais il n'y avait pas beaucoup de concurrence dans le domaine du transport des passagers. Sans doute la C.T.I. avait-elle d'autres motifs. Lutt n'avait reconnu que trois autres journalistes parmi les passagers, et deux d'entre eux appartenaient à des publications connues pour soutenir l'administration en place. L'histoire de la Terre ne manquait pas d'exemples de l'utilisation des voyages « aux frais de la princesse » : comme puissant outil d'influence aux mains de ceux qui gouvernent.

L'une des journalistes présentes, Lorna Subiyama, posait un problème à Lutt. Elle connaissait son pseudonyme de Peter Andriessen et son attitude indiquait qu'elle l'avait reconnu. Billettiste bavarde à la

chaîne de quotidiens All-Tex, Subiyama représentait une force dans la profession et elle était connue pour avoir quelquefois mis le gouvernement dans des situations embarrassantes. C'était une énorme femme au visage bouffi encadré par une épaisse perruque blonde. Ses yeux bleus étaient d'un calibre un peu trop petit pour toute cette chair, mais ils étaient dotés d'un regard perçant. Et c'était cette bonne femme qui se trouvait dans le même salon que Lutt, en train de jacasser avec une petite brune osseuse en combinaison-pantalon.

Lutt choisit un siège d'où il pouvait voir l'écran-hublot à l'avant. Subiyama interrompit immédiatement sa conversation pour venir s'asseoir à côté de lui.

— C'est fou ce que vous ressemblez à Lutt Hanson Junior, lui dit-elle.

— Le patron est un peu plus petit de taille, mais c'est vrai, j'entends ça tout le temps.

— J'ai déjà vu votre signature, lui dit Subiyama. Vous n'écrivez pas trop mal, pour quelqu'un qui habite un trou comme Seattle.

— Je m'adresserai à vous quand j'aurai besoin d'une lettre de recommandation, si le cas se présente, répondit Lutt.

Et si elle découvrait qui vous êtes ? demanda Ryll.

Ça lui fournirait la matière d'un bon papier et ça ferait affluer les nouvelles inscriptions à notre agence de presse.

— Je suis très amusée par tout ce que l'on raconte sur les volcans vénusiens et les énormes potentialités énergétiques de la planète, déclara Subiyama.

Ah, ah ! se dit Lutt. *Elle a été recrutée par les industriels du pétrole pour fourrer son nez dans les projets de développement vénusien !*

— Les volcans sont énormes, répondit-il, et les températures, rien qu'à la surface, sont assez élevées.

— Bof ! Notre brigade de sapeurs-pompiers, à Dallas, en viendrait à bout en moins d'une heure, de votre foutue planète.

— Je sais. Au Texas, tout est plus grand et plus beau qu'ailleurs.

— Tu parles, Charles ! Quand je monte dans ma bagnole, je peux conduire droit devant moi pendant trois jours, et je me retrouve quand même au Texas.

— J'ai eu une voiture comme ça, un jour.

Subiyama rejeta la tête en arrière en s'esclaffant bruyamment et lui donna une tape dans le dos propre à lui faire monter les larmes aux yeux.

— Tiens, tu m'plais, loi, mon pote !

Ça y est, se dit Lutt. Maintenant, je ne vais plus pouvoir m'en débarrasser.

De désespoir, il ferma les paupières.

Vous voudriez l'éloigner de nous ? demanda Ryll.

Je ne pense pas que ce soit possible. Elle a senti qu'il y avait un article à faire.

Au moment même où il émettait cette pensée, Lutt sentit ses yeux pivoter en dedans. Il eut soudain l'impression d'avoir un poids visqueux sur les cuisses et, ayant récupéré le contrôle de ses yeux, les baissa pour voir une boulette de protoplasme brun et gélatineux.

Choqué, il se débarrassa de la chose d'un vif revers de bras. La boulette atterrit sur les genoux de Subiyama, qui se dressa d'un bond en hurlant. La boulette tomba par terre où elle se déforma dans tous les sens, puis rampa vers Subiyama. Celle-ci recula jusqu'à la cloison, ses yeux agrandis d'horreur ne quittant pas la chose.

— Par les flammes de l'enfer, qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda quelqu'un.

Lutt avait l'impression de voir une grosse flaque d'excréments soudain devenue vivante. Elle s'étirait dans la direction de Subiyama et s'avavançait vers elle en laissant derrière une trace baveuse. Une odeur douceâtre, qui semblait en émaner, parvenait aux narines de Lutt.

— Enlevez-moi ça de là ! hurlait Subiyama.

On a finalement réussi à s'en débarrasser, dit Ryll.

C'est vous qui avez fait ça ?

Je l'ai idmagé. Ce voyage commençait à devenir aussi monotone que Drénor elle-même. C'est toujours un divertissement intéressant que de créer un lumpy.

Que diable appelez-vous un lumpy ?

Tous les Drènes s'amuse à en fabriquer de temps en temps. Ce sont des organismes rudimentaires et stupides, qui tirent leur subsistance de l'atmosphère ambiante.

Pourquoi celui-ci est-il attiré par Subiyama ?

J'ai analysé la substance de ses vêtements, qui émettent des effluves gazeux à peine perceptibles. Ces effluves constituent à présent la nourriture de base de mon lumpy.

Mais qu'est-ce que nous allons faire, maintenant ? Comment leur expliquer ?

Ramassez-le et mettez-le dans votre poche. Vous direz que c'était une plaisanterie.

Le lumpy avait presque atteint la chaussure de Subiyama. Elle s'était dressée sur la pointe des pieds, collée à la cloison, tremblante, laissant échapper un gémissement sourd tandis qu'elle le fixait des yeux.

Un petit groupe s'était formé autour d'eux, mais personne n'osait s'approcher de trop près du lumpy.

— Comment est-ce arrivé jusqu'ici ? demanda quelqu'un.

— C'est tombé brusquement sur les genoux de ce type, fit

quelqu'un d'autre en désignant Lutt du doigt.

Lutt se leva et se fraya un passage à travers le cercle des curieux. Puis il se baissa et ramassa le lumpy à deux mains. Cela avait la consistance de la gélatine. Il fouira la boulette dans une de ses poches et se tourna vers Subiyama avec un grand sourire.

— Je t'ai eue, hein ? J'ai tout plein d'autres trucs comme ça avec moi. Je te les montrerai, si tu veux. On m'a tellement répété qu'on s'ennuyait à en mourir sur Vénus !

— C'était une blague ! s'exclama quelqu'un.

Subiyama le foudroya du regard.

— Les plaisantins comme toi, on devrait les boucler au fin fond de l'enfer !

Lutt haussa les épaules et retourna s'asseoir.

Subiyama sortit dignement du salon.

La brune osseuse à qui Subiyama parlait quand Lutt était arrivé se tourna vers lui avec un sourire. Il lui fit un clin d'œil.

— Ce truc m'aurait drôlement rendu service, il y a une heure, dit-elle. Je croyais qu'elle ne s'arrêterait jamais de me parler du Texas.

Tout le monde éclata de rire dans le salon, mais personne ne vint s'asseoir à côté de Lutt. Il se laissa aller en arrière et ferma les yeux, en espérant que cela serait interprété comme une indication de plus qu'il voulait rester seul.

Pourquoi êtes-vous obligé de faire pivoter ainsi nos yeux pour idmager ? demanda-t-il à Ryll.

Ce n'est pas absolument indispensable dans toutes les formes d'idmagie, mais cela aide à la concentration.

Je me sens tout drôle dans ma tête quand vous faites ça.

Dans « notre » tête, corrigea Ryll. Voulez-vous que je le refasse avec votre participation active ? Nous pourrions par exemple reconstituer le lumpy sur la tête de cette brune.

Je préfère qu'on le fasse simplement disparaître. Ma poche est toute mouillée.

D'accord. Allez-y, faites pivoter nos yeux.

Lutt essaya de faire ce que Ryll disait, mais n'éprouva aucune impression de mouvement.

Attendez, je vais le faire, lui dit Ryll.

Lutt sentit ses yeux tourner lentement dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre. La faible lueur visible à travers ses paupières fit place au noir total, puis fut remplacée par un point brillant pas plus large qu'une tête d'épingle.

Concentrez-vous sur la petite lumière, lui dit Ryll.

Lutt sentit soudain toute son énergie cérébrale canalisée vers l'intérieur de la tête d'épingle, qui se mit à gonfler puis à émettre des ondes concentriques, comme la surface de l'eau troublée par un

caillou.

La masse moite du lumpy disparut de sa poche.

Ça prend toujours aussi longtemps ? demanda Lutt.

Je l'ai fait lentement pour que vous puissiez participer. Un Diseur accompli peut réaliser l'opération en un clin d'œil. Aimerez-vous essayer tout seul, cette fois-ci ? Voyons si vous êtes capable d'idmager un petit objet inanimé.

Vous croyez que j'y arriverai tout seul ?

Seulement si je vous facilite les choses, mais cela nous aidera à combattre la monotonie du voyage. Concentrez-vous.

Que dois-je créer ?

Essayez avec un grain de sable, pour commencer. Souvenez-vous de bien vous concentrer sur les impressions que donne un grain de sable à la vue et au toucher.

De nouveau, Lutt sentit ses yeux pivoter en dedans et le point lumineux apparut. Il se concentra de la même manière que quand il était petit et que sa gouvernante lui disait de prier très fort pour obtenir quelque chose dont il avait envie. Lutt avait toujours prié pour avoir ce qu'il voulait. Des gadgets électroniques, la plupart du temps. Un jour, il avait prié pour que meure Henry Ivory, un de ses camarades de classe qui avait douze ans. Ils cherchaient tous les deux à obtenir les faveurs de Marika Perino, une fille de leur classe physiquement précoce. Mais cette jeune beauté avait pris des plis adipeux répugnants quand elle avait atteint l'âge de quatorze ans.

Encore heureux qu'Henry ne soit pas mort ! songea Lutt. Je me serais retrouvé avec Marika sur les bras ! Marika Frita, comme on l'appelait ensuite.

Cessez de rêver et concentrez-vous !

Lutt reporta son attention sur ce qu'il était en train de faire.

Ça semble ridicule de créer juste un grain de sable.

Plus tard, vous pourrez peut-être essayer de transformer la silice du sable en verre, puis en fibre optique. Cela s'appelle idmager en chaîne, c'est très intéressant à apprendre.

Durant près d'une heure, Lutt s'escrima, sans obtenir le moindre résultat.

Ryll l'arrêta finalement en lui disant :

Je crois que vous n'y arriverez jamais seul.

Les Drènes sont les seuls à savoir idmager ?

On ne connaît pas d'exemple concernant une autre race. Ce qui ne signifie nullement que la chose soit impossible. On nous enseigne que tout ce qui est créé par la pensée peut exister dans l'univers extérieur.

Ça ne paraît pas très logique.

Habiba, notre Collectrice Suprême des Contributions, nous dit toujours qu'en théorie un non-Drène serait parfaitement capable d'idmager, dans

certaines circonstances, un ensemble précis de conditions apparemment inconnues dans notre univers.

Lutt sentit ses yeux pivoter vers l'extérieur. Il les rouvrit et regarda l'écran-hublot. La perle de Vénus était devenue bien plus large. La lumière du soleil faisait jouer des reflets d'un jaune crémeux sur ses nuages d'acide sulfurique. À un endroit, une tache orange dans la couverture nuageuse indiquait la présence d'une éruption volcanique.

Une hôtesse de bord vint s'asseoir à côté du siège de Lutt pour voir le spectacle sur l'écran.

— C'est le mont Maxwell qui est en éruption, dit-elle. Il n'y a rien à craindre. Nous nous poserons sur un plateau qui se trouve au moins à dix mille kilomètres au sud-est dit volcan.

Les conversations autour de Lutt s'étaient intensifiées tandis que d'autres passagers se tournaient vers l'écran et commençaient à poser des questions à l'hôtesse. Lutt n'écoutait qu'avec une partie de son attention.

Qu'est-ce que ça pouvait lui faire que le volcan Maxwell ait plus de quinze kilomètres de haut, soit près du double de l'Everest ?

— Ce n'est que l'un des très nombreux volcans de Vénus, expliqua l'hôtesse. Ils crachent régulièrement du soufre et des flammes.

— C'est peut-être à cela que l'enfer est censé ressembler, déclara un passager.

— Il serait souhaitable que la France et la Chine règlent enfin leurs différends et nous laissent aménager cette planète, dit un autre passager.

— Vous savez quelle température règne sous la surface, à l'endroit où se trouvent certains P.C. militaires ? demanda quelqu'un, qui répondit aussitôt à sa propre question : au moins six cents degrés centigrades !

Lutt songea, en entendant cela, aux trois combinaisons incéram qu'il s'était achetées pour ce voyage.

« Nous garantissons que, même sous la surface, l'élévation de température au niveau de la peau ne dépassera pas un degré centigrade, lui avait promis le vendeur. Ce sont les meilleures que vous puissiez trouver sur le marché. Elles sont de qualité égale à celles que les militaires utilisent. »

Lutt se demandait s'il n'aurait pas dû faire plusieurs magasins pour comparer. Mais son vendeur travaillait pour l'une des compagnies du vieux L.H., et la préparation de la soirée promotionnelle et de son voyage à Vénus avait occupé la plus grande partie de son temps.

J'aurais dû demander conseil à Murphy, pensa Lutt.

Qui est donc ce Murphy ? lui demanda Ryll.

Lutt lui expliqua ce qu'était la « Loi de Murphy² », en ajoutant : *Chaque fois que j'apprends quelque chose en recevant des baffes, je me*

dis : « *Murphy m'a encore eu.* »

Un lutin irlandais imaginaire. C'est vraiment amusant.

Mais Murphy est comme un virus qui s'adapte aux antibiotiques à mesure qu'on les découvre. Il frappe rarement deux fois de la même manière.

Pourquoi n'avez-vous pas maudit ce Murphy après notre collision dans l'espace ?

Ça ne m'est pas venu à l'idée, tout simplement.

Les Drènes n'accusent jamais aucune entité extérieure pour les fautes qu'ils commettent. Nous sommes responsables de toutes nos erreurs. Elles proviennent généralement de nos motivations inconscientes. Votre docteur Freud s'est longuement étendu là-dessus, je crois.

L'école de psychologie murphienne me convient davantage. Son meilleur précepte est d'éviter de commettre deux fois la même erreur.

Si la première ne vous a pas tué.

J'espère, en tout cas, que Murphy ne nous attend pas au tournant. Mon intention est de procéder à notre première transmission à partir d'un P.C. militaire.

Vous ne croyez pas que nous ferions mieux, d'abord, d'essayer nos combinaisons incéram à ces températures ?

Vous avez sacrément raison ! La seule manière de battre Murphy est de prévoir le plus tôt possible chacun de ses mouvements.

— Bon Dieu ! Vous avez vu ça ? s'écria l'un des passagers.

Lutt reporta son attention sur l'écran. Des traînées distinctes s'étaient formées au milieu des nuages d'acide, avec des taches jaune clair et foncé ponctuées de boules de feu orange.

Les passagers discutaient avec animation des conditions atmosphériques à la surface, de la guerre, de la durée de leur séjour. Ceux qui étaient déjà venus sur Vénus expliquaient aux autres à quoi ils devaient s'attendre. La plupart de leurs explications étaient déjà dans les brochures que Lutt avait lues.

L'un de ces habitués de Vénus leur parla des facilités hôtelières.

— Les deux hôtels de la C.T.I. au spatioport sont les meilleurs. Vous pouvez vous loger pour moins cher, mais il y aura probablement des microfailles dans le système d'isolation. Les températures intérieures ne seront insupportables que si vous êtes à court d'argent. Et vous ne devrez pas quitter votre armure, même au lit.

— Ça vous rendra malades de ne jamais pouvoir ôter votre combinaison, renchérit un autre vétéran.

— On n'a pas intérêt à manquer d'argent sur Vénus, fit remarquer la brune de tout à l'heure.

Celui qui leur avait parlé des hôtels ajouta un conseil pratique :

— Vous feriez bien d'acheter tout de suite votre billet de retour et de le laisser au comptoir de la C.T.I.

— C'est ce qu'il y a de plus raisonnable, en effet, approuva quelqu'un d'autre. Personne ne pourra vous le voler, à moins d'être capable de reproduire votre empreinte rétinienne.

En entendant cela, Lutt revint à une autre de ses préoccupations. Il portait sur lui son billet de retour, sous la forme d'une fine plaquette dure en incéram, à l'intérieur d'un portefeuille lui aussi en incéram. Bien qu'il eût été prévenu des dangers présentés par cette solution, il l'avait choisie à cause de son identité d'emprunt. Certes, son empreinte rétinienne était dans les fichiers des militaires, mais il faudrait qu'il protège le billet de retour contre les bandits et les assassins. Un billet pour la Terre signifiait la survie pure et simple pour tout un lot d'aventuriers désillusionnés qui traînaient sur Vénus. Des mercenaires, pour la plupart, rejetés à la fois par l'armée chinoise et la française. Ils n'attendaient plus que la mort, quand le gouvernement cesserait de les assister.

Aucun des autres passagers n'avoua qu'il avait déjà son billet de retour sous forme de plaquette incéram ; mais les perceptions de Lutt, amplifiées par la fusion drène, décelèrent de nets signes d'inquiétude dans certains visages qui l'entouraient, ainsi que des intonations stressées dans les voix de quelques-uns.

Lutt palpa la poche intérieure où se trouvait son portefeuille pour s'assurer que le rabat était doublement fermé.

Je pourrais probablement idmager un nouveau billet si nous perdions celui-ci, avança Ryll.

C'est le « probablement » qui ne me plaît pas beaucoup.

Je ferai un essai quand nous serons dans notre chambre. Regardez ! Nous allons nous poser !

Des cocons de sécurité se mirent en place automatiquement autour de chaque passager qui se trouvait dans le salon. À vitesse réduite, l'*Amita-Oho* s'enfonça dans les nuages d'acide, pour émerger bientôt au-dessus du plateau nommé Plaine de Yornell et de la massive dalle isolante qui constituait les fondations de Gorontium, la sixième ville de Vénus en importance et la place forte de la Légion étrangère française.

Lutt se souvint de la description que donnaient les brochures : « L'isodalle en incéram a deux cents mètres d'épaisseur. Elle est refroidie par un système de circulation d'eau couplé avec des échangeurs au fréon. »

L'écran leur montrait le spectacle crépusculaire d'un agrégat de monticules et de surfaces bombées. C'était la cité proprement dite, qui se dressait sur sa dalle au-dessus de la plaine de Yornell obscurcie par les brumes.

Les assureurs du vieux L.H. l'avaient mis au courant des conditions qui régnaient ici, mais aucune de leurs explications ne l'avait vraiment

préparé à la réalité. Ils ne s'intéressaient qu'à l'aspect statistique.

« Aucune police couvrant Vénus ne vous assurera contre les risques de rupture de la dalle. Ce sont des catastrophes qui arrivent parfois. »

L'un des voisins de Lutt commença à lui parler avec volubilité de la vie sur Vénus tandis qu'ils se posaient avec un léger rebond et attendaient les instructions de l'équipage pour débarquer.

— Presque toute l'eau est importée de l'extérieur. Ils la traitent avec des anti-évaporants chimiques. Ça lui donne un aspect de pisse rosâtre.

L'expert en questions hôtelières ne voulut pas le laisser avoir le dernier mot :

— Attendez de la voir partout autour de vous, dans les canaux. Personnellement, je préfère me déplacer en airtram, ou bien à pied, si je n'ai pas à aller trop loin.

La brune qui avait déjà parlé lui demanda s'il n'était pas dangereux de se déplacer à pied.

— Sur les quais en synthon aux bords des canaux, ou sur les passerelles pour piétons, ça ne l'est pas, répondit l'expert. Mais n'allez pas dans les ruelles écartées, à moins d'être bien escortée.

Une hôtesse arriva alors et les conversations cessèrent.

— Nous allons vous distribuer vos combinaisons de débarquement, dit-elle. Mettez-les aussitôt. Nous sommes à votre disposition pour vous aider à le faire si vous en exprimez le désir. Vous pourrez retirer vos bagages enregistrés dans le hall de la spatiogare. Le secteur compris entre la passerelle de débarquement du vaisseau et la spatiogare est entièrement protégé par une coupole incéram. Suivez bien les indications. Des plans de Gorontium autorisés par la Légion vous seront proposés dans la zone de retrait des bagages. Certains secteurs de la ville sont interdits. N'essayez pas d'y pénétrer. Ceux d'entre vous qui sont attendus doivent se rendre au point de contrôle des non-voyageurs après avoir retiré leurs bagages. Nous vous souhaitons la bienvenue sur Vénus.

Ryll, conscient d'être entraîné à son corps défendant dans une situation pleine de dangers, ressentit un étrange picotement, presque agréable. Il s'en trouva fort étonné. Il commençait enfin à se faire une idée de ce que Lutt devait éprouver quand il flirtait avec le désastre.

Allons rejoindre Murphy, pensa Lutt à son intention.

Nous nous sommes rendu compte pour la première fois qu'il se passait quelque chose d'anormal lorsque nous avons perçu un léger tremblement de l'isodalle. Quelques instants plus tard, deux secousses successives se faisaient sentir, suivies de l'éruption proprement dite, par bonheur distante d'une dizaine de kilomètres de nous. Du point relativement élevé où nous nous trouvions, nous avons pu assister à peu près à tout, à la lueur rougeoyante de la coulée de lave. L'isodalle s'est fendue en plusieurs endroits et les bâtiments, les gens, tout a été précipité dans l'enfer qui se trouvait en dessous. Les vapeurs des canaux éventrés ont rapidement dissimulé la scène de la catastrophe, mais nous en avons déjà vu assez. C'était un spectacle horrible.

*Récit d'un témoin oculaire
de la catastrophe de Ragol, sur Vénus*

La chambre réservée à Peter Andriessen, à l'Hôtel Numéro Un de la C.T.I., localement désigné sous le nom latin de « Uno », était conçue en fonction premièrement de la sécurité et deuxièmement du confort. Il n'y avait pas de descente de lit. Le lit bas à deux places était surmonté d'un avertissement indiquant qu'il serait entouré automatiquement d'un cocon incéram en cas d'urgence. Le sol, les murs et le plafond étaient revêtus de tissu incéram. Les meubles étaient en incéram. La cuvette des W.-C., le lavabo, le cadre du lit, la commode, les deux chaises, tout était en incéram. Un valet en forme de mante religieuse était prévu pour recevoir les combinaisons incéram.

Un détecteur que lui avait donné son père indiqua à Lutt qu'il y avait des caméras miniatures un peu partout dans la chambre. Quand il appela la réception pour se plaindre, on lui répondit avec une nette jubilation que ce contrôle, imposé par la Légion, était destiné à démasquer les espions chinois.

Quand il eut retiré sa combinaison, Lutt s'assit au bord du lit pour faire le point.

Sa combinaison de rechange était dans son étui contre un mur. Ses valises en incéram, munies de serrures en principe inviolables, étaient posées sur un râtelier bas. Les caméras Vor, dans leurs emballages en incéram, étaient entassées de manière inesthétique au milieu de la

pièce.

Il trouvait qu'il faisait un peu trop chaud pour son goût, mais l'employé à la réception l'avait averti que la climatisation était réglée « un peu plus haut que d'habitude, dans le cadre des nouvelles dispositions concernant les économies d'énergie ».

Lutt était certain qu'un rapport sur lui avait déjà été déposé sur le bureau d'un fonctionnaire de la Légion, mais Woon lui avait affirmé que les autorités locales seraient mises au courant de sa véritable identité et que toutes les entrées de presse nécessaires lui seraient assurées pour ses liaisons.

Contacter les bureaux de l'Enquirer à Gorontium ? se demandait-il. Non, mieux vaut attendre que la Légion se manifeste.

C'était le milieu de l'après-midi à Gorontium. L'*Amita-Oho* s'était posé à peine une heure auparavant. Une vedette les avait conduits en ville, fendait l'eau trouble du canal qui prenait des reflets rosâtres sous le ciel orangé. Leur guide, un Gorontien de forte carrure en combinaison étincelante mais piquée par l'usage, s'était présenté sous le nom de « Monsieur Toka ».

Par la visière fumée de son casque en incéram, Lutt apercevait un paysage teinté en gris. Monsieur Toka et les autres passagers assis sous le toit bombé transparent du bateau ressemblaient, dans leurs armures encombrantes, à des poupons géants.

Monsieur Toka dut immédiatement s'occuper, à l'avant de la vedette, d'aider Lorna Subiyama à ajuster les contrôles thermiques de son scaphandre. La journaliste texane avait le visage congestionné et réclamait, haletante, qu'on fasse venir un médecin tandis que Monsieur Toka s'efforçait de la calmer.

— C'est la valve qui est responsable, lui disait-il en désignant la coupable sur le côté du scaphandre. Vous aviez oublié de la refermer.

Se tournant vers les autres qui s'étaient massés à l'arrière des deux côtés de la vedette, Monsieur Toka saisit cette occasion de leur faire un cours.

— Les gyrovalves constituent d'excellents régulateurs manuels, commença-t-il d'une voix forte et légèrement déformée par les haut-parleurs de son scaphandre. Une combinaison de bonne qualité vous permettra de descendre jusqu'à l'hypothermie, si tel est votre désir. Ces valves de précision permettent de maintenir la température désirée à l'intérieur de la combinaison. Remarquez le thermomètre affiché sur votre visière. Pour la plupart d'entre nous, le réglage idéal se situe entre dix-huit et trente-trois degrés centigrades. Et maintenant, est-ce que tout le monde ici sait bien se servir de son cadran K ?

D'après les lectures qu'il avait faites pour préparer son voyage, Lutt savait qu'il s'agissait du Refroidisseur Karson incorporé à la doublure

souple de sa combinaison. Son rôle était de veiller au confort de l'utilisateur en insufflant de l'air frais sur sa peau à travers des milliers de petits trous. Lutt avait déjà repéré ce cadran K sur le panneau de contrôle situé sous la mentonnière de son casque. Il y porta machinalement la main et vit que d'autres en faisaient autant.

— Parfait, déclara Monsieur Toka. Et n'oubliez surtout pas, tous les trente jours, lorsque vous changerez vos batteries pongiennes, de faire vérifier votre Modulateur d'Atmosphère. Les moteurs des pompes ont un fonctionnement totalement silencieux, aussi n'espérez pas déceler quoi que ce soit à l'oreille. Si votre M.A. tombe en panne, Vénus ne vous épargnera pas.

Voyant que personne ne réagissait, il précisa :

— La pression atmosphérique vous écrasera comme une galette.

Puis il actionna les commandes de guidage de la navette.

— Je pense qu'on peut y aller, maintenant.

Durant tout le trajet jusqu'à l'hôtel, Monsieur Toka n'arrêta pas de leur parler, à la manière d'un guide pour touristes, des curiosités locales.

— Vous verrez peu d'angles dans les constructions vénusiennes. Les surfaces courbes sont bien plus résistantes. Ici, sur Vénus, il arrive qu'un hôtel occupe le même immeuble qu'une fabrique d'armes. Il n'y a pas de réglementation spéciale concernant les zones résidentielles, et l'urbanisme est pour ainsi dire inexistant. Gardez en permanence votre plan sur vous lorsque vous sortez. Si vous ignorez le français, efforcez-vous d'apprendre immédiatement quelques bases. La plupart des indications sont écrites dans cette langue.

La voix monocorde de Monsieur Toka et le bourdonnement régulier des moteurs de la vedette commençaient à avoir sur Lutt un effet soporifique. Il avait hâte de se retrouver dans une vraie chambre avec un lit.

À travers les baies armées transparentes, il apercevait une cité qui lui était vaguement familière parce qu'elle figurait souvent dans les bulletins d'information, mais qui était bien plus immédiate et reflétait les vraies couleurs du ciel. Elle était là « physiquement » devant lui, avec ses constructions beaucoup plus élevées que sur la Terre, mais sous la forme de grosses sphères agglutinées, avec des prolongements aux courbes extravagantes. Le bâtiment qu'il voyait en ce moment sur sa droite était une pyramide inversée de boules argentées, de plus en plus grosses à mesure que la structure s'élevait vers le ciel orangé. Chacune était gravée d'un losange noir. Au pied de l'édifice s'enroulait un ruban de Möbius d'un bleu vif au milieu duquel était écrit, en grosses lettres jaunes sur fond rouge, PASSAS ANON. Le ruban décrivait à sa base une courbe serrée, puis s'élevait en entourant les autres modules sphériques à la manière d'un énorme serpent plat.

Le canal tournait sur la gauche et un nouveau bâtiment s'offrit à leur vue. Il n'avait pas de base visible. Il semblait en suspens au-dessus de l'eau, en contradiction avec toutes les lois de la pesanteur.

Tout le monde à bord de la vedette s'était tourné pour le regarder.

— Ses supports sont transparents, expliqua Monsieur Toka.

Lutt se retourna pour bien regarder l'immeuble quand ils le dépassèrent. Il discerna la légère distorsion créée par les supports.

Plus loin derrière, les structures les plus hautes du spatioport étaient toujours visibles sur le fond orangé du ciel. Une tache un peu plus vive indiquait l'endroit où était le soleil. Soudain, un éclair jaune traversa le ciel, aussitôt suivi d'un inquiétant roulement de tonnerre.

— Ne vous laissez pas impressionner par les orages, leur dit Monsieur Toka. Tout l'acide sulfurique qui pourrait se former au niveau des nuages a largement le temps de s'évaporer avant de parvenir à la surface.

Les moteurs de la vedette changèrent de régime, puis repartirent en marche arrière pour accoster un large quai au pied d'un dôme géodésique où brillait une grosse enseigne lumineuse : C.T.I.X-1.

— Nous y voilà, annonça Monsieur Toka. Dès que vous aurez franchi le sas et que vous serez dans le hall, vous pourrez déverrouiller vos casques. Je vous conseille de vous réhydrater le plus rapidement possible. Il y a une cafétéria, juste à l'entrée, où vous pourrez trouver des boissons au glucose, de la limonade et des crocades.

Ryll, qui s'était contenté d'observer en silence durant tout le voyage jusqu'à l'hôtel, se manifesta à ce moment-là :

J'aimerais bien une glace au chocolat avec de la chantilly.

Pourquoi pas ?

Mais leur première rencontre dans le hall de l'hôtel fut celle d'une grande rousse à la peau tannée qui accostait les passagers l'un après l'autre pour leur demander de signer des cartes de donneur d'organes. Elle avait une voix sèche et plate qui allait bien avec sa peau craquelée.

— La mort est ici une chose courante, dit-elle à Lutt. J'appartiens à une organisation sans but lucratif, qui veillera à ce que vos organes aillent uniquement à des personnes qui en ont vraiment besoin.

Il s'agit principalement de mes organes ! fit remarquer Lutt.

— Je m'abstiendrai pour l'instant, dit Lutt à la grande rousse.

Elle lui glissa une carte dans la main.

— Appelez-nous à cette adresse si jamais vous changez d'avis. Mais faites très attention. Il y a ici des groupements qui n'hésiteront pas à vous assassiner dès qu'ils seront en possession de votre signature. Certains vont jusqu'à fabriquer de toutes pièces des cartes de donneur en imitant la signature de votre passeport ou de n'importe quel autre document trouvé dans votre portefeuille.

Lutt commençait à regretter de n'avoir pas amené avec lui toute une escorte de gardes Hanson, malgré les frais supplémentaires que cela aurait représenté. Il se sentait sans défense, n'ayant même pas le droit de porter une arme sur lui à cause des règlements de la Légion qui disaient que tout individu surpris sur le sol de Vénus en possession d'une arme serait considéré comme un ennemi, c'est-à-dire un saboteur et un assassin en puissance.

Lutt n'oubliait pas qu'il se trouvait sur une planète en guerre, et que les Français étaient devenus depuis peu extrêmement chatouilleux sur ces questions de sécurité pour avoir subi une série de revers face aux Chinois. Les dernières dépêches disaient que les gardes maoïstes avaient lancé de nouvelles troupes dans la bataille et introduit de nouveaux types d'armements, parmi lesquels un nouvel engin encore connu seulement sous le nom de « fusée à fragmentation ».

Le décor du hall avait la prétention d'imiter un style Louis XIV plus ou moins fastueux, mais il n'y avait pas le moindre tapis au sol et tout le mobilier reposait sur une épaisse base en incéram. Une plaque au-dessus du comptoir de la réception annonçait HÔTEL LES MARRONNIERS, mais Monsieur Toka les avait prévenus qu'il fallait dire uniquement *Uno*. « C'est le seul nom que tout le monde reconnaisse », avait-il ajouté.

Déjà, Lutt pouvait constater, après avoir basculé son casque en arrière sur ses charnières, que l'endroit n'était pas trop sale. Ses agents lui avaient affirmé qu'il ne pouvait pas en trouver de meilleur. Les officiers de la Légion avaient depuis longtemps réquisitionné les meilleures chambres. Le bruit courait qu'ils avaient apporté avec eux les meilleurs plats, les meilleurs vins et les meilleures filles publiques de tout le système solaire.

Lutt signa le registre sous le nom de « Peter Andriessen, Tacoma, Washington, U.S.A., Terre », et nota le soudain intérêt que lui portait l'employé derrière le comptoir.

C'était un petit bonhomme aux manières onctueuses et aux yeux injectés de sang, qui le regardait comme une araignée contemple une mouche et qui lui dit :

— La Légion vous prie de ne pas quitter l'hôtel avant qu'elle vous ait contacté, monsieur.

— Le sénateur Woon m'a déjà expliqué ce que je devais faire, dit Lutt. Je souperai dans ma chambre.

L'employé parut amusé.

— Vous *soupez*, monsieur ?

Pensant pouvoir compter sur Ryll pour lui fournir le menu qu'il voudrait, Lutt lui rendit son sourire ironique :

— C'est bien ce que j'ai dit. Prévenez-moi quand l'envoyé de la Légion sera là.

Lutt ne ressentait guère d'amusement tandis qu'il faisait le point de la situation, assis au bord de son lit. Il était bloqué dans cet hôtel. Et il songea soudain qu'il n'aurait pas été très difficile à Woon de prendre des dispositions pour éliminer définitivement un journaliste un peu trop gênant.

Woon ou n'importe qui, intervint Ryll. Nous nous sommes également fait une ennemie de cette Subiyama, j'imagine. Croyez-vous qu'elle ait ici des amis haut placés ?

Vous et votre fichu lumpy !

C'était amusant, sur le moment. Admettez-le.

Vous me répétez ça quand on nous aura arrangé un bel accident.

Voulez-vous que j'essaye maintenant d'idmager des matériaux incéram ?

Alors que la Légion nous surveille ? Vous n'êtes pas fou ?

Dans ce cas, je n'oserai pas non plus idmager un festin.

Vous commencez à saisir, mon petit Ryll. Un profil bas, voilà notre politique pour le moment.

Très bien. Je comprends votre souci de prudence. Voyez-vous, Lutt, il se peut que je sois le premier Drène à visiter cette planète.

Ce n'est qu'une fois libérée de la griffe de son créateur que la vie peut accomplir son propre destin.

Aphorisme drène

Le premier matin sur Vénus, la Légion ne s'étant pas encore manifestée, Ryll insista pour qu'ils prennent le petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel.

Au risque d'étonner de nombreux dîneurs, je vais peut-être apporter quelques modifications aux plats.

N'importe quoi sera préférable à cette bouillie qu'ils nous ont servie hier soir.

La salle à manger de l'Uno était dans une petite cour-jardin intérieure et le mobilier incéram aux formes fuselées avait l'aspect du métal.

Lutt, déjà en appétit à l'idée des prouesses promises par Ryll, fut consterné en voyant s'approcher une Lorna Subiyama toute en indulgence suave, qui s'assit à sa table sans invitation.

— Finis les vilains tours, j'espère, petit plaisantin, lui dit-elle. Je peux t'appeler Peter, n'est-ce pas ? Tu ne trouves pas que la bouffe est dégueulasse ?

Voyant qu'un garçon empressé s'approchait d'elle, Lutt répondit avec tact :

— J'ai connu pire.

— Ah ! vous êtes là, fit-elle en s'apercevant de la présence du garçon. Apportez-moi un autre de ces petits pains au lait, avec du café... (Se tournant vers Lutt, elle expliqua :) Le pain ici n'est pas trop mauvais et le café non plus, quoique les Français aient tendance à le faire un peu trop corsé.

— La même chose pour moi, demanda Lutt au garçon.

— Je suppose que tu te demandes ce que je viens faire sur Vénus, déclara Lorna Subiyama. Je sais que tout le monde est curieux de le savoir.

— Je meurs d'envie que tu me le dises, fit Lutt.

Elle se pencha d'un air mystérieux.

— Je suis ici pour écrire un papier sur la main du capitaine

Danjou. Nous pensons qu'il s'agit d'un faux, d'une copie remarquablement réalisée.

Lutt la regardait sans comprendre. La main de Danjou ? De quoi diable pouvait-elle parler ? Il émit une sorte de grognement neutre.

— Hmmm ?

— Tu sais qu'il est mort en héros au Mexique, en 1863, reprit-elle. Il avait une main de bois qui, après sa mort, fut conservée dans un coffret à température contrôlée, que l'on ne sortait que pour les cérémonies importantes.

— C'était sous le règne de l'empereur Maximilien, dit Lutt, puisant dans ses souvenirs d'histoire.

— L'année avant son avènement, je crois. N'importe comment, il s'agit d'une relique précieuse pour la Légion. Mais nous croyons savoir que la main de Danjou qui se trouve ici sur Vénus n'est pas le véritable original.

— Tu n'as pas peur de porter un mauvais coup au moral de la Légion, si tu écrivais cet article ? demanda Lutt. Tu sais comme...

Il s'interrompit, car le garçon revenait avec leur commande. Quand il s'éloigna de nouveau, Lutt reprit :

— Je voulais dire que tu pourrais t'attirer de sérieux ennuis avec ça. La Légion n'est pas commode.

— Je n'irais pas le répéter à un légionnaire, mais il paraît qu'il existe plusieurs mains de bois dans le système solaire et qu'elles sont toutes utilisées pour gonfler le moral des troupes.

Lutt baissa les yeux vers la table. Il se doutait qu'il devait y avoir des micros et des caméras dissimulés ici comme dans les chambres.

— Tu peux poser ton cou sous la guillotine, si ça te plaît, dit-il. Pour ma part, j'admire la Légion.

— Oh ! mais tout le monde admire la Légion ! approuva-t-elle, la bouche à moitié pleine de petit pain au lait. Mais n'est-ce pas un peu hypocrite de sa part d'expliquer à chaque corps expéditionnaire qui part se battre quelque part que sa mission est tellement importante qu'on lui a confié la main du capitaine Danjou pour ajouter à sa force et à sa gloire ?

— Il ne t'est jamais venu à l'esprit que la Légion pourrait t'accuser d'être à la solde des Chinois ? demanda Lutt.

— Quelle idée de dire des choses aussi affreuses ! Je déteste ces petits hommes jaunes.

— Ils ne sont pas exactement jaunes, et j'en connais qui sont très grands. Si j'ai un conseil à te donner, laisse tomber cette idée. Écris plutôt quelque chose sur les femmes de la Légion.

— Sois une brave petite femme et contente-toi d'écrire de braves petites choses sur les femmes. C'est ça, ton conseil ? Tu es bien comme tous les mecs. Mais je ne suis pas d'accord, Totor. J'ai une guerre à

couvrir et je la couvrirai.

— Je croyais que tu voulais m'appeler Peter.

— Il y a d'autres noms que je risque de te donner sous peu. Reste cool, Raoul. Il fait trop chaud ici pour qu'on s'excite.

Elle mit le reste de son petit pain dans sa bouche, avala dessus sa tasse de café entière et partit subitement en le laissant à ses occupations.

Lutt ferma les paupières, et sa tête oscilla légèrement tandis qu'il sentait ses yeux pivoter brusquement en dedans, puis revenir à leur position normale.

J'ai mis quelques morceaux de fruits frais à l'intérieur du pain, lui dit Ryll.

Quand il rouvrit les paupières, Lutt vit que le petit pain était apparemment inchangé, mais il y avait vraiment des fruits dedans. Des morceaux de pêches bien juteuses.

J'aurais quelque chose à vous proposer au sujet de notre corps, lui dit Ryll.

Il s'agit de mon corps ! Je l'ai depuis trente-cinq ans alors qu'il y a seulement quelques jours que vous avez débarqué.

Vous ne faites jamais attention à ce que je dis, Lutt. Le fait que vous n'ayez plus besoin de verres correcteurs, par exemple, devrait vous indiquer clairement qu'il ne s'agit pas du même corps.

Quelle est cette suggestion que vous avez à me faire ?

La seule solution raisonnable me paraît être de nous relayer chaque jour aux commandes de ce corps. Disons que vous faites ce que vous voulez jusqu'à ce soir, et ensuite je prends les commandes jusqu'à demain soir.

Vous connaissez l'adage « Possession vaut titre » ? C'est moi qui suis présentement en possession du corps.

Mais c'est ma chair qui le constitue principalement ! C'était pure générosité de ma part que de vous proposer un partage équitable. Vous oubliez que je vous ai sauvé la vie ? Sans moi, vous ne seriez plus rien.

Vous savez ce que je ferai si vous essayez de me dominer.

J'ai toutes les chances de vous survivre, quoi que vous fassiez. Dès l'instant où ce corps deviendra inutilisable, j'aurai toujours la ressource d'idmager mon propre corps drène, ou de choisir un autre humain plus compréhensif pour cohabiter dans son corps.

J'aimerais voir ce que ça donnerait sur Vénus, sans combinaison incéram.

D'après ce que je lis de votre instinct de conservation, vous bluffez, Lutt.

Voulez-vous qu'on sorte tout de suite pour faire le test ?

On ne vous laissera pas franchir le sas sans scaphandre.

Vous m'avez dit, dans la prison de la P. Z., que les Drènes étaient vulnérables. Si ce corps meurt, il meurt. Et vous affirmez qu'il est composé

en grande partie de votre substance. Voyons donc si je bluffe.

Mais votre instinct vous pousse à survivre pour acquérir le plus possible de pouvoir personnel.

Il semble que nous nous comprenions un peu mieux, à présent. Vous aimeriez vous libérer des contraintes imposées par ce partage, et je préférerais, pour ma part, recouvrer mon autonomie. Nous avons donc ce désir en commun.

Ryll demeura quelques instants sans se manifester. Il pensait à part lui que sa situation empirait de jour en jour. Que ferait la Légion si elle découvrait la présence d'un Drène sur le sol vénusien ? Se faire capturer ici était sans doute pire que se faire capturer par la Patrouille de Zone.

Vous m'avertirez, quand vous serez prêt à nous séparer, fit Lutt.

À la première occasion. En attendant, il y a un autre problème. Ce corps continue de grandir, comme je vous l'avais déjà dit. N'avez-vous pas remarqué que vos vêtements sont un peu serrés ?

J'ai fait quelques excès de table ces derniers temps, mais...

Il ne s'agit que de quelques centimètres par semaine, Lutt, mais ça s'additionne.

Mon Dieu ! Cela signifie que ma combinaison incéram ne sera plus mettable !

Pas de panique.

Mais sans combinaison... Pourquoi n'avez-vous rien dit quand ils ont pris nos mesures ?

Je ne l'ai pas jugé utile.

Crétin ! Le tissu incéram est indéformable et doit être parfaitement ajusté. C'est bien la raison pour laquelle les rares bébés qui naissent ici sont immédiatement expédiés ailleurs dans des incubateurs spéciaux. Il y a des règlements très stricts sur la contraception, qui est obligatoire sur Vénus !

Nous pouvons peut-être négocier, à présent.

Négocier ? Que voulez-vous dire ?

Je suis en mesure de réidmager notre scaphandre à une taille supérieure, et je doute que qui que ce soit remarque la moindre différence.

— Vous vous sentez bien, monsieur ?

C'était le garçon qui, penché vers lui, le regardait d'un drôle d'air.

— Ce doit être une incompatibilité avec votre nourriture, ou bien cette enquiquineuse de Texane, lui dit Lutt.

— Nous avons mieux à vous offrir, monsieur... moyennant un léger supplément, bien sûr.

Débarrassez-vous de lui, fit Ryll avec insistance.

— Nous en discuterons plus tard, dit Lutt à haute voix. Il faut d'abord que je consulte ma banque.

Le sourire du garçon ne fut guère plaisant, mais il s'éloigna sans rien ajouter.

Lutt reprit sa discussion avec Ryll.

Vous pouvez donc adapter ma combinaison à ma nouvelle taille.

À notre nouvelle taille, oui. Allons-nous nous relayer aux commandes de ce corps, ou dois-je laisser la nature suivre son cours ?

La dernière fois que je vous ai laissé le contrôle, je me suis retrouvé avec la plus grosse gueule de bois de toute ma carrière.

C'était la nourriture qui n'allait pas avec ma constitution drène.

À l'instant même où il faisait cette révélation, Ryll comprit qu'il venait de commettre une nouvelle gaffe.

Nous n'avions pourtant rien mangé de spécial. Le pistou était parmi les meilleurs que j'aie jamais goûtés et j'ai eu l'impression, sur le moment, qu'il vous plaisait aussi.

Il y a beaucoup de choses qui me plaisent mais que mon organisme ne supporte pas très bien.

Qu'est-ce que vous diriez si je commandais du pistou pour ce soir ? Vous avez entendu ce que le garçon a dit. Avec un supplément, on peut avoir n'importe quoi.

Ryll demeura hors de contact durant près d'une minute entière.

Pas de commentaire ? s'étonna Lutt. Et il pensa : Quelque chose qui se trouvait dans le pistou ? Mais quoi ? Les pâtes n'avaient rien de spécial. L'assaisonnement ? Se pourrait-il qu'il fasse une réaction au basilic ?

Ryll se sentait incapable d'intervenir dans ces pensées. Il savait qu'il était trop tard. Il avait attendu trop longtemps avant d'essayer de détourner ses soupçons. Tout ce qu'il pourrait dire maintenant ne ferait qu'aggraver les choses. Peut-être, à la rigueur, en supprimant le basilic de... Mais Lutt ne manquerait pas de s'en apercevoir.

Essayons de prendre une autre biture ce soir, insista Lutt.

Je fais ce que je peux pour être raisonnable avec vous, Lutt. Les Drènes cherchent toujours à être raisonnables. Réfléchissez à ma proposition de partager le contrôle et nous en discuterons plus tard.

Volontiers. Dès que nous aurons récupéré après cette biture.

Tous les ministres de la Défense du système solaire savent à quoi s'en tenir sur les réalités économiques. Les robots fonctionnant très bien au combat dans un grand nombre de cas, les troupes humaines sont devenues plus faciles à remplacer de manière relativement économique. Sous la pression de l'opinion publique tendant à épargner les vies humaines, nos démocraties utilisent de plus en plus de troupes robotisées. Mais les Chinois ne sont pas soumis aux mêmes impératifs. Le surpeuplement qui affecte cruellement leur pays fait que la décision est d'ordre purement économique. Dans la mesure où nous ne pouvons pas aligner un de nos soldats face à chacun des leurs, il nous faut compter sur une stratégie supérieure.

*Extrait du livret des officiers
de la Légion étrangère française
Traduction du National Security Council*

L'après-midi du second jour, n'ayant eu aucune nouvelle de la Légion, Lutt décida de prendre les choses en main. Il appela d'abord les bureaux de l'*Enquirer* mais, au lieu d'avoir au bout du fil le nommé Roy Humperman, officiellement indiqué comme le correspondant local du journal, entendit répondre une femme qui déclara être « Roweena Humperman, la veuve de Roy ».

— Humperman est donc mort ?

Elle ne semblait pas trop bouleversée quand elle répondit :

— Le pauvre Roy s'est fait avoir il y a trois jours pendant qu'il couvrait l'offensive chinoise contre Pe-Duc. Les rayons déflecteurs français sont tombés en panne et il n'y a eu aucun survivant. Qui vous dites que vous êtes ?

— Peter Andriessen.

— Ah oui ! J'ai vu votre nom dans nos fiches. Eh bien, je vous souhaite de durer plus longtemps que Roy. Il n'aura tenu que onze mois. Il y a au moins un avantage à mourir sur Vénus. Pas de corps à ensevelir.

— Je ne suis pas ici pour remplacer Roy. Je suis en mission spéciale.

Brièvement, il lui expliqua le projet concernant les caméras Vor et le système de transmission instantanée. Puis il lui fit part de sa

situation.

— Ils vous ont assigné à résidence dans votre hôtel ? Je vais voir ce que je peux faire. Il y a un officier français qui en pince pour moi et je pourrais peut-être vous faire pistonner par lui. En échange, si vous pouviez faire quelque chose pour que je sois nommée officiellement au poste qu'occupait Roy...

— Faites-moi sortir d'ici et vous aurez la place.

— Comme ça ? Vous devez être dans les papiers des Hanson, vous. Mais je serais curieuse de savoir... C'est vrai que le P'tit chef est le chaud lapin que tout le monde dit ?

— Tout ce qu'on dit sur lui est vrai, grogna Lutt, qui n'aimait pas qu'on l'appelle « le P'tit chef ». *Un jour, je serai Grand chef, ma cocotte. Mou corps n'a pas encore cessé de grandir et j'aurai très bientôt ma base d'opérations à moi.*

— Je suis sûre que j'aurais quelques petites choses à lui apprendre sur ce plan. Bon, ne bouge surtout pas d'ici, mon petit Peter chéri. Je te rappelle. Dès que ça collera, mon Frenchy viendra sans doute te chercher lui-même.

Roweena rappela un peu moins de dix minutes plus tard.

— Ça gaze, mon petit Peter chéri ! J'ai bien cru qu'il faudrait taper dessus avec un gourdin pour me débarrasser de lui. Voilà le topo. Il faudra arroser les intermédiaires habituels. À Uno, ça signifie d'abord le concierge. Fais l'innocent et demande-lui l'annuaire de l'administration militaire. Il te conseillera de t'adresser au palais de justice de ta juridiction, mais continue de faire l'imbécile et graisse-lui convenablement la patte. Tu saisis ?

— Environ combien ?

— Cinq cents francs, ça devrait suffire. Je te retrouve au palais de justice avec mon Frenchy.

Le concierge était un immense gaillard aux cheveux teints d'un noir gominé, séparés par une raie au milieu qui les faisait ressembler aux ailes d'un scarabée. Son nez était long et crochu, son ventre était si gros qu'il devait être incapable de voir ses propres pieds quand il se penchait. Lutt se demandait comment il faisait pour s'habiller tout seul. Et pour entrer dans un scaphandre incéram, il devait avoir de sérieux problèmes. Debout derrière son minuscule bureau près de l'entrée, il arborait une expression empreinte d'une dignité profonde tandis qu'il prodiguait ses conseils en anglais aux clients de l'hôtel avec un fort accent français.

— Je regrette beaucoup, monsieur Andriessen, dit-il en réponse à la demande de Lutt, mais il n'existe aucun annuaire de ce genre.

Il le scruta, impassible, de ses petits yeux enfoncés derrière ses joues adipeuses, avant d'ajouter :

— En fait, il n'existe aucun annuaire, quel qu'il soit, dans tous les

territoires administrés par la Légion.

— Je sais qu'il me faudra un sauf-conduit pour me rendre sur le front. Comment voulez-vous que j'accomplisse toutes les formalités si je n'ai pas le droit de quitter l'hôtel ?

— Le front ? s'exclama le concierge, horrifié. Vous autres, les correspondants de guerre, vous ne manquez pas de courage. Vous exposer à tous ces périls, simplement pour que les gens puissent lire les nouvelles en prenant leur petit déjeuner !

— Les nouvelles, fit sèchement Lutt en frottant deux doigts de sa main droite contre son pouce, c'est mon gagne-pain.

— Mais pourquoi ne faites-vous pas comme les autres journalistes ? Tous les après-midi, à dix-sept heures, la Légion passe des films et expose la situation à l'intention des correspondants de presse. On appelle ça le « Five O'Clock ». Vous pouvez écrire tranquillement vos articles dans votre chambre.

— Je suis reporter photographe et il faut que j'envoie des images.

— Aaah ! Vous faites partie des braves, alors ! J'aurais dû m'en douter rien qu'en vous voyant. Mais, monsieur, vous pouvez engager des photographes locaux à des tarifs tout à fait raisonnables. J'ai justement un cousin qui...

Il s'interrompt en voyant la liasse toute préparée que Lutt sortait de sa poche pour en extraire cinq cents francs.

— Monsieur, quelqu'un d'aussi riche et d'aussi courageux que vous devrait savoir protéger sa personne. Demandez-moi des adresses de bons restaurants ou de petites boutiques où vous pourrez acheter toutes sortes de frivolités pour votre dulcinée... (Il jeta un bref coup d'œil aux autres clients qui attendaient leur tour.) Elle est avec vous, peut-être ?

— Non. Il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément, fit Lutt en agitant négligemment les cinq cents francs qu'il tenait à la main. Dites-moi ce que je dois faire pour sortir de cet hôtel. Je ne voudrais pas enfreindre la loi.

— Il y a tant de lois différentes, monsieur, répondit le concierge, dont le triple menton tremblait d'indignation. Il nous arrive à tous d'en enfreindre une ou deux à l'occasion. Involontairement, bien sûr. Tout dépend de celles que la Légion veut faire respecter sur le moment.

— Comment se tenir au courant de ces lois ?

Le concierge eut un vaste haussement d'épaules, typiquement gaulois.

— Cela, personne n'a jamais réussi à le faire. Mais je vous conseille de vous adresser d'abord au 1205 B ter, rue Capitaine-de-Monsard. C'est là que se trouve le palais de justice dont vous dépendez.

— Je n'enfreindrai aucun règlement si je quitte l'hôtel ?

Un large sourire plissa le visage du concierge tandis qu'il retirait, avec deux doigts, les billets de la main de Lutt et les empochait.

— Cette question-là, monsieur, est déjà réglée.

Son scaphandre bouclé, la plaquette d'orientation en place dans sa fente pour projeter sur sa visière le plan des rues, Lutt passa par le sas et émergea dans la fournaise du monde extérieur. Ses cadrans indiquaient que la température ambiante venait de faire un bond, mais il ne perçut qu'un faible clic tandis que l'air refroidi par le système K commençait à souffler sur sa peau.

Le portier lui avait proposé un guide, mais son plan indiquait que le palais de justice ne se trouvait qu'à cinq cents mètres de là. Il pensait pouvoir faire le chemin à pied. Il demanda simplement pourquoi le ciel était devenu plus rouge.

— Ils sont en train de détourner une coulée de lave vers le sud. Le panache donne à l'atmosphère une jolie couleur, vous ne trouvez pas ?

— Oh oui ! Très jolie.

Suivant les indications du plan, il prit un trottoir roulant surélevé qui le conduisit de l'autre côté du canal. Il emprunta ensuite un escalier mécanique pour monter au niveau supérieur, où il dut se frayer un chemin parmi la foule des piétons en scaphandre. Il remarqua que plusieurs visières se tournaient vers lui pour le regarder sans vergogne, mais les visages n'étaient pas visibles à l'intérieur des casques.

Peut-être que notre démarche est assez, lourde pour trahir notre arrivée récente, suggéra Ryll.

C'est sans importance. Nous y sommes.

Non, nous sommes au 1205 B. Il a dit B ter, je m'en souviens parfaitement.

Lutt consulta de nouveau le plan. *C'est vrai. C'est un peu plus loin.*

Cette fois-ci, ils se retrouvèrent devant le B bis, et Lutt s'aperçut qu'il était suivi par trois individus au scaphandre rapiécé et cabossé.

Je n'aime pas l'allure de ces trois-là, lui dit Ryll. Il me vient à l'esprit que notre combinaison doit avoir l'air bien neuve. Il n'est pas difficile de voir que nous venons de débarquer.

Vous avez quelque chose à suggérer ?

Je constate que vous avez pratiqué quelques sports défensifs. Avec nos muscles drènes améliorés, nous pourrions venir à bout de deux de ces bandits au moins. Si toutefois ce sont des bandits. Restons sut-nos gardes, en tout cas.

Une fois de plus, Lutt interrogea son plan. Oui, le palais de justice devait se trouver au fond de cette impasse. Il s'y engagea et remarqua que les trois individus faisaient de même, raccourcissant rapidement la distance qui les séparait. L'un d'eux tenait même dans sa main gantée une espèce de tube.

Ce doit être une arme ! avertit Ryll.

Lutt se retourna pour leur faire face ; mais avant qu'il pût même se mettre en posture de défense, une porte s'ouvrit dans un grand bruit à sa hauteur et cinq hommes en scaphandre jaillirent dans la ruelle. Lutt eut à peine le temps de remarquer l'emblème de la Légion sur leurs manches et leurs casques avant qu'ils n'encerclent les trois individus. Tout fut terminé en quelques secondes. Les suspects se retrouvèrent le dos au mur, fouillés, désarmés, les bras immobilisés par des cerceaux métalliques, puis deux des légionnaires les emmenèrent.

L'un des trois autres qui étaient demeurés sur place se tourna vers Lutt pour le saluer :

— Sergent McCauley, à votre service, monsieur Andriessen. Le colonel Paul nous a donné l'ordre de vous escorter jusqu'au palais de justice.

— Très bien. Ces trois gaillards en avaient vraiment après moi, n'est-ce pas ?

Il commença à se diriger vers l'entrée de l'impasse, par où il était venu, mais un gantelet se posa sur son bras pour l'arrêter.

— Pas par ici, monsieur. Le distributeur de l'hôtel vous a remis une carte truquée, destinée à vous attirer dans ce guet-apens. Il y aura des sanctions.

— Le concierge ?

— Oh non, monsieur. C'est lui qui nous a alertés.

— Bon sang ! C'est vraiment dangereux de se promener dans votre patelin !

— À moins d'apprendre les coutumes locales, monsieur. Par ici, je vous prie.

Le palais de justice se trouvait deux courbes plus loin. Il s'agissait d'un dôme volumineux, dont le sas d'entrée était gardé par une escouade de légionnaires. On laissa passer Lutt et son escorte sans cérémonie.

À l'intérieur du hall immense aux murs et au sol revêtus d'incéram, la plus grande confusion régnait. Des files de gens en scaphandre, le casque rabattu en arrière sur ses charnières, occupaient toute la longueur de la salle et s'agglutinaient devant un comptoir qui allait d'un mur à l'autre. Un immense brouhaha ponctué d'appels et de cris résonnants s'élevait de cette foule.

Sans relever son propre casque, le sergent McCauley aida Lutt à se défaire du sien et lui dit :

— Par ici, monsieur. Le colonel Paul vous attend.

Lutt se laissa conduire vers l'autre extrémité de la salle, non sans remarquer les regards de dépit et d'envie que lui jetaient les gens au passage. Il flottait ici une puissante odeur d'humanité en sueur que le système de recyclage de l'air était incapable d'absorber. Ils franchirent

une large double porte qui s'ouvrait sur un vestibule et entrèrent dans un grand bureau aux parois circulaires où un homme et une femme sans scaphandre se faisaient face. Ils se tournèrent vers Lutt à son entrée.

Le sergent McCauley les salua en annonçant :

— Monsieur Andriessen, mon colonel.

Puis il se retira en refermant la porte derrière lui.

La première chose qui avait frappé Lutt était la disparité du couple en ce qui concernait la taille. La femme, menue, ressemblait à une Vénus de poche avec ses attributs au complet, des cheveux acajou foncé et une frimousse de garçon manqué. Aux coins de sa bouche étaient gravés les plis du sourire et ses grands yeux verts examinaient Lutt d'un regard perçant.

Le colonel Paul était par contre grand et mince, d'allure nordique avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son visage finement buriné. Il s'avança vers Lutt et abattit sa main sur l'épaule de son scaphandre.

— Ravi de pouvoir vous venir en aide, mon cher, lui dit-il avec un accent légèrement britannique. Paul Carson, à votre service.

Il se tourna vers la femme.

— Et je vous présente la charmante Roweena, ajouta-t-il.

— Je viens de parcourir certaines dépêches codées de Roy te concernant, lui dit celle-ci en guise de préambule. Pourquoi ne pas m'avoir dit tout de suite qui tu étais ?

— Au téléphone, sur une ligne publique ?

— D'ici demain, tout Gorontium sera au courant, de toute manière. Surtout si ta réputation auprès des femmes est justifiée. Alors, j'ai la place ?

— Tu l'as.

Lutt jeta un coup d'œil au colonel, qui avait reculé de deux pas.

— Si toutefois..., ajouta-t-il.

— Ne craignez rien, tout va s'arranger, mon cher ami, fit le colonel. Comment pouvons-nous vous appeler ? Sûrement pas « monsieur Andriessen », j'imagine ?

— Mes amis m'appellent Lutt.

— Et nous serons vos amis.

— Je n'ai jamais été copine avec le grand patron, fit Humperman avec un large sourire. Mais Roy m'a toujours porté chance.

— Sa mort ne semble pas t'attrister tellement, lui dit Lutt.

— Roy était mon cinquième. Mon quatrième était un sergent légionnaire qui s'est reçu un missile chinois à fragmentation, exactement de la même manière que Roy, j'imagine. C'est ça, la vie sur Vénus.

— Et surtout la mort, ajouta le colonel Paul. En attendant, il ne faut surtout pas se laisser aller. Est-il exact que vous désiriez effectuer

vos transmissions à partir d'un P.C. de la Légion ?

— Un P.C. souterrain, c'est bien exact.

— Il y aura des démarches à faire.

— Il serait plus facile d'avoir accès à une zone de combats, fit Roweena.

— Je dois me rendre personnellement au front la semaine prochaine, lui dit le colonel. Vous pourriez m'accompagner.

Ryll, qui s'était contenté jusqu'ici d'écouter sans intervenir, fut horrifié.

Vous n'allez pas faire ça, Lutt !

Restez en dehors de ça, ou j'accepte sur-le-champ !

S'adressant au colonel, Lutt reprit :

— Je voudrais que cette première transmission par caméra Vor soit quelque chose de très spectaculaire. Elle pourrait se faire à partir de votre Q.G. à l'occasion d'une opération, par exemple.

— Et qui aura accès à cette transmission ?

— Nos abonnés, sur la Terre.

— Les Chinois seront au courant ?

— Ils ne tarderont pas à l'être, j'imagine.

— Les Chinois sont très fourbes, murmura le colonel. Évitez de révéler le lieu où vos prises de vues seront effectuées. Dans votre intérêt également. Ils utilisent des armes antipersonnel que nos défenses ont du mal à contrer. Nous avons quelques troupes robotisées, naturellement, mais les Chinois n'en utilisent pas.

— Les légionnaires sont de braves et glorieux soldats qui se battent pour la Légion et pour leur patrie, intervint Roweena.

— Vous devez avoir des opérateurs, dans la Légion, fit Lutt. Est-ce que l'un d'eux pourrait tenir la caméra pendant que Roweena et moi interviewons les hommes ? De cette manière, nous aurions la certitude que rien de compromettant n'est filmé.

— On va me voir à l'écran ? s'écria Roweena, soudain tout excitée.

— N'es-tu pas la nouvelle correspondante locale ? demanda Lutt.

— Les télévisions vont-elles le retransmettre ? demanda le colonel.

— Pas immédiatement, mais plus tard, oui, sans doute.

— Combien de ces caméras spéciales avez-vous ici ?

— Trois.

— Sont-elles difficiles à utiliser ?

— Elles peuvent être dangereuses sur un champ de bataille. Elles sont pourvues d'un système d'auto-destruction pour le cas où quelqu'un voudrait s'amuser à voir ce qu'il y a à l'intérieur.

— J'allais vous suggérer d'en envoyer une au front. Mais ces nouveaux missiles chinois sont souvent incontrôlables. Ils font d'ailleurs plus de ravages dans leurs rangs que dans les nôtres. Ils sont tellement plus nombreux. Il est clair qu'ils n'ont aucun scrupule à tuer

tout le monde sur un champ de bataille, pourvu que les nôtres y passent aussi.

— Est-ce une façon de faire la guerre, ça ? demanda Roweena.

— Y a-t-il des règles dans cette guerre ? voulut savoir Lutt.

— Très peu, lui répondit le colonel. Eh bien, je vais voir ce que je peux faire pour vous. Le sergent va vous escorter jusqu'à votre hôtel et procéder aux arrestations nécessaires. Des têtes vont tomber.

— J'ignorais que vous utilisiez encore la guillotine, fit Lutt.

— Ce n'était qu'une façon de parler, mon cher. En réalité, nous les précipitons sans leur scaphandre dans le trou de lave le plus proche. C'est plus rapide et il n'y a rien à nettoyer ensuite.

Roweena prit le bras du colonel et adressa un sourire à Lutt.

— Merci pour la place, patron. Mais Paul et moi avons certaines affaires pressantes à régler maintenant.

Le colonel baissa les yeux vers elle avec un large sourire.

— Oh ! c'est certain, c'est certain.

Puis, avec le même sourire, il s'adressa à Lutt :

— Je vous enverrai un V.T.P. de la Légion dès que nous aurons obtenu les autorisations nécessaires. Les sauf-conduits et les papiers habituels vous parviendront à votre hôtel ou seront établis là-bas. Je vous conseille de ne pas le quitter.

— Qu'est-ce qu'un V.T.P. ? demanda Lutt.

— Un Véhicule de Transport Privé. Ils sont sans pilote et programmés pour suivre une piste de guidage ionique. Ils sont relativement sûrs. Je suis certain que vous comprendrez qu'il nous est difficile de vous fournir une escorte pour vous accompagner partout où vous irez.

Dès qu'ils se retrouvèrent à l'abri dans leur chambre d'hôtel, Ryll explosa d'indignation :

Relativement sûrs ! Je n'ai même pas eu le temps de m'entraîner à idmager du tissu incéram ! Je ne peux même pas nous faire quelque chose de correct à manger tant que nous ne serons pas descendus dans cette fichue salle de restaurant, et encore à condition que vous commandiez quelque chose où je puisse dissimuler...

Ça ne vous dérange pas de vous taire un peu ? Il faut que j'appelle l'Enquirer pour savoir ce qui se passe là-bas. Pendant ce temps, vous n'avez qu'à réidmager ma combinaison.

Notre combinaison !

C'est vrai, oui. C'est que nous grandissons vite, n'est-ce pas ? Et ce soir, nous allons bien nous régaler, pas vrai ? Je suis sûr que cet obligeant garçon nous servira un excellent pistou à la génoise.

Ryll se réfugia dans une méditation morose et renfrognée. Le basilic ! Ce diabolique Terrien était bien décidé à observer les effets de cette drogue sur la chair drène. Cela exigeait des contre-mesures

immédiates. Mais pourrait-il réellement s'emparer de force du contrôle de leur corps partagé ? Et même s'il y parvenait, un Drène était-il capable de simuler parfaitement le comportement terrien dans des circonstances aussi difficiles ?

C'est un vieux paysan de l'Oklahoma, pas futé, qui traverse tout le Texas en voiture et qui met trois mois pour arriver, parce que chaque fois qu'il voyait au bord de la route une pancarte annonçant : « Faites une halte, toilettes propres à 500 m », il s'arrêtait pour nettoyer les chiottes.

Histoire racontée par Lorna Subiyama

Jongleur vacillait au bord de la crise de nerfs, d'avant en arrière, d'un pied sur l'autre... Habiba était assise sur le siège de commande, au sommet du cône juste au-dessus de lui. Le soleil du matin de Drénor, voilé par le bouclier encore incomplet, donnait à sa peau sombre un teint olivâtre.

Que faisait-elle donc ? Elle avait ressorti le projet d'effacement de la Terre, et voilà que maintenant elle consacrait tous ses efforts à la création de ce bouclier, alors que tant d'autres questions demeuraient en souffrance.

Il fallait reconnaître, cependant, que l'idmagie du bouclier était en bonne voie, et que les encouragements prodigués par Habiba portaient leurs fruits.

Mais pour Jongleur, le cœur n'y était pas.

— C'est assez pour aujourd'hui, déclara Habiba. Dites-leur de se reposer un peu et nous reprendrons cet après-midi.

La lumière devint aussitôt plus vive à l'intérieur du cône.

— Qu'avez-vous, Jongleur ? reprit Habiba. C'est encore ce vaisseau qui vous préoccupe ?

— La construction du nouveau vaisseau d'effacement avance conformément à nos prévisions, Habiba. Mugly nous fait savoir qu'il sera bientôt prêt.

Jongleur s'avisa, non sans un pincement de remords, qu'il n'avait plus aucune difficulté à mentionner l'effacement. La Terre posait tellement de problèmes. Mais il était convaincu que Habiba n'était pas encore résolue à donner le feu vert. Elle avait dû attribuer cette tâche à Mugly pour l'occuper et l'empêcher de causer des ennuis. Mais qui sait ?

— Nous avons reçu le rapport journalier de la Terre, Habiba. Êtes-vous sûre que vous ne pouvez pas déléguer cette tâche à des

idmageurs d'élite qui...

— Je vous ai déjà dit de me laisser tranquille avec ça jusqu'à ce que le bouclier soit achevé, Jongleur. Faites-moi entendre ce rapport.

— Prosik est parvenu à nous transmettre un message par l'intermédiaire d'un agent local. Le premier vaisseau d'effacement a bien eu un accident, et...

— Je le savais ! Où est Prosik ? Le vaisseau est-il en état d'accomplir sa mission ?

— Habiba !

— J'ai longuement et mûrement réfléchi à mes objections passées concernant l'effacement de la Terre, Jongleur. À question difficile, réponse difficile.

— Vos objections *passées* ?

— Disons... presque passées. Ma préférence va toujours à une solution pacifique, dans la mesure du possible. Mais parlez-moi de Prosik et du vaisseau.

— L'un des circuits d'activation et le dispositif d'effacement sont encore intacts, mais les Terriens continuent de démanteler le vaisseau. Il est à peu près certain qu'ils finiront par déclencher le mécanisme d'autodestruction.

— Prosik n'est pas capable de leur reprendre le vaisseau ?

— Malheureusement, Prosik a été obligé de partir pour Vénus.

— Cette planète d'enfer ? Mais pour quelle raison ? Ne lui aviez-vous pas donné l'ordre de...

— Habiba, laissez-moi vous expliquer, je vous en prie.

— Très bien, mais je suis mécontente.

— Un Terrien a détruit par mégarde l'un des circuits d'activation du vaisseau. Il a trouvé la mort dans l'explosion, et Prosik a revêtu son apparence. Mais... mais...

— Quoi, mais ?

Percevant les effluves naissants de la fureur de Habiba, Jongleur se hâta de poursuivre.

— Le garde dont Prosik a revêtu l'apparence appartient à la Patrouille de Zone. Il était chargé de surveiller l'épave et ses supérieurs l'ont accusé d'avoir provoqué l'explosion par négligence. Ils l'ont expédié sur Vénus pour le punir.

— Qu'il s'échappe et choisisse un autre déguisement.

— Cela ne manquerait pas de soulever des soupçons, Habiba. Aucun Terrien ordinaire ne peut échapper à une prison de la P. Z. Même les Drènes en sont pratiquement incapables. Il est vrai qu'ils sont surveillés de manière spéciale.

— Quelle utilité pour nous pourrait avoir Prosik sur Vénus ?

— Vous vous souvenez de notre discussion à propos de mon fils et...

— Sa fusion avec ce Hanson, oui.

— Hanson se trouve en ce moment sur Vénus.

— Jongleur ! Seriez-vous encore en train d'essayer de sauver votre fils ?

— Je n'ai donné aucun ordre particulier dans ce sens, Habiba. Mais Hanson connaît en partie le secret des Spirales. Nous devons absolument savoir ce qu'il prépare.

— Ah ! là là ! Cette Terre ! Si seulement nous avions déjà pu régler ce problème ! Comment Prosik pourra-t-il communiquer avec nous à partir de Vénus ?

— Hanson a l'intention de transmettre des bulletins d'information par les Spirales. Nous pouvons les capter, naturellement, et Prosik...

— Prosik ne me paraît pas assez malin pour faire en sorte d'avoir accès à ces équipements. Je regrette, Jongleur, mais ce sont mes craintes qui guident ma langue. Je sais que vous faites ce que vous pouvez.

— Je ne crois pas que quiconque puisse faire plus, Habiba.

— Chacun de nous fait ce qui est en son pouvoir, c'est vrai. Il en a toujours été ainsi. Eh bien, continuez donc. Et prévenez-moi dès que le nouveau vaisseau d'effacement sera achevé.

— Ils travailleront dessus sans relâche jusqu'à la prochaine période de concentration collective sur le bouclier, Habiba. Vous voyez que je suis vos ordres à la lettre. Nos meilleurs idmageurs abandonnent ce qu'ils font pour se joindre à la communauté lorsque le moment arrive. Mais êtes-vous bien certaine que nous ayons besoin de ce vaisseau d'effacement ?

— Nous avons, par le passé, laissé trop de choses au hasard. Nous ne pouvons plus nous permettre un tel luxe.

Tandis qu'il s'éloignait du Saint des Saints, Jongleur songeait avec tristesse que Habiba parlait de plus en plus de la même manière que Mugly. Dans quelle situation désespérée cette horrible Terre les avait tous mis !

Votre cas n'est pas du ressort de notre service, monsieur.

*Réponse typique de la
bureaucratie française sur Vénus*

Lutt se réveilla, le lendemain matin, avec une nouvelle migraine atroce et de nouvelles conceptions sur les effets du pistou à la génoise sur un organisme drène.

Ce sont les herbes, n'est-ce pas, mon petit Ryll ? C'est le basilic ?

Ryll demeurait sans répondre, dans un état douloureux proche de la stupeur. Les effets du basilic lui semblaient plus prononcés que la dernière fois, et il commençait à se demander si une dépendance n'était pas en train de se former.

Un appel vidcom vint troubler leur réveil difficile. C'était le concierge qui annonçait que la Légion envoyait un V.T.P. à M. Andriessen. Et il semblait particulièrement impressionné.

Le V.T.P. était une petite fusée au nez court, aux ailes rognées, avec sous son ventre une soule à bagages qui avala sans problème tout son équipement. Il y avait déjà un autre passager à l'intérieur, avec un scaphandre de dimensions imposantes. Chaque lois que ce passager faisait un mouvement, le V.T.P. était secoué. Lutt attacha sa ceinture et l'engin filait déjà à travers le paysage corrodé lorsque Lutt aperçut enfin le visage de l'autre à travers la visière épaisse de son casque.

— Lorna Subiyama !

— Tout le monde a l'air surpris ! Ce truc-là se dirige bien vers le front, n'est-ce pas ?

Elle lui montra une plaquette noire en incéram, sur laquelle était écrit SAUF-CONDUIT en anglais.

— Voilà qui m'autorise à me payer trois jours d'action, Léon.

— Tu leur as expliqué quel genre d'article tu comptais...

— Bah ! Ils croient que je fais un truc de prestige pour Téléli-Texas. Tu sais, les nouvelles par contact cérébral direct, pour cadres supérieurs pressés... « L'actualité en couleurs pendant que vous rêvez », reprit-elle d'une voix enjôleuse de présentatrice de pub à la télé. « Laissez s'agiter vos neurones à votre place. »

— Et tu comptes aller comme ça jusqu'au front ?

— Il faut qu'ils déposent d'abord un passager. C'est toi, Éloi ?
— Je dois interviewer des personnages importants.
— Non, sans blague ! Comment tu as fait ?
— J'ai des recommandations. Et toi, comment as-tu eu ce sauf-conduit ?

— Ça n'a pas été facile.
— Ils t'ont envoyée au palais de justice ?
— En même temps qu'un régiment de paumés. Puis, de là, dans un bâtiment de la rue d'Arnée, d'où l'on m'a dirigée vers des bureaux place Beaumair, et ainsi de suite. J'ai vu des bureaucrates minables dans ma vie, mais ces Français ont érigé le bakchich en art de vivre.

— Je vois que tu as tout de même obtenu ton sauf-conduit, fit Lutt en réglant la valve extérieure de son scaphandre parce qu'il commençait à avoir trop chaud.

— Ils ne m'ont jamais envoyée deux fois dans le même bureau, et c'est ce qui a fait que j'ai toujours eu l'impression de progresser quand même. Mais, naturellement, on ne m'a pas une fois répondu directement. Tout ce que j'obtenais, c'était : « Les demandes de ce genre doivent être formulées à cette adresse. » Et on me remettait une carte ou un petit bout de papier.

Lutt sentit agir le système de refroidissement de son scaphandre et, soulagé, demanda :

— Mais comment as-tu fait, à la fin, pour échapper à toute cette paperasse ?

— La magie verte. Le pèze. Le bon vieux dollar yankee.

— Vénus n'est pas le genre d'endroit où l'on a intérêt à se faire boucler dans une cellule militaire.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Mais j'avoue que je n'ai pas été loin de tout laisser tomber pour aujourd'hui. Je me suis seulement dit que j'allais faire une dernière tentative dans leurs foutus bureaux. Tu te souviens de cet immeuble dont la base était invisible ?

— Celui que nous avons aperçu au passage. Oui. Pourquoi ?

— Il y a un minuscule bureau poussiéreux au dernier étage. Avec une nana dedans. C'est complètement dingue ! Elle portait une combinaison incéram qui ressemblait à des habits de cow-girl ! Des bottines de western, un casque en forme de Stetson... rien ne manquait ! Et elle avait aux yeux, par-dessus le marché, ces verres de contact à teinte variable, un coup bleu, un coup vert... Ah ! j'te jure ! c'était un spectacle !

— Je n'ai pas l'impression qu'elle ressemblait aux autres.

— Tu peux me croire sur parole, Jean-Paul. Et sur ses nibards, qu'est-ce que tu crois qu'elle avait planté ? Une énorme rose jaune. Tu saisis, mon Bibi ? Le Texas ! Oui, le Texas ! Je me suis penchée pour baiser cette rose.

— Et tu lui as graissé la patte, à elle aussi ?

— Foutre non ! Mais entre gens du Texas, on se comprend. Elle m'a juste demandé en souriant s'ils m'avaient fait courir à travers toute la ville ; et quand je lui ai confirmé que j'avais les jambes aussi endolories que si on m'avait capturée au lasso pour me marquer les fesses au fer rouge, elle m'a proposé de fermer boutique pour le reste de la journée et de m'emmener prendre un pot quelque part.

— Et c'est comme cela que tu as eu ton sauf-conduit ?

— J'veais t'dire un truc. La plupart des gens du Texas sont plus à l'aise, Blaise, pour discuter affaires, devant un bon verre. Sue Ellen, c'est comme ça qu'elle s'appelle, ma nouvelle copine, m'a emmenée dans un chouette troquet, près des spatioquais, où elle m'a branchée sur les L.D.B.

— Qu'est-ce que c'est que ces L.D.B., encore ?

— Légionnaires de base. Ils ont un code d'honneur très particulier. Ils n'acceptent pas de bakchich. Mais si tu veux leur filer quelques centaines de francs pour leurs bonnes œuvres... Comment crois-tu que quelqu'un comme Sue Ellen pourrait se paver sa combinaison fantaisie, autrement ?

— Donc, tu as payé pour avoir ce sauf-conduit.

— Trois jours au front, huit cents francs. Sue Ellen a tout arrangé sans que nous ayons à quitter le troquet. J'ai levé par la même occasion un beau légionnaire. Un gros sergent lubrique avec plein de rayures tatouées sur le cul.

Ryll fit remarquer à ce moment-là :

Vous ne croyez pas qu'ils pourraient l'envoyer au front pour qu'elle se fasse tuer ?

— As-tu eu des problèmes dans la rue ? demanda Lutt.

— Pas tellement. Quelques malfrats ont essayé de m'avoir, mais j'ai fait en sorte de ne jamais rester trop écartée du troupeau. Il vaut mieux, sur Vénus, éviter de se faire coincer dans les ruelles obscures, ou les endroits un peu déserts.

— Tu as entendu parler des fusées chinoises à fragmentation ?

— Une seule d'entre elles est censée ravager six cents mètres carrés. C'est pire que la nitro qu'on utilise sur les puits de pétrole, non, Léon ?

— C'est ce qui t'attend au front.

La Légion n'appréciera peut-être pas que vous la mettiez en garde, avertit Ryll.

— Je veux juste passer la tête une ou deux fois, histoire de dire que j'y étais, fit Subiyama. Je suis correspondante de guerre, oui ou non ? Après, je me contenterai d'assister au five o'clock comme mes compagnons de beuverie. Mais j'y pense ! Tu ne pourrais pas me brancher sur ces interviews que tu vas réaliser ?

— Pas question. Je ne veux pas entendre parler de cette histoire de main du capitaine.

— Tu as les foies ?

— Occupe-toi de fabriquer tes cauchemars pour cadres supérieurs surmenés. Vénus n'est pas exactement un lit d'amour où les bonnes nouvelles fleurissent dans des rêves douillets.

— Pas un lit d'amour ! s'esclaffa bruyamment Subiyama. Elle est pas mal, celle-là ! Dis plutôt que c'est le meilleur des lits d'amour ! Tu aurais dû voir ça, hier soir ! On a dû pulvériser tous les records, mon légionnaire et moi. Quatorze fois en huit heures ! Quel étalon, mon sergent ! C'était la première fois, aussi, qu'il avait une Texane !

C'est dégoûtant ! s'indigna Ryll.

Dommage que je n'aime pas les grosses, répliqua Lutt. *Ça doit être marrant, avec elles.*

Marrant ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

— Ça roule vite, ces V.T.P., fit remarquer Subiyama en se penchant pour regarder à l'extérieur à travers la visière de son casque.

Lutt fit de même de son côté. Le V.T.P. rasait la surface en effervescence afin d'éviter les moyens de détection chinois. Le concierge de l'Uno lui avait dit de ne pas s'inquiéter pour ça : « Ils sont guidés par le système tractomag, monsieur. »

Lutt n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être le système tractomag, mais il les emportait pour l'heure au ras d'une profonde coulée de lave rougeoyante encaissée entre deux parois de canon.

Ils arrivèrent bientôt en vue d'une haute chaîne de montagnes dont ils suivirent les versants, jusqu'à un col entouré de sommets bleutés qui devaient être relativement frais à ces altitudes, mais sans doute encore bien trop chauds pour eux.

Du col, ils débouchèrent sur un haut plateau doré.

— Comment fais-tu pour travailler ? demanda Subiyama. Je n'ai pas vu ton matériel.

Elle toucha une valise noire en incéram posée à côté d'elle avant d'ajouter :

— J'ai apporté ce nouveau bloc-notes électronique, entièrement doublé d'incéram, qui enregistre, classe les notes et fait absolument tout ce qu'on peut imaginer.

— Mes caméras sont dans la soute, lui dit Lutt.

— As-tu déjà rencontré le vieux L.H. en personne ?

— Mmmm, quelquefois.

— Ce vieux coureur de putes ! Ma maman m'a raconté comment elle se trouvait dans un bar, un jour, dans l'ouest du Texas, avec quelques amies, pour tuer le temps, quand un grand type avec une grande gueule est entré en criant : « A partir de maintenant, c'est moi qui paye les tournées jusqu'à la fin de la soirée. » C'était lui, tu peux

me croire, et il est parti, un peu plus tard, avec une copine à maman.

Je ne suis pas tellement différent de mon père, après tout, se dit Lutt.

Vous êtes une race à part, fit Ryll.

Vous avez peut-être raison. Père n'admettrait jamais que nous soyons les mêmes. J'ai du mal à l'admettre moi-même.

Mais c'est la vérité. On dit bien : tel père, tel fils.

C'est comme ça aussi chez les Drènes ?

Les parents cherchent toujours à ne transmettre que ce qu'il y a de mieux à leur descendance.

Et qui décide de ce qui est mieux ?

Vous feriez bien de prêter attention. Elle vous parle.

— Je disais que j'ai l'impression qu'on arrive, fit Subiyama. L'engin a considérablement ralenti.

Lutt contempla par sa visière une étroite bande de paysage d'un jaune lumineux, surmonté de l'inévitable halo orange créé par l'atmosphère surchauffée de Vénus. Le V.T.P. s'inclina brusquement pour virer sur la droite et, à l'autre extrémité du plateau, Lutt aperçut des éclairs pourpres et verts qui explosaient en gerbes.

— Ce sont probablement des tirs d'artillerie, lui dit Subiyama. Tu entends ?

Comme si c'étaient ses paroles qui avaient créé les bruits, Lutt entendit effectivement dans le lointain les coups sourds des explosions et les jappements saccadés des armes individuelles.

— Si c'est ça, le front, ça n'est pas tellement loin, apparemment, fit Subiyama.

Le V.T.P. vira de nouveau sur la droite et le sol prit la couleur brun foncé d'un fossé tectonique d'apparence plus froide et plus solide, comme si la planète créait des leurres pour les attirer en bas. Des casemates grises en incéram émergeaient de chaque côté d'un terrain plat, noirci, bordé de lignes jaunes fluorescentes. Le concierge avait dit à Lutt que c'était à leur couleur jaune que l'on reconnaissait les signaux tractomag.

Lutt commençait à s'intéresser à cette technologie tractomag. Était-ce simplement un terme français pour désigner l'un des nombreux systèmes de guidage ionique existant sur le marché ? Mais cette lumière jaune semblait indiquer un procédé différent. Cela valait peut-être la peine d'essayer de se renseigner. Mais il s'agissait sans doute d'un secret militaire. En étant trop curieux, il risquait de déclencher des tempêtes. Peut-être, à la rigueur, en interrogeant discrètement Roweena Humperman ?

Le V.T.P. amorça une descente rapide et entra en contact avec la plate-forme dans un mouvement chassant qui laissa de longues marques sombres sur le revêtement. Dès que l'engin fut immobile, une lumière rouge se mit à clignoter au plafond et un haut-parleur aboya

un ordre :

— Tout le monde dehors ! En vitesse !

Le capot de la cabine se releva et des marchepieds s'abaissèrent de chaque côté. Lutt descendit lourdement et trouva la soute à bagages déjà ouverte. Il prit son matériel et fit le tour de l'engin pour voir Subiyama déjà en train de courir vers une échancrure du mur tectonique où un légionnaire en armes qui les attendait leur cria en faisant de grands signes :

— Mettez-vous à couvert ! Vite !

Ses mots furent ponctués par un éclair aveuglant sur leur gauche et par une déflagration violente qui fit vaciller Lutt.

Un klaxon, derrière lui, beugla : « Rhee ! Rhee ! Rhee ! »

Il courut sur les pas de Subiyama, dépassa le légionnaire gesticulant et se retrouva dans une galerie faiblement éclairée.

L'indicateur de température extérieure, au bas de sa visière, nota immédiatement un accroissement considérable des valeurs, mais sa combinaison compensait et il ne sentit pas la chaleur extérieure.

La galerie s'incurvait brusquement sur la droite, puis sur la gauche, avant de déboucher dans une vaste salle où des robots humanoïdes de la Légion, en tenue incéram de couleur kaki, bleue, blanche et rouge formaient de longues files silencieuses.

Des légionnaires humains parcouraient leurs rangs, vérifiant les équipements et les réglages.

Subiyama s'arrêta devant un légionnaire dont le scaphandre portait des galons de caporal.

— Que se passe-t-il ici ? Sommes-nous au front ?

— Non, m'dame, lui répondit le caporal avec un fort accent du Tennessee, rendu métallique par les haut-parleurs de son scaphandre. C'était qu'un p'tit missile chinetoque de rien du tout. Ils nous en balancent un de temps en temps, histoire de n'pas s'faire oublier.

— Youpie ! s'exclama Subiyama. J'suis tombée sur un gars d'chez nous !

— Heureux d'faire votre connaissance, m'dame, lui dit le caporal.

Lutt s'arrêta aux côtés de Subiyama.

— Je dois être attendu par le colonel Paul Carson, dit-il. Et par mon assistante, Roweena Humperman.

— Je pense que l'colonel ne va pas trop tarder, m'sieur, répondit le caporal. Vous pouvez l'attendre ici, vous serez en sécurité.

Les robots commencèrent à sortir en file, à grandes enjambées puissantes, apparemment sans hâte mais d'une manière méthodique qui couvrait une distance remarquable en un temps très court.

— Sue Ellen n'a que la Légion à la bouche, déclara Subiyama. Elle dit que chaque légionnaire est un athlète complet.

— Ils sont censés être parfaitement entraînés, renchérit Lutt, qui

parlait surtout pour le bénéfice du caporal. Et capables de briller dans n'importe quelle discipline olympique, ou presque.

— On nous empêche de participer aux compétitions, fit le caporal en hochant vigoureusement la tête. Les Ruskoffs nous ont fait exclure en tant que professionnels. Ils peuvent parler !

— À poids égal, ce sont les meilleures troupes et les meilleurs techniciens militaires de tout le système solaire, décréta Subiyama. Et mon sergent d'hier soir n'a certainement pas failli à sa réputation.

— Je viens de recevoir un message qui vous concerne, m'sieur, dit le caporal. Vous êtes bien Lutt Hanson Junior ?

— J'en étais sûre ! s'exclama Subiyama.

— C'est bien moi, fit Lutt.

— J'ai ordre de vous escorter jusqu'au P.C. souterrain, m'sieur. Heu... vous êtes bien le Hanson qui possède toutes ces compagnies et tout ce fric ?

— Il est de la famille, lui dit Subiyama.

— Alors, j'comprends vraiment pas pourquoi vous risquez votre peau en venant dans ce trou paumé, m'sieur, répondit le caporal. Si vous voulez bien me suivre par ici...

— Et moi ? demanda Subiyama.

— Elle était censée rejoindre le front, dit Lutt.

— Ça m'étonnerait qu'ça soit possible en c'moment, dit le caporal. Les Chinetoques ont éventré la plate-forme d'atterrissage. Vous devriez rester en bas avec nous, m'dame. Y aura bien quelqu'un qui saura c'qu'y faut faire pour s'occuper d'vous.

— Tu vois ce que c'est que de mener une vie vertueuse ? fit Subiyama. On baise régulièrement, et les histoires te tombent toutes cuites dans les bras.

Y a-t-il une poussière locale sur Venus, ou est-ce uniquement la substance du dessein de Dieu ?

Thème d'un sermon prononcé devant
l'archidiocèse vénusien de l'Église épiscopale

Roweena Humperman, dans son scaphandre refaçoné aux coutures extérieures visibles aux hanches et à la taille, les accueillit à l'intérieur du sas thermique du Poste de Commandement Souterrain. Son casque était rejeté en arrière et elle arborait un sourire un peu figé.

— Le colonel Paul est un peu embêté à cause de toi, Lutt. Qui t'accompagne ?

Tout en rejetant son casque en arrière, inhalant une bouffée d'air exempte de l'odeur de recyclage des scaphandres, Lutt lui présenta Lorna Subiyama.

— On peut dire que j'suis vernie, moi alors, fit Subiyama.

— C'est ce qu'il reste à voir. Il est question de ne pas nous laisser sortir d'ici. Venez. Je vais vous conduire à Paul.

Elle prit des mains de Paul l'une des mallettes contenant les caméras et passa devant eux. Ils franchirent un nouveau sas thermique après avoir montré leurs sauf-conduits à des gardes de la Légion.

Puis ils empruntèrent un nouveau couloir aux parois bordées d'une roche luisante au sombre éclat grenat. Le sol était revêtu de larges dalles du même matériau, unies par un épais joint blanc. Des bancs de la même pierre rouge étaient disposés de place en place le long des murs, à côté de grands vases de pierre vermeille abritant des plantes tropicales au feuillage charnu. Murs et plafonds étaient lisses comme des miroirs et reflétaient sombrement tout ce qui se trouvait devant eux.

Ce genre de décor n'est pas dû au hasard, pensa Lutt.

Que voulez-vous dire ? voulut savoir Ryll.

Ces reflets sombres. Ils ont quelque chose de spectral. Ce lieu est conçu de manière à évoquer l'autre monde, avec les âmes des défunts héros de la Légion rôdant un peu partout.

Je trouve cet endroit morbide.

À mesure qu'ils s'enfonçaient dans les profondeurs du P.C., l'écho des voix et des pas devenait plus troublant. Ceux qui étaient éloignés

se mêlaient bizarrement à ceux qui étaient tout proches.

Pas bête comme conception, se disait Lutt, forcé de se lancer dans une explication sur les rapports entre l'architecture et la psychologie tels qu'il les avait découverts lui-même lorsqu'il avait totalement réaménagé l'immeuble de l'*Enquérir*.

Abruptement, les pas de quelqu'un qui courait résonnèrent derrière eux. Un caporal de la Légion en scaphandre de sécurité les dépassa, s'arrêta, se tourna vers eux et leva la main pour leur faire signe de s'arrêter.

— Vous êtes les journalistes ? dit-il. Oui, ça se voit. Le général vous fait savoir qu'il y a des engagements à la surface en ce moment même. Vous aurez toutes les émotions que vous pouvez souhaiter. Par ici, s'il vous plaît.

Humperman fut la première à reverrouiller son casque, mais non sans avoir lancé un regard interrogateur à Lutt, les prunelles brûlantes, les narines vibrantes.

Elle pense qu'on nous envoie là-haut pour nous faire tuer, interpréta Ryll.

Ce n'était plus le moment d'élever des protestations. Le caporal les guida le long d'un étroit passage au bout duquel se trouvait un ascenseur. Il attendit sur le seuil à l'extérieur, un doigt sur le bouton qui commandait la fermeture de la porte.

— Vous sortirez au niveau 1 C, leur dit-il. Vous trouverez une rampe inclinée au sommet de laquelle vous franchirez une double porte. Montrez vos sauf-conduits à la sentinelle et suivez ses indications pour arriver à la surface.

— La surface ! s'exclama Humperman d'une voix angoissée.

— Youpie ! cria Subiyama. On était tous partis pour voir les huiles, et voilà qu'on va se retrouver en pleine guerre !

— Où est le colonel Paul ? demanda Lutt.

Le caporal lui répondit en appuyant sur le bouton pour fermer la porte :

— Il a une guerre à mener, monsieur. Nous subissons en ce moment une attaque de grande envergure. Restez à l'abri des déflecteurs, là-haut, si vous pouvez. Ça barde !

Lutt, sous le coup d'une soudaine montée d'adrénaline, s'efforça de réduire au silence par la logique les objections de Ryll.

Si vous voulez que nous ayons des chances de survivre, fortifiez-moi par tous les moyens.

Si vous êtes gravement blessé, j'idmagerai un corps drène ou un quelconque déguisement, menaça Ryll, sachant très bien qu'il en serait probablement incapable.

Faites comme vous voudrez, mon petit Ryll, mais laissez-moi tranquille, à présent. J'ai à faire.

Après avoir demandé à Humperman de bien regarder comment il procédait, Lutt entreprit de déballer la caméra qu'il portait. Elle fit de même avec la sienne.

— Elles ont une drôle d'allure, vos caméras, commenta Lorna Subiyama.

Flairant en elle une cliente éventuelle, Lutt lui donna une brève explication.

Son accent texan renforcé par l'enthousiasme, elle s'écria :

— Instantané ? Tu veux dire comme ça, à la seconde ?

De nouvelles explications furent épargnées à Lutt lorsque l'ascenseur s'arrêta et que la porte s'ouvrit. Ils se trouvèrent, en sortant, au pied de la rampe inclinée décrite par le caporal, mais elle était encombrée de troupes robots encadrées par des légionnaires humains.

Personne ne demanda à voir leurs sauf-conduits. Les troupes grimpèrent jusqu'en haut de la rampe et sortirent. Lutt les suivit avec sa caméra en marche.

Au moment où les caméras Vor commençaient à bourdonner, Ryll ressentit une forte commotion mentale. C'était la connexion primale qui reliait tout Drène aux Spirales de Création, et qui constituait un lien avec tous ceux de son peuple qui avaient jamais existé ou qui existeraient jamais. Cette sensation intensifiait le malaise qu'il éprouvait déjà et aggravait la conscience qu'il avait de sa propre fragilité. Si les choses tournaient mal aujourd'hui, ce lien avec le monde drène risquait d'être rompu à tout jamais.

Je vous en conjure, Lutt, soyez prudent, supplia-t-il.

Lutt ignore cet appel. Il était trop occupé à suivre les événements. Sur sa gauche, Humperman, caméra à l'épaule comme il le lui avait appris, s'ingéniait à traduire sa propre version des choses en images qu'elle accompagnait d'un commentaire discursif. Subiyama marchait à côté d'elle tout en parlant dans son bloc-notes électronique. Lutt n'entendit qu'une partie de ce qu'elle disait.

— ... et à ma droite Lutt Hanson Junior, héritier de l'immense empire Hanson, prouvant à tout l'univers qu'il est avant tout un journaliste qui fait son travail.

C'est de la bonne copie, se dit Lutt. J'espère qu'elle arrivera à destination.

Il vit s'allumer la lumière verte, dans un coin du viseur, qui indiquait qu'il transmettait et qu'il était bien reçu. Puis ils se retrouvèrent à découvert sur un plateau, à quelque distance d'un mur de fortification en incéram à moitié démolé. Des légionnaires blessés ou agonisants jonchaient le terrain parmi des centaines de robots démantelés. De nouvelles troupes arrivèrent, qui enjambèrent les anciennes. Accroupi, Lutt filmait tout ce qu'il pouvait. Il vit

Humperman faire un bond vers la gauche et se mettre soudain à courir pour braquer sa caméra par-dessus le mur de fortification écroulé. Subiyama, prudemment tapie à côté de lui, continuait à déverser des flots de paroles dans son enregistreur primitif.

— ... de lourdes pertes à peu de distance du P.C. de la Légion, mais il semble que les vaillants défenseurs de cette position aient réussi à organiser une contre-attaque.

Lutt entendit à ce moment-là les explosions sourdes causées par les rayons déflecteurs, mais le réseau de défense était entièrement invisible, à l'exception des gerbes de lumière mauve qui éclataient de temps à autre au-dessus de leurs têtes.

Subiyama, intéressée par le même phénomène, disait :

— Il semble que les si fameux rayons déflecteurs français aient été enfoncés à un moment, mais fonctionnent à nouveau. J'aperçois les impacts des lasers ennemis au-dessus et autour de moi. Ils ressemblent à des fleurs mauves.

Lutt braqua sa caméra vers un autre secteur où il venait de déceler un mouvement. Une équipe de robomédics à six jambes était en train d'émerger du P.C. Ils se répandirent sur le champ de bataille pour secourir les blessés et les mourants. Certains furent emportés sur des civières en incéram.

Lutt filma la scène en ajoutant quelques commentaires.

— L'attaque chinoise contre ce poste fortifié français semble avoir infligé de lourdes pertes aux défenseurs. Mais, comme vous pouvez le voir, l'artillerie de la Légion, massée sur le plateau qui se trouve un peu plus loin, a commencé à riposter énergiquement. On peut penser que les Chinois ont également de lourdes pertes à déplorer.

Tout en parlant, il avait tourné la caméra, cadrant les nuages noir et argent crachés par l'artillerie. Le sol tremblait sous les explosions, et le système de sonorisation de son scaphandre avait automatiquement ajusté les réglages pour épargner ses tympan.

De l'endroit où elle était tapie derrière le mur démoli, Humperman lui cria :

— Attaque aérienne à neuf heures !

Lutt la vit se tourner pour mieux braquer sa caméra. Il l'imita. Il apercevait, à mi-distance de l'horizon, un essaim noir d'engins qui arrivaient sur eux. Des gerbes mauves éclatèrent bientôt au milieu de l'essaim. L'artillerie de la Légion avait ajusté son tir.

— Fichons le camp d'ici ! hurla Subiyama. Nous sommes en plein milieu de leur objectif !

Elle le précéda, courbée, à une allure qui étonna Lutt. Il tenait, tout en courant derrière elle, sa caméra plus ou moins braquée vers la scène des combats. En même temps, il expliquait ce qu'il se passait.

Après avoir franchi le mur démoli, il courut sur une sorte de

gravier vénusien brun foncé, qui crissait sous ses pieds. Puis il arriva dans une zone de sable rouge, beaucoup plus meuble et glissant que sur les plages de la Terre, qui ralentissait son avance de manière inquiétante.

Il se souvint de la brochure qu'il avait lue avant d'arriver :

« Le "pied brûlant de Vénus" n'est pas une plaisanterie. Surtout, ne vous arrêtez jamais. »

Ryll, qui s'était jusqu'ici contenté d'observer en silence, ne put s'empêcher de commenter :

Vous n'êtes même pas capable de ressentir le tragique de la situation ! Vous voyez tout à travers vos yeux froids de journaliste insensible !

C'est comme ça et on n'y peut rien, mon petit Ryll. Mais cessez de me distraire, si vous ne voulez pas qu'on se fasse tuer. Vous vouliez voir une guerre, regardez là.

Je n'en ai plus envie. Rentrons nous mettre à l'abri.

Alors qu'il y a un reportage sensationnel à faire ? Vous êtes dingue ! Taisez-vous, maintenant !

Subiyama en tête, Humperman derrière lui, ils dépassèrent une zone de rassemblement des blessés. La plupart étaient enveloppés dans des cocons opaques en incéram, mais certains cocons avaient une petite fenêtre transparente qui laissait voir à l'intérieur des hommes aux bandages ensanglantés.

Lutt s'arrêta pour faire quelques gros plans à travers les fenêtres. Aucun légionnaire soignant ne parut s'émouvoir de cette activité. Ils devaient avoir l'habitude des journalistes. Ils lui montraient même du doigt les endroits où les attaquants étaient en train de se faire refouler.

Humperman arriva à ses côtés, essoufflée, en criant :

— Tu es sûr que tout ça parvient bien sur la Terre ?

— Tant que tu vois la lumière verte dans ton viseur.

— Est-ce qu'ils peuvent nous parler à travers ce truc ?

— Quand nous serons sur le mode émission-réception. Je te montrerai.

Ryll, observant l'approche d'une formation de combat aérienne et sentant que les Spirales auxquelles ces caméras Vor étaient reliées représentaient peut-être son dernier contact avec l'univers drène, était en proie à une terreur grandissante qui commençait à filtrer dans l'esprit conscient de Lutt.

Je vous en supplie, Lutt, gémit-il enfin. Descendons nous mettre à l'abri !

Vous m'avez dit que votre existence vous ennuyait. Je vous rends service en prenant tous ces risques.

Mais j'ai changé d'avis !

Trop tard, mon petit Ryll.

Quand il fut évident que rien ne le ferait changer d'attitude, Ryll se

plongea dans l'analyse drène des motivations du Terrien. Il s'aperçut, à sa grande surprise, que Lutt avait su, en quelques rares occasions, faire preuve de compassion envers autrui. Mais envers lui, Ryll, il n'avait jamais ressenti la moindre émotion de ce genre. Pour Lutt, Ryll n'était qu'un facteur d'irritation étranger, aussi peu digne de considération qu'une brute animale.

Pendant tout ce temps, Lutt se concentrait surtout sur le viseur de sa caméra. Ce n'était qu'un observateur détaché du carnage et de la misère, qui n'avait pas même une pensée pour les dangers qu'il courait personnellement.

Ryll trouvait que c'était là une forme tout à fait curieuse de concentration. Par la manière dont elle excluait totalement toute distraction extérieure, elle était même plus intense que l'idmagie drène.

Brusquement, une douleur brûlante le percuta à la base du dos et se répandit comme un éclair jusqu'à sa nuque, ravageant au passage ses chairs et ses organes vitaux. Ryll, qui partageait ses sensations, comprit qu'un éclat avait percé leur scaphandre.

Quelque part, une voix de femme cria :

— Hanson a été touché !

Lutt sentit la secousse et la vibration du dispositif de réparation automatique du scaphandre, qui projetait à l'endroit endommagé une émulsion incéram et une mousse médicinale refroidissante.

Engourdi, perdant graduellement conscience, il s'écroula. Des taches jaunes et orangées dansaient devant ses yeux. Il vit la caméra Vor tomber avec lui en une courbe lente, sans cesser de transmettre. Il eut la brève vision de ces dernières images rediffusées par tous les médias du système solaire, accompagnées de commentaires dans toutes les langues. Puis un sifflement assourdissant lui envahit les oreilles et il sentit que les ténèbres commençaient à se refermer sur lui.

Vous allez mourir, maintenant, Terrien, lui dit Ryll. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ?

— Ce n'est pas vrai ! hurla Lutt.

Vous êtes fini. Vous perdez vos forces et vous ne pouvez plus m'empêcher de prendre le contrôle. Je vais pouvoir enfin me débarrasser de vous. Adieu !

Non... ne faites pas ça... J'accepte vos conditions ! Je ferai tout ce que vous voudrez ! Vous nous avez déjà sauvés une fois. Vous êtes capable de le refaire.

Ryll, occupé à réparer les dégâts en hâte, se demandait en son for intérieur s'il était vraiment capable de se débarrasser de Hanson. Il existait une technique permettant de sortir d'un corps agonisant sans opérer une nouvelle fusion, mais son manque d'attention au cours

faisait qu'il ne disposait pas des informations nécessaires.

Il regrettait amèrement son attitude orgueilleuse et irresponsable, ses conceptions puériles sur les capacités d'un étudiant doué. La blessure était importante, les chairs étaient endommagées et il spéculait sur la nécessité d'utiliser le protoplasme d'un légionnaire mort ou agonisant.

Mais, dans ce cas, cela soulevait une nouvelle question. Est-ce qu'un même corps pouvait être occupé par trois personnalités différentes ?

Il pensait que c'était possible.

Profitant de la terreur et de la faiblesse de Lutt, Ryll se glissa aux commandes du corps. D'abord les yeux, puis les principaux systèmes moteurs. Il était toujours allongé sur le sol brûlant et se demandait si sa combinaison incéram allait résister à ces températures. Puis le visage de Humperman apparut, derrière son casque. Elle se pencha sur lui pour lire les cadrans extérieurs de son scaphandre.

— Tu m'entends ? demanda-t-elle.

— Oui.

La voix était faible et déformée, mais Ryll estimait que l'approximation était suffisante, compte tenu de la blessure.

— Ne t'inquiète pas, les médecins vont arriver, reprit Humperman. J'ai tout filmé, tu sais ? La caméra était braquée dans ta direction quand c'est arrivé. Sans doute un éclat de fusée à fragmentation.

— Et... Subiyama ?

— Elle est rentrée pour voir s'il y avait un moyen de faire passer son papier. Seigneur ! Ils nous bombardent encore !

Elle s'aplatit à côté de lui.

Ryll, qui avait maintenant le contrôle total du corps, sentit le sol trembler sous lui. Une succession presque ininterrompue de gerbes mauves illuminait le ciel au-dessus d'eux. Il en apercevait les reflets pourpres sur la visière de Humperman. Elle ne bougeait absolument pas.

— Les médecins vont bientôt arriver ? demanda-t-il. C'est bien ce que tu as dit tout à l'heure ?

Il n'y eut pas de réponse.

Ryll réussit à incliner légèrement la tête de manière à orienter sa visière dans la direction où gisait Humperman. Au-dessous de la taille, son scaphandre s'achevait en une bouillie sanglante d'où montaient des filets de vapeur. Écœuré et désespéré, Ryll se demandait comment faire pour avoir accès à ce qu'il restait d'elle afin de réparer le corps de Hanson. Ouvrir son scaphandre à la surface de Vénus signifiait laisser pénétrer la chaleur dévorante qui était déjà en train de carboniser les restes de Roweena Humperman.

Dire que c'est moi qui ai donné à Lutt cette idée de venir voir la guerre !

se lamenta Ryll.

Une nouvelle explosion fit trembler le sol.

Lutt le fit sursauter alors en émettant une pensée vigoureuse :

Vous avez réussi à prendre le contrôle, hein ? Et vous croyez que vous allez pouvoir résister si j'interviens ?

J'essaye de nous sauver, imbécile !

Je vois que Humperman a eu son compte. Mais où sont ces fichus médecins ?

Il y a eu une attaque de fusées à fragmentation. Peut-être qu'ils sont tous morts.

Ces salauds de Chinetoques ! Mais regardez ! Sa caméra Vor transmet toujours !

Si ça se trouve, la vôtre aussi.

Quel reportage sensationnel !

C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

Je constate également que vous n'avez pas réussi à vous débarrasser de moi. Pas facile, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas encore essayé.

Je me demande ce que les Français feraient d'un prisonnier drène.

Je vous supplie de coopérer, gémit Ryll. Nous ne pourrions jamais survivre si nous nous disputons... Il baissa les yeux vers Humperman. C'est cela, le sort que vous nous souhaitez ?

Lutt trouvait très désagréable de regarder par des yeux que quelqu'un d'autre dirigeait, mais il était absolument incapable d'y échapper. Tandis que les chairs à découvert de Humperman se consumaient, des flammes brillantes, jaunes et orangées, s'insinuaient à l'intérieur des restes de son scaphandre, qu'elles emplissaient de lumière. Son visage et sa tête furent les derniers à disparaître, visibles à travers la visière jusqu'à la fin horrible. Bientôt, même les derniers fragments carbonisés disparurent, absorbés par l'écorce de la planète.

Je n'ai pas l'impression que les médecins arrivent, fit Lutt. C'est donc la même fin qui nous attend.

Elle a dit qu'ils n'allaient pas tarder.

Ils s'occuperont en priorité des soldats. Nous ne sommes que des civils inutiles.

Ils ne vont pas nous laisser comme ça !

La Légion fait ce qu'elle doit. C'est l'une de ses devises.

Ryll sentait le contact de la mousse médicinale et de la réparation incéram sur sa peau. La température demeurait acceptable à l'intérieur du scaphandre, mais il se demandait combien de temps cela durerait.

Je ne veux pas mourir alors que quelqu'un d'autre contrôle mon corps, se dit Lutt.

Et il se réintroduisit dans le système nerveux partagé. Le corps fut agité de convulsions et de soubresauts.

Il n'est pas question que je meure sous une autre forme que la forme drène, affirma catégoriquement Ryll.

Court-circuitant les efforts de Lutt, il fit pivoter ses yeux vers l'intérieur et commença à idmager le corps drène familial qui avait été le sien depuis sa sortie de la germinerie.

Seule une bosse informe de matière blanche apparut sur le torse du Terrien, mais c'était trop pour le scaphandre. Il se fendit à cet endroit et la chaleur mordante de Vénus consuma aussitôt la bosse. La mousse incéram jaillit immédiatement pour combler la brèche. Ryll, suffoqué par le souffle brûlant, laissa échapper un cri drène primal et se sentit sombrer en même temps que Lutt dans un abîme noir où ils perdirent tous les deux conscience.

Vous auriez, foutrement intérêt à me croire quand je vous dis que je suis correspondante de guerre ! J'ai vécu au milieu du carnage et des mourants et c'était pas marrant, faites-moi confiance !

Extrait d'une interview de Lorna Subiyama

— C'était votre fils, Ryll, déclara Habiba. Un cri drène primal qui m'est arrivé des Spirales.

Elle était face à Jongleur dans la maison drène des origines, préservée à la base du Cône. Les murs de pisé lui procuraient habituellement un sentiment de quiétude rassurante quand elle avait à s'occuper de questions déplaisantes, mais ce n'était pas le cas ce soir.

— Il n'est pas... il n'est pas...

Jongleur fut incapable d'achever sa phrase.

— Je ne peux rien dire avec certitude, Jongleur. Il y avait en même temps dans ce cri une grande douleur et une grande confusion... comme si la voix d'un Terrien y était mêlée pour m'exprimer son propre désespoir.

— Encore cette horrible fusion !

— Hélas ! c'est ce que je crains aussi.

— Mais vous pensez qu'il se trouve sur Vénus ?

— Tout l'indique. Les témoignages concordent avec les rapports de nos agents sur la Terre. Et cette grande douleur que j'ai ressentie, c'était du feu, Jongleur. Un grand feu qui le consumait.

— Oh... mon pauvre fils fourvoyé ! gémit Jongleur.

— Le triste exemple de sa brève existence devra servir à éduquer les générations futures, déclara gravement Habiba. Ainsi, ses erreurs auront été utiles à quelque chose.

— Oui... oui, bien sûr...

C'était une bien piètre compensation face au chagrin immense causé par la nouvelle, mais il était sensible aux efforts qu'elle faisait pour le consoler. *Chère Habiba !*

— Demain, nous devons unir les forces de nos meilleurs idmageurs pour mettre le bouclier en place, dit-elle. Je dois vous paraître cruelle, mon pauvre Jongleur, mais rien d'autre n'a d'importance pour le moment. Toutes les autres questions sont

devenues secondaires. Il faut absolument que ce bouclier soit créé.

— Et le deuxième vaisseau d'effacement ?

— Mugly me dit que sa réalisation prend plus de temps que nous ne l'avions prévu. Mais, quoi qu'il arrive, nous devons faire en sorte que le sort de Ryll ne soit pas celui de tous les Drènes.

— Alors, vous croyez vraiment qu'il est... qu'il est...

— C'est plus que vraisemblable, mon pauvre Jongleur. Et c'est peut-être mieux ainsi pour lui. Vous savez quel sort ont connu ceux qui ont fusionné avant lui.

— Ils ont perdu la raison et...

— Et ont sombré dans des comportements totalement imprévisibles !

Jongleur trouva soudain curieuse cette assimilation que faisait Habiba entre la folie et l'imprévisibilité du comportement. Était-elle vraiment capable de connaître à l'avance les réactions de n'importe quel Drène sain d'esprit ? Cette idée lui répugnait. Il n'y avait donc pas de vie privée ? On ne pouvait pas garder quelque chose rien que pour soi ? Naturellement, à l'occasion de chaque Psycon, Habiba avait accès à toutes les informations qu'elle désirait. De sorte que... de sorte qu'il devait faire partie de ses pensées et qu'elle... Se pouvait-il qu'elle influence les actions des Drènes au moment du Psycon ?

Ses méditations récentes sur les affaires de la Terre lui faisaient considérer les choses sous un jour entièrement nouveau. Était-ce mal de supprimer toute individualité ? Ou était-ce encore une idée déraisonnable ?

— J'aimerais bien savoir à quoi vous pensez. Jongleur, lui dit Habiba.

Pour la première fois de sa longue existence, Jongleur conçut qu'il pouvait dissimuler ce qu'il avait en tête à sa chère Habiba.

— Je réfléchis aux moyens de renforcer demain l'idmagie du bouclier, dit-il.

Aussitôt, il se sentit envahi par un froid glacial. Quelles pouvaient être les conséquences, s'il se mettait maintenant à ne pas dire la vérité à Habiba ? Bien sûr, il s'agissait d'un tout petit mensonge. Et il voulait réellement que l'idmagie du bouclier réussisse.

— Cher Jongleur, lui dit Habiba. Vous êtes si respectueux de mes moindres désirs. Avec votre aide, je sais que nous ne pouvons échouer.

Vu de l'extérieur, le vaisseau fait vraiment tape-à-l'œil, mais qu'est-ce qu'il est grand à l'intérieur ! Aussi énorme qu'un bâtiment de guerre de la Légion. Et à peu près aussi bien protégé. Vous comprenez, la Légion a besoin de ses putes, et elle ne voudrait pas qu'il leur arrive malheur.

*Description par toi témoin oculaire
dit bordel de la Légion sur Vénus*

Lutt se sentait flotter à la limite de la conscience. Il se souvenait d'un rêve. Dans ce rêve, une grosse créature toute molle, quadrupède, était penchée sur lui et lui reprochait d'être égoïste.

Il ne ressentait aucune douleur, mais il avait le curieux sentiment d'être alternativement séparé de son corps, puis réuni à lui, à plusieurs reprises.

C'est cela qu'on éprouve, quand on est mort ?

Il perçut des mouvements. Assez vaguement. Il ne voyait absolument rien. Était-ce encore un rêve bizarre ?

Une voix de femme arriva jusqu'à son esprit conscient.

— Vite ! Il perd trop de sang !

Où suis-je donc ?

Brusquement, il se souvint.

La surface de Vénus. Touché par une fusée chinetoque. Et Ryll ! Suis-je enfin débarrassé de ce sale Drène ?

Pas de réponse de Ryll.

Il sentit qu'on le soulevait pour l'emporter. La douleur revint, fulgurante. Une partie de sa combinaison était collée à sa peau.

Une vision brouillée, rose teintée de reflets vermillons et orangés, lui révéla trois... ou peut-être quatre créatures en armure rigide, qui le transportaient.

Des médecins ?

Il n'y avait pas la moindre marque d'identification sur leurs carapaces grises en incéram.

Peut-être ces foutus Chinetoques ?

Un casque se pencha tout près de sa visière et il distingua un visage féminin derrière la vitre armée. Ses traits étaient nettement eurasiens. Elle semblait s'inquiéter pour lui. Elle était en train de le

transférer, avec l'aide des autres, sur un plateau gris suspendu à une sorte d'engin volant qui se trouvait juste au-dessus d'eux. Il plissa ses yeux réticents pour essayer de mieux identifier le vaisseau.

Massif, il remplissait la presque totalité du ciel orange. Sur son flanc étaient dessinées des lignes sinueuses de couleur parme. Il aperçut, autour des hublots, des écoutilles et autres orifices, des décorations bleu et blanc de style néo-victorien.

Qu'est-ce que ça peut bien être, ce truc-là ? Un engin chinois ? Un vaisseau-hôpital de la Légion ?

Il retrouva subitement sa voix.

— C'que c'est, c't'engin ? On dirait un bordel volant.

Une voix de femme, quelque part derrière lui, fit :

— Pas bête, le p'tit gars. Voyons si on peut faire quelque chose pour lui redonner assez de vie.

Un rire féminin haut perché accueillit ces paroles.

Lutt essaya de se tourner pour voir celle qui avait ri ainsi, mais un capot en incéram se referma sur son plateau et il se retrouva isolé dans un espace verdâtre, triste et translucide, avec la sensation de se balancer au bout d'un câble.

Quelque chose à l'intérieur de l'habacle émit un bourdonnement et il se sentit soulagé par la disparition progressive de toute douleur physique ainsi que de toute conscience. Les sonothésiques ! C'était peut-être un hôpital, après tout.

Il reprit conscience étroitement sanglé dans un lit. Un plafond vert au-dessus, une surface dans le rouge au-dessous. Des connexions médicales un peu partout sur son corps. Il se sentait douillettement installé dans un cocon. Une chambre d'hôpital. Il aperçut ses lunettes aux verres neutres sur la table de nuit, intactes.

Je me demande pourquoi je les garde. Je n'en ai plus besoin depuis que Ryll a changé ma vue.

Il percevait des bruits, des signes d'activité humaine, des voix, des ronflements de machines et aussi des coups sourds irrégulièrement espacés. Des explosions ?

Quelqu'un pénétra dans son champ de vision. Vêtements noirs élégants, sveltement ajustés sur un corps souple et sensuel.

Le visage adorable qu'il avait aperçu derrière la visière d'un casque se pencha sur lui. Un de ses sauveteurs. Y avait-il des femmes médecins à la Légion ?

Elle avait les yeux bruns, nettement bridés. La peau foncée et satinée. Un minuscule grain de beauté noir au coin de ses lèvres plantureuses. Le nez légèrement retroussé, typique de la race blanche.

— Vous vous sentez mieux ?

Sa voix était douce et modulée, ses lèvres entrouvertes laissaient voir des dents petites et régulièrement espacées. Elle tendit vers lui

une main aux longs doigts souples qui se posèrent sur son bras, en lui communiquant une chaude sensation électrique.

— Où ? réussit-il à dire.

— Vous vous trouvez dans notre dispensaire. Avez-vous mal ?

— Partout, dit-il en se tournant légèrement et en faisant la grimace. Surtout au dos.

— N'essayez pas de vous redresser. Nos médecins vous ont fait de l'acupuncture au laser rouge, avant-hier, pour favoriser la régénération cellulaire de votre blessure au dos.

— Avant-hier ?

Il regarda autour de lui. Il y voyait un peu plus clairement. Les murs de sa chambre étaient tapissés d'un tissu rose, floconneux, imprimé de minuscules fleurs jaunes. Il y avait des lampes de cuivre et l'ensemble du mobilier était de couleurs sombres et chargé d'ornements. Tout était rivé aux parois ou au sol. Sur sa gauche, un hublot laissait voir un paysage vénusien lointain, avec une chaîne de montagnes basses qui se rapprochaient.

— Il y a trois jours que vous êtes ici, dit-elle. Votre plaque d'identité porte le nom de Peter Andriessen, mais j'ai vu une retransmission de la Terre selon laquelle vous seriez Lutt Hanson Junior. Où est la vérité ?

— Je suis Lutt.

— Bonté divine ! Nous avons une célébrité à bord !

— Qu'est-ce que c'est que ce vaisseau ?

— C'est le bordel volant de la Légion. Nous allons là où on a besoin de nous.

Crémillion ! Un bordel volant !

Il contempla le visage angélique de celle qui l'avait sauvé.

— Vous êtes...

— On m'appelle la Chanteuse Vierge. Je chante pour les hommes, mais je ne travaille pas à l'horizontale.

— Vous faisiez partie du groupe qui est descendu me chercher à la surface, n'est-ce pas ?

— C'est l'une des fonctions que nous accomplissons lorsque le besoin s'en fait sentir.

— Mes... blessures sont-elles graves ?

— D'après nos médecins, vous vous en êtes tiré à bon compte. Quelques contusions et brûlures superficielles. Aucun organe vital n'a été touché.

Ainsi, mon Drène a eu le temps de faire un peu de rafistolage avant de disparaître.

— Et mon dos ?

— La colonne a été épargnée.

Elle sourit, et des fossettes se formèrent de chaque côté de sa

bouche.

— J'ai soif, lui dit-il.

Avec une grâce sensuelle, elle alla lui remplir un verre au robinet mural. Quand elle se pencha pour le faire boire, il sentit son parfum d'œillet.

— Ainsi, vous êtes chanteuse, lui dit-il tandis qu'elle reprenait le verre.

— Je sers aussi à table, je confectionne mes propres vêtements et je supervise l'équipe de couturières du vaisseau.

— Sans mentionner l'assistance aux blessés.

— Si je me trouve ici avec vous, c'est en partie parce que je parle votre langue. Et nous sommes toutes curieuses. Pourquoi un Hanson est-il venu ici risquer sa vie ?

— Pour affaires.

— Mais c'est si dangereux !

— Et vous, alors, que faites-vous ici ?

— Nous ne sommes pas riches comme vous. Si seulement... (Elle haussa les épaules.) Vous êtes vraiment venu ici pour affaires ?

— Parfaitement.

— Quand nous avons commencé à nous douter que vous apparteniez à la famille Hanson, l'une des filles s'est écriée : « Si vous voyez un Hanson sauter par la fenêtre du dixième étage, suivez-le sans hésiter. C'est qu'il y a gros à gagner. »

— Ce bordel volant est une affaire rentable ?

Elle s'esclaffa.

— Les meilleures de nos filles ne sont pas trop à plaindre. Surtout, ne les traitez pas de prostituées. Ce sont des techniciennes de l'amour. Les filles de la Légion, qui est l'armée la plus vaillante et la plus glorieuse de toute la Création.

— Comment avez-vous... c'est-à-dire...

Il s'interrompt, en se demandant si le désir qu'il éprouvait pour cette femme était visible dans son regard.

— Mon père et mes trois frères étaient légionnaires. Ils ont tous été tués au combat par ces maudits Gardes maoïstes. Mais comment une femme pourrait-elle servir la Légion, sinon... (Elle regarda autour d'elle.) Je suis catholique, monsieur, et j'ai le souci de préserver mon âme.

— Vous êtes suffisamment belle, sans l'ombre d'un doute.

— On me le dit fréquemment. Mais... (De nouveau, ce charmant haussement d'épaules.) J'ai promis à mon père et à mon frère aîné que je ne vendrais jamais mon corps.

— La Chanteuse Vierge.

— Cela fait de moi quelqu'un de tout à fait spécial. Madame dit que c'est bon pour les affaires de la maison qu'il y ait quelqu'un dont

ils puissent rêver mais qu'ils n'aient pas le droit de toucher.

— Quel est votre vrai nom ? demanda Lutt.

— Je m'appelle Nishi D'Amato, lui dit-elle avec un sourire illuminé par l'éclat de ses yeux noisette. Mais je dois m'en aller, à présent. D'autres blessés ont besoin de moi.

Sa robe noire moulante miroitait sur ses reins et le bas de son dos tandis qu'elle s'éloignait.

Nishi... Est-ce la Nini de mes rêves ? Ai-je été attiré sur Vénus pour me retrouver avec elle ?

Que voilà une idée mystique, Lutt ! Retrouver la Vénus de vos rêves sur Vénus !

Ainsi, ce maudit Drène était toujours là !

Nous partageons la même chair, Lutt. Encore heureux pour vous que j'aie été là pour réparer les dégâts. J'ai l'impression que ces médecins n'y ont vu que du feu. Ils n'ont pas découvert notre secret.

Apparemment pas.

Quand nous étions sur le point de mourir, vous m'avez promis de partager équitablement ce corps. Je pense qu'il est temps de...

Oubliez plutôt ça, crétin. Je promettrais n'importe quoi quand j'ai des ennuis.

Mais une promesse est une promesse !

Je me souviens de vous avoir averti un jour que je ne tenais pas toujours les miennes.

Lutt, je n'oublierai pas ce que vous faites là. Et à la première occasion...

Merde ! Ce n'est pas pour me sauver la vie que vous m'avez aidé. C'est pour survivre vous-même, et c'est ce que n'importe qui aurait fait.

Je nous séparerai dès que l'occasion s'en présentera. C'est ma promesse à moi, Lutt, et nous autres Drènes avons l'habitude de tenir parole.

Bonne chance, mon petit Ryll. Mais je ne crois sincèrement pas que vous en soyez capable.

Le soir ne tombe jamais vraiment sur Vénus. La guerre ici est baignée d'un halo meurtrier orange. La nuit n'est plus qu'un souvenir nostalgique et tout ce qui nous entoure semble sorti directement de l'enfer.

*Lorna Subiyama
Impressions de Vénus*

Regardant au-dehors par l'une des vitres armées de son casernement sur Vénus, Prosik méditait sur l'adversité qui l'avait conduit ici. Le paysage rougeoyait d'un éclat féroce et il frissonnait à la pensée de tout ce qu'il venait d'apprendre sur cette planète. La douleur et les effets trop rapides des températures infernales qui régnaient ici pouvaient très bien l'empêcher de trouver une issue idmagée si jamais son scaphandre incéram venait à tomber en panne.

Le cantonnement qu'il partageait avec neuf autres membres de la Patrouille de Zone présentait un aspect presque inutilisé après le petit déjeuner qu'ils venaient de prendre à l'intérieur. Dix petites armoires personnelles, dix lits, des râteliers avec des scaphandres de rechange, le tout en incéram gris. Les autres étaient déjà partis prendre leurs postes. Aucun d'entre eux n'avait connu le Terrien dont Prosik avait pris la place, un sergent nommé Lew Doughty. Tous lui disaient qu'ils étaient ici par mesure disciplinaire et sympathisaient avec lui quand il leur racontait l'explosion du vaisseau drène, pour laquelle ses supérieurs lui avaient adressé un blâme.

— J'ai eu à garder des Drènes, un jour, leur dit l'un d'eux. Y a de quoi dégueuler. On a envie de les flinguer tous.

Leurs fonctions sur Vénus se limitaient au consulat des États-Unis et le sergent Doughty devait prendre son tour de garde dans deux heures. Pour tuer le temps en attendant, il était en train de lire une brochure intitulée : « Comment rester en vie sur Vénus. » Ce qu'elle disait n'était pas très rassurant.

Sa meilleure protection, dans son déguisement de la Patrouille de Zone, consistait à se faire passer pour un idiot plein de rancune envers ses supérieurs. La chose, à vrai dire, ne lui était guère difficile. Il puisait également dans toutes les histoires drènes sur la Terre dont il avait gardé le souvenir, mais il savait que les autres l'avaient déjà

catalogué comme un benêt. Il avait surpris, une fois, une remarque murmurée par un garde à l'un de ses compagnons :

— Celui-là, je ne lui donne pas dix jours.

Feuilletant le manuel de survie, il se sentait de plus en plus consterné par ce qu'il lisait.

Restez toujours sur vos gardes et n'allez jamais seul en ville.

Vous pourriez vous faire assassiner uniquement pour votre scaphandre et vos organes.

Gorontium est sur le territoire de la Légion. Ne vous laissez jamais entraîner dans une discussion ou une bagarre avec un légionnaire. Vous n'auriez aucune chance de gagner.

Restez à l'écart du bordel de la Légion ! Même si vous parveniez à vous y introduire, vous ne pourriez plus jamais en ressortir vivant.

Ne mangez et buvez que ce que la Patrouille de Zone vous distribue. Différentes drogues et substances dangereuses ont été découvertes dans des bars et restaurants locaux.

Évitez de poser des questions trop personnelles à vos nouvelles connaissances. Vous seriez pris pour un espion et vous risqueriez d'y laisser la vie.

Souvenez-vous en toute circonstance de la règle des quatre C : Calme, Courtoisie, Courage et Circonspection. Méfiez-vous de tout et de tout le monde, à l'exception de vos copains de la Patrouille de Zone.

Vérifiez soigneusement votre scaphandre après chaque révision et avant chaque utilisation quotidienne. Procédez toujours à un contrôle de routine dans le sas de sortie. Il est impossible de survivre à la surface sans un scaphandre en parfait état de marche.

Que Habiba me protège ! songea Prosik.

Il trouvait tout à coup que l'invocation familière ne lui était pas d'un très grand secours. Avait-elle empêché les choses de dégénérer ainsi ? Certainement pas ! Lui avait-elle jamais apporté quoi que ce fût qu'il eût vraiment désiré ? Pas une seule fois !

Prosik aurait donné beaucoup pour une branche de bazel et un peu de temps pour en savourer les effets.

Le bazel, mon unique ami.

— Sergent Doughty !

C'était le haut-parleur au-dessus du sas de sortie, à l'autre bout du baraquement.

— Yo !

Il avait entendu les autres répondre de cette manière.

— Votre tour de garde a été avancé. On vous attend au consulat dans vingt minutes.

— Mais je n'ai pas eu le temps de vérifier mon scaphandre ni de...

— Vous remplacez un blessé. Exécution !

Prosik laissa tomber « Comment rester en vie sur Vénus » au pied de son lit et commença à enfiler son scaphandre. C'était au moins une chose qu'il savait faire, pour s'y être entraîné avec les autres durant le voyage qui l'avait conduit dans cet enfer.

Comment vais-je faire pour trouver le temps, avec tout ça, de courir après ce Terrien, Hanson, et cet affreux Ryll, qui est la cause de ma situation présente ? Comment Mugly croit-il que je puisse accomplir tout ça ? J'aimerais qu'il se mette un peu à ma place. Maudits soient-ils tous !

Les Terriens attachent une grande importance à leurs outils et autres jouets similaires. Les armes les attirent tout particulièrement, bien que l'expérience ait prouvé qu'elles sont aussi dangereuses pour ceux qui les utilisent que pour ceux qui sont censés être leurs ennemis.

Commentaire de Habiba

Nishi apporta son dîner à Lutt le premier soir où il avait repris conscience et l'informa que le lupanar volant venait de regagner son port d'attache de Gorontium. Par le hublot armé de la salle de dispensaire où il se trouvait, il voyait les contours de la ville que baignait une lumière blafarde orangée.

Il trouvait Nishi resplendissante dans sa combinaison-pantalon blanche extrêmement moulante. Prenant une profonde inspiration pour écarter toute pensée lubrique, il se concentra sur ses yeux en amande.

— Qu'est devenu tout mon matériel ? demanda-t-il tandis qu'elle posait le plateau sur la table de chevet et redonnait forme à son oreiller. Mes caméras...

— Elles sont en sécurité dans une pièce voisine. Rien ne semble avoir été endommagé.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— J'ai jeté un coup d'œil. Ces caméras ont beaucoup de valeur ?

— Énormément.

— Je m'en doutais un peu. J'y ai apposé le sceau de la maison pour que personne n'y touche.

— Pourquoi vous donnez-vous toute cette peine pour moi ?

— J'ai lu pas mal de choses sur vous. Je m'intéresse à votre histoire.

— Et vous êtes curieuse d'en savoir plus.

— Il y a de ça, c'est vrai. Mais j'ai l'esprit pratique, également. Vous êtes riche et célibataire.

Il était entièrement conquis par une telle candeur. Elle n'y allait pas par quatre chemins. Il constituait un beau parti pour elle et elle ne cherchait pas à le cacher.

— Je suppose que vous pourriez même vous laisser convaincre que

je possède un certain charme physique, dit-il.

Elle lui mit ses lunettes sur le nez.

— Ça, ce n'est pas difficile, fit-elle. Vous êtes courageux, vous avez un air intellectuel qui me plaît. Si je dois me donner un jour à un homme, ce sera à quelqu'un dans votre genre.

— Et vous aimeriez être riche ?

— Oh oui !

Non seulement conquis, mais amusé à présent, Lutt entra dans le jeu de son honnêteté candide.

— Vous vous imaginez très bien épousant quelqu'un de très riche ? Que feriez-vous de particulier ?

— Je surveillerais son régime et sa santé. Je suis très, très bonne cuisinière. Je l'aiderais à recevoir des gens importants.

— Mais les gens riches ont des cuisiniers, et que savez-vous de la manière dont on reçoit dans le beau monde ?

— Les cuisiniers ont besoin d'être dirigés. Quant au beau monde, je pense que vous seriez surpris si je vous révélais les noms de quelques personnalités qui nous ont rendu visite ici.

— Je n'en doute pas. Mais la manière de recevoir ici est peut-être un peu... simple. C'est-à-dire...

— Oh ! mais le côté sexuel n'est qu'un aspect de la chose. On nous enseigne ici à découvrir ce que les hommes veulent en réalité. Je suis très forte dans ce domaine.

— Alors, vous savez exactement ce que je veux ?

— Bien sûr. Vous me voulez. Mais il n'y a pas que cela. Vous voulez surtout acquérir un grand pouvoir.

Lutt fut frappé par sa perspicacité.

— Je vois que vous êtes surpris, continua Nishi. Mais ce n'est pas tout, monsieur Hanson. Il y a en vous quelque chose de très étrange. C'est dans vos yeux.

Il fut soudain sur ses gardes.

— Qu'est-ce qu'ils ont, mes yeux ?

Elle les considéra gravement. Ils étaient grands, de couleur olive.

— Vous voyez tout au fond des choses, dit-elle. C'est peut-être parce que vous avez frôlé la mort de près. Mais... non ; il y a autre chose. Votre vision ne ressemble à celle d'aucune autre personne de ma connaissance.

— Et qu'en concluez-vous ?

— Expliquez-moi comment fonctionnent vos caméras.

Ce brusque changement de conversation l'étonna.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Je fais du cinéma d'amateur. Il y a peut-être ici pour moi une occasion de plus d'aider un homme riche et important.

— De quelle manière ?

— Qui peut savoir la valeur de certaines scènes, si elles étaient filmées ?

— Quelles scènes, par exemple ?

— Celles qui se passent à l'intérieur de ce lupanar.

Une fois de plus, il fut étonné.

— Vous n'aviez jamais entendu parler de cet endroit ? demanda-t-elle.

— Un peu, oui. Y a-t-il un règlement qui interdise de filmer ici ?

— C'est une maison privée, qui appartient à D'Assas Anon. Rien n'est impossible, à condition que Madame l'autorise.

Elle s'assit sur le bord du lit et lui prit la main gauche dans ses deux mains.

— Parlez-moi de vos précieuses caméras, lui dit-elle.

Pourquoi pas ? se demanda-t-il. *Cela nous permettra d'avoir quelque chose eu commun.*

Il venait de s'apercevoir que ce qu'il désirait le plus au monde en ce moment était d'avoir le plus possible de choses en commun avec cette charmante, cette ravissante jeune personne.

— Quel âge avez-vous ? lui demanda-t-il.

— Vingt-trois ans. Vous m'apprendrez à me servir de vos caméras ?

— Allez m'en chercher une.

Elle se laissa glisser gracieusement au bas du lit, quitta la salle et fut de retour quelques instants plus tard avec un étui en incéram contenant l'une des caméras.

Lutt se redressa dans son lit, prit la caméra sur ses genoux et commença à lui en expliquer le fonctionnement.

Nishi apprenait vite et posait des questions pertinentes.

— Et si quelqu'un essayait de l'ouvrir pour découvrir ses secrets, elle exploserait ? demanda-t-elle.

— Elle est programmée pour s'autodétruire.

— Qui, dans la Légion, est au courant de l'existence de vos caméras ?

— Le colonel Paul et... c'est tout, à ma connaissance.

— Il s'est fait tuer en essayant d'aller chercher le corps de Mme Humperman.

— Je... je n'étais pas au courant.

— Ces Spirales où vous envoyez vos signaux, où se trouvent-elles au juste ?

— Partout. N'importe où. Je n'en sais rien.

— Pourquoi leur donnez-vous ce nom de « Spirales », dans ce cas ?

Il ne pouvait pas lui parler du *Vortraveler* ni des Drènes, mais il fallait bien qu'il dise quelque chose. Gêné, il murmura :

— C'est parce qu'on éprouve une drôle de sensation de torsion quand on se sert de la caméra.

De toute manière, c'était la vérité.

— Et la transmission se fait instantanément ?

— Presque.

— Vous croyez qu'un jour quelqu'un pourra voir vos Spirales ?

— Je l'espère bien.

— Vous pouvez également transmettre des messages sans images ?

— Naturellement.

— Et personne ne peut les capter sans l'équipement approprié ?

— Bien sûr que non.

— La Légion serait certainement très intéressée par tout cela, monsieur Hanson.

Il vint soudain à l'esprit de Lutt qu'il avait peut-être affaire à une espionne de la Légion. Et il y avait sans doute des micros cachés dans cette salle. Vénus était un endroit dangereusement compliqué.

— À quel point pensez-vous qu'elle serait intéressée ? demanda-t-il.

— Au point d'avoir personnellement veillé à ce que l'on vous mette dans une salle exempte de tout dispositif d'espionnage, monsieur Hanson. Pour un homme d'affaires, je vous trouve bien peu conscient des possibilités de votre invention.

Piqué au vif, il répliqua :

— Et vous, vous me paraissez bien maligne, pour une chanteuse vierge de vingt-trois ans dans un lupanar de la Légion étrangère.

— Mon père disait toujours que cela s'expliquait par mes origines bourgeoises. Je pense que vous avez besoin de moi, monsieur Hanson.

C'était la vérité et il le savait. Il tendit la main pour lui toucher les fesses en disant :

— Vous avez sans doute raison.

Nishi eut un brusque mouvement de recul. Ses traits exprimèrent la colère, puis s'apaisèrent.

— Ce n'est pas encore le moment, monsieur Hanson.

— Je préfère que vous m'appeliez Lutt.

— Très bien. Mais ne croyez pas que cela vous autorise à prendre des libertés avec mon corps... Lutt.

— Vous n'avez pas envie que je prenne des libertés ?

Elle le dévisagea un instant d'un air songeur, puis déclara :

— J'ai dû être un peu trop franche avec vous. Il me serait agréable d'être riche, mais vous pensez peut-être que je vous ai fait des avances.

Lutt sentit une montée de désir.

— Est-ce que j'ai ma chance ?

— Peut-être. Mais nous parlions de vos caméras.

— Que voulez-vous savoir encore ?

— Je vais transmettre quelques images aux vôtres, sur la Terre, en

leur disant où vous êtes. Je leur expliquerai que je travaille pour vous. Il est bon que votre famille soit mise au courant de votre situation.

— Pourquoi ?

— La Légion est parfois impitoyable, Lutt. Mais elle est capable de s'incliner devant une position de force, quand il faut négocier.

— Et en ce moment, je suis son prisonnier, plus ou moins.

— Pas du tout ! Vous êtes l'hôte d'un intermédiaire indépendant. Et cet intermédiaire voudrait aussi y trouver son profit. Il s'agit d'affaires, ne l'oubliez jamais, Lutt.

— Vous voulez dire que les propriétaires de ce... de cette entreprise veulent leur part du gâteau.

Elle haussa les épaules en un mouvement typiquement latin.

— Je crois que nous pouvons les empêcher de se montrer trop gourmands. Ils ne voudront pas tuer la poule aux œufs d'or. (Elle se pencha pour lui pincer la joue.) Et vous êtes un gros, gros poulet.

— Mais suis-je votre poulet à vous ?

— Vous l'êtes peut-être, mais ce n'est pas une raison pour faire déjà le coq avec moi.

Elle avait, en disant ces mots, un adorable sourire qui lui flottait au coin des lèvres.

— Donnez-moi un baiser pour sceller notre marché, dit-il.

— Quel marché ?

— Ne travaillez-vous pas pour moi ?

— Vous ne me l'avez pas encore dit.

— D'accord ! Vous êtes engagée à l'*Enquirer*. Je vous nomme correspondante locale à part entière.

— Avec quel salaire ?

— Que vous donne-t-on ici ?

— Trois cents nouveaux francs par mois, et j'empocherai la moitié de mes pourboires. Les bons mois, je me fais facilement un millier de vos dollars.

— Votre salaire de départ à l'*Enquirer* sera de cinq mille dollars.

— C'est beaucoup trop. Je n'ai pas l'intention de gagner la différence dans votre lit. Non ! Disons deux mille, plus les frais, et cinq pour cent de ce que la Légion vous donnera par mon intermédiaire. Ça ira comme ça ?

Plus charmé que jamais par son honnêteté candide, Lutt hocha la tête en disant :

— C'est d'accord.

— Et maintenant, parlons encore de cette caméra.

— Je vous ai expliqué son fonctionnement.

— Oui, mais si ce n'était pas un appareil de prise de vues, simplement un émetteur-récepteur, pourrait-on le miniaturiser ?

— Euh... oui, je suppose.

— Dans ce cas, je vais faire immédiatement parvenir un message à vos employés pour leur demander de fabriquer cet appareil pour la Légion. Ils vous le paieront très cher. Oui dois-je contacter ?

Il était amusé par sa cupidité, mais se disait : *pourquoi pas ?*

— Faites transmettre les instructions à Samar, dans mes ateliers, par l'intermédiaire de l'*Enquirer*. Servez-vous de ça, ajouta-t-il en désignant la caméra sur ses genoux. Faites-le tout de suite. Et s'ils vous font des difficultés, vous n'aurez qu'à me les passer pour confirmation.

— C'est comme cela que l'épouse d'un homme riche aide son mari dans son travail ? demanda Nishi.

Lutt éclata de rire.

— Ainsi, vous en avez vraiment après mon argent.

— N'oubliez pas mes origines bourgeoises. Ce que je veux, c'est une demande, et pas des propositions.

— Nishi chérie, vous arriverez peut-être à vos fins.

— Quand cela ?

Soudain prudent, mais toujours amusé, Lutt murmura :

— Sur ce point, nous sommes pareils. S'il s'agit de mon corps, c'est à moi de décider quand.

— Excellent ! fil Nishi. Vous commencez à apprendre à négocier. Mais ce n'est pas encore tout à fait au point. Vous avez besoin que je vous donne quelques leçons.

Elle prit la caméra et, lentement mais avec méthode, la régla pour lui faire émettre le signal de communication avec la station terrestre. Puis elle la braqua sur Lutt.

Celui-ci repoussa son plateau tandis que le visage de Ade Stuart s'inscrivait sur l'écran de contrôle.

— Lutt ? C'est bien vous ?

— En personne, Ade.

— Où diable êtes-vous donc ? Tout le monde vous croyait mort !

— Dans le dispensaire du lupanar volant de la Légion, sur Vénus. Ce sont eux qui m'ont sauvé.

— Dans le... Seigneur Dieu ! Je suis sûr, Lutt, que, si vous tombiez dans une fosse à merde, on s'apercevrait qu'il y a de l'or dedans ! Qui est derrière la caméra ?

— Une nouvelle employée, Nishi D'Amato. Notez qu'elle est engagée à deux mille par mois plus les frais. Comment s'est passée la soirée promotionnelle, au fait ?

— Un tabac ! Ces images des combats ! Les correspondants présents ont adhéré à cent pour cent. Nous avons fait la une de tous les journaux importants du pays et on nous réclame à cor et à cri à l'étranger.

— L.H. n'a pas appelé ?

— Juste pour demander une copie de l'état des ventes. Mais, dites-

moi, êtes-vous gravement blessé ?

— Je serai sur pied d'ici un jour ou deux.

Il prit la caméra et la braqua sur Nishi.

— Je vous présente Nishi D'Amato, fit-il. Elle a quelques instructions à donner, que vous vous chargerez immédiatement de transmettre à Samar, aux ateliers.

Nishi sourit de toutes ses fossettes, puis redevint grave.

— Tout d'abord, dit-elle, vous contacterez l'ambassade de France à Washington, puis le gouvernement français à Paris, par l'intermédiaire de votre propre ambassade, pour leur faire savoir que M. Hanson est ici, sous la protection de D'Assas Anon, à qui appartient ce vaisseau.

— Vous voulez que je leur dise exactement où il se trouve ?

— Mais bien sûr.

— Faites ce qu'elle dit, intervint Lutt.

— Je veux bien, mais votre mère risque de trouver ça pire que quand elle vous croyait mort. C'est-à-dire... ça lui a fait un choc, mais...

— Faites ce qu'on vous dit, Ade.

— La vie de M. Hanson en dépend, déclara Nishi. Vous ne devez pas perdre une seconde.

— Ce sera fait. D'accord. Il y a autre chose ?

D'une voix nette et efficace, économisant ses mots, Nishi lui transmet les instructions destinées à Samar Kand.

— Juste un émetteur-récepteur ? demanda Stuart.

— Aussi miniaturisé que possible. Dès qu'il sera prêt, il devra faire parvenir le prototype à M. Hanson, aux bons soins de D'Assas Anon. Il faut surtout que l'appareil soit protégé contre les indiscretions.

— Dispositif d'autodestruction. Très bien. Quoi d'autre ? Quand recevrons-nous d'autres reportages ?

— Nishi vous enverra bientôt quelque chose. Une grande exclusivité sur les coulisses de ce lupanar.

— Du porno ?

Lutt regarda Nishi et secoua négativement la tête.

— Ce sera un grand reportage, dit-elle. Avec une interview de Madame et de quelques filles. Il y aura des images des filles pendant leurs moments de détente, avec leurs clients, en train de s'habiller, de manger, de bavarder ou de comparer leurs expériences. Peut-être quelques légionnaires consentiront-ils à me parler.

— La vie dans un bordel de la Légion ! s'exclama Stuart. Formidable ! Quand pouvons-nous avoir ça ? Les abonnés réclament du nouveau.

— Aujourd'hui même, répondit Nishi. Et maintenant, il n'y a plus de temps à perdre. Prévenez immédiatement les ambassades.

Elle arrêta la caméra et la posa par terre au pied du lit.

— Voilà, dit-elle. La première étape est accomplie.

— Et quelle est la seconde ? demanda Lutt.

— J'ai bien réfléchi, en ce qui nous concerne. C'est la coutume, chez nous, d'exiger un contrat de mariage.

— C'est une demande ?

— N'est-ce pas mon droit ?

— Assurément. Mais supposez que nous ne soyons pas compatibles ?

— Pas compa... Oh ! je vous vois venir, vous ! Ce sont des propositions ?

— Je pense que nous devrions faire un essai.

Elle secoua vigoureusement la tête.

— Je ne fais pas partie des professionnelles, Lutt, mais je les ai étudiées au travail.

— Vous... vous les avez regardées ?

— Uniquement avec leur permission, et quand elles faisaient ça en public. Je ne pense pas être une mauvaise étudiante. Nous serons certainement compatibles.

Lutt lui saisit la main et l'attira vers lui.

— N'ai-je pas droit à un baiser pour sceller notre accord ?

— Un baiser, pas plus. Ne cherchez pas à obtenir autre chose. Il y a des légionnaires pas loin d'ici. Il suffirait que je pousse un cri pour qu'ils accourent et vous fassent un mauvais parti.

— Nous ne voudrions pas en arriver là, lui dit-il en l'attirant plus près.

Il l'enlaça et pressa ses lèvres contre sa joue, puis sa bouche. Quand il voulut lui prendre un sein dans la main, elle le repoussa vigoureusement en disant :

— Allons, allons !

Il voulait la forcer. Appellerait-elle à l'aide, au risque de tuer la poule aux œufs d'or ? Il s'apprêtait à faire le test lorsque Ryll intervint.

Ça suffit comme ça, Lutt !

Bonté divine ! Vous êtes encore là, vous ?

Nous sommes ensemble. Je vous ai observé et j'ai bien réfléchi. Ce que vous faites est très dangereux. Pour qui croyez-vous que cette femme travaille ?

Pour moi. Vous n'avez pas entendu ?

Justement. J'ai tout entendu.

Elle joue seulement à celle qu'on ne peut pas avoir facilement.

Si elle joue, c'est avec vous, et elle s'y entend à merveille.

Elle veut se faire épouser. Vous l'avez entendue comme moi.

C'est exact. Mais ce que nous avons entendu ne correspond pas nécessairement à la vérité. Vous croyez qu'une aussi belle femme n'a pas

d'amant ?

Elle dit qu'elle est vierge.

Je sais. J'ai entendu. J'ai aussi remarqué qu'elle s'intéresse beaucoup à l'argent, mais qu'elle n'a pas accepté votre première offre généreuse.

Son pourcentage sur les contrats signés avec la Légion pourrait suffire à la rendre riche.

Mais avec vous, elle n'a signé aucun contrat. N'est-ce pas l'usage dans tous les domaines ? N'a-t-elle pas parlé elle-même de contrat de mariage ? Elle joue un jeu très étrange, Lutt. Vous devriez vous méfier un peu plus.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, Lutt ? demanda Nishi en se dégageant et en s'écartant du lit.

— Ah oui ? Comment ?

— Je ne saurais le décrire. Vos yeux me font peur, par moments. Comme si quelqu'un d'autre me regardait à travers eux.

— J'ai été blessé à la tête dans une collision. Parfois, la douleur revient.

— Êtes-vous schizophrène ?

— Pas vraiment. Juste un peu absent, à certains moments. Mais ce n'est pas du tout dangereux.

Elle prit une longue inspiration.

— Vous prenez des médicaments pour ça ?

— Quelquefois. Mais, dites donc, nous sommes dans un endroit complètement dingue, à bord d'un vaisseau pas possible au milieu d'une guerre tocarde pour le contrôle d'une planète en grande partie inutilisable, et vous voudriez qu'on ne soit pas un peu zinzin de temps en temps ?

— Vous traitez cet endroit de dingue, mais c'est le seul que je connaisse depuis cinq ans. Il n'a rien de dingue quand on s'habitue à y vivre.

— Vous n'étiez pas adulte quand vous êtes arrivée ici ?

— Je l'étais de corps, mais pas d'esprit. J'ai appris beaucoup de choses ici. Ce sont les autres endroits qui me semblent dingues, quand j'en entends parler.

— Je pense que nous avons besoin l'un de l'autre, Nini.

Elle fut interloquée.

— Comment m'avez-vous appelée ?

— Nini.

— Seuls mes frères et mon père avaient l'habitude de m'appeler ainsi. Comment le saviez-vous ?

— Je... je trouve que le nom vous va bien.

Son expression se radoucit.

— J'aime bien vous entendre prononcer ce nom. Vous pourrez m'appeler Nini quand nous ferons l'amour.

— Et ce sera quand ?

Elle lui tapota le dos de la main et recula prestement quand il voulut l'attirer contre lui.

— Bientôt. Il ne faut pas être impatient. D'abord, nous devons rédiger le contrat.

Vous voyez ? demanda Ryll.

Elle est prudente, c'est naturel. Elle a la bosse des affaires. C'est la femme qu'il me faut, Ryll. C'est ma Nini !

Elle a certainement des tas d'amants, qui lui font des choses dégoûtantes.

Je ne suis pas de cet avis. Elle aimerait être riche, mais je suis sûr que c'est bien plus profond que cela. C'est ma Nini ! Je l'ai enfin trouvée !

Un grand nombre de planètes mineures créées par nos plus grands Diseurs ont des problèmes avec leurs systèmes sanitaires et leurs déchets. Drénor est moins infortunée. Ses rebuts sont réidmagés en délectables produits de consommation. C'est à cela que nous allons consacrer la séance de travaux pratiques d'aujourd'hui. N'attendez pas des adultes qu'ils fassent perpétuellement le ménage à votre place.

*Introduction au cours d'une
Rectrice de l'enseignement drène élémentaire*

Prosik arriva au consulat au moment où une équipe de quatre hommes emportait les restes de celui qu'il devait remplacer. Ils n'avaient pas trop à se fatiguer. Quelques fragments de scaphandre incéram et quelques cendres, c'était tout ce qu'il restait de l'infortuné garde.

Le consulat était un gros bâtiment isolé, surmonté d'une coupole, qui se dressait sur une plateforme noire en incéram surélevée par rapport à la dalle de Gorontium. Il ressemblait à une demi-coquille d'œuf géant posée sur une tranche de pain trop grillée. Un énorme drapeau américain, accompagné de l'aigle d'or, était gravé sur la façade de l'immeuble, toute en incéram, au-dessus du sas d'entrée.

La fatalité avait fait que le soldat mort fût justement celui qui avait parié, à l'arrivée de Prosik, que celui-ci ne durerait pas dix jours.

— Il s'est fait avoir par un franc-tireur, embusqué quelque part en amont du canal, lui expliqua un autre garde. Une espèce de roquette. Je crois qu'il y avait une histoire de femme. C'était peut-être l'autre gars. Tu n'as pas intérêt à piquer la femme de quelqu'un d'autre, sur Vénus.

En frissonnant, Prosik prit son poste à l'intérieur du sas. Il fallait être deux pour vérifier les entrées.

Il se souvenait que l'autre garde lui avait été présenté, le matin, sous le nom de Hollis Weatherbee. C'était un grand rouquin maigre, au visage recuit par Vénus.

— Tu t'appelles Doughty. Lew Doughty, c'est bien ça ? lui demanda Weatherbee à la première accalmie.

Prosik hocha la tête.

— Tu veux qu'on fasse équipe, tous les deux ? reprit l'autre. On veillera l'un sur l'autre. Je t'apprendrai de mon mieux tous les trucs.

Tu surveilleras mes arrières.

Prosik jeta un coup d'œil à l'extérieur du sas, où l'on balayait la dernière victime sur le revêtement noir en incéram.

— Hicks n'a jamais voulu faire équipe, reprit Weatherbee. Il avait peur pour sa réputation, je suppose. Mais ne te méprends pas, Doughty. Je préfère les femmes.

Prosik ne comprenait rien à toutes ces allusions, mais il hocha affirmativement la tête.

— Tu es d'accord, alors ? demanda Weatherbee. Si je parviens à te garder en vie assez longtemps pour t'enseigner toutes les ficelles, on fera une sacrée équipe, toi et moi.

— C'est d'accord, lui dit Prosik. Mais je serais curieux de savoir pourquoi Hicks était à l'extérieur.

— Ça, j'en ai pas idée. Il a quitté son poste sans donner d'explication. À mon avis, c'est quelqu'un qui lui a fait signe de l'extérieur. Une femme, probablement. Ça pue le coup monté. Et toi, tu aimes les femmes ?

— Pas celles qui m'attirent à ma perte, lui répondit Prosik.

— Tu sais, je trouve que t'as une drôle de manière de t'exprimer, mais c'est sensé, c'que tu dis. J pense qu'on va bien s'entendre, tous les deux, mon gars. Fais gaffe, maintenant. C'est l'consul soi-même qui s'amène, là dehors.

Prosik se mit au garde-à-vous tandis qu'une silhouette en scaphandre pénétrait dans le sas et passait devant eux sans leur rendre leur salut ni même relever son casque. Quand il fut hors de portée d'oreille, Weatherbee murmura :

— Le fumier ! Il n'a même pas demandé des nouvelles de Hicks.

Les mots mirent quelque temps à se frayer un chemin dans la compréhension de Prosik. Il avait été subitement distrait par une sensation qu'il ne connaissait que trop bien. Celle qui résultait toujours de la vertigineuse proximité des Spirales. Quelqu'un venait d'ouvrir la porte de l'infini, et il ne devait pas se trouver bien loin. S'agissait-il d'un Vaisseau d'Histoires ? Il ne le pensait pas. Ce devait être plutôt ce maudit Terrien, avec ses appareils primitifs !

— Qu'y a-t-il d'intéressant dans cette localité ? demanda-t-il à Weatherbee.

— Pas grand-chose pour nous. Nous faisons bien attention de nous maintenir au large. Mais si tu t'approches de ce hublot là-bas derrière toi, tu verras sur la droite le lupanar volant de la Légion. Il y a seulement quelques heures qu'il est arrivé. Mais, crois-moi, fais comme ils te disent dans le manuel, Lew. Cet endroit est piégé.

— Piégé ?

— Les légionnaires ne laissent pas entrer beaucoup d'étrangers là-dedans. Il y a quelques années, un de nos gars a sauvé la vie d'un

capitaine de la Légion. Pour le récompenser, ils l'ont autorisé à y passer deux nuits entières. Il en est ressorti complètement pété, en jurant qu'il ne remettrait plus les pieds dans un bordel de toute sa vie. À côté de celui-là, les autres, c'était rien. Même celui qui était dans un bateau au large de Los Angeles, il disait que c'était rien. Et j'ai toujours cru que c'était le meilleur de tous. Tu te rends compte ! J'aimerais bien y faire un petit tour, moi, en tout cas, dans ce sacré bobinard. Juste une fois, pour voir.

Prosik hocha gravement la tête comme s'il comprenait. La sensation spiralée prit brusquement fin. Avait-elle son origine dans cet établissement de la Légion ? Ce lupanar ?

Pour avoir étudié la Terre à l'école, Prosik savait quelques petites choses sur les mœurs sexuelles locales. Mais une grande partie du vocabulaire lui échappait encore et il n'osait pas demander. Il y avait trop de danger à afficher son ignorance. Cela, au moins, il le comprenait parfaitement.

L'appel aux instincts les plus vils contenu dans ces écrits au caractère pornographique à peine déguise doit être absolument reconnu par les tribunaux comme répondant à la définition officielle du mot « obscénité ». Il n'y a rien, dans tout cet étalage, qui puisse être considéré comme du journalisme.

*Extrait des conclusions présentées à la Cour
afin d'obtenir la condamnation du Seattle Enquirer*

Lorna Subiyama étudia l'extérieur du lupanar volant de la Légion avec une moue d'écœurement, puis se tourna vers son amie et guide, Sue Ellen Pratt, dont le scaphandre de cow-girl reflétait la lumière dansante des nuages orangés qui atténuaient un peu la clarté du soleil de midi.

— C'est ça ? demanda-t-elle.

— Pas mal, comme décoration, n'est-ce pas ? fit Sue Ellen.

— J'ai vu mieux à Lubbock. Tu es déjà allée à l'intérieur ?

— Je ne suis qu'une modeste employée civile de la Légion, ma chérie. Pas question qu'on nous laisse entrer, à moins que ce soit pour turbiner. J'y ai pensé, tu sais, elles se font beaucoup d'oseille, les pépées.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Des queues de légionnaires, j'en vois autant que j'en ai envie sans avoir à me taper tout le turbin. Et puis les queues, quand t'en as vu une, tu les as toutes vues, pas vrai, poupée ?

— J'aimerais bien être sûre qu'il est là-dedans.

— Écoute, ma chérie. Puisque je te dis qu'il y est ! Mes copains de la Légion n'iraient pas raconter des bobards à leur petite Sue Ellen adorée !

— Il faudra bien qu'il en sorte.

— Ouais. Ça dépend de ce qu'il y glande.

— Tu sais beaucoup de choses sur ce Hanson Junior ? Son père était superchaud de la pince, mais on dit que le fils l'a largement dépassé. Ce que j'aimerais savoir, en tout cas, c'est comment il a pu pénétrer là-dedans.

— Peut-être qu'il a sauvé un légionnaire. C'est arrivé à plusieurs.

— Les articles n'en parlent pas. Ils font tout de même de lui un héros, « dans la plus pure tradition du journalisme ». Tradition de mon cul, oui !

— On ne va pas rester là cent sept ans à les r'garder comme ça, ma poule.

— Il n'y a pas un endroit d'où on pourrait observer ce bobinard volant sans ressembler à deux poulettes égarées au milieu de la route ?

— Y aurait bien un coin, dans l'entrée du consulat, d'où on aperçoit très bien le vaisseau et son sas principal. Peut-être que, si on sait s'y prendre avec les gardes, ils nous laisseront rester là un moment.

— On peut toujours essayer. Mon rédac'chef fait du raffut pour avoir ce papier, surtout après toutes ces images des combats qu'a publiées l'*Enquirer* et cette double page sur la vie quotidienne dans un bordel de la Légion. Merde ! Je suis bien obligée de reconnaître que ce salaud de Hanson est très fort.

— Plus fort que toi, ma poule ?

— Il est pas encore né, celui qui s'ra plus fort que moi, ma gosse. J'suis capable de baiser, d'écrire, d'me battre et d'rouler sous la table avec les meilleurs mecs, et puis d'les laisser tous derrière moi su'l'tapis en m'en allant.

Un jour, Oscie se rua dans ma chambre en disant : « Voilà ce que ça te rapporte de te mêler de tout ! Il s'est dégoté une femme dans ce lupanar de la Légion ! »

Mémoires du Raj Dud

Le cinquième matin après son arrivée au bordel, les médecins autorisèrent Lutt à revêtir une robe de chambre et à accompagner Nishi dans la salle à manger pour le petit déjeuner. Il trouvait que ces médecins et le reste du personnel le traitaient curieusement, peut-être pas exactement avec déférence, mais avec une courtoisie qui excédait les devoirs de leur charge.

Nishi, pour sa part, continuait à garder ses distances, et Lutt se sentait plus amoureux que jamais. Était-ce parce qu'elle ne voulait rien savoir pour partager son lit ? se demandait-il.

— Je suis juste votre négociatrice, disait-elle. La Légion voudrait qu'on lui fasse une nouvelle démonstration de cet émetteur-récepteur. Je suis en train de déterminer les conditions dans lesquelles cela pourrait avoir lieu. Nous devons contrôler les événements.

— Ne serait-ce pas à moi d'en discuter avec eux ?

Ils étaient assis, durant cette conversation, à une petite table près de l'entrée de la salle à manger.

Nishi, vêtue de la tenue rouge à garnitures bleues et blanches des Cantinières de la Légion, plissa les lèvres en une moue adorable pour répondre :

— Je ne le crois pas.

Lutt jeta un coup d'œil autour de lui, dans la salle à demi déserte où se trouvaient déjà trois femmes vêtues de noir, assises à une table de coin, deux autres en rouge à une autre table au centre et un légionnaire trapu, non loin d'eux, en tenue complète de combat, le casque rejeté en arrière. Devant lui était posée une assiette de poulet au riz dans laquelle il puisait lentement avec sa fourchette.

— Et pourquoi ne dois-je pas le faire ? demanda Lutt.

— Les gens importants n'ont pas à perdre de temps en contacts préliminaires. Avez-vous remarqué avec quels égards ils vous traitent ? D'Assas Anon a donné ordre de vous considérer comme un hôte de marque. Cessez de dévisager cet homme.

Elle lui toucha le bras pour détourner son attention du légionnaire solitaire.

— Ils n'aiment pas se sentir observés par des étrangers, reprit Nishi. Vous avez remarqué comme il zieute cette petite femme en noir qui est assise là-bas ?

— Je... euh...

— Vous ne l'aviez *pas* remarqué. Elle est disponible et il a envie d'elle. Ils feront peut-être ça ici même.

Lutt frotta la veine saillante à sa tempe.

— Ici ? Dans cette salle à manger ?

— Où il voudra. Avec cette femme ou bien toutes les trois.

— Il faudrait qu'il enlève son scaphandre.

— Elles l'aideraient. Parfois, quand le désir s'empare d'un légionnaire, il est capable de tout renverser, les tables, les chaises, tout ce qui se trouve sur son chemin.

— Et personne ne dit rien ?

— Oh non ! Ils font ça pour la galerie, pour les autres légionnaires. Celui-là est tout seul. Je ne crois pas qu'il se donnerait en spectacle juste pour vous.

— Il ne vous a pas regardée, j'espère ?

— Il m'a regardée, mais tout le monde ici sait que je ne suis pas disponible. Il se pose tout de même des questions sur vous et moi.

Le légionnaire se mit soudain à manger plus vite, à grands gestes coléreux. Il engouffrait dans sa bouche de gros morceaux de nourriture qu'il avalait sans mâcher. Puis il posa sa fourchette et fit un signe à la plus petite des trois femmes en noir. C'était une blonde platinée, aux sourcils plus foncés, au visage mutin. Elle réagit aussitôt, mais avec des mouvements lents et délibérés. Elle marcha langoureusement jusqu'au légionnaire, qui lui saisit brutalement le poignet et l'attira à lui jusqu'à ce que leurs visages fussent tout proches. Il lui dit alors quelque chose à l'oreille, d'un air farouche. Elle jeta un coup d'œil à Lutt et fit non de la tête. Le légionnaire l'agrippa à ce moment-là par les cheveux et lui secoua la tête avec colère.

— Oui ! dit-elle d'une voix apeurée. Oui !

— Que fait-il ? chuchota Lutt.

— Il lui a peut-être demandé de se donner à vous.

— Pas question !

Et il pensa : *Est-ce bien moi qui réagis ainsi ? Je serais capable de la refuser ?*

Le légionnaire lâcha la femme, qui marcha jusqu'au comptoir de service où elle se pencha pour parler à l'une des employées.

— Lutt, chuchota Nishi, faites attention. Il vous a commandé quelque chose. N'acceptez surtout pas d'en manger.

— Pourquoi ?

— Je pense qu'il veut vous mettre à l'épreuve.

— Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir me faire manger ?

— Probablement du fugu.

— Du fugu ? Qu'est-ce que c'est ?

— Vous ne le savez pas ? Je croyais que personne n'ignorait cela. C'est une coutume qui remonte aux anciens samouraïs du Japon. En japonais, fugu signifie poisson-globe, ou diodon. Nous avons des cuisiniers japonais pour les préparer.

— Pourquoi me commanderait-il une spécialité ?

— Le fugu peut être extrêmement dangereux si le cuisinier commet la moindre erreur. La substance toxique se trouve dans le foie, les ovaires et l'intestin. Il faut savoir nettoyer et préparer ce poisson dans les règles, sans quoi l'on peut en mourir.

La blonde platinée prit une assiette des mains de l'employée qui se trouvait derrière le comptoir et l'apporta à la table de Lutt. Elle la posa bruyamment devant lui et repartit sans avoir dit un mot. C'était une assiette bleu foncé, qui contenait seulement un filet de chair grise garni d'un oignon vert.

En le regardant, Lutt sentit monter en lui une vague d'excitation. C'était une sensation familière, qu'il avait déjà éprouvée en faisant du vol libre ou en défiant la mort de différentes manières.

Vous n'allez pas manger ça, Lutt ! intervint Ryll.

Ce légionnaire me tuera si je ne le fais pas.

Non ! Il dira que vous êtes un lâche, mais il n'osera pas...

Restez en dehors de ça !

C'est complètement dingue !

Sûrement pas ! C'est ce qui s'appelle vivre à fond.

Avec sa fourchette, Lutt détacha un gros morceau de fugu. Ryll essaya de s'interposer, mais en vain. Lutt l'emporta en le menaçant :

Vous voulez qu'ils découvrent un Drène ?

Si ça vous tue, j'émigrerai dans un autre corps ! affirma Ryll. Mais en privé, il se disait : « *Si seulement je savais comment faire ! Ah ! si seulement j'avais mieux écouté en classe ! Mais... une seconde... Oui, peut-être... Il y aurait peut-être un moyen...* »

Vous avez de la chance, lui dit Lutt. Vous pouvez vous échapper et moi pas. Mais maintenant, fichez-moi la paix.

Il porta le morceau de poisson à sa bouche et mâcha. C'était fade. Il mordit dans l'oignon, puis reprit du poisson.

Nishi le regardait avec fascination.

— Vous avez déjà vu quelqu'un mourir de ça ? lui demanda-t-il.

— Non, mais il y a déjà eu six morts dans nos restaurants. Chaque fois, le cuisinier s'est fait hara-kiri. Celui-ci n'a pas encore eu d'accident à déplorer.

— Combien de temps faut-il pour que le poison agisse ?

— C'est très rapide, à ce que l'on dit. Il y a tout de suite des convulsions, suivies de paralysie. Pour les légionnaires, le fugu est un test de courage, un obstacle de plus à franchir. Je pense que celui-ci ne contient pas de poison.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de me retenir ?

— J'aurais tué ce légionnaire si le fugu vous avait enlevé à moi.

Lutt la dévisagea. Il sentait en elle une profonde détermination fanatique. Quelle sorte de femme était-ce donc ?

Abruptement, elle se leva et s'empara de l'assiette de Lutt. Elle contenait encore la moitié de la portion. Elle la porta jusqu'à la table du légionnaire et la posa brutalement devant lui. Il leva la tête, surpris.

— Mangez, il n'y a pas de danger, dit-elle. Et rappelez-vous bien ça. Par les âmes défuntes de mes vénérés père et frères, si ce fugu avait été du poison, j'aurais trouvé le moyen de vous tuer !

Le visage du légionnaire s'empourpra. Il voulut lui saisir le bras, mais se ravisa.

Pivotant sur un talon, Nishi retourna s'asseoir à côté de Lutt. Le légionnaire repoussa soudain sa chaise et quitta la salle à grands pas.

— Heureusement pour lui, il ne m'a pas touchée, dit Nishi. Mes amis l'auraient étripé. Mieux vaut qu'il meure au combat.

— J'ai encore faim, dit Lutt.

— Ce serait un beau geste de commander un autre fugu. Souhaitez-vous le faire ?

— Je l'ai trouvé un peu fade.

Il était délicieux ! protesta Ryll de manière si impulsive qu'il en fut surpris lui-même. J'étais justement en train d'y penser. Vous pouvez en recommander sans crainte. S'il est empoisonné, je pense pouvoir arranger cela.

Vous pensez seulement ?

Idmager des interférences entre des protéines complexes n'est pas en dehors de mes possibilités !

Mais il pensa aussitôt à part lui : *Est-ce vraiment moi qui ai dit cela ? La vanité ridicule de ces Terriens est-elle à ce point contagieuse ?*

D'accord, mon petit Ryll, lui répondit Lutt. Mais cette fois-ci, nous l'assaisonnerons à ma façon.

Lisant dans sa pensée ce qu'il avait l'intention de faire, Ryll émit une objection frénétique :

Pas question ! Je déteste ce truc !

Avec un grand sourire, Lutt se tourna vers Nishi pour dire :

— Voulez-vous demander au chef s'il peut me préparer un nouveau fugu, mais avec une sauce au pistou, cette fois-ci ?

— Au pistou ?

— On la confectionne avec du basilic frais, du parmesan, de l'huile d'olive, de l'ail et des pignes. C'est un régal pour accompagner le poisson.

— Du basilic frais ! Je ne sais pas s'ils auront cela.

Ryll observa un mutisme mental prudent pendant qu'elle allait au comptoir exposer sa requête. Toute la salle l'entendit commander du fugu, mais le reste de la conversation se fit à voix basse. Ryll tendait désespérément l'oreille pour essayer d'entendre ce qu'elle disait, déchiré qu'il était entre des sentiments douloureusement contradictoires. Une petite quantité de bazel serait la bienvenue, mais une trop grosse risquait d'être dangereuse. Lutt avait de plus en plus de soupçons sur les effets provoqués par cette substance sur un organisme drène.

Nishi fut bientôt de retour en secouant la tête.

— Désolée, le chef n'a pas de basilic. Il va vous faire une sauce à l'estragon.

— Je préfère le basilic.

— C'est si important ?

— Il me faut absolument du basilic !

— Aaah ! Vous êtes un perfectionniste, même en matière de nourriture. Moi aussi, je sais cuisiner, et j'aurais dû le savoir. Très bien. Je retourne parler au chef.

Dès qu'elle eut quitté la table, Ryll ne put s'empêcher de dire, au comble du désespoir :

Je changerai votre précieux pistou en quelque chose qui sera plus à mon goût.

Qu'est-ce que vous avez contre le pistou, mon petit Ryll ?

Vous ne me laissez jamais choisir ce que j'aime !

Je vous offre une glace à la fraise en échange.

Ce n'est pas équitable.

C'est le basilic qui vous dérange, n'est-ce pas, mon petit Ryll ?

Je trouve cette sauce écœurante.

Nishi revint s'asseoir.

— Il trouve que vous êtes un cinglé d'Amerloque, mais il va essayer. Il y a eu une inexplicable demande de basilic ces derniers temps. La dernière expédition remonte à un peu plus d'un an. Cela ne concerne donc pas les canaux habituels. Peut-être au marché noir, qui sait ?

Quelques instants plus tard, un signal sonore provenant du comptoir de service fit quitter une fois de plus leur table à Nishi. Elle revint avec une nouvelle assiette bleue contenant un filet de fugu et une saucière remplie de sauce verte.

Il mangea rapidement, non sans remarquer la manière dont Nishi et les autres occupants de la salle le regardaient. De nouveau, aucune

trace de poison. Quand il eut fini, il se laissa aller en arrière.

— Vous ne mangez rien ? dit-il.

— Je mange avec le personnel à des heures différentes. À présent, vous allez regagner votre chambre. On ne veut pas que vous vous fatiguez.

— Je sais ce qu'il me faudrait pour me redonner des forces.

— Mais nous n'avons pas signé de contrat de mariage, mon petit poulet.

— Vous me tiendrez au moins compagnie ?

— Naturellement. C'est ce que je suis censée faire jusqu'à ce que la Légion m'appelle pour négocier. Ils sont très intéressés. Madame a dit que D'Assas Anon sera présent à titre d'observateur. Ils vous garantissent votre sécurité et votre présence.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Qu'on ne vous fera aucun mal et qu'on vous promet que vous assisterez à la phase finale des négociations. Venez. Il est temps de remonter dans votre chambre.

— Il n'y a toujours pas de micros ?

— Je ne le pense pas.

— Où est mon scaphandre ?

— En réparation. Mais le contenu de vos poches intérieures se trouve avec les caméras, sous le sceau de la maison.

— Apportez-moi ce qu'il y avait dans mes poches. J'ai un petit appareil qui permet de dire si on nous espionne ou non.

Dans le couloir, à la sortie de la salle à manger, alors qu'il prenait la direction de sa chambre, Lutt tomba nez à nez avec le légionnaire massif qui avait commandé le fugu. Il avait encore son scaphandre et son regard brillait d'une lueur mauvaise.

— Encore en train de traîner avec notre Chanteuse Vierge ? grogna-t-il.

— Écartez-vous, dans votre intérêt, lui dit Nishi.

Le légionnaire l'ignore.

— On se cache derrière les jupons d'une femme, hein ? dit-il.

Puis il fonça sur lui sans autre préambule.

L'entraînement spécial imposé par les Services de Sécurité Hanson domina les réactions de Lutt. Sans réfléchir, aidé par l'amélioration drène de sa musculature et de ses temps de réaction, il fit un brusque écart, accompagna le légionnaire au passage et, mettant à profit son élan, l'envoya terminer sa course contre un mur au bout du couloir. Le légionnaire se releva en s'ébrouant. Poussant un beuglement de rage, il revint à la charge. De nouveau, Lutt s'écarta et l'envoya buter la tête la première contre le mur qui se trouvait à l'autre extrémité du couloir.

Groggy, le légionnaire se remit péniblement debout ; mais, avant

qu'il pût renouveler son assaut, une porte s'ouvrit non loin de lui et un officier de la Légion apparut. Il était torse nu, râblé, les cheveux bruns, le nez aquilin, les yeux marron très grands. Il jeta à Nishi un regard appréciateur.

— Que se passe-t-il ici, ma petite colombe ? demanda-t-il.

Nishi montra du doigt le légionnaire sonné.

— Cet individu m'a manqué de respect, mon général, et mon protecteur lui a donné une leçon.

Elle s'agrippa, en disant ces mots, au bras de Lutt.

Le légionnaire avait suffisamment récupéré pour se préparer à une autre attaque. Le gradé s'avança et se campa devant lui.

— C'est vous qui osez manquer de respect à notre Chanteuse Vierge ?

Pour la première fois, le légionnaire sembla reconnaître celui qui s'était interposé.

— Mon général ! Je... je...

— Je vous ai posé une question, espèce de canaille !

Quatre hommes en uniforme rouge venaient de déboucher d'un couloir voisin. Ils s'arrêtèrent en apercevant le général.

Lutt remarqua l'écusson « D'AA » sur leurs uniformes et regarda Nishi, qui mit un doigt sur ses lèvres pour lui demander de se taire et d'attendre.

Le légionnaire en colère désigna Lutt.

— Ce *merdeux* ne la quitte pas !

Le général se tourna vers Lutt.

— Il s'agit de mon employeur et protecteur, lui dit Nishi en se serrant davantage contre Lutt.

— Je vous reconnais, monsieur, lui dit le général. Vous êtes Lutt Hanson Junior, n'est-ce pas ? Je suis ici pour vous parler, au nom de la Légion, de votre appareil spiralier.

Il se tourna vers les gardes de D'Assas Anon.

— Votre concours ne sera pas nécessaire, messieurs, ajouta-t-il. La Légion est capable de s'occuper des siens, y compris de sa propre racaille. Vous n'avez pas encore répondu à ma question, fit-il en s'adressant au légionnaire qui baissait la tête. Avez-vous l'habitude de désobéir aux ordres ?

— Mon général, je... je ne voulais offenser personne, à l'exception de ce *merdeux* d'Amerloque.

Le général jeta un regard vif à Lutt.

— Et vous, monsieur ?

— Je me défends quand on m'attaque, mon général.

— Lui avez-vous donné une leçon ?

— Je l'ai projeté contre ce mur-ci, et comme cela ne lui a pas suffi je l'ai projeté contre ce mur là-bas où vous le voyez maintenant.

— Projeté ?

— C'est la vérité, dit Nishi.

— Mais c'est un soldat de la Légion en tenue de combat ! s'écria le général en détaillant Lutt avec un intérêt nouveau.

— Voulez-vous une démonstration ? proposa ce dernier.

— Hmmm..., fit le général en regardant le légionnaire.

— Avec votre permission, mon général, fit l'autre, j'arracherai un à un les membres de ce *merdeux*.

— Je ne suis pas si sûr que vous le puissiez, dit le général. Seriez-vous ivre, légionnaire ?

— Non, mon général !

— M. Hanson a fait preuve d'une admirable retenue en ne vous tuant pas. J'ajoute foi à la parole de Mlle D'Amato sur ce point. Mais pour ma part, je n'ai pas la même patience. Que j'entende encore parler de vous et je vous fais lier à un poteau sur la plaine. Vous m'entendez, canaille ?

— Oui, mon général.

Les mots étaient forcés, mais sa peur ne faisait aucun doute.

S'adressant aux gardes de D'Assas Anon, le général ordonna :

— Expulsez-le. Ses privilèges dans cette maison lui seront retirés pour six mois.

Quand les gardes et leur prisonnier eurent disparu, le général inclina légèrement la tête en se tournant vers Lutt.

— Toutes mes excuses, monsieur. Vous avez la parole du général Claude Speely De Cazeville que nous ne vous voulons aucun mal. À moins, naturellement, que vous ne vous intéressiez réellement de trop près à notre petite colombe.

— Il a demandé ma main, déclara Nishi.

— Vraiment ! Et qu'avez-vous répondu, mademoiselle ?

— J'ai réservé ma réponse en attendant la négociation d'un contrat de mariage.

— Très sage de votre part ! fit le général en souriant à Lutt. Si tout se passe bien pour vous, monsieur, vous serez envié par la Légion tout entière. À présent... (Il s'interrompit pour jeter un coup d'œil à la porte par où il était arrivé) il y a d'autres affaires qui m'attendent. Mais je pense que nous serons appelés à nous revoir.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la chambre de Lutt, il posa une main sur l'épaule de Nishi.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Le général Claude est ici pour négocier avec vous ; mais si je n'avais pas parlé tout de suite de vos intentions à mon égard, cela aurait pu devenir sérieux. Il se souvient de mon père et de mes frères. La Légion est très protectrice envers les siens.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue en l'entendant parler à ce

soldat. Qu'a-t-il voulu dire exactement quand il l'a menacé de le lier sur la plaine à un poteau ?

— Ah ! ça ? Ils attachent un homme en scaphandre à l'extérieur à un poteau en incéram. Le scaphandre finit par fondre et l'homme est carbonisé.

— Bonté divine ! C'est ce qu'ils appellent prendre soin des leurs ?

— Leurs châtiments sont très sévères. Ce malheureux va beaucoup souffrir parce qu'il n'aura pas le droit de revenir ici pendant six mois.

— Je n'en doute pas.

— Mais vous avez été si fort et si courageux ! J'ai eu tellement peur pour vous ! Ce légionnaire en tenue de combat n'a été qu'un jouet entre vos mains.

Nos mains ! intervint Ryll. *Ne l'oubliez pas.*

Nishi se pressa contre lui, la tête dans le creux de son cou.

— Vous n'êtes pas seulement très riche, mais également très fort. Oh ! je suis comblée !

Lutt la serra contre lui et se pencha pour lui donner un baiser, mais elle détourna ses lèvres.

— Non ! Je ne sais pas si je pourrais vous résister.

— Tant mieux !

— Ne dites pas ça ! (Elle se débattit dans ses bras.) Je vous en prie, ne m'obligez pas à appeler à l'aide.

— Vous le feriez vraiment ?

— Je le pense. Mais je suis sûre que vous ne voulez pas en faire l'épreuve, et je ne le souhaite pas non plus. En outre, nous avons à discuter de choses sérieuses.

Elle se dégagea et recula d'un pas.

— Le contrat de mariage ? demanda Lutt.

— Non. Cela peut attendre. D'abord, nous devons nous mettre d'accord sur ce qu'il faut dire à la presse.

— Qu'est-ce que la presse vient faire là-dedans ?

— Il y a cette Subiyama, qui était avec vous sur les lieux des combats et qui sait à présent que vous êtes ici. C'est drôle, en un sens. Elle a payé la section de la Patrouille de Zone affectée au consulat des États-Unis pour qu'elle surveille notre vaisseau en permanence. Elle veut être informée dès que vous sortirez d'ici et savoir où vous irez.

— Elle a payé toute une section ? Et comment savez-vous ces choses ?

— Nous savons tout ce que fait la Piz

— La Piz ?

— La Patrouille de Zone. La P.Z. Cette Subiyama est une grosse mamma, mais très volcanique de tempérament. Elle vit... comment dites-vous... à la colle avec l'un des Piz. Voulez-vous qu'elle soit éliminée, ou...

— Laissons-la tranquille pour le moment. Elle peut nous être utile par la suite.

— Aaah ! mon protecteur est rusé. Peut-être ferez-vous un meilleur négociateur que je ne le pensais. Je devrais me méfier. Mais maintenant, mon très cher Lutt, vous allez vous coucher, et je veillerai à ce que vous ne soyez dérangé par personne.

Elle le borda dans son lit et esquiva ses mains palpeuses sous prétexte d'aller pendre sa robe de chambre.

— Pas touche tant que vous n'aurez pas ma permission, dit-elle.

— Vous êtes très forte pour esquiver.

— J'ai beaucoup d'entraînement, Lutt.

— Et le contenu des poches de mon scaphandre ?

— Nous venons cela plus tard. Maintenant, dormez. Ce sont les ordres du docteur, et ce sont les miens aussi.

Mieux vaut lui obéir, Lutt, recommanda Ryll. Vous aurez besoin de tous vos moyens quand viendra le moment de négocier. Je sens votre fatigue.

Ce n'est pas de notre fatigue que vous voulez parler ?

Moi aussi, j'ai une baisse d'énergie. Notre chair n'est pas encore tout à fait remise. Il faut idmager de nouvelles réparations.

Eh bien, faites ça pendant mon sommeil. Ça me rend malade, quand vous faites pivoter mes yeux en dedans.

Nishi rapprocha un fauteuil du pied du lit et s'y installa, les jambes repliées sous elle.

— Dormez bien, Lutt chéri, murmura-t-elle.

Lutt chéri, se répéta-t-il. Les mots avaient une douce sonorité et ils l'aidèrent à sombrer dans un sommeil bienheureux.

Ryll attendit que ses rythmes mentaux lui confirment que Lutt dormait profondément. Il eut quelque mal à résister à la tentation de faire comme lui de son côté, et pivota ses yeux en dedans.

Le problème idmagique était extrêmement complexe et exigeait une parfaite précision dans la synchronisation des opérations. Au bout de quelques instants, un petit ruban de papier voleta au-dessus des genoux de Nishi et retomba sur elle. Elle le prit et lut le message qu'il contenait :

NE FAITES RIEN QUI PUISSE RÉVEILLER LUTT. NOS VIES EN DÉPENDENT. CE MESSAGE PROVIENT DE CELUI QUI PARTAGE SON CORPS. AVALEZ CE PAPIER SI VOUS DÉSIREZ EN SAVOIR PLUS.

Elle regarda le dormeur puis, d'un air pensif, introduisit le billet dans sa bouche, le mâcha et l'avalait.

Un nouveau ruban de papier se matérialisa devant elle. Elle le saisit au vol avant qu'il se pose sur ses genoux.

— Comment faites-vous ça ? chuchota-t-elle.

Ayant prévu sa réaction, Ryll avait déjà fourni la réponse sur le nouveau billet.

J'AI LE POUVOIR DE CRÉER CES CHOSES. CELA DEVRAIT SUFFIRE À VOUS PROUVER LA VÉRACITÉ DE MES DIRES. ET JE VOUS DEMANDE DE NE PLUS LUI PROCURER DE BASILIC. CELA POURRAIT ÊTRE TRÈS DANGEREUX. AVALEZ CE MESSAGE SI VOUS EN DÉSIREZ UN AUTRE.

Obéissante, Nishi mangea le deuxième billet et fixa des yeux le point où les deux premiers étaient apparus. Quelques secondes plus tard, un troisième papier se matérialisa exactement au même endroit. Les yeux écarquillés, elle le regarda se poser sur ses genoux avant de le ramasser pour le lire.

JE M'APPELLE RYLL. LUTT MA VOLÉ MON CORPS. LE SIEN A ÉTÉ GRIÈVEMENT ENDOMMAGÉ DANS UN ACCIDENT. IL CHERCHE À S'EMPARER DU CONTRÔLE ABSOLU DE CE CORPS À L'AIDE DU BASILIC, OUI EST POUR MOI UNE DROGUE DANGEREUSE. MAIS IL NE SE REND PAS COMPTE QUE LE BASILIC LE DÉTRUIRA ÉGALEMENT CAR SA CHAIR EST EN GRANDE PARTIE LA MIENNE. AVALEZ AUSSI CE MESSAGE.

Elle obéit et chuchota :

— Que voulez-vous de moi ?

Le billet suivant mit un peu plus longtemps à se matérialiser. Ryll s'était aperçu que l'effort demandait un peu plus d'énergie qu'il ne l'avait prévu.

REFUSEZ-LUI LE BASILIC ET JE VOUS FERAI ALLER SUR LA TERRE AVEC BEAUCOUP D'ARGENT. AVALEZ CE PAPIER.

— Mais ce que je veux, c'est épouser cet homme ! murmura-t-elle après avoir mangé la note.

Ryll puisa dans ses réserves de plus en plus faibles d'énergie pour répondre :

ON PEUT ARRANGER CELA. MAIS SA MÈRE ÉLÈVERA CERTAINEMENT DES OBJECTIONS ET L'OBSTACLE RISQUE D'ÊTRE DIFFICILE À CONTOURNER. FAITES-MOI CONFIANCE. NE FAITES SURTOUT PAS CONFIANCE À LUTT. LA SEULE CHOSE QU'IL VEUT, C'EST SE SERVIR DE VOTRE CORPS POUR ASSOUVIR SES INSTINCTS DÉGOÛTANTS. JE PARTAGE SON ESPRIT ET JE SUIS BIEN PLACÉ POUR LE SAVOIR. AVALEZ CE BILLET.

Lentement, Nishi mastiqua le ruban de papier puis déglutit.

Voyant qu'aucun autre message n'apparaissait, elle se pencha vers le dormeur pour murmurer :

— Comment être sûre que c'est la vérité ? Répondez-moi !

Mais Ryll, totalement vidé lui aussi de ses énergies, avait rejoint le partenaire de son corps dans un profond sommeil ponctué de ronflements sonores.

La politique de contrôle démographique pratiquée au siècle dernier par la Chine a largement contribué à la crise actuelle. Avec une population dépassant les soixante-cinq ans à plus de quarante pour cent, avec des millions de familles à un seul enfant, il était inévitable que la génération nouvelle secoue les contraintes et se donne libre cours dans le domaine de la procréation. Le fait que la population mâle excède la population féminine dans une proportion de 3,4 contre un (dû essentiellement aux pratiques infanticides contre les filles des générations précédentes) n'a été qu'un facteur de ralentissement temporaire, contré par des mesures radicales telles que l'interdiction totale de l'avortement, la création d'une allocation spéciale pour toute naissance viable, l'immigration forcée de femmes des pays voisins, l'entrée en vigueur d'une loi autorisant le divorce pour cause de stérilité et enfin la mise sur pied, dans tout le pays, d'une Agence d'Assignation chargée de promouvoir la pornographie et d'encourager les liaisons sexuelles.

La crise du Liebensraum Analyse du National Security Council Lorna Subiyama considéra Lew Doughty d'un œil à la fois ravi et stupéfait.

— Je suis vraiment la première ? Tu ne plaisantes pas ?

Ils étaient tous deux assis sur le lit escamotable d'un appartement que leur avait procuré Sue Ellen Pratt. Il était exigu par rapport aux normes terriennes, mais Sue Ellen lui avait affirmé qu'il se trouvait dans une Zone de Sécurité dont la Légion garantissait l'inviolabilité.

Subiyama ne doutait pas que Sue Ellen empochait une partie de l'argent des loyers, mais cela faisait partie du jeu qui se jouait ici et les deux petites pièces comportaient tout de même une kitchenette et un bain sec tout à fait convenables. Quant au lit, il ne pouvait être qualifié que d'« intime ».

Elle était arrivée, en compagnie du sergent qu'elle connaissait sous le nom de Lew Doughty, près de trois heures auparavant, après son service de l'après-midi. Ils avaient tous les deux les bras chargés de boîtes en incéram contenant toute une gamme de produits au marché noir. Subiyama était fière de ses talents de cuisinière et disait souvent : « Ceux qui ne savent pas faire honneur à une bonne table ne valent généralement guère mieux au lit. »

Son nouvel amant avait des préférences gastronomiques bien définies. Il avait exigé qu'elle lui prépare un plat avec du basilic, qu'il prononçait d'ailleurs curieusement : « bazel », mais la nature de l'ingrédient ne faisait aucun doute. La sauce au basilic qu'elle lui confectionna pour accompagner les steaks de caribou achetés à prix d'or provoqua une étrange réaction chez lui. Il l'engloutit littéralement, en l'accompagnant d'un chablis U.S. de provenance plus que douteuse et en manifestant, aussitôt après, des signes d'ébriété de plus en plus marqués.

Son comportement au lit fut tout aussi étrange. Il appréciait visiblement son corps généreux et sa peau sombre et veloutée. Dans le feu de l'action, il l'appela sa « Vénérée Habiba » et poussa plusieurs cris invoquant le « Grand Bazel ». Son excitation sans bornes incita Subiyama à se livrer à des expériences où elle pratiqua avec succès plusieurs variations érotiques dont elle avait seulement entendu parler ou lu la description dans des revues.

Ce n'est que quand ils se retrouvèrent côte à côte épuisés qu'il lui causa son plus grand choc en disant :

— Je n'avais jamais fait ça avant. J'avais toujours cru qu'il s'agissait de quelque chose de répugnant, mais je m'aperçois que c'est délectablement sublime, surtout après le bazel.

Au début, Subiyama avait refusé de le croire.

— Comment aurais-tu pu arriver à l'âge que tu as, surtout en étant dans la P.Z., et demeurer puceau ?

— J'en ai honte, dit-il en rougissant pour de bon.

Elle commençait à le croire. Elle lui demanda :

— Comment as-tu fait pour cacher ça ?

Il baissa les yeux vers l'endroit où le drap faisait un pli.

— On peut faire bien des choses quand on connaît bien la culture locale, dit-il.

Subiyama jugea cette réponse très érudite et particulièrement convaincante quand il la fixa de ses yeux bovins en demandant :

— Promets-tu de garder mon secret ?

— Mais, mon agneau, c'est devenu *noire* secret, maintenant ! Hé ! je n'avais jamais eu de puceau avant ! C'est une première, pour moi aussi. Ouah ! Tu vas voir tout ce que je vais t'apprendre !

— Tu seras câline ?

— Aussi douce que j'en suis capable.

Elle le couvrit de baisers fiévreux et le rendit tremblant d'excitation renouvelée.

— Tu apprends vite, mon poussin, dit-elle. Ce qu'on va faire maintenant, ça s'appelle « le crawl australien ».

— Après, on pourra prendre encore du bazel ?

— Tout ce que ton petit cœur désire, mon adoré. Tu sais quoi ?

J'adore ça. Je n'ai jamais autant pris mon pied depuis ma première orgie, qui remonte à Dallas.

La prolifération des sectes dans la dernière moitié du vingt et unième siècle a préparé la voie aux raffinements et à la sophistication technologiques qui caractérisent la très forte expansion à laquelle nous assistons de groupes tels que les adeptes du Raj Dud sur Vénus. Que l'on retrouve, dans ces élans collectifs aveugles, la corruption et l'hypocrisie déjà présentes dans les anciennes associations du même type n'a pas été, comme le lecteur s'en doute, une grande surprise pour les auteurs de cette enquête.

« Sectes et sectateurs », article de la revue
Psychologie d'aujourd'hui

Nishi réveilla Lutt avec une tasse de café bien fort. Elle avait apporté un filet contenant les objets qui se trouvaient dans la poche de son scaphandre et une étrange expression se lisait sur son visage. Elle attendit qu'il eût vidé sa tasse avant de demander :

— Qui est Ryll ?

La tasse lui tomba des mains et se brisa en mille morceaux. Il se redressa dans son lit.

— Où avez-vous entendu ce nom ?

— Qu'importe ? Vous dites vouloir m'épouser alors que vous n'ignorez pas que votre mère ne nous donnera jamais sa bénédiction !

— Ce n'est pas elle qui vit ma vie, coupa-t-il sèchement.

— Je n'ai pas le pedigree qui convient, c'est bien cela ?

— Elle apprendra de toute manière dans quel genre d'endroit vous avez travaillé sur Vénus, mais ça n'a rien à voir avec...

— J'ai conservé mon honneur !

Lutt lança une sonde en direction de Ryll.

Comment a-t-elle fait pour connaître votre existence ?

Le Drène ne répondit pas.

Espèce de faux jeton extraterrestre ! C'est vous qui lui avez dit, hein ?

Ryll demeura isolé de lui et impénétrable.

— Je vois que tout est vrai, alors, se lamenta Nishi.

J'ignore comment vous avez fait, mais vous ne l'emporterez pas au paradis ! fulmina Lutt.

— Vous êtes deux à occuper le même corps, murmura Nishi. C'est donc cela que j'avais lu dans vos yeux !

— Ce corps est à moi et il n'y a que moi dedans, fit Lutt.

— C'est vous qui faites surgir des petits bouts de papier du néant ? ironisa Nishi.

C'est donc ainsi que vous avez procédé !

Nishi se mit soudain à sangloter.

— Si vous faisiez apparaître un revolver, je vous tuerais sur-le-champ avec ! sanglota-t-elle.

Ryll trouva ce propos extrêmement choquant. Faire apparaître un revolver ? Il se sentait compétent pour idmager n'importe quel objet manufacturé ou presque, à condition de posséder son empreinte et la matière première. C'était une forme supérieure de créativité drène, à laquelle ses études et ses aptitudes l'avaient amplement préparé. Mais... une arme ? S'il idmageait une arme, il serait le premier Drène à le faire, et c'était une distinction qu'il ne tenait pas particulièrement à voir attachée à son nom.

Vous pouvez être fier de vous, cette fois-ci, accusa Lutt. *Nous avons besoin d'elle pour survivre, et vous venez de nous en faire une ennemie.*

Le choc fit sortir Ryll de son isolement.

Pourquoi donc aurions-nous besoin d'elle ?

Un seul mot de sa part et nous sommes morts !

Vous êtes mort. Je m'arrangerai toujours pour survivre.

Lié à un poteau sur la plaine ?

Ils ne feraient pas ça.

Tentons-nous l'expérience ? Facile. Je la viole et on verra ce qui se passera.

Non ! Attendez !

Que j'attende quoi ?

Elle veut que vous l'épousiez. Promettez-lui le mariage.

Lutt médita cela quelques instants. Épouser sa Nini ? N'était-ce pas ce qu'il désirait le plus ardemment dans chacun de ses rêves ? Mais la bizarrerie mystique d'une telle union lui faisait peur.

Comment ai-je pu rêver d'elle avant même de savoir qu'elle existait ?

C'est peut-être une glitche de l'idmagie terrestre originale, suggéra Ryll.

Une glitche ?

Une anomalie qui se serait glissée dans le plan idmagé.

Je n'aime pas beaucoup ça.

Vous voulez dire que vous n'aimeriez vraiment pas l'épouser ?

Lutt regarda Nishi. Elle avait cessé de pleurer, mais elle le dévisageait avec une étrange expression de crainte mêlée à quelque chose d'autre. De l'espoir ?

— Nini, ma chérie, lui dit-il. Nous avons besoin l'un de l'autre. Vous voulez retourner sur la Terre et moi je...

— Je n'ai besoin de personne ! Je me débrouille très bien pour survivre par mes propres moyens !

— Et vous n'aimeriez pas être la riche épouse d'un milliardaire ?

Elle posa un doigt sur son menton dans une moue nettement spéculatrice.

— Ainsi, vous vous rappelez mes origines.

— Et j'ai besoin de vous.

— Besoin de moi ! Mais vous ne parlez jamais d'amour ! Seulement de besoin !

— L'amour n'est-il pas un besoin ?

— C'est plus que ça... beaucoup plus.

— Je n'avais jamais songé jusqu'ici à me marier.

— Et vous souhaitez vraiment vous marier avec moi ?

— Si je le souhaite !

Un sourire enchanteur lui creusa des fossettes.

— Dans ce cas, je vais prier le général Claude de négocier pour moi le contrat de mariage dès que nous aurons réglé les modalités de cession des droits de votre invention à la Légion.

— Ce qui signifie oui ? Vous allez m'épouser ?

— À condition que le contrat soit satisfaisant et que vous me donniez toutes les explications voulues sur cette personne, Ryll.

— Tout d'abord, je voudrais m'assurer de quelque chose, dit Lutt.

Il prit dans le filet le petit détecteur d'écoute que lui avait donné son père et sonda la chambre. L'appareil détecta un bouton-espion sur la tête de lit. Il l'arracha, l'examina rapidement et le détruisit.

— Rien de plus qu'un micro, dit-il. Qui a mis ça ?

— La Légion, ou D'Assas Anon. Personne d'autre n'aurait pu le faire.

— Pour le cas où il y en aurait d'autres qui auraient échappé à mon détecteur, je ne peux pas vous parler de Ryll maintenant.

— Mais vous promettez de le faire plus tard ?

— Je promets.

La malheureuse ignore à quel point vos promesses sont creuses, Lutt, ironisa Ryll.

Taisez-vous, sale faux jeton. Je nous ai sauvé la mise pour le moment, mais je ne vous oublie pas ! J'ai comme l'impression que nous allons nous faire faire un planeur spécial en incéram pour chevaucher les vents de Vénus !

— Lutt, il y a autre chose, lui dit Nishi.

— Quoi encore ?

— Les cuisiniers qui ont préparé le fugu voudraient que je les interviewe et...

— Allez-y ! Je vous donne carte blanche. Peut-être que le général Claude vous accordera également un entretien. Et vous pourriez faire quelque chose sur les horreurs de la guerre, vues par les soldats qui reviennent du front.

— Vous me faites gagner mon salaire ? C'est très bien, ça. Mais il y a un autre sujet que j'hésite à aborder, parce qu'il est délicat.

— Délicat ? Comment ça ?

— Mon gourou est au courant de votre présence ici.

— Votre *gourou* ?

Il se mit à rire.

— Ne riez pas. C'est le Raj Dud, le gourou le plus important de Vénus. De nombreux légionnaires vont lui demander conseil. Mon père ne jurait que par lui.

— Il s'est tout de même fait tuer.

— Parce qu'il n'a pas voulu écouter ses conseils !

— Et ce Dudule, comment sait-il que je suis ici ?

— C'est moi qui le lui ai appris. Il m'a ordonné de vous dire qu'il était extrêmement important que vous vous rencontriez et qu'il vous parle. De la plus extrême importance. Il a répété cela plusieurs fois.

— Qu'est-ce qu'un cinglé de gourou pourrait vouloir de moi, à part mon argent ou mon influence ?

— Il n'est pas du tout comme ça ! Ses seules préoccupations sont d'ordre spirituel. Il ne demande jamais le moindre don et son seul but dans la vie est de venir en aide aux nécessiteux.

— Tu parles !

— Il était très inquiet pour moi, me sachant ici, à l'idée que je pourrais me faire agresser par un légionnaire ivre. Il m'a appris une incantation magique pour me protéger. Et il m'a demandé de prononcer les mots magiques en votre présence.

— Il ne vous a pas donné une petite poupée pour y planter des épingles ?

— Non, Lutt ! Le Raj Dud n'est pas comme les autres. Il a beaucoup de pouvoir. Il en a tant qu'il ne craint personne, pas même la Légion. Mais je savais que si je vous parlais de tout ça vous me prendriez pour un idiot.

Lutt lui sourit de toutes ses dents.

— Vous êtes peinée ?

— Je suis très peinée !

— Prononcez votre incantation, si vous voulez. Mais si ça ne marche pas, vous accepterez de coucher avec moi. D'accord ?

Elle tapa du pied par terre.

— Les hommes sont odieux, à certains moments !

— Écoutons la formule magique de ce gourou.

— Très bien ! Mais je vous avertis que je ne coucherai jamais avec vous avant d'avoir eu un contrat et une cérémonie dans les règles. Je pense qu'on ne peut pas vous faire confiance, Lutt Hanson Junior !

— Qu'est-ce qui est censé se passer, quand vous aurez prononcé l'incantation ?

— Vous verrez bien !

Elle plissa gravement les lèvres et ferma les yeux. À mi-voix, elle prononça :

— Om Mani Comme la Pluie dans tes Cheveux Padmé Sayonara Hum N'oublie Pas Barbara de Refermer la Porte.

Comme elle prononçait le dernier mot, une brillante explosion de lumière rouge envahit la chambre, forçant Lutt à fermer les yeux. Il se sentit tomber puis remonter, plaqué à une surface dure. Il rouvrit les yeux et s'aperçut qu'il se trouvait sur une plate-forme transparente à l'intérieur d'un cylindre métallique qui s'étendait vers le haut à perte de vue. Aucune trace de Nishi, ni de son lit, ni de sa chambre... tout avait disparu. Il se retrouvait tout seul, vêtu de son pyjama du dispensaire.

C'est un phénomène lié aux Spirales ! lui affirma Ryll.

Tout seul, ce serait trop beau !

Lentement, Lutt se redressa et regarda sous lui, à travers la plate-forme transparente. Le cylindre continuait aussi vers le bas à l'infini.

Son estomac se noua et il sentit un goût de bile à l'arrière de sa gorge. Le plancher transparent lui sembla soudain insubstantiel. Il n'y avait aucun bruit autour de lui à l'exception de ceux provoqués par ses propres mouvements, aucune odeur autre que l'âcreté de sa propre peur.

Que voulez-vous dire, lié aux Spirales ? demanda-t-il.

Avant que Ryll eût le temps de répondre, une voix masculine désincarnée résonna :

— Je suis le Raj Dud.

— Pour l'amour du ciel, où suis-je donc ? demanda Lutt en se mettant debout.

— Tu m'as connu autrefois sous le nom d'oncle Dudley, lui dit la voix.

— Oncle Dudley ? C'est toi, ce bidule ?

— Pense à moi uniquement sous le nom de Raj Dud. Regarde sous tes pieds.

Lutt baissa les yeux et, de nouveau, sentit une montée de bile.

— Le cercle qui te soutient représente ta volonté de vivre, reprit la voix. Si tu perds cette volonté, il disparaîtra.

— Allons, oncle Dudley ! Cesse de plaisanter !

— Je ne plaisante pas.

— C'est donc cela que tu as fait depuis ta disparition, il y a vingt-cinq ans ?

— Il n'y a jamais eu de disparition. J'ai simplement pénétré les secrets de l'ascendance spirituelle. Observe bien !

Il y eut à côté de Lutt un grésillement d'énergie statique et Nishi se matérialisa, tenant toujours son filet à la main. Elle trébucha en avant

et lâcha le filet, qui passa aussitôt à travers la plate-forme et se perdit dans le néant au-dessous d'eux.

— Ce sac ne possédait aucune volonté de vivre, dit la voix. Bonjour, ma petite Nishi. Le cercle où se trouvent vos pieds représente la volonté de vivre de Lutt, et la vôtre aussi à présent. C'est la seule chose qui vous soutient au sein de l'infini.

— Que faites-vous donc, mon gourou ? murmura-t-elle.

— Je suis en train de mettre Lutt à l'épreuve, ma chère. J'ai un message à lui confier.

— Écoute, oncle Dudley, lui dit Lutt. Est-ce une façon de traiter ton propre neveu ?

— Lutt ! chuchota Nishi. Que dites-vous là ?

— La vérité. C'est le frère aîné de ma mère. Il travaillait avec mon père, mais ils se sont brouillés et...

— Ce n'était pas une brouille, Lutt, fit la voix. J'ai seulement été éclairé alors que ton père demeurait dans le noir.

— Ah oui ? Vraiment ? J'ai toujours entendu dire qu'il s'agissait d'une invention que vous aviez faite ensemble. Peut-être que l'endroit où nous sommes...

— Au lieu d'étaler ton ignorance et ton irrespect, tu ferais mieux de rechercher la sérénité et d'écouter mon message, lui dit la voix.

— Je ne sais vraiment pas où tu veux en venir, oncle Dudley, mais c'est bon, dis-moi ce que tu as à me dire.

— C'est ton père lui-même qui m'a transmis ce message pour toi. Il veut te prévenir que ton frère a conspiré avec le sénateur Woon pour te faire assassiner sur Vénus.

— Morey ? me faire assassiner ?

Je vous avais prévenu de ne pas le pousser à bout, intervint Ryll.

— J'ai peur ! frissonna Nishi.

— Mon frère n'est pas quelqu'un de bien redoutable, dit Lutt. C'est un lourdaud incapable de faire preuve de la moindre imagination.

— J'ai l'impression que le sol est en train de devenir mou sous nos pieds, murmura Nishi.

— Foutaise ! Oncle Dudley, tu es toujours là ?

Une voix métallique lui répondit :

— Le Raj Dud a été obligé de s'absenter pour une raison urgente. Ici son secrétariat.

Nishi lui serra le bras très fort.

— Lutt ! le sol est en train de se ramollir !

— Je me fiche de savoir qui vous êtes ! s'emporta Lutt. Nous sommes arrivés ici parce que ce Dudule avait dit à Nishi d'utiliser sa stupide formule de protection.

— La clause de protection, oui, fil la voix métallique. Aaah ! je vois. Il est arrivé un message qu'il a accepté de vous communiquer en

personne. L'avez-vous bien eu ?

— Je l'ai eu, son foutu message !

— Compte tenu des circonstances, il vaudrait peut-être mieux que vous attendiez son retour dans la salle d'attente. Je suis navré qu'il n'ait pas laissé d'instructions vous concernant, mais son départ a été précipité.

— Lutt ! s'écria Nishi.

Il baissa les yeux et vit que les pieds de Nishi s'enfonçaient dans la plate-forme.

— Hé ! s'écria Lutt. Sortez-nous de là ! Renvoyez-nous à l'endroit d'où nous sommes venus !

— Je regrette beaucoup, dit la voix métallique, mais je ne dispose que de pouvoirs limités et l'injonction de la clause de protection est toujours en vigueur. Tout ce que je peux faire, c'est vous transférer dans la salle d'attente du Raj Dud.

Les Chinois sur Vénus voudraient faire croire à leurs ennemis qu'ils ne manipulent que des masses populaires bornées et ne conquièrent que par la seule force du nombre, sous un déluge de bombes. Cette habile propagande a pour objet de saper le moral de la Légion. Tous ceux qui contribuent à répandre de telles idées doivent être considérés comme des ennemis de la France, passibles des plus sévères représailles.

*Claude Speely De Cazeville
Général commandant la Neuvième légion*

— J'ai de bonnes et de mauvaises nouvelles, annonça Mugly.

Il se trouvait face à Jongleur, dans l'antichambre située à la base du cône de Habiba. Elle avait fait spécialement aménager cet espace pour lui, afin de gagner du temps dans cette situation de crise. C'était une salle de dimensions réduites, orientée à l'ouest, assez sombre et rendue encore plus obscure par l'effet de filtre de leur nouveau bouclier planétaire, qui réduisait d'une bonne moitié la luminosité de l'après-midi.

Par l'unique fenêtre qui se trouvait derrière Mugly, Jongleur apercevait le globe pâle du soleil dans le ciel terne.

— Écoutons cela, dit Jongleur.

— Mais j'espérais en faire part à Habiba elle-même.

— Elle m'a donné ordre de prendre connaissance de tous les messages et de ne lui transmettre que les plus importants. Habiba est en train de contempler les effets du bouclier sur Drénor.

— J'ai entendu dire que les fenêtres permettant au soleil de réchauffer les germineries fonctionnent très bien.

— C'est cela, votre bonne nouvelle ?

— Ce n'est pas une nouvelle. C'était juste une remarque.

— Mugly, vous êtes en train de me faire perdre mon temps. Quelles sont les nouvelles que vous m'apportez ?

— Laquelle voulez-vous d'abord ? La bonne ou la mauvaise ?

— Peu importe l'ordre.

— La mauvaise a plusieurs composantes. Tout d'abord, nous avons perdu le contact avec Prosik sur Vénus. Mais certains indices très nets montrent que Hanson a bien utilisé là-bas sa technologie spiraliennne rudimentaire.

Mugly se racla solennellement la gorge avant de continuer :

— En second lieu, les Terriens continuent de sonder *Patricia* pour découvrir ses secrets. Il semble qu'ils soient très satisfaits de leurs derniers résultats, bien que nous n'avons pu savoir de quoi il s'agit.

— Et vous croyez que je vais oser rapporter cette nouvelle à Habiba ?

— Pourquoi pas ?

— Ne pensez-vous pas qu'elle ordonnerait le départ immédiat du nouveau vaisseau d'effacement ?

— Vous êtes mieux placé que moi pour en juger, fit Mugly en haussant les épaules. Mais passons à la bonne nouvelle. Le vaisseau d'effacement devrait être prêt d'ici à la fin de la semaine. Nous sommes en train d'y mettre la dernière main. Ces nouveaux idmageurs qu'elle m'a envoyés sont parfaits.

— Vous appelez ça une bonne nouvelle ? grogna Jongleur.

— Vous êtes mauvais perdant, Jongleur.

— Comment pouvez-vous parler de ça avec une telle légèreté ?

— Pardonnez-moi. Je sais bien que votre fils est toujours dans ce maudit système solaire, mais nous devons penser au salut de tous les Drènes.

— C'est justement ce que je vous demande de faire. La Terre est en train de nous rendre fous ! Je sens que le désastre nous guette dans toutes nos entreprises. Même Habiba... notre vénérée Habiba... elle est totalement changée.

— Changée ? Comment cela ?

— C'est difficile à expliquer. Elle reste immobile et silencieuse durant des heures, beaucoup plus qu'avant. Et elle est brusque avec moi. Jamais par le passé elle n'avait eu cette attitude avec moi. Et je l'ai entendue vous maudire, Mugly.

— Me... maudire ? fit Mugly, qui était devenu blême.

— Ainsi que Wemply le Voyageur, pour avoir idmagé la Terre. Elle vous a maudits dans un même souffle.

— Jongleur ! Il faut absolument que je lui parle !

— Impossible. Elle l'a interdit.

— Interdit ! Mais il n'y a pas de Psycon en vue pour que je puisse...

— Elle a interdit également le Psycon. J'ai peur pour elle, Mugly. Jamais je ne l'ai vue aussi déprimée.

— Pourtant, le bouclier fonctionne, nous sommes parfaitement protégés. Nous avons largement le temps de faire tout ce qui...

— Le temps ! N'est-ce pas là le véritable problème, Mugly ? À quel moment, dans leur passé, les Drènes se sont-ils souciés du temps ? Nous possédions l'infini. À présent, qu'avons-nous ? Nous avons un ciel gris et des gens qui se terrent dessous en tremblant et en se

demandant combien de temps cela devra durer. Nous croulons sous les pétitions des Drènes qui veulent savoir quand Habiba va prendre sa décision à propos de la Terre. Oui, *quand*, Mugly. Nous en sommes réduits à compter les heures qui nous séparent de sa prochaine déclaration publique. Le temps est devenu pour nous la chose la plus importante. Nous qui avons l'infini, nous voilà concernés par des fragments de temps. La Terre nous a contaminés. Que ces impudents Terriens soient maudits, eux et leur temps mesquin !

Quand je contemple l'infini, j'aperçois la vitalité du Temps. Nos Spirales, infiniment engagées, ne peuvent atteindre la totalité de l'être et de la substance, qui requièrent avant tout le Temps. Si nous tournons le dos au Temps et prenons l'infini comme un droit sacré et inaliénable, alors nous sommes moins que nous ne pourrions être. N'est-ce pas là l'essentiel de la leçon que nous donne la Terre ?

Journal de Habiba

Ils furent transportés avec un grésillement sonore d'énergie statique et un grand éclair rouge dans la salle d'attente du Raj Dud, qui parut étrangement normale à Lutt jusqu'au moment où il regarda, sur sa gauche, la paroi transparente qui donnait obliquement vue sur le cylindre métallique où ils s'étaient retrouvés quand ils étaient arrivés du dispensaire.

Ne vous est-il pas venu à l'idée d'interroger votre oncle sur la manière dont il fait ça ? demanda Ryll.

Vous le savez peut-être ?

Comme je vous l'ai déjà dit, il s'agit de toute évidence d'une technologie liée aux Spirales.

Ce cylindre ne ressemble pas à une Spirale.

Mais le picotement que je ressens quand votre oncle nous fait transporter est le même que celui des Spirales.

Crémillion ! C'est donc ça, la cause de sa dispute avec mon père, il y a tant d'années ?

Je ne peux vraiment pas répondre à cette question. Néanmoins, j'aimerais vivement voir sa salle de commande et observer le fonctionnement du dispositif.

— Lutt ? lit Nishi en le tirant par la manche.

— Qu'y a-t-il ?

— Le Raj Dud est vraiment votre oncle ?

— C'est ce qu'il dit, en tout cas.

— Comment fait-il tout ça ?

— C'est de la magie. Et nous, nous sommes les pauvres indigènes qui devrions être pris de coliques quand il nous fait la démonstration de ses pouvoirs.

— Comment pouvez-vous parler de ces choses aussi... aussi...

— Je l'ai bien connu, ce vieux salopard. Regardez un peu cette pièce. Les fauteuils, le canapé, la table basse et les revues... (Il prit l'une des revues qu'il lui agita sous le nez.) *Golf et Loisirs*. Et celle-là... *Psychiatrie moderne* !

— Oui, mais tout ça...

Elle montra du doigt la paroi transparente et le cylindre qu'on apercevait derrière.

— Je sais. C'est un autre problème, ça.

— Où est cette personne du secrétariat ? demanda Nishi. J'ai l'impression que nous sommes seuls ici.

— Je ne suis pas une personne, je suis un répondeur, fit la voix métallique issue de nulle part et de partout à la fois. Désirez-vous un renseignement ?

— Est-ce que la Légion ou qui que ce soit peut entendre ce que nous disons ? demanda-t-elle.

— Le Raj Dud ne tolère pas les écoutes.

— Lutt, pendant que nous attendons, pourquoi ne me parlez-vous pas de cette personne, Ryll ?

Pourquoi pas ? se dit Lutt. Puis, à haute voix :

— C'est un Drène qui s'est introduit dans mon corps à l'occasion d'un accident que j'ai eu avec mon vaisseau expérimental, dit-il.

— Dans votre corps ?

— Oui. Il a profité de mon inconscience.

Je n'ai profité de rien du tout ! Je vous ai sauvé la vie, bien au contraire !

Vous ne m'avez pas laissé le choix.

Ryll se réfugia dans un silence boudeur, choqué par la vérité contenue dans la réponse de Lutt. Aurait-il pu choisir de mourir ? C'était vrai que son avis n'avait pas été sollicité.

— Peut-il parler ? demanda Nishi. Je voudrais lui poser une ou deux questions.

— Bien sûr que je peux parler ! fit une voix de fausset mal assurée tandis que Ryll, prenant Lutt par surprise, assumait le contrôle.

— Je vous... défends... de faire ça ! protesta Lutt, mais sa voix, à son tour, était vacillante et rauque.

Tandis que Lutt et Ryll luttaient pour s'approprier le contrôle, leur visage se tordit, leur corps fut secoué de violents soubresauts.

— Peu... m'importe... qui... verra... cela... mais... je... lui parlerai ! réussit à dire Ryll.

Lutt, à son tour, se réfugia dans une morosité passive. Il sentait à la fois la détermination et la colère de Ryll. Et il y avait aussi cette odeur de fleurs.

— La Terre et le système solaire tout entier risquent d'être effacés

pendant que ce crétin se livre à ses futiles épreuves de force, expliqua Ryll.

Et il lui donna rapidement des détails sur *Patricia* et sa mission d'effacement.

— Comment tout cela..., fit Nishi en désignant d'un grand geste des bras tout ce qui l'entourait, peut-il avoir été créé par vous ?

— Pas par moi, mais par Wemply le Voyageur.

— C'est insensé.

— Moi aussi, je soupçonne Wemply d'avoir eu l'esprit dérangé.

Elle secoua la tête, voyant qu'ils n'étaient pas du tout sur la même fréquence. Puis une autre pensée la frappa.

— Mais... ce vaisseau... vous dites qu'il a été endommagé dans la collision avec celui de Lutt...

— Ils peuvent en construire un autre.

Vous avez fini ? demanda Lutt. *Vous avez réussi à lui faire peur.*

Je suis heureux de trouver quelqu'un qui partage mes appréhensions.

Pourquoi ne m'avez-vous pas bassiné avec cette histoire ?

Je pensais que nous avions suffisamment de temps ; mais après mûre réflexion, j'ai changé d'avis.

Mûre réflexion ? De votre part ?

Les situations stressantes sont réputées accélérer les processus de maturation mentale. Il est pour le moins curieux qu'elles n'aient pas du tout cet effet sur vous, Lutt.

Ne vous gênez pas, insultez-moi ! Mais je suis dans le même corps que vous, et je sais que vous êtes un fiefé menteur !

J'ai toujours été totalement sincère avec vous, Lutt, même dans des circonstances extrêmement éprouvantes, où les avantages de la dissimulation auraient été pour moi substantiels.

Nishi, pendant ce temps, regardait par la paroi transparente tout en mordillant songeusement sa lèvre inférieure. Elle demanda sans se retourner :

— Vous dites que vous avez fait cette fusion pour sauver sa vie et la vôtre, Ryll. Mais pouvez-vous vous séparer, maintenant ?

— C'est théoriquement possible, mais je ne suis pas sûr d'avoir tout ce qu'il me faut.

— D'un autre côté, la Patrouille de Zone vous jettera en prison si elle s'aperçoit que vous êtes un Drène qui a revêtu la forme humaine ?

Vous voyez ce que vous avez fait ? fulmina Lutt. *Maintenant, elle a un levier sur moi. Il suffira qu'elle me menace de me livrer à la P.Z. pour obtenir de moi tout ce qu'elle voudra.*

J'ai pris ce risque en connaissance de cause. Elle désire épouser un riche parti et vous pouvez inclure sa promesse de silence comme clause de votre contrat de mariage, que vous dénoncerez si elle parle.

Dites donc ! Vous êtes doué pour les négociations, à présent !

J'apprends par l'observation. Mais regardez. On dirait qu'il se passe quelque chose dehors.

Un groupe de gens occupait la partie du cylindre visible à travers la paroi transparente. Parmi eux, dépassant tout le monde d'une tête, se tenait une silhouette que Lutt reconnut aussitôt.

L'oncle Dudley !

Le temps avait été généreux envers ce bon à rien de frère de sa mère. Ses traits anguleux avaient une expression bienveillante. Sa peau était lisse ; ses cheveux blonds, entourés par le bandeau gris qui lui ceignait le front, retombaient sur toute la largeur de ses épaules. Ses yeux bleus scintillaient. Et son costume ! L'oncle Dudley portait une longue robe blanche armoriée de lettres bleues et rouges : « Raj Dud... Raj Dud... » Il traversa la petite foule dont les mains implorantes se tendaient vers lui, mais sans qu'aucune le touche.

Dans l'excitation du moment, Lutt reprit le contrôle total de son corps, et Ryll le laissa faire.

C'est votre oncle. Il vaut mieux que ce soit vous qui ayez affaire à lui. Mais tâchez de savoir comment fonctionne ce cylindre.

La paroi transparente déforma abruptement la scène, qui ondula comme si elle était vue sous l'eau. Mais l'oncle Dudley demeura net.

Du verre Spirit ! se dit Lutt.

L'oncle Dudley traversa la paroi de la salle d'attente. La foule le suivit. À mesure qu'elle entrait, les distorsions disparaissaient. Autour de Lutt et de Nishi s'amassa une humanité suppliante, bruyante et en sueur. Lutt et Nishi furent repoussés avec le Raj Dud dans un coin de la salle d'attente.

D'un grand cri, le gourou mit un terme au brouhaha :

— Eczéma ! (Il porta un doigt à sa joue.) Ou plutôt : Eurêka !

Se tournant vers Lutt et Nishi, il leur dit :

— Excusez-moi d'être parti si brusquement, mais Osceola avait besoin de moi. Bon, où en étions-nous ? Ah oui ! La conspiration de Woon et de Morey.

Sans attendre de réponse, il leur tourna le dos et s'adressa à la foule qui encombra la salle d'attente.

— Il est des lieux où je dois me rendre, des lieux où je dois me trouver.

— Loué soit notre Raj Dud ! entonna la foule.

— Ces deux-là sont des déserteurs, chuchota Nishi à l'oreille de Lutt en désignant deux hommes en uniforme de la Légion. J'ai vu des affiches avec leurs photos.

Abruptement, elle porta son attention sur trois Chinois en uniforme de la Garde maoïste.

— Que le ciel nous préserve ! Ceux-là sont des ennemis !

Lutt étudiait également la foule qui se pressait autour du Raj Dud.

Il remarqua notamment une femme qui tenait dans ses bras un bébé en train de pleurer, un quatuor d'ivrognes chantants à l'accent irlandais, une femme en salopette de conductrice de camion spatial, deux autres à la robe ornée du sigle D'AA indiquant qu'elles étaient employées par D'Assas Anon, un Juif séfarade, un gros homme en maillot de bain... Disparate était le seul mot qui convenait pour décrire ce groupe.

À mesure que le gourou les regardait, tous ces gens se mettaient à lui exposer leurs suppliques et Lutt avait du mal à les distinguer les unes des autres.

— Si vous pouviez seulement... J'ai peur que mon... Quand vous pourrez... Mon mari est à... Cela fait des mois que j'ai perdu...

— *Silencio !* hurla soudain le Raj Dud.

Dans le silence total qui s'ensuivit, il se plaignit :

— Je suis trop bon. Il est temps que je change mes mots magiques.

— Je ne vois pas comment ta formule aurait pu empêcher Nishi de se faire agresser par un violeur, lui dit Lutt. Tout aurait été fini avant qu'elle ait pu la réciter jusqu'au bout.

Tout en parlant, il avait négligemment posé la main sur le bras du gourou.

— Tu m'as touché ! s'écria le Raj Dud, les traits déformés de consternation. Il ne faut jamais toucher un saint homme !

— Pourquoi pas ? demanda Lutt.

— C'est la règle, voilà tout.

Le gourou porta la main à son bandeau. Lutt s'aperçut que celui-ci semblait être en métal. Il était rayé et ébréché.

— Tu as raison en ce qui concerne la longueur de l'incantation, lui dit l'oncle Dudley. Je vais en faire une plus courte.

Il noua ses mains sur sa robe devant son ventre et contempla méditativement Lutt.

— Oncle Dudley, j'aimerais savoir comment marche ton cylindre, lui dit celui-ci.

— Appelle-moi Raj Dud quand tu t'adresses à moi. Le cylindre, comme tu dis, ne « marche » pas, il « est ».

— C'est à cause de ça que tu t'es disputé avec Père ?

— Le passé est le passé. Observe bien.

Sans savoir comment la chose était possible, Lutt vit une série d'images du passé, des scènes qui défilaient, datant d'un quart de siècle, de l'époque où l'oncle Dudley leur rendait visite. La plupart des visions se situaient au cours de dîners dans la grande maison familiale des Hanson, sur les hauteurs d'un lac. L'oncle Dudley essayait d'expliquer son point de vue à L.H. Parfois, la discussion s'échauffait et L.H. quitta même la table à un moment sans avoir achevé son repas. Les visions prirent fin sur une scène où l'oncle Dudley s'en allait en

claquant la porte. Lutt comprit que c'était sa dernière visite. Il n'était plus jamais retourné les voir.

— Ce que je veux savoir, c'est pourquoi tu n'es jamais revenu, dit Lutt. D'après l'un des domestiques, c'est parce que tu t'es querellé avec Père.

— Les domestiques de confiance sont difficiles à trouver. Mais tiens-toi tranquille pendant que je réfléchis à ce qu'il convient de faire. Nous ne pouvons tolérer un fraticide. Les projets de Morey doivent être contrecarrés. Quant à Woon, il est temps que nous mettions sa volonté de vivre à l'épreuve.

Lutt était impressionné. L'oncle Dudley faisait montre d'un sens profond de la dignité.

Mais que sait-il au juste sur les Spirales ? demanda Ryll.

— Ryll ne doit pas troubler ma méditation, fit le gourou.

Il a épié ma conversation avec Nishi !

— Je n'ai rien épié du tout. Je sais toujours tout ce que j'ai besoin de savoir. Tenez-vous tranquille, Ryll. Vos ennuis actuels ne sont pas pour moi un sujet de préoccupation immédiat.

Le silence complet régna sur la salle d'attente tandis que le gourou, les yeux fermés et la tête penchée en avant, méditait. Au bout d'un long moment, il regarda Nishi en disant :

— C'est vrai, la meilleure solution serait le mariage.

Puis il se tourna vers Lutt :

— L'un de vous doit prendre le contrôle de votre corps, mais avec l'entière coopération de son partenaire. Pour contrer Morey, tu dois retourner immédiatement sur la Terre.

— Mais je n'ai pas encore fini ici, protesta Lutt.

— Tu ne peux pas prier d'un genou et danser de l'autre pied, dit le gourou. La monarchie libérale, c'est ce qu'il y a de mieux.

De quoi parle-t-il donc ? se demanda Lutt.

Il veut dire que nous devons nous montrer tolérants l'un envers l'autre. Il me rappelle notre vénérée Habiba.

— Le physique et l'éthéré ne sont pas réellement distincts, déclara le gourou.

Il fit un geste du bras et la foule qui occupait la salle d'attente disparut, ne laissant que Nishi et Lutt en sa compagnie.

— J'aimerais bien savoir comment tu fais ça, lui dit Lutt.

— Tu ne ferais aucun effort pour comprendre et cela bloquerait ta compréhension. Considère simplement que c'est de la magie. (Il se tourna de nouveau vers Nishi.) Vous aimez la partie de lui qui n'a pas plié devant son père. C'est heureux.

— Oncle Dudley, fit Lutt, il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir sur ces voix qui surgissent de nulle part et sur ces gens aux noms bizarres qui apparaissent mystérieusement chaque fois que...

— Aimes-tu Nishi ? interrompit le gourou.

— Bien sûr, mais...

— À ta manière, je vois que tu l'aimes.

Nishi ressentit un élan de chaleur. Lutt venait d'admettre son amour pour elle ! Cela lui donnait un sentiment de responsabilité envers lui.

— Comment pourrions-nous partir alors que nos négociations avec la Légion ne sont pas encore achevées ? demanda-t-elle.

— D'autres pourront les achever à votre place. Acceptes-tu d'épouser Nishi, Lutt ?

— Mes avocats rédigeront le contrat de mariage. Tu auras le pourcentage réservé aux intermédiaires.

— N'essaye jamais d'entortiller un gourou, fit le Raj Dud. Nishi, je compte sur vous pour veiller sur les intérêts de Ryll. Je crains qu'il ne revoie jamais Drénor. Et maintenant, laissez-moi. Osceola m'attend.

— Une seconde ! protesta Lutt. J'ai plusieurs questions à te poser sur les spirales Vor et...

— L'essence n'attend pas ! s'écria le Raj Dud, ajoutant à voix basse : Cette histoire d'essence, c'est de la foutaise, mais ça fait quand même partie de mon enseignement. Et surtout, retourne vite sur la Terre.

Woon est un gros clown.

Incantation du Raj Dud

— Puisque j'te dis que c'est comme si on avait flanqué le feu à une fourmilière !

L'équipier de Prosik, Hollis Weatherbee, le casque rejeté en arrière, se tenait dans la chambre à coucher-salle à manger de Subiyama à Gorontium. Le rouquin de la Patrouille de Zone fronça les sourcils en direction de Prosik, qui se tenait debout, en short vert, à l'épaule de Subiyama, laquelle le dominait tel un lutteur de sumo avec son ample robe rose à la ceinture d'or.

— Vous avez eu raison de venir nous avertir immédiatement, lui dit Subiyama. Quelle heure est-il ?

— Sept heures moins l'quart. La relève n'est que dans deux heures, mais Harper est v'nu m'trouver au cantonnement pour m'demander si on devait vous prévenir. J'suis allé moi-même jeter un coup d'œil et ça ressemblait vraiment à un asile de dingues. Alors, comme j'vous ai déjà expliqué, j'ai appelé mon copain là-bas.

— Répétez-nous exactement ce que vous avez vu, dit Subiyama.

— Les gens couraient de tous les côtés en hurlant. L'gros général français en personne était là, à la sortie du sas de ce lupanar volant, il disait à tout l'monde où il fallait aller. J'ai entendu crier le nom de Hanson, mais j'ai vu aucune trace de lui, à moins qu'ils lui aient donné un scaphandre de la Légion.

— C'est à ce moment-là que vous avez appelé votre ami légionnaire ?

— Oui ; enfin c'est pas tout à fait un ami. Ma sœur, sur la Terre, elle est mariée au gars qui a fait sortir ce mec de Marseille et lui a procuré de faux papiers pour qu'il puisse rallier la Légion. Elle m'a parlé de lui dans une lettre et... enfin, quoi, on a bu quelques verres ensemble.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Que ce Hanson avait quitté le vaisseau par surprise, pieds nus et en pyjama, avec une dame à son bras, celle qu'ils appellent « la Chanteuse Vierge », si vous êtes capable d'imaginer une vierge dans

un bordel.

— Le putain d'enfant de salaud !

— Ils surveillent les astroports, mais merde ! avec tout le fric des Hanson derrière lui, ce salaud peut aller où il veut.

— Vous pensez qu'il a réellement filé à l'anglaise ?

— Pour moi, ça ne fait aucun doute. Mon copain était excité pour de bon. Il dit que la Légion le fera rôtir à petit feu pour avoir osé s'enfuir avec cette fille. C'est une sorte de mascotte pour eux.

— A-t-il des chances de quitter Vénus ?

— Vous ne vous rendez pas compte, ma p'tite dame, qu'on peut tout acheter ici !

Weatherbee se pencha en avant pour s'adresser à Prosik :

— Lew, j'ai un message pour toi de la part du capitaine. Il veut te voir immédiatement.

— Il n'a pas dit pourquoi ?

— Non, mais le sergent de service dit que c'est pour ton rengagement. Tes papiers ont mis du temps à arriver et le délai est dépassé de dix jours. C'est juste pour régulariser, qu'il dit.

— Une seconde, intervint Subiyama. Est-ce que ça signifie que tu n'es plus lié à la P.Z., Lew chéri ?

Weatherbee se tourna vers elle en souriant de toutes ses dents.

— Ma p'tite dame, apprenez que sur Vénus, quand ils vous tiennent, ils ne vous lâchent pas. Ou il rengage, ou ils perdent son billet de retour. Pourquoi croyez-vous qu'on l'a envoyé ici ? C'est une mesure disciplinaire !

— Mais s'il se débrouille pour avoir un billet de retour ?

— Alors, on lui confisque son scaphandre. Propriété de la P.Z.

— Combien coûte un bon scaphandre ?

— Trente ou quarante mille. Ça dépend.

Elle se tourna vers Prosik en souriant.

— Lew chéri, pourquoi ne fais-tu pas dire à ce capitaine qu'il peut se mettre son rengagement là où la face de la lune est cachée ?

Prosik n'en revenait pas.

— Mais qu'est-ce que je...

— Mon lapin, ma famille a réussi dans le pétrole pendant qu'il y en avait encore. Je peux m'occuper de toi (elle lui pinça la fesse). À condition que tu sois bien gentil.

— Je ne sais pas où aller, dit Prosik.

— Toi et moi, mon chéri, nous allons retourner sur la Terre. J'ai comme l'intuition que ce petit salaud de Hanson va rentrer à la maison pour empocher tranquillement les bénéfices de sa tournée promotionnelle. Il n'est venu ici que pour une seule chose. Pour vendre les services de sa nouvelle agence de presse. Et on dit qu'il a fait un tabac. C'est le moment pour lui de glisser son Stetson sous la

machine à sous.

— Mais qu'est-ce que je ferai ?

— Tu me rendras heureuse, mon lapin. Et... j'ai un peu réfléchi à tout ça... Tu raffoles tellement de cette drôle d'herbe... Je me demandais pourquoi on ne s'établirait pas, tous les deux, sur ce petit bout de terre que je possède, près d'Austin. On pourrait y faire pousser tout le basilic qu'on voudrait. Il y a sûrement un marché pour ça quelque part.

Prosik la regardait en écarquillant les yeux. Il n'osait pas croire à sa bonne fortune.

— Cultiver notre propre bazel ?

— Basilic, bazel, appelle ça comme tu voudras, mon lapin.

Prosik ferma les yeux. Il se demandait s'il oserait imaginer une toute petite chose, un rien, un présent destiné à lui prouver sa gratitude. Mais cela risquait de faire surgir des questions sans réponse. Cette adorable Terrienne devait à tout jamais ignorer ses origines drènes.

— Alors, qu'en dis-tu ? insista Subiyama.

— Tout ce que tu voudras, ma douce Habiba.

— Voilà qui est parler, mon lapin !

Weatherbee tourna vers Prosik un sourire un peu pincé.

— Ça alors, tu es verni, toi ! J'ignore ce que tu as, Lew, mais ça doit être quelque chose. Tu sais, je vais peut-être revenir avec le cul en compote, mais ça me plaît bien d'porter ton message au capiston. Ce petit merdeux va en pisser bleu dans son caleçon.

Prosik passa le bras autour de la taille de Subiyama et lui caressa légèrement la croupe. Elle lui sourit.

Ça pourrait être la vie de château, se dit-il.

Il faudrait, naturellement, qu'il trouve un moyen pour saboter le vaisseau d'effacement et qu'il alerte la Patrouille de Zone si de nouveaux vaisseaux arrivaient. Par lettre anonyme ? Pourquoi pas ?

S'adressant à Weatherbee, Subiyama déclara :

— Le contrat tient toujours pour tout le monde. Essayez d'avoir confirmation du départ de Hanson. Je vais avertir mes correspondants sur la Terre. S'il se pointe là-bas, nous le saurons immédiatement.

Oh, si ! Oh, si ! Oh, si ! Oh, là !

Chant aérobic du matin à l'Usine de verre Spirit

Je me demande si votre oncle Dudley n'aurait pas trouvé un moyen d'idmager, fit Ryll. Cela expliquerait la plupart des phénomènes auxquels nous venons d'assister.

Lutt ne prit pas la peine de lui répondre. Il se sentait trop euphorique pour cela, mais sans l'excitation physique habituelle. De la salle d'attente au cylindre, il n'y avait eu qu'un pas à faire à travers l'étrange paroi de verre Spirit. La main moite de Nishi dans la sienne, il se retourna pour voir encore ce verre Spirit, mais quelque chose au bout du cylindre, au-dessus de la fenêtre, attira son attention.

Vénus ! Il ne pouvait y avoir aucun doute sur ce qu'il voyait là-haut. Les volcans ardents qu'aucune couverture nuageuse ne voilait, les explosions de lumière des tirs d'artillerie chinois. Nishi et lui flottaient à l'intérieur du cylindre, sans aucune surface solide sous leurs pieds, pas le moindre courant d'air, absolument rien de substantiel à l'exception du cylindre argenté qui les entourait. Il commençait même à avoir des doutes sur la matérialité de la paroi cylindrique.

— Regardez ! dit Nishi en accentuant la pression de sa main et en désignant quelque chose au-dessous d'eux.

Lutt baissa les yeux. À l'autre bout du cylindre, le bleu marbré de filets blancs du globe terrestre était en train de grossir avec une rapidité inquiétante. Il commençait à distinguer les verts et les bruns des continents. D'autres couleurs apparaissaient en même temps que les détails de la surface. Des sommets montagneux, des dorsales, des constructions. Un avion tissait sa traîne blanche au-dessus du sol. Il vit un océan, puis le découpage familier d'une côte avec ses échancrures, ses ports... une cité.

— Il nous envoie à Seattle, dit-il.

— C'était bien la destination que vous aviez choisie ?

La voix était grave et rocailleuse. Elle provenait de juste derrière eux. Nishi et Lutt s'entortillèrent un peu en essayant de se retourner en même temps dans l'espace exigu. Quand ils réussirent à se dépêtrer,

ils se tenaient toujours par la main, mais à bout de bras, et faisaient face à une vieille sorcière à la peau noire et parcheminée, vêtue d'une robe longue imprimée de dessins aux couleurs brillantes représentant des plantes et des fleurs jaunes, vertes, rouges et orangées.

Ils étaient trois à flotter dans le cylindre avec les tours de Seattle juste au-dessous d'eux.

— Eh bien ! Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? demanda la vieille femme.

Lutt essaya de déglutir malgré sa gorge sèche. Le visage lui était familier. Son sentiment d'euphorie disparut brusquement.

— Qui êtes-vous ? demanda Nishi.

— Osceola ! En chair et en os ! Qui d'autre croyez-vous ? (Elle s'adressa à Lutt.) Si ce n'était pas pour faire plaisir à ce satané Dud, je vous déposerais dans la jungle pourrie la plus proche. J'aime bien avoir un Hanson à portée de mes griffes.

Elle leva une main noueuse en forme de poing crispé qu'elle agita devant lui.

— Je... je ne vous ai jamais rien fait de mal, protesta Lutt.

— Innocence n'est pas défense, souffla-t-elle, mais en abaissant son poing. Où voulez-vous aller exactement ?

— Dans mes bureaux de l'*Enquêter* ?

— Et vous aussi, ma belle ? fit Osceola en s'adressant à Nishi.

— Oui, murmura celle-ci. Je vais où va Lutt.

— Femme amoureuse agit rarement avec bon sens, déclara Osceola.

— Comment faites-vous ça ? demanda Lutt. Nous sommes sur Vénus et...

— Vous autres, les Hanson, vous ne posez jamais les questions qu'il faut. El vous ne savez jamais vous taire et vous contenter d'observer. C'est à peu près la seule chose que votre oncle Dudley a de bien. Il sait se servir de ses sens. Parfois, je me demande s'il n'est pas un peu séminole.

Elle fit quelques passes de la main droite et une balle de tennis apparut au creux de sa paume. Elle la broya dans ses doigts et un lys en sortit, qui se transforma en serpent à sonnettes puis en canne.

— C'est de la magie, reprit-elle. Voilà comment nous faisons.

C'est une sorte d'idmagie ! Je le sais ! intervint Ryll.

Lutt sentit ses paupières se fermer et ses yeux se tourner en dedans. Quand ils pivotèrent de nouveau et se rouvrirent, il vit Osceola qui tenait à la main une grappe de varech encore toute ruisselante avec une expression de stupéfaction sur son visage.

— Si vous savez faire ça, pourquoi me faites-vous perdre mon temps ? demanda-t-elle à Lutt en lui lançant un regard fulminant. Mais c'était vous, peut-être ? ajouta-t-elle en se tournant vers Nishi. Ou

alors, c'est ce satané Dud, avec ses plaisanteries fumeuses. Tu es là, Dud ? Tu prends ton pied ? Attends que je t'attrape, mon salaud, et tu ne remettras plus jamais les pieds dans mon lit !

Nishi exerça une légère pression sur la main de Lutt.

— C'était Ryll, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Par les cornes de mille diables blancs, pourquoi est-ce que ce serait terrible ? tonna Osceola.

— C'est moi qui l'ai fait, dit Lutt. Mais je ne sais pas réaliser des choses aussi compliquées que ce que vous faites, vous et l'oncle Dudley.

Menteur ! accusa Ryll. Comment osez-vous vous attribuer la paternité de mes petites plaisanteries ?

Vous préférez lui expliquer qui vous êtes ?

Comme Ryll ne répondait pas, Lutt ajouta à haute voix :

— Pardonnez-moi, Osceola, mais je ne suis qu'un débutant.

— Ce n'était pas trop mal, pour un débutant, dit-elle en secouant le varech qui s'accrochait à son bras. Vous voulez toujours regagner vos bureaux ?

— Si ça ne vous dérange pas trop.

Vous êtes bien poli, tout à coup, lui dit Ryll.

Cette femme pourrait nous larguer au-dessus d'un cratère enflammé, si elle en avait envie !

C'est vrai que comme adepte elle semble avoir des talents supérieurs. J'avais déjà entendu dire que d'autres créatures pouvaient trouver le moyen d'idmager, mais il y a là une combinaison de procédés artistiques dont je n'aurais jamais soupçonné les possibilités. Elle n'a même pas besoin de la présence d'un Vaisseau d'Histoires et si c'est bien une Spirale que nous avons empruntée pour nous déplacer, c'était une Spirale d'un genre très particulier.

Lutt ne répondit pas.

— Sainte Mère de Dieu, viens-nous en aide ! implora Nishi.

Ryll se trouva soudain en possession du corps fusionné, son attention fixée sur l'extérieur, avec une force de concentration qu'il n'aurait jamais cru posséder. La cité était juste au-dessous d'eux, mais il ne sentait toujours pas le moindre souffle de vent. La main de Nishi pressait la sienne à lui faire mal. Il y avait beaucoup de monde dans la rue. Un zoo... des insectes. Il se rendit compte qu'il percevait les plus minuscules particules vivantes. Des créatures qu'aucun Terrien ni aucun Drène n'avait jusqu'ici contemplées à l'œil nu.

Tout prit fin brusquement. Nishi et lui se trouvaient dans le bureau de Lutt à l'*Enquirer*. Ryll avait l'étrange sensation que son corps venait d'être désassemblé, puis réassemblé. Sa faculté de voir l'infinitésimal avait disparu. Les odeurs dans le bureau étaient telles qu'il se les rappelait. Encre, café, vieux papiers et armoires poussiéreuses,

nourriture refroidie. Tous les arômes synthétiques dont Lutt s'entourait ici, pour des raisons bien à lui.

Ryll fut soudain frappé par l'idée que les odeurs étaient un domaine où il n'avait jamais exercé vraiment ses talents idmagiques.

Quelle idée exaltante ! Si un jour je devais idmager un monde à moi, je l'emplirais de parfums merveilleux, de choses qu'on ne peut décrire de manière satisfaisante, même dans une histoire bien assimilée.

— Tout va bien, Lutt ?

C'était Ade Stuart, sur le seuil dans son fauteuil roulant électrique.

Ryll sentit une sueur froide. Il serra très fort la main de Nishi. Il ne percevait aucun signe de Lutt. Où était-il passé ?

Vous êtes là, Lutt ?

Pas de réponse.

— T... tout va bien, dit-il tout haut en s'efforçant d'imiter la voix de Lutt.

Nishi le regarda d'un drôle d'air. Elle sentait une différence.

— Vous êtes celle qui a fait le reportage sur le bordel de la Légion, dit Stuart en se tournant vers Nishi. Toutes mes félicitations, c'était du beau travail. Mais dites donc, vous avez vite fait pour revenir ici. Ce sont les militaires qui vous ont transportés ?

— Nous... euh... nous avons eu un traitement de faveur.

— Ça ne fait aucun doute. Mais je suis bien content que vous soyez de retour. Il y a de l'information dans l'air. La Patrouille de Zone a découvert un extraterrestre dans un secteur sous surveillance la veille de votre départ pour Vénus. Elle n'a pas pu étouffer l'affaire. Il y a toutes sortes de bruits qui courent. Il serait prisonnier. Il se serait échappé. Qui peut savoir ? Nous avons mis notre meilleure équipe sur l'affaire.

— Nous avons oublié les caméras Vor à bord du vaisseau ! gémit soudain Nishi. La Légion va étudier leur fonctionnement et elle ne nous paiera jamais !

— Elles sont ici, dit Stuart. Elles viennent d'arriver, livrées par messagerie spéciale, avec un mot : « Compliments du Raj Dud. » Ce n'est pas ce gourou vénusien complètement cinglé ? Vous avez pu l'interviewer également ?

— P... pas d'interview de lui, fit Ryll.

— Comment se fait-il que vous soyez en pyjama ? demanda Stuart.

— Nous sommes partis un peu à la hâte, expliqua Ryll.

— Coursier ! beugla Stuart.

Un jeune homme maigre en salopette noire se présenta aussitôt derrière lui.

— Oui, monsieur ?

— Allez chercher les vêtements de M. Hanson dans l'armoire là-bas, dit Stuart en indiquant une porte dans un angle du bureau.

Le coursier s'aplatit contre le chambranle pour se glisser à l'intérieur du bureau derrière le fauteuil de Stuart.

— Désirez-vous quelque chose en particulier, monsieur ? demanda-t-il en regardant Ryll.

— N'importe quoi, ça ira très bien, fit Ryll.

Puis il se tourna vers Nishi.

— Vous avez une drôle de voix, Lutt, lui dit celle-ci. Vous n'auriez pas pris froid durant le... C'est-à-dire... en venant ?

— Je me sens parfaitement bien, dit Ryll.

— Où dois-je les poser, monsieur ? demanda le coursier, les bras chargés d'un pantalon rouge, d'une chemise noire avec cravate blanche, veste noire, chaussures blanches plus un caleçon en organdi.

— Ici, dit Ryll en indiquant une table.

— Vous n'allez pas porter ça ? s'étonna Stuart. Vous allez ressembler à un tueur de la Mafia dans un film de série B.

— Ça ira, ça ira, lui dit Ryll.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, Lutt, murmura Nishi en posant une main sur son front. Vous transpirez.

— Je vais très bien, fit Ryll. *Lutt ! Où êtes-vous, Lutt ?*

— L'Agence de Presse des Spirales a eu un succès fou, déclara Stuart. Nous recrutons tous les jours de nouveaux clients. Les fonds spéciaux se portent de nouveau bien.

— C'est parfait, dit Ryll en regardant la pile de vêtements de toutes les couleurs.

— Que faisons-nous pour cette histoire d'extraterrestre ?

— Continuez de la même manière.

— Voulez-vous me faire une faveur, Lutt ? demanda Stuart. Expliquez-moi comment vous avez fait pour arriver ici tout d'un coup, sans que personne s'en aperçoive.

— C'est... c'est un secret de famille, lui dit Ryll.

— Pardonnez-moi, Lutt, mais il m'était venu une drôle d'idée. Voyez-vous, d'après les bruits qui courent par-ci, par-là, cet extraterrestre serait arrivé à bord d'un vaisseau qui ressemblerait pas mal à celui que vous êtes en train de construire avec Samar. Toujours d'après les mêmes rumeurs, ce vaisseau aurait quelque chose à voir avec... ils appellent ça les « Spirales ». Alors, vous comprenez, je n'ai pas pu m'empêcher de faire le rapprochement avec notre agence de presse.

— Oui, oui, bien sûr, dit Ryll.

Il se demandait quand Stuart allait se décider à se taire et à s'en aller. Et Lutt ? Où était-il donc passé ?

— Et ma drôle d'idée, reprit Stuart en indiquant du doigt, sur la gauche de Ryll, un gros boîtier gris surmonté d'un écran orange qui scintillait contre le mur, m'est venue quand j'ai entendu crépiter ce

récepteur Vor... et que vous êtes apparus tout d'un coup. J'ai pensé : Vingt dieux ! Est-ce qu'il se servirait de ces Spirales, lui aussi, pour voyager dans l'espace ?

— C'est vrai que c'est une drôle d'idée, lui dit Ryll sans quitter des yeux l'écran scintillant.

Cette sensation d'avoir son corps désassemblé, puis réassemblé aussitôt après... Osceola et l'oncle Dudley transmettaient-ils les gens comme ils le faisaient avec les images ?

Lutt ! Répondez-moi donc, Lutt !

Toujours pas le moindre signe du cohabitant de son corps. Ryll se sentit soudain désemparé. Comment pouvait-il simuler longtemps le comportement de ce damné Terrien en son absence ? Déjà, Nishi avait des soupçons. Il se demandait s'il ne valait pas mieux feindre d'être malade.

— Avez-vous été transmis sur cette machine ? insista Stuart.

Ce n'est pas impossible, se dit Ryll. Et nous avons peut-être été séparés définitivement à ce moment-là.

Il n'osait pas trop espérer.

Brusquement, il libéra sa main de celle de Nishi, se faufila derrière la chaise de Stuart et sortit en courant dans le couloir. La voix de Stuart flotta derrière lui :

— Vos vêtements, Lutt ! Vous n'êtes même pas habillé !

Qu'est-ce que le Raj Dud avait dit à propos d'essence ? Ryll venait d'être frappé par l'idée que Lutt avait peut-être eu un léger retard de transmission et qu'il était en ce moment même à la recherche de son corps.

Je dois mettre la plus grande distance possible entre ce transmetteur Vor et moi !

Glissant et dérapant, avec ses pieds nus, sur le revêtement de sol du couloir, Ryll déboucha en pyjama dans un petit hall où il vit une porte surmontée de l'indication : SORTIE. Il la poussa et dévala les marches de béton nu qui se trouvaient derrière, quatre à quatre. À chaque palier il y avait une petite porte identique où était indiqué l'étage. Arrivé au rez-de-chaussée, il poussa très fort une lourde porte qui s'ouvrait sur le hall d'entrée de l'immeuble. Le dallage était glacé sous ses pieds. Le mur-miroir lui confirma qu'il avait toujours l'apparence de Lutt, mais il avait perdu ses lunettes. Et le miroir lui montra quelque chose d'autre, qui le glaça.

C'était la mère de Lutt qui était en train de traverser le hall dans sa direction. Tournant le dos au miroir, Ryll s'aperçut que Phœnicia Hanson l'avait reconnu. Elle se figea sur place. Une expression horrifiée se peignit sur son visage. Sa bouche se tordit, accentuant les rides aux coins de ses lèvres.

Une seule chose à faire, se dit Ryll. S'il parlait à la mère de Lutt, elle

risquait de s'apercevoir aussitôt que ce n'était pas son fils qui se trouvait en face d'elle. Elle l'avait entendu parler d'un extraterrestre qui avait envahi son corps. Il se mit soudain à courir, en la frôlant au passage.

— Arrête ! glapit-elle. N'as-tu pas honte de ce que tu as fait ? Ces images de Vénus étaient obscènes ! Jamais je ne me suis sentie aussi humiliée de ma vie ! Mais que fais-tu, Lutt ?

Ignorant ses cris, il plongea vers l'extérieur à travers la double porte battante. Sur le trottoir, sans cesser de courir, il adopta la foulée souple de quelqu'un qui fait du jogging. Les passants le regardaient d'un drôle d'air, mais le jogging n'était pas pour eux un spectacle inhabituel. Quelqu'un lui cria :

— Hé, l'ami ! J'aime bien ton pyjama. C'est la mode, maintenant, de courir pieds nus ?

Merde ! Dans quel pétrin nous avez-vous encore fourrés ? C'était la voix de Lutt qui résonnait, affolée, dans l'esprit conscient de Ryll. Où courons-nous comme ça ? Où nous emmenez-vous ?

Ryll ralentit et s'arrêta pour s'adosser, haletant, à un réverbère. Il se sentait malade, désespéré mais soulagé en même temps.

C'est cette maudite Osceola qui nous joue encore des tours ?

Ryll garda ses pensées pour lui. Il essayait de maintenir leur corps sous son contrôle, mais Lutt résistait. Ryll sentit ses jambes trembler. Ses muscles tressaillirent.

La garce ! Elle m'a fait transiter par l'enfer ! J'étais à l'intérieur d'un volcan ! J'étais un insecte que gobait un oiseau, un poisson happé par un requin, et encore bien pis que tout ça ! Et elle, pendant tout ce temps, elle rigolait en gloussant comme une foutue dinde ! Où sommes-nous maintenant, Ryll ?

Dans la rue, près de l'immeuble de l'Enquérir.

Où est ma petite Nishi ?

Dans votre bureau, la dernière fois que je l'ai vue.

Pourquoi sommes-nous encore en pyjama ?

Pas le temps de se changer.

Je prends le contrôle, Ryll. Ne résistez pas, ou je fais quelque chose devant tout le monde qui parviendra à coup sûr aux oreilles de la P.Z.

Votre mère se trouve dans le hall de l'Enquérir. Elle est furieuse.

Ryll lui laissa voir quelques images de leur rencontre qu'il gardait en mémoire.

Pourquoi vous êtes-vous mis à courir comme ça ? demanda Lutt.

Il m'avait semblé, sur le moment, que c'était une bonne idée. Moi aussi, je déteste cette Osceola.

Elle vous a fait quelque chose, à vous aussi ?

Je préfère ne pas en discuter.

Je suis de votre avis. Et maintenant, ôtez-vous du milieu, mon petit

Ryll. *Je prends le contrôle.*

Avec un très net sentiment de soulagement, Ryll lui céda la place. Tandis que Lutt s'installait aux commandes, le Drène se demanda, en voyant à quel point il était heureux de reprendre son rôle d'observateur passif, s'il n'était pas en train de devenir une sorte de voyeur.

Les gens s'étaient attroupés autour de Lutt sur le trottoir. Certains passaient leur chemin au bout d'un moment, d'autres restaient sur place en ouvrant de grands yeux et en échangeant des commentaires.

— Il a l'air malade, dit une femme.

— Hé ! mais c'est Lutt Hanson Junior ! s'exclama un passant. Vous avez un problème, mon garçon ?

Lutt regarda sur sa droite. *L'Enquérir* se trouvait deux pâtés de maisons plus loin, sur le trottoir d'en face. L'incident des Radsols lui revint en mémoire, avec la jeune femme qui crachait dans la main de Phœnicia.

Je suis dans la rue sans aucune escorte et tous ces gens savent qui je suis. Mauvais, ça.

L'homme qui venait de s'adresser à lui s'avança d'un pas.

— Vous avez peut-être besoin qu'on vous aide, monsieur Hanson. Votre pied saigne. Comment se fait-il que vous soyez pieds nus ?

— J'ai fait un pari, et c'est moi qui ai gagné.

— Ils sont tous dingues, ces Hanson ! s'exclama l'un des badauds.

Il y eut des éclats de rire dans la foule, mais rien d'inamical.

— Excusez-moi, fit Lutt.

Il se fraya un chemin à travers le cercle des curieux, sans avoir trop de difficulté à passer.

— Combien avez-vous gagné ? demanda quelqu'un.

— Des masses, fit Lutt.

— Et il en reste encore ! lança quelqu'un d'autre.

De nouveau, ils éclatèrent tous de rire. Il ne semblait pas y avoir d'ennemis ici, mais Lutt gagna l'immeuble de *L'Enquérir* d'un pas aussi vif que possible. Il ne respira que quand il fut dans le hall d'entrée et vit un groupe de gardes Hanson arriver en trottant dans sa direction.

— Nous partions à votre recherche, monsieur, lui dit l'un d'eux tandis qu'ils faisaient cercle autour de lui. Vous ne devriez pas vous éloigner sans nous.

Il n'y avait aucun signe de la présence de Phœnicia dans le hall.

— Vous n'avez pas vu ma mère ? demanda-t-il aux gardes.

— Elle est repartie, monsieur, lui dit-on. Mais elle désire vous voir *pronto*. Où souhaitez-vous aller à présent ?

— D'abord dans mon bureau, pour me mettre quelques vêtements sur le dos. Ensuite, nous irons du côté du Complexe Hanson. Quelqu'un sait-il où se trouve mon frère ?

— Mr. Morey a quitté la ville, monsieur, lui dit un garde. Votre père l'a chargé d'une commission.

Il l'a envoyé quelque part pour l'éloigner de moi, je suppose, se dit Lutt.

Mais votre frère a des complices qui sont capables de tout, lui rappela Ryll. Ne les craignez-vous pas ? Et où se trouve ce Woon ?

C'est ce que je vais essayer de découvrir.

Vous menez une vie pleine de dangers, Lutt, mais je commence à saisir ses attraits.

Petite marguerite
Qui monte et descend
Vire et s'effrite
Culbute et répand
Des larmes et du sang.

*Comptine du temps où
Lutt Hanson Junior
était enfant*

Le soleil brûlant était à son apogée tandis que Lorna Subiyama, sortant de la piscine de sa maison d'Austin, dans le Texas, s'arrêtait devant la double porte-fenêtre. Son maillot de bain rose, fait sur mesure, donnait l'illusion d'une imposante masse de chair nue et elle ignorait souverainement la trace mouillée qu'elle laissait derrière elle en pénétrant dans la pénombre fraîche de la chambre.

Prosik, accoutré d'une combinaison jaune citron, était penché devant une table, au milieu de la pièce, en train de feuilleter une pile de papiers.

— Carmelita m'a dit que tu voulais me voir *muy pronto*, mon poussin, lui dit Subiyama. J'espère savoir ce que tu me veux...

— Oh ! fit Prosik en levant les yeux. C'est ton bureau qui vient d'appeler. Hanson Junior est à Seattle. Il y a un message pour toi. Ils m'ont demandé de te prévenir aussitôt.

Il désigna un écran vidcom incorporé au mur sur sa gauche. En passant, elle lui donna une claque sur les fesses, qui lui laissa la marque humide de ses cinq doigts.

— Comment ça se passe, avec tes cultures, mon chou ?

— Nous commençons à ensemercer demain. Les responsables du marketing arrivent la semaine prochaine. Ils veulent s'adresser à un labo pour le conditionnement.

— Pourquoi un labo ? fit-elle, les doigts sur les touches du communicateur.

— Ils veulent mettre au point un système qui permette de garder le bazel dans le même état de fraîcheur qu'à la récolte. Si nous pouvions le faire parvenir à New York sans qu'il s'altère, les bénéfices seraient énormes.

Elle se pencha sur l'écran, qu'elle lut tout en continuant à parler.

— Tu as la bosse des affaires, Lew chéri. Je ne serais pas surprise le moins du monde si tu faisais un tabac avec ton bazel.

— Je suis à bonne école avec toi, ma douce Habiba. Tu m'en as appris un bout quand tu as fait du bénéfice en revendant mon scaphandre à notre retour.

— Il fallait bien financer notre lune de miel, n'est-ce pas, mon adoré ? (Elle se tourna de nouveau vers lui.) Mr. Lew Subiyama ! La gueule que faisait l'employé municipal quand tu lui as dit que tu voulais adopter mon nom ! Et le prêtre, dis donc !

— C'est une drôle de coutume de donner la préférence au nom du mari.

— Ma grand-mère, qui était choctaw, disait exactement la même chose. Elle répétait que l'enfant qui connaît son père est un enfant avisé, mais que tout le monde connaît sa mère. Elle disait toujours que les blancs étaient fous. Le nom d'une femme, avec eux, s'évanouit comme le sucre dans l'eau. Tu n'aurais pas du sang indien, mon poulet ?

— Pas à ma connaissance. Le message était important ?

— Hanson a été vu à Seattle. Ce connard faisait du jogging dans la rue en pyjama. La lune de miel est terminée, mon poulet. On retourne au boulot. Laisse Heysoos s'occuper des cultures. C'est un bon intendant. Mets tes responsables du marketing au placard. On part pour Seattle.

— Oui, ma douce Habiba.

Elle s'avança vers lui, jeta ses bras autour de son cou et l'enveloppa dans son immense étreinte.

— Je n'en crois pas encore ma veine, mon adoré. Tu m'aimes vraiment. Tu ne me demandes pas de faire du régime. Tu sais faire...

— Ne change surtout pas, ma douce Habiba. J'aime tout ce que tu es.

— C'est bien ce que je voulais dire. Au fait, tu ne m'as jamais expliqué pourquoi tu m'appelles ta douce Habiba. On dirait de l'arabe.

— C'est un truc qui date de mon enfance. Une sorte de figure maternelle.

— Moi qui croyais que tu étais irlandais !

— Cette planète n'est-elle pas un vaste creuset de races ?

Elle le serra encore plus fort.

— Ça, tu peux le dire, mon amour. As-tu songé que nous pourrions avoir des enfants ?

D'une voix étouffée contre sa poitrine, il murmura :

— Il m'arrive souvent de ne penser à rien d'autre. Je nous vois assis de part et d'autre de la germinerie...

Il s'interrompit soudain en pensant au mode de reproduction utilisé

par les Terriens.

— De part et d'autre de quoi ? s'étonna Subiyama en le repoussant légèrement.

Il lui caressa l'abdomen.

— De la germinerie où nous ferions pousser notre enfant.

Elle éclata d'un grand rire qui secoua sa poitrine.

— Tu ne penses qu'à tes cultures, mon chou. J'adore ta façon de parler. Mais dépêchons-nous, maintenant. Il faut boucler les valises. Ce connard ! de Hanson peut nous fournir un somptueux papier, et je l'écrirai !

L'idmagie n'est pas un processus unique. Ses complexités englobent de multiples variantes. Une technique particulière pour les formes de vies, une autre pour les objets inanimés, une autre encore pour redresser les erreurs. Les variations, nécessairement, s'étendent infiniment. Dans un univers infini, on n'impose pas de limite à l'infinitude.

Journal de Habiba

Nishi eut une exclamation étouffée lorsque Lutt la fit entrer dans sa maison du Complexe Hanson, dans la banlieue de Seattle.

La maison, qui faisait partie d'un groupe de cinq constructions au bord d'un lac parmi de grands pins argentés, était fraîche et ombragée par cet après-midi torride. La villa du vieux Hanson, sur l'autre rive du lac, était à peine visible sur sa plate-forme en porte-à-faux. Comme celle de Lutt, elle était faite dans un matériau breveté Hanson, le Fabribois, qui imitait le bois naturel mais n'avait jamais besoin d'être repeint et résistait aux insectes et au pourrissement. La maison des parents avait l'aspect d'une série de cubes pâles et argentés, irrégulièrement posés les uns au-dessus des autres ; mais celle de Lutt, d'un brun foncé, s'inspirait de la tradition japonaise et était presque invisible au milieu des arbres et de la végétation. La maison de Morey, à l'est, était la réplique de celle de ses parents. Quant aux deux autres résidences, occupées par les gardes et par différents collaborateurs et leurs familles, elles étaient totalement dissimulées par les arbres.

— C'est merveilleux, murmura Nishi.

Elle regarda Lutt, qui se tenait à ses côtés avec ses habits rouge, blanc et noir.

Le vestibule où ils se trouvaient était décoré de bambous en pots et débouchait sur de larges marches qui donnaient accès, au niveau inférieur, à un séjour où tout le mobilier était en rotin.

— Je suis heureux qu'elle vous plaise, dit Lutt. C'est un petit Jap adorable qui me l'a dessinée et construite.

— Je n'aime pas la manière dont vous en parlez, Lutt. J'ai des ancêtres japonais aussi bien que français.

— Japonais ou Jap, quelle différence du moment que vous comprenez ce que je dis ?

— Parfois, nos paroles dépassent notre pensée, dit-elle en descendant les marches. J'ai peut-être mal fait de venir ici.

— Pourquoi donc ?

— Vous allez vouloir prendre des libertés.

— Et vous n'avez pas vos légionnaires pour vous protéger ?

— Oh ! je pense avoir trouvé un autre protecteur. N'est-ce pas, Ryll ?

Essayez de la toucher et vous aurez affaire à moi, dit Ryll.

Je me demande bien ce que vous pourriez faire, ricana Lutt.

Je pourrais, par exemple, bloquer l'afflux de sang vers... une certaine partie extensible de notre corps.

Vous n'oseriez pas !

Nishi a été chargée par votre oncle de veiller sur moi. Il n'est que justice que je la protège en retour.

Fils de garce !

Je suis fils de Drènes et c'est très différent.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, Ryll ? s'inquiéta Nishi.

Luttant pour s'emparer de leur voix, Ryll réussit à articuler d'une voix de fausset :

— Je suis en mesure de vous protéger. Il est prévenu.

Reprenant rageusement le contrôle, Lutt s'écria à haute voix :

— J'aurai un jour ta peau ! Tu ne perds rien pour attendre ! Et ce jour-là...

— Vous voyez ? déclara Nishi. Je ne serai jamais bien loin de mon protecteur.

Morose, Lutt murmura :

— Il y a une chambre d'ami en haut de l'escalier sur votre droite. Je vais dire à la gouvernante de vous apporter des vêtements.

— Vous avez des vêtements pour vos invitées ?

— Il y a des tas de choses ici.

— Et beaucoup de domestiques.

— Vous avez vu les chiens et les gardes en arrivant ? Personne ne peut passer l'enceinte grillagée sans autorisation, ni dans un sens, ni dans un autre. N'oubliez pas ça.

— Ce n'est pas une remarque très amoureuse, Lutt.

— J'en ai assez de jouer au chat et à la souris avec vous.

— Vous êtes trop habitué à avoir ce que vous voulez au moment même où vous le désirez. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Osceola a dit que vous m'aimiez. Est-ce la vérité ?

— Je commence à me demander si c'est bien vous que j'aime, ou si ce ne serait pas la personnalité de Ryll qui m'aurait attirée à travers la vôtre.

— C'est la meilleure, celle-là !

D'une voix très douce, Nishi reprit :

— Mon gourou dit aussi que vous m'aimez, Lutt, mais à votre manière. Quelle est cette manière ?

Lutt se contenta de la regarder dans un silence farouche.

Oui ! C'est vrai que je l'aime. C'est ma Nini. Mais quelle sorte d'enfer dois-je affronter pour qu'elle soit mienne ?

Il faudra peut-être que vous changiez, suggéra Ryll.

Mon cul ! C'est elle qui devra changer.

Êtes-vous sûr que vous l'aimeriez encore ?

La question plongea Lutt dans un état de choc.

Avant qu'il eût récupéré suffisamment pour répondre, des cognements sonores se firent entendre à la porte d'entrée.

— Lutt ! Je sais que tu es là-dedans ! Ouvre-moi, Lutt !

C'était le beuglement rageur et familier du vieux L.H.

Lutt recula jusqu'à la paroi derrière lui, fit glisser une plaque dissimulée dans la boiserie et enfonça un bouton. Ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir.

L.H. s'avança en chaloupant sur ses béquilles. Ses prothèses oculaires palpitèrent à leur recherche comme des antennes d'insecte. Il s'arrêta brusquement devant Nishi.

— Qu'avons-nous là ?

— Je te présente Nishi D'Amato, dit Lutt.

— Nous devons nous marier, murmura Nishi en se demandant aussitôt pourquoi elle avait offert cette information.

— Vraiment ? demanda L.H. en la détaillant de haut en bas.

— C'est vrai, dit Lutt d'une voix nettement accablée.

— Cette jeune personne a des attraits incontestables, mon garçon, fit le vieux Hanson. Tu les as déjà essayés ?

— Ce ne sont pas tes oignons.

— Elle fait sa sainte nitouche, hein ? Mais je vais te dire une chose, et ça, ce sont *mes* oignons. Tu as fait changer les serrures de cette maison. Je te l'avais pourtant formellement interdit !

— Je suis chez moi. Je fais ce qu'il me plaît !

— Mais tu es sur mon domaine, mon garçon.

— Tu as l'intention de me flanquer dehors ?

— Pourquoi fais-tu exprès de me parler sur ce ton ? Tu pourrais être à la tête de tout le bataclan si seulement tu voulais te montrer un peu plus raisonnable.

— C'est-à-dire te lécher les bottes comme tous les autres ?

— Écoute, je n'insisterai pas pour aujourd'hui ; mais si tu ne remets pas les anciennes serrures, c'est moi qui le ferai.

— Pour que Morey puisse entrer ici comme il veut ?

— Je vois que tu as bien reçu mon avertissement. Comment va ce vieux Dudley ?

— Il a l'air d'être en forme.

— Le stupide enfant de salope ! Toujours en train de se préoccuper de ce que nos inventions allaient apporter aux gens. Moi, je lui disais toujours : « Tant qu'ils y trouvent leur bénéfice, qu'est-ce que ça peut faire, le reste ? »

— Vous voyez que j'avais raison, Lutt ? demanda Nishi. Le Raj Dud est un homme bon. Je vous l'avais dit.

Lutt ne lui prêta aucune attention. S'adressant à son père, il reprit :

— Tu as vu les premiers résultats de notre agence de presse. Qu'en dis-tu, maintenant ?

— Des cacahuètes. J'ai bien aimé, par contre, cet article sur le bordel de la Légion.

— C'est Nishi qui l'a écrit, dit Lutt en souriant malicieusement à celle-ci.

— Vraiment ? fit L.H. en la regardant avec un intérêt renouvelé. Vous faites partie de ces filles ?

— Je suis encore vierge, dit Nishi.

— Jésus boiteux ! Que nous as-tu ramené là, mon garçon ?

Lutt se contenta de soutenir farouchement son regard.

L.H. hocha lentement la tête, comme s'il venait de prendre une décision importante.

— Tu es donc au courant, pour Morey. Que comptes-tu faire ?

— Me protéger.

— Qu'as-tu fait pour le mettre en rogne ?

— Je l'ai persuadé d'investir dans mes entreprises. Où l'as-tu envoyé ?

— Sur Uranus. Dans les nouvelles exploitations d'hydrogène. Il est en mission spéciale. Il ne tardera pas à rentrer. Mais tu peux dormir sur tes deux oreilles, mon fils. J'ai brisé l'axe Morey-Woon et j'ai laissé la Légion se charger des tueurs de Woon sur Vénus. Bon ! Je veux vous voir tous les deux dans mon bureau dès qu'il sera de retour. (Se tournant de nouveau vers Nishi :) Que font vos parents ?

Regardant sans ciller ses prothèses oculaires, elle lui répondit.

— La Légion..., fit pensivement L.H. Il va y avoir un problème. Phoenicia fera des histoires.

— Parce que les Hanson n'épousent que le gratin ? demanda Lutt d'une voix trompeusement douce.

L.H. répondit par un éclat de rire sonore qui se mua rapidement en quinte de toux.

Le voilà qui essaye encore de m'avoir avec sa sympathie, se dit Lutt.

Lorsque la quinte fut passée, L.H. reprit :

— Ne t'ai-je pas appris comment on doit traiter une femme ? Peut-être que tu ne me ressembles pas autant que je le croyais, après tout. Quant à Morey...

Il laissa sa phrase interrompue.

Piqué au vif, Lutt demanda :

— Est-ce que tu l'as déjà conduit dans la Maison des Plaisirs ?

— Non. J'ai laissé le soin de son éducation sexuelle à ta mère. Je crois qu'elle lui a acheté un livre.

Une fois de plus, L.H. reporta son attention sur Nishi. Il glissa la main dans une de ses poches et en sortit une broche en or à l'emblème des Hanson.

— J'ai offert cette broche à la mère de Lutt quand il est né. Après avoir lu ce reportage sur le bordel vénusien, elle me l'a jetée à la figure et elle s'est ébréchée. Je voulais la faire réparer, mais j'ai changé d'avis.

Il la mit dans la main de Lutt en ajoutant :

— Prends-la. Si tu épouses cette jeune personne, tu la lui donneras le jour où elle nous fera un fils.

Lutt accepta la broche en se demandant à quel jeu jouait encore le vieux.

Nishi, le visage empourpré, s'écria :

— Je ne ferai rien du tout pour vous tant que je n'aurai pas vu le contrat de mariage !

— Un contrat, maintenant ! jubila L.H. Elle veut vraiment décrocher la timbale, la mignonne.

— C'est l'usage dans ma famille ! Tous ont été des héros de la Légion.

— Voyez-vous ça ! murmura L.H. en faisant pivoter ses prothèses oculaires en direction de Lutt. Et toi, tu n'as rien à dire sur tout cela, mon garçon ?

— Nishi m'a sauvé la vie sur Vénus. J'ai une dette envers elle.

— Alors, paye-la et débarrasse-toi d'elle !

Lutt fourra dans sa poche la broche de famille.

— Non. Je vais l'épouser.

— Tu es le plus borné et le plus tête de mule de tous les Hanson ! Ne vois-tu pas que c'est une coureuse de dot qui n'en veut qu'à notre argent ? Elle t'a sauvé la vie, peut-être, mais c'est pour elle qu'elle te l'a sauvée !

— Elle ne savait pas qui j'étais à ce moment-là.

— C'est une âme charitable ! Nous n'avons pas besoin de ça dans la famille.

L'attitude obstinée du vieux n'avait réussi qu'à porter la colère de Lutt à son comble.

— Tu ne me feras pas changer d'avis ! dit-il. Je l'épouserai.

L.H. fit pivoter ses yeux artificiels vers Nishi.

— Vous voulez vraiment un contrat ? Je vais vous dire une chose. Allez donc le négocier avec Phœnicia, votre contrat.

Les pertes ont été lourdes, mais l'identité des victimes ne sera rendue publique qu'après notification aux familles. Selon les témoins, l'explosion aurait détruit tout le secteur nord-ouest de la base P.Z. Il est probable que l'explosion ainsi que l'incendie qui en a résulté ont entièrement détruit le mystérieux vaisseau précédemment aperçu à cet endroit. Les responsables de la P.Z. refusent toujours de confirmer ou de démentir cette information, mais le secret défense a déjà été invoqué pour justifier l'attitude des autorités, et le National Security Council a refusé de se prononcer sur ce « mur de silence » en alléguant « des ordres venus de la Maison-Blanche ».

Extrait d'un article de l'Enquirer

— Il se passe des choses dans ce foutu patelin et j'ai l'impression qu'on n'en connaît pas la dixième partie, fit Subiyama.

Elle était installée devant un vidcom portable dans le bureau attenant à sa chambre d'hôtel de Seattle et elle regardait dans les yeux le visage qui lui faisait face sur l'écran.

— Nous vous avons envoyée là-haut pour être sûrs de n'être grillés par personne, lui dit son interlocuteur. Quand serez-vous en mesure de nous adresser votre premier papier sur l'explosion ?

— Ne me harcelez pas comme ça, Jake. Nous sommes sur un ou deux tuyaux brûlants et vous aurez ça dès que la chose aura pu être confirmée.

— Nous ? Voilà que vous embauchez des collaborateurs sans ma...

— Lew ne fait que m'aider.

— Ce zouave de la Patrouille de Zone avec qui vous êtes collée ?

— Collée ? Mince, alors ! Nous sommes mariés.

— Ce coup est trop gros pour qu'un amateur risque de...

— Inutile de vous mettre dans tous vos états, Jake ! C'est Lew qui nous a mis au parfum de ce qui se passait à la base. Il a l'âme d'un reporter. Vous oubliez qu'il faisait partie de la P.Z. ?

— Ça ne nous suffit plus ! Nous sommes assaillis de demandes ! Il nous faut du neuf !

Elle rejeta la tête en arrière, se tirailla la lèvre inférieure.

— O.K. Je ne voulais pas en parler avant que Lew ne me ramène

du nouveau, mais tant pis. Vous n'aurez qu'à faire état de « sources non identifiées ». Vous avez bien compris ?

— Je vous mets en ligne avec le rewriting ?

— Non ! Traitez ça vous-même, et surtout n'utilisez pas ma signature. Je n'ai pas du tout envie que les Gardes Hanson me fassent la peau.

— De quoi s'agit-il ?

— D'après Lew, le bruit court à la base que Lutt Hanson Junior aurait eu une collision avec ce fameux vaisseau spatial. La P.Z. l'aurait secouru et tenu au secret quelque temps en essayant de le cuisiner. Quand ils l'ont relâché, ils lui ont fait promettre de ne pas parler de ce vaisseau extraterrestre.

— Ouah !

— Ce n'est pas tout. L'appareil de Hanson, celui qui est entré en collision avec l'extraterrestre, était un prototype censé se déplacer plus vite que Speedy Gonzales avec un pétard dans le derrière. Son copilote aurait été tué dans l'accident. Nous essayons d'avoir confirmation et de savoir comment il s'appelait.

— Nom de Zeus !

— Autre chose. On dit maintenant à la base que l'explosion s'est produite parce que les experts ont déclenché sans le vouloir un dispositif d'autodestruction incorporé au vaisseau extraterrestre.

— Et vous gardiez ça pour vous ?

— C'était ma nouvelle piste.

— Aucune chance d'interviewer Junior ?

— N'y comptez pas trop. Il se terre actuellement dans le domaine des Hanson, avec barbelés, miradors, bergers allemands et le toutim. Il ne parle même pas dans son propre journal.

— Vous détenez d'autres infos de ce genre ?

— Quelques-unes, mais elles sont inutilisables sans confirmation. Il ne se débrouille pas trop mal, mon Lew, hein, Jake ? C'est-à-dire, pour un amateur !

— Donnez-moi une idée de ce que vous savez d'autre.

— Pas question. Vous seriez tenté d'en parler. Vous avez de quoi faire votre papier. Contentez-vous de ça pour l'instant.

— Et cette fille qu'il a ramenée du lupanar de la Légion ?

— Le bruit court qu'elle se trouve avec lui dans le domaine familial, mais je n'en ferais pas état à votre place.

— Comment l'appelle-t-on ? La Chanteuse Vierge ?

— Je vous aurai averti. Si vous tenez à en parler, vérifiez d'abord auprès de votre département juridique. Cette nana est capable de vider le trésor de guerre de la Légion pour nous traîner devant les tribunaux ou pire. Sur Vénus, on entend pas mal de choses sur la manière dont la Légion a l'habitude de traiter ceux qu'elle n'aime pas.

Et ça fait mal, très mal.

— Quand aurez-vous d'autres nouvelles de votre informateur de la P.Z. ?

— Mon *mari* devrait rentrer d'ici une heure ou deux. À présent, lâchez-moi les baskets ou je me trouve un autre patron qui m'apprécie à ma juste valeur.

Oui vous a promis la justice ?
Qui vous a promis du plaisir ?
Vous n'aurez, que du sang
En faisant ce boulot !

Chanson de marelle de la P.Z.

Phoenicia Hanson entra dans le bureau de Lutt comme un général conquérant sur le point d'examiner ses captifs. Elle aperçut Nishi assise sur un canapé d'osier avec Lutt debout derrière elle et fit un geste impérieux en direction de ce dernier.

— Laisse-nous.

— Mais, Mère, je...

— Tu en as assez fait pour déshonorer notre famille. C'est moi qui vais régler tout cela à présent. As-tu vu un médecin ?

— Hein ? fit Lutt, déconcerté par ce coq-à-l'âne.

— Je n'ignore pas que ton comportement aberrant, ces derniers temps, est dû à ton accident et à l'illusion de posséder une double personnalité. Simple état de schizophrénie dû à un infortuné traumatisme. As-tu consulté un médecin ?

— Oui, mentit Lutt. J'ai été examiné de la tête aux pieds.

— Et qu'a dit ton docteur ?

— Que je n'avais rien.

— Nous en verrons d'autres. À présent, laisse-moi avec cette... (elle toisa Nishi comme si elle venait de découvrir quelque chose de visqueux et de répugnant en soulevant une pierre) cette personne.

— Cette personne est ma fiancée, Mère. Elle ne...

— Nous discuterons de cela plus tard.

Nishi se leva, pâle, les lèvres serrées.

— Laissez-nous, Lutt chéri. Votre mère a raison. Nous devons discuter de certaines choses.

Lutt regarda tour à tour sa mère, puis Nishi, puis de nouveau sa mère. Il se rappela que Nishi, de son propre aveu, était experte dans l'art d'apprendre ce que les gens désiraient vraiment. Elle devait savoir que Phoenicia voulait débarrasser sa famille de cette intruse venue de Vénus. Mais y avait-il d'autres choses que sa mère désirait encore davantage ? Il serait peut-être intéressant de le découvrir.

— Très bien, dit-il. Je vous laisse régler ça ensemble. Il faut que je voie Samar et que j'inspecte le chantier de mon nouveau vaisseau. À très bientôt, ma chérie, ajouta-t-il en embrassant Nishi sur la joue, amusé de voir briller dans le regard de sa mère une lueur hostile devant cette démonstration d'affection.

Quand la porte se fut refermée derrière Lutt, Nishi déclara avec son sourire le plus angélique, en désignant un fauteuil :

— Asseyez-vous, je vous prie.

Le ton était celui d'une hôtesse mondaine faisant des politesses à son invitée.

— Ce que j'ai à vous dire, je pourrai aussi bien vous le dire debout.

— Comme vous voudrez.

— Combien ?

— Je vous demande pardon ?

— Combien d'argent voulez-vous ? Tout le monde a un prix, comme dit souvent mon mari. Quel est le vôtre ?

— Nous sommes ici pour discuter les termes d'un contrat de mariage, qui doit me protéger lorsque j'épouserai votre fils.

— Plutôt mourir que vous voir épouser Lutt !

— J'espère que les choses n'en arriveront pas là. Lutt en serait chagriné.

— Le chagrin de Lutt vous importe peu !

— Tout ce qui concerne Lutt a beaucoup d'importance pour moi, au contraire ! Je serai pour lui une excellente épouse. Je suis exactement le genre de femme dont il a besoin.

— Vous ?

— Vraiment, *madame* Hanson, vous ne comprenez pas du tout ma situation.

— Vous sortez d'un... d'un...

Phœnicia ne put se résoudre à prononcer le mot.

— C'est exact, mais je suis *virga intacta* et je peux prouver ma virginité.

— C'est ce que vous racontez !

— Mais ce n'est pas la seule chose. En tant qu'employée de D'Assas Anon, j'ai eu vent de pas mal d'histoires que vous trouveriez fort intéressantes, j'en suis certaine.

— La seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir combien je devrai payer pour être débarrassée de vous.

— Mais ces histoires concernent Lutt et votre mari. Dans ce genre d'établissement, les filles sont bavardes, comprenez-vous ? Certaines voyagent beaucoup, et transportent leurs histoires dans leurs bagages.

— Mais de quoi êtes-vous donc en train de parler ? demanda Phœnicia, dont le visage avait subitement pâli.

— Je disais simplement que, si jamais il me prenait la fantaisie

d'aller trouver l'éditeur d'un de ces livres un peu osés, j'aurais des histoires intéressantes à lui raconter, avec plein de détails aisément vérifiables concernant la vie privée de votre mari et de Lutt.

Phœnicia tâtonna derrière elle à la recherche d'un siège, où elle se laissa choir. Elle releva les yeux vers Nishi comme si elle venait soudain de découvrir un serpent venimeux.

— Ce que vous désirez par-dessus tout, *madame*, reprit Nishi, c'est conserver votre respectabilité ainsi que l'admiration de vos amis. En tant qu'épouse de Lutt...

— Jamais ! haleta Phœnicia.

— Comme je le disais, *madame*, je me porterai garante de votre réputation et de votre respectabilité auprès de vos amis. Ils me considéreront comme une héroïne pour avoir su conserver mon honneur dans des conditions aussi difficiles.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous pourriez bien...

— J'irais trouver, par exemple, cette journaliste à scandale, cette Subiyama qui écrit en ce moment tant de choses intéressantes sur l'accident dont votre fils a été victime et sur les récents événements impliquant la Patrouille de Zone et la Légion.

— Subiyama ? Mon mari dit que c'est une sangsue assoiffée de sang !

— Même une sangsue peut avoir son utilité. Et j'ai de si belles histoires à lui raconter. Comment, par exemple, je chantais pour gagner ma vie au lieu d'écarter les jambes.

Phœnicia eut un haut-le-corps.

Nishi s'enfonça dans les coussins du canapé de rotin, ramenant ses yeux au même niveau que ceux de Phœnicia.

— Nous ferons établir par une personne du corps médical que je suis bien *virga intacta*. Très audacieux de notre part, n'est-ce pas ?

— Vous n'êtes pas sérieuse, j'espère ?

— Tout à fait sérieuse, *madame*. Ce sera une merveilleuse histoire. Comment j'ai sauvé Lutt en plein champ de bataille au milieu des roquettes qui explosaient de toutes parts, comment je l'ai soigné amoureuxment quand il était entre la vie et la mort.

— Vous n'avez pas fait tout cela.

— Je l'ai fait. Les légionnaires peuvent témoigner de mon héroïsme et de ma dévotion. Savez-vous qu'ils m'appellent « la Chanteuse Vierge » ?

— Vraiment ?

— Je raconterai aussi comment Lutt et moi sommes tombés amoureux l'un de l'autre dans le dispensaire.

— Mais ces horribles images du... du...

Phœnicia ne pouvait toujours pas se résoudre à prononcer le mot.

— Songez aux dangers que j'ai dû braver pour révéler la vie

affreuse que mènent toutes ces malheureuses. Songez à l'héroïsme supplémentaire que cela me confère. Avoir pu échapper à une telle existence avec mon honneur intact...

— Vous... vous pouvez vraiment le prouver ?

— Vous n'avez qu'à désigner le médecin de votre choix pour m'examiner, *madame*.

— Je... je préférerais que vous ne m'appeliez pas ainsi.

— Que je ne vous appelle pas comment ?

— Madame.

— Comment voulez-vous que je vous appelle, alors ?

— Mrs. Hanson fera l'affaire pour l'instant.

— Mais moi aussi, je vais être Mrs. Hanson.

Phœnicia la regarda un long moment dans les yeux.

— À condition que votre histoire soit vraie, vous pouvez m'appeler Phœnicia. Mais je vous prie de ne pas le faire en public tant qu'elle n'aura pas été entièrement vérifiée.

— C'est entendu, Phœnicia. Et maintenant, nous pouvons aborder la question du contrat de mariage.

— Mais que pouvez-vous demander de...

— Votre fils a mené jusqu'ici une vie des plus dissolues. Je suis certaine que vous ne l'ignorez pas. Il m'aime, mais quelle garantie puis-je avoir qu'il ne succombera pas de nouveau à ses mauvais penchants lorsque nous serons mariés ?

Phœnicia porta la main à son front, puis la baissa pour dire sur le ton de la confiance :

— Vivre avec un Hanson n'est pas de tout repos.

— Je suis certaine que nous serons d'un grand réconfort l'une pour l'autre, déclara Nishi. Mais il est naturel que je dispose d'une source de revenus indépendante, en accord avec ma nouvelle position sociale.

— C'est ce qu'il s'est passé pour moi, soupira Phœnicia.

— Vraiment ?

— Oui ; mon père avait insisté.

— Aaah ! Que voilà un homme avisé !

— Il avait fait faire, préalablement, une enquête sur L.H., mais il n'a jamais voulu révéler ce qu'il a découvert.

— Il y a des choses qu'il vaut mieux taire.

— Vous avez bien raison, ma chère. Mais vous n'avez pas de père, je crois ?

— Je suis orpheline. Mon père et mes frères sont morts sur Vénus. Ce sont eux qui m'ont fait prêter serment, sur la tombe de ma mère, que je conserverais mon honneur quoi qu'il arrive.

— Pauvre petite chérie. N'oubliez pas de mentionner cela quand vous révélez la manière dont vous avez sauvé la vie de Lutt.

— Vous pouvez me faire confiance... Phœnicia. Avec vous pour

guider mes pas, comment pourrais-je trébucher ?

Nous sommes redevables aux Terriens d'avoir inventé le concept de comportement inconscient. Avant la création de Wemply, ce concept ne s'était jamais appliqué aux Drènes. Aujourd'hui, nous sommes obligés d'admettre la possibilité que certaines de nos actions soient orientées vers des fins que nous n'avons pas prévues.

Journal de Habiba

— Mugly vient de m'informer que le nouveau vaisseau d'effacement est achevé et prêt à accomplir sa mission, dit Jongleur.

Il parlait de manière formelle et détachée, en appuyant sur les mots, conscient du fait que Habiba percevait sa détresse.

Un long frisson parcourut Habiba. Elle était à peine visible dans la pénombre grise qui enveloppait la sellette où elle se trouvait, au sommet de son Cône de Contrôle. Naguère, ce moment de la journée, où les ombres commençaient à s'allonger, était son préféré, car elle pouvait se détendre en admirant le paysage de Drénor qui s'étendait au-dessous d'elle. Mais maintenant, tout ce qui se trouvait au-dessous du cône était noyé dans une grisaille diffuse.

— Mugly est toujours volontaire pour partir avec le vaisseau ?

— Il l'est toujours.

— A-t-on reçu des nouvelles de Prosik ?

— Rien de nouveau depuis que sa présence nous a été signalée sur Vénus. Nous pouvons présumer qu'il a péri sur cette affreuse planète.

— Encore un brave qui nous quitte.

— Et tous ces autres braves que la Patrouille de Zone retient prisonniers dans ses geôles, y pensez-vous ? demanda Jongleur. Et nos agents sur la Terre ?

— Que voudriez-vous que j'y fasse ?

— Au moins, nous pourrions prévenir ceux qui sont encore libres qu'ils doivent quitter la planète.

— Les prévenir ? Et de quelle manière ?

— Je suis sûr, Habiba, que vous aviez prévu ce genre de situation.

— J'ai toujours laissé le soin de régler ces détails à mes collaborateurs !

Jongleur crut entendre dans sa voix quelque chose qui ressemblait

presque à de l'hystérie. Il recula d'un pas et faillit tomber de la rampe spiralée où il avait l'habitude de se tenir durant les Psycons.

— Habiba... Je ne savais pas que... Je croyais...

— Il faut donc que ce soit moi qui pense à tout ?

— J'aurais besoin d'un peu de temps pour envisager diverses solutions de rechange, murmura Jongleur.

— Du temps ! Du temps ! C'est tout ce que j'entends autour de moi ces jours-ci !

— Je vous en prie, Habiba ! Je vous en supplie... Tout cela me bouleverse profondément. Et maintenant, je songe à ces pauvres prisonniers, à nos agents... Faudra-t-il vraiment les abandonner à leur horrible sort ?

— Aaah ! Pardonnez-moi, mon pauvre Jongleur. Vous avez raison. Nous devons faire quelque chose pour sauver nos sujets qui se trouvent sur la Terre. Ils ne se sont pas portés volontaires pour être sacrifiés. Ils méritent que nous nous occupions d'eux.

— Il y a certainement quelque chose à faire pour leur venir en aide, murmura Jongleur. Et si je demandais des volontaires pour aller les prévenir, et d'autres pour essayer de libérer les captifs ?

— Chaque fois que nous avons fait cela dans le passé, nous avons perdu de nouveaux Drènes, gémit Habiba. Ces Terriens sont des monstres !

— Peut-être avons-nous mal choisi les déguisements de ceux que nous avons déjà envoyés. Peut-être que...

Jongleur sombra soudain dans un profond silence. Seul son cache-oreille remuait tandis qu'il réfléchissait.

— Vous, vous avez une idée, lui dit Habiba.

— C'est que je ne sais pas vraiment si...

— Parlez, Jongleur ! Que vous est-il venu à l'esprit ?

— Eh bien... en compulsant les informations disponibles sur Vénus, je suis tombé sur un rapport concernant cette curieuse organisation militaire connue sous le nom de Légion étrangère.

— Oui, oui, je suis au courant. Ils se livrent à de nombreuses violences.

— Ils sont très redoutés, Habiba.

— Ils sont l'aboutissement naturel des éléments idmagés à l'origine de la Terre, déclara Habiba d'une voix dépourvue de toute passion.

— Même la Patrouille de Zone les craint. Elle répète à ses représentants sur Vénus qu'ils ne doivent en aucun cas s'engager dans un affrontement direct avec eux. Ils n'auraient pas la moindre chance.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Habiba, ce Lutt Hanson Junior s'est mis la Légion à dos pour avoir enlevé sous leur nez une de leurs femmes. Peut-être pourrions-nous envoyer un commando déguisé en légionnaires pour régler cette

question ?

— Pour régler quelle question, Jongleur ? Vous parlez par énigmes !

— La question de cette femme qui a été enlevée, Habiba.

— Mais ce subterfuge ne risque-t-il pas d'être immédiatement découvert ?

— Pas si nous leur donnons le change en leur faisant croire que la Légion a décidé de prendre elle-même cette affaire en main.

— Vous croyez vraiment que cela pourrait marcher ?

— Je pense, Habiba, que nos échecs précédents étaient peut-être dus au trop grand secret dont nous avons entouré chacune de nos opérations. Ils s'attendent à ce que nous nous glissions parmi eux par surprise. Mais si nous y allons ouvertement, déguisés en légionnaires...

— C'est peut-être une idée, Jongleur. Nous allons ajourner l'effacement afin de vous donner le temps de mettre votre plan en action.

Tous les volontaires pour cette mission à Seattle bénéficieront de la double solde et du double temps pris en compte pour l'avancement. Je vous rappelle que vous faites cela pour l'honneur de la Légion et pour protéger l'un des vôtres. Mais il est également vital que nous entrions en possession de ce nouvel appareil dont Mlle D'Amato nous a fait la démonstration.

Général Cloude Speely De Cazeville
Note de Service N° 50112

Tard dans l'après-midi, après avoir exploré une partie seulement de la maison de Lutt, Nishi demeura assise à la table de la salle à manger, dans un état de semi-hébétude, devant une tasse de thé fournie par la cuisine automatique.

Il lui était difficile d'accepter la réalité de tout le faste qui l'entourait. Elle se sentait presque coupable. La table était d'un bois noir exotique, le fauteuil était moelleux jusqu'aux accoudoirs, le kimono bleu nuit qu'elle portait avait une douceur soyeuse contre sa peau.

Elle s'était plongée dans une baignoire hyper-massante, douchée au « sensorial » qui avait aspergé son corps de jets odoriférants. Puis elle s'était poudrée de talcs suaves, parfumée d'essences florales et revêtue du kimono que quelqu'un avait discrètement déposé sur son lit.

À aucun moment elle n'avait vu la femme de chambre arriver ni repartir. Peut-être s'agissait-il seulement de l'un des petits robots programmés par la gouvernante.

Elle acheva de boire son thé, savourant le goût douceâtre du jasmin, et retourna dans la cuisine automatisée. Les parois et les armoires de rangement vitrées laissaient voir des rangées d'ustensiles et de conserves, des lumières clignotantes et les tapis roulants des serveurs automatiques. Partout il y avait des plaques d'identification et des étiquettes.

Au-dessus d'un gros bouton rouge, une plaque annonçait :
« Interrupteur central cuisine personnalisée »

Elle appuya sur le bouton et une voix métallique descendant du plafond demanda :

— Désirez-vous seulement sélectionner les épices ou s'agit-il d'une

préparation entièrement nouvelle ?

— Les épices, répondit Nishi.

Deux casiers au panneau vitré, sur sa gauche, s'illuminèrent d'un éclat jaune. Nishi se pencha pour lire les étiquettes. « Cannelle... Cayenne... Coriandre... Cumin... Curry... Dobinoï... » Elle regarda un peu plus loin. « Marjolaine... Muscade-Paprika... » Tous par ordre alphabétique. Abruptement, elle retourna au début du premier casier. « Basilic » !

C'était l'épice que Ryll redoutait tant. Elle sortit le pot du casier, dévissa le couvercle et renifla. Un parfum âcre et familier monta à ses narines. Elle se souvenait que son père raffolait du basilic dans un plat qu'il avait l'habitude de commander au restaurant. « Bouffe de mètèque », disait-il. Et sa mère, d'origine japonaise, avait failli lui renverser le plat sur la tête.

Une larme furtive glissa sur la joue de Nishi. Elle déglutit malgré la boule qu'elle avait à la gorge, alla vider le pot de basilic dans l'évier, fit couler un peu d'eau puis jeta le pot vide aux ordures. Levant la tête vers le vocodeur du plafond, elle déclara :

— Le basilic ne doit plus jamais être utilisé dans cette maison.

— Veuillez donner un nom de code à cet ordre, je vous prie.

— Par ordre de la châtelaine de ces lieux.

— Ordre enregistré.

Elle poussa de nouveau le gros bouton rouge et les casiers s'éteignirent.

Tandis qu'elle demeurait immobile, en train de se demander si ces mesures seraient suffisantes pour assurer la protection de Ryll, le timbre de la porte d'entrée se fit entendre et un écran mural, sur sa droite, s'illumina, montrant un homme de haute taille qui attendait sur le seuil.

— Lutt, tu es là, Lutt ? demanda-t-il.

— Qui est-ce ? interrogea Nishi.

— Vous devez être nouvelle dans la maison. Je suis Morey, le frère de Lutt.

— Il n'est pas ici.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis la fiancée de Lutt. Nous allons bientôt nous marier.

— La pute de Vénus ? Il vous a promis le mariage ? Félicitations, ma poulette. Il leur dit ça à toutes.

Il sortit une enveloppe de sa poche et la glissa dans une fente à côté de la porte.

— Dites-lui que j'ai apporté ce qu'il m'a demandé, reprit-il. Et si vous n'êtes pas trop occupée en ce moment, pourquoi ne pas m'inviter pour une petite partie de plaisir ?

— Je lui transmettrai votre message, lui répondit Nishi. Et vous

pourriez dire à votre mère de quel nom vous m'avez appelée.

— C'est elle qui m'a parlé de vous, ma poulette.

— Votre mère et moi avons conclu un accord, Morey. Après lui avoir parlé, j'espère que vous reviendrez me présenter vos excuses.

Le front de Morey se plissa d'une soudaine inquiétude.

— Un accord ? Elle ne m'a parlé de rien.

— Peut-être que vos dernières informations sont un peu périmées, Morey. Inutile de revenir si ce n'est pour vous excuser.

Elle quitta la cuisine et tomba sur la gouvernante, qui traînait dans le couloir menant à l'office. C'était une femme aux cheveux gris, aux traits vaguement orientaux, avec un regard qui avait l'air d'en savoir long.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Nishi.

— Mrs. Ebey.

— Vous arrive-t-il souvent d'écouter aux portes dans cette maison, Mrs. Ebey ?

Un sourire agita nerveusement les commissures des lèvres de la gouvernante.

— C'est le seul moyen de survivre ici.

— Vous avez donc entendu ma conversation avec le frère de Lutt ?

— Celui-là ? Un vaurien ! Monsieur Lutt ne le laisse jamais entrer dans la maison.

— Et qu'avez-vous pensé de mon entretien avec sa mère ?

— Méfiez-vous d'elle. Elle est plus sournoise qu'elle n'en a l'air.

— Vous rangeriez-vous de mon côté, Mrs. Ebey ?

— Provisoirement. J'ai l'impression que vous êtes championne au corps à corps. C'est vrai que vous êtes vierge ?

— C'est la vérité.

— Vous êtes sans doute la première à avoir franchi le seuil de cette maison.

— Y a-t-il un moyen de verrouiller la porte de ma chambre pour que Lutt ne puisse pas entrer ?

— Je vais m'en occuper. Vous préférez une serrure palmaire, une empreinte rétinienne ou une clé à cinq fentes ?

— Que me conseillez-vous ?

— La clé. S'il n'y en a qu'une, il ne peut pas la reproduire et la serrure est incrochetable. Il peut enfoncer la porte, naturellement, mais ça lui prendra des heures. C'est du solide, cette maison.

— Merci beaucoup, Mrs. Ebey. Je n'oublierai pas votre aide.

— J'y compte bien. Et il y a autre chose qu'il faut que vous sachiez. Monsieur Lutt rentrera peut-être un peu tard ce soir. On donne une réception chez ses parents. Il se fera détourner au portail.

— Détourner ?

— Ils l'escorteront jusqu'à la réception.

— Qu'a-t-elle de si important ?

— La vieille a imaginé d'exhiber à son intention une autre fille à marier. Elle espère encore vous battre au poteau. C'est vrai que vous connaissez des tas d'histoires de putes sur le vieux L.H. et sur Lutt ?

— Plus qu'il n'en faut.

— Super ! Tout le monde les connaît, bien sûr, mais fournir des preuves, ça c'est autre chose.

— J'ai toutes les preuves.

— Bonne chance, ma petite. J'espère que vous allez leur en faire baver. Vous n'avez besoin de rien d'autre ?

— Pas pour l'instant.

Mrs. Ebey tourna les talons et disparut au détour du couloir. Longtemps, le bruit de ses pas demeura audible, puis il s'éteignit en même temps qu'une porte se refermait.

Nishi contemplait le couloir désert en méditant sur sa nouvelle situation. En un sens, certains éléments n'étaient pas tellement différents de ce qu'elle avait connu sur Vénus. Il fallait demeurer constamment sur ses gardes, percevoir les motivations cachées de chacun, savoir interpréter les moindres inflexions de voix, éviter les endroits où l'on pouvait vous tendre une embuscade. Vénus était un excellent terrain d'entraînement pour quelqu'un qui cherchait à survivre au sein de la famille Hanson.

Les rapports de nos services de renseignements sur Vénus font état de l'intérêt de plus en plus marqué que porte la Légion à Lutt Hanson Junior. Je recommande qu'il soit surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre et que l'un de nos meilleurs agents infiltre son équipe de recherche dans l'atelier qu'il dirige à proximité du domaine familial.

*Major Paula Capitaine
Note de service destinée à la Sécurité P.Z.*

Pour la première fois de mémoire de Drène, Habiba en appela directement à son peuple, court-circuitant l'Élite et se montrant à tout le monde tandis qu'elle survolait Drénor dans sa coupole. La spirale hiérarchique de l'Élite, au-dessous d'elle, ne fournissait que l'énergie motrice tandis que, juchée sur sa sellette, Habiba passait royalement en revue les Contribuables massés sur la plaine selon ses ordres.

Le soleil de midi, filtré par le bouclier protecteur, projetait des ombres ternes sur le paysage qui paraissait légèrement repoussant à Habiba. Mais elle écarta ces pensées, craignant qu'elles ne parviennent jusqu'aux Élites en transe au-dessous d'elle.

Utilisant l'amplificateur à la base du dôme, Habiba exhorta son peuple :

— Soyez courageux et patients ! Faites confiance à l'amour que je vous porte. Le bouclier idmagé nous protège efficacement. J'œuvre pour que le sort de tous soit amélioré et pour que reviennent les beaux jours des Histoires d'antan.

Le peuple, les yeux levés vers elle avec adoration, répondit par une immense clameur de soumission.

— Drénor doit demeurer le sanctuaire inviolable de tous les Drènes, poursuivit-elle. La succession paisible de nos jours heureux sera restaurée.

Et tandis qu'elle se déplaçait au-dessus des foules, elle répétait inlassablement ces paroles.

Quand elle remit le Dôme à sa place au sommet du Cône de Contrôle, Habiba renvoya tout le monde à l'exception de Mugly et attendit silencieusement que l'Élite fût sortie. Elle se demandait si ses paroles avaient apaisé les esprits ou ajouté à l'inquiétude générale.

C'était Jongleur qui lui avait suggéré de lancer cet appel après avoir décelé des signes d'angoisse grandissante parmi le peuple.

— C'est ce ciel gris, plus que n'importe quoi, qui est responsable de tout, avait-il dit.

Elle suivit Jongleur des yeux tandis qu'il s'éloignait en dernière position dans la file. Elle le vit se retourner pour lancer un regard préoccupé en direction de Mugly. Mais il obéit aux instructions qu'elle lui avait données et sortit en même temps que les autres. On pouvait toujours compter sur son indéfectible dévotion.

Lorsqu'elle demeura seule avec Mugly, Habiba contempla, par-dessus la tête de celui-ci, l'Océan de Toutes Choses, en s'attardant sur les reflets luisants qui dansaient à la surface grise et huileuse. Le paysage était enrobé d'un double mur de poussière volcanique et la lumière filtrée s'accordait parfaitement à la scène.

Mugly s'éclaircit la voix.

— Vénérée Habiba, je suis ravi que vous ayez enfin consenti à me voir.

— Il était indispensable que nous avons un entretien, Mugly. De tous mes Contribuables, vous êtes celui qui risque le plus de se lancer dans des actions que je n'ai pas prévues.

— Habiba !

— Inutile de le nier. Je sais parfaitement que vous me dissimulez une partie de vos pensées, d'une manière qu'il m'importe peu de connaître.

Mugly, dont les pensées secrètes avaient été coupées de son esprit conscient en prévision de ce qu'il croyait devoir être un Psycon, fut profondément ébranlé par ses paroles. L'injustice apparente de l'accusation lancée par Habiba l'emplissait d'une violente amertume. Mais, avant qu'il pût répondre, la Collectrice Suprême ajouta :

— Il m'a été rapporté que vous répétez partout que le bouclier protecteur n'est pas suffisant pour nous mettre à l'abri d'une attaque des Terriens.

Comme cela faisait partie des pensées qu'il avait retranchées de son propre esprit conscient, Mugly ne put que rester bouche bée devant la mine sévère de celle qui lui faisait face. Il avait l'impression de se trouver subitement plongé en pleine folie. Habiba le confondait-elle avec quelqu'un d'autre ? Était-ce la vraie Habiba qu'il avait devant lui ?

— Si ce bouclier ne suffit pas, Mugly, que pourrions-nous donc faire de plus, à votre avis ? demanda-t-elle.

C'était un test bien étrange qu'elle lui faisait passer là, décida Mugly. Voulait-elle le pousser jusque dans ses ultimes retranchements ? *Pas suffisant, ce bouclier ?* Qu'auraient-ils pu faire de plus ?

— Tous les Drènes se demandent de quelle manière parer une attaque des Terriens, si jamais elle se produisait, dit-il.

— Et quelle est la manière que vous préconisez pour votre part, Mugly ?

— La décision est de votre seul ressort, vénérée Habiba.

— De même que la construction du premier vaisseau d'effacement ? Cela aussi était de mon seul ressort ?

Mugly trouva cette remarque déconcertante. Il était persuadé que c'était Habiba elle-même qui avait, d'une manière ou d'une autre, fait préparer le vaisseau. Quel genre de méthode employait-elle donc avec lui ? Il n'avait pas souvenir d'une pareille épreuve dans le passé. Avait-elle implanté en lui l'ordre de tout oublier ?

— Je vous obéirai en tout, vénérée Habiba, murmura-t-il.

— C'est faux ! Jongleur m'obéit, mais pas vous !

— Habiba !

— Parlez ! ordonna-t-elle. Que préconisez-vous pour nous rendre invulnérables ?

— Idmager des armes défensives ?

— Aaah ! Je pensais bien que c'était quelque chose comme ça que vous aviez dans la tête.

Mugly sentit la colère monter en lui.

— Je n'avais rien de tel dans la tête jusqu'à ce que vous me fassiez cette demande ! Mais cette situation de crise appelle peut-être des mesures radicales.

— Vous ne vous engagez pas, Mugly ! accusa-t-elle.

Il prit une longue inspiration. Il percevait l'odeur repoussante de sa propre fureur.

— Puisque vous insistez, Habiba, je suis prêt à discuter avec vous sur la nature de ces armements défensifs.

— Ainsi, c'est ce que vous préconisez finalement !

— Je ne préconise rien du tout ! C'est *vous* qui avez mis la question sur le tapis !

— Amer est le jour où vous vous permettez de lancer une fausse accusation contre votre propre Habiba.

— Une fausse accusation ? Mais vous n'avez cessé de...

— Il suffit ! Je vous avertis solennellement, Mugly l'Aîné, que vous n'êtes pas au-dessus des blâmes.

— Habiba ! Je vous assure que je fais tout mon possible pour vous servir de mon mieux. Quant à la question des armements défensifs...

— Elle est déjà définitivement close ! Si nous créons des armes, la possibilité de lancer une attaque anticipée contre la Terre dominera tous les esprits. Cela conduirait inévitablement à la destruction de tout ce qui nous est cher. Même les plus nobles et les plus élevés d'entre nous ne pourraient empêcher l'escalade d'une frénésie destructrice qui

contaminerait l'univers tout entier. Je ne tolérerai l'existence d'aucune arme sur Drénor !

Mugly se mit subitement à trembler, hébété par la pensée qui venait de le frapper.

— Mais ce vaisseau d'effacement n'est-il pas une arme ? demandait-il.

Habiba se tourna vers lui, à son tour frappée d'hébétude. Mugly avait raison. L'horrible processus était déjà enclenché. Elle se mit également à trembler d'une manière incontrôlable.

— Je regrette, Habiba, murmura Mugly.

Elle lui répondit d'une voix rauque et sinistre adaptée à la grisaille du jour qui les entourait :

— Le temps des regrets est largement dépassé, Mugly.

Tout en reconnaissant que le Raj Dud lui a sauvé la vie, Woon invoque des raisons de « haute sécurité d'État » pour refuser de donner de plus amples détails sur l'exploit héroïque du célèbre gourou vénusien. D'après ses déclarations officielles, Woon aurait été retenu tout ce temps sur la Lune dans une cellule exiguë, privé de tout contact humain. Son enlèvement, accuse-t-il, est « un acte de violence barbare commis par des extraterrestres hideux, trop horribles pour que je puisse vous les décrire ».

Article du Seattle Enquirer

Lutt n'avait jamais vu sa mère cacher aussi peu son jeu dans ses efforts pour influencer sa conduite. En un sens, se disait-il, elle était encore pire que son père.

Elle avait choisi le « salon sous l'eau » de la maison familiale pour sa petite réception. La nuit tombée, les projecteurs du lac avaient été allumés, derrière le verre blindé, pour éclairer les poissons exotiques nageant dans les parages. Un requin du Titicaca fit une brusque volte-face au moment où Lutt, portant un smoking marron foncé, fit son entrée. Le requin lui parut approprié. Sans doute cette salle remplie de ses congénères avait-elle de quoi l'attirer.

Phoenicia l'accueillit au pied de l'escalier intérieur avec une jeune femme à sa remorque.

— Lutt chéri, je te présente Eola Van Dyke, venue spécialement de Spokane pour passer la soirée avec nous.

Il jeta un rapide coup d'œil à son visage familier des carnets mondains des magazines à grand tirage, avec son regard hautain souligné par des traits osseux que cernait une lumineuse chevelure blonde. Elle était enroulée dans une robe de bal en tissu argenté qui lui relevait les seins à un point incroyable. Il s'attarda délibérément sur son décolleté et sourit d'un air sarcastique.

— Eola Van Dyke..., fit-il en prenant la main qu'elle offrait. Me permettez-vous de vous appeler Vérole ?

— Lutt ! s'écria Phoenicia en s'étranglant.

Le visage d'Eola s'empourpra sous l'effet d'un soudain afflux de sang, mais elle réussit à sourire faiblement.

Il lui lâcha la main et reporta son attention sur le brouhaha général

qui régnait à présent dans le salon. Il aperçut deux banquiers et leurs épouses, Morey déjà ivre, plusieurs amies de longue date de Phœnicia avec leurs maris, et les parents d'Eola, debout face à la baie vitrée du lac, essayant de ne pas regarder le reste de l'assistance au pied des marches. Naturellement, une armée de gardes Hanson, affublés de livrées Louis XIV, servait des boissons et des hors-d'œuvre.

— Où est Père ? demanda Lutt.

— Ton père ne se sentait pas bien. Il s'est retiré de bonne heure. Je m'inquiète beaucoup pour sa santé, Lutt. Et il aimerait tant que tu occupes enfin la position qui te revient au sein de la Compagnie.

— La Compagnie, répéta Lutt en se tournant vers Eola. C'est ainsi que nous appelons nos nombreuses entreprises. Mais vous le saviez déjà, n'est-ce pas ?

— On raconte tant de choses sur vous, dit-elle, qu'on ne sait trop laquelle croire.

Seul un léger tremblement de sa voix trahissait sa rage.

— Eh bien, croyez-les toutes, et particulièrement celles qui sont les plus horribles.

— Tu es insupportable, se plaignit Phœnicia.

— Je suis moi-même, Mère.

Il hocha la tête en direction des parents d'Eola et lui fit un clin d'œil.

— Je crois que votre mère essaye d'attirer votre attention, dit-il. Et je crois que je vais aller boire quelque chose.

Eola s'excusa. Quand elle les eut quittés, Phœnicia laissa éclater son dépit.

— Pourquoi mets-tu ainsi ma patience à l'épreuve, Lutt ? Tu es l'un des meilleurs partis au monde à l'heure actuelle. Dès que tu rencontres une jeune fille, tous les médias en parlent, même ceux de la concurrence. Eola est une fille charmante.

— Je suis déjà fiancé à une fille charmante, Mère.

— Tu devrais prendre le temps de réfléchir à cette liaison, Lutt. C'est uniquement à ton avenir que je pense en disant que tu devrais t'allier à une excellente famille. Eola...

— Eola est une enquinquineuse, Mère. Elle est née riche et elle a laissé son cerveau s'atrophier à cause de ça. (Il saisit au passage un verre sur un plateau.) Tu ne crois pas que je devrais aller voir Père ?

— Il a dit qu'il ne voulait pas être dérangé.

— A-t-il envoyé chercher le médecin, cette fois-ci ?

— Tu sais bien qu'il ne veut jamais rien me dire. (Elle brossa de la main un grain de poussière sur le revers de son smoking.) Je suis heureuse que tu aies pris le temps de mettre ce smoking. Tu es tellement beau quand tu te donnes la peine de...

— Cesse donc, Mère. Ce sont tes gardes qui ont insisté et je n'avais

pas envie de créer un conflit sur ce point. Cependant... (il releva une jambe de son pantalon pour exhiber une chaussette écossaise orange et jaune) j'ai gardé mes vieilles chaussettes.

Des rires étouffés révélèrent que d'autres avaient suivi sa démonstration.

Phoenicia blêmit. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisa.

D'une voix sonore, de manière à être entendu clairement dans toute la salle, Lutt annonça :

— Je vais aller chercher Père et le ramener de force ici.

— Lutt, dit Phoenicia d'une voix faible, je te répète qu'il a demandé à ne pas être dérangé.

— Si je réussis à le ramener, fit Lutt en l'ignorant, cela me remettra peut-être dans les bonnes grâces de ma mère. Il est impensable de donner une réception sans que le vieux soit là.

— Tu es incorrigible ! dit Phoenicia en levant les bras au ciel. Lutt déposa un baiser léger sur sa joue et, emportant le verre au contenu encore intact, se dirigea vers l'escalier pour monter.

Où doit-il être ? Dans son bureau, probablement.

La porte du bureau était légèrement entrouverte. Il la poussa silencieusement. Le fauteuil à dossier droit du vieux L.H. était tourné de l'autre côté mais le haut de sa tête était visible. Sa prothèse oculaire était posée sur le bureau.

— J'étais sûr que je te trouverais ici, dit Lutt.

Il n'y eut pas de réponse.

Lutt posa son verre sur le bureau et contourna le fauteuil pour se pencher vers son père. Hanson Senior était tassé contre un coin du dossier, les yeux fermés.

Il ne respire pas, Lutt ! intervint Ryll.

Lutt toucha la joue de son père. Elle était froide. Il lui souleva une paupière pour découvrir un grand vide.

C'est donc ainsi que cela devait se passer, se dit-il.

Il trouva une chaise et s'y laissa tomber face au fauteuil. L.H. avait l'air plus serein qu'il ne l'avait jamais été de mémoire de Lutt.

— Nous n'aurons jamais eu, finalement, cette fameuse conversation d'homme à homme, dit-il.

Il fit du regard le tour de la pièce, s'attardant sur la collection éclectique de souvenirs chers à L.H. Fixant un vieux casque de chantier rouge et blanc, tout cabossé, accroché à une patère derrière le bureau, il murmura :

— J'ai toujours pensé que cette pièce te convenait bien mieux que cette foutue tour d'ivoire dans ton silo à missiles. Tu te rappelles, quand tu me laissais jouer avec ce casque de l'époque où tu étais docker de l'espace ?

Lutt, il est mort, protesta Ryll. Il ne peut pas vous entendre.

Qu'est-ce que vous en savez ?

C'est morbide !

Alors, foutez-moi la paix ! C'était mon père, pour le meilleur comme pour le pire.

Je crois que vous éprouvez vraiment du chagrin.

Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

L'attention de Lutt se fixa sur la prothèse oculaire posée sur le bureau. Lentement, il se rendit compte qu'elle servait de presse-papiers à une feuille où était écrit quelque chose. Il se pencha pour la prendre et lut l'écriture serrée familière de son père.

« Je sais que c'est la fin, Lutt. J'espère que c'est toi qui trouveras ceci. Tout est à toi, à présent. Je ne peux pas... »

Ce que son père ne pouvait pas faire se perdait dans un dernier trait d'encre oblique.

— Ainsi, tout est à moi, hein ?

Lutt continuait à fixer la feuille de papier, sentant monter en lui une rage aveugle.

— Tu crois que c'est une bonne plaisanterie, hein ? cria-t-il en se penchant vers le visage serein. Tu te marres bien, je le sais ! (Il agita le papier.) D'accord. Mais rira bien qui rira le dernier. Avec ça en ma possession, c'est moi qui vais diriger la baraque ! Tu verras si je n'en suis pas capable !

— Lutt, s'il te plaît, ne hurle pas ainsi ! On t'entend de partout dans la maison !

C'était Phœnicia, qui se tenait sur le seuil.

Lutt plia la feuille de papier contenant les dernières volontés de son père et la glissa dans sa poche de poitrine. Il se sentait d'un calme de marbre.

— Cette fois-ci, ça y est, Mère. Cette fois-ci, ça y est vraiment, dit-il.

Elle essaya de lui saisir le bras tandis qu'il passait devant elle, mais il se libéra d'une secousse.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Chez moi, pour enlever ce costume de chimpanzé, et ensuite dans son bureau. C'est là que je suis censé aller à présent.

Vous avez, tous vu ces vieux films avec John Wayne. Je veux que vous les utilisiez comme modèles. Chacun d'entre vous saura se montrer fort et taciturne dans son déguisement de légionnaire. Votre silence sera votre meilleure protection. Votre force vous fera respecter.

*Instructions données par
Jongleur à ses volontaires drènes*

Nishi entendit Lutt rentrer dans la maison en claquant la porte. Elle se réfugia aussitôt dans sa chambre en verrouillant la porte derrière elle et en gardant la clé dans sa main moite. La fenêtre à côté d'elle lui montrait les lumières encore allumées dans la maison familiale de l'autre côté du lac, avec une étrange lueur aquatique montant des profondeurs du lac même.

Les bruits que faisait Lutt en se déplaçant dans la maison avaient quelque chose de ravageur. Il claquait les portes, jurait, appelait Mrs. Ebey en hurlant. Ses pas résonnants se rapprochèrent finalement dans l'escalier et la poignée tourna lentement. Un poing s'abattit sur la porte.

— Nishi !

Elle se força à répondre calmement :

— Oui, Lutt ?

— Ouvrez cette porte !

— Je n'en ai pas l'intention, Lutt.

— Allons, Nini ! Mon vieux vient de mourir et il faut absolument que je vous parle.

— Votre père est mort ?

— À l'instant. Ouvrez-moi, Nini. Il faut que nous parlions sérieusement.

— Je suis vraiment navrée, pour votre père, Lutt. Mais nous pouvons parler à travers la porte.

— Ouvrez-moi ou j'appelle Mrs. Ebey pour qu'elle le fasse.

— Il n'y a qu'une seule clé et c'est moi qui l'ai, Lutt.

La porte fut violemment secouée puis le silence retomba durant un moment.

— C'est ridicule, Nini ! reprit enfin Lutt. Ouvrez-moi !

— Il n'en est pas question.

— Si vous persistez à refuser, je vais de ce pas manger du basilic pour mettre Ryll hors circuit.

— Vous aurez peut-être du mal à en trouver, Lutt.

— Ouvrez-moi cette foutue porte !

Elle demeura silencieuse, contemplant le panneau sombre. Résisterait-il longtemps, comme l'avait dit Mrs. Ebey, s'il essayait de l'enfoncer ?

— Je désire seulement vous parler ! implora Lutt.

— N'est-ce pas ce que nous faisons en ce moment ? Que vouliez-vous me dire ?

— J'ai besoin de vous, Nini !

— Je le savais déjà.

— Vous avez une drôle de manière de me prouver votre amour. Ne m'avez-vous pas entendu dire que mon père est mort ?

— Croyez bien que je compatis, Lutt, mais je ne vous ouvrirai pas cette porte.

— Il faut que j'aille à son bureau.

— Est-ce là ce que vous vouliez me dire ?

— Bien sûr que non ! Merde ! Vous m'embrouillez les idées. Je voulais vous dire que je vous aime et que ma mère cherche à me marier à une gourde de bonne famille.

— Mais votre mère et moi avons conclu un accord. Elle dit qu'elle nous donnera son consentement.

— Ça ne m'étonne pas qu'elle vous ait dit ça ! Pendant ce temps, elle pousse cette Eola Van Dyke dans mes bras.

— Qu'est-ce que c'est qu'une Eola Van Dyke ?

— C'est l'idiote de village qu'elle veut me faire épouser.

— Mais ne sommes-nous pas déjà fiancés, Lutt ?

— Bien sûr que nous le sommes ! Allez-vous m'ouvrir cette porte, à présent ?

— Vous n'entrerez dans ma chambre à coucher que lorsque nous serons unis par les liens du mariage.

— Bordel ! Ouvrez-moi cette porte ou je ne réponds plus de rien !

— Bonne nuit, Lutt. Je vais commencer une neuvaine pour l'âme de votre père.

— Commencez ce que vous voudrez ! J'espère que ça vous donnera bien du plaisir !

Elle l'entendit redescendre l'escalier à toute vitesse. La porte d'entrée claqua, mais elle ne déverrouilla pas sa porte.

Une marche d'escalier craqua légèrement. *C'est lui qui revient ?* Il y eut un léger grattement à sa porte.

— Tout va bien, ma petite ?

C'était la gouvernante.

— Tout va très bien, Mrs. Ebey.

— L'ai-je bien entendu dire que le vieux était mort ?

— Vous avez bien entendu.

— Vous vous rendez compte ? Je suis riche !

— Mrs. Ebey ! Que dites-vous là ?

— Il m'a couchée sur son testament, ma mignonne ! Quelques semaines dans son lit, et me voilà riche aujourd'hui !

Mrs. Ebey redescendit bruyamment l'escalier.

Nishi alla devant la fenêtre contempler les lumières de la maison familiale. La lueur qui montait du lac avait disparu, mais la maison était encore plus illuminée qu'avant, et elle voyait des silhouettes se déplacer derrière les fenêtres.

Quelle famille extraordinaire ! se dit-elle.

Achetez-moi cinquante kilos de basilic séché. Faites-en des sachets d'une livre. Mettez-en cinq dans mon bureau et faites-en parvenir cinq autres à mon atelier en demandant à Samar de les conserver. Placez un sachet dans chacune de nos voitures et envoyez le reste chez moi.

*Lutt Hanson Junior.
Note confidentielle à l'Administrateur
financier de l'Enquirer*

C'est peut-être ma seule chance d'accomplir jamais un acte héroïque, se dit Luhan.

Des années durant, il avait souffert en silence sous les ordres de Mugly, en sachant très bien que l'Aîné ne le tenait guère en très haute estime et qu'il n'accéderait jamais aux Élites en raison de sa difformité, son bras mal rétracté qui refusait de se conformer à la normalité drène.

Son déguisement de Terrien, cependant, n'était entaché d'aucune difformité. Vêtu d'une tenue de camouflage pour la jungle, Luhan était tapi, en compagnie de cinq autres Drènes semblablement accoutrés, en bordure d'une route forestière des environs de Seattle, attendant la nuit qui allait tomber d'ici une heure au plus.

Des senteurs exotiques assaillaient ses narines : odeur de terreau mouillé par une pluie récente, aiguilles de pin, phéromones d'excitation, modifiées par le métabolisme terrien, émanant de ses compagnons.

La route devant eux conduisait dans un creux de terrain, puis franchissait une crête arborée avant de longer le grillage qui marquait la limite, à l'opposé du lac, de la propriété Hanson.

Les ordres de Luhan étaient d'une simplicité fallacieuse : « Introduisez-vous dans la propriété avec votre équipe et capturez Hanson. À aucun moment vous ne devrez oublier qu'il s'agit d'un Drène fusionné avec un Terrien. »

C'est écoeurant ! se disait Luhan.

Conformément aux instructions de Jongleur, les six volontaires drènes choisis pour cette mission avaient un air de famille. Leur corps de Terrien était grand, maigre, osseux, musclé, leur visage anguleux,

leurs traits accusés, leur chevelure brune et abondante, leur regard perçant. Leurs lèvres fines se desserraient rarement pour parler. Ils s'étaient entraînés à s'exprimer à l'aide de formules brèves, surtout sous la forme de cris spectaculaires du genre : « En avant, pour la Légion ! Sus à l'ennemi ! La garde meurt et ne se rend pas ! Sale porc d'étranger ! Je crache sur ta tombe ! »

Concomitamment, ils avaient appris par cœur des répliques propres à leur valoir l'admiration de l'adversaire et à semer la peur dans ses rangs. Luhan aimait particulièrement : « Un légionnaire ne pleure pas », et il se demandait s'il aurait l'occasion de placer : « Plutôt la mort que parler ! ».

Les films et les livres d'où étaient tirées ces formules avaient imprégné Luhan et ses compagnons d'un enthousiasme sans limites. Un esprit de décontraction hardi s'était substitué à l'immobilisme drène.

— Nous n'avons jamais répliqué à ces Terriens avec la vigueur qu'ils méritent, grommela-t-il. Se laisser capturer par cette satanée Patrouille de Zone ! Comment avons-nous pu leur envoyer de telles mauviettes ?

— Qu'est-ce que vous venez de dire, l'ami ? demanda Deni-Ra, tapie à côté de lui.

De tous les volontaires qui avaient été sélectionnés pour participer à cette mission, Deni-Ra lui paraissait être le choix le plus douteux. Elle avait beau avoir le corps d'un mâle pour la circonstance, c'était tout de même une femelle. Et la guerre n'était pas la place d'une femme. La Légion n'avait pas l'habitude de se dissimuler derrière des jupons !

— Il fera bientôt nuit, dit Luhan. Nous montrerons alors à cette racaille ce que nous avons dans le ventre.

— C'est bien pour ça qu'on est venus, fit Deni-Ra avec un fort accent traînant.

Luhan était vexé à l'idée que c'était Deni-Ra qui copiait le mieux les accents qui leur avaient servi de modèles pour cette mission. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait saisi presque à la perfection les intonations qu'il fallait. Quand il fermait les yeux pour l'écouter, il avait l'impression de voir un personnage sur l'écran.

— Suivez mes instructions à la lettre et tout se passera bien, dit-il avec le même accent.

— Je suis fier de servir sous vos ordres, fit Deni-Ra.

— Nous donnerons notre vie jusqu'au dernier homme, si nécessaire, murmura Luhan.

— Ils n'auront pas l'occasion de voir mon dos, fit Deni-Ra.

— Ça suffit comme ça ! lança Luhan.

— Qu'est-ce qui suffit, l'ami ?

— De frimer.

— Je ne faisais que m'entraîner, murmura piteusement Deni-Ra en baissant les yeux.

Par-dessus sa tête, Luhan regarda les autres. Tous des braves. Ce qu'il y avait de meilleur. Quoi qu'il puisse arriver cette nuit, l'ennemi comprendrait que les Drènes avaient lancé leurs meilleures forces dans la bataille. Si seulement Mugly l'avait autorisé à éliminer Deni-Ra... Il se sentait une responsabilité envers elle. Sa présence leur compliquait la tâche.

— Deni-Ra, chuchota-t-il, vous allez rester un peu en arrière. Si les choses tournent mal pour nous, vous vous éloignerez d'ici en vitesse. Vous regagnerez Drénor et vous leur direz que nous avons fait de notre mieux.

— De toute manière, l'ami, il faudra que je franchisse cette crête si je veux voir ce qui se passe. Mais ne vous faites pas de souci pour moi. Ces gredins ne m'impressionnent pas.

— Je vous ai ordonné de cesser de frimer ! fit Luhan d'une voix rocailleuse. Jongleur m'a confié le commandement de cette mission et vous devez obéir à mes ordres.

— Il faut que je m'entraîne pour le cas où je serais capturée, protesta Deni-Ra.

— Obéissez à mes ordres et vous ne serez pas capturée.

Deni-Ra se réfugia dans un silence morose.

Luhan consulta sa montre. Il avait l'estomac noué. Il allait bientôt faire assez sombre. Ils n'auraient qu'à suivre la route avant de franchir la crête. Mais il aurait préféré que Jongleur les autorise à utiliser des armes.

Un lance-roquettes, au moins. Ou même des poignards. La Légion est célèbre pour ses corps à corps au poignard.

Mais Jongleur n'avait rien voulu savoir ! Il ne les avait autorisés à se servir que de cisailles et de barres de fer pour forcer la clôture. « Vous avez le droit de vous défendre, mais seulement si vous êtes attaqués les premiers, et uniquement avec vos mains et la supériorité conférée par vos cerveaux et vos muscles drènes. »

Mais à quoi pouvaient servir leurs mains nues face à de véritables armes ?

Les Terriens possédaient tous les avantages à l'exception de la tradition drène et de l'esprit de corps calqué sur celui de la Légion.

La nuit tomba enfin. Il perçut différents mouvements devant lui. Des gens qui avançaient. Des cliquetis de métal contre métal. Les crétins ! Ils devaient pourtant attendre ses ordres ! Il faillit aboyer un ordre pour les faire tenir tranquilles, mais il se ravisa. La consigne était de se montrer fort et silencieux.

— Il fait noir, chuchota Deni-Ra. Est-ce qu'on ne devrait pas y

aller ?

— J'étais sur le point d'en donner l'ordre, lui dit Luhan.

Il leva le bras et le laissa retomber énergiquement en avant, mais s'aperçut que personne ne pouvait le voir dans cette obscurité.

— Pour l'honneur et la gloire de la Légion, dit-il, en avant ! Restez groupés jusqu'à ce que nous ayons atteint la clôture.

— Bien parlé, sergent, fit Deni-Ra d'une voix rocailleuse. Houla !

Cette dernière exclamation lui avait échappé au moment où elle trébuchait en entraînant Luhan avec elle dans sa chute.

— Je vous avais donné l'ordre de rester en arrière, maugréa-t-il en s'extirpant de là.

Une fois de plus, il avança sur la chaussée enténébrée, mais il perçut des mouvements devant lui.

— Attendez-moi ! cria-t-il d'une voix sourde. (Mais il entra aussitôt en collision avec une silhouette immobilisée devant lui.) Tenez-vous par la main jusqu'à ce que nous arrivions à la clôture, ajouta-t-il en chuchotant.

— *Oui*, répondit en français la silhouette qui se tenait devant lui.

Est-il normal que nous parlions français ? se demanda Luhan. *Non ! Il ne faut pas que l'ennemi devine nos origines !*

— Parlez anglais ! ordonna-t-il à ses hommes. L'ennemi ne doit pas savoir qu'il a affaire à la Légion.

— Il a raison, murmura quelqu'un sur sa gauche. N'oubliez pas ce que le général a dit : « Plutôt la mort que le déshonneur ! »

Le général ? s'étonna Luhan. Mais qui venait de parler ? Cette voix ne lui était pas du tout familière.

La main qu'il tenait était calleuse et quelque chose de lourd et de métallique heurta la hanche de Luhan. *La cisaille ?*

— Voilà la clôture, chuchota quelqu'un devant Luhan. Couchez-vous pendant que nous fixons la charge.

— *Fixons la charge ?* se dit Luhan, complètement désorienté. *Et c'est moi qui suis censé donner les ordres ici !*

Mais la clôture était effectivement un peu plus loin devant lui, visible à la faveur de la faible bioluminescence incorporée dans la rangée supérieure des barbelés.

Quelqu'un donna à Luhan une rude bourrade dans le dos qui l'envoya s'étaler dans un fossé.

— Le sergent a dit de se coucher !

Luhan regarda autour de lui tandis que sa vision s'adaptait peu à peu à la faible lueur diffusée par les barbelés. Il y avait beaucoup d'hommes ici. Beaucoup plus que n'en comportait son petit commando drène. Que se passait-il donc ?

Une énorme explosion interrompit ces pensées.

— Pour la Légion !

La clameur s'éleva, rauque et exultante. Luhan se sentit soulevé par les épaules à deux mains et poussé en avant dans une charge frénétique à travers le trou béant qui venait de se former dans la clôture.

Les effluves de ce chaudron ne sont-ils pas ce que tu as respiré de plus captivant ? Vois comme ils volent tous à la poursuite de L.H., de son argent et de son pouvoir !

Réflexion du Raj Dud à Osceola

Assis sur les marches du bureau de son père, Lutt relisait le document d'une page qu'il avait trouvé sous la petite coupole transparente du Centre d'Écoute.

La lumière vive du silo MX pénétrait à flots par la fenêtre qui se trouvait derrière lui. Il faisait nuit à la surface, mais L.H. avait toujours voulu que son complexe soit illuminé en permanence.

« Dernières volontés. » C'étaient les mots qui figuraient au sommet de la page, dans l'écriture fine et serrée de son père. Mais Lutt doutait que quelqu'un pût savoir un jour quelles étaient réellement ses ultimes préférences. Il avait fait en sorte de maintenir l'incertitude en écrivant cette page.

Lutt était encore sous le coup de l'afflux d'adrénaline causé par le parcours piégé qu'il avait dû affronter pour pénétrer dans le Saint des Saints. Mais les commandes de la canne qu'il avait trouvée appuyée contre le mur derrière la porte du bureau avaient fonctionné sans exploser, grâce à l'expérience accumulée par Lutt en observant la manière dont son père s'y prenait. Toutes les portes s'étaient ouvertes, l'escalier mécanique l'avait transporté sans incident et la coupole s'était ouverte, après l'avoir dûment identifié, pour lui livrer cette unique page manuscrite.

« Tu sais que tu as toujours été mon préféré, Lutt, et que ton frère est un personnage retors et dangereux qui ne reculerait devant aucun crime pour parvenir à ses fins. Cependant, c'est exactement de cela que l'Entreprise Hanson a besoin pour survivre. Ton problème est que tu t'es toujours rebellé contre mon autorité alors que je sais très bien ce qui est bon pour toi. »

Il trouve Morey plus retors que vous ? s'étonna Ryll. *Vous lui avez bien caché votre jeu !*

Ignorant l'interruption, Lutt poursuivait sa lecture :

« J'ai discuté de tout cela avec ta mère. Elle soutiendra les efforts de Morey pour prendre le contrôle de la Compagnie. Et il y réussira peut-être.

Tu ne l'emporteras que si tu le bats à son propre jeu. Ce qui ferait de toi le meilleur P.-D.G. que l'entreprise ait jamais eu à sa tête. Si tu échoues, par contre, Morey fera très bien l'affaire et transmettra le patrimoine à la génération suivante. Peut-être puis-je compter sur toi pour nous fournir un digne héritier.

J'ignore ce qui s'est passé au moment de ton accident, mais cela t'a rendu indétectable par le Centre d'Écoute. Oui, c'est vrai, je n'ai pas cessé de vous espionner, toi et Morey. Puisque tu es en train de lire ceci, cela signifie que tu es arrivé le premier au Centre. Morey avait pour instructions de détruire cette note par un moyen que je lui expliquais en détail. Je ne t'accorde pas le même privilège. Mais le Centre d'Écoute t'appartient à présent, et il n'appartient qu'à toi. C'est un gros avantage. »

Que veut-il dire par là ? se demanda Lutt. *Dans l'autre papier, il écrivait que tout était maintenant à moi.*

Ne sachant plus que penser, il poursuivit sa lecture.

« Ta mère aura lecture de mon testament dès après ma mort. Tu ne pourras rien faire pour le casser, inutile de perdre ton temps. Je te donne un conseil : sois inflexible et ne fais pas confiance aux femmes. »

Lutt plia la feuille de papier et la mit dans sa poche de poitrine à côté des autres « dernières volontés » de son père.

Qu'avait donc voulu dire L.H. en écrivant que tout était à lui dans cette autre note trouvée près de son corps ? Ces quelques mots griffonnés dans ses derniers instants changeaient-ils quelque chose à son estimation selon laquelle le testament ne pouvait être cassé ? La proximité de la mort exerçait parfois, disait-on, d'étranges effets sur la pensée humaine.

Qu'est-ce qui l'a amené à penser que vous auriez envie de faire casser son testament ? demanda Ryll.

J'ai bien peur que nous ne le découvriions que trop rapidement. Et sa dernière note n'était même pas signée, bordel !

Lutt se tourna vers le couloir qui menait au Centre d'Écoute. Il s'ouvrait devant lui, libre de tout obstacle apparent.

Je commence à connaître quelques petites choses sur ses foutus pièges !

Une fois de plus, Lutt affronta le parcours solitaire qui menait au Saint des Saints de son père. Quand il en ressortit, cette fois-ci, il avait un sourire au coin des lèvres. Morey pouvait toujours essayer d'entrer !

Il verrouilla les portes qui commandaient l'accès à l'escalier mécanique et se tourna pour jeter un regard d'ensemble au bureau.

Morey était là ! Il se tenait sur le seuil, visiblement paralysé par la peur.

— Tu ferais bien de ne pas t'avancer davantage ! lui cria Lutt. J'ai trouvé le code pour passer, mais je l'ai entièrement modifié et j'ai même ajouté quelques touches à ma manière. Tu ne survivrais pas

trois pas.

— C'est mon bureau, maintenant ! fulmina Morey. Mère m'a dit quelles étaient les volontés de Père. Elle sait exactement ce qu'il y a dans son testament.

— Ce bureau appartient à celui qui est capable d'y entrer et d'y rester ! cria Lutt. Approche, si tu penses que tu en es capable !

— Mais Père m'a laissé un message dans le Centre d'Écoute !

— Tu n'as qu'à venir le chercher !

— Mère et moi, nous ne te fournirons plus un sou pour tes travaux ridicules !

— Le Centre d'Écoute subviendra à mes besoins.

Mais tout en disant cela, Lutt éprouvait un serrement de cœur. Morey n'aurait pas proféré une telle menace s'il ne s'était pas senti sûr de pouvoir la mettre à exécution.

— Et tu n'épouserai pas non plus cette putain de la Légion ! ajouta Morey. Mère a d'autres projets pour toi.

— Et Mère a toujours le pouvoir d'obtenir tout ce qu'elle veut ?

— C'est ce qui est écrit dans le testament.

— Je détiens encore suffisamment de renseignements compromettants sur toi pour t'envoyer en prison ! cria Lutt.

— Mère dit qu'elle te coupera les vivres si tu t'opposes à nous !

— Dans ce cas, il vaut peut-être mieux rechercher un compromis.

— Jamais ! Tu es fini, Lutt ! Mère et moi prenons tout en main.

— Tu ferais bien de disparaître avant que je ne me mette vraiment en colère, Morey ! Je sais que tu as comploté pour me faire assassiner sur Vénus. Si j'avais besoin d'un prétexte pour me débarrasser de toi, cette seule raison suffirait amplement.

— Lutt, je m'installerai dans ce bureau, même s'il faut que je demande aux gardes Hanson de le rendre sûr pour moi.

— Tu survivrais peut-être trois pas, mais nos gardes n'en feraient pas plus que deux et ils le savent. Essaie toujours !

Il activa une commande, sur le pommeau de la canne qu'il tenait toujours à la main, et la porte du bureau, devant Morey, commença à se refermer lentement en le poussant à l'extérieur.

— C'est toi qui es fini, Morey ! cria Lutt.

Avant que la porte ne soit refermée complètement, Morey eut le temps de glapir :

— Tu me payeras ça, Lutt ! J'aurai ta peau, tu verras !

Sans lâcher la canne de son père, Lutt se dirigea, en contournant les marches, vers la fenêtre qui dominait l'ancien silo à missiles avec son activité incessante : départs et arrivées de rames, cargaisons en voie de chargement ou de déchargement, allées et venues de toutes sortes de gens affairés. Tournant le dos à la fenêtre, il s'avança vers la console informatique et les tableaux indiquant les activités de la

Compagnie à travers tout le système solaire. C'était le véritable centre de commandement de L.H.

Oserai-je m'en servir ? Ai-je une chance de survivre si je touche aux ordinateurs de Père ? Ils sont sûrement piégés. Il y a peut-être un indice dans le Centre d'Écoute, mais l'accès en est sûrement piégé aussi.

Tandis qu'il hésitait, une lumière orange se mit à clignoter à la base d'un petit écran dans le coin inférieur droit du grand tableau. Un visage et un uniforme familiers apparurent sur l'écran.

Le major Capitaine de la Patrouille de Zone !

Sans réfléchir davantage, Lutt enfonça le bouton audio puis poussa un profond soupir à l'idée de sa propre audace. Rien n'avait explosé.

La voix du major Capitaine était à présent audible et elle le voyait, de toute évidence par l'intermédiaire d'un objectif qui devait se trouver quelque part dans ce bureau.

— C'est vous, Hanson ! Où êtes-vous ?

— Ça ne vous regarde pas. Que me voulez-vous ?

— C'est votre père que j'appelle.

— Mon père est mort et c'est moi qui prends la relève.

— Merde ! Ils ont réussi à l'avoir aussi ?

— Ils ? De quoi parlez-vous donc ?

— Où êtes-vous en ce moment, Hanson ?

— Ne vous occupez pas de ça. Dites-moi ce qui se passe. Pourquoi vouliez-vous parler à mon père ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Si je l'étais, je ne vous poserais pas la question !

— Un commando a attaqué votre propriété familiale. Nous croyons savoir qu'il s'agirait de la Légion étrangère. Ils ont abattu une vingtaine de vos gardes et donné l'assaut à votre maison. De quoi est mort votre père ?

— Pourquoi ne le demandez-vous pas à ses médecins ? Qu'est-ce que ça veut dire, au juste, un commando a donné l'assaut à ma maison ?

— Ils ont fait sauter la porte et enlevé quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur.

Nishi !

— Qui ont-ils enlevé ? demanda-t-il tout haut.

— Nous ne le savons pas encore, mais nous avons envoyé une brigade sur place pour enquêter.

— S'il s'agit réellement de la Légion, c'est tout un bataillon qu'il vous faudrait.

— La plaisanterie est très drôle, Hanson. Avez-vous fait quelque chose pour vous mettre la Légion à dos ? Avaient-ils une raison d'enlever quelqu'un qui se trouvait sous votre toit ?

— Ils ont peut-être kidnappé ma fiancée.

— Cette fille que vous avez ramenée de Vénus ?

Comme Lutt ne répondait pas, elle demanda :

— Et tant que j'y pense, comment avez-vous fait pour regagner la Terre ? Vous ne figurez sur le manifeste d'aucune compagnie de transport.

— Nous avons préféré rentrer à pied... Quels sont les autres dégâts dans la propriété ?

— Il y a un gros trou dans la clôture et il vous faudra remplacer quelques portes chez vous. Vous pourriez aussi songer à recruter de meilleurs gardes. À présent, répondez à la question que je vous ai posée tout à l'heure. Comment avez-vous fait pour rentrer ? Ne me forcez pas à vous traîner ici pour un nouvel interrogatoire.

— Osceola m'a fait passer à travers son miroir magique.

— Je saurai la vérité, Hanson. Tôt ou tard, je finirai par la savoir. Ne me forcez pas à employer des moyens désagréables pour vous faire parler.

— Je sais pourtant que vous en raffolez, dit-il avant de couper la communication.

Que vais-je faire, maintenant ? S'ils ont enlevé Nishi... Mais c'est bien fait pour elle, elle n'avait qu'à ne pas me repousser ! Cependant, si elle s'est fait enlever...

Il ressentit une immense impression de vide et de perte.

Qu'elle aille au diable ! Qu'est-ce que je peux faire maintenant, Ryll ?

Vous me demandez mon avis ?

Je demanderais conseil au Diable en personne si je croyais qu'il pouvait m'aider.

Mes conclusions sont qu'il s'agit de la Légion et qu'ils ont enlevé Nishi.

Mais pour quelle raison ?

Vous le savez déjà. Vous ne voulez simplement pas regarder la vérité en face. La Légion n'abandonne jamais les siens.

Cette connerie !

Mais aussi, grâce à Nishi, la Légion doit désirer ardemment mettre la main sur votre rudimentaire système de communication par Spirales.

Vous croyez qu'elle les a réellement convaincus ?

Ils pensent peut-être qu'un moyen secret de communication présentant une sécurité absolue leur donnerait un avantage décisif sur les Chinois.

C'était bien là-dessus qu'elle comptait insister. Alors, qu'est-ce que je fais ?

S'il faut prendre au sérieux les menaces de votre frère, vous n'êtes pas en position de faire quoi que ce soit.

Je vais leur proposer de négocier. Samar peut abandonner provisoirement le travail sur le nouveau Vortraveler et nous améliorerons la fabrication de ces...

Ne feriez-vous pas mieux d'abord de prendre connaissance du testament

laissé par votre père ?

Mais Nishi...

La Légion ne lui fera aucun mal. Et n'oubliez pas qu'elle refusera de satisfaire vos instincts libidineux tant que vous ne l'aurez pas épousée.

La salope ! C'est vrai, vous avez raison en ce qui concerne le testament. Il faut que je sache ce que le vieux avait en tête. Chaque chose en son temps, après tout.

La Compagnie a bloqué tous les fonds destinés au financement du Vortraveler. Nous avons épuisé les crédits qui nous étaient alloués sur l'argent des souscripteurs à ton A.P.S. Ade Stuart nous apprend que les fonds spéciaux sont épuisés. Nos fournisseurs ne nous livreront que si nous les payons comptant. Que faisons-nous maintenant ?

*Samar Kand, note adressée
à Lutt Hanson Junior*

Habiba se balançait d'avant en arrière sur la sellette de son centre de contrôle au sommet du dôme. D'arrière en avant puis d'avant en arrière. La lumière du matin, filtrée par le bouclier protecteur, projetait des ombres grises sur son corps immense tandis qu'elle se déplaçait.

Je n'aurais jamais dû convoquer ce Psycon.

Maintenant que l'existence du second vaisseau d'effacement était connue de tous, elle percevait des signes de plus en plus nombreux de la maladie des Diseurs. La peau des Drènes devenait molle. *Ils se mentent les uns aux autres !* L'effacement de la Terre risquait de créer une épidémie.

Mais que pourrais-je faire d'autre ? Comment pourrais-je apaiser les Élites ?

Au-dessous d'elle, les Élites en question étaient plongées dans la transe habituelle, mais le débat se poursuivait mentalement. Leurs détresses filtraient jusqu'à Habiba, qui avait besoin de tous ses pouvoirs pour les dévier, mais la chose lui était généralement familière.

Si nous autorisons une arme, pourquoi ne pas en faire plus ?

Non ! C'est incompatible avec la philosophie drène !

La menace terrienne doit être écartée.

Notre bouclier nous protégera.

Pour combien de temps ?

Il était inévitable que l'intuition de Mugly se propage sur tout Drénor.

Habiba se sentait plus déprimée qu'elle ne l'avait été de toute sa vie pour avoir créé cette situation, autant par son inaction que par son

action.

Comment ai-je pu passer à côté du fait qu'un vaisseau d'effacement est aussi une arme ?

Jongleur s'en était bien rendu compte, lui. Il n'avait pas manifesté de surprise quand il avait appris la remarque de Mugly.

— Évidemment, c'est une arme ! Que voudriez-vous que ce soit d'autre ?

Pour la première fois depuis l'époque presque irréelle où elle avait cultivé les germinales et préparé Drénor pour recevoir sa bienheureuse population, Habiba commença à mettre en doute sa propre origine et les motivations intrinsèques de son existence.

Pourquoi avait-elle cru que Drénor et les Drènes possédaient une dimension infinie ?

Poussant l'introspection jusqu'à ses fibres les plus profondes, elle demeura convaincue que l'infinitude était le domaine des Drènes. L'assurance tranquille qu'il en avait toujours été ainsi faisait partie de son être. Mais qu'en était-il de Drénor ? Quelle signification spéciale revêtait le concept d'amplitude ? Et pourquoi le bazel restait-il entouré d'un si redoutable mystère ? Telles étaient les questions qui formaient le cœur de son désespoir.

L'Élite s'agitait nerveusement au-dessous d'elle, prête à émerger de la transe Psycon. Mais pour la première fois, elle allait se réveiller sans qu'aucune réponse eût été donnée à sa détresse.

Que puis-je faire ? Comment puis-je les aider ?

Les platitudes, les appels à la dévotion envers leur Collectrice Suprême des Contributions ne suffisaient plus à produire les résultats espérés. Même Jongleur répondait presque par un ricanement quand elle invoquait son amour et sa fidélité.

— L'amour n'a pas le même pouvoir que naguère, disait-il. Je dois le remettre chaque fois en question, à présent.

Habiba avait l'impression de se trouver précipitée sur une pente à laquelle elle ne pouvait échapper. Elle glissait, glissait, glissait, de plus en plus vite, entraînant tout Drénor derrière elle. L'inévitabilité de ce qui était en train d'arriver la plongeait dans un véritable état de choc. Elle ne voyait aucune solution de rechange pour ses actes ou ses décisions. Elle avait fait ce qui était juste et raisonnable.

Était-ce ce que les Terriens appelaient la destinée ? Le « mektoub » ?

Dès l'instant où Wemply avait idmagé les premiers éléments de la Terre, toutes les circonstances actuelles étaient prévisibles... a posteriori... Qu'est-ce qui avait donc aveuglé à ce point leur jugement ?

La seule réponse qui lui venait à l'esprit était inacceptable.

Les Drènes aussi obéissent à des motivations cachées.

Il devenait de plus en plus difficile de maintenir l'Élite en état de transe. Elle relâcha progressivement son emprise et ils commencèrent à se réveiller un par un. D'abord Jongleur, puis Mugly. Une onde alerte se propagea à travers la spirale de ses sujets.

Habiba gardait ses réflexions pour elle. Que pouvait-elle leur dire ? Ils attendaient tous une déclaration importante. C'était ce à quoi les avaient habitués les Psycons ordinaires et cette fois-ci, sous la pression des événements, leurs espoirs avaient atteint une dimension explosive.

— Notre amour pour Drénor nous a aveuglés au point de nous cacher notre propre destin, dit-elle enfin. Nous ne produirons pas de nouvelles armes. À quoi nous serviraient-elles si ce n'est à subvenir notre nature de base ?

— Nous ferons donc partir le vaisseau d'effacement ? demanda Mugly.

Elle entendit les respirations retenues tandis que tous attendaient sa réponse.

— Si cela devient nécessaire, dit-elle.

— Mais n'est-ce pas nécessaire en ce moment ?

La question venait de tout en bas, d'un endroit qui donnait rarement naissance à des arguments spontanés.

— Je suis la seule à pouvoir déterminer la nécessité d'une action, dit-elle.

Et cela au moins, elle le savait, était une vérité fondamentale.

— Pourquoi temporiser davantage ? demanda Mugly.

— Si nous nous lançons dans la violence, les conséquences pour nous seront cataclysmiques, dit-elle.

Et de nouveau, elle eut le sentiment qu'une vérité fondamentale sortait de sa bouche.

— Ne pas agir pourrait être tout aussi désastreux, objecta Mugly.

— Vous avez tous entendu ma décision, fit sèchement Habiba. Je ne tolérerai aucune autre objection. Vous pouvez vous retirer, maintenant. Tous !

Ils obéirent, mais elle perçut leurs réticences et comprit que le Psycon avait été une erreur. Il n'avait fait qu'ajouter à leur détresse.

De sa résidence secrète sur la C. d'A., gardée par des soldats fanatiques de la Légion étrangère française, Nishi D'Amato nous parle de l'existence difficile qu'elle a connue sur Vénus et du début idyllique de ses relations avec Lutt Hanson Junior.

*Interview exclusive de N. D'Amato
par Lorna Subiyama*

— Bon débarras ! s'écria Phœnicia. Un jour, tu te féliciteras qu'elle t'ait laissé tomber.

Qu'est-ce qui lui fait croire que Nishi vous a laissé tomber ? demanda Ryll.

Lutt ignore l'interruption mentale. Encore ébranlé, de bon matin, par la lecture du testament à laquelle il venait d'assister, il se trouvait dans l'antichambre du notaire, fustigeant sa mère du regard. Elle apparaissait toujours sous son meilleur jour le matin. Elle ne montrait aucun signe de fiétrissement. Tout revenait à Morey et à elle. Le testament faisait du « tout est à toi » de son père qu'il avait dans la poche une promesse creuse. Et elle osait insinuer que Nishi s'était enfuie !

— Elle ne m'a pas laissé tomber, Mère. Elle a été kidnappée.

— Ils pensent que tu vas leur payer une rançon ? Où trouverais-tu l'argent ?

Morey ressortit du bureau avec à la main un papier qu'il était en train de plier.

— L'arrêt du tribunal sera bientôt prêt, dit-il en s'adressant à Phœnicia.

— Nous ne tolérerons aucune obstruction de ta part, Lutt, lui dit sa mère. Comment oses-tu interdire à Morey l'accès du bureau de son propre père, surtout en ces circonstances ?

— Je ne lui ai rien interdit, fit Lutt en souriant à Morey.

— Tu m'as claqué la porte au nez ! s'exclama ce dernier.

— Je t'avais d'abord invité à entrer.

Agitant l'index en direction de Lutt, Morey se tourna vers Phœnicia.

— Il m'a dit qu'il avait piégé le bureau pour que je sois tué si j'y mettais les pieds !

— Allons, Morey, fit Lutt, savourant cette petite victoire après la défaite majeure du testament de L.H. Tu sais bien que c'est Père qui avait installé ces pièges. Je crois qu'il veut encore nous mettre à l'épreuve comme il le faisait quand nous étions gamins. Celui qui survit est le vainqueur.

— Tu es arrivé jusqu'au... jusqu'au tu sais quoi, accusa Morey.

— Et c'est quoi, le « tu sais quoi » ? demanda Phœnicia.

— Père nous a fait jurer solennellement de ne jamais le révéler, lui dit Lutt. Je suis heureux de voir que Morey respecte encore ce serment.

— J'aurai à te parler plus tard, Morey, dit Phœnicia.

Lutt étudia sa mère d'un regard nouvellement évaluateur. Maintenant qu'elle tenait les rênes, il n'y avait plus aucune douceur en elle. Son père avait souvent vanté sa dureté de caractère, mais c'était une nouvelle Phœnicia qui se révélait maintenant. Une meneuse.

Elle sourit à Lutt, de son nouveau sourire dur.

— Nous devons coopérer, maintenant que ton père n'est plus là. J'espère que tu comprends cela.

— Morey m'a dit qu'il n'y aurait aucun compromis. Que j'étais fini et que ça ne faisait que commencer pour vous deux.

— Tu as été un peu sévère, Morey, murmura-t-elle.

— Mais c'est toi qui m'as dit que... Et le testament me nomme président du Conseil d'administration des Entreprises Hanson.

— Très mauvais choix, dit Lutt, surtout lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui se trouve sous la coupe d'organisations criminelles.

— C'est un mensonge ! s'insurgea Morey.

Les Terriens mentent avec une facilité surprenante, commenta Ryll.

Restez en dehors de ça, vous ! Je mènerai ce combat comme je l'entends !

— Aucune organisation criminelle n'est de taille à lutter contre la Sécurité Hanson, dit Phœnicia. Peu m'importe ce que Morey a fait. Tout cela appartient désormais au passé. Le testament de son père dit que c'est lui qui prend la suite et c'est une responsabilité que tu as toujours refusée.

Elle regarda tour à tour ses deux fils et s'avisa que Lutt était maintenant aussi grand que Morey.

— Tu portes des chaussures rehaussantes, à présent ?

Il leva une derby noire toute simple pour qu'elle la voie bien. Mais son attention était toujours préoccupée par le message non signé de son père qu'il avait dans la poche. Personne d'autre n'en connaissait jusqu'ici l'existence. Il doutait que ce bout de papier eût beaucoup de valeur. Il faudrait qu'il demande conseil à un avocat. De préférence quelqu'un que Phœnicia et Morey n'avaient pas encore soudoyé.

Morey lui adressa un regard malveillant.

— Si tu essayes de me faire passer pour un criminel, nous te ferons déclarer mentalement irresponsable. C'est bien toi qui disais qu'un extraterrestre habitait le même corps que toi, n'est-ce pas ?

— Tu as entendu ce qu'il y avait dans le testament, dit Phœnicia. La part qui te revient comprend ta maison, ton journal et ton agence de presse. Rien d'autre.

— Et c'est nous qui contrôlons les cordons de la bourse, jubila Morey.

Mais c'est moi qui ai le Centre d'Écoute, se dit Lutt.

— N'essaye pas de faire annuler le testament, avertit Phœnicia. Ton père savait très bien ce qu'il faisait. Nous sommes prêts à le prouver.

— Je t'avais dit que je t'aurais ! fit hargneusement Morey.

— Ça suffit comme ça, Morey ! dit Phœnicia en agitant impérieusement la main. Tu es peut-être P.-D.G., mais c'est à moi que ton père a laissé le véritable contrôle de la Compagnie.

Morey retomba dans un silence morose.

— Je suis disposée à me montrer généreuse envers toi, Lutt, continua Phœnicia. La question se pose de savoir comment tu vas occuper ton existence maintenant que tu ne joues plus aucun rôle dans la Compagnie.

— Ah ! Tu as des projets pour moi, je vois !

— Ne prends pas ce ton-là avec moi ! lança-t-elle sèchement. Écoute seulement ce que j'ai à dire. Mon idée te plaira peut-être... si tu n'essayes pas de me faire obstacle.

— Il ne renoncera pas à lutter contre nous, fit Morey. Je connais bien cette expression dans son regard.

— Je t'ai déjà dit de te taire ! coupa Phœnicia. (Elle tourna vers Lutt un sourire glacial.) Quand tu étais petit, tu voulais être Président du système solaire. Ça n'existe pas encore, mais la présidence des États-Unis existe.

— Que diable as-tu en tête ? demanda Lutt.

— Tu possèdes un journal et cette agence de presse. Avec l'appui d'autres journaux et de quelques télépar câbles et par satellite, que nos différentes compagnies peuvent acquérir secrètement, tu pourrais devenir Président.

— Personne n'acceptera un monopole sur les médias ! objecta Morey.

— Nous pouvons camoufler la chose. Je t'ai déjà dit deux fois de ne pas te mêler de ça. Va m'attendre dans le hall, près des ascenseurs.

— Mais, Mère...

— Immédiatement !

Elle attendit qu'il soit hors de portée d'oreille avant d'ajouter :

— Morey a besoin d'être guidé par une main ferme.

— Il a essayé de me faire assassiner, lui dit Lutt. Ne crains-tu pas, si tu le traites trop durement, qu'il franchisse le pas du fratricide au matricide ?

— Je me doutais que tu chercherais à m'influencer contre Morey. Je ne tolérerai pas cela ! Mais je suis prête à soutenir par tous les moyens nécessaires ta campagne pour la Présidence. Je te donne carte blanche.

Lutt considéra la chose sous un nouvel angle. Carte blanche ?

Et comment ferait-elle pour contrôler l'usage qu'il ferait des fonds qu'elle mettrait à sa disposition ?

— Je vois que tu as de grands projets, dit-il. Et naturellement, si je l'emporte, tu te fais fort de contrôler la Présidence.

— Pas seulement la Présidence. Mes conseillers voient plus grand. Bien plus grand que cela.

— Quels conseillers ?

— Ta campagne sera dirigée par Gilpertson Woon.

— Doux Jésus ! C'est avec lui que Morey a comploté pour me faire assassiner, Mère !

— Cesse de chercher à m'influencer contre ton frère, Lutt.

Elle est encore pire que votre père, commenta Ryll.

Comme Lutt demeurait silencieux, Phœnicia ajouta :

— Woon a un excellent plan. Tu seras le candidat des faibles et des opprimés et nous jouerons la carte de ta sympathie envers les nécessiteux. Woon a particulièrement apprécié ton éditorial réclamant une meilleure politique de construction de logements sociaux.

— Père n'avait pas aimé cet éditorial. Il disait qu'un office municipal du logement nous coûterait les yeux de la tête.

— Ton père ne partageait pas mes ambitions politiques. Je crains bien qu'il n'ait jamais su voir beaucoup plus loin que le profit immédiat.

— Tu sacrifies le profit immédiat pour acquérir le pouvoir ?

— La Présidence peut être une source de profit non négligeable pour qui sait l'utiliser correctement. Woon a élaboré une plate-forme convaincante. Dès que tu seras en place, nous pourrons...

— Je vois ça d'ici. « Votez Lutt Hanson Junior. Le bonheur et les arptions au chaud pour tout le monde ! »

— Ne plaisante là-dessus qu'en privé. Woon a la bonne approche pour faire vibrer la fibre populaire. Ta campagne sera orchestrée autour du slogan : « Pour le Peuple : Sécurité et Estomac Plein. »

— Qu'est-ce que je disais !

— Je t'ai averti, Lutt. Ne plaisante avec ça qu'en privé.

— Mais naturellement, Mère.

— La question des logements sociaux nous convient parfaitement dans la mesure où tu as déjà pris publiquement position. Pour être

conséquent, tu proposeras aussi l'amélioration des transports publics municipaux, l'augmentation des allocations d'aide sociale, la diminution des tarifs des services publics et tout ce qui s'ensuit.

— Si tu continues comme ça, tu finiras par demander le droit de vote pour les Radsols !

— Woon s'occupera de cela en coulisse pendant que, sous les feux de la rampe, tu réclamera une politique de défense nationale plus dure, avec toutes les créations d'emplois qui vont de pair.

— Donc, je me porte candidat à la Présidence et je fais campagne pendant que Woon et son Parti pour l'Indépendance Américaine comptent les points.

— Pas du tout ! Woon sabordera le P.I.A. en le faisant apparaître comme un fantoche entre les mains des nantis et de la minorité privilégiée. En même temps, secrètement conseillé par lui, tu remettras le *Grand Old Party* à flot en tant que champion des pauvres et des opprimés.

— Tu es incroyable, Mère !

— Je savais bien que tu approuverais mes ambitions pour toi.

— Non, Mère. Je n'ai pas l'intention de me ridiculiser, pas même pour te faire plaisir. Tu ne convaincras jamais personne que les Hanson sont les champions des pauvres.

— Tu as tort de me sous-estimer, Lutt.

— Erreur. Je ne te sous-estimerai plus jamais.

L'éclat dur demeura dans le regard de Phoenicia, mais elle reprit d'une voix radoucie :

— D'une certaine manière, Lutt, tu es plus intelligent que ton frère et je vais parier sur toi. Nous avons en main tous les éléments pour que tu deviennes le futur Président.

— Ce que demande le peuple. La tête vide et le ventre plein, du pain et des jeux, du cul le samedi soir.

— Tu es insupportable quand tu es grossier ! Tais-toi et écoute-moi bien. Personne ne le sait encore, mais nous avons capturé l'un des membres du commando qui a attaqué notre complexe. Il est actuellement au secret, sous bonne garde.

— Tu as un prisonnier de la Légion étrangère ?

— Un membre du commando, mais il n'appartient pas à la Légion. Il était seulement déguisé en légionnaire. En réalité, il s'agit d'un extraterrestre. Un envahisseur venu de l'espace.

Ils ont peut-être capturé un agent drène, fit Ryll. Arrangez-vous pour en savoir plus.

Cessez de me distraire. Il faut que je sache d'abord ce qu'elle mijote. Elle est encore plus fourbe que le vieux L.H. !

— Je ne vois pas en quoi la capture d'un extraterrestre pourrait assurer mon élection à la Présidence, dit-il tout haut.

— L'extraterrestre apparaîtra au moment voulu. Il fait partie d'un complot en vue de détruire la Terre et il l'a avoué. Il est prêt à répéter ses aveux en public. Il y a, quelque part dans l'espace, un vaisseau qui s'apprête à nous *effacer* ! Tu seras élu sur la base d'un programme destiné à repousser cette invasion tout en créant, cela va sans dire, un grand nombre d'emplois à la défense nationale.

C'est un Drène ! intervint Ryll. *Je suis sûr que c'en est un !*

— J'ai changé d'avis, Mère, fit Lutt. Je marche avec toi, mais pas pour les raisons que tu imagines.

— Du moment que tes raisons n'interfèrent pas avec les miennes, mon fils...

— C'est que la menace est réelle, Mère. J'ai mes raisons de croire que ces extraterrestres veulent réellement nous exterminer. Je me présenterai avec un programme de défense contre cette menace, mais il ne faut pas croire qu'il s'agit d'une simple manœuvre électorale.

— Bien sûr que non ! C'est la sincérité qui fait gagner des voix. Mais si l'extraterrestre que nous avons capturé est représentatif, il s'agit d'une bande de lourdauds incompetents que nous n'aurons aucun mal à vaincre.

— Je veux voir immédiatement cet extraterrestre.

C'est certainement un Drène, intervint Ryll. *Je dois lui parler.*

Vous vous taisez, à moins que je ne vous donne la permission de parler !

— C'est une bonne idée de vouloir rencontrer cet extraterrestre, dit Phœnicia, mais nous devons d'abord installer Morey dans les bureaux de la Compagnie.

— Plus tard, Mère. Père a semé cet endroit de pièges mortels.

— Tu leur as survécu !

— Je suis plus malin que Morey, ne l'oublie pas.

— Tu lui diras ce qu'il faut faire pour y entrer sans danger.

— Si cela me convient. Mais c'est le seul atout que j'aie en réserve, Mère, et je n'ai pas l'intention de l'abattre si je n'y trouve pas un avantage.

— Ton père a prédit que tu défendrais ton terrain avec opiniâtreté. C'est très bien, mais ne pousse pas le bouchon trop loin avec moi. Tu as beau être mon fils, les intérêts de la Compagnie doivent être préservés. Comment sais-tu que la menace extraterrestre est réelle ?

Elle essaye de vous prendre au dépourvu en changeant brusquement de conversation, avertit Ryll. *Ne lui parlez surtout pas de moi !*

Voyant que Lutt ne répondait pas, Phœnicia poursuivit :

— C'est lié à tes divagations sur la présence d'un extraterrestre dans ton corps ! Il y a une part de vérité là-dedans !

Parlez-lui de la collision avec mon vaisseau, dit Ryll. *C'était le premier vaisseau d'effacement. Dites que vous avez découvert son secret.*

Vous avez bien vite appris à mentir, Ryll.

Je dispose d'excellents professeurs. Cependant, ce que je vous suggère de dire est la vérité.

Mais pas toute la vérité.

Je commence à m'apercevoir que la vérité est la forme de mensonge la plus efficace.

— Es-tu réellement Lutt ? demanda Phœnicia. Je te trouve si étrange depuis ton accident. Et tu es plus grand.

— Je suis bien ton fils, Mère. Mais l'accident a mis un tigre dans mes hormones.

Elle frissonna.

— Dis-moi au moins comment tu sais que ces Drènes sont une menace réelle pour la Terre.

Lutt se conforma à la suggestion de Ryll. Quand il eut achevé son récit, elle hocha lentement la tête.

— Pourquoi as-tu gardé tout cela secret ?

— Je pensais qu'il y aurait peut-être un avantage à en tirer. J'en ai même discuté avec Père, mentit-il.

— C'est étrange. Il ne m'en a jamais parlé.

— Tu sais comme il aimait garder ses secrets pour lui. Mais vois comme il a augmenté nos participations aux industries liées à la défense ces derniers mois.

— C'est vrai ! Et cela concorde parfaitement avec mes projets. Nous allons récolter des profits énormes !

— Allons donc rendre visite à cet extraterrestre. Ensuite, je t'expliquerai de quelle manière je compte me prêter aux ambitions politiques que tu as pour moi.

— Très bien. J'appelle immédiatement Gil Woon pour que nous...

— Non ! toi et moi seulement, avec les gardes et l'extraterrestre. Pas même Morey. Je veux savoir jusqu'à quel point cet extraterrestre nous aidera.

Grand Old Party (G.O.P.), anciennement parti Républicain. Entité politique quasi défunte, disposant d'un siège au Sénat et de deux à la Chambre des Représentants pour la session actuelle. Le G.O.P. n'a proposé aucun candidat aux élections présidentielles au cours des quatre-vingts dernières années et n'a fourni aucun gouverneur d'État depuis cinquante ans.

*Mémento politique de Driesen
trente-septième édition*

Nishi se tenait sur la véranda de sa villa-prison, admirant les lueurs du soleil couchant sur les eaux vertes de la Méditerranée. Elle entendait Lorna qui travaillait à l'étage et Lew dans la cuisine, qui aidait le chef. Il excellait dans ce rôle, pensait Nishi, mais il avait la main un peu lourde quand il s'agissait de doser le basilic. Il faudrait corriger cela. Et il ne supportait pas la boisson. Elle l'avait vu un peu trop souvent plongé dans un état d'hébétude alcoolique. Lorna ne semblait pas s'en préoccuper outre mesure. Elle était avec lui comme une mère indulgente avec un enfant turbulent.

Nishi avait trouvé son enlèvement bizarre, presque amusant. Durant le vol de retour au-dessus du pôle, elle avait dit au commandant d'escadron O'Hara qu'elle était volontairement partie avec Lutt dans l'intention de l'épouser et il en avait paru surpris. Il s'était plaint devant elle de la « rupture de contrat » concernant l'émetteur-récepteur que Lutt devait fournir à la Légion et avait déclaré qu'il demanderait de nouvelles instructions à ses supérieurs.

Sur le sentier de pierre qui montait de la jetée, Nishi vit s'avancer un légionnaire accompagné d'une femme boulotte vêtue d'une longue robe noire. *Une nouvelle servante ?* La Légion veillait à ce qu'elle ne manque de rien. Mais les questions qu'on lui posait sans cesse sur le communicateur spiralier lui montraient bien qu'elle détenait un excellent levier de négociation. Parfait ! Son père lui avait appris à toujours négocier à partir d'une position forte.

Ils ont besoin de moi. Quand Subiyama aura fini d'écrire son histoire, nous ferons venir les Hanson et nous obtiendrons ce que désire la Légion. Je ne dois pas oublier les devoirs de ma famille envers la Légion.

Nishi poussa un profond soupir. Elle se sentait étrangement

soulagée de se retrouver à bonne distance de la famille Hanson. *J'ai besoin d'un peu de temps pour analyser mes sentiments. Lutt me manque, mais...*

Le légionnaire et la femme abordèrent le dernier tournant avant de grimper l'escalier qui conduisait sur la terrasse de la villa. Quand la femme leva la tête, Nishi la reconnut.

Mrs. Ebey ! Les Hanson l'auraient-ils envoyée comme émissaire ?

Le légionnaire était le commandant O'Hara, un garçon dynamique aux cheveux noirs ondulés et à l'amour-propre très développé. Il se jugeait irrésistible, mais Nishi n'avait eu à le remettre à sa place qu'une seule fois. O'Hara avait la Légion dans l'âme. Il s'arrêta au pied des marches qui menaient à Nishi et empêcha Mrs. Ebey d'avancer plus loin.

— Cette femme prétend détenir des renseignements précieux qu'elle ne révélera qu'à vous, mademoiselle, dit-il.

— C'est bien, Commandant. Je connais Mrs. Ebey.

— Elle n'a pas d'arme sur elle, dit O'Hara.

— Que ferais-je avec une arme ? protesta Mrs. Ebey.

— Vous pouvez nous laisser, Commandant, dit Nishi.

O'Hara se retira, non sans avoir préalablement gratifié Nishi d'un long regard admiratif.

— Eh bien, que me veulent les Hanson ? demanda Nishi quand elles furent seules.

— Au diable les Hanson et tous leurs désirs ! s'exclama Mrs. Ebey.

— Je ne comprends pas. La dernière fois que je vous ai vue, vous disiez que vous étiez riche grâce à la mort de L.H.

— Il m'a menti ! Il m'a menti sur toute la ligne ! Pas un seul mot sur moi dans son testament !

— Que venez-vous faire ici, dans ce cas ? Quelles sont ces informations que je dois être la seule à entendre ?

— Les Hanson m'ont mise à la porte, mais certains gardes et domestiques me font encore leurs confidences, Miss Nishi. Les Hanson ont de grands projets. Ils veulent marier Monsieur Lutt à une pimbêche de la haute société et le faire candidat à la Présidence des États-Unis. Voilà ce que j'ai entendu dire.

— Au nom de tous les saints, comment peuvent-ils s'attendre à ce qu'il soit élu ?

— Ils vont essayer, en tout cas, et ils disent que la victoire leur est assurée grâce à un prisonnier qu'ils ont fait.

— Un prisonnier ? Quel prisonnier ?

— Ils disent qu'il s'agit d'un des légionnaires qui vous ont enlevée.

— Mais il ne manque personne à la Légion ! Il est vrai qu'il y a eu une certaine confusion à un moment, d'après ce que j'ai entendu dire. Peut-être des volontaires qui se sont mêlés d'eux-mêmes au

commando. Mais tous ceux qui en faisaient partie à l'origine sont rentrés sains et saufs.

— Je n'en sais pas plus, Miss Nishi.

— En outre, il ne s'agissait pas d'un enlèvement. Ils sont venus dans l'idée de me secourir. Nous sommes en train d'éclaircir cette méprise. Mais je peux vous assurer qu'ils n'ont perdu aucun homme dans cette opération.

— Cette histoire de prisonnier n'est qu'un bruit qui court ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils vont présenter Monsieur Lutt à la Présidence et que le mariage dont je vous ai parlé aura lieu. Madame Phœnicia l'a dit de sa propre bouche.

— Pourquoi m'apportez-vous ces informations, Mrs. Ebey ?

— J'espérais que vous me donneriez du travail, Miss Nishi. J'ai investi mes dernières économies dans ce voyage et je me retrouve sans un sou.

— Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas une espionne au service des Hanson ?

— Eux ? Je leur crache dessus ! L.H. et ses belles promesses !

— Je pense que je vais courir le risque, dit Nishi.

— Il n'y a aucun risque, Miss Nishi. Un seul mot de votre part et je tue n'importe quel Hanson de mes mains.

Nishi frissonna devant tant de venin dans la bouche de la vieille femme, mais ne laissa rien paraître quand elle répondit :

— Allez trouver le commandant O'Hara pour lui dire que je vous ai engagée comme femme de chambre personnelle. S'il vous demande quels renseignements vous m'avez apportés, répondez-lui la vérité. Mais j'y pense, si Lutt se lance vraiment dans la carrière politique, les informations compromettantes que nous détenons sont encore plus précieuses.

— Puissiez-vous causer leur mort à tous, Miss Nishi !

Votre Analyseur de Parole portatif évalue automatiquement les réactions de la foule en même temps que le contenu de vos paroles et vous dit quels passages sont les plus efficaces. Il vous prévient aussitôt lorsque vous commence/. à perdre votre emprise sur votre public. Mais surtout, votre A. P. se charge de vous fournir immédiatement un mémo correctif qui vous permettra de recaptiver l'auditoire.

Notice d'utilisation A. P. Modèle 80147

*Société de Fournitures
pour Meetings politiques*

Lutt dévisagea le prisonnier derrière les barreaux. Il était d'apparence nettement humaine, avec son visage taillé à la serpe... qui rappelait un peu celui de John Wayne.

La cage où il était enfermé se trouvait sous une batterie de projecteurs, au milieu d'une grande cave secrète de la maison familiale des Hanson. Des alignements d'objectifs, aux murs et au plafond, étaient braqués sur la cage en permanence. Des armes redoutables, à côté des caméras, pointaient leurs canons vers le prisonnier. Objectifs et armes, disait Phœnicia, étaient continuellement surveillés par des gardes Hanson.

Lutt et sa mère étaient venus ici directement en sortant du bureau du notaire. La matinée n'était pas encore très avancée.

Phœnicia se tenait un peu à l'écart. Son attention se concentrait surtout sur Lutt et elle ne lançait qu'occasionnellement un regard apeuré en direction de la créature à l'intérieur de la cage.

Le prisonnier, nota Lutt, l'étudiait également avec une curiosité non déguisée.

C'est bien un Drène et il reconnaît mon aura, l'informa Ryll. Il sait qui je suis.

Je ne vois pas d'aura.

Bien sûr que non. Vous êtes un Terrien, pas un Drène.

Jetant un coup d'œil à sa mère, Lutt déclara :

— Ton prisonnier n'a pas tellement l'air d'un extraterrestre. Les gens risquent de dire que c'est un coup monté pour gagner des voix.

— Attends qu'il te montre son véritable aspect, dit Phœnicia en frissonnant.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Lutt en s'adressant au captif.

Ce dernier fronça les sourcils et répondit d'une voix rocailleuse :

— J'veais te dire, mon pote. T'as qu'à m'appeler Deni-Ra. Quant à moi, j'ai pas encore décidé comment j'veais t'appeler.

— Que voulez-vous dire ?

— J'crois bien qu'tu n'es qu'un monstre fusionné, mon pote. Je m'demande si tu t'appellerais pas Ryll, des fois.

— Mais de quoi parle-t-il ? demanda Phœnicia.

— C'est ce que j'essaye de découvrir, dit Lutt.

Faites attention, lui dit Ryll. Elle a déjà des soupçons sur vous. Au moindre faux pas, nous risquons de nous retrouver dans une cellule de la Patrouille de Zone.

Je sais ! Taisez-vous si vous n'avez rien d'utile à dire.

— Je m'appelle Lutt Hanson Junior, déclara Lutt à haute voix. Vous pouvez m'appeler Mr. Hanson.

— Pourquoi pas, mon pote ? Mais un monstre est un monstre, quel que soit le nom qu'on lui donne.

— Vous estimez donc que les humains sont des monstres ?

Deni-Ra regarda tour à tour Phœnicia, les armes pointées sur sa cage, puis de nouveau Lutt.

— Vous n'êtes qu'un monstre sans tripes, Mr. Hanson.

— Nous vous montrerons qui sont les plus lâches quand viendra l'heure de se battre, répondit Lutt.

— On ne se battra pas, mon pote. On va tous vous effacer. Comme si vous n'aviez jamais été là.

— Pourquoi parle-t-il avec ce drôle d'accent ? demanda Phœnicia.

— J'veais vous expliquer, m'dame. On s'est dit qu'le mieux était de s'fondre dans l'paysage pour pas trop s'faire remarquer. Quand on a affaire aux Apaches, vaut mieux s'montrer plus rusé qu'eux si on tient à garder son scalp.

— Je crois savoir que vous êtes prêt à déclarer publiquement que vous êtes un extraterrestre envoyé sur la Terre pour la détruire, dit Lutt.

— Ouai.

— Qu'est-ce qui vous pousse à faire ça ?

— J'veais t'dire une chose, mon pote. Même un coyote de la pire espèce a droit à un avertissement avant que j'dégaine.

— Dites-moi une chose, Deni-Ra. Pourquoi vous croirait-on ?

— Je vois qu't'as besoin d'voir une pépîte pour qu'les gens sachent que cette fois-ci t'es tombé sur un vrai filon. O.K., ouvre-les bien grandes, tes mirettes, mon pote.

Tandis que Lutt regardait à l'intérieur de la cage, la silhouette du prisonnier se liquéfia en un monticule de protoplasme tremblant pour

se refaçonner aussitôt en une masse courtaude perchée sur quatre jambes et surmontée d'une grosse tête bulbeuse avec son cache-oreille pendant de chaque côté et ses yeux roses injectés de fureur. L'appendice cornu qui lui couvrait le milieu du visage se souleva pour montrer sa large bouche.

L'idmagie est médiocre mais la démonstration est réussie, commenta Ryll. J'aurais pu faire beaucoup mieux ! Mais, par le groin sacré de Habiba ! C'est une femelle !

La bouche drène de Deni-Ra s'ouvrit et la voix bourrue familière en sortit.

— Maintenant, tu sais à quoi t'en tenir, mon pote. T'as sorti ta carte du dessous du paquet. À présent, y faut payer.

Lutt continuait à détailler l'étrange créature. Les Drènes correspondaient bien à la description que Ryll avait donnée de lui-même et Lutt ne voyait rien qui pût indiquer le sexe de Deni-Ra. Comme Phœnicia était présente, il décida d'utiliser l'information donnée par Ryll sous la forme d'une question.

— Êtes-vous mâle ou femelle ? demanda-t-il.

— Quelle importance, coyote ? De toute manière, je dégaine plus vite que toi.

L'épais accent de western sortant de la bouche de cette Drène frappa soudain Lutt par son côté ridicule. Il ricana.

— Vous ne m'avez pas l'air tellement dangereux, Deni-Ra. Les barreaux de cette cage sont solides. Vos menaces sont plutôt risibles.

— Tu riras moins, mon pote, quand notre vengeur arrivera.

— Et pourquoi vous croirions-nous ?

— Demande à la Patrouille de Zone, coyote. Elle a perdu ses meilleurs sbires quand elle a voulu fourrer son nez dans un de nos vaisseaux.

Demandez-lui s'ils ont fabriqué un nouveau vaisseau d'effacement, suggéra Ryll.

— Avez-vous construit un nouveau vaisseau pour nous attaquer ? demanda Lutt à haute voix.

— Ouai. C'est la vieille Habiba elle-même qui en a donné l'ordre.

Phœnicia se rapprocha de Lutt.

— Tu n'en as pas encore vu et entendu assez, Lutt ? Ne trouves-tu pas tout cela horrible ?

— En fait, c'est plutôt ridicule, fit-il. Regarde-moi ces bras grotesques et ces mains rigolotes.

— À ta place, je mesurerais mes paroles, coyote. Encore une remarque dans ce goût-là et je te fais rentrer ton dentier dans la gorge.

Lutt se mit à ricaner.

— Regarde-moi ça, Mère ! Les gens vont se marrer en l'entendant, rien d'autre !

Cessez de la provoquer, Lutt, avertit Ryll. C'est une Drène adulte, très dangereuse !

— Je pense que tu mérites une leçon, morveux, déclara Deni-Ra d'une voix sinistre.

Une fois de plus, elle se liquéfia en une masse protoplasmique ; mais quand elle se reforma, elle avait l'apparence d'un énorme cobra luisant, noir et vert, dont la tête oscillante s'éleva jusqu'à hauteur des yeux de Lutt. La bouche du serpent s'ouvrit alors et la même voix bourrue et rocailleuse en sortit.

— Tu crois peut-être que ces ridicules barreaux vont m'empêcher d'sortir d'ici si j'veux ?

Phoenicia avait reculé, horrifiée, jusqu'au mur, mais Lutt n'avait pas bougé d'un pouce.

— Sois prudent, Lutt, lui dit-elle.

— Vous seriez en miettes avant d'avoir pu dépasser cette cage de deux centimètres, dit Lutt.

— Et je me reformerais aussitôt, fit le serpent. Vos munitions s'épuiseront avant que je sois à court de corps.

— Dans ce cas, pourquoi restez-vous dans cette prison ?

— Faut bien qu'un s'élève pour vous expliquer qu'ils barbelés sur la prairie, c'est fini pour vous, lui dit Deni-Ra.

Le quatre-vingt-deuxième amendement à la constitution U.S. abolit la fonction de vice-Président, crée le poste de président élu du Sénat et prévoit d'installer le candidat adverse le mieux placé de la tête de l'Exécutif en cas de décès du titulaire de la charge pour cause naturelle. Cette « clause d'assassinat », comme on l'appelle communément, entraîne de nouvelles élections en cas de mort violente du Président, ce qui ôte au perdant une raison de faire assassiner le gagnant. L'argument avancé pour cette réforme était que la fonction de vice-Président, trop honorifique, n'attirait que très peu de candidats de stature importante.

Histoire des États-Unis et de leurs Colonies
Éditions Sidmon Sons, New York et Jupiter

— J'avoue que je ne vois pas très bien, Oscie, où est ton intérêt dans tout cela, déclara le Raj Dud. Tu es encore pire que moi dès qu'il s'agit des Hanson.

Osceola et lui se balançaient dans leurs hamacs, par cet après-midi torride, à l'ombre des palétuviers qui entouraient leur maison de Gum City, en Floride.

La vieille maison était dans un piteux état. De nombreuses lattes étaient disjointes et la véranda donnait l'impression qu'elle pourrait s'envoler au premier coup de vent un peu violent.

Il y avait eu une alerte, un peu plus tôt, quand une dépression tropicale sur l'Atlantique s'était transformée en tempête, mais la perturbation se dirigeait maintenant au nord, vers les côtes de Caroline.

— Tu sais ce que c'est, Dud. Il y a des moments où j'ai envie de foutre la merde dans leurs affaires et de les vider de toute leur substance comme un lézard qui a trop longtemps séjourné au soleil.

— Bon Dieu, Oscie, tu serais aussi méprisable qu'eux si tu faisais ça. Pourquoi crois-tu donc que j'ai quitté le vieux L.H. en claquant la porte ?

— Tu as raison, Dud. Mais ça m'amuse de rêver.

— Personne ne t'en empêche. Je me demande ce qu'est devenu ce cyclone. J'espérais presque qu'il viendrait sur nous et qu'il réduirait cette baraque en miettes. Tu n'as rien de précieux là-dedans ?

— Ma collection de verre Spirit, mais je peux la remplacer aisément. Je te trouve bien nerveux, aujourd'hui. Je me demande ce qui est en train de fermenter dans ta tête !

— J'étais en train de songer que je me ferais bien venir une de ces petites créatures drênes, un Redresseur jaune, qui te parle directement dans la tête.

Elle se redressa dans le hamac, en faisant basculer ses jambes sur le côté.

— Toi, tu nous mijotes quelque chose, mon salaud.

Il eut un sourire béat en regardant le toit de la véranda, où une araignée était en train de tisser sa toile entre deux poutres.

— C'est que Nishi est là-bas toute seule avec...

— Elle n'est pas toute seule ! fit Osceola.

— Mais elle n'a personne autour d'elle à qui elle puisse faire confiance. Surtout pas cette Mrs. Ebey, qui vendrait sa mère s'il y avait un bénéfice à en tirer.

— En tout cas, elle n'est pas là pour espionner au profit des Hanson.

— Parce qu'ils ne lui ont fait aucune proposition.

— Et ils ne risquent pas d'en faire tant qu'elle sera sur la Côte d'Azur, entourée de Nishi et de tous ces légionnaires.

— Je trouve qu'elle se débrouille pas mal, cette petite, dit le Raj Dud. C'est pourquoi je me suis retiré des négociations avec la Légion. Et d'ailleurs, j'aime bien les Chinois, moi. Ils ne sont pas aussi fanfarons que ces maudits Français.

— Sa prison est dorée, peut-être, mais c'est quand même une prison, fit Osceola en plissant les paupières.

— C'est là que réside sa force, Oscie. La Légion veut absolument le communicateur de Lutt et elle est leur seul levier.

— Si seulement elle n'était pas à moitié amoureuse..., murmura Osceola.

— As-tu songé à ce qui pourrait se passer si la Patrouille de Zone apprenait les véritables intentions de la Légion ?

Osceola fit une moue en avançant les lèvres.

— On ne peut jamais savoir, avec les Hanson. Ils sont capables de faire asseoir la P. Z. à la table de négociation.

— Phœnicia n'hésiterait pas un seul instant si elle y voyait l'occasion d'y gagner quelque chose. Elle a toujours été fantasque. Et elle n'a pas peur de se salir les mains lorsque c'est nécessaire.

— Dis-moi un peu, Dud. Tu ne serais pas intervenu, par hasard ?

— Pas vraiment, je t'assure. J'aime bien jeter quelques bâtons dans les roues, de temps à autre, mais tu sais ce que c'est. Il fait trop chaud ici pour passer son temps à autre chose que méditer.

— Je trouve que tu médites un peu trop.

— Possible. Mais j'ai pensé aux Drènes, également. La situation pourrait dégénérer facilement, tu sais. Les Drènes sont des espèces de savants-idiots. Je ne sais pas à quoi ils s'occupent les trois quarts du temps. À idmager en trois dimensions, je suppose. Et celui qui squatte le corps de Lutt n'est qu'un gamin.

— Un gamin bien malin, si tu veux mon avis.

— Il apprend vite. Mais tu ne crois pas que ça s'explique un peu, avec des professeurs comme Lutt et sa tribu ?

— Je vois ce que tu veux dire. En tout cas, on ferait mieux d'ouvrir l'œil afin d'intervenir pour équilibrer les choses si elles se gâtent.

— Tu es une vraie mère poule, Oscie.

— Et toi, tu es mon plus beau coq, vieux salaud. Parfois, je me demande ce qu'il se serait produit si ta découverte avait été faite par quelqu'un d'autre.

— L.H. serait devenu dictateur de l'univers, ou pire. Je trouve qu'il a déjà parcouru pas mal de chemin rien qu'avec les miettes qu'il a glanées dans mes notes. Regarde ce qu'il en a fait : son foutu Centre d'Écoute !

— Je trouve étrange que les Drènes ne se soient jamais heurtés au même problème.

— Ce n'est pas dans leur nature.

— Si seulement nous pouvions nous introduire secrètement chez eux pour les étudier...

— Ils sauraient immédiatement qu'on les espionne et ce serait pire que de renverser de l'essence sur une fourmilière. On ne peut pas prendre un tel risque.

— J'aimerais quand même rencontrer un jour cette Habiba, fit Osceola. Tous les Drènes que nous avons connus la prennent pour Dieu.

— Les collecteurs des contributions se prennent tous pour Dieu. Mais laisse-moi tranquille un instant, veux-tu ? Je vais faire apparaître une de ces petites créatures jaunes à fourrure.

La politique n'a jamais été une science. C'est une forme d'art. Seuls ceux qui manquent d'imagination peuvent y voir une science, et leurs « lois » s'effondrent toujours quand le besoin de créativité se fait sentir. En fait, c'est là le point de friction entre toute science et toute créativité.

L'Art de la politique de *Sil Amil*
Publications Séminoles

Le sénateur Gilpertoon Woon arriva avec une heure de retard à la réunion prévue avec Lutt dans le bureau de celui-ci à l'*Enquêter*. Il était midi moins dix quand il poussa la porte d'un air vif mais préoccupé.

Ayant été prévenu par ses documentalistes, Lutt était à son bureau devant un bon canard à l'orange accompagné de haricots frais. L'un des procédés favoris de Woon, lui avaient dit les documentalistes, était d'arriver ainsi à ses rendez-vous le ventre plein et de prolonger ensuite la conversation de manière à avoir devant lui un hôte affamé.

Le sénateur, petit homme rondouillard à l'abondante chevelure grise, aux joues grasses et aux yeux porcins, éructa discrètement à la vue du repas de Lutt puis déclara de sa voix grave et melliflue :

— Je ne savais pas qu'il s'agissait d'un déjeuner d'affaires.

Lutt lui indiqua un fauteuil de l'autre côté du bureau et attendit que Woon fût assis.

— Ce n'est pas un déjeuner d'affaires. J'espère que vous avez apprécié votre repas chez Roselini. Leur faisan est particulièrement réussi.

— Vous me faites espionner, mon garçon ? demanda Woon.

— Un homme aussi en vue que vous l'êtes, Sénateur, est reconnu partout où il passe.

Lutt repoussa les restes de son déjeuner et appela un grouillot pour qu'il enlève le plateau. Quand la porte se fut refermée et qu'ils furent seuls dans le bureau, il déclara :

— Passons maintenant aux choses sérieuses. Nous avons une élection à gagner.

Woon croisa les mains sur son estomac rebondi.

— Et à votre avis, mon garçon, quel serait notre problème

immédiat pour y arriver ?

— Premier point, vous cessez de m'appeler « mon garçon ». Je m'appelle Lutt Hanson et je suis candidat à la Présidence. Deuxième point, examinons la manière dont il faut agir avec Phoenicia. Elle pourrait nous poser des problèmes si nous ne la muselons pas.

— Eh bien... Mr. Hanson. Votre mère m'avait prévenu que vous aviez du caractère. Heureux de constater qu'elle avait raison.

— Vous savez ce qu'elle fait en ce moment ? demanda Lutt.

— Elle a dit qu'elle avait une affaire importante à régler et qu'elle ne pouvait pas assister à la présente réunion.

— Mon frère et elle sont en train d'installer le nouveau siège de l'entreprise familiale.

— Vraiment ? Elle m'a dit que les anciens bureaux de L.H. seraient transformés en sanctuaire à sa mémoire. C'est bien cela ?

— Sur le papier, ce sera du plus bel effet.

— Il y a peut-être quelque chose qui m'échappe ? Quelque chose que j'aurais besoin de savoir ?

— Je vous le dirai donnant, donnant. Moi aussi, j'ai besoin de savoir une chose. Où en êtes-vous de votre projet de me faire assassiner sur Vénus ?

Les petits yeux de Woon se rétrécirent encore. Il blêmit légèrement.

— Mr. Hanson, il faut que je sache comment vous avez eu cette information.

— C'est mon père qui me l'a dit.

Souriant légèrement, Lutt agrémenta sa réponse d'un mensonge.

— Il m'a dit également un certain nombre de choses qu'il savait sur vous.

— Bordel de merde ! Je me débarrasse d'un Hanson que j'avais sur le dos et il faut qu'un autre vienne prendre sa place !

Ainsi, Woon fait partie de ceux que Père manipulait grâce à son Centre d'Écoute, se dit Lutt. Tous les détails du complot pour m'assassiner doivent se trouver quelque part dans le Saint des Saints.

— Je voulais juste que vous sachiez qui commande ici, dit-il à Woon. Ma mère n'a jamais eu accès aux sources d'information privées de Père.

— C'est ce qu'il m'a toujours dit, mais il ne m'avait jamais parlé de vous.

— Cela fait partie de mon héritage. Vous n'avez pas remarqué tous les gardes Hanson dans cet immeuble quand vous êtes entré ?

— Comment ne les aurais-je pas remarqués ? Ils voulaient me fouiller des pieds à la tête jusqu'au moment où j'ai appelé votre mère. Elle s'est excusée, mais en ajoutant que les gardes étaient là sur son ordre. Que se passe-t-il donc ici ?

— Rien d'autre qu'un léger désaccord familial sur la question de savoir qui contrôle exactement quoi.

— Pas si léger que ça, j'ai l'impression. Il y avait bien une cinquantaine de gardes dans les couloirs, et tous armés jusqu'aux dents.

— Nous attribuerons cela à l'existence d'une menace terroriste, si le besoin s'en fait sentir. Pour votre part, vous pouvez considérer cela comme une démonstration de force de la part de ma mère. Elle veut me prouver que c'est elle qui donne les ordres à la garde Hanson.

— Et qui tient aussi les cordons de la bourse ?

— J'ai d'autres sources.

— Et des occupations ruineuses. Qu'est-ce que c'est que ce projet en cours dans vos ateliers ?

— Une invention qui nous rapportera gros.

— Quand cela ?

L'interphone de Lutt sur son bureau bourdonna à ce moment-là, interrompant sa réplique. La voix de la standardiste lui dit :

— Excusez-moi, Mr. Hanson, mais votre mère est sur la ligne trois.

— Oui, Mère ? fit Lutt en prenant la communication.

La voix mondaine de Phoenicia lui parvint, à peine déformée par l'amplificateur.

— Il n'y avait rien dans le testament de ton père concernant ton atelier, Lutt. J'ai fait mettre des gardes dans le bâtiment pour assurer sa sécurité.

— Et pour m'empêcher d'entrer ? fit Lutt en plissant le front.

— Voyons, mon enfant. Toi et ton employé, ce Samar, vous pourrez y retourner dès que vous aurez été mis au courant des nouvelles mesures de sécurité.

— Ainsi, tu as jeté Samar dehors, également. Je vois le tableau.

— Toutes les recherches effectuées dans ton atelier l'ont été sur le temps et avec les fonds de la Compagnie, Lutt. À aucun moment tu n'as cessé d'être l'employé de l'Entreprise Hanson.

Lutt réprima une réaction de rage. Sa mère était une rusée salope ! Quelles que fussent les dispositions arrêtées par son père dans son testament, elle allait le coincer à chaque tournant jusqu'à ce qu'elle ait satisfaction !

— Je comprends, Mère, répondit-il. Mais dans son testament Père dit que l'*Enquirer* et l'Agence de Presse des Spirales m'appartiennent. Vas-tu contester cela aussi ?

— Oh non ! C'est indépendant de ton drôle de vaisseau spatial, n'est-ce pas ?

— Il fonctionne selon le même principe que le communicateur.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de vaisseau spatial ? demanda Woon à ce moment-là.

— Il y a quelqu'un avec toi ? voulut savoir Phœnicia.

Lutt enfonça une touche de commande et vit le visage de sa mère apparaître sur l'écran du bureau. En même temps, elle vit les occupants de la pièce.

— Ah ! C'est vous, Sénateur, dit-elle. C'est vrai que vous deviez vous rencontrer au sujet de la campagne de Lutt.

— Bonjour, madame, dit Woon. Navré que vous ne puissiez vous trouver parmi nous.

Ce ton mielleux..., fit Ryll. Est-ce qu'il ne courtièrait pas votre mère ?

Ce n'est pas impossible. Il faudra ouvrir l'œil.

— J'espère que vous saurez faire entendre raison à mon fils, dit Phœnicia.

— Et j'espère de mon côté, madame, que nous n'allons pas vers une pénible confrontation devant les tribunaux au sujet de l'héritage de votre fils. Ce serait une forme tout à fait stupide de suicide politique.

Phœnicia mit une main sur sa bouche.

Lutt regarda le sénateur. Ce vieux politicien rusé venait-il de choisir son camp ? Une telle décision pouvait être dictée par un mélange de peur et d'intuition politique. Mais il était temps de mettre la chose à l'épreuve.

— Si une telle chose devait se produire, je serais dans l'obligation de retirer ma candidature, dit-il.

— Sage décision, approuva Woon.

— Il n'est pas question que je sois gênée en quoi que ce soit dans la manière dont j'administrerai l'Entreprise Hanson, dit Phœnicia.

— Les questions secondaires peuvent toujours faire l'objet de compromis, déclara le sénateur. Puis-je offrir mes services en tant qu'arbitre ?

— Il n'y a pas de raison pour qu'il y ait des conflits, dit Phœnicia.

Lutt perçut la nuance de conciliation dans sa voix.

Je ne saisis pas très bien les motivations de votre mère, fit remarquer Ryll.

Elles sont ambivalentes. D'un côté, sa fierté maternelle voudrait me voir devenir Président. Mais de l'autre, je ne suis qu'un pion sur l'échiquier de ses ambitions.

Vous autres les Terriens, vous êtes vraiment étonnants.

— Je suis certain de pouvoir trouver un arrangement acceptable pour toutes les parties concernées, déclara Woon.

— C'est d'accord pour moi, dit Lutt. Et toi, Mère ?

— Que désires-tu exactement, mon fils ?

— J'ai toujours aimé être indépendant. Père l'avait bien compris. Il est temps que tu le comprennes aussi. Je veux qu'on me lâche la bride.

— Il me semble que je te l'ai déjà lâchée d'une manière

considérable. Tu as carte blanche en ce qui concerne tes ambitions politiques, ainsi que mon assurance que...

— Ce sont tes ambitions politiques, Mère.

— Disons nos ambitions, fit-elle, conciliante.

— Si nous gardons la tête sur les épaules, nous serons tous gagnants, dit Woon.

— Exactement ! approuva Phœnicia.

— Le sénateur et toi pourrez discuter de tout cela en détail, dit Lutt. Mais vos rencontres devront être absolument secrètes.

— C'est entendu, soupira Phœnicia.

Lutt avait déjà eu l'occasion d'entendre ce genre de soupir. C'était pour sa mère une manière discrète de marquer une victoire.

Elle lui dit « au revoir » d'une petite voix douceuse qui ne fit que confirmer ses soupçons et raccrocha.

Quand l'écran s'éteignit, Lutt tourna vers Woon un regard dur. Le moment était venu de placer son petit bluff.

— Sénateur, dit-il avec le visage impassible d'un joueur de poker, au premier signe du moindre coup fourré de votre part, je vous descends en flammes. J'ai pour cela toutes les munitions qu'il me faut.

— Mr. Hanson, je suis votre homme comme j'ai été celui de votre père. Vous lui ressemblez terriblement et je me suis déjà fait une raison.

— Tenez-vous éloigné de Morey. C'est le défaut de la cuirasse familiale. On ne peut pas se fier à lui. Je suis au courant de toutes ses activités et il n'y a rien qu'il puisse faire pour m'en empêcher.

— Pas plus que moi, je présume. C'est un sacré dispositif de renseignement que vous avez là, Mr. Hanson.

— Le meilleur qui existe. À présent, écoutez-moi bien. Toutes les concessions que vous ferez à ma mère ne seront que du vent. Vous et moi sommes les seuls à diriger cette campagne. Est-ce clair ?

— Parfaitement clair. Mais quels sont mes leviers de négociation ?

— Elle veut à tout prix que je sois Président. Elle doit craindre aussi que je ne révèle certaines choses que je sais sur les affaires de la Compagnie. Si elle me force à rechercher des financements, je sais où m'adresser pour vendre mes informations.

Woon plissa les lèvres et expira silencieusement.

— Elle voudrait vous faire épouser cette mondaine de Spokane, Eola Van Dyke. Quel est votre point de vue sur cette question ?

Lutt se laissa aller en arrière. *Épouser Eola ?* Il songea à Nishi, qui se trouvait actuellement à l'autre bout du globe. Encore une salope ! Son père avait raison. On ne pouvait se fier à aucune femme !

— Si c'est le seul levier dont nous disposons pour la convaincre, servez-vous-en, dit-il.

— Et les anciens bureaux de L.H. dans le silo à missiles ?

— C'est mon domaine privé. Aucun compromis là-dessus. Elle transformerait ces lieux en un endroit où Père n'aurait jamais accepté de mettre les pieds.

— Elle semblait très préoccupée par quelque chose que vous devez y faire, dit Woon. Je n'ai pas très bien saisi de quoi il s'agit.

— Simplement de l'empêcher d'entrer, ainsi que mon frère.

Les lèvres de Woon émirent une sorte de vibration chantante.

— Et si elle vous coupe les vivres ?

— Nous avons d'autres ressources, ne vous en faites pas. L'identité des donateurs et des donatrices aurait même de quoi vous surprendre.

Woon souleva sa masse du fauteuil où il était assis.

— Plus rien ne peut me surprendre, dit-il en baissant les yeux vers Lutt. Mais savez-vous, Mr. Hanson, que vous avez grandi depuis la dernière fois que nous nous sommes vus ?

— C'est depuis mon accident. J'ai été en contact avec une substance chimique qui a fait repartir mes hormones de croissance. Rien de préoccupant, croyez-moi. Je suis en parfaite forme physique.

— J'ai jeté un coup d'œil à votre dernier bilan dans la Maison des Plaisirs, fit Woon en souriant.

— Je vois que je ne suis pas le seul à avoir mes sources d'information. Il faudra que je songe à colmater cette fuite.

— C'est pour cela que je vous en ai parlé, Mr. Hanson. Et soyez tranquille. Votre gain de taille est une excellente chose pour notre campagne. De toute l'histoire électorale des États-Unis, c'est toujours le candidat présidentiel le plus grand de taille qui l'a remporté.

Il y a des raisons de croire que votre mère a pu remplacer le médicament de votre père à son insu. J'ignore si vous souhaitez, utiliser cette information, mais il est légalement possible de soutenir la thèse selon laquelle elle aurait fait en sorte de hâter sa fin.

*Rapport d'enquête ultra-confidentiel
destiné uniquement à Lutt Hanson Junior*

Vêtue d'une robe en tissu éponge bleu ciel, Nishi faisait les cent pas dans le salon de la villa, plongé dans une pénombre moirée de clair de lune. Elle ne savait pas pourquoi elle veillait ainsi. Elle n'avait pas de montre sur elle, mais il devait être plus de minuit. En passant devant la fenêtre, elle voyait la trace brillante du clair de lune argenté sur la mer et les ombres des palmiers en pots, le long de la balustrade, qui se projetaient noires et effilées sur la terrasse comme des silhouettes de sorcières.

Les ronflements de Lorna Subiyama étaient un fond sonore auquel se mêlait le bruit de la mer sur les rochers au pied de la villa. Le sol tremblait sous l'effet d'un battement de cœur qui remontait à la nuit des temps.

Que faisons-nous maintenant que les articles de Lorna sont presque achevés ?

Que voudriez-vous faire ?

La question était en suspens à la limite de son esprit conscient et elle se posait des questions sur son origine. Ses pensées lui jouaient des tours, ce soir, se disait-elle.

Qu'est-ce que j'ai envie de faire ?

C'est bien là la question.

Elle porta un doigt plié à sa bouche et le mordit.

Quelque chose bougea dans un coin du salon.

Un des chats de la gouvernante, sans doute, se dit Nishi.

Pas chat. Chose avec fil a fait mal.

Nishi poussa une exclamation étouffée et cessa de faire les cent pas pour scruter l'endroit où elle avait entendu le bruit. Brusquement, elle marcha jusqu'à la porte et actionna l'interrupteur. La lumière pâle des appliques murales éclaira le salon et elle vit, dans le coin, une petite

boule de fourrure jaune entortillée dans le cordon d'un lampadaire. Ni tête, ni pattes, ni queue n'étaient visibles, mais la forme générale et la couleur suggéraient un chat qui se serait mis en boule pour se protéger.

Chose avec fil a fait mal.

C'était bien ça ! La pensée était directement projetée dans sa tête !

La créature se débattit contre le piège qui l'emprisonnait et une touffe de poils se tordit dans un nœud du cordon entortillé.

Ouille !

Mue par une sympathie instinctive, Nishi se rua dans le coin du salon pour défaire le nœud en tirant délicatement sur le cordon afin de ne pas faire de mal à la créature. Elle ne lui voyait toujours ni tête, ni queue, ni pattes.

— Qu'êtes-vous donc ? demanda-t-elle en caressant la fourrure soyeuse.

Ami drène.

Drène ? Ryll était drène. Elle se souvint des billets de Ryll qui se matérialisaient dans les airs pour atterrir sur ses genoux. *Vous êtes un cadeau de Ryll !*

Ryll, Ryll, Ryll. Ryll être drène. Drène ami.

Nishi s'assit par terre et attira la boule de fourrure contre elle. Il s'en dégageait une légère odeur de renfermé, pas déplaisante du tout. Un grondement sourd montait de quelque part à l'intérieur. Elle sentait sa respiration profonde et régulière, mais ne voyait toujours ni tête, ni bouche, ni pattes.

L'odeur de renfermé lui rappelait de vieux souvenirs. Elle se sentit prise par des images de son passé. Elle voyait le visage de sa mère à travers les barreaux d'un berceau, elle se penchait sur elle pour l'embrasser en glissant sous les couvertures un biberon et une petite voiture de Donald en caoutchouc. Nishi n'avait pas repensé à ce jouet depuis des années. Il était bleu ciel et Donald, en costume de marin de la même couleur, était moulé sur le siège, beaucoup trop grand par rapport à la taille de la voiture.

Qu'est devenu ce jouet ?

Pas savoir.

La créature sur ses genoux s'adressait à elle en émettant directement ses pensées dans sa tête. Nishi le savait, elle reconnaissait l'étrangeté de la situation, mais elle ne pouvait s'empêcher d'avoir les larmes aux yeux de nostalgie.

Je pleure pour un vieux jouet perdu.

Nishi beaucoup causes de chagrin.

La créature sur ses genoux avait raison. Les larmes qu'elle versait s'adressaient à de nombreuses choses qui avaient disparu de sa vie à jamais. Des amis, son père et ses frères morts au champ d'honneur, sa

mère, morte moins d'un an après le jour sinistre où un capitaine de la Légion était venu lui annoncer « toute notre sympathie dans ces douloureuses circonstances ».

Nishi sentait les larmes ruisseler le long de ses joues et tomber sur la créature à fourrure blottie contre elle. Du coin de sa robe, elle essuya le poil jaune et remarqua qu'il y avait de minces rayures noires à un endroit. La créature se retourna alors sous ses mains, plaçant les rayures noires contre Nishi. Elle était de nouveau toute jaune.

Les rayures noires sont dessous.

Dessus, dessous, pas d'importance.

Comment vais-je t'appeler ?

Nishi aime jaune ?

Oh oui ! Tu es ma petite chose jaune.

Chose jaune.

Chose jaune, se dit Nishi. *Drôle de nom pour une drôle de créature.* Elle éprouva soudain un élan de reconnaissance envers Ryll. *Comment a-t-il fait pour savoir que je me sentais si seule ? Où es-tu, Ryll ? Où Lutt t'a-t-il emmené ?*

Elle baissa les yeux vers la créature blottie contre elle et sécha ses larmes. Ridicule de pleurer sur un passé qui ne pouvait être changé.

Ma petite chose jaune tendre, se dit-elle. *J.T. Ça y est, j'ai trouvé. Je vais l'appeler Jiti.*

Cajolant Jiti dans ses bras, elle retourna dans sa chambre à coucher où elle plaça son nouveau petit compagnon sur son lit et s'apprêta à retirer sa robe.

Homme derrière fenêtre !

L'avertissement avait été abrupt. Elle se figea, la robe toujours sur le dos, et se tourna vers l'embrasure profonde de la fenêtre où elle vit, assis dans l'ombre, la cigarette à la bouche et un sourire entendu au coin des lèvres, le commandant O'Hara.

— J'ai vu de la lumière. Je me suis dit que vous vous sentiez peut-être un peu seule.

Il pivota sur ses fesses et se laissa glisser par-dessus le rebord de la fenêtre à l'intérieur de la chambre à coucher. Elle vit qu'il ne portait qu'une mince robe de chambre blanche. De sa voix la plus glaciale, elle lui dit :

— Sortez d'ici immédiatement ou je crie. Je suis vierge et j'entends le rester.

Il s'avança vers elle à petits pas très lents.

— Je ne crois pas que vous crierez. Il est temps qu'un vrai homme s'assure de la réalité de votre virginité.

Pas toucher à elle !

Nishi sentit l'impact solide de la pensée de Jiti et O'Hara, de toute évidence, le sentit aussi. Il s'arrêta net.

— Sortez d'ici ! répéta Nishi.

Sortir tout de suite ou tête faire très mal !

L'avertissement inquiétant émanait de Jiti.

O'Hara fit deux pas en arrière. Il jeta un coup d'œil à la créature sur le lit, puis à Nishi.

— Comment faites-vous ça ? dit-il.

— Sortez sans faire d'histoires ou ça ira très mal pour vous, dit Nishi.

O'Hara ferma très fort les paupières et se pressa les tempes à deux mains.

— Arrêtez ! gémit-il.

— Sortez et ne revenez jamais plus à moins d'y être invité, déclara Nishi en pointant un doigt tremblant sur la porte.

O'Hara rouvrit les yeux et passa piteusement devant elle pour s'éclipser rapidement.

Quand la porte se fut refermée, Nishi s'assit sur le lit à côté de Jiti et caressa doucement sa fourrure jaune.

— Tu es bien plus qu'un animal de compagnie, dit-elle.

Nishi amie. Méchant homme vouloir accouplement lubrique avec Nishi. Nishi vouloir accouplement avec Lutt.

C'est vrai, mais je ne dois pas lui donner ce pouvoir sur moi. Pas encore.

Elle se mit à penser à Lutt avec nostalgie. Allait-il épouser cette fille de la haute ?

Il a besoin de moi. Je suis sa seule amie.

Elle se dit tout à coup que Lutt Hanson Junior était l'homme le plus complexe qu'elle eût jamais rencontré. C'était un solitaire esclave de ses compulsions. Il ne voulait pas d'amis. Il n'avait pas de temps à leur consacrer. Il fallait dépenser beaucoup d'énergie pour entretenir des amitiés. Les amis étaient des sources d'ennuis. Et pourtant, il avait vraiment besoin d'elle, besoin d'une compagne intime, de son amour, de son amitié. Pourrait-il jamais arriver à comprendre ses propres motivations ? Et quelle sorte d'influence exerçait exactement Ryll sur celui dont il partageait la chair ?

Lutt menait à vrai dire deux vies distinctes, pas seulement à cause de Ryll mais également à cause de l'ambivalence de ses propres pulsions.

Gagnée par le sommeil, Nishi éteignit la lumière et se glissa sous les draps. Jiti vint se blottir dans le creux de son cou.

Nishi dormir. Jiti pas laisser arriver mauvaises choses.

C'était une pensée réconfortante. Elle s'endormit en caressant la fourrure soyeuse de Jiti et se réveilla à l'aube avec la même présence chaude au creux de son cou, qui frémissait de contentement de manière audible. Elle s'étira longuement et bâilla. C'était la première

nuît vraiment paisible qu'elle eût connue depuis son arrivée dans cette villa.

Merci, Jiti.

Amie arriver.

On frappa en même temps à la porte et la voix de Subiyama demanda doucement :

— Tu ne dors plus, Nishi ?

— Qu'y a-t-il, Lorna ?

Subiyama entra, massive dans son peignoir de bain rose, les cheveux dans une serviette rouge enroulée en turban.

— Ce coup-ci on a décroché la timbale, ma chérie. Un message de mon bureau, transmis par la Légion. Phoenicia Hanson en personne demande à te voir.

— Me voir, moi ?

— Conférence au sommet, ma poule. Veux-tu parier qu'elle va essayer de t'acheter ?

Nishi se redressa dans son lit et tendit le bras pour prendre sa robe de chambre, qu'elle passa sur ses épaules.

— Elle a déjà essayé une fois et elle a eu la réponse qu'elle méritait.

Le sommier fit un creux lorsque Subiyama s'assit au bord du lit.

— Je sais, ma poule, mais imagine un peu la copie que ça va donner. « La maman de Hanson Junior essaye de corrompre la Chanteuse Vierge. » Par notre correspondante déjà sur place, la seule et unique Lorna Subiyama.

— Je ne crois pas qu'elle me proposera encore de l'argent. C'est quelque chose de différent, cette fois-ci. Mais d'aussi tordu, ça tu peux y compter.

— Une seule façon de le savoir, ma poule. Je demande à tes copains légionnaires de la conduire ici.

— Pourquoi pas ? fit Nishi en se levant du lit et en enfilant ses bras dans les manches de la robe de chambre. Où est Mrs. Ebey ?

— Elle nous prépare un peu de café, dit Subiyama en regardant la boule de fourrure jaune qui occupait l'oreiller de Nishi. C'est bien plus marrant de dormir avec un homme qu'avec un petit chat, tu sais ? Et ce commandant O'Hara en pince sérieusement pour toi.

— Mais pas moi pour lui.

— Tu crois que tu peux encore te farcir Hanson, hein ? Pourquoi pas, après tout ? Un milliardaire a probablement plus d'attrait, à l'endurance, qu'un simple officier de la Légion.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers la porte en ajoutant :

— À plus tard, ma poule. Je crois que je vais aller encore tester l'endurance de mon légionnaire.

Quand elle fut sortie, Jiti remua sur son oreiller.

Grosse dame vouloir accouplement drène lubrique.

— Elle n'est pas drène, Jiti. Elle est humaine comme moi, dit Nishi.

Grosse darne humaine vouloir accouplement drène lubrique, insista Jiti.

— C'est vrai qu'elle a des idées lubriques, que ce soit pour les Drènes ou pour les humains, admit Nishi en gloussant.

Grosse dame vouloir accouplement lubrique avec beaucoup humains.
Grosse dame avoir pensées lubriques méchant homme O'Hara.

— Je suis sûre que tu as raison, Jiti. Lorna est ce que l'on appelle une créature hypersexuée.

Mrs. Ebey apparut à ce moment-là dans l'encadrement de la porte, une tasse de café fumant à la main.

— À qui parliez-vous, Miss Nishi ?

— À moi-même, Mrs. Ebey. Posez la tasse sur ma table de nuit.

— Voulez-vous que je sorte vos vêtements ?

— Je m'en occuperai, merci. Allez déjeuner. Je vous verrai dans un moment. Je veux que nous parlions de Phœnicia Hanson et que vous me disiez tout ce que vous savez sur elle.

— Il y a une raison particulière ?

— Elle va venir me voir.

— Les articles de Lorna ont dû la mettre dans tous ses états. Tirez d'elle tout ce que vous pourrez, Miss Nishi. Des millions !

— Nous venons cela, Mrs. Ebey. Laissez-moi, à présent.

Quand elle fut partie, Jiti s'agita de nouveau sur l'oreiller.

Dame Ebey avoir mauvaises pensées Phœnicia. Dame Ebey penser beaucoup argent. Pourquoi Dame Ebey penser toujours argent ?

Comme elle entendait quelqu'un qui marchait dans le couloir, Nishi composa une réponse muette.

Mrs. Ebey se fait vieille et elle a peur pour l'avenir, expliqua-t-elle. *Elle n'a personne pour s'occuper d'elle.*

Dame Ebey penser Phœnicia très méchante personne.

Elle l'est probablement.

Jiti pas laisser méchantes personnes faire du mal à Nishi Jiti ami Nishi.

Elle souleva d'une main la petite boule de fourrure jaune et la pressa contre elle.

Je sais que tu es mon ami, Jiti. As-tu faim ? Que manges-tu habituellement ?

Jiti manger petites choses dans l'air. Respirer fort, manger. Pas se soucier pour Jiti. Jiti jamais faim.

L'annonce des fiançailles de Ms. Eola Van Dyke et de Lutt Hanson Junior a été rendue publique aujourd'hui à Spokane par les parents de la jeune fille, Mr. et Mrs. Percival S. Van Dyke. Aucune date n'a été fixée pour le mariage ; mais selon des sources bien informées, il pourrait être célébré à la Maison-Blanche, si les espoirs de Mr. Hanson se réalisent.

Article du Spokane Breeze

La chemise ouverte jusqu'au nombril, Lutt faisait face à la porte fermée du bureau de son père, dans le silo à missiles. Le redoublement d'activité causé par les ordres de Phœnicia faisait ce soir-là ressembler le complexe à une serre chaude, presque aussi chaude que les locaux de l'*Enquirer*. Conformément à sa politique éditoriale sur les économies d'énergie, le journal avait arrêté son système de climatisation et Lutt, dégoulinant de transpiration sur le torse et sous la ceinture, s'était réfugié dans le complexe en prétextant que c'était le seul endroit où Woon et lui pouvaient se rencontrer secrètement.

Woon, que les effets de serre de l'*Enquirer* rendaient lyrique, avait fait prendre des photos de Lutt au travail dans un véritable bain de vapeur.

— Les sondages approuvent à soixante et un pour cent le caractère de votre programme « conforme aux aspirations du peuple », déclara-t-il.

Que le peuple aille se faire foutre, pensa Lutt.

Mais la campagne marchait bien. Même Morey le reconnaissait. Que ce fût sur les ordres de Phœnicia ou simplement pour mettre un peu d'eau dans son vin, il ne faisait plus de remarques perfides sur « mon frère le Président ».

Attends seulement que je contrôle le ministère de la Justice, Morey, et je te montrerai comment la justice fonctionne sous mes ordres !

La visite qui avait fait le plus plaisir à Lutt était celle du major Capitaine. Elle était venue le trouver à l'*Enquirer* le jour même où sa candidature avait été annoncée et, voyant en Lutt un possible futur commandant en chef, s'était montrée concise et efficace.

— À la lumière de votre nouveau statut, Mr. Hanson, je voudrais mettre à votre disposition, au nom de notre général, toutes les facilités

dont vous pourriez avoir besoin de la part du Commandement Général de la Patrouille de Zone. Il va de soi que nous travaillerons de pair avec les Services Secrets pour assurer votre protection officielle et que, si vous avez besoin d'un quelconque service de notre part, nous nous ferons un plaisir de mettre nos installations à votre disposition.

Lutt se disait qu'il avait fait preuve de beaucoup de retenue en ne lui demandant pas si elle voulait l'emmener pour interrogatoire. Elle avait dû aussi penser à leurs précédentes rencontres, car elle avait ajouté :

— Si j'ai commis un impair dans le passé, veuillez l'attribuer à une obéissance aveugle de ma part à mon serment d'allégeance.

— Si je gagne cette élection, Major Capitaine, soyez assurée que la P.Z. sera la première à en bénéficier.

Il trouvait cette réplique tout à fait digne d'un homme d'État et Woon l'en avait félicité.

— Vous commencez à parler comme un Président, ma parole ! Il ne nous reste plus qu'à leur distribuer quelques coups de pompe au cul pour qu'ils nous fournissent un entourage officiel adéquat.

Le résultat ne se fit pas attendre : trois escadrons de la P.Z. ; le premier à l'*Enquirer*, le second dans la propriété familiale et le troisième, mobile, pour l'accompagner pendant sa campagne. Les gardes Hanson et sa mère avaient protesté, mais Lutt avait répondu d'une voix toute sucrée :

— Ils font leur devoir en me protégeant. Vous ne voudriez tout de même pas que je demande à tous ces braves garçons de renoncer à leur devoir ?

Il trouvait amusant de voir la garde Hanson et la P.Z. se bousculer pour être plus près de lui et mieux l'espionner. Les gardes, naturellement, faisaient leurs rapports à sa mère. Et la P.Z., supposait-il, à Woon.

Moi, je n'ai que le Centre d'Écoute de Père pour m'informer.

Il regarda une fois de plus le bureau autour de lui. Il était resté à peu près comme il l'avait trouvé le soir où son père était mort. Lutt pensait avoir découvert la plupart des chausse-trappes, mais le Centre d'Écoute à l'étage l'intimidait toujours. Il devait y avoir un agencement dans tous ces pièges, pensait-il, mais il était incapable de mettre le doigt dessus. Il avait tout de même la satisfaction de savoir que ni Morey ni sa mère n'oseraient jamais aller aussi loin que lui, même si les gardes Hanson attendaient à l'extérieur en compagnie de l'escadron mobile de la P.Z. Les gardes avaient toujours refusé catégoriquement d'entrer dans les locaux personnels du vieux L.H.

Je crois que je commence à penser comme mon père. Et c'est peut-être justement l'erreur fatale à laquelle il s'attendait.

Les ordinateurs centraux continuaient à bourdonner et à engranger

les informations sur les activités tentaculaires des Entreprises Hanson, bien que Phœnicia et Morey eussent essayé de couper toutes les connexions avec la Compagnie. Mais Lutt n'osait pas encore passer ses propres instructions dans le système. Quand sa mère se plaignait à Woon, le sénateur avait pour consigne de temporiser, d'essayer de gagner du temps.

Depuis le début, Lutt se servait de ces bureaux comme refuge, et il donnait à Woon et à Morey l'impression qu'il suivait d'ici leurs moindres mouvements, comme l'avait fait son père. Mais ils finiraient par le mettre à l'épreuve, et ils découvriraient peut-être la supercherie.

Merde ! se dit Lutt en regardant l'escalier mécanique qui conduisait au Centre d'Écoute.

Ryll, qui s'était contenté ces derniers temps d'un rôle d'observateur silencieux, protesta en percevant l'orientation des pensées du cohabitant de son corps.

Non, Lutt. C'est trop dangereux !

Si je ne peux pas me servir du Centre d'Écoute, je suis perdu. Je serai confiné au rôle de marionnette entre les mains de Phœnicia ou, encore pire, de Woon.

Lutt se leva de son fauteuil et le sentit en même temps vibrer anormalement sous lui. Instinctivement, il plongea au sol. Un tir oblique de fléchettes siffla au-dessus de sa tête, arrosant l'espace qu'il venait de quitter. Il les vit s'écraser contre une baie en verre blindé et retomber brisées par terre en crépitant. Un servorobot sorti d'une niche murale proche se précipita pour ramasser les morceaux.

Il pourrait être en train de ramasser également mes morceaux.

Votre père était une bête sauvage ! accusa Ryll. *Ne vous approchez pas de ce Centre d'Écoute !*

Trop tard, mon petit Ryll. Maintenant, c'est lui ou moi. Je ne vais pas me laisser battre par un macchabée !

Saisissant la canne de commande de son père, Lutt traversa l'espace qui le séparait de l'escalier mécanique et le mit en marche. Face aux sinistres avertissements gravés sur les contremarches, il se laissa porter jusqu'en haut en concentrant son attention sur les murs, le palier et l'étroit passage qui conduisait au Centre d'Écoute proprement dit.

Le vieux a peut-être placé d'autres pièges du même genre que ce fauteuil, qui n'explosent pas la première fois.

Par pitié, Lutt, redescendez, supplia Ryll.

C'est aussi dangereux de descendre que de continuer. Peut-être plus dangereux, même, pour quelqu'un qui n'a pas su résoudre le problème en haut. Cessez donc de me distraire. Cela seul pourrait nous être fatal.

Lutt s'arrêta sur le seuil de la pièce et examina l'encadrement de la porte. Aucun piège n'était apparent, mais il n'y avait rien eu non plus

en bas pour révéler le secret du fauteuil.

Il appuya sur une commande de la canne et fit un pas de côté, mais la porte s'ouvrit sans incident. Lentement, prenant appui sur la canne comme il avait vu faire son père, il franchit le seuil.

Il se trouvait maintenant dans le sanctuaire sacré de son père. La coupole transparente qui contenait les « dernières volontés » adressées à Morey était demeurée intacte. Le dossier était visible à l'intérieur.

Lutt contempla les panneaux muraux autour de lui, avec leurs étranges configurations de graphiques et de diodes électroluminescentes. Il se rappelait que son père travaillait sur l'un de ces panneaux la dernière fois qu'il lui avait rendu visite ici. Oui, ce devait être celui-ci. Il les avait même comptés à partir du sol et du coin de mur le plus proche pour repérer son emplacement.

Qu'est-ce qui m'a poussé à faire ça ?

Était-ce quelque chose dans le comportement que son père avait eu ce jour-là ? Y avait-il une clé dans les gestes qu'il avait faits devant lui ?

Peut-être essayait-il de me montrer quelque chose. Une sorte d'épreuve pour savoir si j'avais remarqué.

Il se tourna vers la coupole transparente qui avait abrité le dossier portant son nom. La coupole était demeurée basculée en arrière sur ses charnières et, pour la première fois, Lutt remarqua la présence d'un fil rouge presque microscopique sous le joint. Il se pencha en avant pour l'examiner et suivre son cheminement autour du socle et vers le bas. Il continuait dans le joint du carrelage puis remontait le mur modulaire, oui, exactement jusqu'à l'élément que son père avait démonté puis remplacé.

Le fil rouge était-il ce qu'il semblait être ?

Lutt demeura un long moment à méditer cette idée.

« Le Centre d'Écoute t'appartient à présent, et il n'appartient qu'à toi. »

Les « dernières volontés » de son père.

Non, Lutt, ne faites pas ça ! implora Ryll en percevant la pensée qui se formait dans sa tête. *Votre père était un homme à l'esprit retors et dangereux !*

Il était aussi sur le point de mourir et il le savait.

Vous ne pouvez pas lui faire confiance ! C'est trop hasardeux !

Lutt ne répondit pas. Il posa la main sur l'élément qu'il avait repéré. D'un coup sec, il tira dessus et l'arracha au mur. Puis il le retourna dans sa main. Il était réversible ! Il le remit en place dans l'autre sens.

— Là-haut, Lutt !

C'était la voix de son père ! Il leva les yeux vers le plafond, qui s'était transformé en écran. Il vit son père assis devant ses ordinateurs centraux, dans l'autre pièce.

— Pas mal comme enregistrement, n'est-ce pas ? demanda l'image de son père. Réponds si tu veux, mais je ne suis malheureusement pas là pour faire la causette avec toi comme au bon vieux temps. D'ailleurs, ça n'a jamais été très passionnant, entre nous soit dit.

Son père le regardait directement du plafond. Ses yeux artificiels ressemblaient à des antennes d'insecte sous son front.

— Tu as eu du cran de me faire confiance, poursuivit la voix, mais je suppose que tu as reconnu dans ce fil rouge un de mes petits circuits tout ou rien. Quand même, tu ne pouvais pas en être tout à fait certain.

Un rire énorme secoua la silhouette assise dans son fauteuil au plafond.

— Vieux salaud ! s'écria Lutt. Tu es mort et tu trouves encore le moyen de te foutre de ma gueule !

— Inutile de glapir comme ça, reprit l'image enregistrée. Je te connais bien, tu sais, mon fils. Ça fait longtemps que je t'observe. Tu ne laisseras pas Morey ou ta mère mettre les pieds dans ce bureau, mais ils ont déjà essayé de déconnecter mon système de contrôle et de communication. Rien d'étonnant.

De nouveau, un grand rire secoua l'image du vieux L.H.

— À quoi joues-tu, cette fois-ci ? murmura Lutt.

— Le seul qui soit capable de détruire ces liaisons est sans doute ton oncle Dudley, poursuivit L.H. Je ne crois pas qu'il le fasse, mais tu dois tenir compte de cette possibilité. Ce vieux Dud a toujours été parfaitement imprévisible.

Une quinte de toux interrompit le monologue. Quand elle fut passée, l'image pointa un doigt vers Lutt en disant :

— Le Centre est à toi, mon fils. Mais il ne te servira strictement à rien si tu ne l'utilises pas de la seule bonne façon. En te montrant impitoyable.

— Encore en train de me mettre à l'épreuve, grogna Lutt.

— Les commandes du Centre d'Écoute se trouvent sous l'endroit où étaient les dernières volontés adressées à ton nom, reprit L.H. Dès l'instant où tu as pris ma note, tous les pièges mineurs à l'exception de celui qui protège la lettre destinée à Morey ont été désamorçés. Il est le seul à pouvoir prendre cette lettre, mais tu ne le laisseras jamais faire. Néanmoins, tu te demanderas ce que je lui disais et tu me maudiras chaque fois que tu y penseras. C'est une vilaine épine que je t'ai plantée dans le flanc, afin que tu n'oublies jamais mon conseil. Sois impitoyable, exactement comme je l'ai été. C'est la seule façon de gagner, mon fils !

Une fois de plus, la toux interrompit le vieillard qui parlait. Il reprit d'une voix faible, mais il ne fallait pas se fier aux apparences :

— Je crois que ta mère a trafiqué mon médicament. Mais c'est sans

importance. De toute manière, je n'aurais pas pu durer longtemps. Elle a toujours été impatiente. C'est pour cela que je l'ai épousée. Je n'ai jamais trop aimé ses manières mondaines, mais c'est une vraie dure. Je m'étais dit qu'elle me donnerait des enfants coriaces.

Une vieille main noueuse s'agita du plafond dans la direction de Lutt.

— Adieu, Lutt. Cette fois-ci, c'est pour de bon. Tu crois que tu sauras être digne de mes attentes ?

L'écran du plafond s'éteignit.

Lutt toucha le socle de la coupole où s'était trouvée sa lettre. Il était froid. Il appuya sur le dessus. Rien ne se produisit. Le fil rouge ? Il glissa un ongle dessous et tira. Le socle s'ouvrit comme une coquille, dévoilant l'agencement habituel écran cathodique-clavier avec au-dessous un nouveau vidcom et son écran. Les doigts de Lutt dansèrent sur le clavier de recherche, tapant le nom de Morey, audio seul.

La voix de Morey sortit aussitôt du haut-parleur situé sous l'écran cathodique.

— Je te répète, Gil, qu'il nous bluffe. Je suis sûr qu'il n'a aucun moyen de nous espionner.

— Tu as peut-être raison, mais suppose que tu fasses erreur ?
(Woon)

Un enregistrement, ou une conversation en temps réel ?

Lutt souleva la poignée de commande du vidcom et tapa le nom de Morey. Des lumières clignotèrent sur les panneaux muraux tandis que les circuits du Centre d'Écoute localisaient son frère. Une sonnerie retentit.

— Je me demande qui ça peut être, fit Morey.

Il y eut un déclic.

— Je croyais avoir dit que je ne voulais pas être dérangé ! s'écria Morey.

— Je te dérange quand ça me plaît.

Il y eut une exclamation étouffée à l'autre bout du fil.

— Où es-tu ? Je ne reçois pas d'image.

— Je vais te faire un dessin, dans ce cas. Mets-toi bien dans la tête que je ne bluffe pas. Woon ! Bougez votre cul d'ici et ne vous approchez plus de mon frère, ou je vous retire l'eau du bocal ! Vous saisissez ?

— Oui, oui, Mr. Hanson.

Lutt donna à sa voix une intonation grave, apaisante.

— Morey, j'aimerais que tu aies l'obligeance de veiller à ce que Mère ne me procure pas trop d'ennuis. De cette manière, tu pourras continuer à jouir de ton existence. Et, pour le cas où il te viendrait des idées de violence, je te signale que tout ce que je sais de toi deviendrait public dès l'instant où je ne serais plus là pour l'en

empêcher. Absolument tout !

Il coupa la communication et s'apprêtait à remettre la poignée de commande en place lorsqu'il lui vint une nouvelle idée. Était-ce possible ? Il tapa Phoenicia. Rien ne se produisit. Quel nom son père lui donnait-il en privé ? Pas de surnom affectueux, c'eût été déplacé. Peut-être un nom de code. Il l'avait traitée de dure. Il essaya « dure ». Toujours rien. « Mondaine » ? Non plus. Il se laissa aller en arrière et explora sa mémoire. « Ne faire confiance à aucune femme », trop long. « Femme » ? Il essaya cela et entendit aussitôt la voix de sa mère.

— Lutt finira par céder quand j'aurai exercé assez de pression sur lui.

Un enregistrement ?

Oserait-il lui révéler qu'il pouvait l'espionner ? À qui était-elle en train de parler et où ? Chez elle ?

Il composa le numéro de la maison sur la poignée de commande et le bureau de sa mère apparut sur l'écran. Elle était assise derrière son imposante table de travail antique et la personne qui lui faisait face n'était pas visible.

— Ah ! tu es là, Mère, dit-il. Avec qui es-tu ?

— C'est gentil d'appeler, Lutt, répondit Phoenicia. Ton vidcom est sûr ?

— Personne n'a jamais pu installer d'écoutes dans le bureau de Père.

— C'est donc de là que tu m'appelles. Justement, j'aurais besoin de discuter de cela avec toi. Il me semble que Morey a le...

— Morey n'a pas à se mêler de ma campagne ni à mettre les pieds dans ces bureaux !

— Je n'aime pas beaucoup ce ton, Lutt.

— Morey continue de voir Gil et j'ignore qui d'autre est au courant.

Il appuya sur la touche d'identification de la poignée de commande et l'écran lui donna les nom et qualité de la personne assise devant Phoenicia. « Barbara Morrison, secrétaire administrative du sénateur Woon. »

— Si je t'appelle, Mère, c'est que j'ai appris que tu recevais Barbara Morrison, la secrétaire administrative de Gil. C'est cette personne qui est avec toi en ce moment ?

Phoenicia répondit d'une voix de glace.

— En quoi mes rencontres avec Barbara t'intéressent-elles ?

— Nos liens avec Woon doivent être tenus secrets jusqu'à ce que nous soyons prêts à les annoncer.

— Je suis tout à fait capable d'organiser des rencontres secrètes !

— Mais j'ai été mis au courant.

— De quelle manière ? demanda-t-elle, impérative.

— Je ne te le dirai pas.

— Tu es aussi mauvais que l'était ton père !

— Je peux être pire. De quoi Barbara et toi étiez-vous en train de discuter ?

— Elle dit que ta campagne se déroule très bien. Est-il exact que tu refuses tout débat public avec tes adversaires ?

— C'est exact.

— Est-ce bien avisé ?

— Nous n'aurons pas besoin de débat quand nous exhiberons Deni-Ra.

— Mais quelques débats contradictoires te fourniraient une magnifique occasion de montrer en public tes qualités d'homme d'État.

— Qui a dit ça ?

— Je n'accepte pas ce ton insolent !

— J'ai l'intention de remporter cette élection, Mère. Et tes rencontres avec Ms. Morrison pourraient nous causer des ennuis.

— À titre d'information, déclara Phœnicia d'une voix glaciale, je te signale qu'elle et moi avons justement discuté de cette question.

— Très intéressant. Et qu'avez-vous décidé ?

— Le sénateur annoncera bientôt publiquement son soutien à ta candidature. Il entraînera avec lui de nombreux partisans du P.I.A. Naturellement, le Parti pour l'Indépendance Américaine élèvera des objections, mais notre stratégie électorale doit tenir compte des voix contrôlées par le sénateur Woon.

— Ms. Morrison ?

L'écran se brouilla un instant, puis montra les deux femmes de profil. *Super, ce gadget*, se dit Lutt. Ms. Morrison était une petite brune au visage pincé et aux demi-verres rectangulaires qui allaient parfaitement avec son air asexué d'employée de bureau.

— Oui ? dit-elle en faisant face à l'objectif.

— Un instant, je vous prie.

Lutt tapa son nom sur le clavier en demandant sa fiche confidentielle. Sur l'écran supérieur s'afficha un bref compte rendu. Lieu de naissance, études, carrière professionnelle. Puis : « agent du P.I.A. au secrétariat du sénateur Woon. Adresse régulièrement ses rapports au Bureau central du P.I.A. ».

Il se tourna vers elle.

— J'ai été informé, Ms. Morrison, de vos activités d'espionne au détriment de Gil.

Elle étouffa une exclamation.

— Mais que dis-tu, Lutt ? demanda Phœnicia.

— Un peu de patience, Mère.

Il appuya sur la touche indiquant : « Informations

compromettantes » et prit connaissance des nouvelles indications avec une jubilation grandissante.

— Je suis au courant de tout ce qui concerne votre petite maison de Virginie et les activités auxquelles vous vous livrez là-bas, Ms. Morrison, dit-il. J'ai également eu vent de votre marché avec l'ambassadeur de France. Il est dangereux de jouer sur deux tableaux à la fois. Vous ne saviez pas cela ?

Une main à plat sur chaque joue, elle regardait Lutt avec une expression effarée.

— Voilà ce que vous allez faire, Ms. Morrison, reprit Lutt. Vous allez dire au Bureau central du P.I.A. que Gil a retourné sa veste. Qu'il a l'intention de me trahir. Vous pouvez faire ça, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête sans retirer ses mains de ses joues.

— Vous leur direz que les bruits qui couraient sur ce prisonnier extraterrestre étaient faux. Il n'y a jamais eu un tel prisonnier. Vous saisissez ?

De nouveau, elle hocha la tête.

— Et vous me demanderez chaque jour de nouvelles instructions sur ce qu'il faudra dire au P.I.A. et à l'ambassadeur de France. C'est bien compris ?

— Oui, souffla-t-elle d'une voix à peine audible.

— Maintenant, quittez la maison de ma mère et faites en sorte que personne ne vous voie !

— Une seconde ! protesta Phœnicia.

Barbara Morrison hésita.

— Sortez ! ordonna Lutt.

La secrétaire administrative se hâta de gagner la porte. Lutt s'adressa alors à sa mère.

— Ta naïveté politique a failli détruire ma campagne, Mère. Elle était sur le point de m'entraîner dans un débat public où j'aurais été ridiculisé.

— Lutt... je te jure que je ne savais pas.

— Bien sûr que tu ne savais pas ! Aussi, dorénavant, tu t'abstiendras de toute initiative politique sans m'avoir préalablement consulté !

Elle se raidit.

— Je ne suis pas si stupide que tu le crois, Lutt. Et je suis ta mère.

— Mais tu ne diriges pas ma campagne.

— Très bien, Lutt.

Il se souvenait de l'avoir entendue employer exactement le même ton avec son père. Et il n'était pas dupe.

— Si tu essayes de me rouler, tu le regretteras, dit-il.

— Ce sont des menaces ?

— Je vois que je me suis fait comprendre.

— Mais je suis ta mère !

— Alors, comporte-toi en tant que telle !

— Je ne peux pas croire que ces paroles sortent de la bouche de mon propre fils !

— Encore une chose, Mère. Je veux que tu augmentes le budget de Samar Kand à mon atelier.

Elle se raidit de nouveau.

— Pour ces questions financières, Morey et moi avons décidé...

— Décidez le contraire, maintenant, Mère. Je suis sûr que tes amies mondaines aimeraient apprendre tous les détails sur la manière dont tu as failli bousiller ma carrière politique.

— Tu saborderais ta campagne uniquement pour me nuire ?

— Ne me mets pas au pied du mur, Mère. Je ne veux pas que ces petits détails viennent distraire mon attention quand il s'agira de remettre sur pied le G.O.P.

Il coupa la communication et leva les yeux vers le plafond.

— J'ai été assez impitoyable à ton goût, Père ?

Mme Hanson sera transportée dans l'île à partir de Marseille à bord d'un hélicoptère blindé d'où elle ne pourra pas voir l'extérieur. Elle sera étroitement gardée pendant toute la durée du voyage. Si ses rencontres avec Mlle D'Amato se font en privé, toutes leurs conversations devront être enregistrées secrètement.

*Ordre de mission spécial O.E.B. N° 30
Légion étrangère française*

Nishi demeura plusieurs minutes devant la fenêtre après le départ du messager. Le déjeuner qu'elle venait de prendre lui était resté sur l'estomac.

Ainsi, Phœnicia arrivait ici dans moins d'une heure.

Ai-je eu tort de dire à Lorna qu'elle ne pouvait pas assister à cet entretien ?

Un léger bruit derrière elle la fit se retourner. Des servorobots étaient en train de nettoyer et de ranger le salon de réception. L'un d'eux, lui apprit Jiti, portait un dispositif d'espionnage.

De nouveau, elle fit face à la fenêtre. Un vent assez vif rendait la mer moutonneuse. C'était une froide journée de fin d'automne. Elle ne s'était pas attendue à avoir si froid au bord de la Méditerranée. Elle frissonna.

C'est peut-être l'appréhension de cette rencontre ?

Jiti, en boule sur le canapé voisin, secoua sa fourrure jaune.

Nishi pas avoir peur. Jiti veiller.

Je sais que tu es là pour me protéger, Jiti. Mais je ne comprends vraiment pas pourquoi Phœnicia a tenu à venir ici en personne.

Savoir bientôt.

Nishi regarda tendrement le petit animal. Non... bien plus qu'un animal. Depuis que Jiti était là, la vie était devenue bien plus douce et plus intéressante pour elle. La créature lui communiquait les pensées non seulement de son entourage habituel, mais également de toutes les personnes qui se trouvaient à une distance raisonnable. Qu'allait-elle lui révéler des pensées de Phœnicia Hanson ?

Toute la famille Hanson est tellement imprévisible ! se disait-elle. Pourquoi Lutt n'est-il pas venu ? Il est peut-être fâché à cause des articles

publiés par Lorna ? Mais il n'a même pas essayé de m'envoyer un mot depuis trois mois. Bien sûr, il est pris par sa campagne. Mais tous ces bruits sur son prochain mariage avec Eola Van Dyke.... J'espère qu'il ne va pas se laisser faire.

Nishi pas s'inquiéter !

Elle sentit une vague de sympathie chaleureuse qui émanait de Jiti et s'efforça de se détendre.

Lutt, mon homme entre deux mondes. Humain et drène, privé et politique. Pourquoi brigue-t-il de si hautes fonctions ?

Nishi savoir bientôt, fit Jiti.

Et que devient ce pauvre Ryll ?

Ryll Drène. Ryll ami, répondit Jiti.

De sa fenêtre, Nishi apercevait deux batteries de canons de la Légion, avec leurs tourelles grises et leurs nez effilés sur un fond de pins maritimes.

Partout il y avait des armes. Même Lorna en avait apporté une, une espèce d'antiquité qu'elle appelait son « égaliseur ». La Légion en faisait un objet de plaisanterie.

Nishi soupira. Les effets des articles publiés par Lorna commençaient à s'estomper et sa rédaction en réclamait d'autres à cor et à cri. On lui demandait même un livre. Lorna faisait état d'offres considérables.

— Des millions, ma chérie. Ils sont prêts à payer des millions ! *Phoenicia vient ici parce qu'elle a peur du scandale que pourrait causer un tel livre. Comment réagirait-elle si je révélais publiquement que Lutt a rompu sa promesse de mariage ?*

C'était Lorna qui avait eu cette idée, aussitôt soutenue avec enthousiasme par Mrs. Ebey. On pouvait faire confiance à Mrs. Ebey pour flairer un filon intéressant.

Et pourquoi pas ? Je n'ai pas tellement de ressources à part ça. Et ma vie privée m'appartient. Lutt ne semble plus du tout s'inquiéter de moi.

Nishi chichiteuse, railla Jiti.

Il avait ramassé ce terme dans les pensées de quelqu'un et s'en servait maintenant chaque fois qu'elle avait besoin qu'on la secoue pour la distraire de ses appréhensions.

Nishi sourit, puis fronça aussitôt les sourcils. Le mystère qui entourait Jiti ne l'affectait pas outre mesure, mais il y avait tout de même des moments où elle se demandait si cette créature ne pouvait pas exercer secrètement une influence sur elle. Les gens avaient un comportement bizarre face à Jiti. Tout le monde croyait que c'était un chat, par exemple. Même O'Hara en était persuadé, et il était venu s'excuser de son « comportement indigne », qu'il avait mis sur le compte d'« un verre ou deux de trop ». Mais personne ne semblait s'intéresser particulièrement à Jiti. Avait-il une méthode pour

décourager les curiosités ?

Jiti ami de Nishi, affirma-t-il de nouveau.

Elle sentit déferler sur elle la vague apaisante de l'intérêt que lui portait la créature et secoua la tête. Se tourmenter l'esprit ne lui faisait aucun bien. Elle laissa son regard errer jusqu'à la ligne d'horizon. Ce point lointain qu'elle apercevait dans le ciel était-il l'hélico qui amenait Phoenicia Hanson ? Il grossissait avec une rapidité étonnante et prit bientôt l'aspect d'un gros hélicoptère de la Légion. Elle entendait maintenant son moteur et le sifflement du rotor. *Est-ce bien celui-là ?* Parfois, les hélicos amenaient des gradés qui venaient lui parler de Vénus et de la nécessité de conclure les négociations concernant l'achat de communicateurs à Lutt.

Seulement, grâce à Jiti, elle savait maintenant que ce n'étaient pas seulement les communicateurs que la Légion désirait.

Elle était après quelque chose de bien plus gros. Elle voulait le secret des Spirales, avec toute la technologie des voyages dans l'espace qui lui était rattachée.

Trois mois s'étaient écoulés depuis son retour de Vénus, et elle commençait à perdre patience aussi bien avec la Légion qu'avec Lutt.

Et l'aide promise par le Raj Dud ? Où était-elle ?

Je n'aurais jamais dû leur donner ma parole d'honneur de ne pas chercher à m'échapper.

L'inspecteur régional de la Légion eût été presque une raison en soi de défier son propre code d'honneur. Petit et gras, le crâne surmonté d'un toupet noir, il ne s'exprimait que d'une manière onctueuse.

— Nous ne devons pas éveiller la curiosité de l'ennemi, mon enfant. Vous avez subi des torts et vous éprouvez un penchant naturel bien compréhensible pour ce Hanson.

L'hypocrisie de l'inspecteur la révoltait.

— Les Chinois n'ont-ils pas accès aux dépêches de la nouvelle agence de presse de M. Hanson ? avait demandé Nishi.

— Bien entendu ! Mais ils ne manifestent pour l'instant aucune curiosité inquiétante.

L'inspecteur n'avait soufflé mot de tous les câbles qu'il avait envoyés à Lutt, et qui étaient tous demeurés sans réponse. Qu'aurait-elle pu faire de plus ? Ramper jusqu'à Lutt pour se coucher à ses pieds ? Pas même pour le salut de la Légion !

Elle en avait assez des platitudes de cet inspecteur.

— Ces Yankees essayent toujours de nous exploiter au maximum, dit-il. Faites-moi le plaisir de presser ces Hanson comme des citrons, mon enfant. Nos agents nous rapportent que les articles de Mme Subiyama leur donnent des sueurs froides.

Ainsi, la Légion avait l'intention d'utiliser le chantage en guise de paiement ! Où était l'honneur dans tout ça ? De tels procédés étaient

parfaitement inexcusables, même si les choses n'allaient pas très bien à Paris et encore moins bien sur Vénus. Et comment pouvaient-ils encore parler d'honneur alors que leur « petite mascotte » croupissait dans une stupide villa au bord de l'eau ?

J'en ai fait assez pour eux, se dit-elle. Je ne peux plus nie satisfaire d'être prisonnière, même s'il s'agit d'une prison de la Légion.

L'hélicoptère qui approchait décrivit une large courbe au-dessus de la villa et descendit se poser sur un petit terre-plein au nord où, selon la légende locale, l'empereur romain Trajan avait autrefois l'habitude de s'exercer aux sports équestres.

Cela leur donnait un étrange regard sur le passé, songeait Nishi. Lorna et elle utilisaient cet endroit pour s'entraîner au tir avec l'antique pistolet qui avait appartenu au grand-père Subiyama. Bien que la Légion trouvât l'arme amusante et pas très dangereuse, elle ne laissait Lorna s'en servir que sous surveillance.

Nishi vit descendre de l'appareil une femme vêtue d'un tailleur gris à la coupe impeccable. Elle se baissa pour échapper au souffle du rotor et se tourna alors vers la villa. Nishi reconnut Phoenicia Hanson. Un officier l'accompagnait. Il lui offrit son bras et la conduisit à l'écart de la zone de danger. Là, ils demeurèrent quelques instants à converser sous le sifflement strident de l'hélicoptère. À un moment, l'officier gesticula avec véhémence en criant quelque chose, mais Phoenicia secoua négativement la tête, impassible.

Nishi !

C'était Jiti, qui semblait affolé.

Que se passe-t-il, Jiti ?

Femme Phoenicia apporter chose avec poison pour tuer Nishi !

Elle regarda vivement la petite boule de fourrure, puis de nouveau la fenêtre derrière laquelle Phoenicia parlait toujours avec l'officier de la Légion.

Tu en es sûr, Jiti ?

Jiti sûr.

Mais comment pourrait-elle faire ça sans se faire prendre immédiatement ?

Poison agir trois jours après. Discrètement. Nishi rien sentir. Gardes pas trouver.

La maudite !

Brusquement, Nishi se précipita hors de la chambre, grimpa les marches d'escalier quatre à quatre et entra sans frapper dans la chambre de Lorna Subiyama qui, vêtue d'une robe d'appartement rose bonbon ondoyante, était allongée sur son lit en train de lire un livre. Mais Nishi ne se laissa pas abuser par cette apparente soumission à ses ordres de se tenir éloignée de Phoenicia. Elle savait que Subiyama avait l'intention de descendre écouter la conversation en cachette dès

qu'elles seraient installées dans le salon de réception.

— Tu as changé d'avis, lui dit Lorna. Tu viens me demander d'assister à ton entretien avec cette dame.

— Tu te trompes. Où est ton arme ?

— Mon arme... tu veux parler de la vieille pétoire de mon grand-père ?

— Le pistolet avec lequel nous nous entraînons !

— Que diable crois-tu pouvoir faire avec ça ? Un carton sur la vieille Hanson ?

— Donne-le-moi, s'il te plaît, dit Nishi en tendant la main.

— O.K., ma poule. Mais tâche de nous fournir de quoi faire de la bonne copie.

Elle passa la main sous son matelas et en sortit le pistolet antique, un 357 Magnum à crosse sculptée.

Nishi le lui arracha des mains.

— Sois prudente avec ce truc-là, l'avertit Subiyama. Souviens-toi qu'il a la détente facile.

L'arme paraissait lourde et meurtrière dans la main de Nishi, et elle faillit la rendre. *Mais il faut bien que je me défende !* se dit-elle.

— Est-il prêt à tirer ? demanda-t-elle.

— Il est chargé, lui répondit Subiyama. Mais si tu m'expliquais un peu de quoi il retourne ?

— Tu peux descendre et écouter derrière la porte.

Subiyama se hâta de saisir une caméra enregistreuse miniature et de soulager le lit de sa masse.

— Je savais bien que tu changerais d'avis !

Sans s'arrêter pour voir si Lorna la suivait, Nishi se précipita vers l'escalier pour descendre. Une fois dans le petit salon, elle déplaça une table qui se trouvait contre le mur, avança un fauteuil et s'assit en dissimulant l'arme sur ses genoux. La porte qui donnait sur la véranda était grande ouverte devant elle et elle entendait des pas qui se rapprochaient. Jiti était une boule jaune sur un coin du canapé voisin.

Chose avec poison être dans l'anse du sac, l'informa Jiti. *Nishi vouloir Jiti faire mal dans tête méchante femme ?*

Ne lui fais pas peur ! Je dois savoir d'abord ce qu'elle mijote exactement.

Jiti dire tout de suite à Nishi.

Phoenicia, agrippant dans sa main un sac assorti à son tailleur gris, franchit le seuil du salon d'un pas vif et s'arrêta pour laisser ses yeux s'accoutumer à la pénombre. Un officier âgé de la Légion, que Nishi avait déjà vu plusieurs fois en compagnie de l'inspecteur, entra derrière Phoenicia et s'arrêta à sa hauteur. Il plissa les paupières dans la direction de Nishi.

— Ah ! vous êtes là, mademoiselle.

— Laissez-nous, ordonna Nishi.

— Je ne serai pas loin, au cas où vous auriez besoin de quelque chose, fit l'officier en s'inclinant avant de sortir.

— Ces gens sont odieux ! s'écria Phœnicia dès qu'elles furent seules. Ils ne m'ont même pas laissée amener ma secrétaire.

Elle s'avança vers le milieu du salon, en tournant insensiblement la poignée du sac dans la direction de Nishi.

Attention ! avertit Jiti. Méchante femme attendre homme de la Légion s'éloigner.

Nishi arma le pistolet et pointa le canon sur Phœnicia.

— Si vous tournez encore ce truc d'un millimètre dans ma direction, je vous tue, dit-elle.

Phœnicia se figea. Les deux femmes se dévisagèrent en silence, évaluant la situation. Nishi ne quittait pas le sac des yeux et Phœnicia était à l'affût de la moindre occasion. Nishi remarqua l'éclat froid de ses yeux bleu pâle, la détermination qui se lisait dans le visage impassible. Elle se sentait la bouche sèche et aurait voulu s'humecter les lèvres, mais se retint de le faire pour ne pas laisser deviner sa peur.

Phœnicia n'essaya pas de nier ses intentions.

— Comment avez-vous su ? demanda-t-elle.

— J'ai mes sources, dit Nishi. Laissez tomber votre sac.

Phœnicia ouvrit la main et le sac tomba bruyamment par terre. Le choc déclencha le mécanisme de la fléchette. On n'entendit même pas un sifflement, mais simplement un léger « ping » au moment où le projectile touchait une statue en bois représentant la « Vierge explorée » près de la porte de la bibliothèque.

— Et maintenant ? demanda Phœnicia.

— J'étais en train de réfléchir, dit Nishi. Savez-vous que la Légion utilise toujours la guillotine pour punir les crimes de haute trahison ?

Phœnicia blêmit.

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Mon Lutt chéri serait bien débarrassé de vous.

— Savez-vous à qui vous parlez ? demanda Phœnicia, non sans avoir porté machinalement la main à son cou.

Méchante femme penser couper tête, expliqua Jiti.

Qu'est-ce qui lui a fait croire qu'elle devait me tuer ?

Jiti transmit un flot d'informations qui firent presque vaciller Nishi.

Lutt fils vouloir accouplement lubrique Nishi. Lutt fils vouloir... vouloir... Méchante femme vouloir Lutt fils accouplement lubrique femme Eola... vouloir Lutt fils président... Quoi signifier président ? Oh ! Subiyama écrire pas gentil article Lutt fils. Peut-être Lutt, fils pas président à cause de ça.

El c'est uniquement pour cela qu'elle voulait me tuer ?

Méchante femme vouloir faire mal à Lutt pis. Vouloir faire peur à lui.

Phœnicia fit passer le poids de son corps d'une jambe sur l'autre et Nishi, craignant qu'elle ne dissimule une nouvelle arme, releva légèrement le canon de son pistolet.

— Ne faites aucun mouvement brusque, dit-elle. Cette arme a la descente facile.

Elle se mordit aussitôt la lèvre inférieure, sachant qu'elle l'avait dit tout de travers. C'était toujours comme ça quand elle dépassait ses limites de tolérance nerveuse.

Pas autre poison, dit Jiti.

— Il y a bien quelque chose que vous désirez suffisamment pour que nous puissions négocier, déclara Phœnicia Hanson.

— Votre fils, par exemple ?

— Vous me surprenez beaucoup. Miss D'Amato.

— Vous ne me surprenez guère, Phœnicia.

Les lèvres de Phœnicia se pincèrent devant cette familiarité, mais elle ne protesta pas.

Méchante femme s'inquiéter Lutt fils boire trop d'alcool, expliqua Jiti.
Méchante femme penser Nishi responsable.

— Vous croyez peut-être que c'est ma faute si Lutt boit un peu trop ces temps-ci ? demanda Nishi.

— En partie, c'est certain. Mais il y a aussi la mort récente de son père.

— Et je fais obstacle à vos projets.

— Mon fils doit apprendre à se comporter de manière plus responsable, dit Phœnicia. Il doit suivre la voie que je lui ai tracée.

— En épousant cette Eola Van Dyke ?

— En faisant un mariage en rapport avec sa classe sociale. Je suis certaine que vous comprenez ces raisons. Les Français ont parfaitement conscience des impératifs de classe.

Méchante femme penser Nishi vouloir beaucoup argent, expliqua Jiti.

— Vous croyez encore que vous pouvez m'acheter, dit-elle à Phœnicia.

— Tout le monde a son prix.

— Et vous auriez économisé ce prix en me tuant, c'est bien cela ?

— Je suis une femme d'affaires, Miss D'Amato.

— Et vous ne savez penser qu'en centimes et en francs. Quant à moi, je suis une putain que l'on paye pour sa peine. Ensuite, vous n'aurez qu'à retourner dire à Lutt que vous m'avez achetée.

— Pour son bien !

— Un petit garçon à la personnalité fragile, dominé par sa mère, incapable de conduire comme il l'entend son existence ! Je ne crois pas avoir envie d'épouser un tel homme.

— De quoi avez-vous envie, dans ce cas ?

— Je veux connaître le secret du système de communications par Spirales mis au point par Lutt. Je veux aussi un de ses vaisseaux spatiaux en parfait état de fonctionnement.

— Vous voulez quoi ?

— Vous m'avez bien entendue. Dans quelques minutes, je ferai venir ici mes protecteurs de la Légion. Ils viendraient de toute manière, car je ne doute pas qu'ils épient toutes les conversations qui ont lieu dans cette villa. Ils examineront votre sac ainsi que l'arme qu'il dissimule.

— Vous croyez qu'ils oseraient m'accuser, moi ? demanda Phœnicia, mais d'une voix sans force.

— Ils vous arrêteront sous l'inculpation d'atteinte à la sûreté de l'État. Ils indiqueront ensuite à votre fils le prix de votre vie. Crovez-vous qu'il acceptera de payer ?

Phœnicia se frotta le cou et parla d'une voix très faible.

— Ne soyez pas mélodramatique, ma petite.

Méchante femme penser Lutt fils pas sauver elle, intervint Jiti.

— Vous doutez de votre fils, dit Nishi. Vous n'êtes pas certaine qu'il viendrait à votre secours comme la Légion l'a fait pour moi.

— Ils n'oseront pas retenir prisonnière la mère du futur Président des États-Unis !

— Mais si je fais en sorte que son élection soit impossible ? demanda Nishi. En tant que mère d'un candidat perdant, en quoi vous distingueriez-vous de n'importe quel autre assassin ?

Phœnicia ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais la referma sans qu'il en sorte un son.

Méchante femme penser beaucoup faire mal Nishi, avertit Jiti. *Danger pour Nishi. Méchante femme beaucoup penser Lutt. Nishi vouloir savoir quoi penser méchante femme ?*

Dis-le-moi, demanda Nishi.

De toute évidence, la conversation avait provoqué chez Phœnicia un afflux de pensées concernant Lutt. Jiti, avec son vocabulaire limité, se trouvait presque dans l'impossibilité de les transmettre à Nishi.

Méchante femme détester père mort. Maintenant, détester Lutt fils. Faire mal à elle. Peut-être causer tête coupée. Lutt fils dire à elle pas faire politique. Lutt fils faire accouplements lubriques beaucoup femmes. Pas dire vérité. Lutt fils faire mal Morey frère. Lutt fils méchant homme.

Arrête ! ordonna Nishi.

Elle prit une longue inspiration saccadée. Elle soupçonnait déjà l'influence néfaste de cette horrible famille sur Lutt, mais les révélations apportées par Jiti dépassaient tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

— Je connais bien Lutt, dit-elle. Ses menaces ne doivent pas être prises à la légère.

Le visage de Phœnicia s'empourpra, de la base du cou à la racine des cheveux.

Nishi pointa le pistolet sur la droite et pressa la détente. La détonation fit trembler la pièce et la balle se perdit dans le mur, projetant des éclats de plâtre sur le carrelage.

L'officier qui avait amené Phœnicia fut dans le salon avant que Nishi pût compter jusqu'à deux. Il fut immédiatement suivi d'un peloton de la garde habituelle que commandait O'Hara.

Phœnicia s'était recroquevillée sur elle-même, les deux mains sur la bouche.

Nishi agita le canon du pistolet.

— Voilà le sac où elle dissimulait l'arme avec laquelle elle voulait me tuer. La flèche empoisonnée s'est logée dans cette statue de la Vierge, là-bas. Je veux voir immédiatement l'inspecteur régional.

— Dès que nous pourrons vous l'amener, mademoiselle, lui dit O'Hara en empoignant d'une main ferme le bras de Phœnicia. Vous avez fait preuve de beaucoup de ruse, mademoiselle D'Amato, en retournant la situation à votre avantage. Je suis sûr que nous obtiendrons tout ce que nous voulons, à présent.

— Je n'en suis pas aussi sûre que vous, lui dit Nishi. Lutt se fera peut-être un plaisir de vous laisser procéder à son exécution si vous ne manœuvrez pas comme il faut.

Subiyama s'avança vers Nishi, sa caméra miniature à la main. Elle émit un léger sifflement admiratif.

— J'ai tout enregistré, ma poule. Je ne sais pas si tu penses la même chose que moi ?

— Lutt n'acceptera jamais la défaite tant qu'il pourra faire quelque chose pour l'empêcher, dit Nishi. Nous ne devons pas commettre la moindre erreur de jugement sur ce qu'il est prêt à accomplir pour s'assurer la victoire.

Elle se demandait ce qu'elle pouvait faire pour accentuer la pression sur lui. Révéler qu'il abritait un Drène dans son corps ? Non. Cela risquait de se retourner contre Ryll. Elle ne pouvait pas faire cela, d'autant moins que le Raj Dud en personne lui avait demandé de veiller sur la sécurité du Drène. Mais Lutt n'avait pas besoin de connaître ses scrupules.

Ryll Drène, intervint Jiti. Aider Drène.

— Si tu tiens la reine mère, tu le tiens aussi, dit Subiyama.

Nishi soupira. Même Lorna ne comprenait pas Lutt.

— Sa mère, une vulgaire meurtrière ? s'esclaffa Subiyama. Oh non ! Il ne peut pas laisser ça se répandre. Cela foutrait son élection par terre.

— Il faut le forcer à en prendre conscience, dit Nishi. Où est Mrs. Ebey ? Je veux qu'elle porte un ultimatum à mon ex-fiancé.

— Tu renonces donc à lui ? demanda Lorna.

— Je n'ai aucun désir de m'allier à une famille aussi tarée, répondit Nishi. Et c'est bien regrettable, car j'aurais fait une épouse idéale pour ce pauvre garçon.

C'est avec un extrême regret que je mets aujourd'hui un terme à ma longue association avec le Parti pour l'Indépendance Américaine. En même temps, je dois dire que je me considère comme privilégié et que je suis fier d'apporter mon soutien à Lutt Hanson Junior et à la plate-forme du G.O.P. Les événements récents ne m'ont guère laissé le choix. Le P.I.A., naguère défenseur acharné des droits de l'homme, est devenu un outil insensible aux mains des riches. Nous avons tous de la chance que le G.O.P. soit là pour relever le flambeau sacré.

Cilperton Woon
dans sa déclaration publique officielle

Je ne vous laisserai pas menacer Drénor, insista Ryll. Si vos attitudes guerrières n'étaient qu'un subterfuge politique, je les tolérerais à la rigueur, mais lorsque vous suggérez d'organiser une expédition contre ma patrie sacrée...

Taisez-vous, stupide Drène ! Je combattrai les Français ou les Drènes si ça me chante. Je ferai tout ce que j'aurai envie de faire et ce n'est pas vous qui m'arrêterez.

Lutt se tenait devant la fenêtre du bureau de son père dans l'ancienne caverne à missiles, une boulette de basilic humide dans la main gauche. L'idée de mâcher et d'avaler cette substance lui répugnait et il n'avait cessé de s'y préparer mentalement toute la matinée. Le basilic exerçait sur lui un effet presque comparable à celui d'un excès de boisson. Mais après l'entretien qu'il venait d'avoir avec l'ambassadeur de France, il devenait indispensable d'y avoir recours.

On va se régaler, mon petit Ryll, jubila-t-il en pétrissant de nouveau la boulette.

Ryll éprouvait à la fois de la répulsion et de l'attraction pour le basilic. Comme il était tentant de se laisser glisser dans les limbes vaporeux de la drogue, d'oublier les soucis, les discussions avec le cohabitant de sa chair... Mais Lutt supportait mieux que lui la dangereuse substance, même si cela augmentait sa pugnacité et émoussait un peu ses idées. Cela le rendait physiquement maladroit, également, mais il ne faisait aucun doute qu'il avait le contrôle total de leur corps lorsque celui-ci était saturé de bazel.

Vous avez intérêt à ce que je demeure alerte pour mieux vous conseiller,

plaida Ryll tandis que Lutt s'apprêtait à porter le basilic à sa bouche.

Me conseiller sur quoi, mon petit Ryll ?

Il mordit un morceau de boulette et l'avalait.

Vous commettez de nombreuses erreurs, lui dit Ryll.

Par exemple ?

La P.Z. favorise son propre jeu en ne divulguant pas votre secret sur Deni-Ra. Vous avez eu tort de charger votre frère d'arranger cela. Et votre décision d'abandonner votre mère à son sort est mauvaise.

Ses ennuis, ma mère les a cherchés. Quant à Morey, je veux lui flanquer la plus belle trouille de sa vie !

Déjà, son esprit commençait à s'embrumer légèrement, mais il poursuivait, emporté par son enthousiasme :

Et vous savez ce qui lui fait le plus peur ? Que je devienne un jour Président !

Mais la P.Z. et Deni-Ra sont dangereux, je vous le répète !

Ryll sentait ses idées s'appesantir beaucoup plus rapidement que Lutt.

Morey ne peut rien comploter contre moi sans que je le sache. Mon Centre d'Écoute me renseigne sur tout. De plus, les gardes de Deni-Ra me rapportent toutes leurs conversations.

Woon va arriver d'un moment à l'autre. Il croira que vous êtes ivre !

Et alors ?

En désespoir de cause, Ryll essaya une fois de plus de faire ce qu'aucun Drène n'avait jamais réussi : bloquer par idmagie les effets du bazel. Comme d'habitude, il échoua.

Lutt perçut sa tentative, ainsi que l'affaiblissement de ses énergies mentales. Il éclata de rire.

Ce rire eut un effet exaspérant sur Ryll. Il se sentait emporté par l'extase du bazel. À travers la brume de son état second, il distingua la silhouette de Woon qui pénétrait dans le bureau et commençait à grimper les marches jusqu'au niveau de Lutt.

Mon niveau !

Mais cette pensée pathétique ne servit à rien. Dans la transe provoquée par le bazel, le sénateur sembla enfler comme un ballon puis se contracter jusqu'à la taille d'un ours en peluche.

Ryll trouva la plaisanterie amusante et essaya d'y prendre part, mais Lutt ignore son intrusion et prit un siège près des fenêtres en se concentrant sur son visiteur.

La conversation ne parvenait à Ryll qu'à travers le filtre de son intoxication au bazel. Parfois, les éclats de voix étaient forts, puis ils devenaient assourdis, rebondissants, éloignés, proches, assourdissants, déformés, de nouveau nets... Et Ryll était incapable de les éviter pour se réfugier dans ses pensées privées.

— Le P.I.A. est en train de proposer un joli magot à cette pute,

Toloma, pour qu'elle déballe tout ce qu'elle sait sur vous. C'est vrai que vous vous êtes disputés ?

C'était Woon, d'abord tonitruant puis susurrant.

— J'étais ivre. Je me suis mis à chialer. Cette pouffiasse a eu le toupet de me dire que j'étais là pour gicler de la bistouquette et pas des mirettes.

Ça, c'était Lutt. Ryll aurait aimé pouffer de rire, mais il en était incapable.

— Pardon ?

C'était encore le sénateur. Lutt dut lui répéter sa phrase et Woon parut se mettre à hurler.

— Toloma affirme que vous vous lamentiez à propos d'une personne que vous appeliez Nini. Vous lui auriez dit également que ce n'était pas à une prostituée de vous donner des conseils.

— Et alors ? Où ça la mènera de m'apprendre que je me suis trompé d'adresse, toutes ces années, si je croyais me rendre à des rendez-vous galants ?

— Vous devez être plus prudent, Lutt. Ça va nous coûter cher d'acheter son silence. Vous ne seriez pas un peu ivre en ce moment ?

— Pas du tout !

— Vous avez une drôle de façon de balancer la tête, mon vieux.

— Je ne suis pas votre vieux, Woon ! Je suis votre candidat à la Présidence.

— Mince ! Vous avez bu et il n'est pas encore midi !

— Ce que je bois et à quelle heure, ce ne sont pas vos oignons !

— Seulement dans la mesure où vous ne vous montrez pas en public dans cet état, Lutt.

Lutt se pencha en avant d'un air agressif.

— Êtes-vous en train de me dicter ce que je dois faire ?

— Je suis le directeur de votre campagne, Lutt.

— Vous êtes mon homme de paille, Woon. Voilà tout ce que vous êtes.

Une grimace de rage distendit les bajoues du sénateur mais disparut aussitôt. Il sourit.

— J'essaierai de m'en souvenir... Mr. Hanson.

— Eh bien, pour quelle raison vouliez-vous me voir ?

— Ce gourou de Vénus, ce Raj Dud, il m'a appelé de je ne sais trop où ce matin. Il voulait me parler d'un accord que vous êtes censé signer avec la Légion étrangère française. Que diable avez-vous à voir avec la Légion ?

— Ouais, mon oncle Dudley m'avait dit je ne sais quoi sur la nécessité de poursuivre les négociations. Dites-lui d'aller se faire voir.

— Votre oncle Dudley ? Vous voulez dire que ce Raj Dud...

— Est le frère de ma mère.

— Jésus en pyjama ! Si jamais ça se sait ! Est-ce que vous pourriez l'empêcher de parler ? Il veut peut-être de l'argent pour...

— L'oncle Dud ne me semble pas s'intéresser beaucoup à l'argent. Je crois qu'il est en ménage avec la vieille Osceola.

— Celle du verre Spirit ? Cette Osceola-là ?

— En chair et plutôt en os.

Woon se trouva un fauteuil et s'y laissa tomber. Lutt ricana intérieurement en voyant qu'il avait choisi le fauteuil piégé par son père pour éjecter en petits morceaux celui qui aurait la malencontreuse idée de vouloir s'y asseoir.

J'aurais dû le laisser comme il était, se dit-il.

— Vous avez beaucoup d'autres surprises de ce genre en réserve ? demanda Woon.

— Ouais. Autant vous le dire tout de suite, puisque de toute manière les médias vont s'en emparer d'une minute à l'autre. L'ambassadeur de France sort d'ici. Il vient de m'apprendre que ma chère vieille maman a essayé d'assassiner Nishi D'Amato. L'ambassadeur dit que Nishi est la mascotte de la Légion et qu'il s'agit d'une atteinte à la sécurité de l'État.

Lutt se passa l'ongle du pouce en travers de la gorge.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Woon.

— Il y a un avantage, poursuivit Lutt, c'est que nous n'aurons plus la vieille dans les pattes.

— Vous êtes capable de plaisanter là-dessus ?

— Pourquoi pas ? Songez à tout ce que nous pouvons en tirer. Nous réfutons toutes les accusations en bloc. Ma mère n'aurait jamais pu accomplir un tel acte. Ils la raccourcissent quand même et nous prenons le deuil. Le vote de sympathie que cela me rapporte équivaut à un véritable raz de marée.

— Votre propre mère ! Vous n'êtes pas sérieux !

— Que reprochez-vous à mon analyse ?

— Allez au diable avec votre putain d'analyse !

— Hé ! Je croyais que vous dirigiez ma campagne !

— D'accord ! Dans ce cas, laissez-moi vous dire une chose. C'est exactement le genre de truc qui pourrait foirer et nous péter à la gueule. L'opposition aurait vite fait de dire que vous pourriez utiliser la Présidence à des fins personnelles, pour vous venger des Français.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée.

— Vous êtes dingue, ou quoi ?

— J'ai l'intention de remporter cette élection, Woon. Et à ce moment-là, je vous montrerai une ou deux choses sur la manière dont on peut se servir du pouvoir.

— Les Français sont-ils prêts à discuter avec nous pour arranger cette histoire ? demanda Woon.

— Ils disent que mon ancienne gouvernante – vous vous souvenez de Mrs. Ebey ? – est en route avec un message de Nishi. Peut-être que je discuterai avec elle si Nishi est prête à les écarter pour moi.

— À les... écarter ?

— Bordel de Dieu ! Vous ne comprenez donc pas quand on vous parle ?

— J'ai peur de comprendre. Vous voulez dire que vous êtes prêt à négocier la tête de votre mère si cette Nishi accepte de partager votre lit ?

— Vous avez bien saisi !

Hagard, Woon dévisagea Lutt comme si c'était un étranger qu'il voyait pour la première fois. Quand il parla de nouveau, ce fut d'une voix sourde et rauque :

— Vous avez idée de ce que veulent les Français ?

— Bien sûr ! Ils veulent mon communicateur par Spirales et mon vaisseau spatial. Ils libéreront Mère en échange de ces menues concessions.

— Donnez-leur ce qu'ils veulent.

— S'ils me donnent ce que je veux.

— J'ai eu l'occasion d'arrondir quelques angles au cours de mon existence, lui dit Woon, mais vous me faites ressembler à un maître de catéchisme en comparaison.

Il agrippa les deux bras du fauteuil pour se mettre debout et ajouta :

— Je parlerai à cette Mrs. Ebey. Et je crois que je ferais bien aussi d'avoir un entretien avec votre Raj Dud.

— Pourquoi pas ? Profitez-en pour lui demander conseil.

Parodiant les tonalités résonnantes de la voix de Woon, Lutt ajouta tandis que le sénateur sortait :

— J'ai entendu dire que Dud donnait de foutrement bons conseils.

J'aimerais tant que Wemply le Voyageur soit encore vivant. Je l'enverrais tout seul à la recherche du fond de l'Océan de Toutes Choses.

Soliloque de Habiba

Je ne suis plus la Habiba que j'étais avant. Je ne le serai jamais plus.

La pensée traversa rapidement l'esprit de Habiba, puis disparut.

Elle contempla, de l'intérieur de son dôme, les ombres grises du matin sur sa Drénor bien-aimée. Sa vision amplifiée lui révéla un groupe de ses Contribuables les plus respectés qui approchaient en titubant sur un chemin voisin de l'horizon, dans un état avancé visiblement en rapport avec le bazel. Elle n'avait pas le cœur de les réprimander ni de leur interdire la drogue. On la faisait pousser ouvertement, ces temps-ci, dans plus d'un jardin privé.

Jongleur venait de se retirer après lui avoir fait son rapport sur la captivité de Deni-Ra.

— D'après Mugly, Deni-Ra pourrait être une Latente, avait-il expliqué.

Les Latents, capables d'idmager les choses les plus imprévisibles, posaient périodiquement un problème dans la société drène. Jusqu'ici, cependant, les Redresseurs avaient toujours constitué pour eux une thérapie satisfaisante.

Il ne semblait pas possible, dans les circonstances présentes, de faire parvenir un Redresseur à Deni-Ra.

Ces derniers temps, Habiba s'était fréquemment demandé si Wemply n'avait pas été lui aussi un Latent. Cela aurait expliqué bien des choses. Mais ses soupçons lui étaient venus un peu trop tard.

— Nous ne gaspillerons plus aucune vie drène pour cette planète maudite ! avait décidé Habiba.

— Cela veut-il dire que vous n'enverrez pas là-bas le vaisseau d'effacement ? avait demandé Jongleur d'une voix tremblante.

— C'est à moi seule de décider de ce que cela veut dire !

Jongleur, battant en retraite sous l'assaut de la vague odorante de la colère de Habiba, s'était enfui dans le matin sans attendre qu'elle lui donne congé.

— Envoyez-moi Mugly ! avait-elle crié dans son dos.

Mugly se présenta peu de temps après, mais demeura à la base de la rampe spiralée. Croyait-il donc que la distance le protégeait de son regard scrutateur ?

— Si je convoquais un Psycon sur-le-champ, qu'apprendrais-je sur vous ? demanda-t-elle.

Mugly, sachant qu'il n'aurait pas le temps d'idmager une barrière mentale, regarda, tremblant et affolé, autour de lui. Il n'y avait pas d'autres membres de l'Élite que lui sous la coupole. Il n'avait jamais entendu parler d'un Psycon avec un seul membre. Était-ce possible ?

— Je sais bien ce que j'apprendrais, dit Habiba.

Ma barrière mentale a-t-elle mal fonctionné la dernière fois ?

— Je n'ai jamais eu réellement besoin d'un Psycon pour lire ce qu'il y avait dans le cœur de mes Contribuables, reprit Habiba. Vous conspirez contre moi, Mugly !

— Vénérée Habiba ! Je n'ai jamais agi que pour le bien de Drénor !

— Inutile de me donner de votre Vénérée Habiba ! Vous êtes le plus présomptueux de tous les Drènes que j'aie jamais connus ! Vous aviez prévu dès le début de commander en personne ce foutu vaisseau d'effacement !

Mugly se redressa dignement de toute la hauteur de ses quatre jambes.

— Je suis prêt à me sacrifier pour le bien de mon peuple.

— Ce n'est pas *votre* peuple. Et que savez-vous du bien des Drènes ? Vous nous avez tous contaminés par une maladie à laquelle il n'existe peut-être pas de remède.

— Habiba !

— Effacez la Terre et les conséquences seront catastrophiques ! s'écria-t-elle. Cette planète maudite et ses formes de vies sont étroitement entretissées dans la toile même de notre folklore et de nos légendes. Avant que je ne la mette en quarantaine, la Terre était le lieu le plus fréquenté par nos Diseurs d'histoires !

— Raison de plus pour l'éliminer, Habiba.

— Vous ne m'écoutez même pas ! Sans la Terre, toutes les capacités des Drènes seront compromises. Les Diseurs d'histoires redouteront les conséquences de chaque idmagie. « Suis-je en train de créer une autre Terre ? » demanderont-ils. Et tout notre univers explosera dans un sursaut de frustration idmagique !

— Mais nous savons quel est le défaut qui a condamné la Terre. C'est le Libre Arbitre et son évolution vers...

— L'orgueil et la présomption, le voilà, le défaut ! La même présomption qui vous anime, Mugly, avait déjà poussé Wemply à se lancer dans cette création insensée.

— Je suis sûr, Habiba, que la situation n'est pas aussi grave que vous la...

— Voilà que votre suffisance vous pousse maintenant à mettre ma propre parole en doute ! tonna Habiba. Mais pour cela je connais le remède. Nous allons tenir un Psycon sur-le-champ. Vous allez être mis en accusation. Vous êtes la honte de la Drénité tout entière ! Votre turpitude sera rendue publique !

L'appendice cornu de Mugly se mit à trembler. Brusquement, il se mit en mouvement et commença à grimper la rampe spiralée.

Habiba le regardait monter avec étonnement. Elle ne lui avait pas demandé d'approcher. Que faisait-il donc ?

Deux ou trois pas au-dessous d'elle, Mugly s'immobilisa. L'odeur de sa fureur ne pouvait être confondue avec nulle autre. Elle vit ses yeux pivoter en dedans pour idmager. Un morceau de la rampe disparut pour lui fournir un matériau idmagique et une longue perche apparut dans sa main. Quand ses yeux reprirent leur position normale, il recula le bras pour lui lancer la perche.

Une lance !

Elle l'avait reconnue d'après les histoires de violence terrienne. L'odeur du poison dont la lame était enduite la glaça. Mugly avait des intentions meurtrières !

Elle se jeta de côté au moment où la lance lui perçait le bras gauche. Sa réaction fut un mélange de douleur et de consternation.

Il me faut une arme défensive !

Du fin fond de son instinct de survie, faisant preuve d'un talent idmagique hors pair, Habiba referma sa plaie et fit surgir une arme. Une mitraillette Thompson se matérialisa dans ses mains tandis que Mugly reculait pour lui donner un second coup. Sans que sa volonté consciente y fût pour rien, Habiba pressa frénétiquement la détente. Un bruit atroce lui assourdit les oreilles tandis que les balles traçaient une ligne de petits trous jaunes sur la poitrine de Mugly. Les impacts lui firent perdre l'équilibre et il tomba en arrière par-dessus le morceau de rampe pour s'écraser tout en bas avec un bruit mou.

Étonnamment froide et détachée de tout cela, Habiba se pencha pour le regarder. Était-il encore conscient ? Aurait-il la force d'idmager les réparations que son corps endommagé demandait ? Non ; sa chute l'avait rendu inconscient. Elle vit le sang jaune se répandre sur le sol. Il demeurerait immobile tandis que la vie le quittait peu à peu.

Habiba sentit le moment précis de sa mort et un silence pesant l'envahit, drainant tous ses sentiments maternels. Sa peau se tendit sur son front, effaçant les rides des Diseurs d'histoires.

Elle regarda la mitraillette qui était toujours dans ses mains et en idmagea aussitôt la grigne avec un frisson de répulsion.

Qu'ai-je fait ?

Elle s'efforça de rationaliser les horribles événements qui venaient

de se produire.

Mugly m'aurait tuée. Je me suis défendue pour le bien de tous les Drènes.

Cet argument ressemblait de manière suspecte à celui que Mugly avait utilisé pour se justifier.

Est-ce moi la plus présomptueuse de tous les Drènes ?

C'était une pensée bouleversante. Se pouvait-il que Mugly eût raison à propos de la Terre ? Non ! Les arguments qu'elle lui avait opposés sur les conséquences remontaient d'un endroit beaucoup plus profond dans sa conscience. Quelque part en elle gisait la certitude que ce serait la fin pour Drénor s'ils effaçaient la Terre.

Supprimer toute cette vie de manière préméditée ? Je ne pourrai jamais me résoudre à l'ordonner.

Mais j'ai tué Mugly.

Lentement, elle descendit la rampe et demeura un long moment immobile devant le corps de Mugly. Il avait un aspect pitoyable. Une onde angoissée la parcourut. Elle souleva le corps dans ses bras, en prenant le temps d'idmager la grigne de toutes les traces de la tragédie qui maculaient le sol. De nouveau, le silence pesant de tout à l'heure se referma sur elle. C'était quelque chose d'étrangement lointain et familier, qui la faisait trembler de tout son corps.

Il ne faut pas que mes Contribuables apprennent ce que je viens de faire.

Portant Mugly, elle descendit encore, par un couloir privé, jusqu'à la construction en pisé rouge qui avait été sa première maison sur Drénor. Là, elle idmagea un grand trou dans le sol et y déposa Mugly. Quand elle eut tout remis en place, elle s'accroupit pour considérer son problème.

Je ne suis qu'une personne individuelle. Je ne peux pas toute seule maintenir toute la création en place.

Mais quelle est la différence entre tuer Mugly pour me défendre et effacer la Terre pour défendre Drénor ?

Les conséquences.

Les conséquences de toute action défensive devaient être soigneusement pesées. Mugly avait disparu et son absence allait certainement l'entraîner à élaborer tout un tissu d'explications mensongères.

Mais ne suis-je pas la Diseuse d'histoires suprême ?

Cette pensée faisait vibrer, tout au fond d'elle, une étrange corde de son souvenir. Elle ne pouvait pas le définir tout à fait. Mais quelqu'un, un jour, l'avait appelée ainsi :

« Vous êtes la Diseuse d'histoires suprême. La tâche vous appartient. »

Elle pouvait presque entendre la voix. Mais c'était quelqu'un

qu'elle était incapable d'identifier. Quelqu'un qui n'existait plus depuis longtemps.

Comment pouvait-il y avoir une personne pareille ? Ne connaissait-elle pas tous les Drènes qui existaient ?

Accroupie là, tremblante de toutes les choses qu'elle dissimulait en elle, elle ne s'aperçut pas, l'espace de plusieurs battements de cœur, que Jongleur était revenu et qu'il se trouvait dans l'encadrement de la porte qui livrait passage dans le couloir du bas.

— Habiba ? demanda-t-il d'une voix hésitante. Quel était ce grand bruit ? Nous sommes plusieurs à l'avoir entendu et...

— Je n'ai pas requis votre présence, dit-elle.

— C'est pour l'amour de vous que je suis là, Habiba. Que se passe-t-il ?

Ainsi commence le mensonge, se dit Habiba. Puis, à haute voix :

— J'ai dû envoyer Mugly en mission. Une mission difficile.

— Mugly ? Je ne l'ai pas vu sortir. Mais quelle mission, Habiba ? Pas le vaisseau d'effacement, j'espère !

— Une mission encore plus difficile que ça, dit-elle.

Les rapports médicaux en notre possession établissent que le candidat Hanson a grandi de plusieurs centimètres et gagné au moins sept kilos durant ces derniers mois. Comment explique-t-il ces faits ? Serait-il atteint d'un dangereux déséquilibre hormonal ? Le public a le droit de connaître la vérité sur ces anomalies.

*Déclaration à la presse
d'un groupe de l'opposition*

— Mesdames et messieurs, dans deux jours nous élirons le nouveau Président des États-Unis.

L'homme qui venait de faire cette annonce, Utley Trask, personnage aux cheveux gris et à l'allure familière et bienveillante, s'interrompit pour adresser de larges sourires à son auditoire tandis qu'éclataient les vivats, les cris et les sifflets parmi la foule qui emplissait la salle de convention devant lui.

Lutt, assis sur la gauche de Trask avec Eola Van Dyke *Hanson* à ses côtés, songeait que c'était un réel succès d'avoir rempli cette salle à neuf heures du matin. Il jeta un coup d'œil à Eola, dont l'anneau de mariage tout récent étincelait de mille feux. Elle arborait son sourire mondain à l'intention de ceux qui les acclamaient. Bien qu'il se fût délibérément abstenu, pour l'occasion, d'assommer Ryll à coups de basilic, Lutt sentit un sursaut de belligérance de la part du Drène.

Eola pour la parade, Nini pour le lit !

Toujours pas de réponse du côté des Français, mais il ne perdait pas espoir. La Légion observait un silence total sur l'affaire de Phoenicia. *Ce qui signifie certainement qu'ils s'apprêtent à satisfaire mes demandes.*

Utley Trask leva les deux mains pour demander le silence. La foule en liesse s'apaisa progressivement. Lutt regarda dans les coulisses de la tribune, sur sa droite. Une cage roulante abritant Deni-Ra sous sa forme humaine attendait.

Dans quelques minutes, nous nous assurerons définitivement la victoire, pensa-t-il. La trouille et la perspective de quelques créations d'emplois suffiront. Ce sera un raz de marée.

— Le moment est venu de vous démontrer pourquoi Lutt Hanson

Junior est le seul homme fait pour occuper cette charge, la plus critique de tout l'univers, déclara Trask. Mais d'abord, l'un des moments les plus agréables de ma vie.

Il tourna son sourire vers Eola, puis reporta son attention sur la foule.

— Une magnifique surprise, mes amis. De très bonne heure ce matin, au cours d'une cérémonie privée à leur domicile, Lutt Hanson Junior et Eola Van Dyke ont été déclarés unis par les liens sacrés du mariage !

Une assourdissante clameur s'éleva dans la salle. Les hourras et les cris retentirent durant cinq bonnes minutes. Quand ils s'apaisèrent enfin, Trask agita ses deux mains nouées en direction de Lutt et sourit.

— Mesdames et messieurs, le prochain Président des États-Unis... Lutt Hanson Junior !

Lutt prit place derrière le micro après avoir jeté un coup d'œil aux alignements de caméras braquées sur lui, à la foule puis à l'Analyseur de Parole miniature qu'il tenait dans le creux de sa main gauche. Il adressa un sourire théâtral à Eola, puis le tourna en direction de la salle. Il leva les deux bras.

En quelques secondes, un silence presque total se fit. La foule avait été préparée à une annonce de toute première importance. Le bruit circulait qu'une « révélation fracassante pour le monde entier » allait être faite. L'attente se lisait dans tous les visages levés vers lui. Même les journalistes étaient figés derrière les parois vitrées de leurs cabines, sachant qu'on ne les aurait pas érigées s'il n'y avait pas eu un gros coup en perspective.

Quelle était cette « menace extraterrestre » à laquelle l'état-major de Hanson faisait mystérieusement allusion ces derniers temps devant la presse ?

— Mes amis, commença Lutt, nous savons tous que le moment est venu de donner un nouveau souffle à notre grande nation. Mes adversaires politiques ont mené ce pays à une situation désespérée. Les prix alimentaires ont doublé l'an dernier. Le chômage est en hausse.

Il marqua un instant de pause et prit un air tragique avant de continuer à lire son discours préparé, projeté sur l'écran transparent devant le pupitre.

— Comment pouvons-nous demeurer indifférents alors que tant d'Américains mènent une vie sordide dans des logements insalubres ?

Cela, c'était pour les masses électorales que l'équipe de Woon avait recensées dans les Radsols.

— Oui ! continua-t-il. Nous voulons que les pauvres soient nourris. Oui ! nous voulons de nouveaux emplois pour tous ceux que mes adversaires ignorent, ceux qui ne demandent que le droit et la dignité

de vivre de leur travail.

Lutt glissa l'A.P. dans son étui de poignet et posa une main de chaque côté du pupitre en bois, en le serrant jusqu'à ce que ses phalanges blêmissent. C'était un truc que Woon lui avait appris.

— Mais il y a quelque chose qui nous menace encore plus et que mes adversaires ont totalement ignoré, reprit-il. Bien qu'ils soient parfaitement au courant !

Il leva les yeux vers les rangées d'objectifs. L'opposition était là, à l'affût de ses moindres paroles et de ses moindres mouvements.

— Je m'adresse à tous ici aujourd'hui avec une froide détermination, avec une profonde conviction fondées sur la certitude qu'un complot Monstrueux, Organisé, Radical et Terrible est dirigé. Oui, ces initiales réunies signifient la MORT, et c'est le sort qui nous attend tous si vous n'écoutez pas mon message.

Il fit signe aux gardes Hanson et aux soldats de la Patrouille de Zone d'avancer la cage de Deni-Ra.

La cage roulante fit trembler l'estrade de ses roues au grincement calculé. La foule, mal à l'aise, s'agita nerveusement. Des projecteurs s'allumèrent. Les caméras se braquèrent sur cet événement inattendu. Des rumeurs chuchotées sillonnèrent la salle dans tous les sens.

— Qui se trouve dans cette cage ?

— On dirait une mauvaise doublure laissée-pour-compte de John Wayne.

— Taisez-vous ! Laissez-nous écouter !

Les gardes immobilisèrent la cage à deux pas de Lutt et s'écartèrent légèrement, leurs armes pointées sur la silhouette à l'intérieur.

Deni-Ra agrippait les barreaux en observant la foule d'un air goguenard. Lutt pointa l'index dans sa direction.

— Regardez bien ! s'écria-t-il. Il y a parmi nous des créatures comme celle-là, que vous croiseriez dans la rue sans même vous retourner. Elles paraissent aussi humaines que n'importe qui. Mais elles ne le sont pas ! Ce sont des extraterrestres ! Et leur intention est de nous détruire !

Selon le scénario préparé à l'avance, Deni-Ra se défit de son déguisement humain pour devenir une masse de protoplasme coulant qui se reforma aussitôt sous son aspect drène. Deux mains à six doigts se refermèrent sur les barreaux qu'elles firent trembler tandis que la cage était secouée d'avant en arrière.

Une exclamation collective monta de la foule. Les gardes pointèrent leurs armes à bout de bras et l'un d'eux cria :

— Anêtez ou nous tirons !

Deni-Ra se laissa retomber sur ses quatre jambes.

— Tirez si vous osez, bande de coyotes ! glapit-elle. Mais j'aurai ma revanche. Vous êtes en territoire drène. Un jour, bientôt, c'est moi

qui vous forcera à quitter la ville avant le coucher du soleil !

Sans cesser de montrer Deni-Ra du doigt, Lutt s'écria :

— Vos prétendus dirigeants nous ont laissés sans défense devant une pareille menace ! J'appelle solennellement le peuple à mettre un terme à cette ridicule politique de l'autruche ! Nous devons fabriquer en masse des armes et des vaisseaux spatiaux ! Nous devons attaquer et détruire ces extraterrestres dans leur propre nid !

Lutt baissa légèrement la tête et promena son regard sur la foule médusée.

— Mes adversaires murmurent derrière mon dos que je passe des accords secrets avec un ennemi potentiel, la France. Mensonge ! Est-il quelqu'un dans cette salle pour croire que la Légion étrangère française faillira à son devoir, qui est de se battre aux côtés de notre vaillante Patrouille de Zone dès que la menace sera reconnue ?

Un murmure d'approbation se répandit dans toute la salle, mais s'interrompit brusquement tandis que la foule retenait son souffle.

Lutt se tourna vers Deni-Ra. Comme prévu, la Drène s'était métamorphosée en cobra royal et menaçait de se glisser à travers les barreaux. Les gardes la forcèrent à reculer.

— Toute la Terre doit se dresser derrière nous pour combattre cette menace ! s'écria Lutt. Nous devons reconvertir nos usines et en édifier d'autres pour produire des armes ! La technologie permettant de détruire ces extraterrestres existe déjà ! Oui ! Il s'agit d'un produit de mon invention ! Je suis prêt à faire face à cette terrible tâche ! Êtes-vous avec moi ?

Les rugissements et les trépignements d'enthousiasme qui se firent entendre alors constituèrent la seule réponse dont Lutt avait besoin. Il ne jeta qu'un bref coup d'œil à son A.P. pour confirmation. Ils étaient dans sa poche. La peur d'une menace extraterrestre signifiait de nouveaux emplois dans les industries d'armement. Tout le monde était capable de comprendre ça. Et ses collaborateurs avaient fait en sorte qu'il y eût suffisamment de fuites sur son *Vortraveler*, « cette petite merveille technologique issue du cerveau fertile de Lutt Hanson Junior ».

Si les Français veulent entrer maintenant dans la danse, tant mieux. Mais c'est moi qui pose les conditions.

Ryll en avait vu et entendu assez. Les leçons qu'il avait prises au contact des Terriens convergeaient vers la nécessité d'une action de sa part.

Mon petit Lutt..., intervint-il.

La ferme, vous le Drène !

Une seconde, mon petit Lutt. Que deviendrait votre élection si les gardes de la Patrouille de Zone s'apercevaient que vous êtes vous aussi un Drène ?

Vous n'oseriez pas !

S'il faut que je vous accompagne en prison, je me ferai une raison, mon petit Lutt.

Cessez de m'appeler ainsi !

Vous appeler comment ?

Mon petit Lutt !

Mais c'est de vous que j'ai appris l'expression ! Et le moment est venu de faire les comptes, mon petit Lutt. Même si je ne peux plus reprendre le contrôle de notre corps – ce qui reste à voir –, je suis certainement en mesure de soulever certaines questions auxquelles la P.Z. se fera un plaisir de trouver des réponses. Vous saisissez le topo ?

Vous êtes sérieux ?

Pensez-y. Plus de Nini. Plus de Présidence. Plus rien qu'une solide cellule pour le monstre qui se faisait passer pour Lutt Hanson Junior. Vous ferez partie intégrante de la terrible menace que vous vous êtes donné tant de mal pour annoncer à vos semblables.

Qu'est-ce que vous voulez exactement, Ryll ?

Je vous ai déjà dit que je ne vous permettrai pas d'attaquer Drénor.

C'est d'accord. Plus d'attaque.

Mais vous ne dites pas ça sérieusement.

Je vous le promets.

Je vois bien que c'est une promesse creuse.

Qu'est-ce que je dois faire, alors ?

Vous le savez déjà. Remettez-moi le contrôle de notre corps chaque fois que je vous en fais la demande. Et surtout, plus de bazel, à moins que ce ne soit moi qui l'exige.

Plus jamais !

Jamais, cela représente un bien long moment, Lutt, surtout si nous devons nous retrouver dans une prison de la P.Z.

Ne pourrions-nous pas partager le contrôle de mon corps ?

De notre corps.

D'accord, d'accord. De notre corps.

C'est ce que je vous ai proposé depuis le début. Et si vous êtes vraiment d'accord, n'oubliez pas que toutes vos pensées me sont accessibles.

Le bruit de la salle de convention avait diminué. L'Analyseur de Parole miniature conseilla aussitôt à Lutt : « Redressez-vous. Ayez l'air décidé et sincère. »

Il obéit.

À part lui, Ryll observait ce manège et prit sa décision.

Je finirai par dominer ce Terrien !

Il savait maintenant de quelle manière il devait s'y prendre. C'était une vérité de base qu'il avait appris à reconnaître à force d'observer Lutt. Laissez n'importe quelle personne désirer suffisamment quelque chose et vous pourrez la gouverner à travers ce désir.

Lutt désirait le pouvoir. Il le désirait encore plus ardemment qu'il

n'avait jamais désiré aucune femme.

Nishi ne doit à aucun prix se laisser lier à ce Terrien, se dit Ryll. Il est de mon devoir de la protéger.

Lew Subiyama avaient des chambres qui communiquaient avec la sienne tandis que l'Inspecteur de la Légion et ses gardes en civil étaient logés au même étage, un peu plus loin que les Subiyama.

Dans cette position, le pistolet à lames ressemble à un canif ordinaire. Mais faites pivoter le manche sur son axe d'un demi-tour comme indiqué sur la figure, appuyez sur la décoration en relief (fig. 3) et la lame s'éjecte aussitôt dans la direction où elle est pointée. Elle est mortelle jusqu'à huit mètres. Le système d'alimentation automatique du P.L. met aussitôt un nouveau projectile en place, l'utilisateur disposant alors de sept coups supplémentaires. Des lames à poison ou anesthésiantes sont disponibles sur simple demande. Ces lames, vendues par boîtes de vingt-quatre, ainsi que le manche, sont en plastique à haute résistance et donc insensibles aux détecteurs de métaux.

*Brochure officiellement distribuée
aux personnalités présentes*

Nishi arpentait nerveusement sa suite de l'hôtel Madison, à Washington, D.C., admirant le décor ancien à la française et les lithographies sépia représentant le Paris napoléonien. Même le vidcom était dissimulé dans un vase élégant. Des draperies cachaient la rue et atténuaient la lumière du matin. Elle aurait presque pu imaginer qu'elle avait été transportée dans le temps, à l'époque plus calme des gravures.

Jiti était une boule de fourrure jaune au creux d'un fauteuil Empire, ses facultés protectrices de détection mentale considérablement réduites à cause des « *beaucoup mauvaises pensées* » dont elles étaient submergées ici.

Nishi n'avait pas grand-peine à comprendre que la pauvre créature, dans sa candeur intrinsèque, fût paralysée par toutes les ondes de mal qui flottaient dans la capitale.

Mrs. Ebey occupait la chambre voisine.

Nishi consulta sa montre. Lutt devrait être là d'une minute à l'autre.

Le Président Lutt Hanson Junior.

Cela lui faisait un drôle d'effet de penser à lui de cette manière, mais elle avait suivi dans la presse la cérémonie d'inauguration et son discours d'entrée en fonctions. Elle l'avait vu exhiber un prisonnier drène. Et elle savait que la capitale fédérale grouillait en ce moment

d'une activité fébrile, de nombreuses nations cherchant à faire partie de la L.D.H. nouvellement créée, avec ses fabuleuses promesses de contrats d'armements.

La Ligue de Défense de l'Humanité. L'appellation était bien trouvée. Et c'était pour cela que l'Inspecteur de la Légion était ici avec elle.

« Nous devons partager les responsabilités. »

Vouloir partager bénéfiques, avait traduit Jiti. *Vouloir Nishi commander Lutt Président*.

C'est donc pour cela que je suis ici ? se demandait Nishi. *Pour servir d'appât ? De monnaie de négociation ?*

Mais les Français détenaient Phœnicia et brandissaient toujours la menace non encore formulée d'une accusation de haute trahison. Ils pouvaient l'exécuter.

Pourquoi Lutt a-t-il insisté pour que je vienne ? Il a déjà une femme.

Lutt Président vouloir accouplement lubrique Nishi, lui indiqua Jiti.

Lorna et Lew Subiyama entrèrent à ce moment-là par la porte de communication. Lew avait l'air apeuré. Les yeux baissés, il ne cessait de regarder Jiti comme s'il craignait que la petite boule de fourrure ne lui saute dessus.

— Pas encore arrivé ? demanda Lorna. Sacré bonsoir ! Le Président des États-Unis en personne vient te rendre visite au lieu que ce soit toi qui aille à lui ! On peut dire que tu le tiens par les roupettes, celui-là, ma poule.

— C'est l'Inspecteur qui a insisté pour que nous le recevions à l'hôtel, expliqua Nishi. Pour des raisons de sécurité.

Homme inspecteur faire choses pour espionner, intervint Jiti.

— Ces costumes de ville que portent ses légionnaires n'ont pas abusé une seule seconde le représentant de la Maison-Blanche, déclara Lorna. Mais j'ai été surprise qu'il cède aussi facilement.

— J'ai un passeport diplomatique, fit Nishi.

— Je sais, ma poule. Mais c'est quand même le Président. Je parie qu'il meurt encore d'envie de faire gouzi-gouzi. Veux-tu qu'on vous laisse seuls ensemble ?

— Je t'ai déjà expliqué ma position !

— D'accord, mais une nana a le droit d'en changer dans ces cas-là. Fais-moi savoir si tu veux qu'on se barre dans la pièce à côté.

Un coup discret se fit entendre à la porte d'entrée. Elle s'ouvrit pour livrer passage au commandant O'Hara en costume de tweed.

— Votre hôte est dans l'ascenseur, mademoiselle, annonça-t-il. Les hommes des Services Secrets sont en place et le couloir est dégagé.

— C'est parfait, monsieur, répondit Nishi.

— Lew, va tenir la porte, ordonna Lorna.

Lew se précipita pour obéir et prit la poignée des mains d'O'Hara,

qui se retira aussitôt. On entendit sa voix donnant des instructions :

— Un homme devant chaque ascenseur. Soyez courtois mais fermes.

— N'est-ce pas adorable, la manière dont Lew fait tout ce que je lui demande ? s'extasia Lorna.

Personne n'eut le temps de lui répondre. Une série de bruits feutrés dans le couloir annonça l'arrivée du Président. Lutt, suivi de deux hommes des Services Secrets, passa devant Lew et s'immobilisa à trois pas de Nishi, qu'il détailla des pieds à la tête.

— Tout le monde dehors à part Nishi, dit-il.

— Mais, monsieur le Président..., protesta l'un de ses gardes du corps.

Sans se retourner, Lutt agita un pouce par-dessus son épaule.

— Dehors !

Il lança un coup d'œil aux Subiyama.

— Vous aussi !

— Je vous souhaite bien du plaisir, dit Lorna en prenant le bras de Lew et en sortant sur les talons des gardes du corps.

Quand la porte se fut refermée, Lutt demanda :

— Qu'est-ce que tu dis de ça, Nini ? Le Président Hanson !

— Et comment va la First Lady ?

— Oublie-la, Nini. Elle n'est là que pour la parade, et pour faire plaisir à Mère.

— Vous désirez discuter d'abord du cas de votre mère ?

— Comment, Nini, ce gros lard de Français ne t'a pas mise au courant de ce qui se passait ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, monsieur le Président.

— Ça va bien, Nini. Déshabille-toi et ne perdons plus de temps.

Il commença à dégrafer son gilet.

— Pas question ! s'écria Nishi en reculant précipitamment. *Jiti ! Aide-moi, Jiti !*

Jiti aider.

Lutt poussa soudain un gémissement et se prit la tête à deux mains.

— Doux Jésus ! Qu'est-ce qui se passe ? glapit-il en vacillant sur sa gauche. C'est toi qui fais ça, Ryll ? Enfant de salope !

— Je veux parler à Ryll, dit Nishi.

Comme il l'avait fait plusieurs fois sans résultat au cours de la dernière semaine, Ryll exigea les commandes de leur corps.

Vous me l'aviez solennellement promis, Lutt, et vous étiez sincère, je le sais. Si vous vous parjurez, je mettrai ma menace à exécution !

Allez vous faire voir !

Je comprends tout, maintenant ! Vous avez appris à feindre la sincérité ! Vous avez toujours l'intention d'attaquer Drénor !

Lutt secoua la tête en gémissant.

— Salopard de Drène ! Vous mentez !

Je vous avais prévenu que je ne tolérerais pas d'attaque contre les miens !

— Vous allez me tuer, glapit Lutt. Arrêtez ça, je vous en supplie !

Ce n'est pas moi qui vous cause cette douleur, expliqua Ryll. C'est cette créature jaune dans le fauteuil.

C'est vous ! Juste au moment où tout marchait comme sur des roulettes, vous gâchez tout !

Je vous assure que ce n'est pas moi. C'est le Redresseur. J'ignore comment Nishi a pu s'en procurer un. Ils sont en principe réservés aux Latents et aux autres types d'aberrants.

Lutt tituba jusqu'à un canapé Empire et s'y laissa tomber.

Ça suffit, Jiti, ordonna Nishi.

Lutt prit une longue inspiration et abaissa lentement ses mains. Nishi fut témoin du combat intérieur que livra Ryll pour s'emparer du contrôle. Un mouvement bref du visage et des yeux, un léger affaissement de la mâchoire, un éclat un peu plus vif du regard, qui s'estompa puis reparut aussitôt.

Ryll demeura dans la même position sur le canapé.

— Je suis heureux de vous trouver en bonne santé, Nishi, dit-il. Il y a des moments où l'âme est mise à rude épreuve.

— Pourquoi m'a-t-il fait venir ici ? demanda Nishi.

Lutt essaya alors de reprendre le contrôle. Le visage partagé se déforma en une grimace atroce, les lèvres remuèrent à vide, des grognements rauques s'échappèrent de la gorge.

Jiti ! souffla Nishi.

Une fois de plus, Lutt agrippa sa tête à deux mains.

— D'accord ! D'accord ! gémit-il.

Elle attendit que Jiti fasse cesser la douleur avant de demander :

— Ryll ?

De nouveau, ce fut la voix du Drène qui sortit des lèvres communes.

— Tout ce qu'il veut, c'est faire des choses dégoûtantes avec vous, Nishi !

— Je m'en doutais !

— Le plénipotentiaire français était d'accord pour que Lutt vous traite selon son ignoble plaisir. Il lui a laissé croire que vous étiez au courant.

— L'Inspecteur ? Mais il ne m'a rien dit de tout cela !

— C'est ce que j'avais supposé.

— C'est affreux ! se lamenta Nishi. La Légion m'a-t-elle donc abandonnée ?

Ryll se tourna vers Jiti.

— Il me vient une idée... (Il reporta son attention sur Nishi.)

Pourriez-vous vous séparer de votre Redresseur ?

— Mon quoi ?

— Votre Redresseur, répéta Ryll en désignant Jiti du doigt.

— Jiti ? Que lui voulez-vous donc ?

— Aaah ! vous lui avez donné un nom. Je pense que c'est l'usage avec les Redresseurs, en effet.

Il demeura quelques instants silencieux, la tête penchée de côté. Un petit ruban de papier se matérialisa dans l'air à hauteur des yeux de Nishi. Elle le saisit au vol.

AVEC L'AIDE D'UN REDRESSEUR, DISAIT LA NOTE, JE POURRAIS CONTRÔLER DÉFINITIVEMENT CE CORPS ET ÉVITER QUE CETTE SITUATION EXTRAORDINAIRE NE SOIT RÉVÉLÉE.

Tu comprends ce que tout cela veut dire, Jiti ?

Jiti déjà dire choses pour espionner ici.

Mais pourquoi dit-il qu'il a besoin de toi ?

Lutt Président malade. Nishi pas malade.

As-tu envie d'aller avec Ryll ?

Nishi dire Jiti aller avec Lutt/Ryll ?

Ou... oui.

Jiti aller.

Je vais te regretter, Jiti.

Jiti ami Nishi Jiti ami Drènes. Jiti aider personnes pas normales. Lutt Président avoir besoin Jiti. Ryll avoir besoin Jiti.

Nishi regarda l'homme étendu sur le canapé et hocha lentement la tête en signe d'approbation.

Ryll se leva. Une fois de plus, Lutt chercha à s'emparer des commandes, mais un spasme de douleur le força à renoncer aussitôt.

Ce n'est qu'un petit aperçu de ce qui vous attend si vous recommencez, lui dit Ryll.

Il se baissa pour prendre le Redresseur dans sa main et le fourra sous son gilet.

— Et nos négociations ? demanda Nishi.

— Je suis disposé à communiquer aux Français les secrets de la technologie spiraliennne.

Mais Ryll pensa en même temps : *Je les tromperai. Vous avez compris, Lutt ? Je vous avais bien dit que je ne laisserais personne organiser une attaque contre Drénor.*

Ryll se tourna vers la porte et interrompit son mouvement au moment où un timbre musical retentissait à partir d'un vase posé sur une petite table à sa gauche. Le vase s'ouvrit selon un axe vertical, révélant un équipement vidcom au complet.

Nishi marcha jusqu'à la petite table et enfonça la touche « réponse ».

Le visage du major Capitaine apparut sur l'écran.

— Ah ! vous êtes là, monsieur le Président, dit-elle en s'adressant à Ryll.

— Qu'y a-t-il ? demanda ce dernier.

— Nous avons une bavure de première classe sur les bras, monsieur le Président, dit le major en regardant Nishi avec insistance.

— Vous pouvez parler devant Mlle D'Amato, lui dit Ryll.

— Je ne sais pas trop. C'est quelque chose d'assez délicat. Je pense que vous feriez mieux de demander aux Services Secrets votre module de communication. Et servez-vous du brouilleur.

— Entendu, fit Ryll.

Il alla ouvrir la porte et fit signe à l'un des deux hommes des Services Secrets qui attendaient dans le couloir.

Quelques instants plus tard, Ryll était de nouveau assis avec un casque de brouillage sur la tête et faisait face au visage du major Capitaine sur l'écran.

— Monsieur le Président, votre frère a été pris d'une crise de folie furieuse. Il s'est servi d'un laissez-passer signé de votre main pour pénétrer dans la zone de sécurité où était enfermée Deni-Ra et, avant que quiconque ait réussi à l'en empêcher, a abattu la Drène.

— Morey ? Morey a tué Deni-Ra ?

— Un vrai carnage ! Du sang jaune partout. Une puanteur atroce. Je n'ai pas pu m'empêcher de vomir, et pourtant je suis médecin.

— Mais comment a-t-il pu... avec quelle arme ?

— Un de ces foutus pistolets à lames ! Avec un poison anesthésiant. Nous ne savons pas encore si c'est la lame, le poison ou autre chose qui a tué la Drène. Nos spécialistes vont pratiquer l'autopsie, mais il n'est pas certain qu'ils auront une réponse. La question, maintenant, c'est... que faisons-nous de votre frère ?

— Maintenez-le en détention par mesure de protection.

— Et que devons-nous dire si la chose s'ébruite ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle pourrait s'ébruiter ?

— Monsieur le Président, votre Maison-Blanche est une passoire !

— Dites que mon frère a marqué un point dans le combat contre la menace extraterrestre, mais ne le relâchez pas.

Ryll coupa la communication et remit le module de brouillage à un garde du corps.

Lutt ! Pourquoi votre frère a-t-il fait cela ?

Il n'y eut pas de réponse.

J'insiste pour que vous me donniez une explication, Lutt ! Aimez-vous sentir cette douleur dans votre tête ?

Je pense que Morey a juste voulu se livrer à une expérience. Il vient d'apprendre à tuer un Drène.

Et pour quelle raison voulait-il apprendre ?

Il se souvient de ce que nous avons clamé à propos de la présence d'un

extraterrestre dans notre corps. Morey a l'intention de nous assassiner.

Comment pourrait-il le faire en étant prisonnier ?

Ne soyez pas stupide, Ryll. Il a des complices.

Soudain alarmé, Ryll balbutia :

Nous devons retourner d'urgence au Centre d'Écoute. Il y a quelque chose qui nous a échappé !

Il y a une explication très simple au fait qu'il l'appelle Nini et qu'elle l'appelle Ryll. Les amoureux se donnent toujours de petits noms d'affection.

Rapport de l'Inspecteur de la légion

Les deux dernières journées avaient été rudes pour Ryll, et il n'était guère d'humeur à faire le voyage jusqu'à l'aéroport de Dulles où Phoenicia devait arriver peu après minuit. Impossible d'y échapper, cependant. Il ramassa Jiti sous son bras et se prépara à subir la corvée.

Durant le long voyage à Dulles en compagnie d'Eola, il réfléchit aux problèmes que Lutt et lui avaient dû affronter.

Qu'est-ce qui leur avait échappé au Centre d'Écoute ? Il paraissait impossible que Morey eût pu se livrer à une conspiration alors qu'il se trouvait sous surveillance constante. À moins de considérer chacun de ses actes comme suspect, ce qui était probablement l'hypothèse la plus sûre, son comportement avant le meurtre de Deni-Ra avait semblé parfaitement normal. Le seul détail inhabituel avait été une visite à Nishi, mais la chose avait été arrangée par Woon pour une très bonne raison. Woon craignait que Nishi et Subiyama ne collaborent encore pour publier des révélations gênantes.

— Ces articles sont trop dangereux pour nous ! avait glapi le sénateur. Il faut qu'ils cessent ! Si la jeune D'Amato ne veut pas se laisser acheter, peut-être que ce ne sera pas le cas de cette garce de Subiyama !

— Où trouverez-vous assez d'argent pour la payer ? avait demandé Ryll.

— Et l'Entreprise Hanson ? Votre frère n'a-t-il pas les poches profondes ?

— Plus profondes que n'importe qui d'autre.

— J'y puiserai.

Phoenicia arriva à Dulles avec du retard. Minuit était largement passé.

Ces maudits Français avec leur Concorde ! se plaignit Lutt.

Irrité par les recherches frustrantes auxquelles il venait de se livrer dans le Centre d'Écoute, il vitupéra amèrement l'irrégularité du Concorde IX que les Français avaient insisté pour utiliser afin de leur

renvoyer Phœnicia.

Un avion ordinaire aurait pu atterrir à Washington National. Mais non ! Il faut qu'ils friment avec leur foutu Concorde ! Et nous, il faut que nous nous tapions toute la route jusqu'à Dulles !

Phœnicia, en entrant dans le salon des personnalités officielles pour y être accueillie par l'homme qu'elle croyait être son fils, vit qu'il était venu avec son épouse Eola et s'efforça d'offrir bonne contenance devant le dénouement de ce qu'elle considérait comme la gaffe de sa vie face à Nishi. Elle ouvrit ses bras à Eola pour lui déposer un baiser sut-la joue et se tourna vers Ryll pour faire la même chose, mais il avait reculé d'un pas.

— Je suis ravie que vous soyez venue, Eola, dit-elle. C'est gentil d'avoir pris la peine de m'accueillir, mon fils, ajouta-t-elle à l'intention de Ryll.

Il lui tapota le bras, plus pour la tenir à distance que pour feindre des sentiments quelconques. Dans sa plus belle imitation de la voix de Lutt, il déclara :

— Sortons rapidement d'ici. Des voitures nous attendent à l'extérieur.

Une limousine de la Maison-Blanche attendait Eola et Ryll à la sortie du salon des officiels. Jiti était pelotonné sur la plage arrière. Mais sur une suggestion d'Eola, ils avaient fait venir l'un des somptueux pousse-pousse de Phœnicia pour la raccompagner.

— Ta mère s'en sert toujours, avait dit Eola. Elle se sentira plus à l'aise pour rentrer chez elle. Et de cette manière, tu n'auras pas à faire le voyage de retour avec elle. Je sais combien tu détestes ça.

En sortant du salon, Phœnicia n'eut qu'un coup d'œil à jeter aux robocoolies affalés sur la chaussée devant le pousse-pousse avant de pousser brutalement son garde du corps des Services Secrets.

— Ôtez cette horreur de ma vue ! s'écria-t-elle.

— Mais, Mère, s'étonna Ryll. Je croyais que tu préférerais te déplacer en pousse-pousse.

— Je ne l'utilisais que pour faire plaisir à ton père ! Il insistait toujours. Tu ne t'en es jamais rendu compte ?

Ryll fit signe à un garde de déplacer le véhicule. Toujours de sa plus belle voix, comptant sur l'excitation et le retard du voyage pour empêcher Phœnicia de déceler un quelconque changement dans sa personnalité, il déclara :

— Nous te faisons conduire à Blair House. J'espère que tu comprendras. Je suis très pris en ce moment et je reçois Eola.

Phœnicia lui jeta un regard furieux.

— Tu te sers d'elle pour m'écarter !

— Mais, Mère ! C'est ma femme ! La First Lady !

— Je vous en prie, Phœnicia, murmura Eola en serrant le bras de

Ryll.

— C'est une affaire de famille ! explosa Phœnicia. Restez en dehors de ça, vous !

— Mais je fais partie de la famille ! geignit Eola.

Ryll lui tapota la main.

— Garde ton calme, ma chérie.

— Je savais bien que vous seriez tous contre moi dès que tu aurais remporté l'élection ! se plaignit Phœnicia.

Se rendant soudain compte que c'était exactement l'attitude cynique que l'on attendait de Lutt, Ryll découvrit ses dents en un sourire ricanant.

— Fais comme si tu prenais ta retraite. Mère. Tu vas pouvoir retrouver tes amies et tes soirées mondaines.

— Tu es odieux ! Où est Morey ?

— Morey... euh... n'a pas pu venir.

— Je le vois bien !

— Il est occupé avec la Patrouille de Zone.

Elle se pencha soudain vers lui.

— Qu'as-tu fait à ton frère ?

— Mais rien du tout, je t'assure, Mère !

— Je veux voir Morey immédiatement ! J'ai à discuter avec lui des affaires de la Compagnie !

— Ces questions-là ont été déléguées, Mère.

— C'est toujours moi qui suis à la tête de la Compagnie !

— Bien sûr, Mère. Tu es libre de faire ce que tu veux de l'Entreprise Hanson.

— Tu me caches quelque chose.

— Les secrets d'État ne peuvent être communiqués qu'à un nombre limité de personnes, Mère.

— Qu'est-ce que Morey a à voir avec tes secrets d'État ?

— C'est un secret d'État, dit Lutt en se réjouissant de l'aise avec laquelle il éludait ses questions.

— C'est en rapport avec cet horrible extraterrestre ? Avec toutes ces rumeurs de guerre que l'on entend un peu partout ?

— D'une certaine manière, oui, Mère.

— Tu es encore plus avare de confidences que ne l'était ton père !

— C'est ma nouvelle fonction qui l'exige, Mère.

Elle l'observa plusieurs instants en silence avant de demander :

— Est-ce que la Compagnie aura quelques-uns des contrats d'armement ?

— Seulement par voie de soumission publique, Mère. Je ne peux pas intervenir. Ce se serait pas moral.

— Lutt, pourquoi me traites-tu de cette manière ?

— De quelle manière, Mère ? Je viens de te sauver la vie. Les

Français voulaient t'exécuter.

— Mon œil !

— Ta tête aurait roulé au panier, dit Ryll. Il a fallu que je donne aux Français ce qu'ils me demandaient. Et tu ne me remercies même pas de t'avoir sauvée au prix d'un très grand sacrifice.

Un secrétaire toucha le bras de Ryll.

— Monsieur le Président, je vous rappelle votre rendez-vous avec la délégation chinoise à huit heures demain matin.

— Je sais, lui dit Ryll. Bonne nuit, Mère.

Eola à son bras, Ryll suivit le secrétaire en direction de la limousine officielle.

— À quoi joue-t-il, Eola ? lui cria Phœnicia.

— Il joue à être Président, répondit Eola avant de monter en voiture.

Tandis que la limousine quittait l'aéroport escortée d'une nuée de motards et de voitures officielles, Ryll se laissa aller en arrière contre le dossier de son siège et ferma à demi les yeux. Par bonheur, Eola était trop fatiguée pour se lancer dans l'une de ses interminables conversations dont le thème central était toujours : « le rang que nous occupons dans la société ».

Vous avez bien joué, Ryll, commenta Lutt.

N'est-ce pas ? J'ai été à bonne école.

Et si vous me laissiez me payer un peu de bon temps avec Eola ce soir ? Vous ne voulez pas que je touche à Nini. Je pourrais au moins m'envoyer ma propre femme !

Vous m'écœurez, Lutt.

Vous voulez qu'on se batte encore pour assumer le commandement ?

Vous voulez que je vous vrille la tête ?

Non, non ! Je me demande comment vous faites ça ! C'est vraiment ce petit chat sur la plage arrière ?

Ce n'est pas un chat. C'est un Redresseur.

Je me demande ce qu'il redresse. Pas les idées, en tout cas.

Vous n'avez pas tort. Jiti semble avoir légèrement déteint sur les humains.

Un peu comme vous ?

Avant que Ryll eût le temps de composer sa réponse, le cortège de limousines s'engouffrait par le petit portail de la Maison-Blanche, entre les gardes armés et au garde-à-vous, puis rejoignait la zone de parking à l'arrière. Un officier de la Patrouille de Zone s'empressa d'ouvrir la portière à Ryll. Tandis qu'il se penchait pour descendre, celui-ci aperçut d'autres hommes de la P.Z. qui gardaient l'entrée de derrière faiblement éclairée de la Maison-Blanche.

— Heureux de vous voir revenir sain et sauf, monsieur le Président, dit l'officier qui tenait la portière de la limousine.

Ryll ramassa Jiti sous son bras et descendit. Personne, pas même l'officier qui venait de parler, ne manifestait le moindre signe de surprise en voyant le Président avec un *chat* dans ses bras.

Homme de Patrouille de Zone avoir beaucoup pensées accouplement lubrique femme secrétaire, annonça Jiti.

L'échange avait filtré jusqu'à Lutt.

Et mes besoins d'« accouplement lubrique », vous pourriez y penser aussi, n'est-ce pas, Ryll ?

Le Drène l'ignore, mais Lutt ne se laissa pas démonter pour si peu.

Eola n'est pas si mal que ça au lit, vous savez. Un peu prude, mais je trouve cela plutôt stimulant.

Si je vous donne satisfaction, me promettez-vous de faire cesser vos interruptions aux moments les plus cruciaux ?

Tout ce que vous voudrez, Ryll■ Comprenez-moi, c'est horriblement ennuyeux de jouer le rôle de simple spectateur.

Vous croyez ? Je trouvais cela fascinant, pour ma part.

Excepté le sexe.

Excepté cela, naturellement.

Vous devriez rester plus étroitement en contact pendant que je vous initie aux subtilités de la chose. Vous finiriez peut-être par y prendre goût.

Cessez immédiatement ou je refuse de satisfaire votre demande !

D'accord, d'accord. J'essayais seulement de vous faire plaisir.

Vous essayez de m'entraîner dans vos dégoûtantes débauches terriennes. Vous espérez pouvoir me contrôler de cette manière.

On dirait pourtant que vous aimez bien le basilic.

Le basilic, c'est fini, vous m'entendez, Lutt ? C'est définitivement hors de question !

Tout ce que vous voudrez, Ryll.

Je suis tout à fait sérieux !

Je le vois bien. Laissez-moi seulement Eola cette nuit. Elle commence à se demander pourquoi vous ne la sautez pas régulièrement.

C'est bon. Mais gare à votre tête si vous essayez de me jouer un tour.

Je serai sage.

Je crois que c'est une impossibilité pour vous, Lutt.

Ne laissez jamais un Redresseur trop longtemps en contact avec un patient gravement atteint. Non seulement les Redresseurs prennent les caractéristiques de leurs patients, mais ils sont également profondément influencés par tous ceux avec qui ils entrent mentalement en contact durant la période de traitement. C'est pourquoi les Redresseurs ne doivent être utilisés que lorsqu'il y a un seul esprit malade dans les limites de leur champ d'intervention.

*Texte scolaire
Drène, niveau supérieur*

Une fois de plus, Ryll et Lutt se trouvaient dans le Centre d'Écoute pour passer ses informations en revue. Ils avaient traversé tout le pays, faisant la course avec le soleil couchant, à bord d'un avion militaire, le *Humptulips Howler*, surnommé « la fusée ailée » par les médias.

Dans le Centre d'Écoute, Lutt jouait un rôle dominant en raison de sa plus grande familiarité avec les installations. Ils discutaient tout haut, prenant tour à tour le contrôle de leur voix, certains que les précautions prises par L.H. Senior contre les écoutes clandestines originaires de l'extérieur étaient efficaces à cent pour cent.

— Si vous ne vous trompez pas sur l'existence d'un complot en vue de nous assassiner, hypothèse que je n'écarte pas mais qui demeure à vérifier, les éléments les plus suspects sont ces visites que votre frère a rendues à Nishi, déclara Ryll.

— Vous pensez qu'elle pourrait être mêlée à cela ?

— Nishi ? Jamais de la vie ! fit Ryll de sa voix terrienne la plus superbement outragée.

— Où voulez-vous en venir, alors ?

— C'est Woon, logiquement, le complice de Morey. Après tout, ils avaient déjà conspiré pour nous faire assassiner sur Vénus.

— Ce gros lard de sénateur sait ce qui lui pend au nez si je disparaissais.

— C'est peut-être un moyen de dissuasion insuffisant.

— Que voulez-vous dire ?

— Il se sent peut-être capable d'essayer une petite tempête si c'est *vous* qui faites la cible principale de l'animosité publique. En vous noircissant, il ressort blanchi en comparaison.

— Mais Morey et lui ne se sont plus rencontrés. Il n'y a eu que cette communication vidcom où Woon demandait simplement à mon frère de se rendre à l'hôtel Madison avec une grosse somme d'argent.

— Que Nishi a refusée.

— Repassons-nous ces deux visites, proposa Ryll.

— Si vous insistez, mais c'est la dernière fois !

Lutt pianota sur le clavier de commande et l'écran leur montra la séquence devenue pour eux d'une monotonie familière. On voyait tout d'abord Woon se présenter à l'entrée de la suite de Nishi au Madison.

— Bon. Il entre et remet son pardessus et son chapeau à Ebey, dit Lutt. Parfaitement normal, pour la saison.

— Il n'a même pas de serviette avec lui, fit remarquer Ryll.

— Et de quoi parlent-ils ? Rien d'autre que ce que m'a dit Woon. Plus d'articles de Subiyama. Nishi promet d'être muette comme une carpe. Et Woon s'engage à faire « dédommager » Subiyama par Morey.

— Et si Subiyama était aussi dans le coup ? demanda Ryll.

— Elle ? Aucune chance ! Elle colporte les histoires, elle n'en crée pas. D'ailleurs, ils n'ont eu aucun contact direct avec elle.

— Il pourrait y avoir d'autres complices.

— Qui donc ? demanda Lutt. Nous sommes au courant de tout ce qu'ils se sont dit. Regardez. Maintenant, Woon s'en va et la séquence suivante c'est quand Morey apparaît.

— Repassez-la, dit Ryll.

— Nishi a dû avoir une conversation avec Subiyama entre-temps, fit Lutt en obéissant. Elle a visiblement sa réponse toute prête.

— Et Morey a apporté une serviette remplie d'argent.

— Qu'il n'ouvre même pas !

— Voilà maintenant Morey qui sort. Il a l'air tout content.

— Il a toujours aimé la compagnie des jolies femmes.

— Nishi ne l'a pourtant pas encouragé.

— Elle est en manque de ma personne.

— Mais vous n'avez jamais... jamais...

— Je voudrais essayer encore une fois avec elle, Ryll. Tant qu'elle est à Washington. Pourquoi pas ?

— Je m'y oppose catégoriquement !

— Écoutez, Ryll. Nous devons faire équipe. Vous avez vos petits plaisirs, j'ai les miens.

— Je vois très bien où vous voulez en venir, Lutt.

— Bien, sûr, vous savez ce que je désire. Où est le mal ?

— Vous feriez souffrir Nishi. Je suis décidé à la protéger.

— Crémillion ! Vous êtes le plus grand puritain que j'aie jamais connu !

— Si nous continuions d'examiner les enregistrements ? proposa Ryll.

— Qu'y a-t-il d'autre à voir ? Woon en train de mener campagne ? Morey en train de décharger son pistolet à lames sur cette stupide Deni-Ra ?

— Avez-vous maintenant la conviction qu'il n'y a jamais eu de conspiration ?

— C'est possible. Mais restons prudents. Aucune visite de Morey, bien qu'il n'y ait aucun risque de ce côté-là pour l'instant. Je n'ai jamais aimé le savoir trop près et il le sait. Quant à Woon, nous garderons désormais nos distances avec lui.

— Combien de temps allons-nous le laisser dans les oubliettes ?

— Si c'étaient réellement des oubliettes ! Il y restera aussi longtemps que possible.

— La P.Z. ne semble pas s'en plaindre, mais votre mère s'agite de plus en plus.

— Qu'elle s'agite. Ça lui fera du bien.

— Je vais reprendre le contrôle, à présent, dit Ryll. Appelons les gardes et retournons à Washington.

— Vous savez, dit Lutt, j'aime bien pouvoir discuter avec vous de cette manière. Avec un peu d'entraînement, nous deviendrons très forts pour maîtriser parfaitement la voix. Ça peut servir, car il y a des moments où votre imitation n'est pas terrible.

— Même votre mère a marché, pourtant !

— Oui, mais si elle commençait à avoir des soupçons ?

— Vous avez dû remarquer, Lutt, que je m'améliore de jour en jour.

— Vous aimez bien jouer au grand chef, n'est-ce pas ?

— Disons que j'aime passer aux applications pratiques de mes connaissances.

— Eh bien ! essayons de ne pas l'oublier, pour le cas où nous en aurions besoin.

— J'apprécie beaucoup votre nouvel esprit d'équipe, Lutt.

— Au point de m'accorder quelques petits plaisirs innocents ?

— Comme je pense savoir à peu près de quels plaisirs il s'agit, nous jugerons chacune de vos requêtes selon ses propres critères.

Jiti s'agita à ce moment-là dans la poche spéciale où il était transporté et émit une pensée si forte qu'elle fit passer au second plan aussi bien les préoccupations de Ryll que celles de Lutt.

Plaisir très bon traitement hommes malades.

Ryll mit un bon moment à récupérer ses esprits. Dès qu'il le put, il protesta vigoureusement.

Jiti ! Vous aviez promis à Nishi de collaborer avec moi !

Moi qui ?

Je suis Ryll... le Drène !

Il y eut un long silence, puis :

Ryll Lutt même personne. Guérir Ryll guérir Lutt.

Mais je n'ai pas besoin d'être soigné ! Vous étiez censé m'aider uniquement à dominer Lutt. Autrement, il attaquera Drénor !

Lutt pas faire mal à Drènes. Jiti faire mal dans tête Lutt.

Oui, Jiti. C'est à cela que vous servez.

Jiti faire mal dans beaucoup têtes pas bot mes pensées !

De nouveau, la violence des émissions de Jiti fit chanceler l'esprit de Ryll. Lutt en profita pour reprendre le contrôle de la voix et demander faiblement :

— Ou'est-ce qui vous arrive ?

— C'est Jiti, chuchota Ryll. Je ne sais pas ce qu'il a tout d'un coup.

Jiti pas malade. Lutt malade. Ryll malade. Jiti arranger ça !

Je vous en prie, Jiti, supplia Ryll. Je n'arrive pas à me concentrer quand vous faites ça.

Vous Ryll ? Vous aller tout de suite grande maison blanche. Appeler Nishi. Dire Nishi venir voir vous.

Jiti ! Mais nous ne pouvons pas...

Ryll s'interrompit brutalement en portant ses mains à ses tempes pour essayer de contenir la douleur qui le vrillait.

Jiti dire voir Nishi tout de suite.

Les essais du *Vortraveler II* ont dépassé tous les espoirs. Autour de Vénus en orbite en dix-huit secondes. Autour de Mars en vingt-sept secondes et retour en vingt-deux secondes. Temps total écoulé : une minute sept secondes.

Rapport de Samar Kand

— C'est une terrible mission qui vous incombe, Jongleur, déclara Habiba en baissant gravement les yeux vers lui du haut de la plate-forme éclairée pour la nuit de sa maison de pisé.

Il avait couru dans le noir en réponse à l'appel urgent de Habiba. Il n'avait aucune idée de l'heure exacte qu'il pouvait être, mais il savait qu'il était très tard... ou très tôt. Le sommeil lui faisait défaut depuis de nombreux jours et le pressentiment de ce que la Collectrice Suprême allait lui demander aplatissait les rides de son front.

Elle avait un aspect effrayant, se disait-il, avec ces poches d'ombre sous les yeux et les plaques lisses qui entouraient son appendice cornu. Jamais Jongleur n'avait vu la peau de Habiba se tendre à ce point.

Il demeurait tremblant au-dessous d'elle, les quatre genoux endoloris. Pourquoi se tenait-elle ainsi sur cette plate-forme ?

— Le vaisseau d'effacement doit partir, déclara Habiba. C'est le destin, je suppose.

Jongleur fut sidéré. Le *destin* ? Jamais les Drènes ne se servaient de ce genre de terme. La création, les causes, les effets, oui. Mais le destin, jamais.

— P... pourquoi m'avez-vous fait venir ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— C'est vous qui allez effacer la Terre, décréta gravement Habiba. Je ne peux confier cette terrible responsabilité à personne d'autre.

L'espace d'un instant, Jongleur crut qu'il allait défaillir.

— Habiba..., gémit-il. Par pitié...

— C'est à vous que cela incombe, Jongleur. Vous êtes mon Premier Diseur.

Ces mots l'emplirent d'une fierté douloureuse. *Le Premier Diseur de Habiba* ! Mais quelle lourde responsabilité !

— Ne pourrions-nous pas attendre le retour de Mugly ? supplia-t-il. C'était son idée...

— J'ai bien peur que Mugly ne revienne plus.

Encore un choc ! Mugly... ne plus... revenir ?

Quelle terrible mission avait-elle dû lui confier ?

— Vous en êtes... sûre, Habiba ?

— J'en suis sûre.

— Mais... l'équipe de Mugly est toujours... c'est-à-dire... il y aurait Luhan... il pourrait...

— Luhan ? Ce n'est pas le moment de plaisanter !

— Mais je ne plaisan...

— C'est encore pire ! Je vous l'ordonne solennellement. Prenez ce vaisseau pour rejoindre la Terre et effacez cette horrible planète. Immédiatement ! En partant sur-le-champ, tout devrait être fini, d'après mes calculs, d'ici quarante heures.

— Habiba... vous aviez prédit une catastrophe si jamais...

— J'ai dit immédiatement, Jongleur !

— Est-ce que... moi non plus... je ne reviendrai pas ?

— Il est *possible* que vous surviviez, mais il est plus probable que vous mourrez, fit Habiba, ajoutant aussitôt d'une voix radoucie : Cela m'attriste que nous nous séparions ainsi.

Sa décision était irrévocable, il le voyait bien.

— Puis-je prendre le temps de faire mes adieux à ma famille ? implora-t-il.

— Cela ne ferait que propager la tristesse et la peur. Allez directement au vaisseau. Faites votre devoir.

— Et Ryll... mon fils... qui est toujours sur la Terre ?

— Vous perdez du temps, Jongleur ! La Terre doit être effacée ! Le destin de tous ceux qui peuplent cette monstrueuse création est déjà scellé !

Encore ce mot : le *destin*.

Habiba désigna la porte par laquelle Jongleur était arrivé.

— Allez ! Dans quarante heures, la Terre ne doit plus exister !

Tremblant et titubant, Jongleur s'éloigna. Il avait l'impression de laisser son passé derrière lui comme certaines créatures laissent leur peau. Mais une nouvelle et lourde charge pesait à la place sur ses épaules. Qui aurait pu dire que l'avenir pût être si lourd à porter ? Le présent éternel dont tous les Drènes avaient joui jusqu'ici était effacé. Le passé et l'avenir étaient devenus hostiles.

La porte franchie, Jongleur dut se frayer un chemin parmi la foule des Élite qui se pressaient à l'intérieur du Cône faiblement éclairé, n'osant se présenter devant Habiba sans invitation. Il fut hélé de tous les côtés à la fois.

— Jongleur ! Que fait Habiba ? Pourquoi avez-vous l'air si accablé ?

Il ne pouvait que hocher lugubrement la tête.

Il comprenait, à présent, pourquoi Habiba lui avait parlé du haut de cette plate-forme.

C'est parce qu'elle ne supportait pas l'idée de me regarder en face !

— Il se passe quelque chose ! lui cria quelqu'un. Vous devez nous dire ce qui ne va pas !

La tristesse et la peur. Sa seule présence diffusait déjà l'horrible mélange. *Et je ne peux rien faire d'autre qu'obéir à Habiba. Je suis son Premier Diseur. J'en subis les conséquences !*

Le plus grand danger réside dans la certitude constante d'avoir pris en chaque occasion la décision la plus adéquate.

Aphorisme gréco-drène

Ryll se sentait l'âme d'un conspirateur tandis qu'il se glissait par l'entrée des fournisseurs de l'hôtel Madison, précédé d'un groupe de gardes du corps des Services Secrets qui retenait un ascenseur de service.

Tout en grim pant vers l'étage où demeurait Nishi, les hommes qui l'entouraient avaient un sourire narquois. Certains avaient déjà eu l'occasion de voir Nishi. Tous avaient entendu parler de sa beauté et de ses antécédents vénusiens. Ils *savaient* pourquoi il s'entourait de tant de précautions pour venir ici.

Nishi elle-même avait adressé un message à Ryll pour le prier de passer la voir « le plus rapidement possible », sans fournir aucune autre explication.

La présence remuante de Jiti dans la poche intérieure de son pardessus aurait amplement suffi comme incitation.

Pas aller voir Nishi Jiti faire mal dans tête.

Ryll avait déjà suffisamment souffert pour savoir qu'il n'était pas de taille à résister au Redresseur.

Nishi le reçut dans son salon. La porte de la chambre, entrouverte derrière elle, laissait apercevoir ses vêtements de ville posés sur le dossier d'une chaise. Elle portait une chemise de nuit légère sous une robe de chambre bleue et des pantoufles assorties à pompon.

— C'est Ryll ou Lutt ? demanda-t-elle en l'accueillant.

— Ryll. Qu'y a-t-il de si...

— C'est à propos de Mrs. Ebey. Le père de Lutt l'a traitée de manière ignoble. Vous devez réparer cela.

— Oui, mais Jiti est devenu... devenu...

Pas parler Jiti ! Parler traitement amour !

Ryll faillit s'écrouler sous la force de la projection.

Nishi rougit.

— Jiti est en train de... me dire..., chuchota-t-elle. Il veut que je...
Non ! Je ne peux pas faire ça !

Entrer lit Nishi, ordonna Jiti.

Ryll eut un haut-le-corps puis, Jiti lui ayant donné un aperçu de ses méthodes de persuasion, se prit les tempes à deux mains.

Non, Jiti. Par pitié, pas ça, non !

Hé ! Ho ! Je suis là, moi, intervint Lutt. *Si ça ne vous intéresse pas, moi si !*

La réaction de Jiti fut foudroyante. Un éclair de douleur atroce monta le long de leur colonne vertébrale.

— Que se passe-t-il, Ryll ? demanda Nishi en le voyant chanceler.

— Il me... Il me vrille la tête !

— Sainte Mère de Dieu ! fit Nishi en portant ses deux mains à sa bouche.

Aller dans lit Nishi, répéta Jiti en accompagnant son ordre d'une brève décharge de douleur.

Ryll tomba contre Nishi. Elle le retint avec une force surprenante.

— Oh ! Ryll, je suis navrée...

— Que vais-je faire ? gémit Ryll.

Question stupide, intervint Lutt. *Faites-le, c'est tout. Et je veux participer.*

Ryll essaya de s'écarter de Nishi, mais elle le serra encore plus fort.

— Non ! murmura-t-il sans force.

Vous me laisserez participer, hein ? insista Lutt.

Pas question !

Vous êtes un sacré rabat-joie, vous alors !

Ce que Jiti exige... ce n'est pas sportif.

C'est du sport tout de même, fit Lutt, amusé.

Nishi colla ses lèvres à l'oreille de Ryll et lui caressa le crâne.

— Ça fait encore très mal ?

— Euh... plus tellement, non.

Elle passa un bras autour de sa taille et guida ses pas chancelants vers la chambre à coucher.

— Où... où allons-nous ? bredouilla Ryll.

Nishi répondit avec une candeur non dénuée d'esprit pratique :

— Je ne peux pas rester vierge toute ma vie.

— Ohhh... Nishi... non !

Pas faire traitement amour Nishi Jiti faire très mal dans tête !

— J'ai entendu, dit Nishi.

Quand ils furent dans la chambre – style Empire à falbalas et lit à baldaquin vert –, Nishi poussa gentiment Ryll en arrière jusqu'à ce qu'il tombe sur l'épais couvre-lit. Elle commença à lui ôter ses vêtements.

— Il n'y a rien à craindre, murmura-t-elle en voyant qu'il s'apprêtait à protester de nouveau. J'ai renvoyé Mrs. Ebey pour la nuit. Nous sommes seuls.

— Que... que faites-vous ? demanda Ryll en essayant de se redresser.

— Quelle question ! Je ne vais pas vous faire l'amour avec des montagnes de vêtements froissés !

— Nishi... je crois que je pourrai supporter la douleur. Vous n'êtes pas obligée de...

Jiti faire mal dans tête fort. Ryll très mal !

Ryll poussa un cri de douleur.

Pour l'amour du ciel, faites ce que Jiti vous demande ! pressa Lutt.

Laissant tomber ses derniers vêtements, Nishi le retourna sur le lit, lui enleva son gilet et sa chemise, ses chaussures puis son pantalon et son caleçon. Elle recula et Ryll eut devant lui pour la première fois une femelle terrienne toute nue. Il trouva le spectacle curieusement stimulant. Avant de le rejoindre sur le lit, elle éteignit les lumières.

Ryll ferma les yeux et sentit qu'elle lui mordillait le bout de l'oreille droite.

— Laisse-toi faire, dit-elle. J'ai vu les meilleures spécialistes à l'œuvre.

Jiti aider !

Le message était parvenu à la fois à Ryll et à Nishi.

Aussitôt, Ryll eut conscience d'une intense transformation physique qui le surprit.

— Tu vois ? chuchota Nishi. Toi aussi, tu sais ce qu'il faut faire.

Ryll commença à perdre le contrôle de lui-même pour sombrer dans les plus grandes délices qu'il eût éprouvées de sa vie.

— Vénérée Habiba ! murmura-t-il. Pourquoi ne m'en a-t-on jamais rien dit ?

Il sentait la présence de Jiti à chaque niveau de contact physique intime, amplifiant ses réponses neuronales, partageant entièrement l'expérience.

Tandis que leur plaisir atteignait les limites de l'extase, leur attention était tellement accaparée que même Jiti ne s'aperçut pas que Mrs. Ebey était revenue.

Elle hésita devant le seuil. Juste ce à quoi elle s'était attendue ! Ce monstre était en train de faire violence à la pauvre Nishi !

C'est l'affaire de quelques minutes et je serai riche pour toute ma vie. Sans compter que Nishi sera débauchée à jamais de toute la famille Hanson !

	Prisonniers	adeptes du basilic
Adultes mâles	59	53
Adultes femelles	46	37
Enfants mâles	0	0
Enfants femelles	0	0
Totaux	105	90

*« Les Drènes en captivité »
Rapport de la Patrouille de Zone*

Un fort vent du sud-ouest, apportant la pluie sur toute la partie méridionale de la Floride, avait inondé presque toute la journée la mangrove derrière la cabane isolée d'Osceola. Dud et elle avaient eu fort à faire pour colmater les fissures des murs du côté situé au vent. Mais, le soir venu, la pluie avait cessé et le vent s'était à peu près calmé, revenant cependant par rafales occasionnelles qui ébranlaient bruyamment les lattes disjointes.

Le Raj Dud, étendu nu sur le lit d'Osceola après son dur labeur, la regardait travailler dans un coin de la cuisine. Elle préparait un pompano tout frais pêché qu'elle allait faire cuire à l'étouffée sous la cendre chaude d'un foyer aménagé à l'abri de l'auvent de la cabane. Elle portait une robe orange vif avec des taches imprimées qui ressemblaient à des insectes mauves écrasés.

— Tu sais, Oscic, dit-il, je trouve que tu te donnes bien de la peine pour créer même de toutes petites choses comme ces déflecteurs de vent. Je me demande comment font les Drènes pour ne pas s'écrouler sous le poids de tout ce qu'ils créent.

— C'est de naissance, probablement, répondit-elle en attachant les feuilles autour du poisson et en soupesant le tout. Au moins six livres, déclara-t-elle. Mais tu risques d'avoir faim avant que ce soit prêt.

— Comment les Drènes peuvent-ils être tellement plus forts que nous pour ces choses-là, et en même temps si limités ? demanda le Raj Dud.

— Tu l'as déjà dit toi-même : des savants idiots. Ils ignorent les autres dimensions. Ils se concentrent uniquement sur ce qu'ils ont. Ça répond sans doute à ton autre question : ils se limitent à ce qu'ils savent.

Elle sortit avec son poisson. Quand elle revint, il était assis sur le bord du lit, le regard vague, perdu dans une intense concentration créatrice.

— Je te croyais épuisé, murmura-t-elle en venant s'allonger à côté de lui sur le lit.

Il ne répondit pas.

Osceola soupira. Il y avait des moments où elle aurait souhaité que son compagnon n'eût jamais fait ses étranges découvertes. Elle n'aurait jamais, bien sûr, mis au point son verre Spirit ni pu sillonner l'univers en tous sens. Elle aimait voir de nouveaux endroits, mais la monotonie des longs voyages traditionnels leur ôtait une grande partie de leur agrément. De cette manière, par contre, elle profitait de tous les avantages. Dud pouvait s'amuser tant qu'il voulait sur Vénus et passer ses loisirs ici. Et elle pouvait aller où elle voulait, dans des limites raisonnables, bien sûr.

Je me demande ce que ce vieux fou est encore en train de manigancer ?

Elle le regarda en plissant fortement les yeux pour essayer d'harmoniser leurs pensées. La vague créative à laquelle elle s'attendait ne déferla pas sur elle. À la place, il y avait une aura de pensées diffuses.

Que diable est-il en train de faire ?

Elle s'inquiétait. Cela ne ressemblait pas à Dud de s'absorber si longtemps dans son labeur créatif. Elle le secoua par l'épaule.

Lentement, comme un somnambule qui sort de sa transe, il se mit à accommoder. Puis il se tourna vers Osceola, le front plissé.

— J'espère que je n'ai pas fait de bêtise, grommela-t-il.

— Que fabriquais-tu ?

— Une illusion.

— Tout est illusion, crétin !

— Oscie, les Drènes envoient un vaisseau pour effacer la Terre !

Elle se redressa d'un coup.

— Nous effacer ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Ils veulent nous effacer comme si nous n'avions jamais existé.

Tout ce à quoi nous sommes associés disparaîtra d'un coup.

— Il faut faire quelque chose !

— Je viens de le faire. J'espère que ça suffira.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai tendu une espèce de fil dimensionnel en travers des Spirales pour projeter directement leur vaisseau au-dessus d'une Terre illusoire.

— Qu'est-ce que ça veut dire, illusoire ?

— Elle ressemble à la Terre, mais elle n'existe pas vraiment, excepté sous la forme d'une projection issue d'une autre dimension.

— Et c'est censé produire quel effet ?

— Les Drènes sont des animaux un peu particuliers, Oscie. Ceux que nous avons étudiés avaient tous la même faiblesse. Ils se comportent comme s'ils n'avaient jamais entendu parler des autres dimensions. Pourtant, ils viennent nécessairement d'une autre dimension.

— À quoi ça nous sert de savoir ça ?

— Ce sont des créatures passives invétérées, jusqu'à ce qu'une de leurs créations les menace. Ce qui est le cas avec nous.

— On ne les menace pas.

— Malheureusement si. Les humains ont toujours eu du mal à partager leur territoire avec d'autres animaux. Notre nature, c'est « eux ou nous ». Si nous sommes incapables de les mettre en cage ou de les contrôler d'une manière ou d'une autre, nous essayons de les tuer. Les Drènes le savent. C'est normal, Oscie. C'est tout de même eux qui ont créé ce monde !

— Tu dis tout le temps ça, mais je...

— C'est la pure vérité, Oscie !

— Quel est le rapport avec ce vaisseau dont tu...

— N'as-tu donc pas encore compris ? Pour pouvoir nous arrêter, il leur faut lutter contre leur instinct de base, et éliminer une de leurs créations. Par la violence !

— Et que se passera-t-il quand ils feront sauter ton illusion ?

— Je ne le sais pas très bien. Mais ça nous donnera au moins le temps de réfléchir à une solution plus définitive. Tant qu'ils ne pigeront pas l'existence des autres dimensions, je pourrai les tromper comme je voudrai.

— Comment sais-tu ça ?

— Cette Habiba parle beaucoup toute seule. Et elle tient un journal où elle note tout.

— Tu les as espionnés, vieux fou ! Nous étions pourtant d'accord pour dire que c'était trop dangereux !

— Ils sont très distraits en ce moment, Oscie. Ils ne font pas aussi attention qu'avant.

— Tu es allé là-bas ?

— Non. J'ai juste un peu regardé par le trou de la serrure, pour ainsi dire. Comme le jour où nous sommes tombés dessus par hasard. Imagine un peu ! Ils ont mis en place une sorte d'illusion grossière autour de Drénor, une fausse Drénor, quoi ! pour que l'endroit paraisse totalement inhabitable. C'est ce qui m'a donné l'idée de les leurrer à leur tour.

— Moi, un seul coup d'œil m'a suffi, cette fois-là, déclara Oscie. Ils me foutent vraiment les boules.

— Drénor est un drôle d'endroit, c'est certain. Pas vraiment une planète. Elle est ancrée dans l'infini. Ils appellent ça *l'amplitude*. Rien que de penser à l'infini, moi, ça me donne mal à la tête.

— Je ressens la même chose.

— Mais tu es mortelle et tu le sais. Alors qu'ils se sont toujours crus immortels... à part les accidents.

— Encore une de tes petites plaisanteries, Dud ?

— Je te jure, Oscie, que je n'y suis pour rien. J'avais un pressentiment, je suis allé jeter un coup d'œil pour essayer d'en savoir la cause. Tu sais comment je suis.

— Ouais. Tu foudrais le nez dans un moulin à viande si tu croyais voir quelque chose d'intéressant à l'intérieur. Tu es sûr que tes illusions arrêteront les Drènes ?

— J'ai toujours réussi à éloigner les étrangers de la mangrove, non ?

— Mais les Drènes ne sont pas des humains.

— Ils croient quand même à ce qu'ils voient. Quelle différence avec un chasseur persuadé qu'il vient d'apercevoir un marécage grouillant d'alligators en folie, ou des milliers de vipères à gueule blanche ?

— Mais si tu t'es trompé ? Ce sera un peu plus difficile que d'expliquer à un étranger comment nous en sommes venus à habiter cette jungle perdue.

— Fais-moi confiance, Oscie. Les Drènes sont peut-être beaucoup plus forts que moi pour créer certaines choses, mais je t'assure qu'ils n'ont aucune idée de la manière dont on peut organiser une arnaque à partir d'une autre dimension.

— Parfois, tu me fais frémir, Dud.

— Je vais te dire, Oscie. En attendant que ton poisson soit prêt, pourquoi on ne se payerait pas tous les deux une petite partie de jambes en l'air ? Attends. Laisse-moi t'aider à enlever cette robe.

L'existence est remplie de carrefours de décision et il n'existe aucun parcours absolument sans danger. La logique et la raison, bien souvent, ne créent que l'illusion de la sécurité.

*Aphorisme terrien
Anthologie drène*

Ayant vu ce qu'elle s'attendait à voir, ce monstre de Hanson abusant de la malheureuse Nishi, Mrs. Ebey leva le pistolet à lames qu'elle avait acheté conformément aux directives du billet froissé trouvé dans le chapeau du sénateur Woon. Comme il était promis dans ce billet, une somme d'argent ahurissante lui fut passée un peu plus tard à l'intérieur du chapeau de Morey, avec la promesse d'une récompense encore plus grande si elle faisait ce qui lui était demandé.

Ayant levé l'arme, elle fit pivoter le manche comme indiqué, visa et pressa la détente. Le pistolet à lames réagit exactement comme il était dit dans le mode d'emploi. On entendit seulement un léger « slap » au moment où le projectile empoisonné atteignait sa cible.

Ryll, toujours sous l'empire de la plus grande sensation de plaisir qu'il eût connue de toute son existence, sentit une brève piquûre et porta la main à sa fesse.

— Ryll chéri, murmura Nishi. C'était aussi bon pour toi ?

— Quelque chose m'a piqué, dit-il.

Sa main avait rencontré quelque chose d'humide. Un objet dur était planté dans sa chair. Il sentit le début d'un engourdissement qui se propageait à partir de sa fesse. Ses sens drènes lui révélèrent la présence du poison.

Jiti, émergeant d'une intense concentration intime, se rendit compte de la présence de Mrs. Ebey et, trop tard, lut ses pensées.

Méchante femme Ebey lancé chose poison dans Ryll.

Ryll perdit alors totalement le contact avec le Redresseur.

Que se passe-t-il ? intervint Lutt. *Quelque chose ne va pas ? Pourquoi ne me laissez-vous rien sentir ?*

Ryll interposa une barrière mentale et essaya de se concentrer pour s'empêcher de glisser dans l'inconscience. Il s'écarta de Nishi, qui murmura d'une voix ensommeillée :

— Toi seul, Ryll. Jamais Lutt.

Jiti ? appela Ryll. Mais le niveau était trop faible et il ne perçut aucune réponse. Qu'était-il advenu du Redresseur ? Était-il mort ?

Jiti remonta lentement à la surface de l'abîme où son réflexe de défense l'avait fait sombrer. Rien dans la nature du Redresseur ne le prédisposait à regretter le fait que le cerveau de Mrs. Ebey eût été trop stupide pour attirer avant son attention. Il ne pouvait pas se plaindre non plus de ce que le complot d'assassinat eût été préparé uniquement par gestes et à l'aide de notes écrites. Mais des millénaires de sélection génétique en vue du seul rôle de redresseur thérapeutique des déviations drènes explosèrent brusquement en lui. Jiti devint fou furieux.

Mrs. Ebey lâcha son arme et hurla. Elle se prit la tête à deux mains et tituba à travers toute la chambre.

Méchante femme Ebey faire mal à Drène ! Jiti faire mal à méchante femme !

Mrs. Ebey s'écroula en une masse gémissante. Ses gémissements s'estompèrent. Sa respiration s'affaiblit puis cessa.

Dans un ultime sursaut de volonté consciente, Ryll lança de nouveau un appel :

Jiti !

Aussitôt, le Drène sentit sa lucidité se renforcer.

Nous sommes en train de mourir ! intervint Lutt. *Je le sais ! Faites quelque chose !*

Ryll réagit aussitôt pour contrôler sa panique.

Jiti, Lutt est en train de m'affaiblir ! Écartez-le !

Une barrière se dressa dans l'esprit conscient de Ryll, réduisant Lutt au silence.

Quoi vouloir Ryll ? demanda Jiti.

Je vais mourir. Il y a un moyen de me sauver, mais je n'ai pas très bien écouté le cours. Connaissez-vous ce moyen ?

Jiti aider Drène.

Ryll sentit des appendices palpeurs s'insinuer dans son esprit. Un tiraillement par-ci, un chatouillement par-là. Il revécut certaines scènes scolaires avec une attention plus mûre et plus concentrée. La voie de la survie se déroula devant lui. Des souvenirs se précisèrent. Enfin, il tenait la réponse !

La porte d'entrée est aussi la porte de sortie. Mais il me faut un nouveau corps !

La transformation nécessitait presque toute l'énergie d'un Vaisseau d'Histoires... et il fallait qu'il tue ! Ou qu'il accepte des chairs déjà mortes.

Méchante femme Ebey morte, suggéra Jiti.

Un soudain accès de découragement faillit le faire sombrer dans un oubli total. Où allait-il trouver un Vaisseau d'Histoires ?

Vaisseau venir, fit Jiti avec insistance. *Ryll voir !*

Ryll se sentit soudain étiré le long d'un fil mince qui partait du lit de Nishi et se déroulait à la périphérie du système solaire. Comme aimantée, l'extrémité du fil alla se fixer sur un Vaisseau d'Histoires qui approchait et dont il reconnut le commandant.

Mon père !

Il n'eut pas même le temps de se demander si Jongleur avait reconnu la présence de son fils dans le filament ténu fixé à son vaisseau. Les nécessités de la survie exigeaient la plus intense concentration. Ryll laissa le filament puiser aux réservoirs d'énergie du vaisseau. Il se sentit soudain infiniment fortifié et en possession d'un temps illimité.

Le filament s'enroula autour du corps de Mrs. Ebey. Quelle forme allait-il adopter ? Sans se rendre compte que c'était Jiti qui lui fournissait les informations, Ryll savait que Nishi adorait le type irlandais aux cheveux bruns légèrement frisés. S'accrochant de toute sa concentration au filament, il vida presque le vaisseau de ses énergies pour alimenter son effort d'imagie vorace. Mrs. Ebey se fonda dans l'oubli, sa mémoire cellulaire totalement effacée par Jiti dans l'intérêt de l'équilibre mental du Drène.

Un fringant Terrien prit forme dans la chambre à coucher de Nishi. Excepté aux yeux d'un Drène, le visage évoquait celui du commandant O'Hara de la Légion, mais avec des joues et un menton plus forts.

À mesure que son nouveau corps prenait forme, Ryll sentait monter en lui un enthousiasme d'une hardiesse jamais atteinte. Maintenant seulement, il comprenait ce qui avait poussé Lutt à risquer sa peau dans des défis outranciers. Quelle merveille que cette sensation d'exister ! C'était donc cela que l'on appelait *vivre !*

Jongleur, à bord du vaisseau d'effacement, contemplait ce qu'il croyait être la Terre et voyait ses instruments accuser une dangereuse perte d'énergie.

Les Terriens me combattent !

Se branchant sur son alimentation de secours, il activa un à un les huit stades d'effacement et abaissa le dernier levier sans songer un seul instant aux conséquences.

La planète-leurre du Raj Dud disparut.

Jongleur se laissa tomber sur le pont de son vaisseau dans un état de choc.

J'ai tué ! Je viens de commettre un génocide au nom de tous les Drènes !

La puissance de cette pensée fit qu'elle se propagea instantanément pour être perçue par tous les Drènes de cet univers à l'exception de deux.

Ryll, aux prises avec sa métamorphose et les impérieuses nécessités

de la survie, ne saisit pas la moindre parcelle du message émis par son père.

Prosik, qui se trouvait à son domicile texan, plongé dans la plus grande extase au bazel de toute sa vie après avoir absorbé au moins un litre d'extrait de basilic, demeura la réplique semi-comateuse de Lew Doughty tandis que Lorna Subiyama, couchée à côté de lui dans le lit, lui caressait le front en s'interrogeant sur ce nouveau breuvage qu'il avait inventé.

Tous les autres Drènes, cependant, aussi bien ceux qui étaient prisonniers sur la Terre que les masses concentrées sur Drénor, avaient reçu le signal de Jongleur. Aussitôt frappés d'amnésie, ils avaient répondu au commandement ancien en volant vers les autres dimensions pour s'y éparpiller comme des graines de pissenlit emportées par le vent.

Ce qui devait s'accomplir s'est accompli, se dit Habiba en se joignant à l'exode.

Dans la chambre à coucher de Nishi, Ryll acheva sa métamorphose et décida de récupérer un peu avant d'idmager des vêtements. Il étira ses membres tout neufs et se redressa à demi. Ce nouveau corps avait une masse inférieure à l'ancien, mais Jiti était là pour le rassurer.

Ryll sauvé, dit le Redresseur.

Et Lutt ? demanda Ryll.

Jiti sauver Drène. Lutt Terrien mort.

Ryll se leva sans faire de bruit et s'approcha du lit où dormait Nishi. Jiti était une petite boule de fourrure pelotonnée au creux de son cou. À côté d'elle sur le lit se trouvait le corps d'un homme, inanimé. Ryll contempla longuement la forme familière qu'il avait partagée durant ce qui lui semblait être une éternité. Un frisson de nostalgie le parcourut.

Quel gâchis !

Les potentialités perdues de cette vie de Terrien emplissaient Ryll de frustration. Si seulement il avait fait un effort pour apprendre !

Il entendit à ce moment quelques coups discrets à la porte.

— Monsieur le Président ?

Ryll reconnut la voix d'un garde des Services Secrets.

Soudain frappé d'angoisse, il s'avisa qu'il se trouvait nu dans cette chambre en compagnie d'un homme assassiné que tout le monde identifierait comme le Président des États-Unis. Pour essayer de gagner du temps, il imita la voix de Lutt.

— Qu'y a-t-il ?

— La Maison-Blanche vous appelle, monsieur le Président. Une communication urgente de la P.Z. Ils disent que les prisonniers drènes se sont échappés.

Mes compagnons drènes leur ont échappé ? Ryll eut un sourire de

jubilation. Mais comment Lutt aurait-il réagi ?

— Merde !

— Monsieur le Président, ils insistent, fit le garde.

— Dites-leur de ne pas s'exciter. J'arrive dès que possible.

Nishi, réveillée par les voix, se redressa dans son lit et regarda Ryll en portant une main à sa bouche.

— Qui êtes-v...

— C'est moi, Ryll, chuchota-t-il.

Elle regarda le cadavre à côté d'elle, puis le nouveau Ryll. Il se pencha vers elle pour murmurer :

— Mrs. Ebey l'a tué. Il fallait que je me fasse un nouveau corps.

Elle abaissa sa main.

— Mrs. Ebey ?

Elle regarda autour d'elle. Pas de trace de Mrs. Ebey.

— Jiti l'a tuée, chuchota Ryll.

Jiti aider.

Nishi pencha quelques instants la tête sur le côté, puis la redressa.

— Jiti me dit que v... que tu as choisi ce corps pour me plaire. (Elle le détailla des pieds à la tête.) Pas trop mal, en effet. Je ne savais pas que tu étais capable de faire des choses comme ça. (Elle regarda la porte.) Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Le caractère pratique de la demande indiquait à Ryll qu'elle acceptait la situation sans discussion. Les questions viendraient plus tard, si toutefois il y avait un plus tard.

Ryll regarda la porte. Il imaginait aisément l'impatience de ceux qui étaient dehors. Que devait-il faire ? S'il essayait de réaliser une copie toute neuve de Lutt, la différence de taille se remarquerait immédiatement. À moins que... Non ! Il se refusait à fusionner encore avec cette chair qu'il ne connaissait que trop bien. Une partie de Lutt Hanson Junior pourrait demeurer dans ses cellules, et la dernière expérience lui suffisait.

Faire disparaître les traces du crime ?

Il faudrait beaucoup trop de temps pour nettoyer le cadavre de tout le poison qu'il contenait ; et, même ainsi, n'importe quel enquêteur tant soit peu futé se douterait qu'il y avait anguille sous roche. Nishi et lui seraient priés d'expliquer l'inexplicable. Non, le risque était trop grand.

Quelque chose cliqueta dans la serrure de la porte. Elle s'entrouvrit légèrement. Un homme des Services Secrets le regarda. Voyant un étranger dans la chambre, il ouvrit toute grande la porte.

— Qui êtes-vous ?

Apercevant la silhouette familière du Président sur le lit, étrangement immobile malgré son intrusion, le garde porta soudain la main à l'intérieur de sa veste et la ressortit armée d'un dangereux

étourdisseur.

Jiti, lisant le danger qui menaçait son précieux Drène, attaqua. L'homme des Services Secrets lâcha son arme, porta ses deux mains à ses tempes et s'écroula. Avant que Ryll pût arriver jusqu'à lui, il était mort.

Ryll prit le temps de s'assurer que le Redresseur avait bien tué pour la seconde fois. Ainsi, il n'avait pas mis longtemps pour apprendre à utiliser la violence avec une rapidité foudroyante.

Jiti ! Il ne faut pas tuer les gens comme ça !

Pas laisser méchantes personnes faire mal à Drène.

— Habille-toi, Nishi, lui dit Ryll. Il va falloir courir.

Elle désigna la porte d'un mouvement de tête, les sourcils levés.

Par pitié, Jiti, supplia Ryll. Juste une petite secousse dans la tête.

Le Redresseur ne répondit pas.

Espérant que sa demande serait écoutée, Ryll s'adressa à Nishi :

— Jiti va nous aider.

Elle accepta cette affirmation sans rien dire et commença à mettre ses vêtements posés sur le dossier de la chaise.

Ryll idmagea pour lui-même un costume en tweed avec des chaussures noires, une chemise blanche et une cravate gris foncé. Il se regarda dans la glace et vit Nishi derrière lui, déjà vêtue.

— C'est la merde ! dit-il en regardant le cadavre sur le lit.

— Hé ! là-dedans ! Qu'est-ce qui vous retient si...

Un second garde des Services Secrets se tenait dans l'entrebâillement de la porte. Il vit le premier garde qui gisait par terre, le corps inanimé sur le lit, Nishi et Ryll en vêtements de ville. Sa main se porta en un éclair vers l'étui fixé à son aisselle, mais il ne fut pas assez rapide. Il s'écroula dans un bruit mou.

Nishi Ryll prendre Jiti partir maintenant !

La force de la projection issue de Jiti leur fit l'effet d'une tornade.

Prendre Jiti et partir !

Jiti accompagna son ordre d'une petite décharge de douleur.

Se sachant incapable de résister, Ryll ramassa le Redresseur déphasé sous son bras et, entraînant Nishi, se rua vers la porte.

Des hurlements de douleur ponctuèrent leur passage dans le couloir. Les gardes s'écroulèrent en se tenant la tête à deux mains.

— Où allons-nous ? demanda Nishi tandis que Ryll, enjambant ou évitant les hommes neutralisés qui encombraient leur chemin, la précédait au pas de course en direction des ascenseurs.

— Nous nous débrouillerons pour trouver un avion, dit-il. Nous nous réfugierons en France, où tu te placeras sous la protection de la Légion.

Les rues, aux abords de l'hôtel Madison, présentaient en plus vaste le même spectacle qu'à l'intérieur. Partout, des gens gisaient sur les

trottoirs, certains inanimés, d'autres en train de hurler.

Ryll embrassa la scène d'un regard rapide. Des voitures s'étaient mises en travers de la chaussée ou avaient grimpé sur les trottoirs. Certaines s'étaient écrasées contre les façades des immeubles et perdaient leur huile ou leur fluide de refroidissement. Leurs occupants gémissaient ou demeuraient figés à leur volant.

Jiti ! Juste une petite secousse dans la tête !

Nishi Ryll pas parler. Nishi Ryll courir !

Ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'obéir au Redresseur.

Ils tournèrent au premier coin de rue et tombèrent sur une voiture dont le chauffeur, les yeux vitreux sous la douleur, bavait sur le trottoir par la portière ouverte.

Avec l'aide de Nishi, Ryll le sortit de la voiture et se mit au volant.

Ils filèrent vers l'aéroport. Devant eux, les voitures s'écartaient dans de grandes embardées pour leur livrer passage.

L'étendue des pouvoirs de Jiti sur les humains stupéfiait de plus en plus Ryll, qui ne cessait de lui prêcher la modération. Mais le Redresseur refusa de répondre jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'aérogare.

Aller dans grosse chose volante porte 6.

Nishi repéra la flèche indiquant la Porte 6 et courut en avant. Ils trouvèrent un Boeing d'Air France prêt pour l'embarquement final, mais tout le monde à bord, y compris le pilote et le copilote, était inanimé.

Ryll explora d'un regard furieux l'intérieur de la cabine.

C'est du beau travail, ça, Jiti !

Ryll pas savoir faire bouger chose volante ?

Et comment le saurais-je ?

Ryll savoir comment Lutt faire voler chose.

Mais ça n'a rien à voir avec le Vortraveler.

Jiti aider.

Et le Redresseur entreprit de lui remplir l'esprit de connaissances empruntées à l'équipage inconscient.

Récitant une prière muette à l'adresse de Habiba, Ryll verrouilla les portes de l'appareil, sortit l'équipage inconscient de la cabine de pilotage et s'assura que tous les occupants endormis du Boeing avaient bien bouclé leur ceinture de sécurité. Puis il s'assit à la place du pilote et consulta le panneau d'instruments et de commandes tandis que Nishi s'installait dans le fauteuil du copilote.

Ryll Nishi faire quoi Jiti dire.

Avons-nous le choix, Jiti ?

L'ironie de cette réponse ne fut pas relevée par le Redresseur, qui se concentrait uniquement sur la tâche consistant à les mener à bon port.

Partir France Légion préparer endroit cure amour beaucoup bonheur.

Et tandis que l'avion décollait, Ryll se prit à rougir en pensant qu'il espérait bien que la promesse de Jiti se réaliserait.

Les phénomènes extraordinaires qui entourent l'assassinat du Président Hanson se sont révélés liés à une attaque extraterrestre contre notre planète. Les armées conjuguées de la Terre s'emploient en ce moment à repousser les forces du mal et de l'infamie qui nous ont odieusement agressés. Quel que soit le temps qu'il faudra, nous remporterons ce combat !

*Président des États-Unis par intérim
Jahoon Clanton*

— Regarde-moi un peu ça, Oscie !

Le Raj Dud désignait l'affichage d'un lecteur de nouvelles automatique posé à l'ombre d'une paillote à l'extrémité de leur ponton branlant. L'estuaire et la cabane voisine cuisaient sous les feux du soleil de midi. Le lecteur étincelant semblait tout à fait déplacé dans cet environnement primitif.

Osceola, vêtue d'un muu-muu rose et vert, péchait à la gaule à l'extrémité du ponton, son attention rivée sur un flotteur rouge qui s'agitait avait insisté au milieu des eaux miroitantes.

— Pas maintenant, dit-elle. Je crois que ça mord.

— Mais c'est intéressant ! Écoute un peu : « Le Tout-Paris de la mode était présent aujourd'hui à la présentation de sa nouvelle collection, *Feux de Vénus*, par Nishi D'Amato, la couturière actuellement la plus en vogue de la capitale française. » Elle se fait appeler D'Amato dans sa profession, ajouta Dud, mais dans le privé elle est Mrs. Ryll. Tu te souviens ? C'était le nom du Drène.

— C'est donc ça qu'elle a fait après s'être débarrassée de ton neveu, dit Oscie en levant brusquement le bout de sa gaule vers le ciel pour ne ramener qu'un hameçon vide. Merde ! Il s'est barré avec mon appât !

— Combien de fois faut-il que je te dise que c'est ce foutu Redresseur qui l'a tué ?

— Et tu n'as pas été capable d'empêcher ça !

Le Raj Dud secoua tristement la tête.

— Je ne crois pas que quiconque aurait pu le sauver après ce que le vieux L.H. lui a fait.

— Mettons que le Redresseur l'ait tué. Mais qui lui a donné cet

ordre ?

— Il n'avait pas besoin que quelqu'un en particulier le lui donne ! Que voulais-tu qu'il apprenne d'autre à Washington ?

Osceola répondit tout en mettant en place un nouvel appât :

— Tu aurais dû étudier cette créature un peu plus sérieusement avant de la foutre en l'air.

— Enfer et damnation ! Jamais aucune femme n'a eu l'esprit de contradiction aussi développé ! J'ai été obligé de l'expédier en catastrophe dans une autre dimension ! Il était devenu complètement dingue !

Elle remit la ligne en place au-dessous du bouchon et la laissa descendre doucement dans l'eau.

— Il nous reste donc deux Drènes sur la Terre, dit-elle. Celui qui est marié à cette D'Amato et celui qu'on appelle le « roi du basilic texan ». Qu'est-ce que tu comptes faire d'eux ?

— Je te dis qu'ils sont inoffensifs !

— Mais les Drènes attirent les Redresseurs et les Redresseurs sont mortellement dangereux pour nous !

— Uniquement si on leur montre l'exemple. Les Redresseurs sont sensibles à toute forme de folie dans leur entourage. Mais ils ne peuvent guérir qu'une seule personne à la fois. Alors, quand ils ne peuvent pas fonctionner normalement, ils craquent.

— Ouais ? En tout cas, si j'étais toi, je ne permettrais plus à une seule de ces sales bêtes de s'approcher de la Terre. Et je garderais l'œil sur nos deux Drènes, particulièrement sur le roi du basilic. C'est peut-être le plus gros producteur-exportateur de ce truc-là, mais il se drogue aussi avec, ne l'oublie pas. Et on ne sait pas de quoi est capable un drogué.

Le Raj Dud se pencha brusquement vers le texte qui continuait de défiler sur le lecteur de nouvelles.

— Mille gourous ! tonna-t-il. Devine ce que ces Drènes ont encore inventé !

— Tu cries tellement que tu fais peur aux poissons ! se plaignit Osceola. C'est ton dîner que j'essaye d'attraper !

Il l'ignora.

— Écoute un peu ça : « Les Subiyama et les Ryll, amis de longue date, se rendront prochainement en vacances dans l'Himalaya pour y pratiquer leur-sport favori, l'un des plus périlleux au monde, le vol libre. »

Osceola posa sa gaule sur un support en fil de fer et alla le rejoindre à l'ombre de la paillote. Elle regarda le lecteur de nouvelles par-dessus son épaule.

— Merde ! Je t'avais bien dit que ces Drènes étaient dangereux ! Si nos prévisions sont exactes, il suffirait qu'il arrive quelque chose de

fâcheux à ces deux-là pour que la Terre entière et tout ce qui l'entoure disparaissent dans un nuage de poussière.

Le Raj Dud éteignit le récepteur.

— Nous ferions mieux de nous procurer des vêtements chauds, dit-il. J'ai l'impression que cette année nous passerons nos vacances dans l'Himalaya. Hé ! ajouta-t-il en montrant du doigt la gaule qui tressautait sur son support. Tu as pris quelque chose !

— J'ai pris le plus merdique de tous les mecs pour compagnon de ma vie, dit-elle. Mais c'est tout ce que j'ai trouvé.

Elle sortit sous la vive clarté du soleil, souleva la gaule et admira la courbe qu'elle faisait sous le poids d'un gros poisson bondissant.

— En tout cas, dit-elle, quand ils sont accrochés, c'est comme s'ils étaient déjà dans la casserole.

- 1) . Le secrétaire d'État William Henry Seward négocia en 1867, soit une trentaine d'années à peine avant la Ruée vers l'Or du Klondike, l'achat de l'Alaska à la Russie pour la somme dérisoire de quatre cents à l'hectare. *(N.d.T.)* ↵

- 2) « Murphy's Law » : principe humoristique, cher aux scientifiques et bricoleurs anglo-saxons, qui établit en substance que s'il y a la moindre chance pour que quelque chose tourne mal dans un programme, une expérience, ou dans la vie en général, il faut s'attendre à ce que cela se réalise tôt ou tard de la manière la plus imprévue. (*If anything can go wrong, it will.*) (N.d.T.) ↵